

LA

RETHORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

Composée par le R. P. Loüis de Grenade, de l'Ordre de S. Dominique.

Et Traduite nouvellement de l'Espagnol en François.



A PARIS.

Chez PIERRE HERISSANT, ruë Neuve Nôtre-Dame, aux trois Vertus.

M. DC. XCVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS
DE L'AUTEUR DE CETTE TRADUCTION

Sur la neceſſité de l'éloquence pour la Predication.

Et ſur l'excellence de cette Rhetorique, & des ſecours qu'on en peut tirer, pour s'acquitter dignement de ce ſaint employ.

IL s'eſt trouvé perſqu'en tout temps des perſonnes, même conſiderables par leur eſprit, qui ont regardé l'éloquence comme un don de la nature, plûtôt que comme un art neceſſaire. C'a eſté dans cette vûë, que Socrate a dit autrefois, que chacun parloit toûjours bien des choſes qu'il ſçavoit bien. Et Carneades ſur ce même fondement ſoûtenoit qu'il n'y avoit point d'art de parler, la nature nous apprenant aſſez, diſoit-il, à nous inſinuer dans l'eſprit de ceux qui nous peuvent ſervir, à repouſſer nos ennemis avec menaces, à

raconter un fait,à prouver nos ſentimens à refuter les avis contraires, & à faire en termes preſſans ou une plainte, ou une priere; que ç'étoit-là tout l'emploi des Orateurs, & que du reſte l'experience ouvre l'eſprit, & l'exercice dénoüe la langue.

Il y a en cela quelque vrai-ſemblance. Mais il y a bien plus de verité à dire, qu'on parle toûjours mal des choſes qu'on ignore, & qu'on ne parlera jamais bien de celles qu'on ſçait, ſi l'on ne ſçait encore l'art de parler. Et pour vous en convaincre, je vous prie de conſiderer ſeulement, combien c'eſt ſe charger d'un grand poids, que d'entreprendre de parler devant de nombreuſes aſſemblées, & d'être le ſeul à prendre la parole entre une infinité de perſonnes, qui gardent tous le ſilence pour écouter attentivement. Penſez auſſi en même temps, qu'on remarque plûtôt le mal que le bien, & que ce qu'on trouve de choquant, étouffe d'ordinaire tout ce qu'il y peut avoir de loüable: qu'une ſeule faute commiſe dans l'éloquence, rend comme dit Ciceron, la capacité de l'Orateur ſuſpecte; c'eſt une tache éternelle, ou du

moins fort longue à sa reputation, parce que le choque est toûjours ec qu'on découvre le plûtôt, & qu'on oublie le plus tard: Et jugez ensuite par là si l'on a besoin de methode, de regle, & d'exactitude, & en un mot, si le secours de l'art est necessaire dans ces sortes d'actions publiques, & sur tout dans la predication.

Pour bien comprendre combien l'éloquence est particulierement necessaire aux Predicateurs de l'Evangile, il faut considerer que c'est principalement sur le cœur que leurs discours doivent faire le plus d'impression. Car si une personne est avare, ou aime le plaisir, ou a de l'ambition, suffira-t-il, pour la faire agir contre sa passion dominante, de lui proposer simplement ou froidement la verité, sans y emploïer aucun des moyens que l'experience a fait trouver propres à vaincre la resistance qu'ont les hommes à faire leur devoir, quand il est contraire à leurs inclinations? Comme donc la plûpart de ceux devant qui ils parlent, sont d'ordinaire dans des dispositions toutes opposées à celles dans lesquelles ils veulent les faire entrer; peut-on douter

que les ornemens, les figures brillantes, & les plus grands efforts de l'éloquence soient jamais plus necessaires que dans l'emploi de la predication.

Il s'est neanmoins encore rencontré dans ces derniers temps, des hommes, même tres-habiles & d'un merite distingué, qui ont prétendu que de les employer dans une si haute fonction pour faire entrer la science du salut dans le cœur des Fideles, c'estoit s'écarter de la simplicité Chrétienne, & des regles saintes que l'Apôtre a établies pour le ministere Evangelique, & manquer principalement à celle qu'ils disent être le fondement de toutes, qui est de ne se point servir de l'éloquence humaine. Il est vrai que nous lisons en quelques endroits de la premiere Epître de S. Paul aux Corinthiens, *qu'il n'a point employé en prêchant l'Evangile de Iesus-Christ à ces peuples, les discours sublimes & persuasifs d'une éloquence & d'une sagesse humaine*; Mais peut-on à cause de cela donner pour regle à ceux qui travaillent en ce temps au salut des ames par la predication, de ne se point servir des tours & des adresses de l'éloquence dans leurs Sermons? Quand on a le don

des miracles, dit S. Chrysostome, on n'a pas tant de besoin d'employer le secours de la parole. Saint Paul, & les autres premiers Predicateurs de l'Evangile, en qui ce don excelloit si particulierement, au lieu des discours sublimes & persuasifs de l'éloquence dont ils n'ont point usé, prouvoient les verités qu'ils avançoient, *par les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de Dieu*, selon l'expression de l'Apôtre même, c'est-à-dire par les miracles, comme par autant de demonstrations sensibles. Et cela estoit même necessaire alors, *afin que la foi des Fideles ne fût pas fondée sur la sagesse & sur l'éloquence des hommes, mais sur la puissance de Dieu*, comme le même S. Paul le déclare immediatement aprés ces paroles que nous venons de rapporter.

Mais il n'en est pas de même des Prédicateurs de ce temps-ci, comme l'a tres-bien remarqué l'Auteur des sçavantes & judicieuses Reflexions sur l'éloquence des Prédicateurs, qu'on a vû paroître depuis environ trois ans. Ils trouvent, dit-il, la Foi toute fondée, & n'ont pas besoin pour l'établir d'avoir le don des miracles. Leur

principale fonction est de persuader aux Fideles de vivre selon leur foi. Et c'est pour les y porter que S. Augustin a fort bien jugé qu'ils ne devoient pas negliger les secours qu'ils peuvent tirer de l'éloquence humaine. C'est pour cela même qu'il louë particulierement les Predicateurs éloquents ; c'est pour cela qu'il leur a donné lui-même des regles pour bien employer dans leurs Sermons tous les genres d'éloquence, jusqu'à leur marquer les occasions où il s'étoit lui-même servi du stile sublime : C'est enfin pour cela que ce grand & incomparable Docteur décrivant le devoir d'un Orateur Chrétien, marque nettement & en peu de paroles, qu'il doit faire tout ce que les Rheteurs enseignent qu'il faut faire pour persuader ceux à qui on parle, & que distinguant ensuite deux sortes de Predicateurs, les uns qui prêchent sagement, c'est-à-dire, qui ne disent rien que de vrai & de bon, mais sans éloquence ; & les autres qui prêchent sagement & avec éloquence, il enseigne que ceux-ci sont preferables aux autres, & profitent sans comparaison davantage à leurs auditeurs : *Qui non solum sapienter, verùm*

etiam eloquenter poteſt dicere, procul dubio plus proderit.

Peut-on douter aprés cela que les Predicateurs Evangeliques ne ſe doivent ſervir de l'éloquence qui s'acquiert par precepte & par étude, & qu'ils n'en puiſſent tirer de tres-grands & tres-avantageux ſecours, pour réüſſir dans les fonctions ſaintes de leur miniſtere ? Et c'eſt auſſi dans cette vûë que le venerable & tres-illuſtre Pere Loüis de Grenade nous a donné dans cet excellent Ouvrage, les veritables regles & les moyens les plus plauſibles & les plus aiſez pour arriver à la perfection de cet art. Ce ſeroit ici le lieu de relever tout enſemble & le merite extraordinaire de ce grand ſerviteur de Dieu; & l'excellence de cette Rhetorique vraïement Chrétienne, qui eſt l'un des plus importans Ouvrages de ſon zele pour le ſalut des ames. Mais parce que chacun ſçait aſſez combien il eſt en eſtime & en veneration dans le monde, & ſur tout parmi les perſonnes élevées dans les belles Lettres & dans la pieté, nous en dirons ſeulement ce qui pourra mieux faire connoître combien l'Auteur de cette Traduction

a eu juſte raiſon de l'entreprendre, & d'en faire part au public.

Il ſuffira donc pour cela de conſiderer, que comme ſans parler de certains eſprits qui ne cherchent que le plaiſir dans les Livres, on peut diſtinguer trois ſortes de perſonnes qui les liſent; ceux qui ſe propoſent d'acquerir de l'érudition, ceux qui veulent ſe former à bien juger du caractere des Ecrivains, & ceux qui pretendent ſe mettre de ce nombre, & y tenir leur place avec ſuccez; il y a auſſi trois ſortes de bons Auteurs. Les uns nous rempliſſent l'eſprit de choſes ſolides, les autres nous donnent des regles pour connoître la bonne ou la mauvaiſe maniere de parler & d'écrire, & les autres nous peuvent guider par leux exemple, & nous ſervir eux-mêmes de modele. Tous ces avantages ſe rencontrent ſi bien dans Grenade, que chacun y peut trouver ſon compte. Car quant au premier, touchant l'étenduë de ſa doctrine & de ſon érudition, on peut dire qu'elle eſt ſi vaſte & ſi belle, qu'elle l'a mis au deſſus des plus grands Hommes de ſon temps, enſorte qu'un des plus illuſtres entre les Sçavans de ce dernier ſiécle

n'a point craint de dire à sa loüange, qu'il ne lui manquoit que l'antiquité, pour être au rang des premiers Peres de l'Eglise.

Et quant au second, on remarquera seulement qu'il n'y a point de genre d'éloquence ou de belle maniere d'écrire & de parler, dont ce grand homme n'ait donné des regles, mais des regles si justes, si certaines & si bien fondées sur la nature, sur la raison & sur la verité, que toutes celles qui en sont differentes ne peuvent être qu'absolument mauvaises. Il n'a pas seulement écrit d'excellentes regles, il ne les a pas seulement rendu plausibles & aisées par des exemples choisis & recherchez avec soin, mais ce qui met le comble à sa gloire, il les a aussi pratiquées de la maniere la plus parfaite, & il s'est ainsi donné lui-même pour modele; ce qui est le dernier des trois avantages que nous lui venons d'attribuer.

Pour en bien comprendre le veritable merite, il faut considerer, que la theorie en ces sortes de choses est plus aisée que la pratique; & que s'il y a du merite à bien juger, il y en a sans doute

encore plus à meriter l'eſtime de ceux qui jugent bien: Ce qui ne ſe doit pas entendre ſeulement de ceux qui ne ſont que ſpectateurs des travaux de l'eſprit, mais de ceux encore qui entrent dans la lice. Il n'eſt rien de plus ordinaire alors, que de prêcher contre ſes propres principes, & l'on remarque en effet tres-ſonvent, que ceux qui ſont les mieux inſtruits de l'art, ſont les moins exacts à le ſuivre, ſoit qu'ils manquent de capacité pour en faire une juſte application, ſoit qu'ils aiment mieux s'abandonner à leur eſprit, que ſe laiſſer conduire à leur jugement. C'eſt cependant ce qu'on ne trouve point dans Grenade. On voit au contraire dans tous ſes Ouvrages, que ſi l'on vouloit écrire ou parler ſur les matieres qu'il y traite, il faudroit s'y prendre avec la même addreſſe, & uſer des mêmes tours de penſées & d'expreſſions, afin de joindre l'agreable à l'utile, & de plaire comme lui en inſtruiſant.

On pourroit ajoûter à celui qu'on trouve par tout, & particulierement dans ſes excellens Sermons, qui vont auſſi paroître en nôtre langue avec ce

Ouvrage, la morale la plus pure qui puisse descendre de la raison éclairée par les lumieres de la doctrine des Saints & de l'esprit de Dieu même, & par consequent la plus propre à conduire les hommes dans la voïe du salut. Mais laissant à part ce qui regarde la lecture de Grenade en general, il est tres-constant qu'il ne s'agit pas ici du moindre de ses travaux. C'est au contraire le plus parfait de tous ses Ouvrages, & sans contredit son chef-d'œuvre. Il n'en a point fait qui soit plus instruisant en son genre, ni en même temps mieux écrit; & il ne s'en voit point qui renferme un si grand nombre de choses à proportion de son étenduë, ni qui donnent tant de preceptes necessaires pour l'éloquence Chrétienne, ni qui soit plus capable de servir non seulement de regle, mais de modele. Tout est éclairci & expliqué par des exemples de l'Ecriture Sainte & des Peres de l'Eglise, si rares, si recherchéz & pleins de pensées si justes & si solides, que quand elles nous auroient été laissées sans ordre & sans suite, nous ne manquerions pas de les recüeillir avec estime, comme de

riches diamants, qui ſans avoir été polis ni mis en œuvre, ne laiſſeroient pas d'avoir leur prix.

Quelle eſtime ne devons-nous donc pas faire d'un ouvrage où ces choſes ſi precieuſes ſe trouvent travaillées avec induſtrie; & comme transformées par une main ſçavante en des images animées, qui nous éclairent l'eſprit, nous édifient, & nous fortifient l'ame, en même temps qu'elles nous enrichiſſent la memoire? C'eſt en un mot, une Rhetorique entiere & vraïement Chrétienne, qui eſt également bien conçûë & bien éxecutée, & où les myſteres de l'art ſont découverts & expoſez dans un ſi beau jour, que l'on peut dire veritablement, que la deſtinée de l'éloquence des Orateurs Evangeliques eſt heureuſe en ce point, que l'homme du monde qui l'a portée le plus haut, l'ait auſſi enſeignée lui-même.

On ne dira rien ici du merite de cette Traduction, ſinon que l'Auteur s'eſt tres-particulierement appliqué à la rendre la plus nette & la plus juſte, & en même-temps la plus facile & la plus agreable qu'il lui a été poſſible, afin qu'elle puiſſe être lûë avec plaiſir, & avec

profit. C'eſt-là le but qu'il s'eſt proposé & où il a tâché d'arriver. Mais ce n'a pas eſté ſans de grandes difficultez qui l'ont ſouvent arreſté, & qu'il n'a pû ſurmonter que par une application & un travail de prés de trois ans entiers.

Pour ce qui regarde le deſſein, l'ordre, & l'œconomie de tout l'ouvrage, comme on n'y a rien changé, ſi ce n'eſt dans la diſtribution des Chapitres, dont quelques-uns qui étoient trop longs dans l'original latin, ſont ici partagez ſelon la diviſion naturelle des matieres, & comme on l'a jugé neceſſaire pour une plus grande netteté; il ſuffira de l'apprendre de l'Auteur même, qui a eu ſoin de nous en informer tres-exactement dans ſa Preface latine que nous avons pour cela miſe ici en nôtre langue.

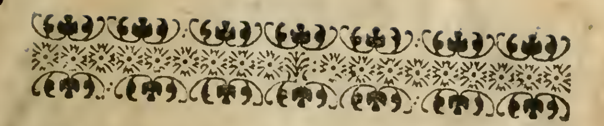
EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le deuxiéme jour de Decembre 1694. Signé LE MENESTREL. Il est permis au Sieur Me. Nicolas-Joseph Binet, de faire imprimer, vendre & distribuer par tels Imprimeurs & Libraires qu'il voudra choisir, *La Traduction des Sermons du R. P. Loüis de Grenade, de l'Ordre de S. Dominique, pour tous les temps & Fêtes de l'année & de la Rhetorique; contenant les Regles de l'Eloquence des Predicateurs de l'Evangile*, pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour que l'Impression en sera entierement achevée pour la premiére fois; avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelques qualitez & conditions qu'elles puissent être, d'imprimer, vendre & debiter ladite Traduction, à peine de tous dépens, dommages & interests, & de six mil livres d'amende, comme il est plus au long porté par ledit Privilege.

Ledit Sieur Binet a cedé & transporté son droit du susdit Privilege au Sieur Claude Herissant, Libraire à Paris, pour en joüir dans toute son étenduë : & aprés le decés dudit Sieur Claude Herissant, le Sieur Malbeste Huissier-Priseur au Chastelet de Paris, a adjugé à Jean de Nully, Libraire à Paris, comme au plus offrant & dernier encherisseur, les trois derniers Tomes tout imprimez desdits Sermons, la Rethorique aussi imprimée, avec quelques autres Sermons, tous traduits du même Auteur, qui ne sont pas imprimez, & avec le droit du Sieur Claude Herissant au susdit Privilege, pour en joüir en son lieu & place, comme il est plus au long porté par le Procés verbal de l'Inventaire, & de la vente publique du fond de Librairie dudit Sieur Claude Herissant.

Et ledit Sieur Jean de Nully a fait part desdits Sermons, & de la Rethorique dudit R. P. Loüis de Grenade traduits en François, avec le susdit Privilege, aux Sieurs Jean Villette, Pierre Heriflant, & Loüis Roulland, Libraires à Paris, pour en joüir entre eux quatre par égale portion, aux mêmes prix & conditions qu'on les luy a adjugez, & selon le traité de societé qu'ils ont fait entr'eux, pour raison des susdits Livres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris, le 4. Septembre 1696.



PREFACE
DE
L'AUTEUR.

Sur le dessein, l'ordre & l'œconomie de ce Livre.

IL y avoit dix ans que je donnois mon application & mes veilles à écrire des Sermons sur tous les sujets que l'on peut traitter dans l'Eglise pendant toute l'année ; & deja je me voïois, par la grace de Dieu, presqu'à la fin de ce grand Ouvrage, lors qu'il me vint dans l'esprit, de penser serieusement quel fruit je pourrois tirer d'un travail si long & si difficile, & de me dire à moi-même à peu prés ces paroles de Salomon : *Pour qui travaille-je, & pourquoi me prive-je moi-même de l'usage de mes biens ?* Car n'ayant en vûë dans cette entreprise que de contribuer au moins en quelque maniere par cette Eccl. 4.

étude, à la gloire du Seigneur, & au ſalut des ames, je reconnus enfin, par cette reflexion, qu'il y avoit lieu de craindre, que tout ce grand travail ne produiſît que tres-peu de fruit & d'utilité, & je n'ai pas crû en devoir taire ici la veritable cauſe.

Il eſt conſtant qu'entre les parties neceſſaires au Predicateur de l'Evangile, il y en a trois principales, l'invention, l'élocution, & la prononciation, qui renferme auſſi l'action. Il faut qu'il ſçache trouver des penſées nobles, propres, & accommodées à ſon ſujet; car c'eſt de là que dépend la juſteſſe & la ſolidité du diſcours: il faut qu'ayant trouvé des penſées, des preuves & des raiſons, il en ſçache expoſer toute la force d'une maniere inſinuante & aiſée, c'eſt-à-dire, énoncer ſes ſentimens de telle ſorte, que tout ce qu'il a conceu dans ſon eſprit, paſſe & s'imprime par la force de ſes paroles & de ſes expreſſions dans les eſprits de ceux qui l'écoutent. Il faut enfin qu'il ſçache accorder & proportionner ſa voix, ſon geſte ou ſon action, & ſon viſage aux choſes qu'il dit, avec toute la juſteſſe & la bienſéance poſſible, tout cela étant du reſſort de la prononciation.

Pour ce qui est de l'invention, ou du talent de trouver des pensées qui soient justes, nobles & relevées, on peut dire, ayant égard à la dignité des choses, que c'est la plus excellente partie du parfait Prédicateur, & qu'il y doit destiner les soins & l'étude même de toute sa vie, afin qu'ajoûtant toûjours quelque chose à ce qu'il aura trouvé, il puisse selon le conseil du Sauveur même, *tirer aussi toûjours de son Thresor, des choses nouvelles & anciennes*. Mais si l'on a égard à la portée & à la disposition des Auditeurs, c'est-à-dire du peuple qui est sans science, & qui conçoit toûjours bien moins les choses selon leur dignité, que selon la maniere dont il les entend deduire & prononcer, il n'y a point de doute que l'élocution & la prononciation ne lui doivent être preferées. Car nous voïons en effet, que plus vous dites quelque chose fortement & avec vivacité, plus aussi les Auditeurs grossiers & ignorans en sont vivement touchez; & qu'ils ne manquent point d'être émûs & animez du même sentiment, dont vous vous montrez touchez vous-même par vos paroles, par vôtre voix, & par vôtre visage. *Matth. 5.*

On peut auſſi remarquer au contraire, que beaucoup de Predicateurs même conſiderables par leur érudition & leur grande capacité, & par la penetration & la ſolidité de leur eſprit, étant d'ailleurs diſgraciez & peu inſtruits pour la parole, ne ſont qu'ennuïer ceux qui les écoutent. Mais la plus belle élocution même ſert de peu ſans le talent de la prononciation; puiſqu'il s'en trouve en effet pluſieurs, qui étant tres-éclairez dans les plus belles ſciences, & avec cela tres-habiles à s'énoncer proprement & élegamment, ne laiſſent pas d'être regardez avec quelque ſorte de dégoût & de mépris, pour n'avoir pas ce talent de la prononciation, ſur tout, quand ils ont la voix enroüée, tendre ou effeminée, ou diſcordante, ou aſpre & déſagréable, ou peu flexible, & mal ajuſtée aux choſes dont ils parlent.

Conſiderant donc la nature de ces trois talents ou facultés neceſſaires à l'Orateur Evangelique, il m'a ſemblé, que comme les Philoſophes attribuent à la matiere de chaque choſe deux ſortes de formes, dont l'une lui donne l'eſſence, & l'autre l'exiſtence, qu'ils diſent être ſa derniere perfection;

ainſi l'invention dans le diſcours doit tenir lieu de matiere, l'élocution de la premiere forme, & la prononciation de celle qui lui donne les derniers traits. Car c'eſt veritablement l'élocution qui orne & embellit l'invention, je veux dire les penſées que l'on a trouvées d'abord comme informes & toutes nuës ; mais le propre effet de la prononciation, eſt de lui donner, pour ainſi dire, l'habit, l'air & le viſage, qu'elle repreſente, & qu'elle imprime dans les eſprits des auditeurs. Certes la forme en toutes choſes étant préferable à la matiere, j'admire qu'il ſe trouve neanmoins beaucoup de Predicateurs qui employent tout leur temps & toute leur étude à l'invention ſeule, qui eſt comme la matiere du diſcours, ſans avoir preſque aucun égard à l'élocution ni à la prononciation, qui en ſont comme les formes ſans leſquelles les inventions mêmes les plus riches & les plus heureuſes tombent facilement dans le mépris du Peuple.

Mais pour revenir à mon ſujet, comme tout ce grand travail, quand même le ſuccez en ſeroit tres-heureux, ne peut appartenir qu'à l'invention ſeu-

le, laquelle ſans la juſteſſe, les agrée-mens & la bienſéance du diſcours & de la prononciation, n'apporteroit que peu d'utilité, j'ai reſolu de m'appli-quer ſelon la portée de mon eſprit, à écrire en même temps quelque choſe de l'éloquence, ou de la maniere de bien dire & de bien prononcer un diſcours, afin de ne rien laiſſer aux Predicateurs à deſirer en ces deux par-ties ſi neceſſaires pour les fonctions de leur ſaint emploi, & de n'avoir pas inutilement employé mon temps, mon travail & mes veilles à leur fournir dans ces Sermons pour tous les temps de l'Année, une ſi grande & ſi riche a-bondance de matiére ſur tous les di-vers ſujets que l'on peut prêcher aux Fideles.

Mettant donc tout mon appui en Dieu ſeul, & en l'aſſiſtance de ſa gra-ce toute-puiſſante, j'ai entrepris d'exé-cuter ce deſſein, quoi qu'au deſſus de mes forces, plûtôt par un deſir ſincere de ſeconder l'ardeur & le zele de ceux qui voudront travailler au ſalut des ames par la predication de l'Evangile, que par aucune confiance en mon pro-pre eſprit. Je me ſuis pour cela parti-

culierement attaché d'abord à repaſſer la vûe ſur les preceptes de l'art Oratoire, que j'avois touché dans un âge moins avancé, afin d'en extraire principalement ceux qui me ſembleroient les plus neceſſaires & les plus convenables à mon deſſein. Et comme cet art emprunte beaucoup de choſes de la Dialectique, à cauſe du rapport & de l'affinité qu'ils ont l'un avec l'autre, en ce que la fin de tous les deux eſt de perſuader par la force & l'adreſſe du diſcours; trouvant auſſi beaucoup de rapport & de reſſemblance entre l'emploi du Predicateur dans l'Egliſe, & celui de l'Orateur ou de l'Avocat dans le Barreau, en ce que tous deux s'attachent principalement à perſuader, & qu'ils ont l'un & l'autre à parler, non devant des Sçavans dans les diſputes, mais devant les aſſemblées du peuple, qu'il faut non ſeulement perſuader par raiſon, mais encore toucher, & émouvoir par de fortes & vives impreſſions, & même gagner par les tours, les addreſſes & les agreémens de l'éloquence, je n'ay point fait difficulé d'emprunter du fond de l'Orateur quelques regles ou preceptes propres & convenables à nô-

tre emploi, que j'ai tâché d'éclaircir & de faire entendre par des exemples tirez de l'Ecriture Sainte, & des plus éloquents des Peres de l'Eglise, autant que l'a permis le dessein que j'avois pris d'être court dans toutes les parties de cette Rhetorique.

Et j'ai crû en devoir user ainsi, avec d'autant plus de raison, que les Maîtres de l'éloquence, qui ont rapporté & ajusté toutes les manieres de bien dire, tous les tours & toutes les addresses de cet art aux affaires & aux causes du Barreau, se sont aussi tous servi d'exemples propres & accommodez à ces sortes de sujets, & tres-peu convenables à nôtre dessein. Certainement j'aurois souhaitté que non seulement les exemples, mais les preceptes même que nous avons touchez dans cet Ouvrage, ne regardassent tous que le talent & la maniere de prêcher chretiennement; & qu'il ne s'y trouvât rien qui ressentît tant soit peu le stile des Orateurs profanes. Mais tout l'art de parler éloquemment, & de persuader ceux à qui on parle, aïant été tiré des observations des Maîtres de Rhetorique, & du propre fond des Rheteurs,

qui ne l'ont inventé que pour être employé ſur les cauſes & les affaires du Barreau & ſur d'autres ſujets profanes, il n'a pas été poſſible de ſe diſpenſer tout à fait d'y mêler quelques regles & quelques exemples d'éloquence qui ſembloient peu conformes à celle du Predicateur Evangelique, que nous avons entrepris d'enſeigner ici. Ils n'y ſeront pas neanmoins entierement inutiles, parce que les choſes qui ont du rapport & de la reſſemblance entr'elles, ſe connoiſſent toûjours facilement l'une par l'autre.

Peut-être auſſi en viendra-t-il un autre aprés moi, qui ayant plus de ſuffiſance & plus de loiſir, & outre cela la facilité d'ajoûter à ce qui eſt déja trouvé, achevera plus heureuſement, & donnera pour ainſi dire, les derniers traits à cet Ouvrage que nous avons ébauché, & rendra nôtre Rhetorique Chrétienne en toutes manieres.

Quant aux exemples de l'Ecriture dont je me ſuis ſervi, ils ſont tirez principalement des Saints Prophetes; parce qu'ils ont tous eſté comme autant de Predicateurs choiſis & envoyez de Dieu pour inſtruire les Peuples, &

pour corriger leurs mœurs & leurs inclinations mauvaises ; & que ces hommes tout divins, sans le secours de l'art, ont parlé neanmoins avec une tres-ingenieuse addresse, c'est-à-dire, tres-éloquemment & comme étant poussez & animez par l'esprit non de Rhetorique, mais de Dieu-même, qui les avoit rendu ses organes & ses interpretes. Car comme *toutes ses œuvres sont parfaites*, le don de la science & de la parole dont il les a remplis, étoit aussi tres-parfait, puisque le propre de *cet Esprit saint qui contient tout*, *est de donner la science de la parole*, *& de rendre éloquentes les langues mêmes des petits enfans.*

Deut. 32.

Sap. 10.

Je pourrois en alleguer un nombre presque infini d'exemples. Mais je me contente de proposer seulement ici au Predicateur qui a du zele & de l'amour pour Dieu, les quinze premiers Chapitres de Jeremie, où ce divin Orateur est animé d'une si grande force d'éloquence, si plein de grands mouvemens, de metaphores ingenieuses, de toutes sortes de circonspections nobles & d'expressions figurées, si actif & si vehement dans tous ses discours,

& si adroit à y prendre à toute heure tant de diverses expressions, en tant de differents visages, que Pericles même, dont il est dit, que ses discours étoient des éclairs & des foudres dans les assemblées, ne peut pas lui être comparé en aucune maniere. Plût à Dieu que tous ceux qui s'ingerent dans le saint ministere de la predication, s'appliquassent à imiter & à suivre l'esprit & le zele enflammé de ce saint Prophete pour la gloire du Seigneur, qui l'avoit établi son Ministre sur les peuples, pour leur annoncer ses volontez, & les étonner par ses menaces.

Le Prophete Ezechiel s'éleve aussi en plusieurs endroits avec une semblable vehemence de discours, sur tout lors qu'il reprend les Juifs de leur conduite & de leurs dereglemens criminels, & qu'il leur reproche leur detestable ingratitude envers le Seigneur, qui par un excés de misericorde & de bonté, les a rappellé aprés une infinité de crimes dont ils s'étoient soüillez en s'éloignant de lui. C'est ce qu'il fait principalement dans le seiziéme Chapitre de ses propheties, avec une tres-riche & tres-abondante varieté de figures &

d'expreſſions recherchées.

Moïſe traite auſſi le même ſujet d'un ſtile grand & pompeux, & avec des façons de parler toutes majeſtueuſes & pleines des grands mouvemens du feu divin dont il étoit enflammé, dans ce ſublime Cantique qu'il commence par prendre le Ciel & la Terre à témoin de ce qu'il va dire, en cette maniere: *Cieux écoutez ce que je vas dire, que la terre entende les paroles de ma bouche,&c.*

Pour ce qui eſt des exemples qui ſervent à l'éclairciſſement & à l'intelligence des regles & des preceptes de l'éloquence des Prédicateurs, ou de cette Rhetorique de l'Egliſe, ſi l'on trouve que nous y en avons quelquefois employé beaucoup, on doit reconnoître auſſi que cela ne s'eſt point fait ſans ſujet, ni ſans reflexion. Car ce n'eſt point pour des Ecoliers encore ſous la conduite des Maîtres de Rhetorique que nous écrivons: C'eſt pour les Predicateurs mêmes, à qui ces exemples tiendront lieu de Maîtres, pour leur rendre plus clairs, & plus plauſibles, les preceptes même & les regles de l'éloquence que nous propoſons à ſuivre dans l'emploi de la predication.

Et en effet, ſi comme les Rheteurs l'enſeignent, le talent de parler éloquemment s'acquiert par l'art, par l'étude & par l'imitation des Auteurs vraïement éloquents ; n'eſt-ce pas un avantage bien conſiderable, de pouvoir trouver déja tout l'effet de l'étude & de l'imitation dans ces exemples choiſis & recherchés avec tant de ſoin, pour être comme autant de parfaits modeles, ſur leſquels nous devons former nôtre diſcours & nôtre ſtile. Et pour favoriſer davantage en cela même, ceux qui liront ce Livre avec un deſir ſincere d'en profiter, nous nous ſommes principalement attachés à choiſir des exemples pleins de Sentences graves, & qui renfermaſſent de grands ſens & de belles moralités, afin que quand même ils ne ſeroient pas des modeles de l'art, il y eût neanmoins toûjours du plaiſir & de l'utilité à les lire. Nous n'y avons rien ajoûté de nous-mêmes en les propoſant, mais nous en avons quelquefois retranché certaines choſes, qui nous ſembloient peu neceſſaires, afin d'éviter toute longueur ennuïeuſe.

Il ne reſte plus qu'à faire connoître

l'ordre que nous avons obſervé dans cet Ouvrage. Et pour cela il faut conſiderer que l'art de l'éloquence demande dans l'Orateur, ces cinq parties : *L'intention*, *la diſpoſition*, qui conſiſte, dit Ciceron, non ſeulement à mettre les choſes en ordre, mais à les diſpenſer avec jugement ; *l'élocution*, *la memoire & la prononciation.* De ces cinq parties, nous ôtons *la memoire*, parce qu'elle dépend plus de la nature que de l'art, & nous traittons à fond des quatre autres, & de tout ce qui les regarde chacune en particulier. Car encore que dans ce travail nous ayons eu principalement en vûë la neceſſité de l'élocution & de la prononciation, nous n'avons pas laiſſé à l'égard des deux autres talents, de l'invention & de la diſpoſition, d'en enſeigner auſſi les regles & les preceptes qui nous ont paru les plus propres, & les plus avantageux, non pour les cauſes & les affaires du Palais, ou pour la plaidoirie, mais pour les fonctions ſaintes du miniſtere de la predication.

Mais auparavant que de rien toucher de ces quatre parties principales de l'art de l'éloquence, il a fallu avant toutes

choſes traitter de l'origine de l'art même, de ce qui le rend utile & neceſſaire au Predicateur Evangelique, de l'excellente dignité de ſon miniſtere, des difficultés qui s'y rencontrent, & de la perſonne même du Predicateur, c'eſt-à-dire de ſes inclinations, de ſes mœurs & de ſes devoirs, de la vie exemplaire, de la probité, & des vertus dans leſquelles il doit principalement exceller, pour exercer dignement un ſi ſaint emploi; c'eſt ce qui fait le ſujet de tout le premier Livre. Le ſecond enſeigne la maniere de trouver des penſées, des preuves & des raiſonnemens, & de les faire entrer dans le diſcours. Le troiſiéme donne des preceptes & des regles pour l'amplification qui ſe doit entendre des deux contraires, c'eſt-à-dire pour faire paroître les choſes ou plus grandes ou plus petites, & pour remuer les eſprits, & exciter les paſſions de ceux à qui l'on parle, ce qui eſt le grand merite dans l'éloquence. Le quatriéme explique tous les divins genres de Sermons, avec l'ordre & la diſpoſition qu'on doit garder en chacun. Le cinquiéme comprend tout ce qui regarde l'élocution ou la politeſſe du diſcours & des expreſſions:

Et le ſixiéme traite ſpecialement de la prononciation qui renferme auſſi l'action, &de divers moyens tres-avantageux pour réüſſir dans le ſaint emploi de la predication. Ainſi tout l'art de cette éloquence desPredicateurs ſe trouve renfermé dans ces ſix Livres.

Mais encore que le ſecond traite expreſſement de l'invention, que nous avons miſe la premiere entre les parties de cet art, à cauſe neanmoins que l'élocution lui eſt tellement unie & liée, qu'on ne peut à peine l'en ſeparer, nous avons crû y devoir inſerer auſſi beaucoup de choſes touchant la maniere de s'énoncer & d'ouvrir ſon cœur, c'eſt-à-dire d'en exprimer les penſées & les ſentimens avec ordre & avec juſteſſe, toutes les fois que la nature des choſes, & ce qu'elles avoient de liaiſon & de dépendance entr'elles, ſembloit l'exiger. Au reſte j'ai crû qu'il étoit à propos, & même de mon devoir, d'informer le Lecteur de toutes ces choſes dés l'entrée de cet Ouvrage, afin de lui en faire connoître l'ordre & le deſſein, & en un mot toute l'œconomie avec plus d'évidence & plus de facilité.



LA RHETORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

LIVRE PREMIER.

Chapitre Premier.

De l'Origine de la Rhétorique.

DIEU le Createur & le Maître souverain du monde, qui *a fait toutes choses avec mesure, avec nombre, & avec poids,* a eu soin en formant la nature humaine, de jetter dans nos cœurs les semences de toutes sortes de sciences & de vertus, afin que les cultivant, soit avec le secours de sa grace, soit par nostre travail & nostre industrie, nous les Sap. x. 21

fiſſions croiſtre & arriver à leur perfection. Et pour ne rien dire icy des devoirs de la Religion ny des autres vertus morales, dont les ſentimens naiſſent avec nous dans nos ames, & nous ſont donnez avec la nature même; qu'y a-t-il de ſi propre à la creature raiſonnable, que de raiſonner, de diſcourir, de ſe faire entendre, & de perſuader par ſes diſcours? Cependant l'Art qui regle ces operations de la raiſon, eſt une invention de la raiſon même, qui par ſes reflexions ſur les diverſes manieres de les exercer, a trouvé les regles & les divers préceptes, par leſquels ce que nous faiſons ſans maître, par l'inſtinct & par l'impreſſion ſeule de la nature, ſe peut toûjours faire avec plus de juſteſſe & de perfection.

Ce qui a lieu non ſeulement dans l'étude & dans l'exercice des ſciences & des vertus, mais dans les actions mêmes qui regardent le ſoin du corps. Car au commencement du monde, les hommes preſſez & inſtruits par la neceſſité, faiſoient tous chacun pour ſoy, les offices de Maçons, de Charpentiers, de Tailleurs, & d'autres ſemblables en la maniere groſſiere & imparfaite que la nature leur ſuggeroit pour leur conſervation. Mais par le ſoin & la diligence de pluſieurs, on a depuis inventé les Arts de ces choſes, qui ſervent à les faire avec beaucoup plus de juſteſſe & d'agrément, par une methode aſſurée pour y réuſſir toûjours.

De là eſt venuë cette maxime ſi communément reçûë: Que *L'Art perfectionne la Nature*; celle-cy n'ayant en effet produit, pour ainſi dire, que les commencemens des choſes, au lieu que l'Art leur donne leur accompliſſement, & comme leur forme, & y met la derniere

main. Et c'eſt ce qui nous doit faire entrer dans la verité de cette paróle de Quintilien : Qu'il n'y peut rien avoir de parfait dans la nature, ſi elle n'eſt aidée par les ſoins de l'Homme. *Nihil licet eſſe perfectum, niſi ubi natura curâ juvetur.*

Comme donc parmi les hommes mêmes groſſiers & ſans lettres, il s'en trouve quelquefois, qui avec le ſeul ſecours de la nature, réuſſiſſent à perſuader par leurs diſcours, & à faire entrer dans leur ſentiment, ceux-mêmes qui s'y oppoſent ; quelques-uns des plus ſpirituels & des plus ſçavans ont pris de-là occaſion d'inventer l'art de parler, & de perſuader ceux à qui l'on parle, qui fût comme une methode aſſurée pour le pouvoir toûjours faire plus commodément & avec plus de perfection. Car comme on voit d'ordinaire que chacun tâchant ou de ſoûtenir une raiſon, ou d'accuſer, ou de défendre, ceux qui étoient groſſiers, & ſans ſcience, le faiſoient imparfaitement & de mauvaiſe grace, & qu'au contraire les autres qui excelloient par leur doctrine & par la pénetration de leur eſprit, s'en acquitoient toûjours avec beaucoup de juſteſſe & d'agrément, & avec quelque ſorte de majeſté même ; les premiers inventeurs de cét Art ſe ſont particulierement appliquez à obſerver exactement les differentes manieres des uns & des autres ; & ont ainſi trouvé par ces obſervations, l'Art de parler éloquemment.

C'eſt pourquoi, & ceux que la naturea a favoriſez du don de dire agréablement toutes choſes, & ceux mêmes qui les diſent groſſierement, fourniſſent tous de matiere à ces ſortes d'obſer-

vations. Car quiconque entend les uns & les autres, & les obſerve avec eſprit, trouve dans les premiers, les perfections qu'on doit imiter, & dans les autres, les vices qu'on doit fuir. Ce fut pour cette raiſon, qu'un Prédicateur habile & trés-éloquent ſe voyant preſſé par un autre encore tout nouveau & peu experimenté dans ce miniſtere, de lui dire ce qu'il devoit faire pour bien prêcher, s'aviſa plaiſamment de le renvoyer à un trés-méchant Prédicateur, & de lui recommander ſérieuſement d'être exact à l'entendre, & à obſerver toute ſa maniere de prêcher, & d'avoir ſoin enſuite de ne pratiquer rien moins, que ce qu'il lui auroit vû faire; l'aſſurant que par l'application qu'il auroit à éviter tous ſes défauts, il ſe pourroit faire qu'il devînt un excellent Orateur dans l'Egliſe.

C'eſt auſſi par cette voye, que les premiers qui ont écrit de la Rhethorique, à force d'entendre & d'obſerver avec un ſoin égal, & ceux qui ſçavoient bien dire, & ceux qui n'y réuſſiſſoient pas, & de réflechir ſur les manieres differentes des uns & des autres, ont heureuſement trouvé les régles & les préceptes de cet Art. Ariſtote a encore excellé en cela même avant Ciceron le Pere de l'éloquence, qui en a parlé en ces termes: Ce grand Homme ayant recherché avec ſoin, & comme aſſemblé en un lieu les anciens Auteurs qui avoient écrit de cet Art, depuis Lyſias qui en a été le premier inventeur, jusqu'à lui, a expliqué, éclairci, & rédigé lui-même par écrit, les régles & les préceptes de chacun en particulier, avec un ordre & une netteté digne de ſon grand genie. Et il a tellement excellé par la claire & charmante

Lib. 2. Rhet.

breveté de sa diction, sur ces premiers inven- «
teurs mêmes, que personne ne connoît plus «
leurs régles & leurs préceptes par leurs Livres; «
mais tous ceux qui les veulent apprendre, ont «
recours à celui-ci, comme à un interprete plus «
clair, plus insinuant & plus commode. Ari- «
stote donc en nous produisant ainsi ceux qui «
avoient été avant lui, s'est produit lui-même «
avec eux, afin que nous connussions & les au- «
tres & lui en même temps, par luy-même. Pour «
ceux qui sont venus aprés luy de son école, en- «
core qu'ils se soient principalement appliquez aux «
plus grandes & plus importantes parties de la «
Philosophie, comme avoit fait celui dont ils «
suivoient les maximes, ils nous ont néanmoins «
laissé beaucoup de préceptes & de régles de la «
veritable éloquence. «

Il est encore sorti d'une autre source d'autres Maîtres qui en ont traitté, & dont on peut dire veritablement, que si l'art peut quelque chose, ils ont contribué beaucoup à apprendre aux hommes à se rendre éloquens & agréables dans leurs discours.

CHAPITRE II.

Combien la Rhétorique est utile & necessaire aux Prédicateurs.

ON voit assez par ce que nous avons dit, que cet Art peut être d'un grand secours pour ceux qui haranguent dans les Assemblées & qui prêchent devant la peuple. Si donc nous croyons que pour bien entendre & traiter soli-

dement les matieres de la ſacrée Théologie, il eſt neceſſaire d'avoir recours aux préceptes & aux regles des autres Arts ; pourquoi ne nous ſervirons-nous pas auſſi des préceptes & des regles de l'éloquence, pour exercer plus heureuſement le ſaint miniſtere de la Prédication ? Or c'eſt une verité conſtante, qu'il y a déja fort long-temps que les Théologiens Catholiques *ont appellé les ſervantes à leur forteresſe*, c'eſt à dire, introduit dans leur Faculté comme une neceſſité de faire ſervir les regles & les maximes de toute la Philoſophie raiſonnable, naturelle & morale, à éclaircir & appuyer celles de cette divine ſcience. Et nous voyons même qu'un excellent poëte de nôtre ſiecle ſe fait un digne ſujet de gloire, d'avoir, pour ainſi dire, amené au Jourdain les Muſes ſalles & impures des Payens, de les y avoir lavées & purifiées des ordures & des impuretés dont leurs Poëtes les avoient ſoüillées, & de les avoir enſuite heureuſement conſacrées à publier & à celebrer les merveilles de la grace de l'Evangile, & les loüanges des Saints.

Hieron. Vidas.

Cela étant ainſi, pourquoi, je vous prie, ne ferions-nous pas ſervir au ſaint emploi de la Prédication, la Rhétorique, c'eſt à dire, l'art de réuſſir heureuſement dans ſes diſcours, qu'Ariſtote ce Maître illuſtre en toutes ſciences, & d'autres ſçavans Hommes de l'antiquité ont inventé, & que tant d'excellens Maîtres qui les ont ſuivis, ont encore augmenté & enrichi de beaucoup de tres-importantes obſervations ? En effet ſi ceux qui veulent entrer dans les exercices & les diſputes de Philoſophie & de Théologie, ont ſoin de bien apprendre auparavant

la Dialectique, afin qu'étant instruits des préceptes de cét art, ils puissent argumenter, répondre & persuader avec plus d'avantage & de facilité ; on ne doit pas avoir moins de soin, lors qu'on veut entrer dans le ministere de la Prédication, de commencer par se bien exercer dans la Rhetorique, afin de pouvoir persuader au peuple ce que l'on veut, c'est à dire, lui faire entendre les choses, en sorte que non seulement il croye veritable ce que l'on lui dit, mais, ce qui est plus difficile, qu'il suive & execute ce qu'il croit veritable & honnête.

C'est pourquoi si nul ne peut réussir avec honneur dans les disputes de Philosophie & de Théologie, sans être bien fondé en l'Art de disputer ; il n'y a non plus personne, à moins qu'il ne soit, ou rempli de l'esprit divin, comme l'ont été les Prophetes & les Apôtres, ou heureusement né pour l'éloquence, ce qui est tres-rare ; il n'y a personne, dis-je, qui sans l'un ou l'autre de ces dons extraordinaires, puisse réussir avec avantage dans la Prédication, que par le secours de la Rhétorique. Et l'on ne peut douter au moins, que quiconque entre avec ce secours dans le ministere de la parole de Dieu, ne l'exerce toûjours avec beaucoup plus d'agrément & de facilité.

C'est aussi ce qui donne lieu de condamner justement la conduite de plusieurs, qui s'ingerent dans les fonctions de ce saint ministere, sans s'être auparavant munis du secours de cét art. Pour moy je suis fortement persuadé qu'il n'y a rien de plus indigne que cette temerité avec laquelle on entre dans cet employ si beau, si important, & si necessaire dans l'Eglise, & même le plus difficile de tous, sans se mettre en

peine de s'instruire auparavant d'aucune regle ny d'aucune methode assurée pour s'en acquiter dignement & avec fruit ; veu qu'on ne peut pas même exercer les moindres arts, ny les métiers les plus communs, qu'aprés s'y être formé par un long & penible apprentissage. Et c'est là sans doute ce qui est cause qu'entre tant de Prédicateurs dont les voix retentissent par tout dans les Eglises, à peine s'en trouve-t-il un ou deux qui parlent proprement, à fond & agréablement des sujets qu'ils traitent ; & beaucoup moins encore qui réussissent par leurs discours à porter les pecheurs à la pénitence de leur vie passée, & à l'amour de la vertu.

Chapitre III.

Suite du même sujet prouvé par les plus celebres Auteurs de l'Antiquité Payenne.

Comme je suis peu capable de convaincre les autres par moy-même de l'excellence & de l'utilité de cet Art, j'en raporteray icy quelques exemples ou quelques preuves des plus celebres Auteurs, & particulierement de Plutarque le plus consideré des anciens Philosophes,
» qui en parle ainsi dans sa Politique : Nous de-
» vons croire, dit-il, lors qu'il s'agit de persua-
» der, que la Rhetorique ne fait pas tout elle
» seule, mais qu'elle y aide beaucoup. Et par cette
» raison on doit corriger cet endroit de Menandre :
» C'est la bonne vie de l'Orateur qui persuade, &
» non pas ses discours ; car c'est veritablement l'ou-
» vrage de l'un & de l'autre ensemble, & de la bonne

" vie de celui qui parle, & de l'éeloquence de ses dis-
" cours. Si ce n'est qu'on veüille dire, que c'est le
" pilote qui conduit le vaisseau, & non le gouver-
" nail; que c'est le Cavalier qui fait tourner le
" cheval à toutes mains, & non la bride; ou bien
" encore, que c'est le reglement de la vie & des
" mœurs des Orateurs, qui regle les Etats & les
" peuples, & non la force & l'eloquence de leurs
" discours, qui cependant leur sert comme de frein
" & de gouvernail pour tourner & manier l'homme,
" qui est, comme dit Platon, un tres-variable &
" tres-inconstant animal. Il est sans doute qu'un
" homme du peuple fait comme les autres ne peut
" pas gouverner toute une ville, ny regler les
" mœurs de toute une multitude, s'il ne sçait par-
" faitement employer les tours & les addresses de
" l'eloquence, pour s'en faire écouter avec plaisir,
" pour les toucher, & pour les faire entrer dans ce
" qu'il leur veut persuader.

Demetrius relevoit aussi la force de cet Art de parler eloquemment, par une tres-juste comparaison qu'il en faisoit avec la force des armes : *Demet. Phaler.*
" L'Eloquence, disoit-il, a autant de pouvoir
" dans une République, que le fer en a dans une armée ; car tout se conduit là par la force des armes, & icy par la douceur de la persuasion. Delà vient que Pyrrhus Roy de Macedoine disoit souvent qu'il n'avoit pas pris tant de villes par la force de ses armes, que Cynée en avoit gagné par les attraits & les charmes de son eloquence, comme Valere Maxime l'a expressément remarqué.

Mais pour faire voir plus particulierement la verité des eloges que ces grands hommes ont donné à cet Art, nous y ajouterons ce que Quin-

tilien le plus eloquent des Rheteurs de l'antiquité, a dit de ſon excellence & de ſon utilité. Il raporte dabord les injurieuſes invectives de quelques-uns contre la Rhetorique ; puis il en prend la deffenſe, & en repreſente les avantages & la
» dignité en ces termes : Il eſt queſtion mainte-
» nant de ſçavoir ſi la Rhetorique eſt utile. Car
» il ſe trouve d'ordinaire des gens qui s'empor-
» tent en des reproches & des calomnies contre
» elle, & ce qui eſt tres-indigne, qui emploient
» les forces de l'eloquence contre l'eloquence mê-
» me pour la décrier. C'eſt elle, diſent-ils, qui
» par ſes tours & ſes artifices, dérobe les mé-
» chants & les ſcelerats à la Juſtice, & fait con-
» damner les gens de bien & les innocens. C'eſt
» elle qui renverſe & tourne à mal les meilleu-
» leurs deſſeins ; c'eſt elle qui non ſeulement excite
» des troubles & des ſeditions populaires, mais qui
» engage les Etats dans des guerres immortelles.
» Et c'eſt pour cela même, ajoûtent-ils, que les
» Lacedemoniens l'ont bannie de leur ville, & que
» la liberté de haranguer a été comme retranchée
» dans Athenes, où il étoit deffendu aux Orateurs
» d'uſer dans leurs diſcours de figures vehementes
» & capables de remuer les paſſions.
» Et ce grand Homme répondant enſuite à cette
» calomnie : A ce compte, dit-il, il ne faut plus re-
» garder comme utiles & neceſſaires, ny les Ca-
» pitaines dans les armées, ny les Magiſtrats
» dans les Villes, ny les ſecours de la Medecine,
» ny ceux de la ſageſſe même ; puiſqu'on a quel-
» quefois vû juſqu'à des Philoſophes abuſer de leur
» dignité pour commettre les plus grands crimes.
» Quoi donc, faut-il rejetter avec mépris les meil-
» leures viandes, parce qu'elles ont ſouvent cauſé

des maladies ? Ne faut-il plus habiter dans les « maisons, parce qu'il en est quelquefois tombé « sur ceux qui étoient dedans ? Et parce que les « voleurs se servent d'épées & d'autres armes de « guerre, faut-il n'en plus forger pour les soldats? « Qui ne sçait pas que le feu & l'eau, sans quoi « nul ne peut subsister dans la vie, causent sou- « vent de grands dommages ? Et pour ne me pas « arrêter aux choses de la terre, qui n'a pas eprou- « vé en diverses rencontres, que le Soleil & la « Lune les deux plus considerables des Astres nui- « sent aussi quelquefois beaucoup ? Mais n'est-ce « pas l'eloquence qui rassure contre la crainte & « l'effroy les soldats les plus épouvantez ; qui re- « leve leurs courages abbatus, & qui leur fait pre- « ferer l'honneur à la vie au milieu de tant de pe- « rils où ils s'exposent dans les combats ? «

Quant aux peuples de Lacedemone & d'Athe- « ne, leur exemple ne me doit pas plus toucher « que celui des Romains, parmi lesquels la di- « gnité des Orateurs étoit dans une tres-grande « veneration. Mais quoi qu'il en soit, je suis per- « suadé que jamais ceux qui ont bâti des villes, « n'auroient pû assembler ces diverses troupes de « gens, & les unir entr'eux dans une même so- « cieté, ny ceux qui ont inventé les Loix, les re- « duire tous à s'y assujettir eux-mêmes, autrement « que par la force & les charmes de l'Eloquence. « Et les preceptes mêmes de la vie, quoique tres- « honnêtes de leur nature, n'ont neanmoins jamais « plus de force pour former & regler les esprits, « que lors que la beauté des choses est comme ex- « posée aux yeux de chacun par la brillante clarté « d'un discours eloquent. C'est pourquoi encore que « les armes de l'eloquence puissent servir à bien «

» ou à mal, il n'eſt pas juſte pour cela de vou-
» loir condamner comme mauvaiſe une choſe, dont
» on peut toûjours bien uſer.

» Que ces plaintes & ces reproches puiſſent peut-
» eſtre s'addreſſer à ceux qui ont raporté tout le
» fruit & l'utilité de la Rhetorique à la force de
» perſuader le vray & le faux, je le veux. Mais
» ſi elle eſt la ſcience de bien parler, qui eſt la fin
» que nous embraſſons, & ſi l'Orateur ſur tout doit
» étre homme de bien, il faut reconnoiſtre & con-
» feſſer qu'elle eſt certainement tres-utile. En ef-
» fet il n'y a rien en quoi Dieu, qui eſt le Pere,
» le Créateur & le Maiſtre ſouverain de toutes
» choſes, ait rendu l'homme plus different des au-
» tres animaux ſujets à la mort, qu'en cette fa-
» culté de parler qu'il luy a donnée. Car nous en
» voyons dont les corps excellent beaucoup ſur les
» noſtres en grandeur, en force, en vigueur, en
» fermeté, en vîteſſe & en agilité, & qui ont bien
» moins beſoin que nous de ſe procurer des ſecours
» étrangers; puiſque ſans aucun autre maiſtre que
» la nature même qui les forme & les inſtruit, ils
» ſçavent d'abord & marcher, & ſe nourrir, &
» paſſer les eaux à la nage; qu'ils naiſſent la plû-
» part tout veſtus & munis contre le froid, & ar-
» mez de deffenſes contre tout ce qui leur peut
» nuire, & qu'ils ont preſque par tout leur nour-
» riture à la rencontre; au lieu que les hommes
» ne ſe peuvent procurer toutes ces choſes qu'avec
» beaucoup de ſoins & de travaux.

» Il nous a auſſi principalement donné la rai-
» ſon, & a voulu nous aſſocier avec luy comme
» des Dieux immortels. Mais cette raiſon même
» ne nous ſeroit pas d'un grand ſecours, ny ne ſe
» feroit pas ſi bien connoître en nous, ſi nous

n'avions pas le don & la faculté d'exprimer par «
la parole ce que nous concevons dans noſtre «
eſprit. Et c'eſt auſſi ce que nous voyons qui «
manque aux animaux plûtôt que quelque ſorte «
d'entendement & de connoiſſance. Car ſe bâ- «
tir des retraites, ſe faire des nids, y placer ſes «
petits, les nourrir & les elever, amaſſer même «
des vivres, & en reſſerrer des proviſions pour «
l'hiver, & faire des ouvrages inimitables aux «
hommes mêmes, comme la cire & le miel, ce «
ſont en apparence des effets de quelque ſorte «
de raiſon ; mais parce que les animaux qui les «
font, ſont privez de ces dons de la parole, on «
les appelle muets & ſans raiſon. Enfin combien «
cette lumiere celeſte de l'eſprit ſert-elle peu aux «
hommes mêmes, à qui l'uſage de la parole n'a «
pas eſté donné ? Si donc nous n'avons rien reçû «
du Ciel qui ſoit meilleur que la parole, que «
pouvons-nous eſtimer plus digne de nos ſoins & «
de noſtre travail, ou en quoi devons-nous eſtre «
plus ardens à exceller parmi les hommes, qu'en «
ce qui fait que les hommes excellent ſi fort au «
deſſus des beſtes ? «

CHAPITRE IV.

Confirmation du même ſujet, par des exemples, & par témoignages des Saints Peres Grecs & Latins.

SI quelqu'un croit qu'on doive moins eſtimer les témoignages de ces grands hommes, parce qu'ils étoient payens, qu'il jette icy les yeux ſur les plus fermes colomnes de l'Egliſe, & les

plus éclatantes lumieres du monde, je veux dire les Saints Docteurs & Grecs & Latins ; & il verra qu'ils n'ont negligé aucune partie de l'eloquence dans leurs écrits. C'est ce que nous montre excellemment un Saint Evêque dans la préface de l'Histoire de l'Eglise, qu'il a écrite en Latin ; où il en parle en cette maniere : Quelle idée nous formerons-nous de l'excellence des écrits de ces anciens Grecs, qui ont expliqué les divines écritures avec une si vive penetration d'esprit pour la recherche & pour l'éclaircissement de la verité, & avec une si douce & si pleine fecondité de paroles pour fléchir les esprits & gagner les cœurs des hommes ? Pour moy je crois qu'il n'y a personne qui soit assez éloigné de la raison, pour n'y pas reconnoître & admirer la beauté, la force, & le comble de la plus sublime eloquence.

Joan. Angel. Episc. Cicestrensis.

En effet qui fut jamais plus eloquent que Saint Chrysostome dans ses paroles ? plus riche & plus elevé dans ses pensées ; plus abondant en sentences, mais en sentences si pleines de sagesse, qu'elles semblent plûtôt luy avoir esté envoyées du Ciel, que formées par l'esprit humain. Enfin qui fut jamais plus accompli que ce grand Saint, dans l'arrangement, dans le nombre, dans les liaisons & dans les tours agreables & fins de tous ses discours ? Ciceron disoit autrefois de ceux d'Aristote, qu'ils couloient comme un fleuve d'or. Mais nous pouvons dire aussi tres-justement de Saint Chrysostome, que lors qu'il parloit devant le peuple, il sortoit de sa bouche d'or un fleuve d'eloquence tres-precieux & tout divin. Ses paroles sont si propres & si coulantes, qu'il n'y a rien de plus pur ny de

plus charmant. Et toute la liaiſon & l'œconomie »
de ſes diſcours tend avec une ſi douce vehemen- »
ce à tout ce qu'il veut perſuader, qu'elle s'y »
termine toûjours heureuſement, non par de longs »
circuits capables d'y cauſer de l'obſcurité, mais «
par des tours tres-juſtes & tres-limitez. On ne »
voit rien dans ſes ouvrages qui ne repreſente »
comme une image de la plus excellente eloquence. »
Et que ſeroit-ce donc s'il les avoit écrits dans »
une langue qui ne nous fût pas étrangere, com- »
me ils le ſont dans la langue qui luy étoit na- »
turelle ; ce qui eſt preſque, ou même tout-à- »
fait impoſſible ? L'éclat, la douceur, les gra- »
ces, en un mot la beauté de ſa diction qui n'eſt »
bien connuë & admirée que de peu de ſçavans »
dans la langue Grecque, nous enchanteroit ſans »
doute, & nous raviroit tous en admiration. »

Qui fut jamais plus exact & plus delicat dans ſes diſcours, que Saint Baſile le Grand, ou plus fecond en riches inventions pour les amplifier ; ou plus poly dans tout l'art de parler ? Il n'y a perſonne qui ſoit ſi animé que luy lors qu'il s'eleve contre les vices ; perſonne qui ſoit ſi ardent lors qu'il invite à la vertu ; perſonne enfin qui ſoit ſi bon peintre, c'eſt à dire qui ait des manieres de peindre ſi vives & ſi naturelles, lors qu'il veut mettre les choſes devant les yeux. Il eſt plein de force pour convaincre & perſuader, & il joint à cette force une douceur merveilleuſe pour toucher & flechir les eſprits & les cœurs. Enfin il tourne de toutes parts ſes diſcourts avec tant de facilité, que ſon ſtile y eſt toûjours vehement & elevé dans les grandes choſes, & toûjours doux & coulant dans les moins importantes ; en ſorte qu'un ſçavant & tres-

habile homme n'a pas fait difficulté de l'appeller le Demosthene Chrétien.

Aprés ce Pere, qui puis-je vous proposer encore icy plus à propos entre les Saints Docteurs de l'Eglise Grecque, que Saint Gregoire de Naziance son amy intime, en qui chacun peut trouver un excellent modele de tous les genres d'eloquence. En effet qui a jamais touché les choses plus ingenieusement, ou lié ses discours avec plus de justesse? On peut dire de luy avec beaucoup de raison, qu'il est un second Thucidide dans sa prose, & un autre Homere dans ses vers. Car il est juste, court & serré dans ses expressions, sans obscurité; & l'on trouve veritablement en luy ce que Ciceron a dit de Thucidide, que toutes ses paroles estoient autant de sentences. Sa maniere de raisonner n'a rien de vague. Elle est nette & serrée dans ses *nombres*; elle ne s'écarte jamais trop; on la trouve toûjours renfermée dans de justes bornes. Ses vers sont aussi toûjours majestueux & pleins de grands sens, toûjours soutenus par les oracles & les sentences de Jesus-Christ, & toûjours riches en paroles & en expressions d'Homere. Ainsi soit qu'il parle dans le stile libre de la prose, ou dans le stile serré des vers à cause de leur nombre & de leur mesure, il paroist toûjours grand, toûjours excellent dans l'un & dans l'autre.

De Orat. l. 2.

Mais il faut sçavoir aussi avec quelle ardeur il s'est appliqué à l'étude de l'eloquence; il s'en explique assez luy-même dans l'Oraison funebre qu'il a faite sur la mort de son frere Saint Cesaire, où il dit, que ce bien-heureux frere s'étoit retiré dans sa jeunesse à Alexandrie, pour

y apprendre à fond la Philoſophie : Mais que pour luy, ſe ſentant enflammé d'un tres-ardent amour pour l'art de parler eloquemment. (Ce ſont ſes propres paroles ;) il s'y eſtoit diligemment appliqué dans les Academies de la Paleſtine qui étoient alors tres-floriſſantes. Et il y réuſſit auſſi avec tant de progrez, que le fameux Sophiſte Libanius, qui enſeignoit cét art de Rethorique avec beaucoup d'éclat, étant prié par ſes diſciples de leur declarer celuy qu'il croyoit digne de remplir ſa Chaire aprés ſa mort : ce ſeroit, dit-il, ce Gregoire, s'il n'étoit pas Chrétien. Car ce Libanius étoit Idolâtre.

Paſſons maintenant des Peres de l'Egliſe Grecque à ceux de l'Egliſe Latine. Le premier d'entr'eux que nous mettrons en avant, eſt Saint Jerôme, qui avoit un talent d'écrire ſi extraordinaire, qu'il a excellé dans toutes les parties & remply tous les devoirs d'un tres-parfait Orateur Chrétien. Il n'y a perſonne qui ait plus de feu, ny qui ſoit plus ferme que ce Pere, quand il entre au combat avec les Heretiques : Perſonne qui pique ny qui preſſe plus vivement, quand il repouſſe les médiſans : Perſonne qui ſoit plus diſcret & plus élegant lors qu'il raconte des faits : Perſonne qui ſoit plus tendre & plus inſinuant pour conſoler, ny qui aye une plus douce fecondité pour loüer dans les diſcours funebres : Perſonne qui ait plus de charmes & d'agrémens, que luy, quand il ſe communique familierement avec ſes amis par ſes lettres. C'eſt une choſe merveilleuſe de voir comment il donne du jour & de l'éclat à ſes penſées dans tout ſon diſcours, tantôt par des raports de choſes ſemblables entr'elles, ou par de judicieux paralelles entre celles qui ſont oppo-

ſées ou contraires les unes aux autres ; tantoſt par des tours & des expreſſions de paroles ou ingenieuſement repetées, ou réiterées adroitement & a propos, ou brevement diverſifiées. En ſorte qu'il faut ou que Saint Jerôme ſoit rejetté par les Fideles, ou que l'eloquence ſoit loüée & eſtimée parmy eux dans l'Egliſe : *Aut igitur pellatur Hi rony- us, aut laudetur à Chriſtianis eloquentia.*

On peut juſtement joindre à Saint Jerôme le tres-heureux Martyr Cyprien, dont l'eloquence a été ſi hautement relevée par ces paroles de

Lactance lib. 5. divin Inſtit.

» Lactance : Cyprien donc a paru avec éclat, &
» s'eſt fait conſiderer ſingulierement ; parce qu'ou-
» tre qu'il s'étoit acquis beaucoup de gloire dans
» ſa profeſſion d'enſeigner publiquement l'elo-
» quence, il a auſſi composé pluſieurs ouvrages
» tres-excellens dans leur genre. Auſſi avoit-il une
» facilité merveilleuſe, & une tres-douce fecon-
» dité d'eſprit, & avec cela toute la netteté &
» tout l'éclat, en quoy conſiſte la vertu & la per-
» fection du diſcours. En ſorte que vous auriez
» peine à diſcerner dans ſes ouvrages, s'il a ex-
» cellé davantage à parler agreablement, ou à
» s'expliquer facilement, ou à perſuader forte-
ment. Et le même Lactance, dont Saint Jerôme admire l'eloquence, juſqu'à l'appeller un fleuve d'eloquence Romaine, commence ſes Inſtitutions divines par relever d'abord l'art de perſuader ceux à qui l'on parle, en diſant de
» l'étude & des exercices qu'on en doit faire ces
» remarquables paroles : Le ſoin que nous avons
» pris de nous exercer ſur des ſujets inventez à
» deſſein, & ſur des cauſes feintes, a ſervy beau-
» coup à nous rendre capables de ſoutenir main-
» tenant par un talent de parler & plus riche &

plus puissant, la cause de la verité : car en- «
core qu'on la puisse deffendre sans l'eloquence, «
comme elle a souvent esté deffenduë par plu- «
sieurs, on doit neanmoins avoir toûjours soin «
de la parer de l'éclat & de la pureté du langa- «
ge, & de n'en discourir même qu'avec quelque «
sorte de vehemence comme dans l'ardeur d'une «
dispute ; afin que paroissant dans sa force ap- «
puyée du zele de la Religion, & enrichie des «
ornemens du stile, elle puisse toûjours s'insinuer «
plus puissamment dans les esprits. «

Mais afin que personne ne s'imagine, que la cause de l'eloquence que nous n'avons encore appuyée que sur des exemples des Peres de l'Eglise, ne se puisse pas soûtenir aussi par leurs propres témoignages, je produiray seulement icy l'incomparable Saint Augustin, qui dans son quatriéme Livre de la Doctrine Chrétienne, a non seulement donné & expliqué de fort belles regles & d'excellens preceptes de cét art, mais encore merveilleusement relevé l'art même par ces
paroles : La Rethorique pouvant estre employée «
à persuader la verité & la fausseté, seroit-il ju- »
ste que le mensonge s'en servant contre la veri- «
té, la verité ne s'en servît pas pour se deffen- «
dre contre le mensonge ? Faut-il que ceux qui «
veulent persuader des faussetés, sçachent les «
moyens de se rendre leurs auditeurs affectionnez, «
attentifs & dociles, & que les Predicateurs de «
la verité les ignorent ? Que ceux-là ayent appris «
à insinuer leurs erreurs ingenieusement, en peu «
de paroles, clairement & distinctement, & avec «
vray-semblance ; & que ceux-cy ne parlent des «
veritez du salut, que d'une maniere qui fasse qu'on «
s'ennuye à les entendre, qu'on ait peine à les «

» comprendre, & encore plus à les croire? Que
» ces premiers attaquent la verité, & soûtiennent
» leurs erreurs & leurs mensonges par des raisonne-
» mens specieux & trompeurs; & que les gens de
» bien n'osent ny deffendre la verité, ny refuter
» les erreurs & les faussetez de ses ennemis? Que
» ceux-là jettent l'epouvante dans les esprits des
» gens qu'ils excitent & poussent à l'erreur, qu'ils
» les attristent, qu'ils les rejoüissent, qu'ils les
» exhortent ardemment, & qu'ils employent dans
» leurs discours tous les efforts de l'art & de l'elo-
» quence, pour les y faire entrer; Et que ceux-
» cy ne parlent pour la verité, qu'avec une len-
» teur & un froid capable d'endormir ceux qui les
» entendent? Qui seroit assez insensé pour trouver
» que cela fût de bon sens?

» L'Art de parler eloquemment étant donc tel,
» qu'on en peut bien ou mal user, parce qu'il peut
» beaucoup servir à persuader le vray ou le faux;
» pourquoy les gens de bien ne travailleront-ils pas
» à l'acquerir, pour l'employer à la deffense de
» la verité, si les méchans en tirent tant d'avan-
» tages pour obtenir ce que leurs injustes passions
» leur font desirer? Mais tout ce qu'il y a d'ob-
» servations & de preceptes sur ce sujet, qui for-
» ment cette faculté qu'on appelle l'eloquence,
» se doit apprendre dans un certain temps propre
» & destiné pour cela, & dans un âge convena-
» ble par ceux qui le peuvent faire; car les maî-
» tres mêmes de l'eloquence Romaine ne font
» point difficulté de dire, que si on ne peut pas
» l'apprendre de bonne heure, on ne l'apprend
» jamais bien.

Aprés un témoignage si illustre & si authen-
tique de ce grand Saint, ne puis-je pas non seu-

lement ſoûtenir ce nouveau deſſein que je me ſuis propoſé dans cet Ouvrage, mais encore m'en faire, pour ainſi dire, un merite auprés des perſonnes qui aiment à travailler au ſalut des ames par la Predication, & ſur tout auprés de ceux qui ſe trouvent obligez de ſe partager à diverſes occupations, en ce que je les délivre d'une double peine; l'une de déveloper les divins preceptes des Retheurs dans de gros volumes qu'ils nous ont laiſſez, & l'autre d'en choiſir principalement ceux qui ſont propres & accommodez à noſtre deſſein; parce qu'ils en ont inventé beaucoup d'autres pour la maniere de traitter les matieres du Barreau devant les Juges qui ne nous regardent en aucune façon.

CHAPITRE V.

Que l'obſervance des Regles de l'Eloquence n'empêche point de ſuivre dans ſes diſcours les mouvemens & les impreſſions de l'Eſprit de Dieu.

SI quelqu'un ſe met dans l'eſprit cette penſée, que c'eſt peut-eſtre mettre un empêchement à la grace interieure, de s'étudier à prêcher le plus eloquemment que l'on peut, c'eſt à dire, à employer tous les efforts de l'eloquence dans la predication de l'Evangile, & qu'il nous objecte que cet attachement aux preceptes de l'art, ſemble devoir empêcher en effet les Predicateurs de parler du fond de leur cœur ſuivant les mouvemens que l'Eſprit de Dieu y met pour toucher les pecheurs; nous pouvons en peu de mots leur répondre, que comme ceux qui apprennent le

Latin ſelon la Grammaire, ſont obligez, lors qu'ils commencent à parler ou à écrire en cette Langue, de porter l'attention de leur eſprit aux regles & aux preceptes de cet art, de peur de rien faire qui y ſoit contraire ; mais qu'aprés qu'ils ont appris la maniere de la bien parler, par un long uſage, & à force de s'y eſtre exercez, ils ne conſultent plus pour cela ny methode ny Grammaire ; mais par la ſeule habitude qu'ils ſe ſont formée de les obſerver, ils parlent la Langue Latine parfaitement & ſans faute ſelon toutes les regles de l'art, ſans ſeulement penſer ny faire aucune attention à l'art. Il en eſt de même de l'art de Rhetorique. L'attention qu'il faut avoir d'abord à en obſerver les regles & les preceptes dans ſes diſcours, peut bien au commencement refroidir en quelque maniere le zele & la ferveur de l'eſprit : mais quand par l'uſage & l'habitude de s'y exercer, cette faculté de parler eloquemment eſt devenuë comme naturelle ; alors on parle ſi parfaitement ſelon l'art, ſans même que l'on y penſe, qu'il ſemble que cela ſe faſſe par la ſeule force de la nature. Car cette habitude ainſi fortifiée par un grand exercice, que les Philoſophes diſent eſtre une qualité non multipliée, mais toute ſimple, ſe change tellement en nature, qu'il ſemble que c'eſt en effet de la nature qu'on l'a reçûë, & qu'on ne ſe l'eſt point procurée d'ailleurs.

Auſſi qui s'eſt jamais aviſé de croire ou de dire de ſaint Jean Chryſoſtome, de Saint Baſile, de Saint Gregoire de Nyſſe ſon frere, de Saint Cyprien, & de tant d'autres grands Saints, qui ont tous eſté tres-eloquens, & qui ont auſſi

employé tous les efforts de l'eloquence dans leurs discours, que l'usage de cet art a mis un empêchement à cet amour, & à ce zele tres-ardent avec lequel on voit qu'ils ont deffendu la cause de Dieu, & rappellé les hommes de la voye de l'iniquité dans celle de la justice, lors qu'ils s'en sont servi pour leur proposer les misteres & les veritez du salut, pour les leur faire écoûter agreablement, & pour les leur faire pratiquer malgré la repugnance de la nature corrompuë?

Au reste afin qu'il n'y ait rien de ce costé qui puisse nous arrêter dans la poursuite de nostre dessein, que nous n'ayons prévenu, il faut répondre encore icy à ceux qui se font une raison de negliger, & même de décrier l'étude de l'eloquence, de ce qu'ils ont lû que Saint Jerôme avoit esté severement puny de Dieu, pour avoir eu plus d'attachement & pris plus de plaisir à lire Ciceron, que les saints Livres. Mais encore que le même Saint Jerôme dans une de ses Lettres à Rufin, declare que ce n'estoit qu'un songe qu'il avoit eu dans une extrême maladie, nous voulons bien neanmoins reconnoître & confesser, que ce fût tres-justement que Dieu le punît de la sorte, non pour avoir simplement pris plaisir à lire Ciceron, mais pour s'estre tellement attaché aux ouvrages de cet Orateur prophane, qu'il negligeoit entierement pour cela l'étude de l'Ecriture Sainte, dont le stile simple & negligé luy donnoit du dégoust & de l'aversion.

Combien y a-t'il de choses même necessaires à la vie, qui neanmoins la font perdre, lors qu'on en use avec excez? Le boire & le manger, la

chaleur naturelle, & le ſang ſont des choſes dont nous avons beſoin pour la conſervation de noſtre vie ; & neanmoins il n'y a aucune de ces choſes, qui ne cauſe noſtre ruine ou noſtre mort, lors qu'il y a de l'excez ou du déreglement en elle. De même on peut raiſonnablement deſirer des richeſſes & de l'honneur avec moderation, chacun ſelon ſon eſtat ; cependant rien n'eſt plus pernicieux que le deſir de ces choſes, lors qu'il eſt dereglé juſqu'à porter ceux qu'il poſſede, à violer pour elles les loix & les Ordonnances divines. Et pour venir à noſtre ſujet, on peut lire utilement Ciceron & les autres Orateurs prophanes : mais ſi on s'attachoit à cette lecture, juſqu'à négliger pour cela l'eſtude des ſaintes Ecritures ; qui n'eſtimeroit pas que ce ſeroit un déreglement digne d'une reprehenſion & d'un chaſtiment tres-ſevere ? C'eſt donc pour cette faute, & non pas ſimplement pour avoir lû Ciceron, que Saint Jerôme a eſté divinement puny.

Ce que d'autres diſent encore, que c'eſt l'Eloquence ſeule qui a fourny des armes aux malheureux heretiques de noſtre temps, pour attaquer la foy de l'Egliſe ; eſt conſtamment une preuve qui fait pour nous. Car ſi l'eloquence a la force d'enrichir & de relever avec honneur par ſes diſcours les plus impudens menſonges ; avec combien plus de force cette même faculté ne peut-elle pas ſervir à ſouſtenir & deffendre les dogmes de la Foy Catholique, à découvrir les tromperies & les impietez de ſes ennemis, & à les confondre par conviction de leurs erreurs & de leurs impoſtures ; veu principalement qu'ils ſont d'humeur à ſe rire & à ſe moquer im-

pudemment de tout ce qu'on écrit contre leurs blâſphêmes d'une maniere groſſiere, ſans élégance & ſans politeſſe, comme étant indigne d'être lû ni écouté. Car de negliger l'étude de l'Eloquence, parce que les Heretiques s'en ſervent contre l'Egliſe, c'eſt comme ſi on ne vouloit plus ſe ſervir d'armes à feu, parce que c'eſt par elles que le Sultan a ſoûmis à ſon Empire une grande partie du monde Chrétien ; au lieu que c'eſt pour cette raiſon même que nous devons employer contre luy les mêmes armes, comme les plus puiſſantes pour le combattre.

Nous avons eſtimé qu'il étoit à propos de donner d'abord ces avertiſſemens de l'excellence & de l'utilité de cét art, ſoit pour prevenir les calomnies de quelques gens qui n'en aiment pas l'étude, ſoit pour encourager les Prédicateurs vrayement pieux à s'y apliquer avec d'autant plus de zele & plus d'ardeur, qu'ils en pourront tirer de plus grands ſecours pour exercer heureuſement leur ſaint miniſtere. Mais aprés avoir aſſez parlé des avantages & de l'excellence de l'art, il eſt bon maintenant de dire auſſi quelque choſe de l'Ouvrier, ou du Prédicateur ; de ſes exercices, de ſes mœurs, & de la dignité de ſon emploi, avant que d'en venir aux Regles & aux Preceptes particuliers de l'éloquence des Orateurs Chrétiens.

CHAPITRE VI.

Du Ministere de la Prédication, & de son excellente dignité.

AFin que ceux qui sont apellés au ministere de la Prédication, ou qui aspirent à y entrer, puissent tirer de nôtre travail & de nos veilles, & de tout leur saint emploi même l'avantage de s'y rendre utiles à eux mêmes, & aux autres pour le salut ; il nous a semblé à propos de leur marquer, avant le commencement de cét ouvrage quelques regles, ou quelques avis qui leur puissent servir à s'en acquitter toûjours heureusement. Le premier & le plus important de tous, est que le Prédicateur, avant toutes choses, ait une pleine & entiere connoissance de l'excellence & de la sainteté de son ministere. Et pour cela, il peut en juger, & s'en former une juste idée par la dignité éminente des personnes à qui Dieu l'a confié avant eux, qui ont été de tres-saints Prophetes, & les Bien-heureux Apôtres qui leur ont succedé. Et ce qui est plus admirable, le Seigneur même & des Apôtres, & des Prophetes n'a pas dédaigné de venir exercer en ce monde par lui-même
Hebr. I. 1. 2. les fonctions de ce ministere. *Dieu*, dit l'Apôtre *ayant parlé autrefois à nos peres en diverses occasions, & en diverses manieres par les Prophetes, nous a parlé en ces derniers tems par son Fils, qu'il a établi heritier de toutes choses, & par lequel il a fait le monde.* De là vient que le

Fils de Dieu dit aussi de lui-même ; *Ie suis né, & je suis venu dans le monde afin de rendre témoignage à la verité.* Ce qu'il déclara encore par ces paroles d'Isaie : *Vos yeux verront le Maître qui vous enseigne ; vos oreilles entendront sa parole, lors qu'il criera derriere vous : C'est ici la voye, marchez dans ce chemin.* Et par celles-ci du Prophete Joel : *Réjoüissez-vous au Seigneur vôtre Dieu, parce qu'il vous a donné un Maître qui vous enseignera la justice.* On voit aisément par ces endroits, & par plusieurs autres de l'Ecriture, qu'il seroit trop long de rapporter, combien la dignité de ce ministere est grande & relevée, puis que nous y reconnoissons que c'est le Fils de Dieu même, le Verbe & la sagesse du Pere Eternel, qui en a été le premier & le principal ministre. Il a choisi pour ses successeurs les Apôtres, qui ayant reçû les premices de l'Esprit, ont fondé & établi l'Eglise par leur doctrine ; car voici comme ils en parlent eux-mêmes : *Nous faisons la charge d'Ambassadeurs pour Iesus-Christ ; & c'est Dieu même qui vous exhorte par nôtre bouche.*

Ioan. 18. 37
Isay. 30. 20.
Ioel. 2. 23.
2. Cor. 5. 20

Ce n'est pas seulement la dignité des Ministres, mais c'est aussi la fin du ministere de la Prédication de l'Evangile, qui en releve, & nous en fait connoître évidemment l'excellence. Car la propre fin qu'on s'y doit proposer, est la gloire de la divine Majesté, & le salut des ames qui pâtissent, & que le Prédicateur vraiement Evangelique sauve de la gueule affreuse du Dragon, & fait entrer dans les pâturages de la bien-heureuse Eternité, tâchant d'accomplir ainsi, autant qu'il est en lui, le grand

ouvrage de la mort & du ſang de Jeſus-Chriſt. Et ce n'eſt pas ſeulement ſur un ou deux hommes qu'il travaille à repandre cét incomparable bienfait; mais ſur tous ceux auſquels ſa voix ſe peut étendre. C'eſt pourquoi ſi nous meſurons la grandeur & la dignité de cét emploi par ſa fin, il ne ſe peut rien imaginer de plus grand ni de plus ſublime. J'ajoûterai ſeulement à cela ce qui eſt dans la bouche de chacun, qu'un bien eſt d'autant plus divin, qu'il ſe communique à plus de monde. Tel eſt donc le fruit & l'utilité de la Prédication, qui s'étend à toutes ſortes de perſonnes.

Il y a outretout cela le merite & la recompenſe dont la grandeur ne cede en rien à la dignité du miniſtere : car le ſouverain Créateur a tellement diſpoſé la nature des choſes ſpirituelles, que les plus dignes & les plus honorables, ont toûjours un merite & une utilité proportionnée à leur excellence ; ſi ce n'eſt en cette vie, c'eſt toûjours dans l'autre. On trouve partout dans les livres ſacrés des témoignages de cette

Iacob.5.20. verité. *Celui qui convertira un pecheur*, dit l'Apôtre ſaint Jacques, *& qui le retirera de ſes égaremens ſauvera ſon ame de la mort, & couvrira la multitude de ſes pechez.* Et le Seigneur

Matth.5.19 même dans l'Evangile : *Celui qui fera*, dit-il, *& qui enſeignera, ſera grand dans le Royaume du Ciel*. Et Daniel parlant des Docteurs & des

Daniel 12.3 Miniſtres de la parole de Dieu : *Ceux*, dit-il, *qui auront été ſcavants, brilleront comme les feux du Firmament ; & ceux qui en auront inſtruit pluſieurs dans la voye de la juſtice, luiront comme des étoilles dans toute l'Eternité*. C'eſt auſſi

Matth. 5. pour cela même que nôtre Sauveur les apelle,

Le sel de la terre, la lumiere du monde, une lampe mise sur le chandelier, & une ville située sur la montagne. Enfin la grandeur de la dignité, du merite & de la recompense que le Seigneur a attachée à ce saint emploi est telle, que comme il y a une certaine sorte de couronne ou de gloire reservée dans le Ciel aux Vierges & aux Martyrs, qui est la recompense propre & particuliere à la pureté toûjours florissante de celles là, & à la constance invincible de la vertu de ceux-ci; il y a de même une sorte de couronne ou de gloire toute singuliere preparée dans l'éternité aux Saints Docteurs & aux Prédicateurs de l'Evangile, non-seulement pour avoir sçû marcher eux-mêmes courageusement dans le chemin de la vertu & de la justice; mais encore pour avoir employé leur talent & leur doctrine à y exciter les autres. Ce qui a été le sujet de l'une des plus hautes loüanges du saint Precurseur de Jesus-Christ, qui étoit d'être envoyé pour donner la connoissance du salut aux enfans d'Israël, & d'en gagner en effet plusieurs au Seigneur par sa doctrine & par son exemple.

Chapitre VII.

Des difficultés qui se rencontrent dans l'exercice de ce saint Ministere.

Comme c'est un ordre & une disposition de la nature, qu'il n'y ait rien de grand & de sublime dans les choses, qui ne soit aussi toûjours onereux & difficile, on trouve

certainement dans l'emploi de la Prédication, ſi l'on veut s'en acquitter dignement & avec fruit, autant de peine & de difficulté, qu'il y a d'honneur & de merite. Car le principal & le plus important devoir des Prédicateurs étant non-ſeulement de ſoûtenir les bonnes ames par la nourriture d'une doctrine ſainte & ſalutaire, mais encore de retirer les ſcelerats & les impies de leurs crimes & de leur impieté; non-ſeulement d'appuyer, & de preſſer ceux qui courent dans la voye de Dieu, mais d'exciter auſſi & d'encourager les lâches & les pareſſeux qui demeurent comme abbatus dans un dangereux aſſoupiſſement à prendre la même courſe; & enfin non-ſeulement de conſerver par le miniſtere de la doctrine ſainte, la vie de la grace en ceux qui l'ont reçûe, mais de reſſuſciter, pour ainſi dire, par le même miniſtere, ceux qui ſont morts dans le peché, & les ramener à cette nouvelle vie : Qu'y a-t-il de plus difficile que cette entrepriſe? la nature corrompue par le peché, & toûjours portée aux vices, s'y oppoſe puiſſamment. Et la mauvaiſe accoutumance pour ne pas dire l'habitude inveterée de pluſieurs dans le mal, n'y eſt pas moins contraire. C'eſt, dit Seneque, une ſi forte peſte, que lors qu'elle s'eſt enracinée dans l'eſprit, toute la philoſophie & la ſageſſe humaine ne pourroit pas l'en arracher, quand elle y employeroit même toutes ſes forces; Qu'eſt-il beſoin que j'ajoûte ici ce que dit S.
1. Ioan. 5. 19. Jean, *que tout le monde eſt plongé dans le mal?* ni que j'entreprenne de vous repreſenter ce que peuvent les mauvaiſes compagnies, les exemples & les conſeils pernicieux, les injures, les

opprobres, les fourberies, les flatteries, & les careſſes trompeuſes des mêchans, qu'il eſt trés mal-aiſé d'éviter dans la ſocieté où nous devons neceſſairement vivre avec tous les hommes ; ni que je vous entretienne des forces, des ruſes, des divers artifices, & des diverſes tentations de l'ancien ſerpent ? Ne ſçait-on pas aſſez combien eſt vraye cette parole de Job : *l'adreſſe de ſa main a fait ſortir le Serpent plein de replis?* Iob. 26. 13.
Car quelle autre main que celle de Dieu, qui eſt tout puiſſant ſeroit jamais capable de jetter dehors ce ſerpent immenſe, qui tient les ames des méchans ſerrées & enlacées dans les plis & les replis de ſa queuë ? car *lors que le fort armé garde ſa maiſon, s'il n'en ſurvient pas un autre plus fort que lui qui le ſurmonte, & qui emporte toutes ſes armes, & diſtribue ſes dépouilles*, Luc 7.
c'eſt une choſe admirable à dire, avec quelle profonde paix il demeure maître de la maiſon & de ceux qui ſont dans ſes liens ; il ferme & bouche tellement tous les ſens & toutes les ouvertures par où il pourroit venir quelque lumiere aux ames qu'il poſſede, que par je ne ſçai quel moyen caché, il fait qu'en voyant ils ne voyent pas, & qu'en écoutant ils n'entendent, ni ne comprennent pas.

L'état de bonne ou de mauvaiſe fortune, c'eſt-à-dire la proſperité & l'adverſité nous font encore un obſtacle qui n'eſt pas peu difficile à vaincre : car lors que l'affliction eſt preſſante, les hommes n'écoutent plus que ce qui peut ſoulager leurs travaux & leur miſere ; c'eſt ce qui arriva aux enfans d'Iſraël dans l'oppreſſion qu'ils ſouffroient en Egypte. *Moïſe leur raportant les paroles de la bouche de Dieu* Exod. 6. 9.

même, ils ne vouloient point l'écouter, dit l'Ecriture, *à cause de leur extrême affliction, & de l'excés des travaux dont ils étoient accablés.* Mais lors qu'ils commencent à respirer le vent d'une fortune favorable, & que tout leur arrive à souhait, les bons succés leur remplissent & leur enflent si fort le cœur, qu'il devient sourd presque à toutes les autres choses. C'est ce que saint Augustin a éprouvé lui-même, & ce qu'il nous a aussi enseigné par ces paroles: » Pour moi quand je considere les amateurs de » ce monde, je ne sçai en quel tems la Prédi» cation peut être employée à propos pour gue» rir leurs esprits : car lors que les choses du » siecle leur sont favorables, l'insolence de leur » orgueil leur fait rejetter avec mépris comme » des chansons & des fables que l'on conte aux » enfans, les remontrances qu'on leur fait, & » les avis qu'on leur donne pour leur salut ; & » lors qu'au contraire l'adversité les presse, ils » songent bien plus à se delivrer du mal present » qu'à entendre ce qui peut guerir les playes de leurs ames. Mais afin de comprendre plusieurs choses en peu de paroles, il est constant que retirer l'homme de l'esclavage du peché, & le faire rentrer dans son devoir envers Dieu, c'est un ouvrage si grand & si difficile, que saint Gregoire ne craint point d'assurer, qu'à bien juger des choses invisibles & spirituelles, c'est un plus grand miracle de convertir un pecheur par le moyen de la Prédication & de la priere, que de rendre la vie à un corps mort. *Si invisibilia pensamus, nimium constat quia majus est miraculum Prædicationis & orationis solatio, peccatorem convertere, quàm mortuum carne suscitare.*

Il

Il eſt aiſé au Prédicateur d'inferer de ces raiſons, quelle eſt la grandeur & l'importance de l'emploi qui lui eſt confié, & la peſanteur du fardeau dont il eſt chargé ; & en même tems de reconnoître avec quel ſoin il doit s'appliquer non ſeulement à le ſoûtenir par un courage & par un zele proportionné à tant de difficultez qui s'y rencontrent, mais bien plus encore à s'y conduire devant Dieu avec la pieté, avec le reſpect, & avec la ſoumiſſion d'eſprit neceſſaire, afin que ſa bonté & ſa Providence ſouveraine, qui opere preſque toutes choſes par l'entremiſe des cauſes ſecondes, daigne ſe ſervir de lui, comme d'un inſtrument propre pour un ſi grand ouvrage. Il comprendra auſſi tres-bien de là, s'il cherche veritablement non ſa propre gloire, mais la gloire du Seigneur & le ſalut des ames, combien il doit preſſer cét œuvre de Dieu par ſes prieres, plus que par ſes ſermons mêmes ; par les larmes, plus que par la ſcience ; par les gemiſſemens du cœur, plus que par les paroles de la bouche, & par les exemples de toutes ſortes de vertus, plus que par les regles & les preceptes des Rheteurs.



CHAPITRE VIII.

Combien l'intention du Prédicateur doit être pure & droite dans l'exercice de son Ministere.

IL y a encore une autre difficulté dans ce saint emploi, qui n'étant pas moins grande fait aussi qu'on n'a pas moins besoin du secours du Ciel. C'est d'acquerir & de conserver la droiture & la pureté d'intention, que le Prédicateur doit toûjours avoir dans l'exercice de son ministere : C'est à dire qu'il doit tellement oublier & son honneur, & ses interêts propres & lui-même, que toute l'occupation de son esprit ne tende qu'à la seule gloire de son Seigneur, & au salut des ames ; que ce soit là l'unique objet de ses pensées & de ses desirs, qu'il l'ait toûjours en vûe, & qu'il n'en détourne jamais les yeux de son esprit pour les porter sur lui-même. Car qu'y a-t-il de plus indigne d'un Prédicateur de l'Evangile, lors qu'il s'agit de la gloire du souverain Créateur, & de la vie ou de la mort éternelle des ames, que de negliger des choses si importantes, en ne cherchant qu'à s'attirer les regards & la vaine estime du monde, & d'être moins touché du desir de cette gloire de Dieu & du salut des ames, que de la crainte de perdre cette estime populaire, en ne parlant pas au gré de ceux qui l'entendent ?

Lors que le Prophete Elisée envoya son serviteur à l'enfant mort de la Sunamite avec son

bâton pour le reſſuſciter en le lui mettant ſur le viſage ; & qu'il lui ordonna d'aller le plus vîte qu'il pourroit ; ſans s'arrêter à qui que ce fût, ſans ſaluer perſonne, & ſans répondre même à ceux qui le ſalueroient : Que vouloit-il nous faire entendre par là, ſinon que ceux, à qui Dieu commet le ſoin de retirer les ames de la mort du peché ; & de les ramener dans la voye de la juſtice, en leur mettant devant les yeux ſon bâton, c'eſt-à-dire la ſeverité de ſes jugemens, doivent s'appliquer avec ardeur à cét emploi ſi important & ſi relevé, juſqu'à perdre pour cela le ſouvenir de toutes les autres choſes ; en ſorte qu'ils n'ayent dans le cœur & dans l'eſprit que cette unique affaire, qu'ils s'en occupent uniquement le jour & la nuit ; ſans s'arrêter à aucune choſe du monde qui les puiſſe détourner d'un ſi ſaint devoir, & que le ſoin, le travail & la diligence du Miniſtre réponde à la grandeur & à l'importance du miniſtere.

Si un bon pere voyant ſa fille en travail, & dans une extrême difficulté d'accoucher, où elle fuſt en peril de ſa vie, couroit lui-même au Medecin pour la ſecourir ; pourroit-il alors raiſonnablement s'arrêter à voir des jeux de Bateleurs ; & d'autres ſemblables choſes qui amuſent le peuple, & y trouver du plaiſir ?

Si donc il eſt de nôtre devoir, non de delivrer les corps des hommes qui ſont en peril, mais d'arracher pour ainſi dire leurs ames rachetées par le precieux Sang de Jeſus-Chriſt, des dents de la mort éternelle, & de les ramener à la vie immortelle ; que peut-il y avoir de plus dereglé & de plus déteſtable, que de

tourner les yeux & les pensées de son esprit vers la fumée de sa propre gloire, qui n'est qu'une pure vanité, en exerçant un ministere si grand, si saint & si important pour le salut du monde?

Mais quelque damnable que soit ce vice, dont l'indignité ne peut même à peine s'exprimer par des paroles, il est tres-difficile de n'y point tomber. Car nous avons au dedans de nous mêmes un tres-puissant ennemi qui s'oppose à cette pureté d'intention, que le ministere de la Prédication demande dans ceux qui l'exercent; je veux dire la passion de l'honneur & de la propre gloire, qui est si forte & si violente en la plûpart des hommes, que l'amour que nous avons naturellement pour la vie, & la concupiscence même de la chair, que les Theologiens apellent les affections dominantes de la nature corrompue, & les autres cupiditez qui les suivent, cedent toutes à ce vain desir de l'honneur & de la gloire. En effet combien s'en trouve-t-il tous les jours qui se jettent dans les perils évidents où ils exposent leur vie, qui est de toutes les choses du monde la plus chere à l'homme, & d'autres encore qui s'abandonnent même à une mort precipitée plûtôt que de souffrir aucune perte de leur honneur? Combien qui conservent inviolablement leurs corps chastes par la crainte de quelque deshonneur, ou de quelque mépris humain, plûtôt que par aucun sentiment veritable de crainte ou d'amour de Dieu?

Il ne faut point chercher de grands raisonnemens, ni de longs discours pour faire comprendre aux hommes la violence & la tirannie

de cette passion. Il suffit de leur mettre devant les yeux, & de leur faire seulement considerer avec quelque attention les actions memorables de tous les tems; les ravages & les revolutions qui se sont faits dans tout le monde ; les guerres que les Alexandre, les Cesars & les autres Rois & Empereurs des Romains, & des autres Nations ont porté par tout dans l'Univers, & toutes les guerres, les querelles mêmes, & les inimitiés particulieres qui arrivent tous les jours parmi les hommes ; & l'on reconnoîtra facilement que toutes ces flammes ont été & sont encore d'ordinaire allumées par le feu de cette vaine cupidité. Et si l'on ne veut pas s'en rapporter entierement à ces témoignages exterieurs, que chacun porte sa vûe au dedans de lui-même & qu'il sonde les affections de son cœur; & il découvrira sans peine combien cette maladie est forte & violente, & combien elle corrompt & soüille cette pureté d'intention, que nous avons dit que demande le saint emploi de la Prédication, pour être exercé avec integrité.

En effet ce desir ambitieux est d'autant plus vehement, que la gloire où il tend est grande & relevée. Or la gloire d'un excellent Prédicateur, ne demeure pas bornée dans l'enceinte de la Ville où il demeure. Elle se répand partout & jusques dans les Nations & les Royaumes étrangers. Ainsi quand il y a dans Rome ou ailleurs dans l'Eglise quelque Prédicateur d'un merite extraordinaire, qui excelle beaucoup sur les autres, le bruit en vient jusqu'à nous. Et il n'en est pas ici comme d'une reputation d'un grand courage & d'une grande force de corps, en quoi nous sommes surpassés

par beaucoup de bêtes mêmes; ni comme de l'éclat des richesses ou de la beauté qui est tres passagere, & tres fragile. Il s'agit d'une reputation d'esprit, d'adresse, de doctrine, & d'éloquence pour la faire passer agreablement dans les autres; & surtout de la probité & de la bonne vie qui doit éclater dans les discours du Prédicateur, & qui est la voix qui agit plus puissamment sur les cœurs.

Mais que dirons-nous encore de cette crainte, de honte & de confusion, qui saisit d'abord tellement l'esprit de quelques-uns au commencement de leur discours, qu'ils en ont tout le corps comme entrepris lors qu'ils doivent parler devant le peuple, sans qu'ils s'en puissent deffendre en aucune maniere? d'où leur vient je vous prie, ce trouble & cette émotion si violente, sinon de la crainte de s'attirer quelque disgrace ou quelque confusion, dans le danger où ils sont alors de manquer en quelque chose? & qui leur cause cette folle crainte sinon ce desir immoderé d'honneur & de vaine gloire? Or l'esprit de l'homme étant ainsi possedé, & tout rempli de ces deux passions, quel moyen lui reste-t-il de pouvoir s'attacher uniquement à la gloire de Dieu, & au salut des ames, dans un mépris & un oubli entier de toutes les autres choses? On voit donc aisément par ces raisons combien il est peu facile d'avoir & de conserver cette pureté de cœur & d'intention dans les fonctions de ce saint ministere, si le Prédicateur ne travaille fortement & avec soin à l'obtenir de Dieu par beaucoup de larmes & de prieres, par les soûpirs & les gemissemens du cœur, & par les me-

rites des vertus, comme un don tres-rare & tout ſingulier de ſa bonté. Et lors même qu'il en uſera de cette ſorte avec toute la ferveur poſſible, qu'il ne ſe croye pas pour cela tout à fait exempt de cette tache de vaine gloire & de vaine complaiſance. Il doit toûjours ſe défier en cela de lui-même; car comme dit très-ſagement le grand ſaint Grégoire, ſouvent dans ces rencontres l'eſprit de l'homme ſe déguiſe à lui-même : Il s'imagine aimer dans une bonne œuvre, ce qu'il n'y aime point en effet, & ne pas aimer dans les choſes glorieuſes ſelon le monde, ce qu'il y aime veritablement. Et ce même ſaint Pape expliquant ces paroles de Job, *Quand même je ſerois ſimple & juſte, je ne le ſçaurois pas moy même*; nous marque encore excellemment ce même peril, en ces termes : Il y a des choſes, dont il eſt trés-difficile que nous ayons la connoiſſance, lors même que nous les faiſons. Souvent nous nous employons aux fonctions de la Prédication pour le bien & le ſalut de nos freres : mais comme nous ſommes perſuadés, que ſi nous ne leur diſons des choſes qui leur plaiſent, ils ne recevront point agreablement nos paroles, nous nous étudions à leur complaire par un bon motif, mais en même tems nous tombons miſerablement dans l'amour & dans la joye des loüanges qu'on nous donne; & pendant que nous nous efforçons de delivrer les autres de l'eſclavage du vice, nous commençons nous-mêmes à nous y aſſujetir par une lâche complaiſance. Le deſir des loüanges eſt comme un voleur caché ſous l'habit d'un voyageur, qui ſe joignant à nous dans le droit chemin où nous marchons,

In paſtor. 1. p. cap. 8.

Iob. 9.

D. Greg. lib. 9. Moral. cap. 13.

» tire tout d'un coup un poignard dont il nous
» perce le cœur en traître, & nous aſſaſſine.
» Quand l'intention qui nous faiſoit agir pour
» nôtre prochain, degenere en un amour propre
» & en un deſir de vaine gloire, il arrive d'une
» maniere horrible à penſer, que l'action que la
» vertu avoit commencée, ſe termine par le pe-
» ché. Et ſouvent auſſi la fin où nous tendons
» par nos actions, eſt toute differente de celle
» que nous nous propoſons d'abord dans nôtre
penſée.

La plûpart des Prédicateurs, & principalement les jeunes, ne connoiſſent preſque pas même ce peril, bien loin d'avoir ſoin de s'en bien garder. Car comme il y a certains pays, où le vice de l'yvrognerie, qui eſt ſi horrible, ne paſſe pas même pour un deffaut, ni pour un ſujet de deshonneur, parce qu'il y eſt ſi commun, que la mauvaiſe coûtume en efface la honte : ainſi ce vice de la vaine gloire eſt ſi ordinaire & ſi naturel à la plûpart des Prédicateurs, qu'ils en ſont poſſedés ſans qu'ils s'en apperçoivent, ni qu'ils le prennent pour un peché. Mais pour ceux, qui étant pouſſés & conduits par la crainte de Dieu, s'examinent eux-mêmes avec ſoin, & ſondent diligemment tout le fond de leur cœur avec une exacte circonſpection, ils ſe tiennent toûjours extrêmement ſur leurs gardes contre cet ennemi.

Un Prédicateur habile homme & de grande pieté, avec qui j'avois lié une tres-étroite amitié, me racontoit un jour, que lors qu'il etoit entré dans l'emploi de la Prédication, il avoit d'abord comme les autres fait peu d'attention au danger de cette vanité; mais que ſes yeux

s'étant un peu plus ouverts avec le tems, & ayant consideré en lui même ce danger, & ce que nous en avons dit, il en fut si effrayé, qu'il resolut de quitter entierement l'emploi de la Prédication, & qu'en effet il s'en étoit tout à fait retiré pendant un assez long-tems ; mais qu'ayant depuis été obligé d'y rentrer par obéïssance, il s'étoit appliqué avec tout le soin possible, à se fortifier par plusieurs raisons, & sur tout par beaucoup de prieres contre cet ennemi commun des Ministres de la parole de Dieu. Ce sujet meritoit sans doute un discours plus étendu ; mais je l'ay traité en peu de paroles, afin seulement d'avertir les Prédicateurs de l'Evangile de ce peril si caché, comme de la chose la plus necessaire pour s'acquitter heureusement de leur saint ministere. Car comme l'importance & la perfection dans les choses, dépend de la fin à laquelle elles sont ordonnées, c'est une suite comme necessaire, lors que la fin est vaine, que tout le reste tombe & demeure sans ordre, sans raison & sans merite.

CHAPITRE IX.

Combien la probité & la bonne vie est necessaire au Prédicateur.

COmmençons maintenant à examiner quelles sont les suites & les consequences de ce que nous avons avancé jusqu'icy. Premierement, si la grandeur & la dignité du ministere de la Prédication est telle, qu'il ait pour autheur & pour chef le Fils de Dieu même, &

que le Prédicateur exerce en effet la charge d'ambaſſadeur pour luy ſur la terre ; quelle penſez-vous que doive être la pureté de cœur & d'eſprit de quiconque eſt apellé à une ſi grande charge ? Car la nature des choſes ne permet pas , que la vie d'un homme revêtu d'une ſi éclatante dignité ſoit ſoüillée d'aucun vice. Il faut que la pureté de ſa vie, & l'integrité de ſes mœurs réponde à l'éclat & à la ſainteté de ſon miniſtere. De là vient que le Seigneur ayant deſtiné le Prophete Jeremie pour reprendre & corriger les déreglemens de ſon peuple, il le ſanctifia dans le ſein même de ſa mere, & le remplit de la force de ſon Eſprit avant qu'il en ſortît. Il purifia de même Iſaye de toute ordure & de toute tache de peché, par un Seraphin qui vola vers luy, & luy toucha les levres avec un charbon de feu du Ciel, qu'il avoit pris de deſſus l'Autel de Dieu même, afin que l'Autheur de toute pureté eût en luy un miniſtre capable de reprocher à ſon peuple méchant & rebelle, les crimes dont il s'étoit ſoüillé, & de l'en reprendre fortement. Je pourrois vous parler auſſi des ſaints Apôtres que le même Seigneur au jour de la Pentecôte remplit de tant de dons & de graces du Saint Eſprit, pour en faire des Docteurs & des maiſtres capables de publier & de répandre dans tout le monde, la doctrine ſainte de ſon Evangile ; ou en particulier du grand S. Paul, qu'il n'a pas ſeulement rempli du même Eſprit Saint, mais qu'il a même enlevé juſques dans le troiſiéme Ciel, afin qu'il y apprît parmy les Anges, ce qu'il devoit enſeigner ſur la terre parmy les hommes.

Mais tous ces exemples sont encore beaucoup au dessous de celuy que nous en avons en la personne du Fils de Dieu-même, qui n'a pas voulu entreprendre de prescher au peuple, & d'enseigner sa Doctrine toute divine, sans s'y estre auparavant preparé par une retraite, par des prieres, & par un jeûne de quarante jours dans le fond d'un desert : non qu'il eût besoin de cette preparation, lui qui est la source même de toute pureté & de toute sagesse; mais afin d'apprendre par son exemple, aux Docteurs de l'Eglise, avec quelle innocence & quelle pureté de vie ils doivent exercer les fonctions de cette charge toute celeste; car ce maître souverain des hommes sçavoit parfaitement, combien les exemples de vertu sont plus efficaces, que les discours les plus polis, pour faire entrer dans leurs cœurs la science du salut, & pour regler saintement leur vie.

C'est pourquoy ce divin Sauveur, aprés avoir dit des Predicateurs, que chacun d'eux est comme *une lampe mise sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison* de l'Eglise, il ajoute aussi-tôt : *Ainsi que vôtre lumiere luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient vôtre Pere, qui est dans le Ciel.* Il montre evidemment par ces paroles, combien les bonnes œuvres & les actions de vertu servent davantage à relever la gloire du Seigneur, que les discours les plus choisis & les plus pompeux. Ce qui est aussi tres-bien marqué par cette Prophetie d'Isaie : *Et il y aura dans Sion des hommes puissans en justice, qui seront des plantes du Seigneur pour le glorifier.* Car qu'y a-t-il qui puisse mieux representer la splendeur de

Matth. 5.

Isai. 61. 3.

la gloire de Dieu, que la beauté de la justice, & d'une constante pieté ?

Enfin si nous parcourons & repassons dans nôtre memoire les annales & les histoires des commencemens, & des progrés de l'Eglise, nous trouverons qu'elle s'est sans comparaison plus étenduë, enrichie, & multipliée par les exemples des Saints, que par les discours des hommes les plus eloquens. De quel prodigieux nombre de Religieux & de Saints Anachorettes, qui vivoient sur la terre comme des Anges dans des corps mortels, le grand saint Antoine, qui n'avoit nulle connoissance dans les lettres humaines, n'est-il pas neanmoins devenu le pere ? C'est de lui que l'on entend ces paroles de l'incomparable saint Augustin : Les ignorans ravissent le Ciel ; & nous avec toute nôtre science sommes si stupides & si hebetez, que nous demeurons ensevelis comme des bestes dans la chair & dans le sang. Combien l'humble saint François aussi sans étude & sans science, n'a-t-il pas semé de tous costez dans le Paradis de l'Eglise, de ces plantes vivantes des vertus, par les exemples si edifians de la sainteté admirable de sa vie, bien plus que par l'eloquence de ses discours ? Que ne dirons-nous pas encore du grand saint Simeon Stilite, dont Theodoret qui étoit de son temps, & son amy intime, nous a laissé par écrit la vie & les miracles ? Combien de sortes de peuples & de nations cet homme de Dieu aussi extraordinaire en pieté, qu'il étoit ignorant & peu instruit dans les sciences humaines, & qui passoit sa vie toujours de bout priant sur une haute colomne, n'a-t-il pas ramené du culte des Idoles, à la foy de Jesus-Christ, par les exemples de sa vie toute sainte & toute

Confess. lib. 8. cap. 8.

admirable ? Et dans ces derniers ſiécles n'a-t-on pas vû ſainte Catherine de Sienne nonobſtant la foibleſſe de ſon ſexe, & ſon ignorance dans les lettres humaines, rappeller de leur mauvaiſe vie tant d'hommes perdus & abandonnez à toutes ſortes de crimes, & faire rentrer par une veritable converſion tant de ſortes de pecheurs dans la voye de la juſtice & de la pieté, que quatre Confeſſeurs, qu'elle avoit continuellement auprés d'elle par une permiſſion particuliere du Pape Gregoire XI. ne pouvoient tous enſemble ſuffire à entendre les confeſſions de tant de perſonnes qu'elle convertiſſoit ſi heureuſement, & qu'elle ramenoit tous les jours dans la droite voye du ſalut, bien plus par l'éclat de ſa vie, que de ſa doctrine.

J'ay bien voulu toucher ceci en peu de mots, & comme en paſſant, non pour diminuer en aucune maniere l'éclat de la doctrine & de la ſcience neceſſaire aux Prédicateurs, & à tous ceux qui font profeſſion d'inſtruire les autres ; mais ſeulement pour relever davantage dans leur eſprit, l'importante obligation qu'ils ont d'édifier auſſi tout le monde par des exemples de leur probité & de leur bonne vie. C'eſt ce que Seneque même, tout Payen qu'il étoit, a tres-bien marqué dans une de ſes lettres à Lucille, par ce peu de paroles: *Eum elige Doctorem, quem magis admireris, cùm videris, quam cùm audieris.* At- «
tachez-vous particulierement aux inſtructions de «
celui qui ſe fera plus admirer en ce que vous lui «
verrez faire, qu'en ce que vous lui entendrez «
dire. «

De là viennent auſſi ces paroles de Lactance : *Lactanc.*
Celui qui donne des regles & des préceptes «*Firmian.*

lib. 4. Divin. instit. » pour bien vivre, doit retrancher en sa personne, » tout ce qui peut être un prétexte de s'en dispen- » ser, afin d'imposer aux hommes comme une ne- » cessité de les suivre, non par force, ni par aucu- » ne contrainte, mais par pudeur & par honnête- « té. Mais comment se fera ce retranchement, » sinon par le soin que doit avoir celui qui instruit » les autres, de faire lui-même ce qu'il leur ensei- » gne, de marcher le premier dans le chemin qu'il » ouvre, & de tendre la main à ceux qui le doi- » vent suivre? Les instructions que vous donnez » ne peuvent point avoir de fermeté, si vous n'ê- » tes le premier à les pratiquer; parce que la na- » ture des hommes toujours portée aux vices, veut » paroître non seulement excusable, mais même » raisonnable lorsqu'elle peche.

Ce que nous disons de la necessité de la bonne vie dans les Prédicateurs, étoit aussi ce qu'obser- voit exactement le grand S. Paul, pour ne rien dire des autres bien-heureux Ministres de l'E- vangile; puisqu'il se proposoit souvent lui-même pour exemple aux Fidéles, ausquels il annonçoit les paroles de la vie éternelle. Il leur dit dans un

1. Cor. 4. 16. endroit: *Soyez mes imitateurs, je vous en conju- re, comme je le suis moi-même de Jesus-Christ.*

2. Cor. 7. 2. Et dans un autre: *Recevez-nous*, dit-il, *donnez- nous place dans vôtre cœur. Nous n'avons fait tort à personne: nous n'avons corrompu l'esprit de personne: nous n'avons surpris ni trompé personne.*

Philip. 4. 8. Et dans son Epître aux Philippiens: *Enfin, mes freres*, dit-il, *que tout ce qui est veritable & sin- cere, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui vous peut rendre aimables, tout ce qui est d'édification & de bonne odeur, tout ce que vous avez appris & reçû de moi,*

ce que vous avez ouy dire de moy, & ce que vous avez vû en moi, soit l'entretien de vos pensées, & la regle de vôtre conduite. Cet excellent Maître ne se contentoit pas de faire seulement retentir à leurs oreilles, les instructions qu'il leur étoit utile d'entendre, mais il leur mettoit aussi comme devant les yeux en sa personne, & dans ses actions, les exemples qu'ils devoient suivre & imiter.

Enfin le grand S. Gregoire parlant de ceux qui ne suivent pas le chemin qu'ils montrent aux autres, c'est-à-dire, qui ne font rien moins que ce qu'ils enseignent: Il y en a, dit-il, qui s'appliquent avec un soin extrême à la recherche des maximes les plus spirituelles & les plus élevées; mais qui par la bassesse & l'indignité de leur vie, foulent aux pieds les veritez salutaires dont ils ont l'intelligence. Ils s'empressent de prêcher aux autres ce qu'ils ont appris, non par la pratique, mais par une simple speculation, & ils combattent & détruisent en même temps, par le déreglement de leurs mœurs, ce qu'ils s'efforcent d'établir par leurs paroles. *In Pastor. 1. p. cap*

C'est pour cela que ce tres-Saint Pape avertit fortement les Prédicateurs, qu'il faut premierement qu'ils soient purs, & qu'ainsi ils purifient les autres; qu'ils se rendent sages, & qu'ainsi ils enseignent la sagesse aux autres; qu'ils se remplissent de lumiere, & qu'ainsi ils éclairent les autres; qu'ils s'approchent de Dieu, & qu'ainsi ils invitent les autres à s'en approcher; Qu'ils se sanctifient, & qu'ainsi ils travaillent à sanctifier les autres; qu'ils ayent les mains droites, & qu'ainsi ils les tendent aux autres. Et comme la plûpart négligent ce précepte si important, Saint Bernard se plaint avec raison, qu'il y a *Bern. in Cantic. ser. 18. num. 1.*

veritablement aujourd'hui beaucoup de canaux
» dans l'Eglise, mais tres-peu de bassins: Telle est,
» dit-il, la charité de ceux par qui les vaisseaux de
» la divine parole coulent & se commuuiquent au
» peuple, qu'ils veulent se répandre avant que
» d'être remplis; faisant en cela tout le contraire
de ce qu'ils doivent faire, comme ce petit verset
Ps. 44. 1. de David les en avertit assez: *Eructavit cor meum*
» *verbum bonum*, Mon cœur a poussé dehors une
» excellente parole: Car que veut dire, *eructare*,
sinon que comme nôtre estomach étant plein de
viande, se décharge par quelque vent qu'il pousse
dehors par nôtre bouche, ce que signifie ce mot;
ainsi lorsqu'on a le cœur tout rempli de la nourriture des veritez divines, il pousse de bonnes paroles, parce qu'alors la bouche parle de l'abondance
Vt supra. » du cœur. Remplissez-vous donc premierement,
» dit le même S. Bernard, & aprés cela répandez-
» vous: *Implere priùs, & sic curato effundere.*

Mais qu'est-il besoin de chercher tant de raisons pour prouver une chose si évidente, puisque les Retheurs mêmes définissent l'Orateur, un homme de probité qui sçait l'art de parler? Si donc un Orateur qui parle dans le Barreau, d'un droit d'égoût, & de quelques semblables servitudes d'heritages, ou de l'obligation de restituer les dépôts, doit être un homme de bien & de vertu, pour faire foy devant les Juges; que doit-on dire d'un Prédicateur, dont tout le soin & l'emploi principal est de porter les hommes à l'amour & aux exercices de la vertu & de la pieté, non seulement par ses discours, mais plus particulierement encore par l'exemple d'une vie
Ecclesiast. 34. 4. sainte & édifiante? Car ce n'est pas sans beaucoup de raison qu'il est écrit: *Comment ce qui est impur,*

impur, peut-il rendre pur? Celui, dit S. Gregoi- « *In Pastor.*
re, qui par sa charge est obligé d'ôter du cœur « *p. 2. cap. 2.*
des autres, ce qu'il y a d'impur, ne doit avoir « *& in Mor.*
aucune impureté dans le sien. La main qui en- « *lib. 7. cap.* 16.
treprend de nettoyer ce qui est sale dans autrui, «
doit elle-même être nette; parce qu'elle ne fe- «
roit que souiller davantage ce qu'elle toucheroit, «
si elle en vouloit ôter les ordures, en même temps «
qu'elle manieroit de la bouë. «

Nous pouvons comprendre facilement par tout ce discours, ce qui est cause dans le siécle present, qu'encore que les Prédicateurs fassent tous les jours retentir leur voix & leurs cris, presque dans toutes les Eglises, nous voyons neanmoins si peu de pecheurs, qui en étant touchez, quittent leur mauvaise vie & leur habitude invetérée dans le peché. En effet, *la parole de Dieu étant comme un feu, & comme un marteau qui brise la pierre*; d'où vient que ce feu celeste n'embrase pas au dedans d'eux-mêmes, les hommes les plus froids, & que ce marteau ne brise pas leurs cœurs de pierre: sinon de ce que la plûpart des Prédicateurs de ce tems pressent plus cette œuvre de Dieu par leurs paroles, que par leurs exemples; plus par une secrette ambition de paroître sçavans & habiles, que par des cris & des gemissemens de leur cœur; plus par les tours & les adresses de l'eloquence humaine, que par de saintes & frequentes prieres; & enfin de ce qu'ils ont bien plus de soin de s'attirer l'estime & les regards du peuple, que d'exterminer les vices; bien plus de se faire une reputation avantageuse dans le monde, que de procurer la gloire de Dieu, & le salut des ames? Or qu'est-ce que cela, sinon cacher dans la terre le talent qu'on

Jerem. 23. 29.

a reçû de Dieu? puiſqu'ils rapportent les fonctions de ce miniſtere qui leur eſt confié, non à la gloire de Dieu, ni au ſalut des ames, mais à des intereſts propres & tout humains, afin de vivre avec plus de licence & plus à leur aiſe; de s'élever dans l'eſtime des hommes, d'avoir les premieres places, & un plus gros revenu dans l'Egliſe.

Cependant perſonne n'ignore, que quand nous avons en vûë ces ſortes de choſes, & que nous y attachons nôtre cœur, c'eſt comme une neceſſité, ou que nous negligions la gloire de Dieu & le ſalut des ames, ou que nous en faſſions tres-peu d'état. Mais comment Dieu en uſera-t-il envers ces ſortes d'ouvriers? C'eſt ce que le S. Prophete Roy nous a marqué aſſez clairement par
Pſ. 49. 17. ces paroles: *Pourquoi racontez-vous mes preceptes pleins de juſtice, & pourquoi avez-vous toujours mon alliance dans la bouche? vous qui haïſſez* en même tems *la diſcipline, & qui jettez derriere vous mes paroles, &c.* Comme voulant dire: Vous vous contentez de parler des regles ſaintes de ma Loi, qui tendent à purifier l'ame, à déraciner le vice, & à établir la vertu, pour vous glorifier de l'avantage que vous avez d'être les Docteurs de mon peuple; & vous négligez d'embraſſer pour vous-mêmes, ces veritez que vous prêchez, & qui doivent ſervir au reglement de vôtre vie. Ainſi tous ceux qui en uſent de la ſorte, ſont proprement du ſort de ceux dont le Sauveur même a dit
Matth. 23. 3. 4. dans l'Evangile: *Ils diſent ce qu'il faut faire, & ne le font pas. Ils lient des fardeaux peſans, & qu'on ne ſçauroit porter, les mettent ſur les épaules des hommes, & ils ne voudroient pas les avoir remuez du bout du doigt.*

CHAPITRE X.

Combien la charité doit exceller dans un Predicateur.

ENcore que la probité & la bonne vie ne regarde pas seulement les Prédicateurs de l'Evangile, mais generalement tout le monde; il est neanmoins constant, que le zele & l'ardeur de la charité, d'où est venu le ministere de la prédication, doit tres-particulierement éclatter dans ceux qui l'exercent. Car c'est certainement de cette vertu, que naît le zele enflammé de la gloire de Dieu, & cet ardent desir du salut des ames, qui est le fondement principal de ce saint ministere. Ainsi quiconque y est destiné, doit être tellement affamé & alteré de la gloire de Dieu, & du salut des hommes, qu'il n'y ait point de si ardente avidité dans les avares mêmes pour les richesses, ni dans les ambitieux pour les honneurs, ni dans les Chefs d'armées pour la victoire & le triomphe, qui égale celle avec laquelle il doit aimer la conversion des ames, & déplorer leur perte. Car ce brûlant desir qui naît de la charité, est si propre & si necessaire aux Ministres de la parole de Dieu, pour exercer utilement leur ministere, que quiconque en est destitué ne doit, à mon avis, nullement s'ingerer dans ce saint emploi.

C'étoit de ce desir que brûloit cette Femme sainte, dont il est dit dans l'Apocalypse, qu'*elle crioit comme étant en travail, & sentant les douleurs de l'enfantement*; Parce qu'elle desiroit si Apocal. 12. 2.

ardemment de donner des enfans à ſon Epoux ; qu'elle ne craignoit ni les douleurs du corps, ni les ſupplices des tyrans, pourvû qu'elle pût accroître le nombre de ſes enfans ſpirituels, pour la gloire de ſon divin Epoux. Et cet ardent deſir de l'Egliſe a été autrefois figuré par l'empreſſement exceſſif avec lequel Rachel diſoit à Jacob ſon mari : *Donnez-moi des enfans, ou je mourrai.* Mais le Roy David a parfaitement exprimé ce même deſir, lorſque brûlant d'ardeur pour le ſalut des ames, & déplorant leur

Pſal. 118. 158. perte, il diſoit : *J'ay vû les prevaricateurs de vôtre Loi, & je ſechois de douleur, parce qu'ils*

Pſal. 68. 12. *ne gardoient pas vos paroles : Le zele de la gloire de vôtre maiſon m'a devoré, & les outrages de ceux qui vous inſultoient ſont tombez ſur moi.* Par ces paroles il montre aſſez qu'il n'étoit pas moins touché de tous les outrages, & de toutes les prophanations qui ſe commettoient contre la gloire de Dieu, que s'il avoit été lui-même aſſailli & chargé d'opprobres & de malédictions.

Et l'Apôtre Saint Paul, en combien d'endroits n'a-t-il pas fait paroître l'ardeur & le deſir

2. *Cor.* 11. 29. de ſon cœur, ſon zele & ſa charité pour les ames? *Qui eſt foible* ou affligé, dit-il aux Corinthiens, *ſans que je m'affoibliſſe*, ou que je m'afflige *avec*

Galat. 4. 19. *lui ? Mes enfans*, dit-il encore aux Galates, *pour qui je ſens de nouveau les douleurs de l'enfantement, juſqu'à ce que Jeſus-Chriſt ſoit formé dans vous* ; c'eſt-à-dire, L'extrême douleur dont mon cœur eſt outré à cauſe de vôtre chûte, *(ils étoient retombez dans le Judaïſme)* me fait renoveller mon ardeur & tous mes effors pour vous enfanter de nouveau, &

vous rendre à JESUS-CHRSIT.

C'eſt auſſi du feu interieur de cette même charité, que ſont ſortis ces paroles enflammées du même ſaint Apôtre : *Je voudrois maintenant être avec vous, & changer ma voix ;* c'eſt-à-dire, diverſifier mes paroles, & uſer dans mes diſcours de differentes figures, *ſelon vos beſoins ; car je ſuis en peine pour vous, comment je vous dois parler.* Je ne ſçai que faire dans l'accablement de triſteſſe & d'affliction où je ſuis à vôtre ſujet. Je ne ſçai où me tourner, ni quelle reſolution je dois prendre. Dans quelle douleur & quel ſerrement de cœur, & avec quelle abondance de larmes ne dit-il pas encore, qu'il avoit écrit ſa premiere lettre aux Corinthiens, lors qu'il eut appris qu'ils s'étoient éloignez de la ſimplicité chrétienne ? Enfin qui ne reconnoîtroit pas le zéle & la charité extraordinaire de ce grand Apôtre dans ces autres paroles : *J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquierent le ſalut qui eſt en Jeſus-Chriſt avec la gloire éternelle.* Et dans celles-ci encore : *Je me ſuis fait tout à tous, afin de les gagner tous.* Et dans ſa lettre aux Theſſaloniciens, lorſqu'il dit : *Nous aurions ſouhaité, dans l'affection que nous ſentions pour vous, de vous donner non ſeulement la connoiſſance de l'Evangile de Dieu, mais auſſi nôtre propre vie, tant étoit grand l'amour que nous vous portions.*

Ibid. 20. — *2. Cor. 2.* — *2. Tim. 2. 10.* — *1. Cor. 9. 22.*

Et que perſonne ne m'objecte ici que cet eſprit de zele & de charité n'appartenoit qu'aux Apôtres, qui avoient reçû la plenitude de l'Eſprit de Dieu ; mais que pour nous autres, qui ſommes engagez dans la bouë de ce monde, nous n'avons pas reçû cette plenitude & cette abondan-

ce des dons du Ciel, pour pouvoir bruler d'une ſemblable ardeur. Car je veux même que cela ſoit ainſi. Mais les Prophetes neanmoins, avant la grace de l'Evangile, avoient auſſi le cœur enflammé d'une ardeur & d'un deſir tout ſemblable. Cela ſe voit aiſément par tant de larmes qu'ils ont répanduës pour les pechez des hommes, & par tant de divers genres de ſuplices & de maux tres-cruels, qu'ils ont ſoufferts à cauſe de la liberté ſainte, & de la ſeverité avec laquelle ils les reprenoient de leurs vices.

Et depuis dans la ſuite des ſiécles, combien n'a-t-on pas vû de ſaints Peres & de ſaints Docteurs de l'Egliſe brûler de ce même deſir & de ce même feu de charité ? Entre les excellentes loüanges que l'on donne au grand Saint Dominique dans l'Hiſtoire de ſa vie, on marque particulierement celle-ci : Qu'il brûloit comme un flambeau ardent du zele de ſauver les ames qui periſſoient. Ce fut auſſi l'ardeur de ce grand zele qui lui fit trouver les moyens de ſe rendre ſi heureuſement le Fondateur & le Patriarche de l'Ordre ſi fameux & ſi celebre des Freres Preſcheurs, qu'il établit par un mouvement du Saint Eſprit, pour porter la parole de Dieu & la lumiere de la vie aux ames qui vivoient dans les tenebres de l'erreur & du peché.

Ce feu de ſa charité pour Dieu & pour les ames étoit ſi ardent en lui, & la douleur qu'il ſouffroit de leur perte, ſi vive & ſi perçante, qu'il n'y avoit point de travaux ni de fatigues où il ne s'exposât jour & nuit, à tems & à contre-tems, dans cette vûë de la converſion des ames. Il joignoit même à ſes continuels travaux

des penitences particulieres, jusqu'à passer quelquefois le Carême entier en ne vivant que d'un peu de pain & d'eau. Et en quelque part qu'il allât, aprés avoir supporté tout le poids du jour dans des fatigues incroyables, il demeuroit toujours ferme dans la loi qu'il s'étoit imposée de ne coucher jamais que sur des planches, afin de rapeller & de confirmer dans la pureté de la foi, par la vûë de sa patience, ceux qui s'en étoient éloignez, comme il y rappella & confirma en effet chez les hôtes où il logeoit, plusieurs personnes, & des femmes mêmes, qui s'étoient laissées surprendre aux artifices des Albigeois.

Cet esprit de charité, cette soif & cet ardent desir de la gloire de Dieu, & du salut des hommes, est sans doute le premier & le plus excellent maître de l'art de prescher. Toutes les écoles des Rheteurs ensemble, & tous leurs préceptes ne seront jamais d'un si grand secours aux Prédicateurs pour les aider dans les fonctions de leur ministere, que ce saint zele qui est comme l'ame de leur art, & de leur profession. C'est lui seul qui leur fournit presque tous les moyens & toutes les manieres de parler de toutes choses utilement pour leurs auditeurs, & pour eux-mêmes. C'est lui qui leur apprend à négliger ce qui sert bien plus à chatoüiller les oreilles par le son & la cadence des paroles, ou à divertir l'esprit par des tours fins, & par des rencontres heureuses, qu'à instruire le cœur, & à le guérir des playes du peché. C'est lui qui leur fait trouver mille manieres de persuader, & employer tous les tours & les addresses les plus insinuantes du discours, pour faire entrer la

ſcience du ſalut dans les cœurs des pecheurs, & pour les remplir de la crainte du Seigneur, & d'une ſincere averſion de leur vie criminelle. C'eſt lui qui à toute occaſion qui s'en preſente dans le fort du diſcours, leur ſuggere des expreſſions & des figures vehementes pour donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, & pour arrêter ceux qui en ont trop. C'eſt lui enfin qui fait qu'en diverſifiant leurs paroles ſelon les beſoins de leurs auditeurs, ils employent tantôt les exclamations fortes, tantôt les ſuplications, tantôt les reproches & les reprehenſions ſeveres; qu'ils réveillent les morts, & interrogent les abſens; qu'ils implorent le ſecours de Dieu, qu'ils remüent le Ciel, la Terre, & les Mers, & que comme pouſſez & agitez par quelque fureur prophetique, ils crient de toute leur for-
Jerem. 22. 29. ce: *Terre, Terre, Terre, écoutez la parole du Seigneur.* Et *vous, ô Cieux, fremiſſez d'étonne-*
Ibid. 2. 12. *ment; pleurez portes du Ciel, & ſoyez inconſolables. O race pervertie & toute corrompuë, peuple fou & inſenſé.* Eſt-ce ainſi que vous témoignez vôtre reconnoiſſance envers vôtre Seigneur?

Ce ſont donc ces choſes, & beaucoup d'autres ſemblables que ce deſir & ce zele embraſé inſpire au Prédicateur vrayement evangelique, qui ſort quelquefois comme hors de lui-même, tout outré & briſé de douleur, lorſqu'il voit les déreglemens & l'impieté de la plûpart des hommes, le mépris qu'ils font de la Religion, l'aveuglement de leur eſprit, l'endurciſſement & l'inſenſibilité de leur cœur, & le danger extrême où tant d'ames ſe précipitent & ſe perdent. C'eſt pourquoi les conſiderant comme étant déja dans la gueule du dragon, & toutes prêtes

à en être devorées, il n'y a point de pierres qu'il ne remuë, point de voye qu'il ne tente, point d'efforts qu'il ne fasse, pour les arracher comme d'entre ses dents, & pour les délivrer ; tant est grande la force & la puissance de ce feu de la charité, que l'Esprit de Dieu seul a coutume de mettre & d'allumer dans les cœurs.

Ainsi ce n'est pas sans raison que nous avons dit, que ce zele & cet esprit de charité est le plus excellent maître de cet art & de cette sainte & laborieuse profession. C'est *cet esprit des forts*, dont l'Ecriture dit qu'il *est comme une tempeste qui vient fondre contre une muraille*, c'est-à-dire, qui fait trembler & qui brise les cœurs endurcis par une longue habitude de pecher. C'est cette *voix du Seigneur qui brise les cedres, qui lance des feux & des flâmes comme des dards, qui fait que les biches en étant effrayées se déchargent plus facilement de leurs petits*, & à laquelle ce qui paroît le plus élevé & le plus fort dans le monde, ne peut non plus resister, que ce qui est le plus petit & le plus foible. C'est donc cette voix, ce desir enflammé, & cet esprit de zele que doit avoir quiconque se veut mettre en état d'exercer dignement ce saint ministere. *Isaye 25. 4.*

Ce fut pour cette raison qu'un homme sçavant & vrayement pieux, mais qui ne faisoit que commencer d'y entrer, demandant à un ancien & tres-illustre Maître de l'art, ce qui lui étoit le plus necessaire pour en bien exercer les fonctions : Rien n'est, lui répondit-il, plus necessaire à celui qui prêche, que d'avoir le cœur embrasé de l'amour du Seigneur Jesus. En effet quiconque a veritablement dans le cœur

cet amour de Jeſus, brûlera toujours d'une ſoif & d'un deſir tres-ardent de la gloire de Jeſus, & du ſalut des ames, pour leſquelles Jeſus a bien voulu donner ſon ſang & ſa vie: Et il aura toujours de la haine & de l'horreur de ce que Jeſus a le plus haï & déteſté au monde, qui eſt le peché. En ſorte que lorſqu'il s'agira de ces choſes, il ne lui arrivera pas d'en parler froidement, ni avec lenteur, ou par maniere d'acquit; mais il le fera toujours ardemment, & d'une maniere forte, vehemente, & proportionnée à la dignité des choſes: Et il imprimera ainſi dans les eſprits de ſes auditeurs, les mêmes affections qu'il fera voir en lui-même, par ſa voix, par ſes geſtes, par ſes regards, par la force & la vivacité de ſes paroles, & par tous les efforts de ſon éloquence.

Et parce que ce zele de la gloire de Dieu & du ſalut des ames, eſt, comme il a déja été dit, un don du S. Eſprit; car il ne vient point de la nature, mais de la grace, & d'une grace même tres-grande; le peuple qui entend parler un Prédicateur avec ce zele & cette ardeur, ne peut pas n'en être point frappé d'admiration, & d'un profond reſpect pour lui, comme reconnoiſſant par là qu'il y a quelque choſe de grand & de plus qu'humain caché en lui, & que le doigt de Dieu y eſt veritablement. Et cette conſideration émeut & ébranle fortement les cœurs des hommes, ſoit par la connoiſſance qu'ils en tirent, que c'eſt Dieu qui leur parle, & qui les appelle à lui par la bouche du Prédicateur; ſoit par la force & la vehemence extraordinaire de ſes diſcours, ſur laquelle ils jugent de l'importance & de la dignité des choſes qu'il tâche

de leur persuader, & de leur faire embrasser pour leur salut.

CHAPITRE XI.

Comment on peut acquerir ce zele de la gloire de Dieu, & du salut des ames.

SI quelque Prédicateur studieux & bien intentionné pour réussir dans son ministere, demande maintenant par quelle voïe on peut se revêtir de ce saint zele, & de cette ferveur d'esprit; la réponse est facile, mais la voïe qu'il demande ne l'est pas. Car, comme il vient d'être remarqué, cet esprit de zele & de ferveur ne pouvant venir que d'une ardente charité pour Dieu & pour les ames, qui ne se peut trouver que dans l'union & l'alliance de toutes les vertus, il paroît évidemment que c'est par l'innocence & par la pureté de vie qu'on se le doit procurer. La pureté d'intention, dont nous avons parlé un peu auparavant, qui fait que l'homme cherche avec un cœur vraïment chaste la gloire du Seigneur, & non sa propre gloire, nous est pour cela d'un merveilleux secours. Il en est de même de l'humble & veritable soumission d'esprit, avec laquelle un Prédicateur qui a de la pieté, & sur tout qui n'exerce cet emploi, que par l'ordre de ses superieurs, à soin de se presenter souvent devant Dieu dans la priere, où reconnoissant d'un côté son indignité, & lui representant de l'autre la necessité où il est d'obéir, il lui demande par ses larmes & par les soupirs de son cœur, cet esprit de zele

& de charité, afin de pouvoir s'acquitter utilement de ses fonctions pour sa gloire & pour le salut des ames.

Mais pour se bien établir dans cette humilité, il faut qu'il rejette toute confiance en ses propres forces pour exercer son ministere ; & qu'il se garde bien de croire, qu'en s'appuyant sur sa science & sur son eloquence, sur la beauté de sa voix, & sur les agréemens de son élocution, sur sa reputation, & sur la bonne estime du peuple, sur sa longue habitude, son addresse & son habileté dans cet art de prêcher, il y puisse réussir, ni rien faire de bien pour la conversion des ames, s'il n'est aidé du secours du Ciel, &
Luc 24. *revêtu de la force d'enhaut.*

Il faut encore qu'il se remette souvent dans l'esprit les difficultez de son emploi, que nous avons assez amplement fait voir, afin que reconnoissant par là, que l'unique moyen de les surmonter, est de recourir à la priere avec le saint
2. Paral. 20. 3. Roy Josaphat, & de s'y appliquer entierement à Dieu à son exemple ; il n'attende que du secours seul de sa grace le succès de ses travaux, & l'efficacité de ses discours pour la conversion & le salut des ames, sans en rien attribuer aux secours de l'eloquence ni des sciences humaines. Car si le Fils unique de Dieu même attribuoit uniquement à son Pere, & la doctrine qu'il prêchoit, & tout le fruit de ses prédications, en disant :
Joan. 7. 16. & 14. 10. 24. *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais c'est la doctrine de celui qui m'a envoyé : Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même. Et la parole que vous avez entenduë, n'est point ma parole, mais celle de mon Pere qui m'a envoyé ;* Qui aura l'impudence & la temerité aprés cela de

s'attribuer le moindre ſuccés dans le devoir d'enſeigner ? Lors donc qu'un Miniſtre de la parole de la verité eſt entierement dépoüillé de toute impie confiance en ſoi-même, il eſt aux yeux du Seigneur, qui eſt le ſouverain amateur de l'obéïſſance & de la vraïe humilité, comme un fils vraîment humble & obéïſſant, auquel il ne refuſe rien.

Il ſervira encore beaucoup pour exciter dans ſon cœur cette ſoif & ce deſir du ſalut des ames, de s'appliquer à la conſideration des choſes que nous avons dites ci-devant, de l'excellence, de la dignité, & du merite de ce ſaint emploi. Car comme c'eſt une maxime du grand S. Gregoire, qu'il n'y a point de ſacrifice plus agreable à Dieu, que le ſalut des ames; & que celui-là s'avance le plus en ſon amour, qui y attire plus de monde: Quiconque deſire fortement de ſe rendre digne de ce divin amour, ſe porte avec ardeur à y attirer les autres, afin d'arriver ainſi lui-même à ce qu'il deſire.

On peut auſſi pour cela tres-bien joindre à la conſideration du merite de cette œuvre Apoſtolique, celle de la recompenſe, qui en eſt par tout promiſe aux Prédicateurs dans les ſaintes Ecritures. L'Apôtre S. Jacques nous l'a tres-bien marquée par ces paroles : *Mes freres, ſi l'un d'entre vous s'égare du chemin de la verité, & que quelqu'un l'y faſſe rentrer, qu'il ſçache que celuy qui convertira un pecheur, & le retirera de ſon égarement, ſauvera une ame de la mort, & couvrira la multitude de ſes pechez.* Et Salomon dans ſes Proverbes : *Celui*, dit-il, *qui donne abondamment, ſera engraiſſé lui-même, & celui qui enyvre, ſera enyvré.* Car il eſt de la juſtice

Jacob. 5. 19.

Prov. 11.

de Dieu, qui eſt un Juge ſouverainement équitable, que, comme dit S. Auguſtin, l'obligation de donner, qu'il impoſe aux Miniſtres qu'il appelle à diſpenſer aux ames la parole de la verité, leur tienne lieu devant lui d'un merite pour recevoir: *Officium impertiendi, meritum eſt accipiendi*. Et qu'ainſi ceux qui par leur travail & par leur doctrine nourriſſent les ames des hommes & les enrichiſſent des biens ſpirituels, en ſoient auſſi nourris & enrichis eux-mêmes; en ſorte qu'ils puiſſent paroître avec confiance devant le Tribunal du ſouverain Juge, & dire avec l'Apôtre: *Quelle eſt* donc *notre eſperance, nôtre joye, & la couronne de nôtre gloire? N'eſt-ce pas vous qui l'êtes, & qui le ſerez devant nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt au jour de ſon avenement?*

Aug. epiſt. 122. ad Flor.

1. Theſſal. 2. 19.

Il ſera encore avantageux pour l'accroiſſement de ce zele du ſalut des ames, que le Prédicateur conſidere bien la raiſon pour laquelle il eſt appellé par Jeſus-Chriſt même, Peſcheur d'hommes. Car comme un peſcheur qui jette ſon filet dans l'eau, ne penſe qu'à faire en ſorte de ne l'en pas retirer vuide, & de ne s'en pas retourner chez lui ſans quelque capture: ainſi un peſcheur d'ames doit uniquement employer ſes ſoins, & tous ſes efforts à jetter ſi bien le filet evangelique de la parole de Dieu, qu'il faſſe d'heureuſes captures, c'eſt-à-dire, qu'il gagne & ramene à Jeſus-Chriſt les ames de ceux qui ſont en danger de ſe perdre. Or c'eſt ce qu'il fera heureuſement s'il dit les choſes qu'il faut dire, & en la maniere qu'il les faut dire, pour toucher & ébranler les cœurs endurcis, & pour ramener à la connoiſſance de la verité, par la lumiere de ſa doctrine, les pe-

Matth. 4.

cheurs qui ſont comme enſevelis dans les tenebres, & plongez dans la profonde & obſcure nuit du peché : en ſorte que connoiſſant le perilleux & déplorable état de leur ame, ils en ſoient touchez de componction en leur cœur, & qu'ils rentrent dans le vrai chemin du ſalut.

Et pour cela il faut leur mettre ſouvent devant les yeux l'inévitable neceſſité de mourir, & de rendre compte à Dieu de toute ſa vie, l'incertitude de l'heure de la mort, la redoutable ſeverité du Jugement, les flammes horribles, & l'effroyable éternité des peines de l'enfer. Mais il ne faut pas tourner toujours contr'eux tous ſes diſcours. Car tout Miniſtre de la parole divine *eſt redevable aux ſçavans & aux ignorans*, com- *Rom.* 1. 14.
me dit S. Paul, aux gens de bien & aux méchans. Il doit pouſſer les uns avec force & avec vehemence, à la pieté & à la juſtice, & inſtruire les autres avec beaucoup de douceur & de moderation. Et comme un peſcheur de poiſſons, aprés avoir jetté ſes filets dans l'eau ſans rien prendre, s'en fait un ſujet de chagrin & de triſteſſe; ainſi lors qu'un peſcheur d'ames s'eſt comporté d'une maniere ſi molle & ſi languiſſante dans ſes fonctions, qu'il peut aiſément juger qu'il n'a rien pris, il doit bien plus ſe faire un ſujet de douleur & de triſteſſe de cette perte, que de la confuſion que merite ſa molleſſe & ſa négligence.

Ce n'eſt pas encore un leger éguillon pour exciter l'ardeur & le zele des Prédicateurs pour la converſion & le ſalut des ames, que d'en avoir déja retiré quelques-unes des flots & des écueils de cette vaſte & orageuſe mer du monde, dans le port du ſalut. Avez-vous jamais pris garde

combien ceux qui dreſſent des oiſeaux pour la chaſſe, ont ſoin de leur donner dabord quelque proye facile à prendre, afin qu'en étant apaſtez, ils ayent enſuite plus d'avidité à pourſuivre cette ſorte de proye, dont ils ont déja pris le goût, & qu'ils fondent deſſus avec plus de rapidité. Il en eſt de même des Prédicateurs qui ont déja trouvé le moyen d'arracher de la gueule du dragon, & de mettre en liberté quelques ames. Ils en ſont d'ordinaire plus encouragez & plus ardens à redoubler leur ſoin & leur travail, pour en ſauver d'autres par le même moyen.

C'eſt pourquoi, comme Ageſilas Roy des Lacedemoniens, pour animer ſes ſoldats au combat, leur mettoit devant les yeux les plus riches & les plus éclattantes dépoüilles, qu'ils avoient déja remportées des ennemis en d'autres occaſions; Que les Miniſtres de l'Evangile ſe remettent de même devant les yeux les riches & ſaintes dépoüilles des ames qu'ils ont délivrées de la puiſſance du diable, afin que cette vûë les rende plus ardens & plus animez dans les fonctions de leur ſaint miniſtere. Et certes quiconque a une fois offert au Seigneur ces ſortes de dépoüilles, c'eſt-à-dire, quiconque avec la ſemence de la parole, a produit des enfans ſpirituels à Jeſus-Chriſt, peut toujours ſe glorifier avec Lia, en diſant comme elle ces paroles: *Maintenant mon Epoux ſera plus uni avec moi, puiſque je lui ay donné trois fils.* Mais ce qui ſert merveilleuſement ſur toutes choſes, à attirer dans les cœurs des Prédicateurs cet eſprit de charité, eſt le ſaint exercice de la priere & de la contemplation des choſes divines & ſpirituelles, dont nous allons parler dans le Chapitre qui ſuit.

Geneſ. 29.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Avec quel ſoin les Prédicateurs ſe doivent appliquer au ſaint exercice de la méditation & de la priere.

OUtre l'integrité de vie & de mœurs, & la pureté d'intention, qui doit être inviolable dans un Prédicateur, comme nous l'avons fait voir; il a encore beſoin d'une application frequente & toute ſinguliere au ſaint exercice de l'oraiſon. Et c'eſt auſſi ce qui ne peut manquer à quiconque eſt veritablement orné de cette pureté de vie & d'intention. Je ne crois pas que perſonne puiſſe trouver que ce ſoit être religieux juſqu'à l'excés, que d'exiger tant de vertus d'un homme, qui diſpenſe aux autres les paroles de la vie, ſi l'on peſe avec prudence la nature & l'importance de ſes devoirs.

Saint Bernard en demande même davantage dans un Docteur de l'Egliſe : car aprés s'être fortement plaint, comme il a déja été dit, de ce que nous avons beaucoup de canaux, & tres-peu de baſſins dans l'Egliſe ; c'eſt à dire, de ce que la plupart des Prédicateurs veulent ſe répandre, avant que d'être remplis; il montre quelles ſont les vertus qu'ils doivent avoir. Voicy, dit-il, de combien de choſes nous devons être remplis, avant que d'oſer nous répandre, en donnant de nôtre plenitude, & non de nôtre indigence. La premiere eſt l'eſprit de componction. Puis la ferveur de la dévotion. La troiſiéme, le travail & l'auſterité de la pénitence.

Au chap. 9.

Ensuite l'exercice des œuvres de pieté. La cinquiéme est l'oraison. La sixiéme, le repos de la contemplation. Et la septiéme, la plenitude de la charité. Ainsi, vous voyez qu'entre tous ces dons & ces vertus, que ce saint Docteur demande dans un Ministre de la parole de Dieu, il marque particulierement l'esprit de dévotion, l'exercice de la priere, & le repos de la contemplation. Et dans une lettre qu'il adresse à un saint Abbé, il lui montre qu'il y a trois moyens necessaires pour procurer le salut des hommes. Il y a, dit-il, trois choses, qui demeurent maintenant pour cet œuvre de Dieu: La parole, l'exemple & l'oraison: mais la plus excellente de toutes est l'oraison; parce que c'est elle qui procure la grace & l'efficacité à la parole & à l'action.

Mais, pour ne me pas arrêter icy à faire voir que cette pureté de vie & d'intention ne se trouve presque jamais que dans un cœur vrayement rempli, & comme engraissé de la contemplation des choses divines: C'est toujours le sentiment & la doctrine constante des saints Peres, que les Docteurs Evangeliques doivent puiser dans le repos de la contemplation, ce qu'ils répandent ensuite & qu'ils dispensent aux hommes. Cela paroît évidemment dans les Prophetes, qui ont été les premiers employez à ce saint ministere; puisqu'ils recevoient du Seigneur même les paroles qu'ils annonçoient au peuple. Et c'est aussi ce que nous marquent ces paroles du Prophete
Ps. 71. Roi: *Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, & les collines la justice.* Ces montagnes & ces collines nous representent les hommes vrayement apostoliques, qui ayant reçu du Ciel la paix sainte & la justice qui est selon Jesus-Christ, la répandent par la prédication, & par

l'exemple de leur pieté, comme une ſemence de vie, dans les cœurs des peuples. De là vient encore ce que dit le grand ſaint Gregoire : Que le Redempteur des hommes a fait des miracles dans les villes durant le jour, & paſſé les nuits en priere ſur les montagnes ; afin de marquer aux parfaits Prédicateurs de ſon Evangile, qu'ils ne doivent jamais abandonner abſolument la vie active, pour s'appliquer aux divines ſpeculations ; ni auſſi negliger entierement les joyes de la contemplation, pour ne s'occuper qu'aux bonnes œuvres : Mais qu'il faut qu'ils ſe rempliſſent dans le repos de la méditation des choſes celeſtes, des veritez qu'ils doivent répandre enſuite ſur le prochain par la prédication.

Greg. in Paſtor. p. 2. cap. 2. & lib. Mor. 6. cap. 17.

D'ailleurs, comme la fin de la prédication eſt la pénitence & la converſion, & en un mot le ſalut des ames qui ſe perdent ; ce qui ne peut s'accomplir ſans un ſecours tout particulier du Seigneur : Il faut que le Prédicateur ait ſoin de recourir ſouvent à Dieu, & d'implorer l'aſſiſtance de ſa grace toute-puiſſante, non ſeulement par ſes paroles, mais bien plus par les prieres, par les larmes & par les gemiſſemens de ſon cœur ; afin qu'elle ſeconde & rende utiles aux autres & à lui-même, tous ſes travaux, & tous les efforts de ſon zele & de ſa pieté. Il faut qu'il repaſſe avec une frequente attention dans ſa memoire, ce qui eſt autrefois arrivé à ſaint Pierre & à ſes compagnons, qui pêchoient avec lui. Ils avoient travaillé toute la nuit, ſans rien prendre ; mais *ayant jetté leur filet ſur la parole du Seigneur, ils prirent une ſi grande quantité de poiſſons, que le filet ſe rompoit.*

Luc. 5. 5.

De là vient cet excellent avis que ſaint Au-

guſtin donne aux Prédicateurs de l'Evangile, que pour arriver à leur fin, & obtenir ce qu'ils deſirent, ils doivent preſſer l'œuvre ſainte qu'ils exercent, par de ſaintes prieres, plûtôt que par » la force de leur diſcours. L'Orateur Chrétien » doit, dit-il, parler de telle ſorte, qu'il ſoit écou- » té, c'eſt à dire, qu'on comprenne bien ce qu'ils » dit, qu'on ſe plaiſe à l'entendre, & qu'on ſe » rende à ce qu'il a voulu perſuader: Et tenant » pour certain, qu'il y réuſſira plus heureuſement » par la ferveur des prieres, que par tous les ef- » forts de l'art de parler éloquemment; il doit » commencer toujours par prier pour lui-même, » & pour ceux à qui il doit parler; enſorte qu'il » ſoit homme de prieres, avant que d'être le Doc- » teur des autres; & qu'à l'heure qu'il s'agit de les » inſtruire, avant que d'exercer ſa langue, il éle- » ve vers Dieu ſon ame preſſée d'une ardente ſoif » de leur ſalut, afin de pouſſer enſuite & de ré- » pandre au dehors, ce dont il ſe ſera rempli. *Prædicator laboret, ut intelligenter, ut libenter, ut obedienter audiatur; & hoc ſe poſſe magis pietate orationum, quàm ſermonis facultate non dubitet: ut orando pro ſe, ac pro illis, quos eſt allocuturus, ſit priùs orator, quàm doctor: & ipſâ horâ accedens, priuſquàm exerat proferentem linguam, ad Deum levet animam ſitientem, ut eructet quod biberit, vel quod impleverit effundat.*

Aug. de doctr. Chriſt. lib. 4. num. 30. edit. S. Germ.

Ibid. num. 27.

Ajoutez à cela, que ſelon le même ſaint Auguſtin, & les plus excellens Maîtres de l'éloquence, le devoir de l'Orateur & du Prédicateur a trois parties principales, *enſeigner, plaire, & toucher*. Qu'il eſt de neceſſité d'enſeigner & de faire comprendre ce que l'on veut

persuader ; de plaire en l'enseignant, afin de le persuader avec douceur ; & de toucher & d'émouvoir les cœurs, afin qu'on s'y rende & qu'on se laisse vaincre. Or comment un Orateur Chrétien pourra-t-il toucher & remuer les cœurs & les affections de ses Auditeurs, s'il est lui-même sans émotion ? Les paroles qui sortent d'un cœur froid, comme dit saint Gregoire, sont peu propres à allumer le feu d'aucun desir des choses du Ciel dans ceux qui les entendent. Une chose qui ne brûle pas en elle-même, n'en peut pas enflammer une autre.

Je puis encore sans difficulté joindre icy sur ce sujet, le sentiment de Quintilien, le Prince des Rheteurs, lorsqu'il parle des moyens & des manieres de toucher & de remuer les cœurs. *Quintil lib. 6. const. orator.* Pour ce qui est, dit-il, d'exciter des mouvemens « & des affections, tout le secret & l'importance « consiste à être nous-mêmes émus. Ne seroit-il « pas ridicule, d'imiter des mouvemens de tristesse, « de colere & d'indignation, si l'on y ajustoit seulement les paroles & le visage, sans que le cœur « en fût touché ? En effet, d'où vient cette force « d'éloquence, qui paroît toujours dans les exclamations des personnes affligées, & qui éclatte « souvent dans la douleur recente des ignorans-mêmes, sinon de la vive impression dont ils « ont l'esprit & le cœur réellement frappez ? C'est « pourquoi, dans ces choses, dont nous voulons « representer la vraisemblance, il faut que nous « soyons nous-mêmes pleins d'affections semblables à celles de ceux qui les souffrent veritablement, & que le discours naisse de la même disposition d'esprit & de cœur, que l'on veut donner au Juge devant qui l'on parle. Car auroit- «

» il de la douleur d'une chose qu'il n'entendroit
« dire, sans en être touché moi-même? Se met-
» troit-il en colere, si celui-même qui s'efforce de
» l'y exciter, n'en sentoit aucun mouvement? Don-
» neroit-il des larmes à celui qui lui parleroit avec
» un œil sec & content? C'est ce qui ne se peut
» faire. Rien ne brûle que le feu, rien ne moüille
» que l'humidité, & nulle chose ne donne à une
» autre la couleur qu'elle-même n'a pas. Il faut
» donc, surtout, que les choses fassent en nous
» les mêmes impressions que nous voulons qu'el-
» les fassent dans l'esprit d'un Juge, & que nous
» les ayons effectivement, avant que de faire nos
» efforts pour les lui donner.

Il est donc constant, selon le sentiment de ce grand Maître de l'art, que pour exciter des mouvemens & des affections dans ceux à qui l'on parle, il faut en être plein, & les ressentir vivement soi-même. Or en qui est-ce, je vous prie, que dominent davantage les affections de zele & de charité, soit vives & vehementes, soit douces & paisibles, qu'en ceux qui ont soin d'entretenir, de nourrir & d'accroître en eux de plus en plus la ferveur de la pieté le jour & la nuit, par une continuelle application de leur esprit à la priere & à la méditation des choses divines? Car leur principale occupation étant d'élever leur esprit & leur cœur vers Dieu, de s'établir dans une solide & fervente dévotion, & de s'exciter à un tres-ardent amour des biens célestes & éternels, il arrive que la disposition interieure de plusieurs d'entre ces personnes est telle, qu'à la moindre étincelle du feu de la parole de Dieu qui les touche, ils prennent feu comme de la poudre à tirer, & s'enflamment tout

d'un coup. De là vient ce qu'on rapporte dans l'histoire de la vie du grand saint François, d'un de ses Compagnons, qui étoit toujours entierement appliqué à Dieu dans la contemplation : qu'il lui est souvent arrivé, qu'entendant seulement prononcer le mot de Paradis, il étoit aussi-tôt comme ravi en extase, & tout hors de lui ; à cause de la grandeur du desir & de la joye spirituelle dont il étoit transporté.

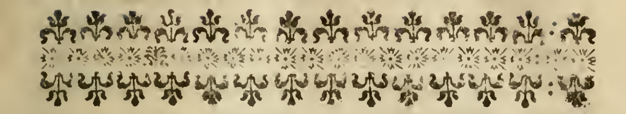
Enfin, comme le bois sec prend feu & brûle facilement, & que le bois verd & humide ne s'allume qu'avec beaucoup de peine ; ainsi les Prédicateurs qui s'appliquent avec ferveur aux choses de Dieu & de l'esprit, s'embrasent aisément du feu de la dévotion & de la charité, & en échauffent ensuite les cœurs & les esprits de leurs Auditeurs : Mais pour ceux qui s'occupent au contraire des soins du siécle, & qui n'ont pas l'esprit de devotion, ils ressemblent au bois verd & plein d'humidité. Comme ils ne peuvent s'enflammer eux-mêmes, ils en sont d'autant moins capables d'enflammer les autres.

Tout ce que nous avons dit dans ce dernier Chapitre, se trouve renfermé comme en abregé dans ces courtes paroles de saint Prosper, avec lesquelles nous finirons ce premier Livre : Il faut, dit ce Pere, que le Prédicateur mette toute la confiance avec laquelle il exerce son emploi, non dans l'éclat des paroles, mais dans les actions de vertu : il faut qu'il se plaise, non à entendre les acclamations du peuple, mais à le voir pleurer ; qu'il s'applique, non à s'attirer des applaudissemens, mais à exciter des soupirs & des gemissemens de penitence ; qu'il soit le premier à répandre les larmes qu'il veut tirer de ceux qui

S. Prosper. lib. 1. de vita contempl.

l'entendent, & qu'il enflamme ainſi leurs cœurs par la componction du ſien. Ce que nous avons dit juſqu'ici du devoir & de la dignité des Prédicateurs, en forme de Préface, nous ſuffit maintenant, pour commencer à traiter nettement & à fond l'art même de prêcher, qui eſt la Rhetorique de l'Egliſe.



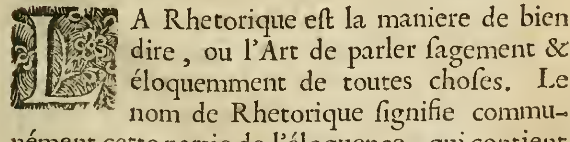


LA RHETORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt que la Rhetorique. Quel eſt ſon objet, & à quoi elle s'étend. Quel eſt ſon devoir. Quelle eſt ſa fin, & quelles ſont ſes parties.



LA Rhetorique eſt la maniere de bien dire, ou l'Art de parler ſagement & éloquemment de toutes choſes. Le nom de Rhetorique ſignifie communément cette partie de l'éloquence, qui contient les préceptes de l'art. Mais nous le prenons ici pour l'éloquence, ou le talent & la faculté de

dire les choſes avec eſprit, & d'un ſtyle clair & net, abondant & nombreux; qui n'eſt autre choſe, qu'une ſageſſe qui s'énonce avec une agreable fécondité de paroles & d'expreſſions toujours proportionnées aux ſujets qu'elle traite. Ce qui montre évidemment combien ceux-là ſe trompent, qui croyent que l'éloquence conſiſte dans un amas ou dans un flux impetueux de paroles, & dans des graces & des beautez de langage affectées, n'y ayant rien de plus contraire à la vraye éloquence, que cette fauſſe idée qu'ils s'en forment. Car elle n'eſt rien moins en effet, que ce vain flux, & cette volubilité puerile de paroles, que l'on vante ſouvent d'une maniere inſolente parmi le peuple. Mais elle eſt proprement, comme il vient d'être dit, une ſageſſe feconde & multipliée dans ſes expreſſions, & qui s'inſinuë d'une maniere douce & coulante dans les eſprits des perſonnes prudentes, & qui ſçavent vivre. En effet, ôtez la ſageſſe, & l'éloquence ſera détruite. Car plus un homme parle avec ſageſſe & avec poids, plus on voit dans ſes diſcours un excellent modele d'éloquence; pourveu qu'il ait tout enſemble la pureté du langage.

Pour ce qui eſt de l'objet ou de la matiere de cet art, il en eſt de même que des autres arts & des autres facultez, dont la matiere n'eſt autre choſe, que le ſujet qu'elles traitent, & ſur lequel elles perſuadent: De ſorte que, comme nous diſons que la ſanté & la maladie ſont l'objet & la matiere de la Medecine, parce qu'elle ne raiſonne & ne perſuade que ſur ce qui regarde ces deux choſes; ainſi nous appellons l'objet & la matiere de la Rhetorique, toutes les cho-

ſes où s'étend, & dont s'occupe cet art & cette faculté de l'Orateur. Mais les uns l'ont étenduë à plus de ſujets, & les autres à moins. Car Gorgias Précepteur d'Iſocrate, & le plus ancien preſque de tous les Rheteurs, a cru que l'Orateur pouvoit tres-bien parler de toutes choſes; ainſi donnoit à cet art une matiere infinie & ſans bornes: & Ariſtote, qui a fourni tant de ſecours & d'ornemens à la Rhetorique, enſeigne qu'elle a ſous ſoi trois genres, auſquels s'étend le devoir de l'Orateur: *le genre démonſtratif, le genre déliberatif, & le genre judiciaire.* Le démonſtratif eſt ce qui s'attribuë à quelqu'un, comme un ſujet de loüange, ou un ſujet de blâme. Le déliberatif, ce qui étant mis en diſpute & en déliberation, a en ſoi la perſuaſion, & la diſſuaſion. Le judiciaire, ce qui étant propoſé en jugement, eſt ſuſceptible d'accuſation & de défenſe, ou de demande & de refus. Ainſi, chacun de ces trois genres comprend deux parties: le genre démonſtratif, *la louange & le blâme*: le genre déliberatif, *la perſuaſion & la diſſuaſion*: le judiciaire, *l'accuſation*, ou la demande, *& la défenſe.*

C'eſt auſſi le ſentiment de Ciceron. Il faut croire, dit-il, & c'eſt mon opinion, que l'art & la faculté de l'Orateur eſt renfermée dans ces trois genres de matiere.

Nous embraſſons volontiers le ſentiment de ces deux grands hommes; mais ſuppoſant toûjours, qu'encore que la matiere de cet art ſoit renfermée dans ces bornes qu'ils lui preſcrivent, ſa principale partie neanmoins, qui eſt l'élocution, d'où l'éloquence même a pris ſon nom, ne laiſſe pas de s'étendre à toutes les autres ſortes d'arts & de ſciences. Et nous voyons en effet,

que les Philoſophes, les Medecins, les Juriſconſultes, les Mathematiciens, & beaucoup d'Interpretes mêmes des Livres ſacrez, inſtruits des préceptes & des regles de cette partie, c'eſt à dire de l'élocution, ſont tres-agreables & tres-éloquens dans tous leurs diſcours.

Or de ces trois genres, *le judiciaire*, qui étoit le plus en uſage parmi les Rheteurs, qui n'ont même inventé l'art de l'éloquence, qu'afin de mieux traiter les cauſes civiles & les affaires du Barreau, paroît peu propre à nôtre deſſein, qui eſt de donner des préceptes de cet art, non aux Avocats des Plaide,ursmais aux Prédicateurs de l Evangile. C'eſt pourquoi,nous avons cru l'en devoir rejetter, & nous contenter des deux autres: du *déliberatif*, ou perſuaſif, pour exciter & porter les hommes aux devoirs de vertu, & pour les détourner des dereglemens des vices: & *du démonſtratif*, pour loüer ce qu'il y a de grand & de relevé dans les Saints & les Juſtes, & pour blâmer & décrier ce qu'il y a de bas & de honteux dans les pecheurs.

Quant à l'emploi & au devoir de cette faculté, c'eſt, ce ſemble, de dire les choſes d'une maniere propre & convenable pour perſuader; & ſa fin eſt de perſuader en effet par la maniere de les dire. Or il y a cette difference entre le devoir & la fin, que dans le devoir, on conſidere ce qu'il eſt avantageux & à propos de faire, & dans la fin, ce pourquoi on le fait. Ainſi, nous diſons que le devoir du Medecin eſt de trouver & d'appliquer des remedes propres & convenables pour guerir les maladies, & rétablir leur ſanté; & que ſa fin eſt leur gueriſon, & le rétabliſſement de leur ſanté, par l'application de ſes re-

medes. Nous comprendrons de même ce qu'eſt le devoir, & ce qu'eſt la fin de l'Orateur, en diſant que ſon devoir eſt ce qu'il doit faire, & ſa fin, ce pourquoi il le doit faire. Et comme la nature des moyens ordonnez pour une fin, ſe tire de la fin même ; on connoit auſſi tres-bien par là, ce qu'un Orateur doit faire, & ce qu'il doit avoir pour le bien faire.

Premierement, pour dire les choſes d'une maniere juſte & propre à perſuader, il doit avoir ces trois parties : enſeigner, plaire & toucher. Ce que ſaint Auguſtin prouve par Ciceron, en ces termes : Un Maître de l'éloquence a dit, & « avec verité, que l'Orateur doit parler de telle « ſorte, qu'il enſeigne, qu'il plaiſe, & qu'il touche. « *Dixit quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* Il ſuffit à un Dialecticien, qui veut perſuader une choſe dont on doute, de l'enſeigner ſimplement, c'eſt à dire, d'en montrer la verité, & d'en convaincre ſes Auditeurs par la force des preuves & des argumens. Mais le devoir de l'Orateur Chrétien n'étant pas ſeulement de perſuader ceux à qui il parle, mais encore de les exciter à faire ce qu'il leur perſuade ; il ne doit pas ſeulement leur rendre certaines par la force des raiſonnemens & des preuves, les veritez qu'il leur propoſe ; mais il doit auſſi faire enſorte par la beauté de ſes diſcours, & par la varieté de ſon ſtyle, qu'ils ſe plaiſent a les entendre, qu'ils en ſoient touchez, & qu'ils ſe portent à les pratiquer. Et certes, pour ce qui eſt d'enſei- « gner, dit Rodolphe, c'eſt une choſe facile, & « que peut faire quiconque n'a pas l'eſprit abba- « tu dans le dernier aſſoupiſſement de la pareſſe. «

Aug. ubi ſup. num. 27.

Mais de toucher & gagner les cœurs, de changer comme l'on veut leurs affections & leurs habitudes, par la force & par les agrémens de ses discours, & d'enlever leurs esprits par le plaisir de les entendre; c'est ce qui n'arrive qu'aux grands genies, & aux grands favoris des Muses.

Nous inferons aussi, soit du même devoir, soit de la même fin de l'art d'éloquence, quelles sont les parties que doit avoir un Orateur Chrétien. Car pour faire, sur quelque sujet que ce soit, un discours qui persuade, qui plaise, & qui touche, il faut qu'il ait en lui ces cinq parties: l'invention, la disposition, l'élocution, la memoire, & la prononciation. L'invention est la maniere de trouver les choses, ou veritables, ou vraisemblables, qui peuvent persuader ou rendre vraisemblable le sujet du discours. La disposition est l'ordre & l'arrangement qui montre comment ces choses y doivent être placées. L'élocution est l'adresse à se servir des sentences, & des mots propres pour les exprimer de sorte, que la diction soit proportionnée au sujet. La memoire est une ferme conception, ou une forte idée du discours. La prononciation est la maniere de composer le ton de la voix, l'air du visage, & les gestes avec bienséance, & de les ajuster de bonne grace aux mouvemens & aux affections que l'on veut exciter dans les Auditeurs.

Or, pour acquerir toutes ces parties de l'Orateur, trois choses sont necessaires: l'art, l'imitation, & l'exercice. L'*art* enseigne la voye, ou la maniere & la methode assurée pour bien dire. L'*imitation* est l'exacte & diligente appli-

cation avec laquelle on ſe porte à reſſembler á quelques perſonnes éloquentes, qu'on ſe propoſe pour modele. L'exercice eſt le frequènt uſage des regles & des preceptes, par lequel on ſe forme une habitude de parler éloquemment. Nous avons beſoin des regles & des préceptes de l'art, non ſeulement pour bien juger des ouvrages des hommes éloquens, que nous nous propoſons à imiter, & même des ébauches & des eſſais que nous faiſons, ſur le modele de la force & de la beauté de leurs diſcours; mais encore pour aider à la nature, qui n'étant pas tout à fait bien diſpoſée, ſe peut neanmoins corriger & perfectionner avec ce ſecours. Car, comme le marque fort bien Ciceron, encore qu'il ſe trouve quelquefois de grands genies, qui ſans regle & ſans methode, excellent naturellement dans cette faculté de parler avec éloquence; l'art neanmoins eſt toujours en cela un guide plus aſſuré que la nature.

En effet, ce que l'on fait bien avec le ſeul ſecours de la lumiere naturelle, ſe fait toujours mieux, & plus aſſurément, quand on eſt auſſi appuyé du ſecours de l'art. Mais il ne faut pas s'imaginer, qu'avec ce ſeul ſecours, on ait toute la ſuffiſance neceſſaire pour faire des diſcours éloquens; car ſans les deux autres parties de l'Orateur, ſçavoir l'imitation & l'exercice, dont l'une conſiſte dans une grande & exacte lecture des Auteurs les plus éloquens, & l'autre dans une continuelle application à écrire & compoſer, nul ne peut remporter le prix de l'éloquence.

Et ce n'eſt pas encore aſſez de lire beaucoup, ſi l'on n'a pas ſoin en même temps, d'obſerver

exactement dans ce qu'on lit, toutes les figures, les ſentences, & les manieres de parler, l'agréable & le fin du ſtyle, les tours, les adreſſes, & les divers ornemens du diſcours ; & enfin, tout ce qui regarde la maniere d'inventer, de tourner, & d'exprimer agreablement les choſes ; enſorte qu'on ſe rende les préceptes & les regles de l'éloquence aiſées & familieres, & qu'on les ait toujours prêtes & comme à la main. Car le défaut de pluſieurs, qui ne réuſſiſſent pas dans l'étude de l'éloquence, vient de ce qu'en liſant les plus éloquens Auteurs, ils ne s'arrêtent qu'aux penſées qu'ils ont des choſes, ſans faire aucune attention à leur maniere de les dire. C'eſt pourquoi le grand ſaint Auguſtin, parlant de l'éloquence qui s'acquiert par l'étude, marque clairement, que celui qui veut ſçavoir parler, non ſeulement avec ſageſſe, mais auſſi avec éloquence, parce que ſans doute il profitera davantage à ſes Auditeurs, s'il peut l'un & l'autre, y réuſſira beaucoup mieux en s'appliquant à lire, à entendre & a imiter les Auteurs éloquens, que dans l'école des Rhetéurs. *Porrò, qui non ſolùm ſapienter, verùm etiam eloquenter vult dicere, quoniam plus profectò proderit, ſi utrumque potuerit, ad legendos, vel audiendos, vel exercitatione imitandos eloquentes, eum mitto libentiùs.*



CHA-

CHAPITRE II.

Du raport & de la difference qu'il y a entre la Rhetorique & la Dialectique.

AFin de faire entendre plus clairement & plus distinctement la définition de la Rhetorique, & d'en tirer toute la lumiere necessaire pour découvrir entierement sa nature & ses proprietez; il faut expliquer ici plus amplement, quelle sorte de raport & de difference il y a entr'elle, & la Dialectique. Car toute vraye définition se tire du raport & de la difference que l'on met entre les choses qui ont de la liaison & de la dépendance entr'elles. Or il est constant, selon Aristote, que la Rhetorique a une étroite liaison avec la Dialectique, & qu'elle est renfermée sous elle, comme sous une science ou faculté superieure; de même que la Musique l'est sous l'Arithmetique. Et il est constant encore, qu'elles n'ont l'une & l'autre qu'une même fin, & qu'elles se servent toutes deux des mêmes moyens pour y arriver. La fin de l'une & de l'autre est de persuader, & de rendre certaines à leurs Auditeurs, les choses dont ils doutent; & elles se servent pour cela de diverses sortes de preuves & d'argumens.

Lib. 1. Rhet. ad Theodect.

Mais elles ont neanmoins l'une & l'autre leurs questions, leurs auditeurs, & leurs manieres de dire & de raisonner toutes differentes. Car pour ce qui est des questions ou propositions, il y en a de deux sortes. Les unes regardent la science, ou la connoissance de la verité, & les autres la conduite & le reglement des actions de la vie. On

appelle celles-là des queſtions ſpeculatives, & celles-ci des queſtions morales ou de pratique. La Dialectique traite d'ordinaire les queſtions de la premiere ſorte, & la Rhetorique de l'Egliſe, dont il s'agit ici, principalement & le plus ſouvent celles de la ſeconde. Car encore qu'elle ſemble d'abord tendre à autre choſe, elle a toujours pour but de perſuader, ou de diſſuader, lorſqu'elle retire & détourne ſes Auditeurs de toute méchanceté, ou qu'elle les pouſſe & les excite à l'amour & à l'étude de la vertu & de la pieté.

Il y a auſſi une tres-grande difference entre les Auditeurs d'un Dialecticien, & ceux d'un Prédicateur. Car le Dialecticien n'a preſque affaire qu'à des hommes ſtudieux & amateurs de la ſageſſe, avec leſquels il diſpute dans les écoles. Mais le Prédicateur parle devant le peuple, qui ſe laiſſe bien plus gagner par les exemples, & par les affections & les mouvemens qui le touchent & le remuënt, que par des preuves & des raiſonnemens de Philoſophes. De là vient que Zenon, pour marquer la difference de ces deux facultez, ne faiſoit que fermer & ouvrir ſa main; diſant que la Dialectique reſſembloit à la main fermée, & la Rhetorique à la main ouverte & étendue; en ce que le diſcours de la premiere eſt toujours court & ſerré, & celui de l'autre toujours plus diffus & plus ample.

Il ſemble que le partage de la Dialectique, en fait de diſcours, ſoit, pour ainſi dire, de former & d'affermir ſeulement les os & les nerfs du corps, & de les ranger chacun en leur place; & celui de la Rhetorique de le revêtir comme de peau, de chair & de ſang, & de lui donner

de la chaleur, de l'ornement & de la beauté, par l'éclat & l'abondance de ses paroles & de ses expressions. Aussi tout discours où ces choses manquent, est appellé par les Rheteurs, un discours sec & vuide.

Cela même ne s'explique pas moins proprement par l'exemple des Peintres, qui voulant faire un portrait, commencent par en ébaucher simplement & à gros traits, tous les membres; & ensuite employent toute leur adresse à y ajouter par des coups de pinceaux plus délicats & plus fins, toute la diversité d'ombres, de couleurs & d'ornemens necessaires pour le rendre parfait & accompli. Car le devoir de la Dialectique nous est tres-bien marqué par leur premiere ébauche, & celui de la Rhetorique, par la varieté de traits & d'agrémens qu'ils y ajoutent ensuite. Et cette derniere difference naît des deux premieres que nous avons marquées un peu auparavant. Car il faut de plus longs discours, pour gagner & se concilier les esprits d'une populace grossiere, & qui a besoin d'être instruite; parce qu'afin que non seulement ils sçachent & entendent bien, mais qu'ils se portent à faire ce que l'on veut, il faut les ébranler & les remuer, non seulement par des preuves & des démonstrations convaincantes, mais plus particulierement par les fortes & vives impressions d'un discours vrayement éloquent, c'est à dire, qui n'ait rien du style court & serré de la Dialectique, mais qui soit ample, & abondant en figures & en expressions vehementes, agreables & propres à enlever.

Nous en avons dans Seneque un exemple tres-propre, que j'ai bien voulu inserer ici, pour le

Sen. Epist. 82. faire mieux entendre. Zenon, dit-il, cet excellent Auteur de la plus genereuse & de la plus » pure secte des Philosophes, veut nous détourner » des excez du vin. Ecoutez donc comment il mon- » tre qu'un homme de bien n'y tombe point. Voi- » ci sa maniere de raisonner : Nul ne découvre son » secret à un homme qui s'enyvre ; mais on le con- » fie volontiers à un homme de bien : Donc l'hom- » me de bien ne s'enyvre point. L'esprit de l'hom- » me n'est plus en sa puissance, quand il est échauffé » par les fumées du vin. Et comme le vin nouveau » rompt quelquefois les vaisseaux où il est enfer- » mé, & que sa chaleur boüillante pousse dehors » pardessus ce qui est dans le fond : Ainsi la violen- » ce du vin, qui s'échauffe dans celui qui en est » plein, emporte & produit hors de lui, tout ce » qui est caché au dedans. Cependant, si c'est-là » ce que vous voulez conclure, qu'un homme de » bien ne doit pas tomber dans les excez du vin ; » pourquoi vous servir pour cela de syllogismes ou » de raisonnemens en forme ? Dites plûtôt com- » bien c'est une chose basse & honteuse d'en pren- » dre plus que l'on n'en peut porter, & de ne pas » connoître la mesure de son estomach. Dites com- » bien ceux qui sont yvres font de choses, qui cho- » quent les honnêtes-gens, & dont ils rougissent » eux-mêmes, lorsqu'ils ont cuvé leur vin, & qu'ils » sont à jeûn. Dites que l'yvresse n'est autre chose » qu'une fureur & une extravagance volontaire ; » & raportez en même temps l'exemple d'Alexan- » dre de Macedoine, qui perça de son épée Cly- » tus son favori, & le plus fidele de ses amis, dans » une débauche au milieu du festin ; & reconnois- » sant ensuite la cruelle extravagance de cette ac- » tion, voulut se tuer lui-même : Au moins se

cacha-t-il de honte & de regret de l'avoir com- «
mise. «

Toutes ſortes de vices s'enflamment & ſe dé- «
couvrent par l'yvreſſe : c'eſt-elle qui chaſſe la «
honte & la pudeur, qui s'oppoſe aux mauvais «
deſſeins. Car la plûpart du monde s'abſtient plû- «
tôt de faire le mal par la crainte de s'en attirer «
la peine & la confuſion, que par un effet de «
bonne volonté. Quand la force du vin poſſede «
l'eſprit d'un homme, & le domine, tout ce qu'il «
cachoit de mauvais ſe montre. L'yvreſſe ne fait «
pas les vices, mais elle les entraîne aprés elle. «
Alors le voluptueux ne ſe donne pas ſeulement «
le temps de chercher un lieu retiré pour contenter «
ſes cupiditez; il leur accorde ſans differer, tout «
ce qu'elles demandent. Alors l'impudique vante «
& publie lui-même l'infamie de ſes impuretez. «
Alors le malicieux ne retient plus ni ſa langue ni «
ſa main : l'orgueilleux s'éleve avec plus d'inſo- «
lence : le méchant s'emporte avec plus de cruau- «
té : l'envieux répand plus ouvertement la mali- «
gnité de ſon venin : enfin tout vice ſe découvre & «
ſe fait voir dans l'excés du vin. «

Ajoutez aux deſordres d'un homme yvre, l'i- «
gnorance & l'oubli de ſoi-même : ſes paroles va- «
gues, confuſes & embaraſſées; ſes regards éga- «
rez; ſes démarches chancelantes; l'étourdiſſe- «
ment de ſa tête; le bouleverſement de tout ce «
qui l'environne, du haut, du bas, & de toute la «
maiſon, comme tournée & agitée par quelque «
tourbillon; ſes douleurs d'eſtomach, lorſque le vin «
l'échauffant par ſes fumées, lui enfle & étend les «
entrailles mêmes. Il eſt neanmoins alors ſuppor- «
table en quelque ſorte, tant qu'il eſt dans ſa for- «
ce. Mais lorſqu'il l'a perdu, qu'il eſt corrompu «

» par le ſommeil, & que l'yvreſſe eſt devenuë une
» crudité, que ne ſouffre-t-on point ?
» Penſez encore combien ce vice a cauſé de ſor-
» tes de miſeres & de pertes publiques. C'eſt lui
» qui a livré des nations tres-braves & tres-belli-
» queuſes à leurs ennemis. C'eſt lui qui a ouvert
» des forteresſes courageuſement défenduës dans
» une guerre obſtinée de pluſieurs années. C'eſt
» cette intemperance dans le vin, qui a reduit &
» mis ſous un joug étranger, les plus fiers & les plus
» reſolus à n'en point ſouffrir. C'eſt ce vice enfin,
» qui a défait & dompté par le vin des armées in-
» vincibles. Et ce grand Alexandre, dont il vient
» d'être fait mention, n'a-t-il pas malheureuſe-
» ment terni ſa gloire, & trouvé tout d'un coup
» dans les excez du vin, la mort qu'il avoit ſi heu-
» reuſement évitée dans le cours de ſes victoires &
» de ſes conquêtes, parmi tant de courſes, d'at-
» taques & de ſanglans combats; parmi tant d'ef-
» froyables difficultez, & tant de fatigues & de
» perils ſur terre & ſur mer, dont il étoit toûjours
» ſorti victorieux par ſon grand courage ?

Il étoit à propos de raporter en cet endroit toutes ces paroles de Seneque, parce qu'elles marquent tres-évidemment la difference des diſcours de la Rhetorique & de la Dialectique. Il ne faut pas neanmoins qu'un Rheteur parle toujours de cette maniere : elle n'eſt bonne, que quand la choſe demande moins d'être prouvée, que d'être amplifiée. Car dans les ſujets qui ont beſoin de preuves, il doit imiter la breveté ingenieuſe des Dialecticiens; enſorte neanmoins que ſon diſcours, comme il a déja été dit, ne ſoit pas ſeulement affermi d'os & de nerfs, mais auſſi revêtu de chair & de peau, c'eſt à dire des ornemens de l'Orateur.

Considerez encore à ce sujet, ce que dit saint Augustin : Que l'Orateur Chrétien doit parler de telle sorte, que non seulement il soit écouté *intelligenter*, mais encore, *libenter & obedienter*; c'est à dire, que non seulement on comprenne bien ce qu'il dit, & qu'on en soit touché ; mais qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Et c'est ce qui ne se peut nullement faire par un discours sec & serré, comme sont ceux des Dialecticiens. C'est pourquoi le même saint Augustin ajoute : Que si « ceux devant qui on parle, n'ont pas besoin qu'on « les instruise, mais seulement qu'on les excite, « & qu'on les fasse sortir de leur engourdissement, « qui les empêche de pratiquer les veritez qu'ils « connoissent; c'est-là que sont necessaires les suplications, les reproches, les figures & les expressions « vehementes, & capables de donner du mouvement à ceux qui n'en ont point, & d'arrêter ceux « qui en ont trop, & tout le reste qui peut enlever « l'esprit & gagner le cœur. Or cette sorte de discours ne demande pas un style court & serré; mais un style fort, vehement, abondant & étendu. On voit clairement par-là, en quoi ces deux arts ou facultez conviennent, & en quoi elles sont differentes l'une de l'autre : & combien il est plus difficile de porter la volonté des hommes à pratiquer les veritez qu'on leur enseigne, que d'en convaincre leur esprit par raisons, & de les porter simplement à les croire.

Lib. 4. de doctr. Christ. num. 30.

CHAPITRE III.

Que tout discours se reduit à trois genres, qui sont l'exposition, la preuve ou le raisonnement, & l'amplification.

QUiconque examinera diligemment, & pesera avec attention la nature & les parties du discours, qui est l'instrument de l'art de Rhetorique, dont l'Orateur se sert pour exercer ses fonctions, & pour accomplir ses ouvrages; il trouvera sans doute, que tout le discours des hommes se reduit, ou à exposer simplement quelque chose, ou à raisonner, soit pour l'approuver, ou pour la rejetter; ou à l'amplifier diversement, pour exciter des mouvemens & des affections dans ceux à qui l'on parle. Or nous exposons simplement, quand par un discours tout simple, ou par un recit historique, nous expliquons & faisons entendre nôtre pensée, ou ce qui s'est fait, ou ce qui se peut faire. Nous raisonnons, quand nous usons de preuves & de démonstrations, pour rendre certaine quelque chose dont on doute. Et nous amplifions, lorsqu'étendant & diversifiant nôtre discours en toutes les manieres dont on peut montrer que la chose est tres-grande dans son genre, nous tâchons d'exciter dans les cœurs des Auditeurs, des mouvemens de colere, ou de compassion, de joye ou de tristesse, d'amour ou de haine; & de les porter à l'esperance, à la crainte, à l'admiration, & à toute autre sorte de sentiment.

On sçait assez qu'il y a des lieux communs, & des preuves propres à établir les choses par rai-

ſonnement, & à les amplifier, comme nous l'allons voir peu aprés. Mais parce que la maniere de traiter ces deux derniers genres eſt differente, nous avons mieux aimé les ſeparer l'un de l'autre, pour un plus grand éclairciſſement. Et comme il n'y a point de diſcours, ni de maniere de parler, qui ne ſe trouve dans ces trois genres, il faut que nous faſſions voir dans cet art, comment on les doit mettre chacun dans ſon parfait accompliſſement. Enſorte qu'il ſoit toujours facile au Prédicateur, lorſqu'il s'en preſentera quelqu'un à traiter dans un Sermon, de ſçavoir exactement comment il y pourra réuſſir avec plus d'avantage.

Mais parce que l'ordre & la juſteſſe de tout diſcours, veut que l'on traite d'abord les choſes les plus communes, & enſuite celles qui ſont moins communes & renfermées ſous elles; nous commencerons par expliquer la methode ou la maniere commune de prouver & d'établir les choſes par raiſonnemens, qui s'étend à toutes ſortes de Sermons: & nous donnerons enſuite les préceptes & les regles propres pour chaque ſorte de Sermons en particulier. C'eſt l'ordre qu'ont ſuivi Ciceron dans ſes Livres de Rhetorique, & Ariſtote dans ſes Topiques: car celui-là nous a d'abord ouvert comme une grande foreſt, pour trouver des preuves & des raiſonnemens ſur toutes ſortes de matieres;& eſt enſuite deſcendu aux lieux propres pour traiter les ſujets ou les matieres particulieres: & celui-ci nous a décrit de même les lieux qui ſervent à traiter toutes ſortes de queſtions;& eſt entré aprés dans l'explication des queſtions ou propoſitions particulieres, où il s'agit du genre ou de la définition d'une choſe, ou de ſes proprietez, ou de ſes accidens,

CHAPITRE IV.

Combien il y a de ſortes de queſtions.

PUiſque toute la maniere de raiſonner & de prouver, dont nous avons deſſein de parler dans ce ſecond Livre, eſt deſtinée à traiter quelque queſtion, il me ſemble que nous devons auparavant expliquer, combien il y a de ſortes de queſtions, dont on peut diſputer. Or on en diſtingue de deux ſortes: l'une indéfinie ou indéterminée, communément appellée theſe ou poſition : l'autre finie ou limitée, qu'on nomme hypotheſe, cauſe ou ſujet particulier. La theſe, ou queſtion indeterminée, eſt ce qu'on propoſe en general, ſans déſigner aucune circonſtance de perſonnes, ni de temps, ni de lieux, ni d'autres ſemblables choſes. L'hypotheſe, ou la queſtion finie, eſt ce qui ſe propoſe touchant des choſes particulieres revêtuës de circonſtances, ou des perſonnes, ou du temps, ou des lieux, ou d'autres choſes qui les déterminent. Ainſi, de ſçavoir, s'il eſt avantageux de ſe marier, c'eſt une theſe ou une queſtion indéterminée : mais de ſçavoir, ſi un Philoſophe, ou un vieillard, le doit faire en tel temps, dans un tel lieu, en telle rencontre ; s'il doit prendre une femme étrangere, ſans dot, vieille, ou jeune; ſi Pompée doit épouſer Julie, c'eſt une hypotheſe ou une queſtion finie & limitée. On appelle circonſtance tout ce qui rend une queſtion finie & déterminée, comme la perſonne, la choſe, l'origine ou la cauſe, le temps, le lieu, & le mode,

ou la maniere d'être, dont nous parlerons plus particulierement ailleurs dans la ſuite.

La queſtion infinie ou indéterminée eſt de deux ſortes. Car, ou elle regarde la connoiſſance de quelque choſe, & a pour fin la ſcience : comme s'il s'agiſſoit de ſçavoir ſi la terre eſt ronde ; s'il y a dans le monde une veritable amitié. Ou bien elle regarde la conduite & les mœurs, & a pour fin l'action : comme ſi on doit ſe mêler du gouvernement de la Republique ; par quels moyens on doit cultiver & entretenir l'amitié. La premiere a trois genres, que les Dialecticiens enſeignent diſtinctement dans le traité des propoſitions ſimples & compoſées : ſi la choſe eſt ou exiſte ; ce qu'elle eſt, & quelle elle eſt. Le premier regarde l'exiſtence des choſes ; comme, s'il y a des pigmées ? ſi le monde a toujours été ? s'il ſera toujours de même ? L'autre, leur nature ; comme ſi l'on demande ce que c'eſt que l'ame ? Le troiſiéme, leurs qualitez ; comme, s'il eſt honorable, ou s'il eſt utile d'étudier la Philoſophie ? La ſeconde ſorte de queſtion infinie, qui a pour fin, non la ſcience, mais l'action, eſt ſoûdiviſée en deux genres : l'un eſt pour l'office ou le devoir : comme lorſqu'on demande, s'il faut ſe charger d'enfans, en prendre le ſoin, les traiter avec douceur ? L'autre eſt pour les mouvemens & les affections, qu'il faut ou exciter, ou moderer, ou tout à fait arrêter & détruire. Ce qui renferme les exhortations à la défenſe de la patrie, à l'honneur, & à la gloire ; & tout ce qui ſe dit pour porter à la compaſſion & aux larmes ; pour retenir & appaiſer la colere ; pour raſſurer les courages, & diſſiper la crainte ; pour reprimer les emportemens & les excez de

joye, & pour adoucir les douleurs & les ennuis.

Cette diviſion des queſtions nous fait connoître trois choſes, qui ſont tres-neceſſaires à cet art. La premiere eſt, que pour la theſe, ou la queſtion infinie, il faut une ſource d'invention toute autre que pour l'hypotheſe, ou la queſtion finie. Car pour traiter une queſtion indéterminée, les preuves & les démonſtrations ſe tirent principalement des lieux appellez en Grec Topiques. Et pour l'hypotheſe, elles ſe prennent des circonſtances; parce que cette ſorte de queſtion, comme il a déja été dit, eſt toujours revêtuë des circonſtances qui conviennent aux choſes & aux perſonnes. Il eſt vrai que les preuves & les démonſtrations que l'on tire des circonſtances, ſe rapportent auſſi aux lieux des Topiques, en ce qu'ils en comprennent de toutes ſortes dans leur étenduë. Mais parce que la multiplicité & la varieté des circonſtances eſt toujours grande, & qu'elles fourniſſent beaucoup de preuves & d'argumens, on en a dû faire un traité ſeparé de ces Topiques, pour expliquer plus à fond & plus amplement les choſes qui n'y ſont touchées que ſuccinctement dans le lieu des attributs & des cauſes.

La ſeconde eſt, que cette même diviſion des queſtions nous fait entendre ce que Ciceron, & les autres qui ont écrit de cet art, nous enſeignent par cette regle : Que l'Orateur doit rapporter l'hypotheſe à la theſe; c'eſt à dire la queſtion finie à l'indéfinie. Par exemple : c'eſt une queſtion finie, quand on demande, ſi l'on doit apprendre la Philoſophie d'Ariſtote ? Mais celle-ci, qui en eſt comme une partie : Faut-il ap-

prendre la Philoſophie? eſt une queſtion indéterminée ou infinie, à laquelle l'Orateur doit rapporter la queſtion finie.

La troiſiéme eſt, que cette diviſion ſert encore à nous montrer, que les queſtions qui ont pour fin la ſcience, & celles qu'on appelle d'action ou de pratique, ſe doivent traiter, celles-là d'une maniere, & celles-ci d'une autre. Car dans les queſtions de ſcience, c'eſt aſſez d'expliquer ſeulement la nature de la choſe, ou de la rendre certaine, ſi l'on en doute. Mais dans les autres, il faut non ſeulement faire entendre & rendre certaines à l'Auditeur les veritez qu'on lui propoſe; mais encore l'exciter & le pouſſer à les pratiquer, & pour cela exciter dans ſon eſprit & dans ſon cœur, des mouvemens & des paſſions qui l'y portent. Ce qui demande une force & une vehemence de diſcours beaucoup plus grande, comme nous l'avons montré, en expliquant la difference de la Rhetorique & de la Dialectique.

CHAPITRE V.

Des lieux d'où ſe tirent les preuves, qui ſervent principalement à traiter les queſtions indéterminées.

TOute l'invention des argumens & des démonſtrations, étant deſtinée, ou pour prouver, ou pour amplifier; c'eſt une neceſſité, que tout ce qui ſert à la preuve ou à l'amplification d'un ſujet, convienne, ou ſoit contraire en quelque maniere aux choſes mêmes que nous vou-

lons prouver ou amplifier; puiſque la raiſon & la regle des contraires, eſt toujours la même. Or tout ce qui s'attribuë aux choſes-mêmes, leur convient ou interieurement, ou exterieurement. Car elles ont toutes naturellement leur genre, leur eſpece, leur difference, leurs proprietez, leurs accidens, leurs parties & leur tout, leur cauſe & leurs effets. Et il n'y en a certainement aucune, qui ſoit deſtituée de cette ſorte d'alliez, & d'attributs. C'eſt comme la commune genealogie des choſes; & pour ainſi dire, un arbre genealogique, tel que le dépeignent les Theologiens, qui a toutes ſes alliances rangées devant ſoi & derriere, à droite & à gauche. Le genre de chaque choſe, ſon tout & ſes parties, & les cauſes d'où elle provient, ſont pardevant; & les effets qui naiſſent des cauſes, par derriere. Sa difference, ſa définition, ſes qualitez propres, & ſes accidens, ſont placez à droite & à gauche; ſi ce n'eſt que vous vouliez plûtôt mettre ces deux derniers attributs au rang des effets, parce qu'ils procedent de la forme même de la choſe, comme de leur cauſe.

Quant aux attributs, ou qualitez accidentelles, qu'on appelle adjacentes, ou jointes & liées à un ſujet, quelques-unes ſont neceſſairement attachées aux choſes, & quelques autres ſans neceſſité. Et ce ſont ces dernieres, que les Dialecticiens appellent communément des accidens. Nous diſons donc, que tout ce qui eſt ainſi diverſement lié & attaché aux choſes, leur convient interieurement: mais que tout ce qu'elles ont de ſemblable, ou de different, de plus, ou de moins, ou de pareil, par rapport à d'autres, leur convient exterieurement;

ainsi que les exemples, les témoignages & les oracles que l'on produit à leur sujet. Or c'est à ces attributs de toutes sortes de choses, que les Dialecticiens & les Rheteurs ont donné le nom de lieux; parce que c'est d'eux que l'on tire, comme d'autant de magazins ou de lieux de reserve, toutes sortes de raisonnemens & de démonstrations, soit pour prouver, soit pour amplifier.

Aristote, Ciceron, Boëce, & plusieurs autres excellens Autheurs, qui ont tres-amplement traité de ces lieux, les reduisent tous à deux sortes, par la premiere division qu'ils en font. L'une est des lieux artificiels; & l'autre des lieux sans artifices. Tous les témoignages & toutes les autoritez, & divines & humaines, & tous les divers exemples, c'est à dire, les actions & les paroles remarquables des plus excellens hommes, sont de cette premiere sorte. Et tous les autres lieux, ou attributs, que nous avons dit qui se trouvent dans la substance même de chaque chose, ou qui sont liées en quelque sorte avec elle, soit necessairement, soit sans necessité, se rapportent à la premiere. On appelle lieux artificiels, ceux d'où se tirent les preuves que nous trouvons par nôtre industrie, & par les regles de l'art; & sans artifices, ceux où nous prenons toutes celles qui ne dépendent point de nôtre industrie, mais que nous trouvons toutes faites, quoiqu'il appartienne tres-particulierement à l'art de les employer d'une maniere agreable & avantageuse; si ce n'est, comme dit un Auteur moderne, qu'on veüille croire qu'il n'y a point d'artifices dans ces vers de Lucain: *Rodulph. Agricola.*

. . . *Quis justiùs induat arma*
Scire nefas, magno se judice quisque tuetur.
Victrix causa Deis placuit, sed victa Catoni.
Est-il à propos, ou licite,
De juger qui des deux arme avec plus de droit,
Quand l'un & l'autre a son merite
Par un Juge appuyé, qu'on revere, & qu'on croit?
Les Dieux servent Cesar vainqueur,
Mais Caton se declare en faveur de Pompée, &c.

Mais encore que cette derniere sorte de lieux comprenne seulement les exemples, & les témoignages divins & humains, elle ne laisse pas de nous ouvrir un champ immense de preuves & de raisonnemens: en ce que ce qui se trouve par tout renfermé, soit dans les Ecritures divines, dans les sacrez Canons, & dans les Conciles, dans les Peres & les Docteurs de l'Eglise; soit dans les Livres & les préceptes des Philosophes, des Historiens, & de tous les Sages du monde, nous en peut toujours servir. Car ces sortes de preuves ne se trouvent, ni par l'art, ni par l'industrie de l'Orateur, mais par une grande & exacte lecture de toute sorte d'Auteurs.

Pour revenir maintenant à nôtre dessein, tout le fin de cet art, lorsqu'on a quelque proposition vraye ou fausse à prouver, ou à combattre, est de rechercher diligemment, & d'examiner tout ce qui convient aux deux principaux termes; ou, comme parlent les Dialecticiens, au sujet & à l'attribut de la proposition; c'est à dire, toute la genealogie de l'un & de l'autre terme: sçavoir, leur genre, leur espece, leur définition, & les autres sortes d'attributs dont

dont il a déja été parlé, & qui ſont comme autant de lieux d'où ſe tirent les preuves & les raiſonnemens ſur toutes ſortes de queſtions & de propoſitions. Car lorſqu'on prouve que quelque choſe convient au ſujet & à l'attribut, dans la juſte diſpoſition des termes, il n'y a point de doute, que l'un ne s'affirme veritablement de l'autre; puiſque c'eſt une neceſſité, que les choſes qui conviennent à une troiſiéme, ayent entr'elles le même rapport & la même convenance; & que ſi, au contraire, elles lui ſont oppoſées, elles le ſoient auſſi entr'elles. Ce que le celebre Rodolphe explique par une comparaiſon fort commode: Si vous êtes en peine, dit-il, de ſçavoir, par exemple, ſi deux colomnes que vous voyez éloignées l'une de l'autre, ſont égales, ou inégales, & que pour le connoître, vous appliquiez une même meſure à l'une & à l'autre; vous jugez de leur égalité, ou de leur inégalité, par la convenance ou la diſproportion qu'elles ont chacune par rapport à cette meſure. Il en eſt donc de même du raiſonnement. Et cette troiſiéme choſe ou idée, que l'on doit appliquer à l'une & à l'autre partie, s'appelle le moyen, & ſe prend de tous ces attributs des choſes que nous avons marquez ci-devant.

Mais ce qui nous importe le plus ici, eſt d'éclaircir par quelques exemples, ce que nous avons dit juſqu'ici. Suppoſant donc pour cela, que nous devons traiter du pieux exercice de la ſainte oraiſon, & y porter les hommes, commençons par examiner & rechercher exactement tout ce qui convient à cette vertu, pour en tirer enſuite les preuves & les raiſonnemens qui

peuvent ſervir le plus à la perſuader, & à la faire embraſſer à nos Auditeurs. La Priere a pour genre, la Religion, qui eſt la plus excellente de toutes les vertus morales. Par ſa définition, elle eſt une élevation de nôtre ame vers Dieu; ou une humble demande que nous lui faiſons de nos veritables beſoins. Sa cauſe principale eſt *le ſaint Eſprit* qui nous porte à prier, & qui *prie lui-même pour nous par des gemiſſemens ineffables*. Les autres cauſes ou motifs de la priere, ſont les miſeres frequentes & ordinaires de cette vie; les perils où nous ſommes ſans ceſſe expoſez; la pente & l'inclination malheureuſe que le cœur de l'homme a toujours au mal, & qui le tient dans un continuel beſoin de la grace divine; & l'extrême bonté de nôtre Dieu, qui lui commande d'implorer ce divin ſecours, & qui promet de l'accorder à ceux qui le demanderont.

Les effets de la priere ſont, 1. De nous meriter un accroiſſement de grace & de gloire, comme les autres œuvres de vertu que l'on fait dans un eſprit de charité. 2°. De ſatisfaire à Dieu pour nos offenſes. 3°. De nous obtenir ce que nous demandons, ſi nous la faiſons bien,
Rom. 8.26. & comme il faut. 4°. *De nous fortifier dans l'homme interieur par l'Eſprit de Dieu*, comme dit l'Apôtre; & de nous remplir de ſa lumiere céleſte, de ſes conſolations & de ſes douceurs ſpirituelles. Il y en a enfin beaucoup d'autres, dont le dénombrement ſeroit trop long.

Les eſpeces ou parties de la Priere, ſont la vocale, qui ſe fait par paroles, & la mentale, qui ſe fait par penſées; ou plûtôt celles que l'Apôtre nous a marquées par ces paroles, que Caſſien a tres-exactement expliquées dans ſes

Conferences des Peres : *Je vous conjure avant toutes choses, que l'on fasse des prieres, des supplications, des demandes, & des actions de graces, &c.* Les attributs qui sont comme necessairement attachez à la priere, sont la foy, l'esperance, la charité, l'attention & l'application de l'esprit & du cœur à Dieu, & les autres vertus sans lesquelles la priere ne peut être agreable à Dieu. Il y en a d'autres qui l'accompagnent ou la suivent souvent, comme la pureté de vie, l'amour de la retraite, les saints desirs, la force de l'ame contre le peché, l'ardeur & le zele pour toutes les œuvres de pieté, & le mépris de toutes les choses humaines. Car quand on a une fois goûté la douceur spirituelle, qui est la compagne de la priere, on n'a plus que du dégoût & du mépris pour tout ce qui est mortel. J'ai dit que ces attributs accompagnent ou suivent souvent la priere, & non pas toûjours; parce que nous voyons quelquefois des personnes qui prient, mais qui cependant sont fort negligentes dans la pratique de la vertu & de la justice. 1. Tim. 2.

Les attributs de rapport ou de ressemblance à la priere, sont la lecture, la méditation & la contemplation; parce que ces exercices sont des manieres d'élever le cœur & l'esprit vers Dieu. Son contraire, c'est à dire, ce qui lui est le plus opposé, est l'oubli de Dieu, qui est la cause & l'origine de tous les maux, comme la priere est la source de tous les biens.

Pour ce qui est des exemples & des témoignages, soit des divines Ecritures, ou des saints Peres, qui relevent la priere, & nous en font connoître les avantages & la necessité, nous ne

trouvons partout presqu'autre chose dans les saints Livres. Ces preuves que nous avons nommées des preuves sans artifices, ne dépendent point de l'industrie de l'Orateur : C'est la memoire, & la lecture de toute sorte de bons Livres, qui les fournit. L'oubli de Dieu, qui est opposé à la priere, ne peut pas moins servir encore, que quelqu'autre que ce soit des lieux, pour l'invention des preuves sur ce sujet. Car si nous faisons bien voir quelles sont les funestes & malheureuses suites de cet oubli de Dieu, il sera aisé ensuite de comprendre combien on doit aimer le saint exercice de la priere, puisqu'elle nous délivre de tant de maux, en élevant sans cesse nôtre esprit vers Dieu. Vous voyez donc clairement par cet exemple, quelle abondante provision de preuves & d'argumens on peut faire par cet art sur toutes sortes de sujets. Car aprés avoir recherché sur celui de la priere, tous ces attributs que nous avons marquez, il est facile ensuite d'en tirer les diverses preuves qui peuvent servir à faire éclater ses avantages.

Mais entre ces lieux, le plus fécond & le plus abondant, est celui qui se prend des effets des attributs qui accompagnent ou suivent un sujet, en quelque maniere qu'ils lui conviennent, soit necessairement, ou sans necessité, comme il a déja été expliqué. Car encore que le mieux soit de connoître les choses par leurs causes & par leurs principes, nous raisonnons neanmoins plus souvent & avec plus de facilité, en jugeant des causes par leurs effets, parce qu'ils nous sont toûjours plus connus que les causes. C'est donc ce lieu des effets & de ces sortes d'attributs, qui nous sert pour relever les vertus, en faisant voir

leurs fruits, leurs effets, & les attributs qui leur conviennent; & pour reprendre aussi & décrier les vices, en exposant & amplifiant leurs funestes effets, & tous les maux qu'ils apportent avec eux.

C'est aussi de ces deux sortes de lieux, que Seneque a tiré tant de preuves & de raisonnemens, qu'il employe contre le vice de la colere, en ces termes : Vous me pressez, mon cher « Novat, de vous écrire comment on peut mode- « rer & adoucir les emportemens de la colere. Et « je trouve que c'est avec beaucoup de raison, « que vous craignez particulierement cette pas- « sion, qui est la plus horrible & la plus furieuse « de toutes. Les autres ont quelque chose de pai- « sible & de moderé; mais celle-ci est toute dans « le trouble, & dans une agitation impetueuse, « ne respirant que la vengeance, & se précipitant « au milieu des traits, sans se soucier de soi-même, « pourveu qu'elle perde ceux qu'elle attaque. C'est « pourquoi quelques Sages l'ont appellée une « courte folie, comme ne differant en effet de la « folie que par sa durée. Car celui qu'elle posse- « de, n'est non plus maître de lui qu'un insensé. « Il oublie toute bienséance; il foule aux pieds tout « devoir; il outre avec opiniâtreté tout ce que sa « fureur lui suggere, sans écouter ni raison ni con- « seil; incapable de discerner, ni ce qui est juste, « ni ce qui est vrai, il ne suit que le mouvement « & les impressions des vaines causes qui l'agitent, « semblable à ces ruines qui s'écrasent elles-mê- « mes sur ce qu'elles accablent par leur chute. «

Sen. lib. 1. de ira cohibenda.

Mais afin que vous reconnoissiez vous-même, « que ceux que la colere possede, sont veritable- « ment fous & insensez, regardez ce qui paroît «

» d'eux au dehors. Car comme les marques cer-
» taines d'une fureur insensée dans un homme,
» sont d'avoir le visage menaçant & plein d'auda-
» ce, une affieuse tristesse sur le front, & des re-
» gards de travers; d'être précipité dans ses dé-
» marches, de battre sans cesse des pieds & des
» mains, de changer de couleur, de pousser sou-
» vent des soûpirs, & de les redoubler avec ve-
» hemence: on voit éclater les mêmes signes dans
» un homme abandonné à la colere: Il a les yeux
» étincelans & pleins de feu; le visage rouge &
» enflammé de l'ardeur du sang boüillant, qui s'y
» transporte du fond des entrailles; les levres pal-
» pitantes, les dents serrées, les cheveux herissez,
» la respiration sifflante & à demi suffoquée. Tous
» ses membres sont dans des contorsions affreuses
» par le craquement de leurs jointures; il pousse des
» soûpirs comme des mugissemens de taureau;
» ses paroles précipitées, confuses, & entrecou-
» pées par de grands cris, sont encore accompa-
» gnées de frappemens de mains, & de battemens
» de pieds continuels; & tout son corps est agité
» par des mouvemens pleins de fureur & de mena-
» ces. O spectacle affreux! ô laideur qui feroit
» peur à ces furieux-mêmes, s'ils se voyoient dans
» le temps que la colere les agite, & les défigure
» d'une maniere si horrible! Aussi a-t-il été avan-
» tageux à quelques-uns, de s'être alors regardez
» par hazard dans un miroir, parce que s'y voyant
» si horriblement contrefaits & changez, ils en ont
» été tout troublez & tout confus en eux-mêmes.
» *Quibusdam iratis profuit casu speculum aspexisse;*
» *perturbavit illos & confudit tanta sui mutatio.* On
» peut bien cacher les autres vices, & les entretenir
» secrettement: mais la colere se produit toujours,

& se montre au dehors sur le visage, & plus elle «
est grande, plus elle éclate manifestement. «

Que si maintenant vous voulez encore jetter «
les yeux sur les effets & les suites malheureuses «
de cette passion : Quelle peste fut jamais si per- «
nicieuse à tout le genre humain ? Vous verrez les «
meurtres, les empoisonnemens, les ordures & les «
infamies, que commettent ceux qu'elle agite les «
uns contre les autres. Vous verrez des villes sac- «
cagées, des peuples entiers ruinez, des Princes «
proscrits, & leurs têtes mises à prix, &c. Sene- «
que s'étend ensuite sur plusieurs semblables maux qu'il attribuë à la colere dans ce discours ; dont ce que nous avons rapporté suffit pour montrer quelle est la fécondité de ce lieu, qui se prend des effets & des atrributs exterieurs des choses.

Archytas de Tarente, ce Philosophe Pytagoricien, si celebre par son sçavoir, & par sa vertu, en a usé d'une maniere toute semblable, dans un discours contre la volupté, que Ciceron rapporte de lui en ces termes : De tout ce que la na- «
Cic. lib. de Senect. cap. 12.
ture a mis dans l'homme, il n'y a rien, disoit-il, «
de plus pernicieux, ni de plus mortel que la vo- «
lupté. C'est ce qui souleve les passions dans les «
jeunes gens, & qui les fait courir sans discerne- «
ment à tout ce qui flatte leurs desirs. C'est de là «
que viennent les complots contre l'Etat, les in- «
telligences secrettes avec les ennemis, les bou- «
leversemens des Republiques. Enfin il n'y a point «
de crimes ni d'attentats, à quoi la volupté ne por- «
te ; sans compter les adulteres, & toutes les au- «
tres sortes d'impudicitez, dont elle seule est la «
source. Rien n'est si ennemi de la raison, ni si »
capable d'étouffer en nous cette divine lumiere, «
qui est le plus grand don que Dieu ou la nature

» ayent fait à l'homme. Tant que la volupté nous » domine, il ne faut point parler de temperance. » Cette vertu, ni aucune autre, n'ont point de » lieu dans le royaume de la volupté. Pour le » mieux comprendre, representez-vous un hom- » me dans un ſentiment de plaiſir le plus vif dont » le corps ſoit capable. On ne ſçauroit douter, » que celui qui eſt dans un tel tranſport de plai- » ſir, ne ſoit abſolument hors d'état de rien penſer, » & de faire aucun uſage de ſa raiſon & de ſon eſ- » prit. D'où il ſuit, qu'il n'y a rien de plus déte- » ſtable ni de plus empoiſonné que la volupté, » puiſque lorſqu'elle eſt plus grande, & que ſa » violence dure, elle éteint toutes les lumieres de » l'eſprit.

D. Cypr. de livore.

Saint Cyprien joignant à ces deux lieux la définition & la comparaiſon, s'en ſert pour détourner les fideles du pernicieux vice de l'envie, en « cette maniere : Quelle vermine eſt-ce dans un » homme, & quelle corruption dans ſes penſées, » que cette malignité de l'envie, qui lui rend in- » ſupportable la vertu & le bonheur des autres, & » fait qu'il ne regarde leur merite, & les bien- » faits dont il plaît à Dieu de les favoriſer, que » comme des ſujets de douleur, & des objets de » haine; qu'il tourne à ſon propre dommage tous » les vrais biens qu'il voit dans ſes freres, & que » leur gloire devient ſon ſupplice? Il n'y a plus de » joye ni de plaiſir, non pas même dans le boire & » le manger, pour ceux qui ſont frappez de cette » maladie. Ils ne font que ſoûpirer, que gemir, » & que ſe tourmenter dans eux-mêmes; & com- » me la fureur de l'envie ne ſe montre jamais au » dehors, elle déchire jour & nuit ſans relâche, » les cœurs dont elle s'eſt une fois emparée. Les

autres maux ont leurs bornes ; & tous les crimes «
qui ſe commettent finiſſent par la conſommation «
de l'offenſe. La brutalité d'un impudique ſe ter- «
mine par l'action honteuſe qu'il en commet ; la «
rage d'un meurtrier s'appaiſe, lorſqu'il a exe- «
cuté ſon mauvais deſſein ; l'avidité d'un voleur «
eſt contente, quand il tient ſa proye ; & la ma- «
lice d'un fauſſaire ne l'eſt pas moins, lorſqu'il a «
réuſſi dans quelque fauſſeté. Mais l'envie n'a «
point de bornes. C'eſt un mal qui demeure toû- «
jours, & un peché ſans fin. Plus celui à qui on «
porte envie fait d'heureux progrez, plus l'en- «
vieux eſt tourmenté par le feu de la haine, qui «
l'enflamme & le devore au dedans de lui-même. «
De là viennent cet air triſte & plein de mena- «
ces, & cette pâleur qui lui couvre le viſage, «
ſes regards de travers, le tremblement de ſes lé- «
vres, ſes grincemens de dents, ſes paroles em- «
portées & outrageantes, ſes mains toujours prê- «
tes à quelque ſanglante violence, & armées «
pour cela, ſinon d'épée, au moins de la haine «
mortelle d'un eſprit de fureur. Je ne me ſuis ſer- «
vi de tant d'exemples dans l'explication de ces
lieux, qu'afin de montrer plus évidemment aux
Prédicateurs zelez & ſtudieux, comment les
preuves & les raiſonnemens par leſquels on
veut ou prouver, ou amplifier quelque ſujet,
ſe doivent tirer des choſes qui lui ſont attri-
buées, & que la nature a comme liées & join-
tes avec lui.

Chapitre VI.

De deux autres ſources de preuves, qui ſont le genre du ſujet, & ſes contraires.

NOus avons vû la premiere & la principale ſource de preuves, qui vient des attributs des termes qui entrent dans la queſtion indéfinie ; c'eſt à dire, ſelon le langage des Dialecticiens, qui en ſont le ſujet & l'attribut. Mais il y en a deux autres, qui fourniſſent encore des argumens & des preuves pour traiter cette même ſorte de queſtion. L'une eſt le genre de la choſe, ſoit qu'il ſoit d'une ſeule ou de pluſieurs ſortes ; & l'autre, ce ſont ſes contraires. A l'égard du genre ; poſons pour exemple, qu'un Prédicateur veut s'élever contre l'adultere,& en inſpirer de l'horreur. Il doit pour cela bien conſiderer d'abord les genres de ce crime. Son genre prochain eſt l'impudicité ; ſon genre éloigné eſt le peché mortel. Le deſſein de l'Orateur étant donc de décrier l'adultere, & d'en éloigner ſes Auditeurs, il peut d'abord expliquer combien c'eſt une choſe terrible & dangereuſe, de demeurer long-temps en état de peché mortel, & s'étendre en même temps ſur tous les divers maux que le peché apporte avec ſoi : Et ces maux ſe peuvent recueillir de tous les lieux, c'eſt à dire de tous les attributs qui conviennent au peché. Puis deſcendant au genre prochain de l'impudicité, il pourra mettre en avant ces paroles de l'Apôtre : *Quel-*
1. Cor. 6. *qu'autre peché que l'homme commette, il eſt hors*

du corps : mais celui qui commet fornication, peche contre ſon propre corps, en le deshonorant & le ſoüillant d'une maniere ſi honteuſe. Il pourra encore s'étendre pareillement ſur les maux que l'on attribuë à l'impudicité. Et enfin il viendra aux attributs qui ſont propres à l'adultere, afin de tirer la matiere de ſes argumens & de ſes preuves, des proprietez de ſon ſujet-même ; ce qui eſt ſans doute beacoup plus commode & plus avantageux. Or ces preuves, que l'on tire des genres de chaque choſe, prennent leur force de cette maxime d'Ariſtote, que l'on a jointe avec d'autres à ſes lieux de Logique ; qui eſt, que quand une choſe s'affirme ou ſe nie d'une autre, comme d'une eſpece qu'elle a ſous elle, tout ce qui convient à la choſe affirmée ou niée, convient auſſi à l'eſpece ; c'eſt à dire, ce qui s'affirme ou ſe nie du genre, s'affirme ou ſe nie de l'eſpece ; ou bien, ce qui convient au genre, convient auſſi à l'eſpece. Car il eſt conſtant que les choſes ſuperieures & univerſelles, conviennent aux inferieures ou particulieres qui ſont ſous elle, & que, comme diſent les Dialecticiens, elles en ſont les attributs.

Quant aux choſes contraires à celles que nous traitons, elles ne fourniront pas moins de matiere d'argumens & de preuves ; puiſque la raiſon & la regle des contraires eſt la même, comme l'enſeignent les Philoſophes. Ce qui a lieu non ſeulement dans les autres choſes, mais particulierement dans les mœurs : car plus on fait paroître déteſtables les vices de l'orgueil, de l'impudicité, de l'avarice, & de la colere ; plus on releve en même temps les vertus de l'humilité, de la chaſteté, de la liberalité & de la douceur.

C'eſt pourquoi ſaint Cyprien, aprés avoir loüé l'utilité, l'importance, la neceſſité, & les autres avantages de la patience, expoſe enſuite comme en détail, les maux de l'impatience; afin, comme il le dit lui-même, de faire éclater davantage les loüanges de la patience, qui nous
„ en délivre. Voici ſes propres paroles: Afin donc,
„ mes chers freres, que le bien de la patience pa-
„ roiſſe dans ſon éclat, conſiderons au contraire les
„ maux que l'impatience entraîne aprés elle. Car
« ſi la patience eſt le bien de Jeſus-Chriſt, l'im-
„ patience au contraire eſt le mal du tentateur.
„ Et comme celui en qui Jeſus-Chriſt habite & fait
„ ſa demeure, ſouffre tout avec douceur; celui
„ dont la malice du tentateur poſſede le cœur, eſt
„ au contraire toujours impatient & emporté, &c.
„ Et un peu aprés il conclut ainſi: En un mot, pour
„ n'être pas long dans le dénombrement de tous ces
„ maux; l'impatience dans l'homme détruit pour ſa
„ ruine, tout ce que la patience bâtit pour ſa gloire.
„ Ainſi, mes chers freres, ayant peſé avec ſoin,
„ & les biens de la patience, & les maux de l'im-
„ patience, conſervons & pratiquons pleinement
„ la patience, qui nous fait demeurer en Jeſus-
„ Chriſt, afin que nous puiſſions arriver avec lui
„ à la gloire de Dieu.



CHAPITRE VII.

Que l'Orateur Chrétien a beſoin d'une entiere connoiſſance des choſes qu'il doit traiter, pour ſe pouvoir ſervir de la methode des lieux.

PUiſque la matiere des preuves & des raiſonnemens que nous employons dans nos diſcours, ſe doit tirer de tout ce qui convient naturellement aux choſes que nous avons à traiter; il faut pour cela ſans doute que nous en ayons auparavant une pleine & entiere connoiſſance. Car que me ſert-il d'apprendre de la Dialectique, qu'il faut obſerver en chaque choſe, ſon genre, ſa définition, ſes paſſions, & ſes affections propres, ſes cauſes, ſes effets, ſes parties, & d'autres ſemblables attributs, ſi je ne connois pas auparavant à fond tous ces points? Et comment les puis-je connoître, ſi je ne ſuis pas bien éclairé dans la ſcience ou la diſcipline qui en traite, & qui les enſeigne? C'eſt pourquoi lorſque je conſidere cet art des Topiques, je le trouve ſemblable à ces Arts, qui enſeignent bien la methode ou maniere de faire leurs ouvrages, mais qui neanmoins en empruntent d'ailleurs la matiere. Telle eſt la Pharmacie, qui montre comment, & de quelles drogues ſes divers remedes ſe doivent faire, mais qui emprunte d'ailleurs les differentes ſortes de ſimples, & de drogues dont elle les compoſe ſuivant ſes regles. La Dialectique enſeigne donc de même dans les queſtions qu'elle traite, la methode de trouver les attributs qui conviennent aux choſes par leur

propre nature, afin d'en tirer des argumens justes & convenables à sa fin. Mais ce n'est point elle qui fait ces attributs; elle les prend des sciences particulieres, qui traitent de ces choses, comme de leur propre matiere.

Ainsi cette consideration nous donne lieu d'inferer, qu'un Prédicateur doit être fort instruit & éclairé dans la morale & dans toute la saine doctrine du Christianisme; parce qu'ayant toujours à parler des vertus & des vices, des preceptes & des ordonnances de la Loy divine & de l'Eglise, des Sacremens & des Mysteres de la Foy, & de toute la créance des Fidéles, il doit connoître & sçavoir à fond toutes ces choses autant qu'il lui est possible, pour pouvoir tirer de tous les attributs qui leur conviennent, les preuves & les argumens qui peuvent servir à persuader, ou à dissuader, à approuver ou à condamner, à amplifier ou à diminuer. Mais où trouvera-t-il cette abondance de matiere sur tous ces divers sujets, sinon dans la lecture des saintes Ecritures, & des divers ouvrages des anciens Peres? Il faut donc qu'un Prédicateur, avant que d'entrer dans l'exercice de son ministere, soit rempli d'une lecture exacte & studieuse de toutes sortes de saints Livres, & de bons Autheurs, afin que *comme un Docteur sçavant en tout ce qui regarde le royaume du Ciel, il tire de son tresor des choses nouvelles & anciennes.* Car ceux qui ne commencent à lire les saints Peres, que lorsqu'ils entrent dans l'emploi de la prédication, ne peuvent pas tirer de leur trésor des choses anciennes & nouvelles, selon le conseil de Jesus-Christ; mais seulement de nouvelles. De là vient que saint Gregoire reprend forte-

Math. 13. 52.

ment ceux qui s'y ingerent ſans cette préparation. Que ceux, dit-il, que leur âge, leur inſuffiſance, ou quelqu'autre defaut éloigne de ce ſaint employ, & qui neanmoins s'y portent avec précipitation, prennent bien garde qu'en s'engageant à la haſte & à contre-temps à porter cette charge qu'ils ne peuvent pas encore ſoûtenir, ils ne perdent tout le bien qu'ils pourroient accomplir, s'ils le faiſoient dans le temps, & avec les diſpoſitions convenables. Qu'ils craignent de reſſembler aux petits des oiſeaux, qui voulant prendre leur vol trop haut, avant que d'avoir les aîles aſſez fortes, retombent à bas, & ſe perdent: ou à une femme qui ayant conçû, produit ſon fruit avant qu'il ſoit formé, & ne remplit qu'un tombeau, au lieu d'augmenter ſa maiſon.

Or ce que demande d'abord cette étude & cette recherche qui ſe fait par la lecture, eſt un diſcernement & un choix judicieux des choſes que l'on en doit tirer; afin que ſans s'arrêter à ce qui eſt commun, trivial, & ſouvent rebattu, on n'en recueille que les endroits les plus excellens, non pas tant par l'éclat & l'attrait des paroles, que par la nobleſſe des penſées, & par les grands ſens, qui s'y trouvant renfermez en peu de paroles, leur donnent la force & le poids des ſentences: en ſorte que le Prédicateur ait lieu de s'étendre un peu, pour déveloper ces ſens & ces penſées, & les mettre dans leur jour. Outre ce diſcernement & ce choix, il eſt encore important, & même tres-neceſſaire, d'avoir une maniere de regiſtre, où toutes les choſes qui ſont des ſujets propres à la prédication, ſoient intitulées ſéparément & par ordre au

haut de divers feüillets en blanc, comme autant de chefs, sous lesquels on puisse ranger tout ce qu'on a trouvé de considerable sur chacune; & d'écrire de même les remarques les plus belles & les plus édifiantes, que l'on pourra faire sur plusieurs choses qui regardent les Evangiles que l'Eglise lit aux Fideles les Dimanches & les jours de Fête.

Pour moi, j'estime que ces sortes de lieux propres & singuliers, sont tres-utiles & tres-necessaires à un Prédicateur, afin que dans les occasions où il doit parler, par exemple, de l'humilité, de l'amour de Dieu & du prochain, de la patience, de l'abstinence, de l'exercice de la priere; ou au contraire de l'orgueil, de l'avarice, & de la dureté envers les pauvres, il n'ait qu'à consulter son recueil sur chacun de ces sujets, & en prendre & choisir comme d'un amas de provision, ou de son propre magazin, tout ce qui lui semblera le plus avantageux au sujet qu'il doit traiter.

Il ne doit pas même se contenter de la lecture seule, il faut encore qu'il ne néglige rien de ce qui se dit de fort & de grave, soit par d'autres Prédicateurs, ou par des personnes d'esprit, de quelque état ou condition qu'ils soient; ni même de ce qui lui vient dans l'esprit pendant qu'il est occupé à autre chose, & qui a quelque force & quelque poids pour son ministere; mais qu'il écrive aussi-tôt le tout succinctement sur ses tablettes, ou sur quelque petit papier, pour le placer en suite à loisir en son rang dans son recueil: Car nous tournons & manions avec bien plus de force & d'adresse, & avec une plus heureuse fecondité dans nos discours, les choses qui

qui ſont ainſi à nous, comme étant des armes plus proportionnées à nos forces & à nôtre corps. Et la proviſion que nous en faiſons par ce ſoin & cette diligence, augmentant peu à peu tous les jours, ſe trouve aprés quelques années devenuë un tréſor preſque inépuiſable de preuves & de raiſons, de rencontres d'eſprit, & de penſées excellentes & choiſies ſur toutes ſortes de ſujets.

Quant à la lecture de l'Ecriture ſainte, il faut en s'y appliquant avoir ſoin de choiſir particulierement les endroits dont le ſens eſt plus profond & plus caché, comme il s'en trouve pluſieurs dans les Livres des Prophétes, & de la Sageſſe, & qui étant mis dans leur jour, frapent plus vivement l'eſprit & le cœur des auditeurs, comme par un nouvel éclat ajoûté à leur propre dignité. Car pour ce qui eſt des paſſages communs & plus uſitez, qui ſe trouvent par tout dans les autres Livres, & où le ſens de l'Ecriture eſt d'autant plus viſible, qu'il eſt exprimé d'une maniere plus ſimple & peu figurée, ils ne touchent pas tant, à moins qu'on n'y en ajoûte un plus ſpirituel, par quelqu'explication remarquable, fondée ſur les ſentimens des Saints, qui de communs les rende en quelque façon nouveaux.

On doit auſſi faire en ſorte de joindre à la plûpart des paſſages de l'Ecriture quelque éclairciſſement conſiderable, qui en découvre les vûës les plus ſpirituelles qui entrent dans le fond de la pieté, ſoit en peſant & examinant la force & la gravité des ſentences, ſoit en expliquant & développant les paroles figurées, dont une ſeule renferme ſouvent une grande étenduë de

ſens & de veritez. On doit cependant prendre garde de ne pas employer une foule de paſſages de l'Ecriture pour la preuve d'une ſeule choſe, comme font quelques-uns par une vaine oſtentation de leur grande memoire, ou d'une profonde érudition, plûtôt que par aucun veritable deſir d'édifier leurs auditeurs. Il faut ſe contenter d'en choiſir avec prudence quelques-uns des plus formels & des plus propres, pour ce qu'on veut perſuader, ſans écouter le dangereux amour de nos propres penſées, qui ne tend qu'à ſatisfaire la cupidité & la vanité de nôtre cœur. On ne manque pas d'occaſions de ſe ſervir aprés utilement en d'autres rencontres, de ceux qu'on n'y a pas employez dans le temps.

Ceux donc qui auront eu ſoin de s'acquerir ce tréſor par une exacte & diligente application à l'étude & à la lecture des ſaints Livres dans le temps convenable, avant que de ſe donner à la prédication, ne manqueront pas d'y paroître toujours pleins de poids & de gravité, jointe à une feconde vivacité dans leurs diſcours, & de remporter beaucoup de fruit de leur travail. Mais que doit-on attendre des autres qui s'y ingerent, étant tout vuides, indigens & ſteriles, ſinon qu'ils laiſſeront infailliblement leurs auditeurs, tels qu'ils étoient eux-mêmes lors qu'ils ſont entrez dans cette fonction.

C'eſt pourquoi un Prédicateur doit mettre ſon application & ſon étude principale dans la lecture des divines Ecritures, & des ſaints Peres, afin d'appuyer, d'enrichir, & de fortifier de leurs raiſons & de leurs penſées les plus ſolides & les plus édifiantes, & de leurs expreſ-

ſions mêmes, les raiſons & les penſées qu'il trouvera dans ſon propre eſprit, & tout ce qui ſera de ſon invention dans ſes diſcours: Car la veine de l'eſprit humain eſt fort petite & limitée. A moins qu'elle ne ſoit aidée & fortifiée par les études & les ſciences des autres, comme par un ſurcroît de diverſes lampes qui l'éclairent, il ne donnera que tres-peu de lumiere. Delà vient que l'on ne trouve preſque rien d'excellent & de remarquable dans la lecture de tant de Sermonaires, ou d'Homelies, qui ont paru en nôtre ſiécle; parce que les Auteurs qui les ont produites ſe ſont contentez de ce qu'ils ont trouvé dans eux-mêmes, & tiré de leur propre fond par leur travail, croyant que ces productions de leur propre eſprit, dont ils étoient charmez, plairoient de même aux autres.

Un Prédicateur a donc certainement beſoin d'une grande lecture de toutes ſortes de bons Auteurs, & ſur tout des Livres ſaints & faits par l'Eſprit de Dieu, & d'une exacte recherche des ſentences les plus remarquables, & qui ont plus de poids & de gravité pour faire de vives impreſſions ſur l'eſprit & le cœur. Et c'eſt ce qui me fait croire, que la raiſon qui a fait dire aux Anciens que la nature fait le Poëte, mais que l'homme fait l'Orateur, n'eſt autre, ſinon que le genie de la poëſie eſt un bien-fait dont le Poëte eſt principalement redevable à la nature, mais que la faculté oratoire, ou l'art de l'Orateur ne s'acquiert que par une étude laborieuſe, & par une lecture continuelle, accompagnée de méditation, par un grand exercice, & par l'imitation.

Or il me ſemble qu'entre les Auteurs ſacrez, Jeremie, pour ne rien dire des autres ſaints Prophetes, quoique moins poli dans le choix des paroles, comme dit ſaint Jerôme, doit être principalement regardé comme un excellent & admirable Prédicateur : Car il eſt plein de figures ſi éloquentes & ſi animées du feu de ſon zele; la force & la vivacité de ſes paroles eſt ſi grande; il amplifie en tant de manieres effrayantes la colere de Dieu, & il s'éleve de même par des expreſſions ſi picquantes contre les déreglemens des hommes, qu'il eſt preſque impoſſible de rien imaginer de plus grave, de plus vehement, & de plus proportionné à la grandeur & à l'importance de ſes prédictions, de ſes menaces, & de ſes exhortations.

A l'égard des Peres de l'Egliſe, on doit s'attacher ſur tout, à ſaint Chryſoſtome, comme étant le plus éloquent, & d'ailleurs ayant un ſi merveilleux talent de ſe proportionner à la portée du peuple, qu'il n'arrive preſque jamais que ſon diſcours tende à autre choſe, qu'à l'inſtruction ſalutaire & à l'édification de chacun. La lecture des ouvrages de cet homme admirable, ſervira toujours beaucoup pour le poids & la gravité des ſentences, pour la force de l'élocution, & pour la maniere de remuer les eſprits & les cœurs; ſur tout ſi l'on a ſoin de ſe les rendre familiers à force de les lire : Car, comme dit tres-

Lib 4. de Doct. Chriſt.

» bien le grand ſaint Auguſtin, ſi on apprend à
» parler en frequentant les perſonnes qui parlent
« bien; qui empêche qu'on ne devienne éloquent,
» à force de frequenter les perſonnes éloquentes ?
» Et d'où ſont venus les preceptes de l'éloquence,
» ſinon de ce qu'on a obſervé dans ceux qui avoient

reçu de la nature même des talens & des dispo- «
sitions avantageuses pour parler éloquemment. «
C'est pourquoi ce saint Docteur ajoûte ensuite, «
qu'ayant l'esprit vif & penetrant, on acquiert «
plus facilement l'éloquence par l'assiduité à lire «
& à écoûter les discours des hommes éloquents, «
que ceux qui s'attachent à l'étude des preceptes «
de l'art, pourvû sur tout qu'on s'applique à les «
imiter. «

CHAPITRE VIII.

Des lieux, & des Argumens qui se tirent particulierement des circonstances des choses & des personnes.

OUtre ces lieux communs, dont nous avons parlé, on en établit d'autres, qui fournissent particulierement des preuves & des argumens par les circonstances des choses, & des personnes, qui se raportent aux premiers, & en sont comme des suites & des dépendances. On les traite neanmoins séparément, parce qu'ils appartiennent à certains genres de questions, dont ils touchent la nature de plus prés, que ces lieux communs qui ont une bien plus vaste étenduë. Mais il est en quelque façon necessaire de rapeller ici dans nôtre esprit, ce que nous avons dit au commencement de ce deuxiéme Livre: Qu'il y a deux sortes de questions où l'éloquence s'exerce; car il y en a qui consistent en des termes communs, ou qui sont proposées en general, que les Rheteurs appellent indéfinies & universelles, ou *des Theses:* Et d'autres qui

ſont bornées par quelque fait, & qui deſcendent au détail des circonſtances, des actions & des perſonnes, c'eſt à dire qui ſont exprimées en des termes & des noms propres & ſinguliers, qu'ils appellent au contraire des queſtions déterminées & particulieres, ou *des hypotheſes*. S'il s'agit de traiter, par exemple, de l'énormité de l'adultere en general, c'eſt une queſtion indéfinie, ou une theſe. Mais ſi l'on veut parler de l'énormité de l'adultere de David, c'en eſt une particuliere & déterminée, ou une hypotheſe. C'eſt de même une queſtion de la premiere ſorte, quand on fait l'éloge de l'obéiſſance, ou de la chaſteté en general; & quand on veut exaggerer & relever l'obéiſſance d'Abraham, ou la chaſteté de Joſeph en particulier, c'en eſt une de la ſeconde. Or ces lieux communs, dont il a déja été parlé, conviennent proprement à ces queſtions du premier genre, que nous appellons des Theſes. Mais pour celles du ſecond, ou les hypotheſes, on ne ſe ſert pas ſeulement de ces premiers lieux, mais encore plus particulierement, & avec plus d'avantage, de ceux que nous diſons qui ſe tirent des circonſtances des choſes & des perſonnes, parce qu'ils comprennent ce qui convient à chaque perſonne, & à chaque choſe en particulier. Il faut donc expliquer quelles ſont ces circonſtances.

On conſidere dans les perſonnes ces onze circonſtances: Le nom; la naiſſance; la nourriture, ou l'éducation; la fortune; l'habitude, ou le talent particulier; l'affection du corps & de l'eſprit; les inclinations, les deſſeins; les avantures; les actions, ou les faits; & les diſcours.

La principale circonſtance du nom, eſt d'avoir

été donné pour quelque raiſon inſigne & extraordinaire.

On comprend dans celles de la naiſſance, le ſexe, la nation, la patrie, la liaiſon des parentez & des alliances, l'âge, & la dignité, c'eſt à dire la condition ou la qualité. Le ſexe, ſi c'eſt un homme ou une femme. La nation, ſi c'eſt un Grec, ou un étranger. La patrie, s'il eſt d'Athenes, ou de Lacedemone. La liaiſon des parentez, qui ſont ſes anceſtres, & de quels parents il eſt né. L'âge, ſi c'eſt un enfant, ou un jeune homme, un homme fait & dans ſa force, ou un vieillard. La dignité, ou condition, ou qualité, renferme les commoditez ou incommoditez, & les dons de la nature, qui regardent le corps & l'eſprit, comme ſi la perſonne eſt forte ou foible, de grande ou de petite taille, bien ou mal faite, promte ou lente dans ſes actions; ſi elle a l'eſprit vif & penetrant, ou peſant & émouſſé : ſi elle a bonne memoire, ou ſi elle oublie facilement: ſi elle eſt civile, officieuſe, modeſte & patiente, ou au contraire. Et en un mot on doit conſiderer dans la naiſſance, tous les talents du corps & de l'eſprit, qui ſont des dons de la nature; car ceux qui s'acquierent par le travail & par l'induſtrie, appartiennent à l'habitude, dont nous parlerons enſuite.

Dans la nourriture ou l'éducation d'une perſonne, il faut conſiderer chez qui, en quelles mains, & ſous quelle diſcipline il a été élevé : Quels maîtres il a eu, ſoit pour ſes études, ſoit pour ſa conduite & pour le reglement de ſes mœurs : Quels ſont ſes engagemens & ſes liaiſons d'amitié : A quoi il s'occupe; quel eſt ſon negoce, ſon commerce & ſon emploi : Comment

il gouverne ſa famille, & quelle conduite il tient ordinairement dans ſa maiſon.

Dans la forrune, on regarde ſi la perſonne eſt de condition libre ou eſclave; riche ou pauvre: ſi c'eſt un ſimple particulier, ou un homme public, puiſſant & élevé en dignité; & s'il l'eſt juſtement ou avec injuſtice: S'il eſt dans la fortune, & s'il eſt conſideré, ou au contraire: s'il eſt heureux dans ſes enfans, & quels ils ſont. Et s'il s'agit d'une perſonne qui ne ſoit plus en vie, il faudra auſſi conſiderer quelle a été ſa mort.

Nous appellons affection toute ſorte de mouvement, ou de changement qui ſe fait dans le corps ou dans l'eſprit pour quelque raiſon, ſelon le temps & les rencontres, comme la joye, le deſir, la crainte, l'inquietude, la maladie, la déformité, les foibleſſes, & les autres choſes ſemblables & de même genre.

L'inclination ou l'étude, *ſtudium*, eſt une continuelle & vehemente application de l'eſprit à quelque choſe qui l'occupe avec beaucoup de plaiſir, comme à la Philoſophie, à la Poëſie, à la Geometrie, & à toute autre ſorte de ſcience & de belles lettres.

Les deſſeins ſont les raiſons que l'on invente & que l'on ſe forme de faire quelque choſe, ou de ne la pas faire.

Pour ce qui eſt des actions ou des faits, des avantures, & des diſcours, on les conſidere par raport au temps paſſé, au preſent, & à l'avenir; c'eſt à dire qu'on regarde ce qu'une perſonne a fait, ce qui lui eſt arrivé, & ce qu'elle a dit: ce qu'elle fait maintenant, ce qui lui arrive, & ce qu'elle dit: ce qu'il faudra qu'elle faſſe, ou qui lui arrive, ou qu'elle diſe.

De toutes ces circonſtances, que nous voyons attribuées aux perſonnes, on peut tirer divers argumens, ſoit pour prouver, ſoit pour amplifier. Pour celle du nom, que nous avons miſe la premiere, elle n'en fournit que rarement, ſi ce n'eſt lorſque le nom-même a été impoſé pour quelque raiſon toute ſinguliere; comme le glorieux nom de Jeſus, & ceux d'Abraham, de Sara, d'Iſaac, de Jacob, d'Iſraël, de Joſeph, de Jean, de Pierre, & d'autres ſemblables.

Mais on en tire ſouvent de tres-juſtes, & fort à propos des noms appellatifs; & c'eſt ce qu'on appelle argumenter par l'étymologie; comme quand on dit: qu'à proprement parler, la plûpart des gens du monde ne ſe divertiſſent jamais; parce que ſe divertir, c'eſt ſe deſappliquer des occupations ſerieuſes, & qu'ils ne s'appliquent jamais ſerieuſement. Ce lieu approche beaucoup de la définition, & ſe doit mettre au rang des premiers. C'eſt de ce même lieu, que ſaint Jerôme ſe ſert, quand il dit à Heliodore: Que faites-vous dans le grand monde, vous qui êtes Religieux ſolitaire? *Quid facis in turba, qui Monachus es?* Et à Nepotien: Que les Clercs conſiderent ce que ſignifie leur nom; & qu'aprés en avoir bien compris la définition, ils s'efforcent d'être en effet ce qu'ils ſont appellez. Car le nom de Clerc, qui vient du Grec κλῆρος, que l'on traduit en Latin *ſors*, ſignifie, ſort, partage, ou heritage; & c'eſt pourquoi ils ſont ainſi appellez; ou parce qu'ils ſont l'heritage du Seigneur, ou parce que le Seigneur eſt leur heritage.

On trouve dans la naiſſance, des raiſons pour exhorter à l'amour & à l'exercice des vertus,

ſçavoir, afin de ne pas dégenerer de la probité & de la nobleſſe de ſes peres. Elle en fournit auſſi, pour s'étendre & s'élever contre la corruption & la méchanceté de ceux qui s'en rendent indignes. Et c'eſt d'elle encore, que viennent les préjugez du déreglement & de la corruption des mœurs de ceux qui ſont nez de parens impies & ſcelerats. Tel eſt ce proverbe : d'un méchant corbeau, méchant œuf : Et ce raiſonnement : c'eſt un méchant, parce qu'il eſt né de méchans parens. On raiſonne de même de la nation : Il eſt Carthaginois : c'eſt donc un traître. C'eſt un Cretois : il eſt donc menteur. Car *les Cretois*, comme dit ſaint Paul, *ſont toûjours menteurs ; ce ſont de méchantes bêtes, qui n'aiment qu'à manger, & à ne rien faire.*

Par la circonſtance du ſexe, on montre dans les femmes, non ſeulement leur inconſtance, ſelon cette maxime : *Varium & mutabile ſemper fœmina* ; la femme eſt une choſe toujours variable & changeante ; mais auſſi la vehemence de leurs paſſions ; car ce ſont, comme l'on dit, des animaux ſujets à des mouvemens extrêmes, & d'amour, & de haine. De là eſt venu cette penſée de Publius Mimus : Ou une femme aime fortement, ou elle hait de même ; il n'y a point de milieu : *Aut amat ardens mulier, aut odit : nihil eſt tertium.* C'eſt par cette circonſtance du ſexe, que l'on amplifie, & qu'on releve d'ordinaire la conſtance & la fermeté de la foi de l'admirable Mere des Machabées, de ſainte Felicité Dame Romaine, & de ſainte Symphoroſe, toutes trois meres chacune de ſept enfans martyrs, & martyres elles-mêmes, plus admirables qu'on ne peut dire, ayant vû ſouffrir à leurs en-

ſans, & ſouffert avec eux des cruautez preſqu'incroyables, avec un courage mâle, que rien ne pouvoit ébranler. C'eſt auſſi par-là même, que ſaint Cyprien releve la generoſité de tant de Vierges & de Femmes ſaintes de ſon temps, qui ſe ſont élevées au deſſus de la foibleſſe de leur ſexe, juſqu'à fouler aux pieds les tourmens des bourreaux: Une femme, dit ce Pere, laſſe la cruauté des bourreaux par ſon courage, & elle ſe montre plus forte dans les tourmens, que les bourreaux-mêmes qui la tourmentent: *Fœmina torta viris torquentibus fortior eſt.*

L'âge ſert de même à trouver des penſées: Il faut lui pardonner, dit Terence, ce n'eſt encore qu'un enfant. Il a aimé autant que l'âge le lui a permis. Il eſt croyable que cet homme eſt capable de conſeil, & qu'il a ſoin de ſon affaire, puiſqu'il eſt deja fort avancé en âge.

C'eſt encore la maniere de raiſonner par la nourriture & *l'éducation.* C'eſt un méchant; car il a été mal élevé. Il s'eſt appliqué au mal dés ſa jeuneſſe, & il l'a toute paſſée ſous des Maîtres impertinens & de mauvaiſe vie. Par *l'affection*, ou la diſpoſition de l'eſprit: comme: ſi cet homme a dénié le dépôt qui lui a été confié, pourquoi s'en étonner? n'a-t-il pas toûjours été un grand ſcelerat? On peut auſſi rapporter ici les perfections & les vices de l'eſprit. Par *la fortune*, ou la condition. Il eſt devenu fier, & a le cœur fort haut, pour un peu de bien qui lui eſt arrivé. Le pauvre eſt mépriſé partout. C'eſt à cette même circonſtance, qu'appartient cet endroit de l'Eccleſiaſtique: *Si vous êtes riche, vous n'êtes pas exemt de faute.* Et cet autre encore: *Que le* *Eccli.* 11.
riche parle, tous ſe taiſent, & ils relevent ſes pa- *Ibid.* 13.

roles jusqu'au Ciel Que le pauvre parle, on dit: Qui est donc celui-ci? Par *les engagemens de societé & d'amitié* : comme cette sentence de Salomon : *Celui qui marche avec les sages deviendra sage ; l'ami des insensez leur ressemblera.* Et celle-ci : *Celui qui touche la poix en sera gâté, & celui qui se joint au superbe, deviendra superbe.* De là vient la regle que se font les Sages du monde, & qu'ils expriment en ces termes : *Dites-moi avec qui vous irez, & je vous dirai ce que vous ferez.* Pour marquer par-là, que rien n'est plus puissant sur l'esprit des hommes, que l'exemple de ceux avec qui ils sont unis par l'amitié, & par le commerce de la vie. Par *les études & les inclinations* : Comme quand on dit de quelqu'un, qu'il n'est pas un homme de plaisir, parce qu'il aime trop les lettres. Par *les actions ou les faits* : Il faut confier à Pompée toute cette guerre contre Mythridate, puisqu'il en a déja si heureusement terminé tant d'autres.

Prov. 13.

Eccli. 13.

Quant aux circonstances des choses, ou des faits qui sont en question, on les reduit à sept, qui sont, l'espece, la cause, le lieu, le temps, l'occasion, la maniere, les facultez, ou les instrumens.

L'espece est une complexion courte & abregée de toute une chose, ou de tout un fait, & qui en contient la nature & la qualité principale; comme quand on dit : Il s'agit d'un assassinat commis en la personne d'un pere, ou d'une trahison contre la patrie : Ces mots, assassinat d'un pere, trahison de la patrie, marquent l'espece du fait.

La cause est la chose qui en produit une autre, ou celle qu'on se propose, & que l'on pre-

tend d'obtenir. Ce qui comprend & la cauſe efficiente, & la fin pour laquelle on agit. On tire des argumens de la cauſe efficiente, en montrant qu'un effet eſt, ou n'eſt pas, parce qu'il a eu, ou qu'il n'a pas eu de cauſe ſuffiſante. Et on en tire encore plus ordinairement de la fin, ou pour montrer qu une choſe eſt imparfaite, comme, qu'un diſcours eſt mal fait, lorſqu'il n'eſt pas propre à perſuader: ou pour faire voir qu'un homme a fait ou fera quelque action, parce qu'elle eſt conforme à la fin qu'il a accoûtumé de ſe propoſer; ou au contraire, qu'on ne le doit pas ſoupçonner d'une telle action, parce qu'elle ſeroit contraire à ſa fin. Ce qui a fait dire à un Juge tres-éclairé, qu'en ces rencontres, on doit examiner avant toutes choſes, *cui bono?* C'eſt à dire, quel interêt un homme auroit eu à faire une choſe, parce qu'il y en a peu qui n'agiſſent ſelon leur interêt.

La maniere de raiſonner par *le lieu*, ſe découvre aſſez par le bon ſens, en conſiderant ſi c'eſt un lieu ſaint ou prophane, public ou particulier, étranger, ou propre & appartenant à l'auteur du fait dont il s'agit.

Le temps eſt une certaine partie de l'éternité, déſignée diſtinctement par une certaine quantité, ou par un certain eſpace de la durée d'une année, ou de quelque mois, de quelque jour, ou de quelque nuit.

L'occaſion eſt auſſi une partie ou un eſpace de temps, mais joint avec une commodité propre & favorable, pour faire, ou pour ne pas faire quelque ſorte de choſe. Et c'eſt ce qui fait la difference de l'occaſion avec le temps, quoique dans le genre l'un & l'autre ſoient une mê-

me chose. Car le temps ne marque que ce certain espace que l'on considere particulierement dans le cours d'une ou de plusieurs années, dans tout un jour ou dans toute une nuit. Mais dans l'occasion, on comprend avec l'espace du temps, la commodité qui lui est jointe, de faire ou de ne pas faire certaines choses.

La maniere est ce qu'on répond, quand on demande comment, & par quel esprit un homme a fait une chose : comme, si c'est par une passion d'honneur ou d'interêt ; par un mouvement de colere ou de vengeance ? La prudence & l'imprudence sont comme les parties de cette circonstance. La prudence est requise dans ce qui se fait, soit ouvertement ou en secret, soit par force, ou par persuasion. Et à son défaut, l'imprudence peut être employée pour excuse, par rapport à ses parties, qui sont, l'ignorance, le hazard, ou le malheur & la necessité ; & à la disposition de l'esprit de celui qui a commis le fait ; c'est à dire, à l'état de douleur & de chagrin, de trouble & d'emportement, auquel la colere, ou l'amour, ou d'autres semblables passions l'ont pû reduire.

Les facultez sont les moyens, ou par lesquels on peut executer plus facilement un dessein, ou sans lesquels il n'est pas possible d'en venir à bout. On comprend aussi dans ce genre, les instrumens qui servent à faire quelque chose. La faculté & l'occasion donnent de grandes facilitez, & des commoditez favorables pour l'execution des desseins & des entreprises.

Voilà quelles sont les circonstances qu'on attribuë aux personnes, & aux choses singulieres

qui les accompagnent d'ordinaire, & d'où l'on puise des argumens dans les questions ou propositions particulieres, qu'on appelle des hypotheses; quelques-uns les ont toutes comprises en d'autres termes dans ce seul vers Latin.

Quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur? quomodo? quando?

1. *Quis*? qui est-ce? quel homme? un Grec, un Romain, un brave, un lâche: & ainsi des autres circonstances attribuées aux personnes.

2. *Quid*? qu'est-ce, de quoi s'agit-il? quelle est la nature, l'espece & la qualité de la chose ou du fait en question? comme d'un vol, d'un sacrilege, d'une action honnête, ou honteuse, utile, nouvelle, inhumaine, &c.

3. *Ubi*? Où? en quel lieu? dans une Eglise, dans le fond d'un bois, &c.

4. *Quibus auxiliis*? Par quels moyens, & avec quels secours?

5. *Cur*? Pourquoi? par quels motifs, & dans quelle vûë? par haine, par colere, par l'esperance ou par l'attrait de quelque gain.

6. *Quomodo*? Comment, & de quelle maniere? en cachette, ou à la vûë de chacun; avec une épée, par quelque sorte de piege, ou de tromperie; par poison, par enchantemens, par des personnes interposées, &c.

7. *Quando*? En quel temps? quand l'a-t-il fait? hier, de jour, ou de nuit, &c.

Toutefois le principal usage des circonstances n'est que pour amplifier, ou pour diminuer; car il n'y en a aucune, qui étant jointe à une chose, ne l'augmente ou ne la diminuë en quelque maniere, comme nous le ferons voir en son lieu, par des exemples, qui serviront en mê-

me temps à découvrir au Prédicateur ſtudieux & zelé, combien il peut recueillir de fruit de ce traité des circonſtances.

Mais encore que les lieux & les argumens qu'on employe dans les hypotheſes, ou queſtions particulieres & déterminées, ſe tirent des circonſtances que nous venons de marquer; il faut neanmoins, comme il a été dit au commencement, que nous tâchions toujours, autant que le ſujet le permet, de faire remonter l'hypotheſe à la theſe, c'eſt à dire, le fait ou la queſtion particuliere à l'univerſelle, qui a coûtume d'occuper preſque toute la premiere partie du diſcours. Si nous voulons, par exemple, exhorter un ami à embraſſer la vie ſainte des Chartreux, nous devons nous étendre d'abord en general ſur les loüanges de la vie religieuſe & ſolitaire, & deſcendre enſuite aux circonſtances, & de la perſonne de cet ami, & de la ſainteté de cet Ordre, qui ſembleront avoir plus de force & plus d'effet dans cette exhortation. Car il eſt important d'obſerver, comme dit Ciceron, que les oraiſons ſont plus belles, lorſqu'elles s'élevent de la cauſe, ou fait particulier à l'univerſel, & qu'elles démêlent ſi bien la queſtion generale, que par ce moyen elles mettent les Auditeurs en état de pouvoir juger de toutes les cauſes qui lui ſont ſubordonnées.

Il faut donc pour cela, qu'un Orateur habile détache toujours, autant qu'il le peut, la cauſe ou controverſe particuliere qu'il veut traiter, des perſonnes & du temps qui la déterminent, & qu'il faſſe rouler ſon diſcours ſur la queſtion ſimple & generale ſous laquelle elle ſe trouve renfermée. Or, comme on peut toujours paſſer

de

de l'hypotheſe à la theſe, quand la nature du fait ou du ſujet le permet : on peut auſſi deſcendre quelquefois de la theſe à l'hypotheſe, c'eſt à dire, de la queſtion ſimple & generale, à la queſtion particuliere & déterminée ; comme quand il s'agit de s'élever contre l'impudicité en general, & d'en détourner les hommes, on peut, aprés leur avoir expoſé les maux que ce vice entraîne aprés lui, deſcendre enſuite dans les circonſtances particulieres des perſonnes, & expliquer en détail les divers maux qu'il cauſe à chacun, par rapport à ſon état, à ſa condition, & à ſes divers engagemens. Par exemple, ſi ce ſont des perſonnes avancées en âge, ou de jeunes gens ; des hommes de robe, ou d'épée, des Magiſtrats, des gens de lettres, qui ſoient dans des charges publiques, ou dans les Ordres ſacrez ; ſi ce ſont des femmes, & particulierement ſi elles ſont mariées ; on fera voir par ces differentes circonſtances-mêmes des perſonnes, combien ce vice eſt honteux & déteſtable à chacun, en cette maniere, à l'égard des vieillards : Conſiderez la blancheur de vôtre tête, qui vous avertit que la continence & la candeur eſt l'ornement de vôtre âge, & qui vous enſeigne en même temps, à ne pas défigurer ce qui vous reſte de vie, par les legeretez & les ſaillies d'un fol amour ; mais à le rendre toûjours honorable par des actions de ſageſſe & de vertu. A l'égard des jeunes perſonnes : Gardez-vous, ſur toutes choſes, de ſoüiller cette fleur ſi belle de vôtre âge, par les ordures de ce vice ſi honteux & ſi infame, qui vous entrainera comme un eſclave aprés lui, & vous retiendra honteuſement dans les chaînes d'une ſale vo-

lupté jusqu'à vôtre vieillesse. On peut s'étendre ainsi plus ou moins sur les circonstances des personnes.

Chapitre IX.

Des differentes formes ou manieres d'argumens, & premierement de l'induction.

Comme tous les ouvrages, soit de la nature, soit de l'art, sont composez de matiere & de forme, les diverses especes d'argumens que l'art a inventez, ont aussi tous leur matiere & leur forme. Les termes du lieu ou de la preuve qu'on y employe, c'est à dire l'argument même, en est la matiere ; & l'ordre, la structure & l'arrangement de ces termes, qu'on appelle l'argumentation, en est la forme. Car l'argument est ce que l'Orateur trouve ou invente, qui sert à démonstrer une chose dont on doute, & l'ordre & la justesse convenable du discours par lequel on l'expose, est l'argumentation ou la forme de l'argument. C'est pourquoi, aprés avoir traité en peu de paroles des sources d'où l'on puise les argumens & les preuves, la raison veut, ce semble, que nous parlions ensuite, des formes dans lesquelles on doit les proposer & les faire entendre dans le discours.

Il est vrai que cela semble regarder bien plus l'élocution, ou la maniere de s'énoncer, que l'invention. Mais à cause de la ressemblance & de l'union de l'un & de l'autre, nous ne laisserons pas d'en traiter ici, & d'y joindre aussi par la même raison, certaines choses qui regardent

la disposition des preuves & des argumens, afin que l'entiere connoissance de cette partie se trouve renfermée dans un même endroit.

De l'Induction.

Ciceron parlant donc de ces formes d'argumens, dit que toute preuve ou démonstration dans un discours, se doit faire par l'induction, ou par le syllogisme. L'induction est, lorsque pour prouver une chose qui est en question; l'Orateur en rapporte plusieurs autres toutes semblables dont on ne peut douter, afin que cette ressemblance porte l'auditeur à se rendre plus facilement à ce qu'il veut persuader. Nous en avons un exemple dans saint Cyprien, où il prouve contre les Idolâtres, qu'il n'y a qu'un Dieu, en cette maniere: Tirons de la terre-même des exemples, pour preuves du souverain empire de Dieu. Où a-t-on jamais vû aucune societé d'Empire ou de Royauté, qui ait ou commencé fidelement & avec seureté, ou fini sans carnage & sans effusion de sang? Ainsi s'est rompuë l'union faternelle des Thebains. Ainsi les Jumeaux Fondateurs de Rome, qui avoient été tous deux unis dans un même sein, n'on pû l'être dans la dignité de Rois des Romains. Ainsi Cesar & Pompée, quoiqu'étroitement alliez, n'ont pû garder aucune union dans la suprême puissance où ils aspiroient tous deux. Et vous ne devez pas en être surpris de la part des hommes, puisque c'est en cela que toute la nature convient. Les abeilles n'ont qu'un Roi pour les conduire; Il n'y a qu'un chef dans les troupeaux de brebis & de moutons, & qu'un con-

Lib. 1. de invent.

Cyprian contra idola gentium.

„ ducteur qui marche toujours le premier dans
„ les troupeaux de grosses bêtes. Ainsi à plus for-
„ te raison il n'y a qu'un souverain Maître &
„ Conducteur du monde, qui ordonne tout par sa
„ parole, qui dispense tout par sa sagesse, & qui
„ accomplit tout par sa puissance.

Ce saint Pere prouve encore de même, que l'affliction est l'épreuve de la vertu, en ces termes : C'est une molle présomption, de se croire fort, lorsqu'on est sans danger ; on n'en connoît bien la verité, que dans les travaux & les combats de l'adversité. Un arbre qui est profondément enraciné, ne peut être ébranlé par les efforts & les secousses des vents qui l'agitent ; quand un vaisseau est solidement bâti, quelque battu qu'il soit des flots, ils n'y font point d'ouvertures ; & de quelque maniere que le vent souffle dans l'aire où l'on bat le blé, le bon grain, qui est solide & plein, lui resiste toûjours, sans qu'il en puisse emporter que la poussiere & les pailles inutiles.

Nous raisonnons de même par induction, lorsque voulant persuader quelque chose, nous rapportons pour preuves grand nombre d'exemples qui ont le même effet. C'est ainsi que Mathathias, l'illustre Pere des Machabées, se voyant proche de la mort, exhorta ses fils à la défense de la Religion & de la Loi de Dieu, en leur proposant la fidelité d'Abraham, la fermeté de Joseph, le zele de Phinées, l'obéissance de Josué, la genereuse confession de Caleb, la grande douceur de David, l'ardeur d'Elie, l'humble confiance d'Ananias, d'Azarias & de Mizaël, & la simplicité de la foi toûjours égale de Daniel, afin de les y animer par ces grands exem-

ples, & de les affermir dans l'eſperance qu'on doit avoir en Dieu ; comme ce vrai zelateur & défenſeur de la foi de ſes Ancêtres le marque par ces paroles, qu'il ajoute immediatement aprés : *Ainſi conſiderez tout ce qui s'eſt paſſé de race en race, & vous trouverez, que tous ceux qui eſperent en Dieu, ne ſuccombent point.* *1. Machab. 2. 61.*

Du ſyllogiſme, ou du raiſonnement.

La forme des argumens, ou la maniere de prouver la plus parfaite aprés l'induction, eſt le ſyllogiſme, que Ciceron appelle le raiſonnement. La Dialectique, qui en traite particulierement, en explique auſſi à fond & tres-amplement la nature & les regles. Mais nous n'en dirons ici que ce qui regarde nôtre deſſein ; ſçavoir, qu'encore que les Dialecticiens enſeignent, que tout raiſonnement ne doit être composé que de trois propoſitions, qui ſont la majeure, la mineure, qui s'appelle auſſi le moyen, & la concluſion ; toutefois, comme il eſt ſouvent à propos, pour la raiſon que nous dirons au ſujet de l'entytheme, de ſupprimer dans le diſcours certaines propoſitions trop claires : Il eſt auſſi ſouvent neceſſaire, lorſqu'on en avance d'obſcures, d'y joindre en même temps des preuves, pour empêcher l'impatience de ceux à qui on parle, qui ne peuvent quelquefois ſouffrir, qu'on les veüille perſuader par des raiſons qui leur paroiſſent douteuſes. Car encore qu'on y remedie dans la ſuite, il eſt toûjours déſavantageux de produire, même pour un peu de temps, ce dégoût dans leur eſprit. Et ainſi, il vaut beaucoup mieux que ces preuves ſuivent immediatement ces pro-

positions douteuses, que non pas qu'elles en soient separées ; joint que cette separation a cela d'incommode, qu'elle oblige à repeter chaque proposition que l'on veut prouver. C'est pourquoi la methode des Rhetoriciens, & que l'on suit dans les discours ordinaires, est de joindre aux propositions douteuses, les preuves qui les établissent. Ce qui fait que leurs raisonnemens ont d'ordinaire cinq parties. Car à la majeure on joint les preuves de la majeure, & à la mineure, les preuves de la mineure ; & ensuite on conclut. Ils peuvent neanmoins n'en avoir que quatre, lorsque quelqu'une des premisses n'a pas besoin des preuves ; ou même que trois, lorsqu'elles n'en ont besoin ni l'une ni l'autre. Mais le raisonnement le plus solide & plus accompli, est celui qui est composé de cinq parties, dont Ciceron nous donne un exemple en cette maniere.

1. *Partie.* *Tout ce qui est conduit & reglé par conseil, l'est toûjours mieux, que ce qui se fait sans conseil :* On considere, dit-il, cette proposition comme la premiere partie de l'argument, à laquelle il faut joindre ensuite pour la seconde, les diverses preuves qui servent à l'établir, telles

2. *Partie.* que peuvent être celles-ci : *Quand toute une maison se gouverne par raison, elle est sans doute mieux pourvûë de toutes choses, & mieux ordonnée qu'une autre, où tout se fait inconsiderément & sans conseil. Et quand une armée est commandée par un General vraiement habile & plein de sagesse, elle marche & agit partout avec bien plus d'ordre, que si elle étoit sous la conduite de quelque Chef temeraire & inconsideré. Il en est de même de la navigation ; plus le Pilote qui con-*

duit un vaiſſeau a de ſageſſe & de vigilance, plus il fait avantageuſement ſa courſe. La premiere partie de l'argument étant ainſi prouvée par la ſeconde, on joint l'attribut de la propoſition, ſçavoir, *mieux reglé*, avec le ſujet de la queſtion, qui eſt *le monde*, pour en faire une troiſiéme, qu'on appelle le moyen terme, ou la mineure, en diſant: *Or il n'y a rien qui ſoit mieux reglé que le monde*; & on met pour la quatriéme partie, la preuve qui la ſuit immediatement, & qui l'établit ainſi; *Car peut-on imaginer un ordre plus certain, plus juſte, & plus reglé, que celui qu'on admire tous les jours dans le cours & dans le lever & le coucher des aſtres; dans l'éloignement & le retour du Soleil; dans la viciſſitude des ſaiſons qui en dépendent; dans les revolutions des années, qui non ſeulement ſe font toûjours d'une même maniere comme par neceſſité, mais ſont auſſi toûjours utilement accommodées aux beſoins de toutes choſes; & enfin dans le cours diviſé du jour & de la nuit, qui ſe ſuccedent l'un à l'autre, par une ſuite & une viciſſitude continuelle, qui n'a jamais changé, ni jamais nui à perſonne.* Et comme tout cela marque évidemment que la Nature & tout l'Univers eſt conduit & reglé par le conſeil d'une admirable ſageſſe, on prend pour la cinquiéme partie, la concluſion, ſoit en y renfermant préciſément ce qui eſt une ſuite neceſſaire de toutes les précedentes, en cette maniere: *Le monde eſt donc gouverné par conſeil*, qui eſt la propoſition qu'on avoit à prouver; ou bien en renfermant tout l'argument, c'eſt à dire, la propoſition, le moyen, & ce qu'on infere, en peu de paroles dans une ſeule propoſition, en cette maniere: *Que ſi tout*

3. *Partie.*

4. *Partie.*

5. *Partie.*

ce qui est gouverné par conseil, est mieux reglé que ce qui se conduit sans conseil, & qu'il n'y ait rien de mieux reglé que tout le monde, il faut avoüer qu'il est gouverné par un tres-sage conseil. Voila comment Ciceron pretend qu'un discours ou raisonnement doit être composé de cinq parties, & le droit ordre dans lequel il les a lui-même rangées dans l'exemple que nous venons de rapporter.

Nous avons encore un autre exemple de cette sorte d'argument composé, de saint Augustin, sur le peché originel, qu'il prouve par la misere des enfans. Ce peché se prouveroit dans l'école selon la methode dialectique, en cette maniere :

Les enfans ne peuvent être miserables, qu'en punition de quelque peché qu'ils tirent de leur naissance. Or ils sont miserables. C'est donc à cause du peché originel. On prouveroit ensuite la majeure & la mineure. La majeure, par cet argument conjonctif : La misere des enfans ne peut venir que de l'une de ces quatre causes : ou des pechez précedens commis en une autre vie : ou de l'impuissance qui seroit en Dieu de les en garantir : ou de son injustice, qui les y asserviroit sans sujet : ou enfin du peché de leur origine. Or c'est une impieté de croire qu'elle vienne d'aucune des trois premieres causes. Elle ne peut donc venir que de la quatriéme, qui est le peché qu'ils tirent de leur naissance. La mineure se prouveroit aussi aprés, en faisant voir que *les enfans sont en effet miserables*, par le dénombrement des miseres ausquelles ils sont assujettis.

Mais saint Augustin propose cette même

preuve avec bien plus de force & de grace dans cet argument composé :

Considerez la multitude & la grandeur des « maux qui accablent les enfans ; & combien les « premieres années de leur vie sont remplies de « vanité, de souffrances, d'illusions, de frayeurs. « Ensuite lorsqu'ils sont devenus grands, & qu'ils « commencent même à servir Dieu, l'erreur les « tente pour les séduire, le travail & la douceur « les tente pour les affoiblir, la concupiscence les « tente pour les corrompre, la tristesse pour les « abattre, l'orgueil pour les élever ; & qui pou- « roit representer en peu de paroles, tant de diver- « ses peines qui appesantissent le joug des enfans « d'Adam : C'est l'évidence de ces miseres qui a « forcé les Philosophes Payens mêmes, qui étoient « dans l'ignorance du peché de nôtre premier « pere, de dire que nous n'étions nez que pour « souffrir les châtimens que nous avions meritez « par quelques crimes commis en une autre vie « avant celle-ci, & qu'ainsi nos ames avoient été « attachées à des corps corruptibles, par le même « genre de suplice, que des Tyrans de Toscane « faisoient souffrir à ceux qu'ils attachoient tout « vivans avec des corps morts. Mais cette opi- « nion, que les ames sont jointes à des corps en « punition des fautes precedentes d'une autre vie, « est rejettée par l'Apôtre. Que reste-t-il donc, si- « non que la cause de tant de maux soit ou l'in- « justice, ou l'impuissance de Dieu, ou la peine du « premier peché de l'homme. Mais parce que « Dieu n'est ni injuste, ni impuissant, il ne reste « plus que ce que vous ne voulez pas reconnoî- « tre, & qu'il faut que vous reconnoissiez mal- « gré vous ; que ce joug si pesant que les enfans «

„ d'Adam ſont obligez de porter depuis qu'ils ſont „ ſortis du ſein de leur mere, juſqu'à ce qu'ils ren- „ trent dans le ſein de leur mere commune, qui eſt „ la terre, n'auroit point été, s'ils ne l'avoient me- „ rité par le crime de leur origine.

On peut neanmoins renverſer quelquefois cet ordre avec la même force & le même agré- ment ; enſorte que l'argument ayant commencé par le terme moyen, finiſſe par la majeure, qui ſert alors de preuve pour la concluſion qui en naît. Ce qui ſe fait toûjours bien, quand la pro- poſition renferme une ſentence generale, que l'on peut étendre comme un lieu commun. Par exemple, ſi un Paſteur veut exhorter ſon peu- ple à l'exercice du jeûne & de la mortification, parce que c'eſt le moyen de ſatisfaire à Dieu pour les pechez commis ; il propoſera cette preu- ve, en la renfermant dans un argument en cette ſorte :

C'eſt une neceſſité de ſatisfaire à Dieu pour les pechez commis : or nous ne le pouvons mieux faire, que par l'exercice du jeûne & de la mor- tification de nôtre chair. Nous devons donc nous appliquer ſoigneuſement & avec ardeur à ce ſaint exercice. Ce raiſonnement eſt droit & juſte ; mais il lui donnera plus de force & d'agrément, s'il reſerve cette propoſition majeure à la fin, & qu'il en faſſe comme un lieu commun, où il puiſſe s'étendre amplement ſur la neceſſité de la ſatisfaction des pechez, afin d'éviter les incroya- bles peines du feu du Purgatoire, dont il pourra auſſi amplifier la rigueur effroiable pour ce mê- me effet. Aprés s'être étendu autant que l'on veut ſur cette propoſition, on revient à la concluſion précedente, afin que l'auditeur connoiſſe évi-

demment, où tendoit le détour de tout ce raisonnement. Et c'est ce qui est comme une source d'où il naît souvent des digressions, qui relevent beaucoup l'éclat & la beauté du discours, quand nous remontons du détail des choses particulieres, comme des circonstances des actions & des personnes, aux lieux communs des vertus & des vices. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'exhorter les hommes à certaines œuvres de misericorde, on peut s'étendre amplement sur ce sujet, en montrant combien cette vertu est agreable à Dieu; ce qui se peut faire, soit devant, soit aprés la conclusion. Ainsi nous voyons dans l'Evangile, que le Seigneur ayant prononcé cette décision: *Que si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croyent en moi, il vaudroit mieux pour lui, qu'on lui pendît une meule de moulin au cou, & qu'on le jettât au fond de la mer*; il remonte aussi-tôt de là au lieu commun de la grandeur du peché de scandale, en disant: *Malheur au monde, à cause des scandales; car il est necessaire qu'il en arrive: mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive*; & le reste qu'il ajoute sur ce sujet dans la suite de son discours, qui tient lieu de proposition majeure dans son raisonnement; & d'où se tire justement cette conclusion ou sentence, qu'il a d'abord proposée, sçavoir: *Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croyent en moy, &c.*

Mais on peut aussi renfermer tout un raisonnement dans tres-peu de paroles, comme celui-ci:

Finem si quæris amori; cedit amor rebus.
Res age. Tutus eris.

Voulez-vous de l'amour finir l'amusement?

Comme il fuit tout emploi ſerieux & ſolide,
Occupez-vous ſolidement,
Et vôtre cœur alors en ſera libre & vuide.

Il eſt certain que toutes les parties du raiſonnement y ſont compriſes.

Il faut obſerver encore, qu'un Prédicateur ne doit pas toûjours ſuivre dans ſes raiſonnemens, cette methode exacte dont les Dialecticiens ſe ſervent dans leurs diſputes, ni s'imaginer qu'ils ayent moins de force, lorſqu'on n'y voit pas trois propoſitions ſeparées & arrangées comme dans l'école. Au contraire, ſi pour prouver, par exemple, qu'il y a peu de vrais amis dans le monde, je raiſonne ſelon la methode des Dialecticiens, en cette ſorte :

Tout vrai ami doit être prêt de donner ſa vie pour ſon ami.

Or il y a tres-peu de gens qui ſoient prêts de donner leur vie pour leurs amis.

Donc il y a peu de vrais amis.

Il eſt ſans doute que ce raiſonnement eſt moins ordinaire & moins naturel, que s'il étoit renfermé dans une ſeule propoſition, en cette autre maniere : *Si tout vrai ami doit être prêt de donner ſa vie pour ſes amis, il n'y a gueres de vrais amis, puiſqu'il n'y en a gueres qui le ſoient juſqu'à ce point.* Ce tour de raiſonnement eſt certainement plus commun & plus beau ; & il a cet avantage, qu'étant plus éloigné du ſtyle de l'école, il en eſt mieux reçû dans le monde.

Des Enthymemes.

Il eſt ſi peu neceſſaire qu'il y ait toujours trois propoſitions exprimées dans un raiſonnement,

qu'il eſt ſouvent plus à propos d'en ſupprimer quelqu'une, comme trop claire & trop connuë, parce qu'elle peut être facilement ſuppleée par l'eſprit de ceux à qui l'on parle. Et quand on n'y exprime ainſi que deux propoſitions, cette ſorte d'argument s'appelle *Enthymeme*, qui eſt veritablement un ſyllogiſme imparfait dans l'expreſſion, mais parfait dans l'eſprit, parce qu'il ſupplée la propoſition ſupprimée & ſous-entenduë, en vertu de laquelle il conclut. Par exemple, quand un Prédicateur dit à des Fideles : Vous faites profeſſion de ſuivre Jeſus-Chriſt, & vous ne pardonnez pas à vos ennemis ; on comprend aiſément ce qu'il ſuppoſe, & qu'il laiſſe à ſuppléer dans cet enthymeme, ſçavoir, que quiconque fait profeſſion de ſuivre Jeſus-Chriſt, doit pardonner à ſes ennemis. De même dans celui-ci : *Vous êtes mortel : ne gardez donc pas une haine immortelle.* On voit tout d'un coup cette majeure, qui eſt ſous-entenduë : *Celui qui eſt mortel ne doit pas garder une haine immortelle.*

Cette maniere d'argument eſt ſi commune dans les diſcours & dans les écrits, qu'il eſt rare au contraire, qu'on y exprime toutes les propoſitions, non ſeulement parce qu'il y en a d'ordinaire une aſſez claire pour être ſuppoſée ; mais parce que naturellement l'homme aime mieux qu'on lui laiſſe quelque choſe à ſuppléer, que non pas qu'on croye qu'il ait beſoin d'être inſtruit de ce que le bon ſens découvre à chacun. Ainſi, outre que cette ſuppreſſion le flatte, en ce que par elle on ſe remet de quelque choſe à ſon intelligence ; elle ſert encore, en abregeant le diſcours, à le rendre plus fort & plus vif. C'eſt

ce qui ſe voit aiſément dans ce vers de la Medée de Seneque, qui contient un Enthymeme tres-élegant :

Servare potui, perdere an poſſim rogas ?

Je t'ai pû conſerver, je te pourrai donc perdre. Car quelle grace auroit-il, ſi on en faiſoit un argument philoſophique, en cette maniere ? *Celui qui peut conſerver, peut perdre ; or je t'ai conſervé : je te pourrai donc perdre.* Cette ſorte d'argument en forme plaît bien moins ; parce que, comme l'une des principales beautez d'un diſcours eſt d'être plein de ſens, & de donner occaſion à l'eſprit de former une penſée plus étenduë, que n'eſt l'expreſſion ; c'en eſt au contraire un des plus grands défauts, d'être vuide de ſens, & de renfermer peu de penſées ; ce qui eſt tres-ordinaire dans les argumens de l'école. De là vient auſſi, qu'ils ſont ſi rares dans les entretiens & les diſcours ordinaires du monde ; parce que, ſans même y faire reflexion, on s'éloigne de ce qui ennuye, & on ſe reduit à ce qui eſt préciſément neceſſaire pour ſe bien faire entendre.

Quelquefois auſſi les deux propoſitions ſont renfermées dans une ſeule, qu'on appelle Epichereme. Saint Ambroiſe exagerant les ſouffrances de la Mere de Dieu à la mort de ſon Fils, nous en donne un exemple dans ce peu de paroles : Vierge tres-pure, vous n'aviez pas dans cette perte, la conſolation que trouvent les autres meres, dans l'eſperance d'avoir un autre Fils : *Nec illud, Virgo, ſolatium habebas, quòd alium eſſes filium paritura.* Ce ſaint Docteur, au lieu du nom de Marie, ſe ſert en cet endroit de celui de Vierge, comme étant, ſelon l'expreſſion

philoſophique, le moyen terme de ſon raiſonnement, duquel toute la force en dépend. Ariſtote appelle ſentence enthymematique, toute propoſition qui renferme ſeule les deux parties de l'enthymeme, comme celle-ci, qu'il rapporte pour exemple :

Mortel ne garde pas une haine immortelle.

Le raiſonnement entier ſeroit : Celui qui eſt mortel ne doit pas conſerver une haine immortelle. Or vous êtes mortel. Ne gardez donc pas une haine immortelle. Mais l'enthymeme parfait, qui ſe fait, en ſupprimant la majeure, a bien plus de grace : Vous êtes mortel : ne gardez donc pas une haine immortelle,

Des Dilemmes.

Outre ces manieres & ces formes d'argumens, qui ſont les principales & les plus conſiderables, on fait auſſi état de quelques autres, qu'il eſt bon de joindre ici, à cauſe de la force & de la ſubtilité qu'elles ont de perſuader. Nous commencerons par le Dilemme, qui eſt une ſorte d'argument, dont on ne peut accorder une partie, qu'elle n'emporte la conviction du tout. Comme quand Ciceron fait parler Rome, ou la patrie, à Catilina, accuſé de conſpiration contr'elle, en ces termes : *Quamobrem diſcede, atque hunc mihi timorem eripe, ſi verus, ne opprimar : ſin falſus, ut tandem aliquando timere deſinam.* Retirez-vous donc, & ôtez-moi cette « crainte ; afin que, ſi elle elle eſt veritable, j'é- « vite par vôtre éloignement, l'oppreſſion dont je « ſuis menacée, & que ſi elle eſt fauſſe, je ceſſe « enfin par-là d'en être tourmentée. Et quand il «

dit dans une de ſes lettres à Quintus ſon frere : *Si implacabiles ſunt iracundiæ, ſumma eſt acerbitas. Sin autem exorabiles ſumma levitas.* Si la colere eſt inflexible, c'eſt une extrême dureté : & ſi elle ſe laiſſe flechir par priere, c'eſt une tres-grande legereté.

On donne à cette ſorte d'argument le nom de *Dilemme*, à cauſe qu'il pouſſe & preſſe tellement de part & d'autre, ceux qu'on veut perſuader, que s'ils reſiſtent d'un côté, ils ſont pris de l'autre. De là vient qu'on l'appelle auſſi *ſyllogiſme cornu*, parce que ſes parties ſont comme autant de cornes, diſpoſées de telle ſorte, que ſi l'on en évite une, on eſt heurté & abbatu par l'autre. Ciceron l'appelle *Complexion.* Si un dilemme eſt veritable, ou bien, *ſi les concluſions de chaque partie ſont neceſſaires* il n'y a jamais de replique; mais s'il y a de la fauſſeté, ou que les concluſions n'en ſoient pas neceſſaires, on en trouve la ſolution en deux manieres : ou en le retournant contre celui qui le propoſe : ou en ſuppléant ce qui y doit être compris, & qui eſt ſous-entendu dans chaque partie ou propoſition particuliere. C'eſt ce qu'il eſt à propos de faire entendre, aprés que nous aurons plus particulierement donné & expliqué la définition du veritable Dilemme.

C'eſt un raiſonnement composé, où aprés avoir diviſé un tout en ſes parties, on conclud du tout, ce qu'on a conclu de chaque partie. Je dis *ce qu'on a conclu*, & non pas ſeulement ce qu'on auroit affirmé de chaque partie ; parce qu'on n'appelle proprement Dilemme, que quand ce que l'on dit de chaque partie, eſt appuyé de ſa raiſon particuliere. Si, par exemple, je veux prouver

ver que les Pasteurs qui ne travaillent point au salut des ames qui leur sont commises, sont inexcusables devant Dieu; je le ferai par un Dilemme, en cette sorte: *Ou ils sont capables de cette charge, ou ils en sont incapables. S'ils en sont capables, ils sont inexcusables de ne s'y pas employer: s'ils en sont incapables, ils sont inexcusables d'être entrez dans une charge si importante, dont ils ne pouvoient pas s'acquitter. Ainsi, en quelque maniere que ce soit, ils sont inexcusables devant Dieu, s'ils ne travaillent pas au salut des ames qui leur sont commises.*

Il s'agit maintenant de faire quelques observations sur ces sortes de raisonnemens, pour en connoître la verité & la fausseté, le fort & le foible. La premiere est, que toutes les propositions qui y entrent, n'y sont pas toûjours exprimées. Ainsi il y a beaucoup de choses sous-entenduës dans ce Dilemme, par lequel un ancien Philosophe prouvoit, qu'on ne se devoit point mêler des affaires publiques: *Si on y agit bien, on offensera les hommes: si on y agit mal, on offensera les Dieux. Donc on ne s'en doit point mêler.*

Et de même en celui-ci, par lequel un autre pretendoit prouver, qu'il ne se falloit point marier: *Si la femme qu'on épouse est belle, elle cause de la jalousie: si elle est laide, elle déplait. Il ne faut donc point se marier.* On voit dans l'un & l'autre de ces dilemmes, que la proposition qui devoit contenir la partition est sous-entenduë. Ce qui est facile, parce qu'elle est assez marquée par les propositions particulieres où l'on traite chaque partie. Et de plus, afin que la conclusion soit renfermée dans les premisses, il

faut ſous-entendre partout quelque choſe de general, qui puiſſe convenir à tout, comme dans le premier : *Si on agit bien, on offenſera les hommes* ; ce qui eſt fâcheux : *ſi on agit mal, on offenſera les Dieux* ; ce qui eſt encore fâcheux. *Donc il eſt fâcheux en toutes manieres, de ſe mêler des affaires publiques.*

Cette premiere obſervation eſt tres-importante pour bien juger de la force d'un Dilemme. Car ce qui fait que celui-là n'eſt pas concluant, eſt, qu'il n'eſt point fâcheux d'offenſer les hommes, quand on ne le peut éviter qu'en offenſant Dieu.

L'autre obſervation eſt, qu'un Dilemme peut avoir deux défauts. L'un, quand la disjonctive ſur laquelle il eſt fondé, ne comprend pas toutes les parties du tout que l'on diviſe. Par exemple, le Dilemme pour ne ſe point marier ne conclut pas ; parce qu'il peut y avoir des femmes qui ne ſoient ni belles ni laides ; c'eſt à dire, ni ſi belles, qu'elles cauſent de la jalouſie, ni ſi laides, qu'elles déplaiſent. Il en eſt de même de ce Dilemme de Ciceron contre la colere, que nous avons rapporté ci-devant : *Si implacabiles ſunt iracundiæ, &c.* Car on peut ſe mettre en colere avec juſtice ; & ſe laiſſer fléchir de même par raiſon, & ſans legereté, quand celui qui a offenſé repare la faute, ou s'en repent. L'autre défaut eſt, quand les concluſions particulieres de chaque partie ne ſont pas neceſſaires, comme il a déja été dit. Ainſi, ce n'eſt pas une neceſſité, qu'une belle femme cauſe de la jalouſie ; puiſqu'elle peut être ſi ſage & ſi vertueuſe, qu'on n'ait aucun ſujet de ſe défier de ſa fidelité. Ce n'eſt point auſſi une neceſſité, qu'étant laide,

elle déplaiſe à ſon mari; puiſqu'elle peut avoir des qualitez ſi avantageuſes d'eſprit & de vertu, qu'elle ne laiſſe pas de lui plaire beaucoup.

La troiſiéme obſervation eſt, que l'on peut quelquefois retourner un Dilemme tres à propos contre celui qui s'en ſert. Nous en avons un exemple dans Ciceron, lorſque Varron ſon ami, qu'il avoit prié d'écrire ſur les matieres de la Philoſophie, s'en défendoit par ce Dilemme: « J'ai conſideré, dit-il, que toute la Philoſophie « étant tres-exactement expliquée & écrite en « Grec, ſi ceux d'entre nous qui en aiment l'étude, « étoient ſçavans dans le Grec, ils la liroient plus « volontiers dans cette langue, qu'en la nôtre; & « que s'ils ne le ſçavoient pas, ils ſe mettroient « peu en peine de lire des choſes, qu'on ne peut « pas bien entendre, ſans le ſçavoir. Ainſi, je n'ai « pû me reſoudre à traiter & écrire des choſes, « que ceux qui n'ont pas la connoiſſance de cette « langue ne peuvent pas entendre, & que ceux qui « la ſçavent negligeroient de lire en la nôtre: *Cùm viderem Philoſophiam Græcis litteris diligentiſſimè explicatam, exiſtimavi, ſi qui de noſtris ejus ſtudio tenerentur, ſi eſſent Græcis litteris eruditi, Græca potiùs quàm noſtra lecturos; ſin à Græcorum artibus & diſciplinis abhorrerent, ne hæc quidem curaturos; quæ ſine eruditione Græca intelligi non poſſunt. Itaque ea ſcribere nolui, quæ nec indocti intelligere poſſent, nec docti intelligere curarent.* Ciceron retourne enſuite ce Dilemme contre Varron, en cette maniere: « Au contraire, ceux qui « ne peuvent pas lire ces matieres en Grec, ſe feront « un plaiſir de les lire en leur langue; & ceux « qui les peuvent lire en cette langue étrangere,

» ne mépriseront pas pour cela leur langue natu-
» relle. *Imò verò & Latina legent, qui Græca non poterunt: & qui Græca poterunt, non contemnent sua.*

Un Prédicateur se peut tres-bien servir du Dilemme en diverses occasions. Si, par exemple, il veut s'élever contre la cruauté d'Herode, qui fit égorger tant de petits innocens, à cause de la prédiction du Prophete Michée, qui marquoit clairement l'avenement & le lieu de la naissance du Messie, afin d'envelopper dans ce carnage commun, ce Roi nouveau, qui lui donnoit de la frayeur; il le peut faire en cette maniere:
» Dis-moi, perfide, crois-tu ce que t'annonce cet-
» te étoile miraculeuse, & la prédiction si claire
» de ce Prophete, ou ne le crois-tu pas? Si tu n'y
» as point de foi, que ne t'en mocques-tu, com-
» me d'une folle fiction, & d'une réverie? Mais
» si tu y as de la foi, comme tu le fais assez voir,
» par ce soin que tu prens de consulter les Prophe-
» tes; quelle fureur & quelle folie est-ce à toi, qui
» n'es qu'un ver de terre, de vouloir rompre les
» desseins & les decrets de la divine Majesté, &
» t'élever au dessus de Dieu-même?

Saint Cyprien s'est aussi servi de cette sorte de raisonnement contre Demetrien, en ces termes: Quelle est donc cette fureur, qui ne respire que le sang & le carnage? Quelle est cette insatiable passion d'exercer des cruautez. Choisissez plûtôt l'un des deux: ou c'est un crime d'être Chrétien, ou ce n'est pas un crime. Si c'est un crime, pourquoi ne me faites-vous pas mourir, quand je le confesse si hautement? Et si ce n'est pas un crime, pourquoi persecutez-vous un innocent? Il falloit éprouver par les gennes & les

tortures, si je le nierois : *Quæ est hæc insatiabilis carnificinæ rabies ? quæ inexplebilis libido sævitiæ ? Quin potiùs elige alterum de duobus : Christianum esse, aut est crimen, aut non est. Si crimen est, cur non interficis confitentem ? si crimen non est, quid persequeris innocentem ? torqueri enim debui, si negarem.*

Des raisonnemens appellez Sorites, *ou* Gradations.

Ce que les Grecs appellent Sorites, sont des manieres de raisonnemens composez de plusieurs propositions qui dépendent l'une de l'autre, la seconde de la premiere, la troisiéme de la seconde, & ainsi du reste, jusqu'à ce que l'attribut de la conclusion soit joint avec le sujet : Nous les appellons proprement Gradations. Si je veux montrer, par exemple, que les avares sont miserables : Je considere d'abord, qu'être avare, c'est être plein de desirs & de passions ; & afin d'en pouvoir conclure la misere que je veux prouver, j'examine encore, ce que c'est qu'être plein de desirs, & je trouve dans cette idée, celle d'être privé de beaucoup de choses qu'on aime & qu'on desire, & la misere de cette privation. Ce qui me donne lieu de former ce Sorite : Les avares sont toûjours pleins de desirs ; étant pleins de desirs, ils manquent de beaucoup de choses, parce qu'il est impossible qu'ils satisfassent tous leurs desirs : & c'est sans doute une veritable misere, de manquer de ce que l'on desire. Donc les avares sont vraiement miserables.

Ciceron se sert de cette sorte d'argument, pour prouver, qu'il n'y a point d'autre bien, que l'hon-

nêteté & la vertu. Quoi que ce ſoit qu'un bien, dit-il, c'eſt toûjours une choſe à deſirer : ce qui eſt deſirable, eſt toûjours à eſtimer ; ce ce qui merite nôtre eſtime, nous doit être toûjours agreable & precieux; l'honneur lui doit donc auſſi être toûjours déferé. Ainſi tout bien eſt loüable & eſtimable par lui-même : D'où il ſuit, qu'il n'y a point d'autre bien, que ce qui eſt honnête. *Etenim quidquid ſit, quod bonum ſit, id expetendum : quod autem expetendum, id certè approbandum : quod verò approbandum, id gratum acceptumque habendum. Ergo etiam dignitas ei tribuenda eſt, Bonum igitur omne laudabile. Ex quo efficitur, ut quod ſit honeſtum, id ſit ſolùm bonum.* Cette maniere de raiſonner, eſt ce que les Dialecticiens appellent : un argument par gradation du premier au dernier : *à primo ad ultimum argumentatio.*

Saint Jerôme s'en ſert dans une de ſes lettres à Heliodore, en ces termes : *Nul Prophete n'eſt honoré dans ſon Pays.* Or là où il n'y a point

Jean. 4. 44.

» d'honneur, il y a du mépris : & là où il y a du
» mépris, là on a ſouvent des injures à repouſſer ou
» à ſouffrir. Et là où il y a des injures, la colere y
» eſt ſouvent irritée. Et où la colere s'irrite, là on
» ne trouve nul repos. Et où il n'y a point de re-
» pos, là l'eſprit eſt ſouvent détourné de ſes meil-
» leurs deſſeins & de ſes occupations ordinaires. Et
» où l'eſprit eſt ainſi agité & détourné par des in-
» quietudes, ce qu'il perd de ſes exercices reglez,
» eſt une diminution à ſon avancement. On ne peut
» donc pas dire, que celui qui diminuë, au lieu de
» croître, puiſſe ſe rendre parfait. De cette ſup-
» putation, on tire ſommairement cette conclu-
» ſion : Qu'un Religieux ſolitaire ne peut pas être

parfait dans ſon pays. D'où il ſuit encore, que « celui qui y veut demeurer, montre par-là, qu'il « ne veut pas devenir parfait, & qu'ainſi il offenſe « Dieu; parce que c'eſt vrayement offenſer Dieu, « que de ne vouloir pas s'avancer dans la perfec- « tion à laquelle il nous a fait la grace de nous « appeller. *Nemo Propheta in patria ſua honorem habet. At ubi honor non eſt, ibi contemptus eſt: ubi contemptus, ibi frequens injuria: ubi autem injuria, ibi & indignatio: ubi indignatio, ibi quies nulla: ubi quies non eſt, ibi mens à propoſito ſæpè deducitur: ubi autem per inquietudinem aliquid aufertur ex ſtudio, minus fit ab eo quod tollitur: & ubi minus eſt, perfectum non poteſt dici: Ex hac ſupputatione ſumma illa naſcitur: Monachum perfectum in patria ſua eſſe non poſſe. Perfectum autem eſſe nolle, delinquere eſt, &c.*

S. Hieron. in epiſt. ad Heliodor.

De la maniere d'argumenter par dénombrement.

Le dénombrement eſt une ſorte d'argument; où l'on expoſe pluſieurs motifs ou raiſons, que l'on refute aprés, enſorte qu'il en reſte une, qui ſe trouve confirmée par la deſtruction des autres, en cette maniere: C'eſt une neceſſité, puiſqu'il eſt conſtant que Caïus a été tué, que ſi celui-ci qu'on accuſe de ſa mort, l'a tué, ç'ait été par quelque motif de haine & d'inimitié, ou de crainte, ou d'eſperance, ou pour ſervir la paſſion de quelque ami; ou afin qu'il en revînt du dommage ou de la perte à ſes ennemis. Que s'il n'eſt rien de tout cela, c'eſt injuſtement qu'on l'accuſe de ce crime. Car il n'eſt pas croyable qu'on ſe puiſſe porter à une ſi méchante action, ſans quel-

quelque sujet ou motif semblable. Or l'accusé n'a jamais eu aucun sujet, ni de haine, ni d'inimitié contre cet homme; jamais rien à craindre de sa part, ni aucun avantage à esperer de sa mort, ni pour lui-même, ni pour ses amis; ni aucune sorte de dommage ou de perte pour ses ennemis. Que reste-t-il donc, sinon que ce n'est point l'accusé qui a tué Caïus, & qu'il est tres-innocent de sa mort.

De la maniere d'argumenter par des demandes & des réponses anticipées, appellée Subjection.

Cette sorte de raisonnement approche fort de la précedente. Car tout ce que l'on traite & que l'on prouve par le dénombrement, se peut tourner & traiter beaucoup plus élegamment par la Subjection. C'est proprement, comme dit Cornificius, lorsque l'Orateur, pour prévenir les raisons qu'on lui pourroit opposer, se les propose lui-même, comme en s'interrogeant, & les détruit aussi-tôt par ses réponses, en cette maniere : Dites-moi, je vous prie, d'où sont venuës à cet homme de si grandes richesses? Est-ce que son pere lui en auroit tant laissé? Mais tous les » biens de son pere ont été vendus publiquement. « N'est-ce point qu'il lui seroit arrivé quelque ri- » che succession dans sa famille? Bien-loin de cela, » tous ses parens & ses proches l'ont desherité. » Mais ses richesses ne seroient-elles point le fruit » de quelque grand procez qu'il auroit poursuivi, » ou de quelque jugement qu'il auroit obtenu? » C'est ce qu'il n'a point fait; mais il a fait tout » le contraire; il a été condamné comme debiteur

Cicero. lib. 4. ad Heren.

de grandes ſommes. Si donc il n'a pas amaſſé « les richeſſes qu'il poſſede par ces voyes legiti- « mes & ordinaires, il faut neceſſairement, ou que « l'or & l'argent lui naiſſe dans ſa maiſon, ou « qu'il les ait acquiſes par des voyes injuſtes & il- « licites. «

Le ſaint Evêque Oſorius, voulant prouver par la longue captivité des Juifs, qu'ils n'ont été abandonnez de Dieu, qu'à cauſe de leur perfidie, ſe ſert de cette ſorte d'argument avec beaucoup de force & d'éloquence : Que fait, dit-il, « ce Peuple ? quelle ſorte de crimes forge-t-il ? à « quelles méchantes actions ſe porte-t-il, qui me- « ritent que Dieu, qui l'a autrefois favoriſé de ſes « graces & de ſes bienfaits d'une maniere ſi écla- « tante, le laiſſe ainſi entierement abandonné ? Les « Juifs ſacrifient-ils aux Idoles ? Au contraire, ils « n'ont rien plus en horreur que d'en approcher. « S'attachent-ils au culte des faux Dieux ? Mais ils « ne ſe diſtinguent des Nations, qu'en ce qu'ils « font gloire de ſervir & d'adorer le vrai Dieu. « Et c'eſt leur vraye gloire en effet. N'eſt-ce point « qu'il y a de la cruauté dans leurs mœurs ? Mais ils « ne ſe piquent de rien tant, que de juſtice & de « pieté. Quelle eſt donc la cauſe d'un ſi déplorable abandonnement ? Eſt-ce qu'ils n'ont pas aſſez » de ſoin de recourir à Dieu par l'humilité de la « priere ? Bien-loin de cela, ils ſont tres-aſſidus à « prier ; & neanmoins leurs prieres ne ſont point « écoutées. Que s'ils n'adorent point d'Idoles, s'ils « n'invoquent point de fauſſes Divinitez ; s'ils ne « trempent point leurs mains dans le ſang humain ; « s'ils ne ſe ſoüillent point de la malignité d'au- « cun ſortilege, ni de l'impureté d'aucune trompe- « rie dans leurs actions : D'où vient donc que Dieu «

Lib 1. de Sapient.

» abandonne & prive ſi long-temps de ſon ſecours,
» ce Peuple qu'il a lui-même choiſi, & ſi particulie-
» rement reçû ſous ſa protection ? D'où vient qu'il
« afflige par de ſi longues playes, cette Nation,
» qui lui eſt ſi particulierement conſacrée ? &c.

Du Raiſonnement oratoire, appellé en Latin, Collectio, *aſſemblage, & de ſes parties.*

Entre toutes les formes & les manieres de raiſonner, que nous traitons, on conſidere principalement celle-ci, comme étant la plus pleine & la plus ſolide, parce qu'elle montre, & ce qu'on doit employer pour preuve, & dans quel ordre & quelle diſpoſition on le doit ranger. C'eſt pourquoi il ſemble, & c'eſt mon ſentiment, que cette ſorte de raiſonnement ne regarde pas tant l'élocution, que l'invention & l'arrangement des matieres du diſcours, comme la choſe le fait aſſez voir par elle-même. Car le raiſonnement oratoire eſt compoſé de cinq parties, ſçavoir, de la propoſition, de la raiſon qui la prouve, de la confirmation de la preuve, c'eſt à dire, des argumens qui la confirment; de l'ornement & de la concluſion.

La propoſition expoſe & fait voir en peu de paroles, ce que c'eſt que l'on veut prouver.

La raiſon eſt la cauſe ou le principe dont on ſe ſert, pour montrer que ce que l'on a propoſé ſommairement, eſt veritable.

La confirmation de la raiſon ou du principe, ſont pluſieurs argumens qui appuyent & fortifient la raiſon qu'on a d'abord expoſée en peu de mots.

L'ornement, qui conſiſte dans les figu-

res de ſens & de paroles, dans les expreſſions choiſies, dans les liaiſons & dans les tours fins & agreables; ſert à relever & enrichir les choſes, & à donner plus d'éclat & de poids aux preuves dont le raiſonnement eſt appuyé.

La concluſion, ou le reſultat, eſt ce qui finit le raiſonnemment, en raſſemblant toutes ſes parties en peu de paroles.

On voit par le détail de cette diviſion, ce que le raiſonnement oratoire a de plus que le dialectique. Car le Dialecticien n'employe dans ſes argumens, que la propoſition, la raiſon, & la concluſion; c'eſt dans ces trois parties ſeules, qu'il en renferme toute la force. Quelquefois neanmoins ils y joignent des confirmations, & ſur tout, de celles qui ſe tirent du lieu des autoritez. Mais l'Orateur inſiſte principalement par des confirmations de preuves, qui font la force de ſon raiſonnement, & par des ornemens qui en font l'élegance & la beauté.

Ce ſeroit ici le lieu de traiter chacune de ces cinq parties en particulier. Mais parce que les deux premieres, qui ſont la propoſition & la raiſon, appartiennent principalement à la Dialectique, nous n'en dirons rien davantage à preſent. Quant aux autres, qui regardent ce que l'Orateur a de plus que le Dialecticien, & le Prédicateur de plus que l'Orateur, comme elles ſont propres & particulieres à nôtre deſſein, nous en parlerons un peu plus à fond & avec plus d'étenduë.

De la confirmation du principe, ou de la raiſon principale.

Cette troiſiéme partie de l'argument oratoire, qui ſert à en établir & fortifier la raiſon ou le principe, ſe tire particulierement des lieux, que les Dialecticiens appellent exterieurs. Car ils en établiſſent de trois ſortes : ſçavoir, les interieurs, qui ſe prennent de la nature & de la ſubſtance de la choſe, ou du ſujet-même. Les exterieurs, qui ſe tirent d'ailleurs, & ſe trouvent hors du ſujet. Et les mixtes ou moyens, qui ſe trouvent en partie hors de la choſe, & en partie dans elle-même. Les raiſons ou principes ſe tirent le plus ſouvent des lieux interieurs, & des mixtes, c'eſt à dire, du ſujet-même entierement, ou en partie du ſujet, & en partie du dehors.

Mais les confirmations ſe prennent particulierement des lieux exterieurs : comme, des reſſemblances, ou des differences ; des proportions du moindre au plus grand, du plus grand au moindre, de l'égal à l'égal ; des convenances, & des repugnances ; des exemples, & des divers témoignages de differens Auteurs. Or afin qu'il y ait de l'érudition & de la ſolidité dans un diſcours, il faut avoir ſoin de l'appuyer & de l'enrichir par ces ſortes de lieux autant qu'on en eſt capable. Car la principale difference d'entre les prédications ſçavantes, & celles qui ne le ſont pas, eſt que celles-ci ne ſont remplies que de propoſitions & de raiſons, que chacun trouve facilement ; & que les autres ſont ſoûtenuës & illuſtrées par des preuves & des ſentences choiſies de l'Ecriture & des ſaints Peres.

C'eſt pourquoi il faut, comme il a été dit en ſon lieu, qu'un Prédicateur s'applique ſur tout, à s'en faire une riche & abondante proviſion, par une lecture & une étude continuelle, & à les rediger en lieux communs; enſorte qu'il les ait toûjours prêts & comme à la main, dans toutes les occaſions qui ſe preſentent de s'en ſervir. Pour moi j'eſtime extrêmement ces ſortes de lieux particuliers; & je trouve qu'ils ſont ſans comparaiſon plus neceſſaires & plus propres au Prédicateur, que tous ces autres lieux univerſels qu'on appelle *Topiques*; car ceux-ci ont une trop vaſte étenduë, pour pouvoir aiſément fournir ce qui eſt propre & convenable à nôtre ſujet. Mais ces autres touchent de beaucoup plus prés la choſe-même.

Au chap. 7. de ce l. 2.

De l'ornement, qui eſt la quatrième partie du raiſonnement oratoire.

Nous avons dit, que la quatriéme partie de l'argument oratoire, eſt l'ornement, que d'autres appellent auſſi, l'embelliſſement ou la politeſſe. L'un & l'autre de ces noms lui eſt juſtement donné, parce qu'elle orne & embellit en effet le diſcours, par des figures de ſens & de dictions, comme par autant de lumieres, & que c'eſt en elle particulierement, que paroît la force de l'art & de l'eſprit de l'Orateur. Car pour l'élocution ou la diction des autres parties, elle dépend de la prudence de chacun; mais l'ornement ne peut venir que d'un Orateur vrayement diſert & éloquent.

Cette partie du raiſonnement oratoire a lieu principalement, quand la raiſon, ou la confir-

mation, ou même la propoſition, renferme en ſoi quelque force de ſentiment ou de penſée cachée, qui ne peut s'exprimer ni ſe faire entendre en peu de paroles. Car c'eſt alors que l'Orateur ſage & prudent, qui a ſçû découvrir & penetrer par l'adreſſe & par la vivacité de ſon eſprit, tout ce qu'il y a de force & de grace dans chacune de ces parties, l'éclaircit, l'expoſe, & le met, pour ainſi dire, devant les yeux de ſes Auditeurs. On en trouve une infinité d'exemples dans les Peres & les ſaints Docteurs de l'Egliſe, dont j'ai cru en devoir inſerer ici quelques-uns, afin de rendre la choſe plus claire & plus intelligible.

Le Bien-heureux Euſebe dans un de ſes Sermons, traitant du meurtre des ſaints Innocens, » propoſe d'abord le fait en cette maniere : Ces » enfans ſi petits & ſi tendres, ſont égorgez pour » Jeſus-Chriſt. L'innocence meurt pour la juſtice : Et il donne enſuite à cette propoſition ſon orne» ment. Qu'ils ſont heureux, dit-il, d'être trou» vez dignes de ſouffrir la mort pour Jeſus-Chriſt, » dans un âge où ils ne peuvent pas ſeulement en» core prononcer cet adorable nom de Jeſus-Chriſt. » A peine ſont-ils ſuſceptibles de playes, qu'ils » ſont appellez à la gloire du martyre. Que ces pe» tits Innocens ſont heureuſement nez, puiſque » dés leur entrée en ce monde, ils rencontrent la » vie éternelle qui leur vient au devant ? Il eſt » vrai qu'ils n'ont pas plûtôt commencé de voir la » lumiere, qu'ils ſe trouvent en danger de la per» dre, & à la fin de leur vie : mais cette fin eſt » pour eux le commencement d'une éternelle fe» licité. Ils n'ont pas commencé à goûter la vie » preſente, qu'ils paſſent à la vie future. Et ils ne

ſont preſque pas encore entrez dans le berceau «
de l'enfance, qu'ils ſe trouvent avoir heureuſe- «
ment fourni leur carriere, remporté le prix, & «
gagné des couronnes. On les arrache veritable- «
ment du ſein de leurs meres, mais ils ſont auſſi- «
tôt remis dans le ſein des Anges. «

Le même Euſebe releve & orne encore de cette ſorte, cette divine ſentence d'Iſaïe : *Un petit enfant nous eſt né : & un fils nous a été donné*, en rapportant la premiere partie à l'humanité de Jeſus-Chriſt, & l'autre a ſa divinité, en cette maniere : *Un petit enfant nous eſt né, & un fils nous a été donné.* Il nous a donc été donné de Dieu, & il nous eſt né d'une Vierge. Né comme étant ſujet aux ſouffrances & à la mort, donné étant ſans commencement. Né plus jeune que ſa Mere ; donné auſſi ancien que ſon Pere. Né pour ſouffrir la mort ; donné pour être la ſource de la vie. Celui qui étoit avant tous les temps nous a ainſi été donné ; celui qui n'étoit pas nous eſt né. Il domine ſouverainement dans le Ciel, & il eſt ici bas dans les ſouffrances & les humiliations. Là il regne pour lui-même, & ici il combat pour nous, &c. *Parvulus natus eſt nobis, & filius datus eſt nobis. Datus eſt ergo ex Divinitate, natus ex Virgine. Natus qui ſentiret occaſum : datus qui neſciret exordium. Natus, qui & Matre eſſet junior : datus, quo nec Patre eſſet antiquior. Natus qui moreretur, datus ex quo vita naſceretur. Ac ſic qui erat datus eſt ; qui non erat natus eſt.* (*Iſai. 9. 6.*)

Le grand ſaint Gregoire voulant mettre dans ſon jour, la parabole du Marchand qui cherche de belles perles, la propoſe & l'embellit ainſi : Il eſt écrit, dit-il, que *le Royaume du Ciel eſt* (*Matth. 13. 45.*)

» *semblable à un Marchand qui cherche de belles*
» *perles, & qui en ayant trouvé une de grand prix,*
» *va vendre tout ce qu'il avoit, & l'achete.* C'est la proposition. Voici l'ornement & la clarté qu'il
» y joint ensuite : Quiconque a une fois goûté &
» bien compris, autant qu'il est possible en cette
» vie, la douceur de la vie céleste, renonce tres-
» volontiers à tout ce qu'il aimoit auparavant sur
» la terre. Tout ce qu'il y a de plus riche & de
» plus éclattant, lui paroît bas & méprisable, en
» comparaison de cette bien-heureuse vie. Il quit-
» te pour elle tout ce qu'il a de biens, & répand
» avec joye sur les pauvres, tout ce qu'il en avoit
» amassé. Son cœur ne s'enflamme plus que de l'a-
» mour des biens du Ciel ; il n'y a plus rien qui lui
» plaise dans ceux de la terre ; toute leur beauté,
» dont il étoit charmé, n'est plus à ses yeux qu'une
» horrible difformité ; parce qu'il n'y a plus que
» l'éclat de cette precieuse perle qui brille dans
» son cœur.

Tous les ouvrages de ce grand Saint sont pleins de ces sortes d'ornemens ; car il explique toûjours diversement les choses qu'il a une fois proposées : ensorte qu'il développe & met au jour tout ce qu'il y a de force cachée dans le sens de chaque proposition qu'il traite, par des tours fins & délicats de pensées & d'expressions qui lui sont particuliers.

Saint Bernard en use de même dans un de ses
» Sermons sur saint Victor : Réjoüissez-vous, dit-
» il, mes tres-chers freres, réjoüissez-vous dans le
» Seigneur, qui a daigné multiplier si favorable-
» ment les continuels bienfaits de sa bonté, en
» donnant au monde le bien-heureux Victor, afin
» d'en sauver plusieurs par son exemple. Je vous le
dis

dis encore, réjoüissez-vous, de ce que nous ayant « été enlevé, il s'est approché de Dieu, pour en sau- « ver encore beaucoup davantage par son intercession. « Cette proposition, qui a deux parties, marque le double avantage que nous avons dans les Saints ; sçavoir, leur exemple, & leur protection. Il y joint ensuite l'ornement, qui l'explique & la releve par ces paroles : Il a paru sur « la terre, pour y servir d'exemple aux hommes, « & il est maintenant élevé dans le Ciel, pour les « favoriser de sa protection. Il leur a ici servi de « modele pour former saintement leur vie : & là « il les invite à la gloire. Ici il les a excitez & « encouragez à se rendre dignes du Royaume de « Dieu, par des œuvres saintes ; & là il se rend leur « mediateur pour les y faire entrer. «

Saint Cyprien exhortant les Fideles à la charité envers les pauvres, leur propose pour modele de la maniere dont on doit l'exercer envers eux, la veuve de Sarepte, qui nourrit Elie d'un peu de farine qui lui restoit ; & il ajoute ensuite l'ornement à cet exemple, en ces termes : Cette veuve ne craint point de donner à « Elie le pain qu'il lui demande. Toute prête qu'el- « le est de mourir de faim avec son fils, * elle ne « préfere ni son fils ni elle-même ; à celui qui lui « demande son necessaire ; car ce qu'elle lui don- « ne n'est point une partie de quelque chose qu'el- « le ait en abondance. C'est tout le peu qui lui reste « pour vivre. Ainsi elle considere plus le besoin « present d'un étranger, que celui qu'elle & son « fils souffriroient ensuite ; & dans l'indigence où « elle est reduite, elle pense plûtôt à exercer la « charité, qu'à prendre sa nourriture ; afin qu'en « méprisant ainsi, dans une œuvre si salutaire ; la «

Cyprian. Serm. de eleemos.

* *Dans S. Cyprien le texte porte* : avec ses enfans.

» vie charnelle & perissable du corps, elle con-
» serve la vie spirituelle & éternelle de l'ame. Et
» sa genereuse charité, continuë, ce Pere, lui fit
» exercer cet œuvre admirable en un temps, où
» Jesus-Christ ne lui étoit point encore connu, où
» elle n'avoit point encore reçû ses préceptes, &
» où n'ayant point été rachetée par sa passion &
» par sa croix, elle ne se sentoit point encore obligée
» de payer en quelque sorte le sang d'un Dieu par
» un peu de pain & d'eau. Ce qui montre évidem-
» ment, combien se rendent aujourd'hui coupables
» devant Dieu dans l'Eglise, tous les riches, qui,
» par une indigne préference d'eux-mêmes, & de
» leurs enfans à Jesus-Christ, ne pensent qu'à con-
» server leurs richesses, & à joüir seuls de leur
» abondance, sans en vouloir faire part à tant de
» pauvres, qui sont tout nuds, & qui meurent de
» faim.

On comprend assez par-là, comment on doit orner & amplifier les exemples & les ressemblances, qui se tirent du plus ou du moins qu'il y a dans les choses, & dans les circonstances, en s'appliquant fortement à en expliquer la difference & l'inégalité, afin que l'on comprenne, & que l'on voye plus ouvertement, quelle est la force & l'étenduë du sens qui est renfermé dans un sujet. Mais ce qu'il importe de remarquer ici, est, que quand nous avons à proposer quelque passage, ou quelque sentence de l'Ecriture, ou des Peres, ou des anciens Philosophes, qui soit courte dans l'expression, mais étenduë dans le sens, c'est à dire, qui renferme de grands sens en peu de paroles; nous devons faire ensorte de les découvrir tous, & de les mettre au jour, & comme devant les yeux des Auditeurs. Telle est

cette ſentence de ſaint Bernard : Malheur à ceux «
qui ſont appellez aux œuvres fortes, & qui ne «
mangent point la viande des forts. *Væ qui vo-* «
cantur ad opera fortium, & non aluntur cibo for-
tium. Et cette autre, que le même Saint dit en-
core de l'Epouſe des Cantiques appuyée ſur ſon
bien-aimé : *Fruſtrà nititur, ſi non innititur.* Sans *Cant. 8.*
cet appui, tout ſon travail eſt vain. Telle eſt «
auſſi cette remarquable parole de Seneque : Que
celui qui a une fois borné ſes deſirs, peut diſ-
puter de la felicité avec les Dieux-mêmes. *Qui*
deſiderium clauſit, cum ipſo Jove de felicitate
contendat. Toutes ces ſortes de ſentences ren-
ferment en peu de paroles beaucoup de choſes,
& tres-dignes d'être diligemment obſervées.
Ainſi, le Prédicateur en ayant à propoſer, en
doit premierement conſiderer & peſer avec une
exacte attention, la force & l'étenduë, & en-
ſuite l'expoſer, & la mettre au jour ; car c'eſt-là
proprement ce qui appartient à ce genre d'orne-
ment ; & auſſi ce que nul ne peut facilement ac-
querir, ſans le ſecours d'une vive penetration
d'eſprit, & ſans une attentive & conſtante ap-
plication à examiner & approfondir le ſens des
choſes.

J'ai crû devoir traiter & éclaircir cette qua-
triéme partie du raiſonnement oratoire par tous
ces divers exemples, afin que le Prédicateur y
découvrant, par la penetration de ſon eſprit, la
force, & pour ainſi dire, la fécondité des ſen-
tences, il connût en même temps la maniere de
la dégager des paroles qui la tiennent comme
reſſerrée, de la tirer dehors, & de la mettre
dans un beau jour. Car il y en a dont le ſtyle
eſt ſi maigre & ſi ſterile, ou, comme l'appellent

les Rheteurs, si sec & si aride, qu'au lieu de s'énoncer d'une maniere oratoire, ils disent les choses en des termes tout simples, & sans aucun ornement, suivant la methode des Dialecticiens, qui est veritablement propre pour les syllogismes philosophiques, & pour les disputes de l'école; mais qui ne convient nullement à l'emploi de la Prédication. Car autre est la maniere de raisonner dans l'école devant des hommes de lettres, sçavans & éclairez; & autre celle de raisonner devant une assemblée de peuple & de toutes sortes de personnes, pour les instruire des veritez du salut, & pour les leur faire pratiquer.

Il y en a d'autres au contraire, qui voulant éviter ce défaut, ne font que repeter les mêmes choses en d'autres termes, mais qui ont tous la même signification, & n'en donnent point d'autre idée. Ce qui sert plus a une vaine ostentation, qu'à l'utilité de ceux qui les entendent. Si l'on veut considerer avec quelque attention les exemples que nous venons de proposer, on reconnoîtra sans peine dans les ornemens & les explications qui y sont jointes, que c'est en effet une même chose que l'on amplifie, non pas en la repetant seulement en d'autres paroles, mais en l'ornant d'une varieté d'autres pensées & d'autres figures, & de sens & de dictions.

Mais ce qui est encore plus déplaisant & plus ennuyeux, il s'en trouve qui ne font que rebattre une même raison dans tout un discours, sans en changer seulement les termes. C'est un vice que les Rheteurs appellent *Taurologia.* Ceux qui y sont sujets, devroient se souvenir au moins de cette parole, qui est passée depuis si long-temps

en proverbe : Un chou ſervi deux fois dégoûte. « *Crambe bis poſita, nauſea.*

La concluſion du raiſonnement oratoire ſuit l'ornement, & finit le diſcours, en raſſemblant en abregé les autres parties, & toute la teneur du raiſonnement. Mais de ſçavoir quand on l'y doit joindre, c'eſt ce qu'on laiſſe au jugement & à la prudence de l'Orateur. Car elle n'eſt pas toûjours neceſſaire ; ſi ce n'eſt que le diſcours ſe ſoit étendu un peu loin ; parce qu'il faut alors comme ramener les Auditeurs dans le chemin ; & reprenant pour cela en abregé toutes les parties du raiſonnement, en exprimer la teneur en moins de paroles qu'il eſt poſſible, de peur qu'en y employant un long diſcours, on ne fatigue trop les oreilles & l'attention des Auditeurs, par de frequentes repetitions des mêmes choſes.

CHAPITRE XVII.

Des mouvemens & des affections qu'on doit répandre dans le raiſonnement oratoire, & par ſuite dans tout le diſcours.

COmme l'Orateur ajoute deux parties de plus que le Dialecticien, à ſes raiſonnemens, ſçavoir, la confirmation & l'ornement, qui en font toute la force & toute la beauté ; le Prédicateur mêle auſſi deux parties de plus que l'Orateur dans les ſiens, qui ſont (permettez-moi d'uſer de ces termes) le mouvement ou le feu des affections, & l'application, ou la deſçente au détail des actions. Car encore que ce

ſoit une regle d'éloquence pour tous les genres d'oraiſon, qu'il y ait toûjours des mouvemens d'affections répandus dans le corps du diſcours, partout où la grandeur & le merite de la choſe le demande ; cette regle regarde neanmoins proprement, & d'une maniere toute ſinguliere, les Prédicateurs de l'Evangile, dont la principale fonction eſt plûtôt de toucher les cœurs, & de remuer les affections de ceux qui les entendent, que d'éclairer leurs eſprits ; parce que les hommes pechent bien plus par la corruption du cœur & de ſes affections, que par l'ignorance de la verité.

Mais il y a des affections douces, & des affections vehementes. Et on en doit exciter tantôt d'une ſorte, & tantôt de l'autre, ſelon la nature des choſes dont on parle. Car en quelque endroit que ce ſoit du diſcours, où l'on montre, ſoit par raiſonnement, ou par quelqu'autre voye, qu'une choſe eſt grande en ſon genre ; il faut alors animer ſes paroles, & leur donner du mouvement & du feu, pour exciter les ſentimens & les affections que demande la nature & l'état de la choſe qu'on vient de repreſenter. Par exemple, lorſque Marie ſœur de Moyſe eût expoſé dans ſon Cantique, le miracle éclatant du paſſage de la mer rouge, dont les eaux s'étant diviſées, avoient ouvert une route aſſurée au Peuple de Dieu, qui fuyoit de l'Egypte ; elle s'anima auſſi-tôt à ces pieux ſentimens de reconnoiſſance envers Dieu : *Qui d'entre les forts eſt ſemblable à vous? qui vous reſſemble, Seigneur, vous qui êtes grand dans vôtre ſainteté, terrible, & digne de loüanges, & dont les œuvres ſont des prodiges ?* Cela eſt du genre des affections dou-

Exod.15.11.

Ces paroles ſont de Moyſe, & non de Marie.

ces ; & neanmoins le Prophete Habacuc s'éleve avec beaucoup de vehemence au sujet du même miracle ; car ayant dit ces paroles : *Vous avez fait un chemin à vos chevaux, au travers de la fange des grandes eaux :* il s'écrie aussi-tôt : *Je vous ai entendu, & mes entrailles en ont été émuës : mes lévres ont tremblé au bruit de vôtre voix ;* marquant par ces paroles, l'extrême fraïeur, & le profond étonnement dont il étoit saisi, à la vûë d'une si grande merveille. *Audivi, & conturbatus est venter meus, à voce contremuerunt labia mea.*

Ainsi, quand nous avons representé aux pecheurs l'ineffable bonté du Fils de Dieu, qui a bien voulu descendre sur la terre, s'y revêtir de nôtre humanité, & s'y offrir en sacrifice pour les hommes, qui étoient abandonnez à toutes sortes de crimes, & dont il avoit éprouvé la malice & l'ingratitude envers lui-même ; afin de les reconcilier & remettre en grace avec son Pere, & de les rappeller tous de la mort éternelle, à laquelle ils étoient destinez, à la vie bien-heureuse, & à la gloire de l'immortalité : quand, dis-je, nous leur avons amplement exposé cet inestimable bienfait, de l'incarnation & de la mort de nôtre Redempteur, nous nous élevons alors avec plus de force & d'action, pour exciter en eux des sentimens d'amour & de reconnoissance, en cette sorte : Cette bonté si admirable de nôtre Dieu, n'allumera-t-elle donc point en vous le feu de son amour ? Ne vous enflammera-t-elle point d'une sainte ardeur de vous donner entierement à lui ? Ne vous portera-t-elle point à embrasser de bon cœur toutes sortes de perils & de travaux, afin de répondre à ce grand amour qu'il vous a

témoigné par l'effusion de son sang, en répandant le vôtre pour sa gloire? N'est-ce pas là l'effet que l'Apôtre fait voir que la charité incomprehensible du Sauveur doit produire en nous,
2. Cor. 5. 14. quand il dit: *Charitas Christi urget nos*: L'amour de Jesus-Christ nous presse; c'est-à-dire, a tant de force sur nous, que non seulement il excite & persuade, mais pousse, presse & fait violence même aux cœurs les plus endurcis: Desorte que si auparavant nous avions de la peine à porter nôtre amour vers Dieu, nous devons maintenant l'aimer d'autant plus, que nous sçavons jusqu'où il a daigné porter les marques & les effets de son amour pour nous. Car quel cœur seroit assez insensible, pour n'être pas touché d'un si grand excez d'amour, fût-il même plus dur que le fer?

Ces mouvemens neanmoins, & ces affections sont encore beaucoup moins vives & moins vehementes, que celle dont l'Apôtre est animé, lorsqu'ayant proposé dans son Epître aux Romains, la grandeur du même bienfait de nôtre redemption, il s'écrie: *Qui donc nous separera de l'amour de Jesus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persecution, ou la faim, ou la soif, ou la nudité, ou les perils, ou le fer, ou la violence? Je suis assuré que ni la mort ni la vie*, & le reste qui suit; où l'on voit la force & l'ardeur toute admirable de ce grand Apôtre pour Jesus-Christ, exprimée avec une égale vivacité de paroles.

Le Prophete Jeremie ne s'éleve pas avec moins de feu & d'action, quoique sur un dissemblable sujet, lorsqu'ayant exposé la grandeur du crime dont le Peuple de Dieu s'étoit soüillé, en

s'abandonnant à l'idolâtrie, il s'écrie, mais en faiſant parler le Seigneur-même, ce qui eſt encore plus touchant & plus fort : *O Cieux fremiſſez d'étonnement! pleurez portes du Ciel, & ſoyez inconſolables ; car mon Peuple a fait deux maux. Ils m'ont abandonné, moi qui ſuis une ſource d'eau vive, & ils ſe ſont creuſé des cîternes entr'ouvertes, qui ne peuvent retenir l'eau.* Jerem. 2. 11.

Moyſe s'éleve auſſi avec beaucoup de force dans un Cantique, où aprés avoir reproché aux Juifs leur corruption & leur ingratitude envers Dieu, il dit avec exclamation : *O race pervertie & toute corrompuë ! ô peuple fou & inſenſé! eſt-ce ainſi que vous témoignez vôtre reconnoiſſance envers vôtre Seigneur? N'eſt-ce pas lui qui eſt vôtre Pere, qui vous a poſſedé, qui vous a faits, qui vous a créez? Peuple ingrat, vous avez abandonné le Dieu qui vous a donné la vie; vous avez oublié vôtre Seigneur qui vous a creé. Que ce Peuple n'a-t-il un peu de ſens, un peu d'intelligence, pour comprendre la fin qui eſt reſervée aux impies, &c.*

Mais on trouve un exemple tres-propre & tout ſingulier pour ce ſujet, dans le premier livre de la Sageſſe d'Oſorius, où ce ſaint Evêque, aprés avoir expoſé & amplifié la déteſtable méchanceté que les Juifs ont commiſe dans la mort de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, s'anime à de dignes ſentimens d'indignation, qu'il fait éclater par ces paroles : Tous les maux & tous les effets les « plus funeſtes de la haine, de l'envie, de la cruau- « té, de la fourberie, de l'impoſture, & de l'im- « pieté, & tous les autres crimes, je ne dis pas « ſeulement que l'on peut concevoir contre les « hommes, mais que peuvent commettre les plus «

» audacieux & les plus ſcelerats de tous les hom-
» mes, étant mis enſemble, n'égaleront pas la
» moindre partie de cette abominable méchanceté
» des Juifs. Si les élemens muets pouvoient par-
» ler, quel crime ne feroient-ils pas à ces perfi-
» des, d'avoir par un ſi cruel attentat, donné la
» mort au ſouverain Maître de toutes choſes, ſans
» la puiſſance duquel ils ne peuvent ſubſiſter? Le
» Ciel rendroit témoignage contre la maligne &
» noire fureur de ces rebelles, dont le crime a été
» cauſe des tenebres qui le couvrirent alors. La
» terre les condamneroit comme des monſtres d'i-
» niquité, elle qui a fait connoître à tout l'Uni-
» vers, par ſes ſecouſſes & ſes tremblemens ſi ex-
» traordinaires, l'extrême horreur qu'elle avoit de
» porter les auteurs d'une ſi horrible & ſi ſanglan-
» te cruauté. La mer accableroit de ſes flots cette
» nation ſi perfide & ſi inhumaine, pour vanger
» la majeſté du Seigneur, à la parole dequel elle
» a obéi avec une ſi promte ſoumiſſion, au milieu
» des orages & du ſoulevement de ſes flots, pour
» la vanger, dis-je, de tant d'outrageans mépris
» dont elle l'a vû deshonorée; &c.

Saint Cyprien nous en donne auſſi un tres-bel exemple dans un de ſes Sermons, où aprés avoir propoſé ces paroles du Seigneur: *Conſiderez les oiſeaux du Ciel, ils ne ſement point, ils ne moiſſonnent point, & ils n'amaſſent rien dans des greniers*; il s'éleve contre la dureté inhumaine des

Serm. de eleemoſ.

» avares, par ces paroles: Dieu nourrit les oiſeaux
» du Ciel. Il fournit chaque jour aux paſſereaux
» le neceſſaire pour leur vie. Le boire ni le man-
» ger ne manque point à ces petits animaux, qui
» n'ont nul ſentiment de Dieu; & vous craignez
» qu'il manque quelque choſe à un Chrétien, à

un serviteur qui lui est fidele, qui est toûjours ap- « pliqué aux bonnes œuvres, & dont la vie est che- « re & precieuse aux yeux de ce souverain Maî- « tre ? Est-ce que vous croyez que Jesus-Christ n'ait « pas soin de nourrir celui qui le nourrit ici-même « en la personne du pauvre ? D'où vient donc cet « esprit incredule qui vous possede ? Et qui vous a « inspiré cette pensée impie & sacrilege ? Quoi, « vous êtes honorez du nom de Chrétiens, vous « vous mettez dans l'Eglise au rang des Fideles, « & vous n'avez ni foi ni confiance en Jesus- « Christ ? Que fait dans la maison de la foi un « cœur qui est sans foi ? Et un peu aprés : Pourquoi, « dit-il, vous flater de ces folles & impertinentes « pensées, comme si l'inquietude & le soin de l'a- « venir, étoit une raison qui dût vous retenir, ou « qui pût vous dispenser de faire de bonnes œu- « vres ? Pourquoi cherchez-vous à couvrir vôtre « avarice sous l'ombre d'une si vaine excuse ? Dites « plûtôt sincerement ce qui en est, & ne pouvant « tromper ceux qui le sçavent, découvrez par un « humble aveu, le fond & le secret de vôtre ame. « Les tenebres de la sterilité se sont emparé de vô- « tre esprit, & la lumiere de la verité s'en étant reti- « rée, la noire & profonde obscurité de l'avarice « a aveuglé vôtre cœur charnel. Vous êtes devenu « esclave de vôtre argent, & vous vous êtes de « nouveau malheureusement jettez dans les chaî- « nes & les liens de la cupidité, dont Jesus-Christ « vous avoit si heureusement retirez. Vous êtes « sans cesse dans l'agitation & dans l'inquietude, « pour conserver cet argent, qui ne sert qu'à vous « perdre. Toute vôtre occupation tend à grossir « vôtre patrimoine, dont le poids vous accable ; « sans que vous pensiez jamais à ce que Dieu dit «

» à ce riche qui se proposoit d'abattre ses gre-
» niers, & d'en bâtir de plus grands pour y resser-
» rer la recolte de ses terres, & tous ses biens:
» *Insensé que tu es, on s'en va te redemander ton*
» *ame cette nuit même. Et pour qui sera-ce ce que*
» *tu as amassé?*

Cypr. de habitu virg. tract. 2.

Isa. 3. 16.

Ce même Pere parlant du luxe & de la vanité des femmes dans leurs habits, aprés avoir proposé sur ce sujet ces redoutables paroles du Seigneur dans Isaye: *Parce que les filles de Sion se sont élevées, & qu'elles ont marché la tête levée, &c. leurs parfums precieux seront changez en puanteur, & leur ceinture d'or en une cor-*
» *de, &c.* Il s'éleve contre leurs vains ornemens
» en cette sorte: Combien n'en est-il pas tombées,
» pour s'être ainsi élevées? Tous leurs vains ajuste-
» mens n'ont produit en elles qu'une laideur &
» une difformité horrible aux yeux de Dieu. Etant
» vêtuës de soye & de pourpre, pouvoient-elles se
» revêtir de Jesus-Christ? Toutes les dorures, les
» pierreries, les filets de perles, & les brasselets
» dont elles se sont parées, n'ont servi qu'à leur
» faire perdre l'ornement & du corps, & de l'ame.
» Or qui n'auroit pas en execration, & qui ne fui-
» roit pas avec horreur, ce qu'il connoîtroit en
» avoir fait perir malheureusement tant d'autres?
» Qui voudroit jamais rechercher & prendre ce
» qu'il auroit vû donner la mort à son frere? Si
» un homme ayant bû d'une liqueur, ou mangé
» d'une viande qu'on lui auroit presentée, tom-
» boit mort devant vous, vous ne douteriez pas
» qu'il n'y eut dans cette liqueur, ou cette viande,
» un poison mortel, & vous vous garderiez bien
» de boire ni de manger de ce que vous auriez
» ainsi vû donner la mort à un autre? Quelle

ignorance de la verité, ou plutôt quelle folie, «
& quel renverſement d'eſprit eſt-ce donc aujour- «
d'hui, de vouloir & de rechercher avec faſte, «
ce qui eſt, & ce qui a toujours été tres-perni- «
cieux à ceux qui l'ont voulu, & qui l'ont re- «
cherché; & de croire qu'il n'y a rien à craindre «
pour vous en ce que vous connoiſſez qui a perdu «
les autres? «

Ainſi vous voyez de quelle maniere un Prédicateur, aprés avoir amplement expoſé ou l'énormité du peche mortel, ou la grandeur ineffable & l'éternité des peines des damnez, peut s'élever avec force contre ceux qui commettent ſi facilement, & ſans aucun remord de conſcience, toutes ſortes de crimes pour des choſes de rien. Ne ſemble-t-il pas que ces impies témoignent ouvertement, ſinon par leurs paroles, du moins par leurs œuvres, & par les déreglemens de leur vie, qu'ils ne ſont nullement touchez ni d'aucune crainte de la ſeverité des jugemens de Dieu, ni d'aucun ſentiment d'eſtime pour la grandeur & l'excellence de ſes promeſſes; & que bien loin d'en faire aucun état, ils diſent en quelque ſorte à ce Maître ſouverain de toutes choſes: Je me ſoucie peu, Seigneur, ni de vôtre grace, ni de vôtre amitié, ni de ces ſoins paternels de vôtre providence, que vous m'offrez en cette vie; ni encore moins de l'heritage celeſte que vous me promettez dans l'autre. Gardez vos dons pour vous-même, & favoriſez-en qui vous voudrez. Pour moi je prefere un moment de plaiſir dans ma chair, ou le gain d'un peu d'argent, à toutes vos promeſſes, & à tout le ſang même que vous avez répandu ſur la Croix. O mépris horrible! ô exe-

crable aveuglement d'eſprit ! Peut-on ſeulement penſer qu'il y ait le moindre ſens, ou la moindre lumiere dans ceux qui ſont tombez dans les profondes & affreuſes tenebres d'un ſi funeſte aveuglement ?

Lors donc que nous aurons prouvé par raiſonnemens, & amplifié la grandeur ou l'importance de quelque choſe, nous pourrons animer de cette ſorte nôtre diſcours, & lui donner plus de vehemence & de vivacité pour toucher les cœurs des auditeurs, & les enflammer de diverſes affections, ſelon la nature & le merite des choſes que nous traitons. C'eſt ce qui eſt ſi puiſſant dans le diſcours, que Quintilien parlant de la maniere d'émouvoir les eſprits, & de toucher les cœurs, le releve & le recommande comme le point le plus important & le plus neceſſaire à l'Orateur, en ces termes : Que l'Orateur mette donc en cela tout ſon eſprit, & toute ſon induſtrie : c'eſt là où doivent tendre tous ſes efforts, & tout ſon travail ; ſans cela tout le reſte eſt nud, ſec, maigre, languiſſant, & deſagreable ; tant il eſt vrai que cette maniere de toucher, & d'exciter des mouvemens, eſt comme l'ame & l'eſprit de ſon ouvrage. *Huc igitur incumbat Orator : Hoc opus ejus, hic labor eſt, ſine quo cætera nuda, jejuna, infirma, & ingrata ſunt. Adeò velut ſpiritus operis ejus, atque animus eſt in affectibus commovendis.*

Que ſi ce devoir eſt ſi particulierement recommandé pour les actions du barreau, où il n'eſt pas même permis aux Avocats, en quelques Villes tres-bien policées, d'uſer dans leurs diſcours, ni d'exorde, ni d'aucune addreſſe à exciter ces ſortes d'affections ; que doit-on dire de

ce même devoir à l'égard des Prédicateurs, dont le seul, ou le principal employ est d'émouvoir, d'exciter & de porter puissamment l'esprit des auditeurs à la crainte du Seigneur, à la haine du peché, au mépris du monde, à l'amour des choses celestes & spirituelles, & aux autres mouvemens de pieté. Mais comment cela se doit-il faire? c'est ce que nous expliquerons plus amplement dans le troisiéme Livre, où nous avons à traiter particulierement de la maniere d'amplifier un sujet, & d'exciter dans les auditeurs des mouvemens qui les portent à la fin, où il s'agit de les conduire.

CHAPITRE XVIII.

De l'application, ou de la descente au détail des actions.

L'Application, ou la descente au détail des actions, est appellée la seconde Partie du Predicateur, parce qu'il est proprement de son devoir, lorsqu'il a prouvé & établi quelque sentence ou maxime de morale, de descendre aux actions des vertus ou des vices ausquelles elle se raporte, afin de porter ses auditeurs aux unes, & de les détourner des autres. Car la morale ne se borne pas à une simple speculation. Elle a pour sa fin l'action qui regarde les œuvres particulieres. C'est pourquoi quiconque veut traiter utilement cette doctrine, doit, aprés en avoir touché quelque verité, appliquer aussitôt aux actions particulieres, tout ce qu'il en a dit en general.

Aussi voyons-nous dans Isaye, que le Seigneur ayant fortement reproché aux Juifs leur corruption & leur impieté, ajoûte immediatement aprés, ce qu'ils doivent faire pour appaiser sa colere justement irritée contr'eux: *Lavez-vous*, leur dit-il, *purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées: cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien: Examinez tout avant que de juger, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve; & aprés cela venez & soûtenez vôtre cause contre moi.* Et Jesus-Christ nôtre divin Maître en use aussi de même dans l'Evangile, où aprés avoir prédit beaucoup de choses touchant le jour terrible du dernier Jugement, il en tire des instructions salutaires qu'il nous donne en même temps par ces paroles: *Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excés des viandes & du vin, & par les inquietudes de cette vie, & que ce jour ne vous vienne tout d'un coup surprendre: Car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la face de la terre. Veillez donc en priant toujours, afin que vous soyez rendus dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, & de comparoître avec confiance devant le Fils de l'homme.* Et le Prophete Roy fait encore la même chose, lors qu'aprés avoir exposé la puissance & la justice souveraine de Jesus-Christ, qui devoit reduire toute la terre sous son Empire, il fait aussi-tôt de cette verité une instruction pour le reglement de la vie, en disant: *En vous maintenant, ô Rois, ouvrez vôtre cœur à l'intelligence; Recevez les instructions de la verité, vous qui jugez la terre. Servez le Seigneur dans la crainte; & réjoüissez-vous en lui avec*

Isay. 1. 16. 17. 18.

Ps. 2. 10. *& seq.*

avec tremblement. Embrassez la pureté de la discipline, de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colere, & que vous ne perissiez hors de la voye de la justice.

Le grand saint Gregoire expliquant cet endroit du bien-heureux Job : *Si j'ai mangé les fruits de la terre sans les payer,* en a renfermé la proposition, l'ornement, & l'application dans ce peu de paroles : C'est *manger les fruits de la terre sans les payer,* que de recevoir les revenus de l'Eglise, sans lui en fournir le prix, par le travail de la prédication. Ainsi celui-là mange les fruits de la terre sans les payer, qui applique à ses usages corporels les biens Ecclesiastiques, sans exercer envers le peuple fidele ce ministere dont il lui est redevable. Que dirons-nous à cela, nous autres Pasteurs, qui precedant la venuë du souverain Juge, avons reçû l'office de précurseurs, & cependant demeurons müets en mangeant les revenus que nous fournit la liberalité de l'Eglise. *Fructus terræ absque pecunia comedere; est ex Ecclesia quidem sumtus accipere, sed eidem Ecclesiæ prædicationis pretium non præbere. Terræ igitur fructus absque pecunia comedit; qui Ecclesiæ commoda ad usum corporis percipit, sed exhortationis ministerium non impendit. Quid ad hoc nos Pastores dicimus, qui adventum districti judicis præcurrentes, officium quidem præconis suscepimus, sed alimenta Ecclesiastica muti manducamus.*

Moral. in Job. lib. 31. cap. 16.

Cela est dit d'une maniere un peu courte, nous avons traité avec plus d'étendue dans un Sermon, cette parole de saint Jean : mais il disoit ceci pour le tenter : *Hoc autem dicebat* (Jesus) *tentans eum.* Car, aprés avoir montré que Dieu

Concio. 4. in Dominic. 4. quadrag. Joan. 6. 6.

permet les tentations pour plusieurs raisons, & sur tout, afin que les hommes connoissent par ces épreuves quelle est la force & la fermeté de leur vertu, ou plutôt leur foiblesse & leur infirmité, nous avons passé au détail, & conclu de cette sorte : La parfaite & veritable vertu est donc celle, qui étant exposée à l'épreuve de la tentation, ne se laisse point abattre : qui étant assaillie de tous côtez, demeure invincible contre toutes sortes d'attaques : qui ne sçait ce que c'est ni de s'élever dans la prosperité la plus riante, ni de se resserrer dans la plus pressante adversité : & qui enfin a jetté de si fortes & si profondes racines dans l'ame, que comme le feu qui est agité d'un vent impetueux, bien loin de s'éteindre, en devient plus ardent & plus enflammé ; ainsi quelque diversement battuë & agitée qu'elle soit, bien loin d'être vaincuë & de succomber, les plus rudes coups, comme dit élegamment un Sage, ne font que renouveller & qu'affermir de plus en plus sa vigueur. Delà il est aisé de conjecturer quelle est la vraye ou la fausse vertu : la vertu solide & consommée, ou la vertu apparente & imparfaite.

» Ainsi une femme à qui personne n'a jamais rien demandé contre l'honneur de la chasteté, n'est pas parfaitement chaste pour l'avoir gardée : Mais c'est celle qui ayant été tentée, pressée, & sollicitée en diverses manieres, l'a conservé entier & inviolable contre tous les attraits & les efforts de la tentation. Ainsi celui-là n'est pas parfaitement doux, qui ne se met pas en colere, quand personne ne l'offense : mais bien celui qui étant insulté par des outrages & des injures, ne répond rien de dur ni de fâcheux,

Ainsi ce n'est pas celui qui ne desire point les « honneurs qui est parfaitement humble ; mais « c'est celui à qui on les ravit, & qui les perd sans « en concevoir de l'indignation contre personne. « Ainsi celui-là n'a pas une parfaite patience, « qui ne se plaint de rien, quand tout lui réussit à « souhait; mais c'est celui qui au milieu des af- « flictions, & dans le fort des souffrances, peut « dire avec le saint Prophete : *Vous avez mis mon* « *cœur à l'épreuve, & vous l'avez visité durant* Ps. 16. 4
la nuit : vous m'avez examiné en m'éprouvant par le feu des afflictions, *& l'iniquité ne s'est point trouvée en moi, &c.* Ainsi on n'est pas par- « faitement obéissant pour ne pas pecher contre « l'obéissance ; mais on l'est sans doute quand on « suit en toutes choses la volonté & le jugement « d'autrui, malgré toute la répugnance de sa pro- « pre volonté, & de son propre jugement. On « connoît évidemment par cet exemple, combien il est avantageux de descendre dans ce détail particulier, pour rendre plus claires & plus utiles à chacun les veritez que l'on prêche ; car par ce moyen ceux qui les entendent, sçavent sonder le fond de leur cœur, & juger quels sentimens ils doivent avoir d'eux-mêmes.

Il faut avertir encore ici le Prédicateur, qu'il doit descendre ainsi dans le détail des choses ; non seulement lorsqu'il a raporté ses preuves ; & achevé son raisonnement, mais souvent aussi aux autres endroits de son discours, & à toutes les occasions qui se presentent d'en tirer des instructions particulieres. Car quiconque veut travailler sincerement & du fond de son cœur à se rendre utile aux autres par la prédication, doit suivre principalement cette maniere

d'enſeigner les veritez du ſalut. C'eſt pour cela que ſaint Paul, l'Apôtre & le Docteur des Nations, propoſe & recommande aux Fideles tant de devoirs particuliers de toutes ſortes de vertus dans ſes Epîtres. Combien n'en a-t-il pas accu-

Rom. 12. mulé dans un ſeul Chapitre de ſa douziéme aux Romains, où il dit d'abord : *Je vous conjure donc, mes freres, par la miſericorde de Dieu, de lui offrir vos corps, comme une hoſtie vivante, ſainte & agreable à ſes yeux ; pour lui rendre un culte raiſonnable & ſpirituel : Ne vous conformez point au ſiécle preſent* ; & le reſte qui ſuit juſqu'à la la fin. Et cet homme tout divin ſans aucun ſecours de l'éloquence humaine, traite neanmoins ſi eloquemment toutes ces inſtructions particulieres qu'il donne à chacun, & il les releve par l'éclat & l'ornement de tant de brillantes figures & de ſens, & de paroles, qu'il ſemble qu'on ne pouvoit rien dire avec plus d'élegance, ni avec une plus abondante varieté.

Euſeb. Emiſſ. Homil. in Epiphania. Mais pour ne nous pas borner aux ſeuls exemples de l'Ecriture ſainte, j'en ajoûterai ici deux autres tirez d'une Homelie d'Euſebe : Car ce Pere expliquant l'endroit de l'Evangile, où il eſt dit, que les Mages s'en retournerent en leur païs par un autre chemin, il l'applique & l'ajuſte ainſi aux actions & à la conduite particu-
» liere de chacun : Nous devons penſer, dit-il,
» que le retour des Mages en leur païs par un au-
» tre chemin, nous marque un devoir qui regarde
» particulierement nôtre utilité, & nôtre ſalut.
« Car que devons-nous entendre par ce change-
» ment de chemin, ſinon le changement de vie
» qui ſe doit faire en nous. Ainſi nous changeons
» de chemin & marchons veritablement dans

d'autres voïes, lorsque dépoüillant le vieil hom- «
me avec ses œuvres, nous nous revêtons du nou- «
veau; lorsque mettant sous nos pieds tout or- «
gueil, nous embrassons l'humilité; lors qu'éloi- «
gnant de nôtre esprit tout mouvement de cole- «
re, nous l'établissons de plus en plus dans l'exer- «
cice de la patience; lorsque nous condamnons «
les inclinations de la nature corrompuë, nos «
vieilles habitudes, & tous les plaisirs criminels «
que nous recherchions auparavant; Enfin nous «
passons de l'égarement dans le bon chemin, «
quand nous foulons aux pieds tous nos mauvais «
desirs, par un sincere amour de la continence & «
de la pauvreté; quand nous éteignons en nous «
le feu des passions impures, & que nous les «
domptons par la chasteté; Et quand enfin laissant «
les voies larges & spacieuses de la gauche, nous «
suivons constamment dans tout nôtre voyage, le «
droit sentier de la vie spirituelle. «

Ce bienheureux Pere nous exhortant ensuite dans la même Homelie à imiter Jesus-Christ, & à marcher sur ses pas, afin de régler nôtre vie sur le modele de la sienne, explique ainsi toute la chose par parties: Nous sommes assûrez, dit-il, «
que nous suivons les pas & les traces de nôtre «
divin Maître, lorsque nous avons laissé le chemin «
de la vie terrestre, où le monde se perd, pour «
marcher seurement vers le Ciel dans le droit «
sentier de la vie spirituelle: lorsque l'obéïssance «
& l'humilité reglent nos pensées & nos desirs, & «
tiennent comme le gouvernail de nôtre volonté: «
lorsque nôtre esprit éclairé par la foi, ayant re- «
noncé à tous les desirs de la terre, ne s'occupe «
plus que de l'esperance des biens futurs, & que «
nôtre cœur charmé de la beauté de ces biens ce- «

» lestes, soûpire sans cesse aprés le bonheur de les » posseder. Enfin nous avançons dans les voies du » salut, lorsque nôtre ame condamnant en elle-» même, & rejettant avec mépris tous les plaisirs » passagers de la vie presente, ne s'applique qu'à » penser sur toutes choses, quand elle pourra être » dégagée des liens de son corps, & separée de » cette demeure corruptible; & quand viendra le » temps de la resurrection, auquel elle sera réunie » à ce même corps, pour recevoir avec lui sa re-» compense selon ses œuvres.

Quelqu'un trouvera peut-être que je me suis trop étendu sur cet avertissement: mais quiconque voudra considerer avec quelque attention le propre devoir des Prédicateurs, & l'abus de quelques-uns d'entr'eux contre ce devoir, il cessera bien-tôt d'en être surpris: Car ce m'est une peine insupportable d'en voir quelquefois qui l'oublient de telle sorte, qu'ils ne font rien moins que ce qu'ils sont plus particulierement obligez de faire. En effet, au lieu que le but & la fin principale du Prédicateur est de faire en sorte que tout ce qu'il dit se raporte & tende à procurer le salut des ames, à corriger les mœurs corrompuës des hommes, à leur enseigner les regles & les preceptes de la vertu, à les détourner du vice, à leur inspirer le mépris du monde, l'amour & la crainte de Dieu, & les autres semblables sentimens de pieté. Il y en a au contraire qui ne cherchent dans tout leur discours qu'à s'étendre sur des choses non necessaires, ou plutôt vaines & entierement inutiles; en sorte que les pauvres auditeurs, qui en croyoient tirer quelque instruction salutaire pour en nourrir leur ame, se trouvent aprés les avoir entendus, aussi

vuides & affamez qu'ils l'étoient auparavant. Qui ne condamneroit pas un Medecin, qui s'étant chargé du ſoin d'un malade qu'on lui auroit recommandé, négligeroit de s'acquiter de ce devoir, en faiſant tout autre choſe?

Quiconque veut donc bien prêcher, & ſatisfaire dignement au devoir de ce ſaint emploi, doit, comme un habile tireur qui ne perd point de vûë le but où il viſe, enviſager toûjours de même la fin de ſon miniſtere, pour y pointer & faire tendre toute la force de ſes diſcours. Et comme un Architecte ne poſe aucune pierre dans un bâtiment, ſans y appliquer la regle & le cordeau, pour connoître ſi elle eſt taillée & placée juſtement ſelon ſon deſſein; ainſi un fidele & prudent diſpenſateur de la parole de Dieu, doit examiner de même ſi tout ce qu'il ſe propoſe de faire entrer dans ſon diſcours, ſe raporte à ſa fin. Lors donc qu'il a trouvé quelque penſée, ou inventé quelque choſe à dire ſur quelque ſujet, qu'il ſe faſſe à lui-même cette demande: Quel effet peut avoir ceci pour le ſalut des ames, pour le reglement des mœurs, & pour la conduite de la vie des hommes? & ſi la choſe ne tend pas à cela, quelque ſubtile & délicate, & quelque pleine de traits d'eſprit qu'elle lui paroiſſe, s'il eſt vraîment ſage, & qu'il ne cherche point à s'attirer les regards du peuple dans l'exercice de ſon miniſtere, il la rejettera comme inutile & entierement éloignée de la fin unique où doit tendre tout ſon travail & toute ſon application.

CHAPITRE XIX.

Comment le Prédicateur doit tourner & ajuster son discours, aux divers besoins de ceux qui l'entendent.

MAis afin que le Prédicateur s'écarte moins de ce devoir si essentiel, je pense que je ferai pour le mieux, si je dépeints ici & lui mets devant les yeux, comme dans un tableau, toutes les choses qu'il doit faire venir, tourner & ajuster à cette fin dans son discours.

Lorsqu'il est monté en chaire, & qu'il contemple de-là un grand nombre de personnes assemblées autour de lui, il doit se les representer comme cette multitude de toutes sortes de malades, qui se tenoient autrefois couchez autour de la piscine, afin d'être gueris de leurs maladies; & lui-même, comme l'Ange qui en remüoit l'eau, étant envoyé de Dieu pour procurer la guerison, non de quelqu'un, mais de tous, par les divers remedes de sa parole.

Qu'il se figure donc qu'il y a dans cette assemblée beaucoup de boiteux, c'est à dire de ceux qui connoissent bien la voie de la verité, mais que la paresse, la lâcheté, & la crainte du travail retient & empêcher d'y marcher; qu'il y en a d'autres qui ont les membres secs, c'est à dire, qui n'ont nulle bonté, nulle douceur, nulle onction, ni de pieté, ni de tendresse, ni de charité; Et qu'il y a aussi des aveugles, c'est à dire, des personnes qui n'étant éclairez d'aucune connoissance des choses divines, marchent dans les

tenebres, & tombent à toute occasion.

Il y a encore d'autres sortes de vices, ou de maladies spirituelles, dont le Prédicateur Evangelique & vraîment pieux déplore souvent les déreglemens, & la misere de ceux qui en sont frapez: Car il voit avec douleur, que les uns enflammez d'une avarice & d'une ambition ardente, font leur Dieu de l'argent, & des vains honneurs du monde; & que les autres sont miserablement desseichez par la malignité de l'envie, & d'une cruelle jalousie qui les devore. Il voit que les uns enflez de l'esprit d'orgueil, s'élevent au dessus des autres, & les traitent avec mépris; & que les autres brûlant d'une ardeur impure & brutale se perdent dans les dissolutions de l'impureté. Il voit enfin que ceux-ci se laissant aller aux emportemens de la colere, chargent inconsiderément leurs freres d'injures, & d'outtages; que ceux-là au contraire par un esprit servile, se glissent comme en rampant auprés de ceux qui sont au dessus d'eux, par de honteuses flateries, & par de lâches complaisances; Et que d'autres encore *ont une ame venale*, comme Judas, & sont prêts à toute occasion de sacrifier leur honneur & leur conscience à des interêts honteux, contre ce qu'ils doivent à l'amour de la verité & de la justice.

Que dirai-je de ces pecheurs endurcis, dont l'ame est comme saisie d'une paralysie, qui la rend percluse & insensible à toutes les choses spirituelles & divines; en sorte qu'ils pechent sans aucun sentiment de douleur, qu'*ils se réjoüissent même lorsqu'ils ont fait le mal, & qu'ils triomphent dans les choses les plus criminelles?* Ou bien de ceux *qui font leur Dieu de leur ventre*; qui ne *Prov. 2. 14.* *Philip. 3.*

ſongent qu'à faire bonne chere, & qui rapportent tous les ſoins de la vie preſente à la molleſſe & au plaiſir du corps, ſans penſer ni à leur ame, ni à la vie future, non plus que ſi tout devoit finir avec celle-ci, & qu'il n'y en eût point d'autre à eſperer. Ajoûtons ici au moins, les *ſix choſes que le Seigneur hait, & la ſeptiéme qu'il déteſte*: ſçavoir, *les yeux altiers, la langue*
Prov. 6. 16. *amie du menſonge, les mains qui répandent le ſang innocent, le cœur qui forme de noirs deſſeins, les pieds legers pour courir au mal, le témoin trompeur qui aſſure des fauſſetez, & celui qui ſeme des diſſentions entre les freres.* Or en toutes ces choſes, ce ſont les hommes que nous offençons directement. C'eſt contr'eux que nous pechons. Combien devons-nous donc penſer que ſont plus énormes & plus horribles les pechez que nous commettons contre nôtre Pere celeſte, que nous ſommes obligez d'aimer ſur toutes choſes; en qui nous devons mettre toute nôtre eſperance, & toute nôtre felicité; dont nous devons honorer & glorifier le ſaint Nom par une humble & fidele obéïſſance à ſes divins commandemens, & par de continuelles actions de graces, pour les dons & les bienfaits ineſtimables que nous avons reçûs de ſa miſericorde; & que nous devons toûjours avoir dans la bouche, dans le cœur, & dans la penſée le jour & la nuit. Mais que l'on voit aujourd'hui un grand éloignement de l'obſervation de tous ces devoirs dans la plûpart des Chrétiens, qui, ſelon l'ex-
Epheſ. 2. preſſion de l'Apôtre, ſemblent *vivre comme étant ſans Dieu en ce monde.*

Que le Prédicateur penſe donc en lui-même, que la plûpart de ceux qui l'entendent ſont

frappez de ces diverſes maladies, qui vont toutes à la mort, & à la mort éternelle ; & que dans cette vûë il reconnoiſſe, qu'il n'y a rien de plus indigne d'un Miniſtre de la parole de Dieu, deſtiné pour guerir tant de ſi grands & ſi dangereux maux, que de s'amuſer à toute autre choſe, & à chaſſer en quelque ſorte aprés des mouches qui voltigent dans l'air, dans le temps qu'il s'agit d'y appliquer les remedes ſalutaires.

Et comme il eſt de la prudence d'un habile Medecin, non ſeulement de traiter avec ſoin les malades, mais auſſi de donner à ceux qui ont une entiere ſanté, des regimes & des ordonnances pour la leur conſerver ; le Prédicateur ſe fera de même un devoir d'imiter en cela ce ſoin & cette prudence du Medecin ; veu principalement, que pour la parfaite juſtice, il ne ſuffit pas de ſe détourner du mal, ſi on ne fait auſſi le bien. Il doit donc, & détourner du mal, & exhorter aux bonnes œuvres, je veux dire à tous les devoirs de vertus ; puiſqu'on ne peut bien ſurmonter les vices, que par des actions de vertus contraires. Mais il aura ſoin pour cela, d'exciter ſur tout, à celles qui ſont non ſeulement excellentes en elles-mêmes, mais encore d'un grand ſecours pour les autres vertus. Les premieres & les principales en ce genre, ſont l'aſſiduité à la priere, la méditation reglée ſur le myſtere de la paſſion & de la mort de nôtre Sauveur, & ſur les autres ineſtimables bienfaits de nôtre redemption ; le frequent uſage des Sacremens ; la lecture des Livres de pieté ; l'application conſtante & ſoigneuſe à ſe mortifier, c'eſt à dire, à châtier ſa chair, à reprimer ſes deſirs, à veiller à la garde de ſon cœur, à regler ſes ſens exterieurs, & prin-

cipalement ſes yeux & ſa langue ; & en un mot, toutes les œuvres de miſericorde, ſoit corporelles, ſoit ſpirituelles, que la charité veut que l'on exerce envers le prochain.

Enfin le Prédicateur évangelique, à l'exemple de l'Apôtre ſaint Paul, doit *ſe faire tout à tous, pour les gagner tous*. Il doit étonner les uns par des menaces, donner de l'eſperance aux autres, & conſoler particulierement ceux qui ſont dans la miſere & dans la ſouffrance des afflictions. Et puiſque, comme dit le même Apôtre, *tout ce qui eſt écrit, eſt écrit pour nôtre inſtruction, afin que nous concevions une eſperance ferme par la patience, & par la conſolation que les écritures nous donnent*; il faut que celui qui diſpenſe aux autres cette divine parole, affermiſſe de plus en plus ceux qui ſont debout & fermes dans la foi & la pieté; qu'il releve ceux qui ſont tombez; qu'il encourage & fortifie les foibles; qu'il anime, & qu'il appuye, pour ainſi dire, de l'éperon, ceux qui courent dans la carriere de la vie ſpirituelle; qu'il étonne par la terreur des jugemens de Dieu, ceux qui ſont endurcis dans leurs crimes; en un mot, il faut qu'il tourne & qu'il ajuſte ſi bien tout ſon diſcours aux divers états, & aux differens devoirs de toutes ſortes de profeſſions de vie, que chacun y trouve les remedes convenables & proportionnez à ſon état & à ſa profeſſion, pour ſon ſalut.

C'eſt ce que ſaint Paul avoit coûtume de faire à la fin de ſes Epîtres, où nous voyons qu'il ne donne pas ſeulement des préceptes pour vivre chrétiennement dans toutes ſortes de conditions, mais qu'il preſcrit même ſoigneuſement en particulier aux maîtres, & aux ſerviteurs, aux peres,

& meres, & aux enfans, aux maris, & aux femmes, aux veuves, aux riches & aux puiſſans du ſiecle, ce que doit faire chacun dans ſa condition. Et c'eſt ce que nous liſons dans l'Evangile qu'a fait ſaint Jean-Baptiſte prêchant dans le deſert, lorſque le peuple venant à lui en troupes, il leur donnoit diverſes inſtructions pour leur conduite; à chacun ſelon ſon état & ſa profeſſion. C'eſt donc auſſi à quoi doit tendre tout nôtre travail & toute nôtre adreſſe dans la Prédication, ſi nous voulons diſpenſer fidelement, & avec une prudente pieté, le pain de la divine parole à ceux qui ont faim, plûtôt que chercher à nous attirer l'eſtime & les applaudiſſemens du peuple; quoiqu'à vrai dire, quiconque prêchera de cette ſorte, ne manquera point d'en recevoir de tres-juſtes & ſalutaires. Car c'eſt une choſe dont l'experience ne permet pas de douter, qu'il n'y a rien qui gagne plus l'eſtime du peuple, ni qu'il écoute avec plus d'attention, que ce qui tend juſtement à guerir ſes playes.

CHAPITRE XX.

Des ornemens de Sentences & d'Epiphonemes; qui relevent & amplifient agreablement le diſcours.

DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

ON met d'ordinaire au nombre des ornemens de l'élocution, les ſentences & les *Epiphonemes*, qui ſont d'autres ſemblables ſortes de penſées ou de reflexions courtes en paro-

les, mais pleines de force & de traits d'eſprit, qui ſe tirent des choſes-mêmes qu'on a racontées ou prouvées, & s'expriment par admiration, & avec emphaſe, pour donner plus de poids & plus d'éclat à ce qu'on en a déja dit. Toutefois, parce que nous y trouvons un rapport & une liaiſon tres-grande avec la maniere d'inventer, il nous a ſemblé d'autant plus à propos de les joindre ici, que comme nous avons fait entrer dans le raiſonnement oratoire, les affections & les applications, ou deſcentes des preuves generales, au détail des actions, les ſentences & les épiphonemes, ſont auſſi ſouvent mêlez dans le raiſonnement-même, comme en faiſant les plus belles parties. Cependant, ceux qui affectent d'être courts, negligent d'ordinaire cette ſorte d'ornement, ſans conſiderer combien ils retranchent par-là, non ſeulement de grace & de beauté, mais encore de vraye utilité de leurs diſcours.

Il me ſemble auſſi en cela, qu'il y a encore cette difference entre le Prédicateur & l'Orateur, que celui-ci ne ſe ſert que rarement, & qu'avec beaucoup de retenuë, de ces ſortes d'ornemens, de crainte qu'on ne le regarde comme faiſant le Maître & le Docteur, pour regler la vie & les mœurs des hommes, plûtôt que comme un Orateur qui ſçait ſoûtenir & défendre le droit de ſa cauſe; & qu'au contraire un Prédicateur, qui par ſon miniſtere eſt obligé ſur toutes choſes, d'exhorter les hommes, & de leur apprendre à regler ſaintement leur vie & leurs mœurs, doit toûjours employer, autant qu'il eſt poſſible pour cela, ces deux forces particulieres du diſcours, dans ſes Prédications. Ce qui eſt ſi vrai, que c'eſt en cela principalement, que con-

ſiſtent les entretiens & les explications des ſaints Evangiles ; je veux dire, en ce que nous en tirions à toute occaſion qui s'en preſente, des ſentences & des épiphonemes, qui nous ſervent pour la converſion & le reglement de la vie & de la conduite des hommes, & qui étant confirmées & ſoûtenuës par divers témoignages des Ecritures & des ſaints Peres, donnent à nos Prédications, une force & une plenitude entiere. Ainſi, on ne doit pas s'étonner, ſi nous nous ſervons plus ſouvent que les Orateurs, de ces deux vertus, & ſi nous les mettons au nombre des préceptes & des regles de l'invention.

Premiere Partie.

Des Sentences.

Ce qu'on appelle Sentence, eſt proprement un diſcours grave & plein de ſens, pris des mœurs des hommes, qui exprime en peu de paroles ce qui eſt, ou ce qui doit être ; ce qui ſe fait, ou ce qui ſe doit faire dans la vie ; dont voici des exemples: *Il eſt d'abord difficile d'embraſſer la vertu, quand on a toûjours été ami de la fortune. On eſt vrayement libre, quand on n'eſt aſſervi à aucune paſſion honteuſe. Celui qui n'a rien, & celui à qui rien ne peut ſuffire, ſont dans une égale indigence. Il faut ſuivre conſtamment l'auſterité de la vie la plus parfaite, & l'accoûtumance la rendra douce & aiſée.* On ne doit point rejetter ces ſortes de ſentences ſimples, parce que les courtes expreſſions des veritez qui nous inſtruiſent, frapent toûjours agreablement l'eſprit, lorſqu'elles n'ont beſoin d'aucune raiſon qui les prouve.

Ex Herenn. Rhetor.

Mais on ne doit point non plus negliger celles qui ſe confirment par quelque raiſon qui leur eſt jointe, en cette maniere : *Ceux qui n'ont recherché l'amitié de quelqu'un, que dans la vûë de ſa fortune, l'abandonnent au moment qu'elle vient à changer ; parce que la cauſe de cette amitié étant ainſi détruite, il n'y a plus d'attrait qui les y puiſſe retenir.* Ou bien: *Toute maniere de bien vivre eſt fondée ſur la vertu ; parce que c'eſt la ſeule choſe qui ſoit en nôtre puiſſance, & que toutes les autres ſont aſſujetties à l'empire de la fortune.*

Il y a encore une autre ſorte de ſentences, qui ont deux parties contraires, dont chacune s'exprime, ou ſans accompagnement de raiſon, comme celle-ci : *C'eſt ſe tromper, lorſque dans la proſperité, on ſe croit à couvert de tous les coups de la fortune ; mais c'eſt penſer ſagement, que de craindre ſes revers dans la plus haute faveur.* Ou avec la raiſon, en cette ſorte : *C'eſt une erreur, de croire qu'on doive tout excuſer dans les jeunes gens; puiſque leur âge ne les empêche point de ſe porter au bien : Mais on fait ſagement, quand on les châtie ſans les épargner ; afin qu'ils ſe portent de bonne heure aux vertus, qui doivent être l'ornement de toute leur vie.*

Salomon ſe ſert tres-ſouvent de ces ſentences compoſées de deux choſes contraires, qui ſe confirment l'une par l'autre, comme chacun le peut voir particulierement dans le dixiéme Chapitre de ſes Proverbes, qui commence par celle-ci : *Le fils inſenſé eſt la triſteſſe de ſa mere.* Le Chapitre ſuivant en eſt auſſi tout rempli, & commence ainſi : *La balance trompeuſe eſt en abomination devant le Seigneur : le juſte poids eſt ſelon ſa volonté. La ſimplicité des juſtes les conduira*

conduira heureusement : les tromperies des méchans seront leur ruine; & ainsi du reste jusqu'à la fin.

Quintilien met entre les sentences, certaines maximes, qu'il appelle *gnomas*, du mot Grec γνώμη, en Latin, *consilium, opinio, decretum*; parce qu'elles sont comme des conseils & des ordonnances. Nous comprenons sous ce nom, les Proverbes, non bas & populaires, mais qui renferment quelque grand sens, ou quelque verité digne d'être remarquée, dont un Prédicateur ne doit pas être dépourvû en sa langue; parce qu'ils ne donnent pas peu de poids & d'autorité, ni même d'ornement à ses discours.

On distingue encore d'autres sortes de sentences. Les unes regardent seulement la personne, comme: *Un Prince qui veut sçavoir toutes choses, en doit aussi oublier beaucoup*. Les autres, la chose, comme : *Rien n'est si ami du peuple, que la bonté*. Il y en a de droites & simples, comme celle-ci de saint Jerôme : *Un avare ne manque pas moins de ce qu'il a, que de ce qu'il n'a pas; Tam deest avaro quod habet, quàm quod non habet*. Et cette autre de saint Augustin sur le même sujet : *Divites plus egent quando plus habent :* Les riches avares sont pauvres dans leur abondance. Il y en a de figurées, comme : *Usque adeò ne mori miserum est*? Est-ce un si grand malheur que de mourir? ce qui est plus fort & plus vif, que si on disoit simplement : Ce n'est point un malheur de mourir. Et celle-ci : *Qui peut conserver, peut perdre :* ou, ce qui est la même chose : *Il est aisé de nuire, & mal aisé de conserver*, a bien plus de grace & de force étant figurée, comme dans ce vers de la Medée d'Ovide :

Servare potui: perdere an possim, rogas.

J'ai pû te conserver, ne puis-je pas te perdre?

Il y a un certain genre de sentences, qu'on ne cherche point dans les Auteurs, mais que nous inventons nous-mêmes, à l'occasion des choses presentes, & pour l'avantage du sujet que nous traitons. Et ces sentences se peuvent inserer dans toutes les parties du discours; car non seulement elles viennent toûjours bien dans le recit ou l'explication de chaque chose, dans tout ce qu'on employe pour exciter des mouvemens & des affections, & dans toutes les preuves du discours; mais c'est aussi souvent par elles, que se font les transitions: Desorte qu'étant appliquées à propos, chacune en son lieu, elles amplifient le discours, & lui donnent en même temps beaucoup de poids & d'agrément.

Il y a aussi des sentences qu'on appelle en Latin, *catholicæ*, universelles, qui sont communément reçûës de chacun, comme: *Invidia ipsa sui suplicium est*, l'envie est elle-même son suplice. *Ira, brevis ad tempus stultitia*; la colere est une folie passagere, ou de peu de durée.

On en remarque encore d'une autre sorte, qui consistent en des épithetes appliquées aux choses avec esprit. Comme quand on dit, que la jeunesse est legere & imprudente; que la vieillesse est chagrine & difficile; que la volupté est l'appas des vices; que l'amour est aveugle, ou, comme dit un Poëte Latin: un feu secret qui devore le cœur: *Et cæco carpitur igni*; ou, comme l'explique un autre: un feu qui s'embrase d'autant plus, qu'il est caché au dedans: *Tectus magis æstuat ignis.* Que l'histoire est la vie des choses

Virg.

Ovid.

Cicer. l. 2. de orat.

passées, & la regle de la nôtre ; que la Comedie est le miroir de la vie humaine.

Quiconque veut donc orner ses discours de ces sortes de sentences, ait soin d'examiner avec une prudente attention, la nature des choses dont il veut parler, & d'exposer ensuite en peu de mots, ce qu'il y découvrira de propre & avantageux pour regler les mœurs & la conduite de chacun. Car, comme nous l'avons déja dit, toute sentence doit exprimer d'une maniere courte & abregée, ce qui est, ou ce qu'il faut qui soit dans la vie. Elles naissent & se tirent quelquefois des choses-mêmes que nous disons, & quelquefois aussi elles sont employées dans nos discours, comme en étant des preuves. Cela se voit clairement dans une Homelie du grand saint Gregoire, où parlant du murmure des Phariséens contre nôtre Sauveur, de ce qu'il recevoit les pecheurs, & mangeoit avec eux, il dit : Nous inferons de là, que le propre de la vraye justice est d'être portée à la compassion, & que la fausse justice n'a que des mouvemens d'indignation.

On peut même quelquefois d'une même raison, tirer plusieurs sentences. C'est ce que fait Seneque, dans une lettre de consolation, qu'il adresse à Polibius sur la mort de son frere : Soûtenez-vous, dit-il, contre la douleur ; en pensant qu'il ne vous est point fait de tort, en ce que vous avez perdu vôtre frere ; mais que c'est un bienfait du Ciel, que vous ayez eu une si longue joüissance de ses plus tendres caresses. C'est être injuste, de pretendre que celui qui nous favorise de ses dons, n'en dispose pas comme il lui plaît. C'est être possedé de l'avarice, de ne pas regarder comme un gain ce qu'on a reçû, &

« de pleurer comme une perte, ce qu'on a ren-
« du. C'eſt être ingrat, que de ſe faire un ſujet de
« plainte & de triſteſſe, de ce qu'on eſt à la fin
« d'un plaiſir dont on a joüi. Enfin, c'eſt donner
« de trop courtes bornes à ſa joye, de croire qu'on
« ne joüit que des biens preſens que l'on poſſede ;
« & de n'eſtimer rien l'avantage qu'on a de les
» avoir poſſedez, aprés qu'ils ſont paſſez.

Quant à ce que nous avons dit, que les ſentences s'employent quelquefois dans le diſcours pour des raiſons & des preuves de ce que l'on
» veut perſuader, ſaint Cyprien nous en montre
» un exemple dans ces paroles : Ce n'eſt point la
» perſecution qui exerce ouvertement ſes ravages
» & ſes crüautez contre les Serviteurs de Dieu, que
» nous avons le plus à craindre. On ſe tient plus
» facilement ſur ſes gardes, quand le danger eſt
» manifeſte. Et on eſt toûjours mieux préparé au
» combat contre un ennemi qui ſe declare. Mais
» celle qui eſt le plus à craindre ; eſt lorſque l'en-
» nemi ſe cache, & ſe gliſſe en ſecret, & que
» couvrant ſes approches d'une fauſſe apparence
» de paix, il ſurprend ſans qu'on s'en apperçoive.
Neque ſola perſecutio metuenda eſt ea, quæ ſubruendis Dei ſervis apertâ impugnatione graſſatur. Facilior cautio eſt, ubi manifeſta formido. Et ad certamen animus præſtruitur, quando ſe adverſarius confitetur. Plus metuendus eſt inimicus & cavendus, cùm latenter obrepit, cùm per pacis imaginem fallens, occultis acceſſibus ſerpit.

Ce même Pere écrivant à ceux qui avoient nouvellement confeſſé la foi, afin de les exhorter à joindre à ces heureux commencemens, les progrez & la fin d'une ſi excellente confeſſion,
« leur parle d'abord en ces termes : Faites en ſorte

qu'aprés de si beaux commencemens, vous croissiez de plus en plus dans la perfection de la justice, & que ce que vous avez heureusement commencé d'être par ces premieres preuves de vôtre foi, s'acheve & s'accomplisse en vous. C'est la proposition. Voici comment il y joint pour raisons des sentences : C'est peu d'avoir pû acquerir cet avantage ; mais c'est beaucoup de le pouvoir conserver. Comme c'est la Foi & la naissance salutaire que nous avons reçûë, qui nous vivifie, non parce que nous l'avons reçûë, mais parce que nous la conservons, & qu'elle s'accomplit en nous : Ainsi, ce n'est point ce commencement de la Foi qu'on a reçûë, mais c'est son accomplissement, qui conserve & unit l'homme à Dieu. *Danda vobis opera est, ut post hæc initia, ad incrementa quoque veniatur, & consummetur in vobis, quod jam rudimentis felicibus esse cœpistis. Parum est aliquid adipisci potuisse; plus est, quod est adeptum posse servare. Sicut & fides ipsa & nativitas salutaris, non accepta, sed custodita vivificat : Nec statim consecutio, sed consummatio hominem Deo servat.*

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre, de l'ornement des sentences, est presque tout ce que les Rheteurs en ont enseigné jusqu'ici. Quiconque veut se faire riche en cela, lise Seneque, qui a excellé en ces sortes d'ornemens entre les Auteurs prophanes ; & le grand saint Gregoire, qui a surpassé de même en cette vertu, & cette force particuliere du discours, tous les autres saints Docteurs de l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

Des Epiphonemes.

NOus avons joint les Epiphonemes aux Sentences, parce qu'il y a tres-peu de difference entre ces deux choses. Nous avons aussi marqué d'abord au commencement de ce Chapitre, ce que c'est proprement qu'un Epiphoneme, que Fabius appelle, une grande & judicieuse acclamation; & d'autres, une espece d'axiome, qui se tire, & se dit comme par admiration de ce qu'on a raconté ou prouvé; comme:

Tantum Relligio potuit suadere malorum.

Tels étoient les excez où portoit le faux zele.

Tantæ molis erat Romanam condere gentem.

Tant c'étoit un penible & perilleux dessein,
De former le Peuple Romain.

Mais nous ne laisserons pas de l'expliquer encore ici d'une maniere claire & aisée à quiconque est tant soit peu versé dans la Dialectique. Car tous les axiomes; qui naissent & se tirent des définitions, ou des propositions, ou des conclusions prouvées & établies, sont appellées par les Dialecticiens, des Corollaires. C'est le mot de leur art. Et ce mot a une étenduë fort generale, puisque tout ce qu'on infere de ce qu'on a déja avancé ou prouvé est appellé Corollaire. Ainsi, l'Epiphoneme, suivant ce que nous en avons dit, est une espece de Corollaire, mais toute particuliere, & restrainte à un sujet certain & déterminé. Car tout ce qu'on infere d'une chose qu'on a traitée, n'est pas un Epiphoneme.

On ne donne ce nom qu'à ce qui rend la chose, ou plus admirable, ou plus grande, ou qui a la gravité d'une sentence remarquable. En voici un exemple de Ciceron : Un Tribun de l'armée « de Marius, & son proche parent, voulant par « une passion brutale, ravir la pudeur à un jeune « Soldat, fut tué par celui à qui il faisoit cette « infame violence. Voila le fait exposé en peu de « mots, dont il tire ensuite, & joint à ce qu'il dit, cet Epiphoneme : Ce jeune homme vrayement « vertueux, aima mieux, dit-il, s'exposer à perir « genereusement, que souffrir une si détestable in- « famie. *Pudicitiam cùm eriperet militi, Tribunus in* « *exercitu C. Marii, propinquus ejus Imperatoris, interfectus ab eo est, cui vim inferebat. Facere enim probus adolescens periculosè, quàm turpiter perpeti maluit.* Cette sentence naît évidemment du fait-même qui est rapporté auparavant, & releve beaucoup le courage & la vertu de ce jeune Soldat, en ce qu'elle le represente, comme s'étant défendu au peril de sa vie, d'être soüillé d'un crime si honteux.

Cic. orat. pro Milon.

Quelquefois l'Epiphoneme renferme aussi la cause-même du fait, lorsqu'elle se tire de la nature de la chose-même. Car on connoît les effets par leurs causes, comme on connoît les causes par leurs effets. Nous en avons un exemple dans cet endroit de l'Evangile selon saint Jean : *Quelques-uns des Senateurs-mêmes crurent en Jesus-Christ; mais à cause des Pharisiens, ils n'osoient le reconnoître publiquement, pour n'être point chassez de la Synagogue.* Voila l'effet; mais ce saint Evangeliste y joint aussi la cause : *Car ils ont plus aimé*, dit-il, *la gloire des hommes, que la gloire de Dieu.* Ainsi saint Sulpice Severe dans

Joan. 12. 42. 43.

la vie de ſaint Martin, aprés avoir rapporté ces belles paroles de ce ſaint Evêque aux approches
» de la mort : Seigneur, ſi je ſuis encore neceſſaire
» à vôtre peuple, je ſuis prêt auſſi d'embraſſer en-
» core pour lui toutes ſortes de travaux : que vôtre
» volonté s'accompliſſe en moi. *Domine, ſi adhuc populo tuo ſum neceſſarius, non recuſo laborem: fiat in me voluntas tua.* Il y joint immediatement
» aprés l'Epiphoneme, en cette maniere : O gran-
» deur de courage ineffable ! ô Paſteur infatigable
» dans les travaux, & invincible à la mort-même !
» Il ne craint point de mourir, & il ne refuſe point
» les travaux de la vie. *O virum ineffabilem, nec labore victum, nec morte vincendum! qui nec mori timuit, nec vivere recuſavit.*

On peut de même tirer pluſieurs ſemblables Epiphonemes de toutes les differentes lectures de l'Evangile. Prenons, par exemple, celle de la vocation de ſaint Matthieu, de ſa promte obéïſſance, & du feſtin qu'il fit à Jeſus-Chriſt, où il y avoit à table avec lui des Publicains & des gens de mauvaiſe vie. On y admire d'abord la grandeur ineffable de la miſericorde & de la bonté du Seigneur, qui appelle & tire en un moment ſaint Matthieu du rang des Publicains, pour le faire entrer en celui d'Apôtre & d'Evangeliſte. On y admire la profondeur des jugemens de Dieu, qui de tant de perſonnes qui vivoient dans Capharnaum, ne choiſit que ce ſeul homme, tout engagé qu'il étoit dans les déreglemens de l'avarice, pour l'élever à une ſi haute dignité, & en laiſſe pluſieurs autres, qui faiſoient profeſſion d'aimer la juſtice. On y voit auſſi avec étonnement, la force victorieuſe de l'Eſprit de Dieu, qui par une ſeule parole, étouffe en un inſtant

dans ce bien-heureux Disciple, toute l'attache au bien, qui est ordinaire aux personnes qui sont dans cet engagement, change entierement son cœur, & lui fait mettre sa joye à suivre un homme pauvre, méprisé & persecuté par les Grands du monde. On y voit encore de même sa parfaite obéissance, qui fait, qu'à la seule parole de Jesus-Christ qui l'appelle, il quitte tout pour le suivre. Enfin, on y voit éclater au dehors, non seulement la joye qu'il témoigne au Seigneur, de sa conversion, par un festin où il l'invite, & par lequel il nous montre, qu'il n'y a point de joye pareille à celle d'une veritable conversion; mais encore son ardente charité, qui lui fait convier aussi à ce festin plusieurs autres Publicains, comme afin d'étendre la grace qu'il avoit reçûë, jusques sur ceux avec lesquels il avoit éte uni dans sa premiere vie; & de faire ensorte que les instructions & la douce presence de Jesus-Christ les attirant à son amour, ils quittassent tout à son exemple, pour suivre avec lui ce divin Maître.

On peut encore parmi ces reflexions, avoir principalement en vûë, la charité, la douceur & l'humilité de nôtre Sauveur, qui n'a pas dédaigné de converser familierement, ni même de s'asseoir à table & de manger avec les pecheurs, pour les attirer à lui par sa bonté; ni de s'exposer en cela aux orgueilleux reproches que lui en faisoient les Phariſiens, & à toutes leurs médisances. Il n'y a point de doute que toutes ces considerations ne soient autant d'Epiphonemes, qui se tirent de cette histoire particuliere de l'Evangile. Et nous-mêmes les touchant à fond & avec plus d'étenduë, en avons fait un Sermon entier sur la fête de ce saint Apôtre.

Ce genre d'ornement eſt ſans doute tres-conſiderable, & donne beaucoup de force & de grace au diſcours. Mais on n'y excelle pas facilement, ſans beaucoup de vivacité & de penetration d'eſprit. Plus on comprend parfaitement la nature d'une choſe, plus on tire de penſées & de reflexions differentes, & de la choſe-même, & de ce qu'on en a dit; leſquelles ſervant à amplifier ce qu'elle a déja de grand en ſoi, s'appellent des Epiphonemes. Le ſimple recit, ou l'expoſition des choſes, ne demande pas une adreſſe, ni une force d'eſprit extraordinaire; mais de remarquer vivement, & de propoſer d'une maniere courte & ingenieuſe, tout ce qui ſe peut inferer des choſes dites ou prouvées, qui ait la force des ſentences, ou qui porte à l'admiration, ou qui releve & amplifie le diſcours; ce qui eſt l'effet propre de l'Epiphoneme. C'eſt un talent qui n'appartient gueres aux eſprits du commun. Au reſte, le principal uſage de cet ornement du diſcours eſt dans les clauſes; d'où vient qu'il eſt appellé communément, une acclamation ſommaire. Enfin, tout ce qui frappe agreablement & avec eſprit dans les clauſes, eſt appellé Epiphoneme. Ceux qui en voudront voir des exemples, en trouveront d'admirables, & en grand nombre, dans ſaint Ambroiſe, qui a merveilleuſement excellé en ce genre; mais principalement en ce qu'il a écrit des loüanges de ſainte Agnés; & dans l'éloge particulier que le grand ſaint Auguſtin nous a laiſſé du bien-heureux Martyr Vincent, Archidiacre de Sarragoce.

CHAPITRE XXI.

De la figure de sens appellée Prolepsis, Anticipation, ou Refutation anticipée.

NOus mettons ici aprés les Sentences & les Epiphonemes cette maniere de prévenir les doutes & les difficultez qui peuvent venir en l'esprit des auditeurs, & de les refuter par avance avec adresse; parce qu'encore qu'elle se trouve communément au rang des figures de sens qui regardent l'élocution, il semble neanmoins qu'à cause, tant du grand raport qu'elle a, de même que les Sentences & les Epiphonemes, avec la maniere d'inventer, que de l'ornement & de l'utilité particuliere, & du dessein judicieux qu'elle renferme; c'est ici le lieu d'en traiter, & de la joindre au raisonnement oratoire; quoi qu'elle ne tienne pas moins son rang dans les autres parties de l'invention. Car comme les Sentences & les Epiphonemes naissent des choses mêmes que nous disons, c'est aussi de ces mêmes choses que naît dans le discours cette vertu & cet ornement de l'Anticipation.

Je commencerai par vous raporter ici ce que Quintilien nous apprend de cette figure: L'Anticipation, dit-il, appellée *Prolepsis*, a une force « merveilleuse dans l'oraison; en ce qu'elle sert à « prevenir, & à détruire par avance ce qu'on pour- « roit objecter. Elle a principalement lieu dans « l'exorde, & ne convient pas peu aux autres par- « ties du discours. Mais ce genre de figure, quoi- « que seul, a neanmoins plusieurs differentes « especes. Car quelquefois c'est une judicieuse «

» *précaution de l'Orateur*, comme est celle de Cice-
» ron au commencement de son Oraison contre
» Q. Cicile, sur ce qu'il se rend accusateur, lui
» qui auparavant avoit toujours pris la deffense
» des accusez. Quelquefois c'est une maniere
» d'aveu ingenieusement fait sur une faute pour
» la mieux relever & s'en faire un merite, comme
» celui par lequel le même Ciceron commence
» son Oraison pour Rabire le posthume, en ces
» termes : *S*'il y a quelqu'un, Messieurs, qui juge
» que Caïus Rabire ait fait une faute, de prê-
» ter avec trop de facilité des sommes immen-
» ses au Roy Ptolomée, & d'engager tous ses
» biens, pour soûtenir la grandeur royale, ou la
» dépense excessive de ce Prince, il peut compter
» que je suis de son sentiment, & non seulement
» moi, mais celui-même qui a fait la faute ; car il
» n'y a personne qui en souffre un si sensible dé-
» plaisir que lui, &c. C'est aussi quelquefois com-
« me une correction qu'on fait à soy-même ; en
» disant par exemple : Pardonnez, je vous prie,
» si me laissant emporter à l'horreur de *ce vice*,
» je me suis un peu trop étendu, &c. Enfin c'est
» une espece d'anticipation, de confirmer la force
» & la proprieté des termes dont on s'est servi ;
» comme cet endroit de Ciceron : *quamquam illa*
» *non pœna, sed prohibitio sceleris fuit :* quoi que
» cette peine ne soit pas tant la juste punition de
» ce crime, qu'une précaution pour en arrêter le
» cours ; ou de les redresser, comme en celui-ci :
» *Cives, inquam, si hoc eos appellari nomine fas est.*
» Citoyens, dis-je, si toutefois on peut encore les
» honorer de ce nom.

» Mais parce que cet Auteur est trop court sur
ce sujet, je tâcherai de vous expliquer ici ce que

j'en pense, par un exemple familier aux Dialecticiens. Ils distinguent deux sortes de conceptions des choses qui se presentent à nôtre esprit ; l'une, qu'ils appellent directe, est lorsque nous ne concevons que simplement ce qui est signifié par nos paroles ; l'autre refléchie, est lorsque refléchissant sur ce que nous avons ainsi conçû directement, nous le concevons par d'autres idées & d'autres vûës, qui nous y font découvrir, peser, & considerer quelque chose de singulier. Or c'est de cette derniere sorte de conception de nôtre esprit que naît la vertu & la force de l'anticipation, par laquelle le Prédicateur sage & judicieux se mettant comme en la place d'un auditeur habile & éclairé, prévient tout ce qu'il pourra ou remarquer & peser, ou reprendre, ou opposer tacitement dans sa pensée ; & se le proposant à lui-même, le pese, l'explique & l'éclaircit en faveur de ceux qui ont moins de lumiere & de facilité pour comprendre.

Ainsi il fait alors en quelque sorte deux personnages en même temps, & de prédicateur & d'auditeur ; & va prudemment par là au devant de ces sortes de pensées, de doutes, & de difficultez, que l'on peut former soy-même sur les choses qu'il dit, ou sur sa maniere de les dire. Il se trouve, par exemple, dans nos discours des choses qui d'abord semblent être dites avec trop de présomption, ou avec trop de mépris, ou avec obscurité, ou peu utilement, ou avec trop de raffinement & de subtilité, d'une maniere un peu trop longue, ou trop courte, ou trop aigre, ou trop libre, ou à contre-temps, & peu à propos. Et ce sont autant de sujets de plainte qu'un auditeur prudent & éclairé se peut former,

& qu'il faut prévenir, en montrant par raison; & en peu de paroles, ou qu'on n'a pas dit ces choſes temerairement & à la volée, mais à deſſein, & avec juſte ſujet; ou qu'il n'eſtoit pas poſſible d'en uſer autrement.

Nous en avons un excellent exemple dans ſaint Chryſoſtome, lorſque voulant s'élever contre la conduite de pluſieurs de ſon Clergé même, qui entretenoient avec eux dans leurs maiſons, des femmes ou filles ſous le nom de leurs ſœurs adoptives, & faire voir que la cauſe même, ou le motif principal de cette ſocieté ſi familiere; étoit de ſoi honteux & indécent; il tempére d'abord & adoucit par cette figure l'aigreur & l'amertume de ce reproche, en cette maniere: " Nous allons vous découvrir & faire entendre " quelle nous croyons être la veritable & principa- " le cauſe de la liberté que ces perſonnes ſe don- " nent de demeurer & de vivre enſemble dans une " même maiſon. Et quelle eſt-elle? je vas vous le " dire. Mais auparavant ſoyez aſſurez que ſi je " m'écarte du but, je vous permets de me redreſ- " ſer, & de me fermer la bouche. Quelle eſt donc " la cauſe, quel eſt le motif, ou le pretexte de cet- " te licence? Je trouve qu'il y a dans la compa- " gnie & dans la frequentation familiere d'une " femme, quelque choſe qui flatte trop ſenſible- " ment nôtre penchant pour la moleſſe & pour la " volupté.

" Que ſi ce que j'en penſe n'eſt pas juſte, il ne " faut pas que je le diſe. Cependant je vous en dis " ma penſée; & tout maintenant vous allez enten- " dre que ce n'eſt pas ſeulement ma penſée que je " vous dis, mais auſſi celle de ces perſonnes. Car " ils y trouvent juſtement ce que j'en penſe. Cela

ſe voit clairement par cette attache même qu'ils « ont à vivre ainſi enſemble. Car s'ils ne trouvoient « pas dans cette ſocieté ſi libre & ſi familiere de « grands attraits, & de vifs ſentimens de plaiſir, « y voudroient-ils ainſi demeurer au mépris de leur « propre gloire, & de tant de ſcandales que l'Egli- « ſe en ſouffre ? Pardonnez-moi ſi je le dis, & « n'en ſoyez point offenſez ; car voudrois-je cher- « cher ſimplement à me faire des ennemis ſans « ſujet ? Je ne ſuis pas ſi miſerable ni ſi fâcheux que « de vouloir offenſer inconſiderément tout le mon- « de : mais ce qui m'outre & me déchire le cœur, « eſt qu'on blaſpheme ainſi contre la gloire du « Seigneur, & que pluſieurs periſſent inſenſible- « ment dans les liens de ce malheureux plaiſir, « qui leur fait aimer cette ſocieté ſcandaleuſe avec « plus de paſſion, que n'en ont les perſonnes ma- « riées pour la ſocieté conjugale. Ce que vous en- « tendez vous ſurprend peut-être, & vous éton- « ne maintenant : mais quand je l'aurai expliqué & « fait voir, vous m'en rendrez témoignage vous- « mêmes. «

Et un peu aprés voulant encore adoucir davantage ce reproche, il uſe pour cela de ces paroles : Ne nous irritons point trop contr'eux, ne « ſoyons ni difficiles, ni fâcheux à leur égard. « Car celui qui veut rendre la ſanté à un ma- « lade, ne le fait point par des emportemens de « colere, ni par des coups de foüets ; mais il lui « prépare avec grand ſoin les remedes qui lui ſont « propres, & l'exhorte doucement à les prendre. « Quoi qu'il nous ſoit permis de les punir, & d'uſer « contr'eux de rigueur & de ſeverité, comme « ayant le pouvoir & le caractere de juge pour « exercer nôtre juriſdiction ſur eux ; nous nous «

« abstenons neanmoins de le faire, aimant mieux,
» à leur egard, imiter la conduite des sages Mede-
» cins, & de ceux qui ont coûtume de traiter les
» malades. C'est pourquoi nous les supplions, nous
» les conjurons, & les exhortons, & nous nous jet-
» tons même, s'il le faut, à leurs genoux, afin de
» pouvoir accomplir en eux ce que nous avons en-
» trepris pour la gloire du Seigneur. On voit assez clairement dans ces paroles de saint Chrysostome avec combien d'adresse & de prudence il a soin d'aller au devant de tout ce qui pouroit l'arrêter dans son dessein.

Ajoûtez à cela que lorsqu'on doit traiter quelque chose obscure ou difficile, ou subtile, ou grande; ou relevée, il y faut préparer de même l'attention des Auditeurs par cette figure; sans aucune ostentation de son propre esprit. Ce qui se fait aussi d'ordinaire fort commodément, & à propos, par de courtes exclamations, qui marquent la dignité, la necessité, le poids & l'importance des choses que l'on traite. Et comme dans nos discours il y en a qui regardent specialement ou les hommes, ou les femmes; ou les maîtres, ou les serviteurs; les riches, ou les pauvres; il faut le faire connoître en peu de mots, en sorte que l'on réveille l'attention de ceux à qui elles s'addressent plus particulierement.

Que s'il s'agit de raconter ici quelque chose d'admirable, & qui semble être au dessus de la foi humaine, il faut d'abord faire en sorte non seulement de toucher les cœurs, & d'y exciter des mouvemens & des affections pour la grandeur du sujet même, mais encore en appuyer la verité par quelque raison, & quelquefois

quelquefois même l'affirmer par serment. En voici un exemple de S. Jerôme, parlant de la vertu extraordinaire de la grande sainte Melanie : Cette « sainte & genereuse Princesse, dit-il, cette femme « vraîment forte & illustre entre tous les Chré- « tiens, voit mourir son mari, & à peine la chaleur « de son corps est-elle éteinte, qu'elle perd encore « ses deux fils : cependant je vas vous dire une chose « qui vous semblera incroyable ; mais je prens à té- « moin Jesus-Christ même, qu'elle n'est point fausse. « Dans cette affliction extrême & accablante, elle « ne répand pas une seule larme, mais prosternée « aux pieds de Jesus-Christ : Seigneur, lui dit-elle, « puisqu'il vous a plû de m'ôter une si grande char- « ge, j'en serai plus libre & plus dégagée, pour ne « servir plus que vous seul. «

C'est ce que fait aussi le saint homme Job, lorsque voulant découvrir des mysteres de nôtre foi, qui étoient, sur tout en son temps, des merveilles incroyables, sçavoir l'Incarnation de Jesus-Christ, & la resurrection des morts, il prévient les esprits & les prépare d'une maniere, qui rend necessairement attentifs ceux qui le doivent entendre. *Qui m'accordera*, dit-il, *que mes paroles soient écrites & tracées dans un Livre ? Quelles soient gravées sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur une pierre avec le ciseau ?* Et aussi-tôt aprés il expose ces grands & ineffables Mysteres : *Car je sçai que mon Redempteur est vivant, & que je ressusciterai de la terre au dernier jour, &c.* *Job. 19.*

Cette préparation se fait quelquefois par un plus long discours. Telle est celle dont le bienheureux Theodoret s'est servi dans l'Histoire qu'il a écrite de la vie miraculeuse de S. Simeon Stylite, qui demeuroit jour & nuit sur une haute co-

lomne, exposé à toutes les rigueurs de l'air & des saisons. Car ce Pere de l'Eglise Grecque, l'une des plus grandes lumieres de son siecle, prévoyant la peine que plusieurs auroiẽt à ajoûter foi à ce gẽre de vie si nouveau & si extraordinaire, prévient là-dessus les esprits par des raisons, par des exemples tirez de l'Ecriture, & par cette comparaison que je me contenterai de raporter ici seule, comme
» suffisante pour éclaircir ce que nous disons: Com-
» me les Rois, dit-il, changent de temps en temps
» les figures de leurs monnoies, en y faisant mettre
» tantôt l'image d'un lion, tantôt celle d'une étoile,
» & tantôt celle d'un Ange; pour ajoûter encore
» quelque chose au prix de l'or par ce changement:
» Ainsi le Roi de tout l'Univers ajoûtant à la pieté
» ordinaire de ses Saints des manieres de vie si nou-
» velles, ils excitent non seulement les Fidéles, mais
» les incredules mêmes à celebrer ses loüanges;
» comme nous voyons en cette rencontre, que le
» sejour de ce Saint sur cette colomne a porté la
» lumiere dans l'ame d'une multitude innombrable
» d'Ismaëlites, qui étoient auparavant ensevelis
» dans les tenebres du Paganisme.

Ainsi quiconque veut, par exemple, entreprendre de celebrer les vertus de l'incomparable sainte Catherine de Sienne, & de raconter les dons, les graces, & les faveurs extraordinaires; les communications familieres, & toutes les incroyables marques d'amour & de tendresse dont il a plû à nôtre Seigneur Jesus-Christ de l'honorer, comme de se l'avoir choisie pour épouse & fiancée dans la foi, d'une maniere visible & toute singuliere, en lui mettant lui-même un anneau au doigt; d'avoir tiré de sa poitrine, & gardé trois jours son cœur; de s'être entretenu, & d'avoir recité avec elle des Pseaumes dans sa cellule, & d'autres semblables

choses qui semblent surpasser toute la créance des hommes; Quiconque, dis-je, veut publier ces merveilles, doit appuyer & fortifier auparavant la foi, que plusieurs auroient peine à y ajoûter, par d'autres merveilles encore plus admirables de la bonté infinie de Dieu, & de son amour incomprehensible envers ses Saints. C'est ce que nous avons fait nous-mêmes, & ce que l'on peut voir dans nôtre troisiéme Sermon sur ce même sujet.

Que ceci soit dit seulement pour exemple. Car comme cette maniere de prévenir & de préparer les esprits à ce qu'on leur veut persuader s'étend tres-loin, on l'apprend & on la connoît beaucoup mieux en s'appliquant à l'observer dans la lecture des Auteurs éloquents, que par la voie des préceptes, sur tout lors qu'on a du discernement & de la penetration d'esprit. Elle est sans doute un des vrais talens du Prédicateur & de l'Orateur; qui ayant souvent affaire à une foule de peuple grossier & ignorant, s'en doivent servir pour les instruire, les exciter, & les porter à croire & à suivre ce qu'on leur enseigne.

Saint Gregoire de Nazianze est admirable dans ses differentes manieres d'user de cette figure. Quiconque voudra les observer en lisant ses écrits, en comprendra beaucoup mieux l'usage & la vertu, que par aucunes regles de l'art, pourvû qu'il y apporte une exacte & diligente attention. C'est-pourquoi ceux qui voudront se donner la peine de remarquer de même, ce que nous en avons dit, & de l'observer en lisant les Auteurs, ou seulement les exemples que nous en avons raportez, en connoîtront aisément la nature, & les divers usages.

Par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, on voit

qu'outre les cinq parties dont les Retheurs enſeignent que le corps du raiſonnement oratoire eſt compoſé, nous y en avons encore ajoûté cinq tres-utiles & tres-neceſſaires au Prédicateur; qui ſont les affections, l'application, ou la deſcente au détail des actions, les Sentences, les Epiphonemes, & l'anticipation dont il vient d'être parlé. Toutes ces parties ne conviennent pas à toutes ſortes de raiſonnement & de diſcours; mais il eſt de la prudence du Prédicateur de juger par la nature & la qualité des choſes qu'il traite, quelles ſont celles qui peuvent y entrer plus à propos.

Encore que ces figures regardent l'élocution, nous n'avons pas laiſſé de les joindre aux preceptes de l'invention, parce que, comme il a déja été remarqué, elles naiſſent du fond, & pour ainſi dire, des entrailles même des choſes que nous traitons; car pourvû qu'on les conſidere & qu'on les examine à fond, elles en fourniſſent toûjours aſſez de matiere. Je ne fais point de difficulté d'y joindre auſſi l'exclamation que l'on met de même au rang des figures de l'élocution, parce qu'elle convient tres-proprement, & donne toûjours beaucoup de grace au raiſonnement, lors qu'elle y entre comme ſortant du fond des choſes mêmes; en ſorte qu'il ſemble qu'elle en ſoit une production, plutôt que de l'eſprit de l'Orateur.

Nous avons ſuffiſamment expliqué juſqu'ici la maniere de prouver, & les diverſes formes ou eſpeces de raiſonnemens, qui font la principale partie de l'invention, qui ſembloit devoir être traitée en general. Il eſt à propos maintenant de parler auſſi de la maniere d'amplifier, qui lui eſt proche, & d'en faire le ſujet du Livre qui ſuit.

LA RHETORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

LIVRE TROISIE'ME.

De la maniere d'amplifier, & du mouvement des Passions, & des Affections.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi l'Amplification differe du raisonnement.



IL est constant que l'Amplificaion fait une partie de l'invenrion, ou de la maniere de trouver des preuves & des argumens. Nous ne laissons pas neanmoins de la separer du raisonnement, & de la maniere de prouver dont nous avons traité jusqu'ici; non qu'elle en soit tout-à-fait differente, mais parce qu'au lieu que le raisonnement s'étend generalement à toutes sortes de questions qu'on

peut faire sur chaque chose ; comme, si elle est, ou si elle n'est pas ; ce qu'elle est ; quelles sont ses proprietez, ou ses qualitez, & d'autres semblables : l'amplification au contraire est restrainte à un certain genre de questions, ou de propositions, où il s'agit seulement de la grandeur & de l'importance du sujet que l'on traite ; comme lorsque nous tâchons de faire voir qu'une chose est en son genre tres-indigne & tres-basse, tres-affligeante, miserable, horrible, & détestable ; ou au contraire tres-excellente & tres-relevée ; consolant, agreable & pleine d'attraits, & tres-digne de nôtre amour, & de tous nos souhaits.

C'est aussi en effet par cette voie, que l'Amplification nous conduit aux moyens de remuer diversement les cœurs, & d'y exciter des mouvemens d'amour & d'inclination, ou de haine & d'aversion : de persuader ce que l'on veut, ou d'en dissuader : de louer, ou de blâmer, qui sont les trois principaux effets où tend toute cette partie du discours. Ainsi l'amplification est comme une maniere de raisonnement renfermé sous un genre particulier.

Le raisonnement & l'amplification different encore beaucoup dans la maniere dont chacune de ces deux parties du discours y exprime ses raisons & ses preuves. Car le raisonnement s'exprime par des argumens, ou des syllogismes ; c'est à dire, par un genre de discours reduit en forme circulaire, mais que l'Orateur traite neanmoins avec beaucoup plus d'étenduë que le Dialecticien : Et le discours de l'amplification a plus de raport & de ressemblance avec l'exposition & le dénombrement, ou le détail, qu'avec aucune espece de raisonnement.

Ainsi saint Paul voulant détourner les Fideles de Corinthe d'écoûter les discours de quelques faux apôtres, & leur ayant pour cela proposé ces paroles: *Sont-ils Ministres de Jesus-Christ? quand je devrois passer pour imprudent, j'ose dire que je le suis plus qu'eux:* Il amplifie en même temps cette proposition par un dénombrement de ses travaux en cette maniere; *J'ai plus souffert de travaux & de fatigues: plus reçû de coups, plus enduré de prisons; je me suis souvent vû tout prêt de la mort,* & ce qui suit jusqu'à la fin du Chapitre. 2. Cor. 11.

Ces deux parties du discours sont encore differentes dans la fin qu'on se propose en chacune: car la force & tout l'effet du raisonnement ne tend qu'à convaincre l'esprit, de ce qu'on veut persuader. C'est là sa fin. Mais celle de l'amplification n'est pas seulement de persuader l'esprit, & de le porter à croire que la chose qu'on lui represente est grande en son genre: mais encore plus particulierement d'exciter dans le cœur & dans la volonté des mouvemens d'amour, ou de haine, ou de crainte, & de quelqu'autre sorte de passions ou d'affections.

Pour ce qui est de trouver les choses qui doivent servir de matiere à l'amplification, il faut avoir recours aux lieux mêmes d'où se tire la matiere du raisonnement. Car l'amplification étant, comme nous l'avons dit, une espece de raisonnement, il suit de là certainement, que l'invention de ce qui appartient à chacune de ces deux parties, dépend des mêmes lieux. Mais il faut prendre garde qu'il y a de ces lieux qui sont beaucoup plus feconds que les autres pour amplifier: Tels sont ceux qui font voir beaucoup

de choſes dans une ſeule, comme les parties, les cauſes, les effets, & ceux qui en approchent, & que l'on trouve par les adjoints, c'eſt a dire par les circonſtances, les qualitez, ou les diſpoſitions qui precedent, qui accompagnent, ou qui ſuivent la choſe; qui ſont autant de ſources de penſées & de preuves, que l'on peut encore amplifier & confirmer par des exemples, par des comparaiſons, & par des témoignages de l'Ecriture & des ſaints Peres. C'eſt ce que nous allons expliquer & faire entendre par des exemples.

Mais il eſt neceſſaire ici de rapeller auparavant dans vôtre memoire, ce que nous avons déja dit & expliqué touchant les propoſitions où l'éloquence s'exerce, ſoit pour les prouver, ou pour les amplifier: ſçavoir, qu'il y en a de deux ſortes; qui ſont *les Theſes & les Hypotheſes*, qu'on appelle autrement des queſtions, les unes univerſelles indéfinies, & qui ſe propoſent en general, comme ſi on vouloit loüer l'obéïſſance, ou blâmer l'adultere: les autres finies & particulieres, qui ſont bornées par un fait, & qui deſcendent au détail des actions & des perſonnes; comme quand on ſe propoſe d'amplifier ou la promte obéïſſance avec laquelle Abraham ſe prepare à immoler ſon fils à Dieu qui le lui commande: ou bien l'adultere commis par David avec Bethſabée femme d'Urie, parce que l'une & l'autre ne regarde que ces perſonnes en particulier; au lieu que les Theſes ou propoſitions univerſelles s'étendent à toutes ſortes de perſonnes.

Or les raiſons & les moyens d'amplifier celles-ci, ſe tirent principalement de ces lieux dont nous avons parlé ci-devant. Mais pour les pro-

positions particulieres & déterminées, on a recours, non seulement aux mêmes lieux, mais à toutes les circonstances dont elles sont revêtuës & accompagnées, pour les élever & les amplifier.

C'est ce que sçavent tres-bien faire les Theologiens, lorsqu'il s'agit de montrer dans son étenduë, la grandeur & l'énormité des pechez, à l'égard desquels ils distinguent deux sortes de circonstances : Les unes, disent-ils, en augmentent l'offense à l'infini, & quelquefois même en changent l'espece ; & on doit necessairement les declarer dans la Confession. Les autres en augmentent aussi l'offense, mais d'une maniere limitée ; & il n'est pas absolument necessaire de les declarer.

Par cet exemple des pechez, on peut comprendre aisément, suivant la regle des contraires, comment on doit aussi relever & amplifier par leurs circonstances, la grandeur, l'éclat & le merite des actions & des devoirs de vertus, que l'on attribuë à certaines personnes, & dans certains temps. Mais le principal & le plus important est presentement, ce que nous nous sommes d'abord proposé, d'expliquer & d'éclaircir ces mêmes choses par des exemples de l'Ecriture & des saints Peres.



CHAPITRE II.

Maniere d'amplifier par les parties, expliquée par des exemples.

NOus voyons dans l'Ecriture, que c'est par ce lieu *les parties*, que les saints Prophetes amplifient les renversemens déplorables, & les funestes chûtes de divers Etats; & comment ils les annoncent & les representent, non par un discours tout simple, mais par le dénombrement de tous les malheurs qui sont renfermez dans la ruine & la désolation de chacun. C'est ainsi que Jeremie amplifie la destruction de Jerusalem dans ses Lamentations, & le renversement de Babylone, dans les Chapitres 50. & 51. de ses Propheties. C'est encore ainsi, qu'Ezechiel déplore le saccagement de Tyr, & de l'Egypte, & la chûte des Assyriens, par un ample détail de tous les trésors & de toutes les richesses de ces Royaumes, qui devoient être abandonnez au pillage. C'est enfin ainsi que Joab represente à David (quoiqu'avec insolence) que ses larmes pour la mort d'Absalon, étoient à contre-temps, & qu'il devoit plûtôt témoigner à ses Serviteurs, qui avoient exposé leur vie pour assûrer la sienne contre ce fils rebelle, la satisfaction qu'il avoit de leurs services. *Vous avez*, lui dit-il, *aujourd'hui couvert de confusion tous les Serviteurs qui ont sauvé vôtre vie, & la vie de vos fils & de vos filles, la vie de vos femmes & de vos concubines, &c.* où l'on voit nettement la chose amplifiée par le dénombrement de ses parties.

2. Reg.

Saint Gregoire de Nazianze, qu'on nomme *Orat.* 22.
par excellence le Theologien, dans un discours sur le martyre des sept Freres Machabées, releve & amplifie en cette même maniere, la foi & la constance presque incroyable de leur genereuse Mere, qui ne pût être aucunement ébranlée par le spectacle affreux de tous les tourmens les plus épouventables que la cruauté la plus ingenieuse ait jamais inventez. Rien, dit ce Pere, ne fut « capable de flechir, ni d'amollir, ni d'ébranler « tant soit peu, le courage & la fermeté intrepi- « de de cette Mere de tant de Martyrs. Ni les « roües, ni les chevalets, ni les instrumens pré- « parez pour disloquer les membres, & déboiter « les os, ni tous les genres de torture les plus « cruels, ni les ongles de fer, ni la fureur dévo- « rante des bêtes, ni les coûteaux, ni les épées « tranchantes, ni les feux embrasez, ni les poêles « ni les chaudieres brûlantes; ni les troupes d'Ar- « chers qui excitoient la cruauté des bourreaux, « ni la vûë de ses chers enfans, au milieu de tant « d'effroyables suplices; ni le sanglant spectacle de « leurs langues coupées, de la peau de leurs têtes « arrachée avec les cheveux, de toutes les extré- « mitez de leurs membres découpées, & de leurs « corps tout mutilez, & rôtis dans des poêles, pen- « dant qu'ils respiroient encore. On voit dans cet « exemple, comment ce saint Docteur amplifie la merveilleuse constance de cette femme incomparable, par les parties, c'est à dire, par le dénombrement de toutes ces sortes de tourmens.

Lactance represente avec la même maniere d'amplifier, les sanglantes douleurs de la Passion & de la mort de nôtre Seigneur sur la Croix; je veux dire par un exact détail de toutes les

playes & de tous les coups dont chaque membre ou partie de ſon ſacré corps a été meurtrie & déchirée. Car voici comme il fait parler dans ſes vers, le Seigneur-même attaché à la Croix:

Vertice ad uſque pedes me luſtra; en aſpice crines
Sanguine concretos, & ſanguinolenta ſub ipſis
Colla comis, ſpiniſque caput crudelibus hauſtum,
Undique diva pluens vivum ſuper ora cruorem,
Compreſſos ſpeculare oculos, & luce carentes:
Afflictaſve genas, &c.

Depuis la tête, helas! regarde juſqu'aux piez,
Regarde-moi, pecheur, & vois ce que j'endure:
Contemple de mon corps la ſanglante torture,
Mes membres déchirez, meurtris eſtropiez.

Voi mes cheveux baignez de ſang & de ſueur,
Vois-en couler ſous eux de fumantes ravines,
Qui tombent de mon chef percé de mille épines,
Sur mon viſage pâle, & fletri de douleur.

Voi mes yeux déja clos, éteints & ſans lumiere;
Voi mes joües meurtries, tous mes traits effacez;
Et que ceux de la mort ſur ma face tracez,
Te montrant ma langueur, touchent ton cœur de pierre.

Voi juſques dans ma bouche une autre cruauté,
Dans la ſoif qui me preſſe, ſur ma langue brûlante,
Voi verſer d'un noir fiel l'amertume piquante,
Par un ſurcroit d'inſulte en cette extrémité.

Voi mes bras allongez, tendus à toute outrance:
Mes mains, mes piez percez, & mon côté ouvert,
D'où découle de l'eau, qui dans le ſang ſe perd:
Enfin voi les excez de ma douleur immenſe.

Mais en les contemplant, proſterné contre terre,
Adore avec la Croix, ton Sauveur & ton Roi, &c.

Vous voyez dans cet exemple un tout amplifié par ſes parties, qu'on appelle integrantes; & que ce dénombrement & ce détail de chacune augmente beaucoup plus la choſe, que ſi on la renfermoit confuſément dans une propoſition toute ſimple.

C'eſt de cette même maniere, que le ſecond Commentaire ſur l'art de relever & d'enrichir les choſes, enſeigne qu'on doit amplifier cette propoſition: *Rem omnem luxu perdidit*: Il a diſſipé tout ſon bien en excez & en débauches. On y voit, que pour cela, on peut développer, étendre ou expliquer tout ce qu'il y a de force & de ſens renfermé, & comme reſſerré & enveloppé dans ce peu de paroles, par le dénombrement des diverſes ſortes de biens qu'on poſſede étant riche, & des differentes voyes par où on les perd tous, dont voici l'exemple: Toutes ces grandes ſucceſſions qu'il avoit euës de ſa mere, & du côté de ſon pere; tout ce qui lui étoit auſſi échû par la mort de ſes autres parens & alliez; toutes les donations & les legs teſtamentaires, qui lui étoient encore ſurvenus par ſurcroît, & qui alloient à des ſommes immenſes; & outre tout cela, ce qu'il avoit reçû de la dot de ſa femme, qui n'étoit pas peu conſiderable; tout ce qu'il avoit obtenu de la liberalité du Prince, & amaſſé

» à son service dans les armes ; tout son or & son
» argent ; tous ses riches emmeublemens, tous ses
» vêtemens magnifiques ; tous ses fonds, toutes ses
» terres, ses maisons & ses métairies ensemble avec
» ses troupeaux ; en un mot, tout son bien, soit en
» meubles, soit en fonds, a été en tres-peu de
» temps follement dissipé, dévoré, détruit & con-
» sumé par lui-même, dans de sales & infames
» commerces avec des courtisanes & des prosti-
» tuées, dans de somptueux banquets de dissolu-
» tion & de débauches ; dans de continuels excez
» de vin, & de toutes sortes de mollesse & de frian-
» dise ; dans les liqueurs & les parfums, dans les
» brelans, & dans toutes sortes de jeux & de di-
» vertissemens le jour & la nuit ; ensorte qu'il ne
» lui en reste pas seulement un liard.

Voila quelles sont les manieres d'amplifier un Tout par ses parties. Or nous appellons un Tout, premierement, ce qui comprend sous soi plusieurs choses, comme dans ce dernier exemple, le mot *luxus*, dissolution, ou débauche ; qui renferme en sa signification tant de vices que nous avons remarquez en l'expliquant dans son étenduë. 2. Nous appellons encore un Tout, ce qui a un signe d'universalité qui lui est joint ; comme ce qui est exprimé dans ce même exemple, par ces deux mots : *Rem omnem perdidit* il a dissipé tout son bien ; cette expression porte un signe d'universalité, sous lequel sont renfermées toutes les sortes de biens dont nous venons de faire le dénombrement. Enfin, nous appellons un Tout ce qui a plusieurs parties qui le composent, & que les Dialecticiens appellent integrantes. Nous en avons aussi un exemple dans ces vers de Lactance que nous avons rapportez.

Lors donc qu'il ſe preſentera quelqu'une de ces trois ſortes de Tout à amplifier, on le pourra toûjours tres-bien faire en cette maniere que nous venons d'expliquer ; & d'autant mieux, qu'on en trouve des exemples partout dans l'Ecriture & dans les Peres, ſans preſque même y faire attention ; & particulierement dans les écrits de ſaint Chryſoſtome, & de ſaint Gregoire de Nazianze.

CHAPITRE III.

Maniere d'amplifier par les adjoints, C'eſt à dire, *Par les circonſtances qui précedent, ou qui accompagnent, ou qui ſuivent la choſe;*

Expliquée par des exemples.

ON amplifie par les antecedens, c'eſt à dire, par les circonſtances précedentes, ou qui précedent la choſe, lorſque non content d'en avoir expoſé le fait, on entre encore dans le détail des moyens & des circonſtances par leſquelles il eſt arrivé. Voici l'exemple que l'on propoſe de cette regle, dans le même Commentaire: Ce jeune homme méchant & débauché, a ſeduit cette fille, & en a eu un fils. *Ex ea virgine perditus ac profligatus adoleſcens filium ſuſtulit.* Cette propoſition du fait ſe peut enſuite étendre & amplifier en cette maniere: Ce mal- « heureux, charmé de l'extrême beauté de cette « pauvre fille, brûloit d'une tres-violente paſſion « pour elle; & dans l'impatiente ardeur de ſon «

» amour, il s'eſt mis à la ſolliciter par des pro-
» meſſes, afin d'abuſer plus facilement de ſa ſim-
» plicité. Il s'eſt ſervi même de l'amorce des pre-
» ſens, pour la corrompre, & pour l'attirer plus
» fortement à conſentir à ſes deſirs; & il l'a telle-
» ment gagnée par ſes careſſes, & par ſes preſſan-
» tes aſſiduitez, qu'elle a enfin cedé à ſa paſſion,
» & s'eſt ſoumiſe à tout ce qu'il a voulu. Quelque
» temps aprés, ayant conçû, ſa groſſeſſe a com-
» mencé à paroître, & elle a enfanté un fils.

Autre exemple de la même regle. *Cicero Catilinæ conatus oppreſſit.* Ciceron a prévenu & ruiné les mauvais deſſeins de Catilina. On peut encore étendre & amplifier cette propoſition en
» cette maniere: Ciceron étant Conſul, preſſen-
» tit d'abord par la penetration & la ſubtilité de
» ſon eſprit, les pernicieux deſſeins de la conjura-
» tion de Catilina, qui avoit reſolu de ſaccager
» la ville de Rome, & d'y mettre tout à feu &
» à ſang, par de jeunes gens dévoüez à toutes
» ſortes de violences & de méchancetez; & s'étant
» auſſi-tôt appliqué avec une vigilance incroya-
» ble à les découvrir, il en vint à bout par une
» adreſſe & une prudence ſans égale: il les declara
» ouvertement, & par un zele admirable pour ſa
» patrie, il ſe rendit lui-même accuſateur contre
» ce perfide; le convainquit de ſa perfidie par la
» force encore plus admirable de ſon éloquence;
» reprima par le grand poids de ſon autorité, tous
» ſes efforts criminels, ruina entierement toute ſon
» entrepriſe par la force des armes, & diſſipa ainſi
» tres-heureuſement tous les perils de cette hor-
» rible conjuration.

Cette maniere d'amplifier peut ſervir principalement dans les choſes que nous connoiſſons

par

par leur nature avoir été précedées de plusieurs autres. Car les causes, soit naturelles, soit morales, précedent toûjours leurs effets ; & c'est par elles que nous parvenons à les expliquer. Ainsi nous pouvons nous en servir à traiter & étendre ce passage de l'Evangile : *Il avoit été revelé à Simeon par le saint Esprit, qu'il ne mourroit point, qu'il n'eût vû auparavant le Christ du Seigneur.* Car on doit penser, que cette divine revelation avoit été précedée par plusieurs autres choses. *Luc. 2. 26.*

Premierement, ce tres-saint Homme qui brûloit d'un tres-ardent desir du salut des ames, & de la gloire de Dieu, étoit sans doute sensiblement affligé de voir, que presque tout le monde étoit accablé, & comme enseveli dans les tenebres de l'infidelité ; que la justice étoit presque toute éteinte dans le petit coin de la Judée, & que là superstition & l'hypocrisie y regnoit presque seule en la place de la vraye Religion.

Il sçavoit aussi, qu'on ne devoit attendre l'unique & souverain remede de tant de si grands maux, que du seul avenement du Sauveur, qui devoit apporter au monde la lumiere, pour éclairer les Nations. Ainsi il demandoit sans cesse ce saint avenement par ses prieres, & par les cris & les gemissemens ineffables qu'excitoit en lui l'Esprit de Dieu dont il étoit rempli ; sçachant tres-bien qu'il est écrit : *Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez point, & ne demeurez point en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermisse & qu'il rende Jerusalem l'objet des loüanges de toute la terre.* *Isai. 62. 6.* C'est pourquoi, le Seigneur toûjours plein de misericorde & de bonté, *qui regarde la priere des humbles, & ne méprise* *Ps. 101.*

point leur demande, répond aux ardentes prieres, aux cris, aux gemissemens & aux larmes continuelles de ce bien-heureux vieillard, par cette revelation si consolante & si agreable : *Qu'il ne mourroit point, qu'il n'eût vû auparavant le Christ du Seigneur.*

C'est encore ainsi, qu'on peut fort bien s'étendre sur la pensée & le dessein charitable pour lequel nôtre bien-heureux Pere saint Dominique a demandé dans l'Eglise l'établissement du saint Institut de l'Ordre des Freres Prêcheurs, étant certain que ce saint Fondateur n'en auroit pas formé le dessein, qui est si grand & si relevé, s'il n'avoit pas eu auparavant un tres-ardent zele du salut des ames, & une extrême compassion pour les pecheurs qui se perdoient, & s'il ne l'avoit pas long-temps demandé à Dieu par de ferventes prieres, par des jeûnes, & par des larmes continuelles.

Amplifier par les circonstances qui accompagnent ou qui suivent la chose, c'est faire en détail le dénombrement de tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais, de commode ou de fâcheux, qui accompagne toûjours, ou tres-souvent la chose, ou qui en est de même une suite, ou necessaire, ou tres-frequente. Comme si on vouloit accuser quelqu'un d'avoir été l'auteur de quelque guerre, on amplifieroit sa temerité en cette maniere : Sur qui rejettera-t-on la cause de l'épuisement entier des deniers de l'épargne, employez pour tant de troupes étrangeres ? de la perte de tant de brave jeunesse, perie dans les travaux & dans les combats ? des dégats & des fouragemens de nos champs, de l'enlevement de tous les bestiaux, du saccagement de tant de bourgs & de villa-

ges brûlez, de tant de villes & de forteresses ruinées, de tant de maisons pillées, de tant d'Eglises prophanées; de la misere de tant de vieillards demeurez seuls, de tant d'enfans orphelins, de tant d'honnêtes femmes devenuës veuves, de tant de vierges indignement violées; de tant de morts, de tant de deüil, & de tant de larmes? A qui, dis-je, imputera-t-on, outre tous ces maux, le déperissement & la destruction des arts, l'oppression des Loix, l'avilissement & l'oubli de la Religion, le renversement & la confusion de toutes les choses divines & humaines, & la corruption de la discipline & de la police-même de tout l'Etat? Qui devons-nous, dis-je encore une fois, plus justement accuser de cette foule de toutes sortes de miseres & de malheurs, qui naissent de cette guerre, que vous seul, qui en êtes l'auteur.

Ce lieu, qu'on appelle *des accompagnans & des consequens*, est d'une merveilleuse utilité, soit pour relever & amplifier l'excellence des vertus, par les choses qui leur conviennent, soit pour exaggerer la laideur & la turpitude des vices, par le dénombrement des maux & des funestes effets qui en naissent. Et cette maniere d'amplifier est aussi tres-necessaire au Prédicateur, lors principalement qu'il veut exhorter à l'amour & & à la pratique de quelque vertu, ou à la fuite & à la haine de quelque vice que ce soit.

C'est ainsi que saint Cyprien prêchant contre le pernicieux venin de l'envie & de la jalousie, l'exaggere élegamment par ces paroles: *Serm. de zelo & livore.*
« Cette féconde peste de l'envie multiplie beaucoup, & étend tres-loin ses funestes effets:

„ C'est-elle qui est la racine de tous les maux, la
„ source des miseres, des pertes & des traverses;
„ la semence des pechez, & la matiere des crimes.
„ C'est-elle qui produit la haine, & qui excite les
„ émotions & les emportemens de la colere; c'est-
„ elle qui enflammant l'ardeur de l'avarice, fait
„ qu'on ne peut plus se contenter de ce qu'on pos-
„ sede, quand on en voit un autre plus riche. C'est-
„ elle qui rend l'esprit superbe, & qui fait qu'on
„ ne peut voir qu'avec douleur, tout ce qu'on croit
„ être au dessus de soi. C'est enfin par la maligni-
„ té de cette lâche passion, que la verité est souvent
„ alterée, que l'unité d'un même esprit, & le lien
„ de la paix en nôtre Seigneur, est rompu; que
„ le commandement de l'amour du prochain, & de
„ la charité fraternelle est violé; & que l'on tombe
„ malheureusement dans les schismes & les here-
„ sies, lorsqu'on s'abandonne, ou à la médisance
„ contre les Prêtres, ou à la jalousie contre les
„ Evêques, ou à des murmures & des plaintes de
„ n'avoir pas été reçû dans quelque Ordre sacré,
„ ou à des mouvemens de colere & d'indignation,
„ d'en voir un autre préferé & au dessus de soi.

C'est aussi par ces trois lieux, *des adjoints*, c'est à dire, *des antecedens, des accompagnans & des consequens*, que le sçavant & pieux Evêque Osorius décrit la misere commune de la vie humaine, d'une maniere tres-élegante, en ces
„ termes: Il n'y a personne qui puisse expliquer par
„ ses discours, ni même seulement raconter en dé-
„ tail, combien la condition de la vie de l'hom-
„ me est fâcheuse, penible, & agitée de toutes
„ sortes de miseres, de traverses & d'incommodi-
„ tez. En effet, si nous commençons par le jour de
„ sa naissance, ou de son entrée en ce monde, &

qu'en parcourant toutes les parties de sa vie, nous marquions en peu de paroles ce qui lui arrive en chacune, jusqu'au jour qu'il en sort, nous verrons qu'il n'y en a pas une seule heure qui soit sans douleur, ou sans travail, ou sans crainte ; & que tout le cours de son âge est traversé par des peines & des difficultez infinies, & entierement embarassé d'une foule de soins & d'inquietudes qui l'accablent. Car nôtre vie commence par les cris & par les larmes ; à peine sommes-nous sur la terre, qu'ayant tous nos membres liez, nous sommes contraints d'entrer dans des travaux immenses, en commençant par nos pleurs.

Les animaux viennent au monde tout couverts & tout vêtus, par les secours de la nature. Nous ne voyons que l'homme seul, qui naisse dans la nudité, & dans l'indigence de toutes choses, & qui soit miserablement reduit à crier dans des liens, & à déplorer la misere de son état, d'abord qu'il voit le jour. Qui pourroit jamais expliquer & comprendre dans un discours, toutes les sortes d'accidens & de maladies fâcheuses, où la nature si tendre & si foible d'un enfant nouveau né est d'abord exposée, ni exprimer toutes les peines & les soins des nourrices, toutes les inquietudes des parens, & tous les divers perils dont sa vie est menacée dans ces premiers mois ?

A peine est-il sorti de cette extrême foiblesse de l'enfance, en croissant & se fortifiant avec l'âge, qu'il commence à entrer dans le trouble & dans les agitations de la crainte & de la cupidité, & que les maux qu'il sentoit moins auparavant, lui deviennent de jour en jour plus sensibles & plus insupportables. Est-il passé de l'en-

« fance dans la jeuneſſe, & dans l'âge de puberté,
« il y eſt miſerablement troublé & agité par les
« mouvemens orageux & violens de ſes paſſions,
« qui ne le laiſſent jamais en repos dans aucun
« lieu. Car d'un côté l'importun & pernicieux cha-
« toüillement des ſens, & les fâcheux emporte-
« mens de l'amour le tourmentent; & il eſt atta-
« qué de l'autre par des querelles & des debats,
« qui lui démontent, pour ainſi dire, l'eſprit, &
« le mettent hors d'aſſiette. Que dirai-je de l'a-
« mertume des voluptez, qu'il achete ſouvent par
« des douleurs, qui exerçant impetueuſement ſur
« lui de cruelles violences, le déchirent juſques
« dans les nerfs, & l'abbattent entierement,

« Que ſi ſurmontant tous ces maux par la force
« & la vigueur de la jeuneſſe, il parvient à l'âge
« d'un homme parfait & de maturité, combien de
« ſortes d'inquietudes & de peines d'eſprit l'am-
« bition ne lui fait-elle pas encore ſouffrir? A
« combien de divers travaux, & à combien d'ef-
« forts accablans ce deſir de l'honneur, & la paſ-
« ſion de dominer ne l'engage-t-elle pas encore?
« Quels devorans excez de triſteſſe & de colere
« n'excite pas en lui l'envie qui le deſſeche & le
« conſume ſans relâche? Ajoutez, s'il vous plaît,
« à cela, les traverſes & les chagrins du mariage,
« le point d'honneur à ſoûtenir dans la famille,
« les inquietudes de l'avenir, les diſputes & les pro-
« cez, l'inconſtance & l'infidelité des amis, les tra-
« hiſons de ceux avec qui on eſt lié de ſocieté;
« & enfin toutes les ſortes d'orages & de tourbil-
« lons des affaires du ſiecle.

« L'homme eſt-il arrivé au déclin de l'âge, &
« dans cette défaillance preſque inſenſible qu'ap-
« porte la vieilleſſe, qui le conduit à la mort; par

combien de maladies & de fâcheuses incommo- «
ditez, n'y est-il pas comme entraîné malgré lui, «
toutes ses forces en étant épuisées, & son corps «
défiguré d'une maniere qui fait compassion ? En- «
fin a-t-il rendu l'esprit, qu'est-ce que son cada- «
vre ? que peut-on sentir de plus puant dans la vie ? «
que peut-on voir de plus affreux ? que peut-on «
approcher de plus corrompu & de plus conta- «
gieux ? Toute nôtre vie, qui est si courte & si «
rapide, se passe donc comme au milieu d'un tor- «
rent de maux, avec lequel elle s'écoule. Un tra- «
vail en attire un autre, chaque douleur est com- «
me liée à une autre qui la suit; & il y a peu «
de sujets de deüil & de larmes, qui ne se termi- «
nent à quelque chose de plus triste & de plus «
déplorable. D'où il est aisé d'inferer, qu'il n'y «
a point de créature sur la terre, qui soit plus mi- «
serable que l'homme. On voit dans cet exem- «
ple, que la misere de l'homme y est amplifiée, «
premierement par le détail des parties de la du- «
rée de sa vie, selon leur ordre naturel; & en- «
suite par les differentes miseres qui sont comme «
attachées à chacune en particulier.

CHAPITRE IV.

Maniere d'amplifier les choses par leurs causes, expliquée par des exemples.

LE grand saint Basile, dans un Sermon admirable qu'il a fait sur quarante saints Martyrs de Cappadoce, dont il étoit Evêque, & qui ont souffert pour la foi à Sebaste, amplifie la grandeur de leurs tourmens, en mettant exactement

comme devant les yeux de ses Auditeurs, toutes les causes qui pouvoient en augmenter les douleurs.

» Le Tyran voyant, dit-il, la genereuse resolution de ces bien-heureux Martyrs, & la liberté toute sainte avec laquelle ils lui parloient, en fut étrangement irrité, & resolut de les faire mourir dans les plus longues & les plus violentes douleurs qu'il pourroit inventer. Il s'avisa donc pour ce sujet, d'un suplice tout nouveau, & d'une cruauté toute extraordinaire. Comme le froid est extrême dans ce Pays, & qu'on étoit alors dans le fort de l'hyver ; il observa une nuit que le froid étoit excessif, & que le vent du Nord souffloit avec une plus rude violence, & il commanda qu'on exposât ces saints Martyrs tout nuds sur un étang glacé, qui étoit au milieu de la ville, & qu'on les y laissât toute cette nuit, afin que le froid les fit mourir.

» Ceux qui ont quelquefois éprouvé la rigueur d'un grand froid, sçavent combien le tourment en est insupportable. Mais nul ne peut comprendre, à moins que de l'avoir éprouvé, ce que ces bien-heureux Soldats de Jesus-Christ doivent avoir souffert alors. Car le froid fait d'étranges effets sur un corps qui y est exposé nud & sans défense. Cette couleur livide qui le couvre partout, à mesure que le sang se glace ; ce tremblement universel, ce fremissement de dents, cette contraction de tous les nerfs, ce retressissement des membres, & cette mort qui regne alors dans toutes les extrémitez des piés & des mains, fait assez juger de la violence des tortures qui le déchirent, & que l'on compare avec grande raison à la douleur d'une flamme aiguë, & d'un feu

penetrant, qui perce jusques dans la moëlle des « os. «

Jugeons donc quelles furent les pensées de ces « saints Martyrs, lorsqu'ils se virent condamnez à « être exposez tout nuds sur cet étang si profondement glacé, que les chevaux & les chariots y « passoient, & a y demeurer ainsi toute une nuit, « pendant que le vent du Nord y souffloit avec une « furie, que l'on ne peut assez exprimer. Cette « condamnation leur donna un renouvellement de « joie, qui fit qu'ils allerent aussi gayement sur cet « étang, que s'ils eussent couru à la victoire, & « pour partager les dépoüilles de l'ennemi; que » sans hesiter, admirez leur constance invincible, « ils ôterent leurs habits, & jusqu'à leurs chemises, « & coururent ainsi tout nuds au lieu qui leur devoit causer une si douloureuse mort. «

Et pour montrer la verité de ces paroles des « Cantiques, que *les plus grandes violences du froid* « *& des glaces ne peuvent éteindre le feu de la charité*, au milieu de celles qu'ils enduroient, & où « ils voyoient leurs corps tomber par parties, tantôt un doigt, tantôt une main, tantôt un pied, « que la rigueur du froid séparoit du reste du « corps: ils se consoloient entr'eux, & s'entr'exhortoient les uns les autres, autant que le froid « pouvoit leur permettre de parler, à garder la fidelité qu'ils devoient à Dieu dans ce poste, où « sa Providence les avoit mis. «

Vous voyez dans ce discours de S. Basile, comment en raportant & expliquant toutes les causes des douleurs extrêmes de ce suplice, il releve & exaggere la constance & la grandeur du courage de ces saints Martyrs.

CHAPITRE V.

Maniere d'amplifier par les effets expliquez par des exemples.

ON amplifie tres-ſouvent les choſes par leurs effets ordinaires, qui ſe mettent auſſi quelquefois au rang des circonſtances qui les accompagnent, ou qui les ſuivent. Ce qui ſe fait toûjours en expoſant comme devant les yeux des auditeurs, pour ainſi dire, toute la lignée, & tous les fruits de la fecondité des choſes que l'on traite.

C'eſt en cette maniere que ſaint Bernard releve l'excellence de l'exercice de la meditation par les fruits & les effets avantageux qu'elle
» produit dans ceux qui s'y appliquent. Premiere-
» ment, dit-il, la meditation purifie ſa ſource
» même, c'eſt à dire, l'eſprit d'où elle naît. En
» ſuite elle reprime & tient dans l'ordre les affec-
» tions du cœur; elles conduit les actions, elle
» corrige les excés, elle adoucit les mœurs, elle
» regle en un mot toute la conduite, & fait tout
» l'ornement de la vie. C'eſt la contemplation
» ſainte qui donne la connoiſſance, & des choſes
» divines, & des choſes humaines: C'eſt elle qui
» arrange avec diſcernement ce qui étoit confus;
» qui rallie & raſſemble ce qui étoit diſperſé, qui
» penetre les ſecrets, qui découvre les veritez;
» qui examine les vrai-ſemblances, & qui remar-
» que & reconnoît les feintes & les déguiſemens.
» C'eſt elle enfin qui prédétermine les actions
» qu'on doit faire; qui conſidere & repaſſe dans

l'examen de l'esprit, celles qu'on a faites; & qui « prévoyant les coups de l'adversité dans la prospe- « rité même, fait qu'on ne les sent presque point « dans le fort de l'adversité. «

Le même saint Docteur décrit excellemment par ce même lieu des effets, l'état d'un pecheur obstiné. L'aveuglement, dit-il, est dans l'esprit « de cet homme, & l'endurcissement est dans son « cœur. Il est sans crainte & sans inquietude. Il » n'est touché ni des remontrances des hommes, « ni des menaces de Dieu. La mort, le Jugement, « l'Enfer & l'Eternité sont à son égard comme s'ils « n'étoient point. Il n'est possedé que de lui-mê- « me, & du demon qui regne en son ame dans une « profonde paix. «

Lib. 1. de Consid. ad Eugen. c. 2.

Or cette maniere d'amplifier un sujet par ses effets, c'est à dire par tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais, de commode ou de fâcheux, qui en est un accompagnement ou une suite ordinaire, quoi que tres-frequente, sert neanmoins plus particulierement dans les discours où l'on se propose de persuader quelque chose, ou d'en dissuader. C'est par ces sortes d'accompagnemens & de suites, qu'on tâche toûjours de prouver, que la chose qu'on veut persuader doit être recherchée & embrassée, & qu'on doit fuïr & rejetter celle dont on veut dissuader.

Chapitre VI.

De la maniere d'amplifier par les lieux communs, & par les circonstances des choses, & des personnes mêmes tout ensemble.

LA maniere d'amplifier la plus forte & la plus solide, est lorsque l'on traite & que l'on étend un sujet par tous ces lieux que nous avons expliquez, & par toutes les circonstances des choses & des personnes en même temps. Nous en avons un excellent exemple dans saint Thomas, où il fait voir par toutes les parties, par toutes les causes, & par toutes les circonstances de la Passion de nôtre Seigneur, qu'il n'y eut jamais de douleurs égales à la sienne, & qu'elle a été la plus grande de toutes les douleurs.

D: Tho. 3. p. q.

Cet exemple est sans doute tres-beau, & tres-propre pour donner un grand éclaircissement à tout ce que nous avons dit auparavant de la maniere d'amplifier toute sorte de sujets. On y voit aussi tres-manifestement, que l'amplification est une espece de raisonnement, en ce que ce même saint Docteur s'en sert en cet endroit, & que c'est par elle qu'il y prouve avec tant de force & d'évidence cette proposition : que la douleur du Sauveur dans sa Passion a été la plus grande de toutes les douleurs. C'est pourquoi nous y renvoyons ceux qui liront ceci avec un desir sincere d'en profiter.

C'est encore en cette maniere qu'on amplifie la conversion du monde, & l'établissement miraculeux de la Religion & de la Foi de Jesus-

Christ, qui est l'ouvrage de ses saints Apôtres, par tous ces lieux dont nous avons parlé, & par le dénombrement des circonstances & des choses, & des personnes. On represente à l'égard des personnes, que les Apôtres étoient en tres-petit nombre, des hommes grossiers, sans lettres, sans science, sans politesse, ni dans leurs discours, ni dans leurs actions, sans force, sans biens, sans secours & sans appui d'aucune puissance de la terre, destituez de toute sagesse humaine, & *faisant* au contraire *profession de ne sçavoir autre chose que Jesus-Christ, & Jesus-Christ crucifié.* 1. Cor. 2.
Et à l'égard des choses, on considere que la doctrine qu'ils annonçoient & qu'ils enseignoient aux hommes, étoit tres-austere, tres-dure, & tres-penible à pratiquer, & encore plus difficile à croire; sçavoir qu'un homme qui avoit été condamné à la mort, & crucifié entre deux larrons, étoit le Dieu tres-haut, le souverain Createur & Maître de toutes choses, & les autres veritez que la Foi nous apprend des ineffables Mysteres de la sainte Trinité, du sacrement de l'Eucharistie, & de la Resurrection des corps. Et pour la recompense, qui devoit être la cause mouvante, ou le motif de la foi & de la creance de ces choses; ils n'en proposoient point d'autre en cette vie, que les chaînes & les prisons, les foüets, les bannissemens, les proscriptions & les confiscations de biens, les tortures & les supplices de mort à souffrir pour cette foi & cette creance en Jesus-Christ.

On augmente aussi au contraire la grandeur & la difficulté de cet établissement de la Religion Chrétienne, par l'état & les circonstances des personnes, qui en étoient les ennemis décla-

rez & les persecuteurs ; sçavoir les Rois, les Princes, les Empereurs, & toutes les Puissances de la terre, les Peuples & les Nations entieres, & enfin tous les hommes de toutes sortes d'états & de conditions. Mais comment la Religion étoit-elle persecutée par ces personnes dans tout le monde ? Elle l'étoit avec une fureur brutale, avec une haine pleine de rage, & avec des emportemens d'une cruauté incroyable. Les Peres mêmes en usoient d'une maniere tres-atroce contre leurs propres fils, & les maris contre leurs femmes.

On l'étend encore par le dénombrement des divers suplices, & des cruels stratagêmes, dont les Puissans du monde se servoient pour combattre la foi de l'Eglise, & pour exterminer les Fidéles qui l'avoient embrassée, comme l'a tres-bien étenduë saint Cyprien par ces paroles : Vous chassez honteusement de leurs maisons des personnes innocentes, justes, & cheries de Dieu. Vous les dépoüillez de leurs biens, vous les chargez de chaînes, & les jettez dans les prisons : Vous les tourmentez par le fer & par le feu, & les exposez à la rage des bêtes farouches. Vous mettez leurs corps en pieces par de tres-longs & tres-violens suplices ; & vous en multipliez les excés par des playes presque infinies dont vous les déchirez jusqu'au fond des entrailles. Car vôtre fureur brutale & insatiable ne se contente pas des peines & des tortures ordinaires : vôtre ingenieuse cruauté en invente chaque jour de toutes nouvelles.

D. Cypr contra Demetr.

Mais voyons cependant ce que la malice & toute la puissance du monde a remporté sur eux par tant de machines & de tortures si affreuses ;

Bien loin d'avoir jamais pû abattre, ni seulement ébranler la vertu des bienheureux Apôtres & des saints Martyrs, le monde leur a lui-même tendu les mains toutes liées, & s'est soûmis au joug de la foi; & aprés avoir démoli & renversé les Temples des Idoles, il a adoré la Croix de Jesus-Christ, & commencé à imiter sa pauvreté & sa patience; à rejetter avec mépris les biens & les richesses de la terre, qu'il recherchoit auparavant; à fuir avec horreur tous les attraits & toutes les douceurs des plaisirs que la chair aime; & à embrasser de bon cœur toutes sortes de travaux & de tourmens pour l'amour de son divin Sauveur.

Cet exemple fait assez voir combien il est utile de rechercher diligemment les diverses circonstances & des choses, & des personnes tout ensemble, lorsqu'il s'agit d'étendre & d'amplifier des sujets importans & remarquables par eux-mêmes.

C'est aussi par cette sorte d'assemblage de toutes les circonstances des choses & des personnes qui appartiennent au sujet diligemment recueillies & avec ordre, que le grand saint Chrysostome exaggere l'affliction & la douleur extrême, dont le bienheureux Patriarche Jacob fut saisi & comme accablé, lorsque voyant la robe de Joseph, que ses autres enfans lui avoient envoyée toute trempée de sang, il crût que quelque cruelle bête l'avoit devoré. Voici ses propres paroles: Lorsque ce seul fils qu'il avoit eu de Rachel sa tres-chere & bien-aimée femme, fut devenu grand, & qu'il esperoit de l'avoir dés-lors toûjours auprés de lui pour la consolation & le soûtien de sa vieillesse, on lui préparoit un accable-

» ment de douleur & de tristesse au sujet de ce fils ;
» car ses freres ayant envoyé sa robe toute teinte
» de sang à leur pere, lui en ont causé une incroya-
» ble, & qui en renfermoit plusieurs tres-acca-
» blantes. Il ne pleuroit pas seulement la mort de
» son cher Joseph, mais il étoit encore plus sensi-
» blement affligé du genre de mort qui le lui ra-
» vissoit ; & une infinité d'autres regrets jettoient
» le trouble & la confusion dans son ame, lorsqu'il
» consideroit qu'il perdoit par cette mort le seul
» fils de sa tres-chere Rachel, le meilleur de tous
» ses enfans, & celui de tous qu'il aimoit plus
» tendrement ; qu'il le perdoit à la fleur de son
» âge, non en le voyant mourir dans sa maison, ni
» dans son lit, où il auroit pû l'assister par sa pré-
» sence, lui parler, ou l'entendre, & lui donner
» le dernier baiser ; mais au milieu des champs,
» où il l'avoit lui-même envoyé ; Qu'il n'étoit
» pas mort d'une maniere commune, mais qu'il
« avoit été déchiré tout vif, & devoré par la
» cruauté des bêtes farouches ; qu'il n'avoit pû
» trouver la moindre partie de son corps qu'il pût
» mettre avec les cendres de sa mere ; Que cet ac-
» cablement de douleur lui étoit survenu, non
» dans un âge où il auroit eu plus de force pour le
» supporter, mais dans son extrême vieillesse.

» C'étoit sans doute un triste & lugubre specta-
» cle, continuë ce saint Docteur, de voir la tête
» & les cheveux blancs de ce venerable vieillard
» tout soüillez & couverts de cendre & de poussie-
» re ; sa poitrine aussi blanche toute nuë, & ses
» vêtemens qui le couvroient tout déchirez, & lui-
» même tout en larmes poussant des cris de dou-
» leur & des gemissemens, sans vouloir être con-
» solé. Car *ayant déchiré ses vêtemens*, dit l'Ecri-
ture,

ture, il se couvrit les reins d'un cilice, & pleura son fils durant plusieurs jours.

Ce saint Pere excelle admirablement dans cette maniere de relever & d'étendre les choses par toutes ces sortes de circonstances. C'est pourquoi ceux qui en voudront voir des exemples tres-justes, & tres-élegans, peuvent lire fort-utilement pour cela, le second & le troisiéme de ses Livres de la Providence, où voulant consoler un Solitaire de Stagire en Macedoine, qui étoit fanatique & sujet à des fureurs prophetiques, il releve avec une fecondité & une éloquence toute divine, les travaux, les souffrances, & les persecutions des saints Patriarches Noé, Abraham, Jacob, Moyse, & du saint Roi David, par toutes les circonstances des personnes & des choses soigneusement rapportées & expliquées dans un beau jour, & dans toute leur étenduë. Car ces exemples seront sans comparaison plus utiles au Prédicateur, que toutes les regles de l'art, pour se former dans la maniere d'amplifier, qui est la partie de l'éloquence qui sert le plus à l'Orateur Chrétien pour toutes sortes de sujets.

Au reste, tout ce que nous avons dit jusqu'ici regarde la maniere d'inventer, ou l'usage des lieux d'où se tirent les argumens & la matiere necessaire pour amplifier tout ce que nous voulons. Il y a encore diverses autres manieres d'amplifier raportées & expliquées par Quintilien, chacune dans son rang, que nous allons ajoûter en cet endroit, parce qu'elles semblent tres-propres pour y être utilement inserées.

CHAPITRE VII.

De quelques autres manieres d'amplifier tirées de Quintilien.

LA premiere, est une maniere d'exprimer les choses par des noms qui les augmentent avec excés, ou qui les attenüent de même. Comme quand nous disons d'une personne qui a été frapée, qu'on l'a tuée de coups : ou d'un méchant, qu'il est un voleur : ou au contraire de celui qui a rudement poussé & renversé quelqu'un à terre, qu'il ne l'a fait que toucher ; & de celui qui en a percé de playes un autre, qu'il l'a legerement effleuré, ou égratigné. Mais cette premiere sorte d'amplification semble être plûtôt une espece d'hyperbole, qui est un genre de figure qui donne aux choses des noms qui excedent toute creance, & dont nous parlerons en son lieu.

Il est neanmoins tres-ordinaire & tres-naturel à ceux qui veulent exaggerer ou diminuer quelque chose, de porter leurs discours beaucoup au dessus, ou au dessous de ce qu'elle est en elle-même. Et cette sorte d'amplification ou de diminution se fait d'une maniere plus plausible, croît de plus en plus, & s'étend avec bien plus de force, lorsqu'en donnant aux choses des noms plus amples & plus grands, que ceux qui leur sont propres, on les oppose ou compare aux noms pour lesquels on les employe. Comme
» quand Ciceron dit contre Verrés: Nous faisons
» paroître ici en jugement devant vous, Messieurs,
» non pas un simple voleur, mais un brigand & un

ravisseur : non pas un simple adultere, mais un « infame corrupteur de toute chasteté : non pas « un sacrilege seulement, mais un ennemi de tou- « tes les choses les plus saintes & les plus sacrées : « non un assassin, mais un tres-cruel bourreau des « Citoyens & de nos alliez. *Non enim furem, sed* « *raptorem : non adulterum, sed expugnatorem pudicitiæ : non sacrilegum, sed hostem sacrorum, religionumque : non sicarium, sed crudelissimum carnificem civium ; sociorumque, in vestrum judicium adduximus.* On voit que par ce moyen la chose qui d'elle-même est déja tres-énorme, le paroît encore beaucoup davantage.

Je trouve cependant que l'amplification se forme & se soûtient principalement en quatre manieres ; par l'accroissement, qui est une espece de gradation ; par la comparaison des choses inégales ; par le raisonnement en forme de concession ; & par l'amas, ou l'assemblage de beaucoup de paroles & d'expressions qui signifient une même chose.

L'accroissement est tres-puissant dans le discours, lorsque les choses mêmes inferieures y paroissent grandes & importantes. Il se fait ou d'un degré seulement, ou de plusieurs, pour porter la chose non seulement à son dernier point, mais encore en quelque sorte au delà. Un seul exemple de Ciceron suffit pour tout cela : C'est, « dit-il, une action mauvaise & contre les loix, de » lier un Citoyen Romain. De le battre c'est un « grand crime ; & c'est presqu'un parricide d'en « tuer aucun. Que dirai-je donc que c'est d'en pen- « dre à une potence ? *Facinus est vincire civem* « *Romanum ; scelus verberare ; propè parricidium necare ; quid dicam in crucem tollere ?*

Ce manquement d'expreſſion pour ce dernier crime exprime admirablement combien c'étoit un horrible attentat, puiſqu'il n'y a point de paroles qui en puiſſent exprimer aſſez l'énormité. Car ſi ce Citoyen avoit ſeulement été battu, l'accroiſſement n'auroit été que d'un degré au deſſus de ce qu'il a dit être une action mauvaiſe & illicite. Et s'il avoit ſeulement été tué, il ſeroit monté par pluſieurs degrez juſqu'au dernier, qui eſt le parricide. Mais ayant dit que c'étoit comme un parricide de tuer un Citoyen Romain, & la choſe étant ainſi déja portée à ſon plus haut point, en ſorte qu'il n'y avoit plus rien au delà, il ajoûte : Que dirai-je que c'eſt que d'en pendre aucun ? C'étoit comme une neceſſité qu'ayant dit ce qu'il y avoit de plus grand, il manquât de paroles pour exprimer ce qui alloit encore au deſſus de tout ce qu'il avoit dit.

On peut ſe ſervir toûjours tres-bien de cette maniere d'amplifier, dans les choſes qui en contiennent ſous ſoi pluſieurs autres grandes dans un même genre. Tel qu'eſt le bien-fait admirable de nôtre redemption, que nous ne pouvons jamais relever par d'aſſez dignes loüanges. Car c'eſt ſans doute quelque choſe de grand, que
Pſal. 8. le Prophete admire, lorſqu'il s'écrie : *Qu'eſt-ce que l'homme, Seigneur, pour être l'objet de vôtre ſouvenir ? & qu'eſt-ce que le fils de l'homme pour être honoré de vôtre viſite ?* Et c'eſt encore quelque choſe de plus grand que dit Moïſe, en conſiderant comme une faveur inoüie depuis le commencement du monde, que le Seigneur ait daigné faire entendre ſa voix à ſon peuple du milieu des feux & des éclairs, leur parler lui-

même, & les instruire des preceptes de sa Loi. Que si ces premiers bien-faits de Dieu ont été estimez si grands & si merveilleux, que penserons-nous, & que dirons-nous de ce que Dieu même a daigné se revêtir d'un corps mortel pour le salut des hommes ? de ce qu'il s'est rabaissé lui-même jusqu'à converser familierement sur la terre avec les hommes, & jusqu'à être lié, battu, & rejetté par les hommes ? Et que dirons-nous encore de ce que ce divin Sauveur si plein de misericorde & d'amour pour les hommes, s'est lui-même reduit pour eux, à mourir honteusement attaché à une Croix entre des brigands & des scelerats ? Par quelle force & quelle fecondité d'esprit & d'éloquence seroit-il jamais possible de relever dignement la grandeur & les merites ineffables de cette divine bonté ?

Il y a encore une autre maniere d'ajoûter au dessus même du suprême degré d'une chose ; comme quand Virgile dit de la beauté de Lause, pour relever davantage celle de Turne :

Quo pulcrior alter
Non fuit, excepto Laurentis corpore Turni.

De Lause la beauté n'eut jamais de pareille :
Mais Turne excelle encore avec plus de merveille.

Car le suprême degré d'une beauté, est qu'il n'y en ait jamais eu de plus grande : Et cependant on voit dans ces exemples quelque chose qui est encore au dessus du suprême degré.

Il y a aussi une troisiéme espece d'accroissement qui ne se fait point par degrez, comme quand on dit qu'une chose est si grande en son genre, qu'on ne peut rien dire de plus grand ;

qu'en l'exprimant telle qu'elle eſt en elle-même,
» par exemple : Vous avez tué vôtre mere. Que
» puis-je dire davantage ? Vous avez tué vôtre
» mere : *Matrem tuam occidiſti ; quid dicam amplius ? Matrem tuam occidiſti.* Cette ſorte d'augmentation conſiſte à rendre ou à repreſenter tout d'un coup la choſe ſi grande, qu'il ſoit impoſſible d'y rien ajoûter de plus.

L'accroiſſement ſe fait moins évidemment dans le diſcours, mais je ne ſçai ſi ce n'eſt pas auſſi plus efficacement, lorſque ce qui ſuit dans le flux du diſcours ſans diſtinction, eſt toûjours plus grand en ſon genre que ce qui precede : comme dans cette invective de Ciceron contre Antoine : Avec ce gros & inſatiable goſier, avec ces larges flancs, avec cette force de gladiateur de tout vôtre corps, vous vous chargeâtes d'un ſi grand excés de vin à la noce d'Hyppie, que vous fûtes contraint de vomir le lendemain à la vûë du peuple Romain. O indignité horrible non ſeulement à voir, mais même à entendre ! Si cette action lui étoit arrivée au milieu de ſes exceſſifs feſtins, & parmi les pots, qui de ceux-mêmes de ſa compagnie ne l'auroit pas regardée comme tres-honteuſe ? mais dans une aſſemblée de tout Rome, où il tenoit le ſiege pour la déciſion des affaires publiques, étant même Chef de l'Ordre des Chevaliers, à qui ce ſeroit une extrême honte, s'il lui échapoit ſeulement quelque vent de l'eſtomach, cauſé par un excés de repletion, il a ſoüillé & rempli ſon propre ſein, & tout le Tribunal où il étoit aſſis, d'un ſale dégorgement de viande & de crapule, qui répandoit une odeur de vin tres-puante & inſupportable. *Tu iſtis faucibus, iſtis*

Philipp. 2. circa med.

lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini Hyppiæ nuptiis hauseras, ut tibi necesse esset in conspectu populi Romani vomere postridiè. O rem non modo visu fœdam, sed etiam auditu! Si inter cœnam in tuis immanibus illis poculis hoc tibi accidisset, quis non turpe duceret? In cœtu vero populi Romani negotium publicum gerens, magister equitum, cui ructare turpe esset, is vomens frustis esculentis vinum redolentibus gremium suum, & totum tribunal implevit.

On voit dans cet exemple qu'il se fait en chaque chose un accroissement par progrés de plus en plus grand, depuis le commencement jusqu'à la fin: Car c'étoit deja une action honteuse en elle-même, à Marc-Antoine de vomir, quand il n'auroit pas été dans une assemblée: & beaucoup plus étant dans une assemblée, quoi-qu'elle ne fût pas publique; & encore sans comparaison davantage dans une assemblée publique d'un peuple autre même que de Rome; Et combien enfin n'est-elle pas plus honteuse dans une illustre assemblée de tout Rome? Et si elle est si honteuse dans une telle assemblée, à celui qui la commet, quand il n'y seroit que comme une personne privée, sans charge, & sans affaires; combien plus l'est-elle à celui qui a charge ou commission pour y traiter des affaires même particulieres; Et combien plus encore à celui qui est chargé des affaires publiques, quand même il ne seroit pas Chef des Chevaliers Romains. Enfin combien l'est-elle plus incomparablement à un homme qui y tient ce rang si haut & si illustre? Un autre auroit ainsi divisé toutes ces considerations par degrez, & se seroit arrêté à insister sur

chacun. Mais celui-ci tend & court d'abord au sublime même, & il arrive au suprême degré, non par un effort continué, mais d'une maniere promte & impetueuse.

Comme cette sorte d'amplification tend toûjours à ce qui est plus grand & au dessus, celle qui se fait par comparaison prend de même son accroissement de ce qui est moindre & au dessous; parce qu'en élevant ce qui est plus bas, elle éleve aussi necessairement ce qui est mis dessus. Cette maniere d'amplifier vient de la comparaison des choses inégales entr'elles; & c'est ce que les Dialecticiens appellent tirer des argumens du plus & du moins; avec cette difference, que les argumens servent seulement à prouver quelque chose, & qu'ici en prouvant une chose on l'amplifie, & on la fait paroître plus grande.

Amplifier de cette maniere, c'est imiter l'adresse & l'industrie des Peintres, qui voulant faire paroître quelque couleur éminente & remarquable entre les autres, en couchent auparavant une autre dessous, qui sert à la relever & à la rendre plus éclatante. Et pour cela il faut avoir recours aux exemples & aux ressemblances, par la comparaison desquelles la chose qu'on veut élever, puisse paroître toûjours plus grande.

Nous en avons des exemples par tout dans l'Ecriture sainte; car le Seigneur même dans Jeremie (*Jerem. 35.*) releve en cette maniere la temperance & l'obéissance des Rechabites, pour confondre davantage par cet exemple les Israëlites de leur intemperance & de leur desobéïssance. Il amplifie de même l'infidelité de ce peuple dans le même S. Prophete par l'exemple des Nations barbares & plongées dans l'idolâtrie, qu'il leur propose dans un

discours vehement & figuré en cette maniere : *Passez aux Isles de Cethim, & voyez ce qui s'y fait; envoyez en Cedar, & considerez bien ce qui s'y passe; & voyez s'il s'y est fait quelque chose de semblable, & s'ils ont changé leurs Dieux, qui certainement ne sont pas des Dieux : Et cependant mon Peuple a changé sa gloire en une Idole, c'est à dire, a adoré une idole au lieu du Seigneur, qui étoit toute sa gloire. O Cieux fremissez d'étonnement; pleurez portes du Ciel, &c.* *Ibid. c. 2.*

C'est encore ainsi, que le même Seigneur se sert dans l'Evangile, de l'exemple des Ninivites, qui firent pénitence à la Prédication de Jonas; & de celui de la Reine de Saba, qui vint des extrémitez de la terre, pour entendre la sagesse de Salomon, afin de reprocher plus fortement aux Juifs leur aveuglement & leur ingratitude extrême, lors particulierement qu'il y joint cette circonstance des personnes: *Et cependant celui qui est ici, est plus grand & que Jonas, & que Salomon.* *Matth. 12.*

Mais il faut avoir soin dans ces sortes de comparaisons, d'examiner & de discuter diligemment toutes les circonstances de l'une & de l'autre partie, qui peuvent servir à étendre & élever la chose que l'on veut amplifier. Car il ne faut pas comparer seulement un tout avec un autre tout; mais les parties-mêmes d'un tout avec celles de l'autre. C'est ce qui se voit tres-bien dans cet endroit de Ciceron contre Catilina : Le tres-illustre " Scipion, cet homme incomparable, ce souverain " Pontife, n'étant que dans l'état d'un homme pri- " vé, a tué Gracchus pour quelques petites broüil- " leries qu'il causoit dans la Republique : & nous " qui sommes Consuls, nous souffrirons vivre li- " brement parmi nous Catilina, qui ne cherche "

» qu'à ravager tout l'Univers, & à le remplir de
» meurtres & d'incendies ? *Vir amplissimus Scipio, Pontifex maximus, Tiberium Gracchum mediocriter labefactantem statum reipublicæ, privatus interfecit ; Catilinam verò orbem terræ cæde atque incendio vastare cupientem, nos Consules perferemus?* On voit dans ce peu de paroles, Catilina comparé avec Gracchus ; l'état de la Republique de Rome avec tout l'Univers ; de petites broüilleries excitées dans cet Etat, avec les meurtres, les incendies & les ravages de toute la terre ; & un particulier avec les Consuls-mêmes de Rome. Toutes ces circonstances, si on les vouloit étendre, seroient autant de lieux tres-pleins & tres-abondans.

D. Cyprian. contra Demetr.

Saint Cyprien voulant s'étendre sur ce raisonnement, qu'il tire du moindre au plus grand : Si un maître punit son serviteur, lorsqu'il manque en quelque chose ; pourquoi le Seigneur ne châtiera-t-il pas l'homme, quand il s'abandonne au peché ? Il se sert pour cela, de la comparaison des circonstances de l'une & de l'autre partie, en
» cette maniere : Vous exigez de vôtre serviteur
» un entier assujettissement à toutes vos volontez ;
» & tout homme qu'il est aussi bien que vous, vous
» ne laissez pas de le contraindre à vous servir &
» à vous obéir. Le sort de vôtre naissance & de la
» sienne est le même, & vous êtes assujetti com-
» me lui à une même necessité de mourir ; car soit
» que l'on vienne au monde, ou que l'on en sorte,
» cela se fait toûjours par une loi qui est commune
» à tous : & neanmoins, si vôtre serviteur ne vous
» sert pas à vôtre gré, s'il n'obéit pas à tout ce que
» vous lui commandez, même d'une maniere im-
» perieuse & trop dure, vous le maltraitez jusqu'à

le battre de verges, & vous le tourmentez, en « lui faisant souffrir la faim, la soif, la nudité, « & souvent même les chaînes & les prisons : Et « vous ne reconnoissez pas le Seigneur vôtre Dieu, « vous-même qui exercez une domination si dure « sur ceux qui vous servent. «

C'est en cette maniere qu'on a coûtume d'amplifier la perfection des vertus, & l'énormité des vices, par toutes leurs circonstances, en comparant chaque vertu avec les autres vertus, & chaque vice avec les autres vices. Et nous voyons en effet, que le même saint Cyprien en use ainsi, pour mettre dans son évidence la verité de cette proposition: Que le crime des schismatiques est plus énorme, que celui de ceux qui sont tombez, c'est à dire, qui ont sacrifié aux idoles par la crainte des tourmens. Ce crime, dit-il parlant « du schisme, est pire que celui, que semblent « avoir commis ceux qui sont tombez, mais qui « étant mis en pénitence, s'efforcent de rentrer en « grace avec Dieu, par une pleine satisfaction. « Car ceux-ci ont recours à l'Eglise, & implorent « son assistance, & ceux-là au contraire se revol- « tent contr'elle ; ceux-ci se peuvent excuser sur la « violence qu'on leur a faite, comme sur une espece « de necessité; & le crime de ceux-là est tout volon- « taire. Ceux qui sont tombez n'ont fait tort qu'à « eux-mêmes: au lieu que ceux qui ont fait une « heresie ou un schisme, en ont séduit & entraî- « né plusieurs aprés eux dans l'erreur. Ici la chute « de chacun n'a blessé que son ame: là le schisme « d'un seul en a jetté une infinité d'autres dans le « peril. Celui qui est tombé reconnoît au moins sa « faute, il la pleure, & en témoigne de la douleur « par ses larmes: le schismatique au contraire, en- «

» flé de son crime, & s'y complaisant, ne s'appli-
» que qu'à separer les enfans du sein de leur mere;
» qu'à débaucher au Pasteur ses brebis, & qu'à
» renverser autant qu'il peut, les Sacremens divins.
» Et au lieu que celui qui est tombé n'a peché
» qu'une fois, cet autre peche tous les jours. En-
» fin, un Apostat souffrant ensuite le martyre, peut
» avoir part au Royaume du Ciel; mais un schis-
» matique mourant hors de l'Eglise, ne peut avoir
» part aux recompenses de l'Eglise.

Il y a un autre moyen d'amplifier, que Quintilien appelle raisonnement, *ratiocinatio*; parce que cette sorte d'amplification se fait dans un sujet, & a son effet dans un autre; & que pour exaggerer une chose, on en étend & amplifie une autre, d'où l'on tire ensuite la raison, qui sert pour celle que l'on veut particulierement relever. Ciceron, par exemple, voulant reprocher à Antoine ses excez de vin, & son vomissement: Vous-même, lui dit-il, avec ce gros gosier, avec ces larges flancs, avec ce corps si robuste, & cette force de Gladiateur, &c. Que servent ces choses pour exaggerer l'yvrognerie d'un homme? Elles y servent sans doute beaucoup; car on juge aisément avec quel excés il s'étoit gorgé de vin à la nôce d'Hyppie, puisqu'avec ces larges flancs, cette vigueur & cette fermeté de corps, & cette force de Gladiateur, il ne pouvoit porter ni digerer ce qu'il en avoit pris. Et il falloit en effet, que l'estomach de cet homme fût chargé d'une tres-excessive quantité de vin, puisqu'il en regorgeoit avec une si impetueuse violence, qu'il ne lui causa pas seulement des nausées & des envies de vomir, mais le força de tout rejetter & répandre dans un lieu, où cette action

Voyez le passage entier ci-devant.

étoit de la derniere indecence, & d'une extrême infamie; & qu'il rendit même tout entiers les morceaux de viande qu'il avoit dévorez, non tout recemment, comme il arrive d'ordinaire dans les excez de bouche, mais dés la veille, & retenus dans les regorgemens & la crapule du vin, qu'il avoit cuvé jusqu'au lendemain. Ainsi, vous voyez, que si par cette maniere d'amplifier, on infere d'une chose, ce qui sert à en étendre & relever une autre, ce n'est ni improprement, ni contre l'usage, qu'on lui donne le nom de raisonnement, puisque l'amplification en est alors la conclusion, & comme une suite évidente & necessaire.

Tout ce qui précede une chose que l'on veut amplifier, a aussi pour cela le même effet, ainsi, quand Virgile dit, qu'Eole, à la priere de Junon, ayant d'un coup de sa demi-pique, renversé sur le côté une creuse montagne, qui fermoit la caverne où il tenoit les vents comme en prison, ces furieux sortirent aussi-tôt par cette ouverture comme en foule, avec une épouventable impetuosité; cela fait paroître combien devoit être grande la tempête dont la flotte d'Enée fut battuë & agitée.

Cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus; ac venti velut agmine facto,
Quâ datâ portâ ruunt, &c.

On peut aussi tres-bien joindre à cette maniere d'amplifier, celles de porter les choses les plus atroces & les plus cruelles à leurs plus odieuses extrémitez, & d'élever ensuite à dessein au dessus d'elles, celles dont on veut particulierement exaggerer la grandeur & l'énormité, comme a fait Ciceron contre Verrés, en ces termes:

» Ces crimes, que vous venez d'entendre, sont pe-
« tits & legers dans cet accusé. Que le Chef d'une
» tres-noble ville soit contraint de se racheter à
» prix d'argent, de la honte d'être battu de verges,
» ce n'est qu'un effet de cupidité humaine ; qu'un
» autre en ait donné pour sauver sa tête, qu'il
» étoit menacé de perdre, cela n'est point extraor-
» dinaire. Ce n'est point de ces crimes communs
» & ordinaires, qu'on veut charger Verres ; Rome
» en attend de tout nouveaux, & veut qu'on ne
» l'accuse que de crimes inouïs, & tout extraor-
» dinaires. On pretend ici faire le procez, non à
» un Preteur de Sicile, mais à un tres-cruel Ty-
» ran. *Levia sunt hæc in hoc reo crimina. Metum virgarum Navarchus nobilissimæ civitatis pretio redemit, humanum est; alius ne securi feriretur pecuniam dedit, usitatum est. Non vult populus Romanus obsoletis criminibus accusari Verrem: nova postulat, inaudita desiderat; non de Prætore Siciliæ, sed de crudelissimo tyranno fieri judicium arbitratur.*

On voit que Ciceron s'est servi en cet endroit, de cette maniere d'amplifier appellée *raisonnement*, afin de donner lieu à ceux qui l'entendoient, d'en conclure combien étoit grand ce qu'il avançoit contre cet accusé, puisque ces autres crimes n'étoient en comparaison, que comme des effets ordinaires de cupidité & de fragilité humaine. C'est ce que quelques-uns appellent aussi concession, qui est une figure par laquelle l'Orateur semble souffrir volontiers, & accorder quelque chose, quoiqu'injuste & criminelle, afin de faire éclater davantage ce qu'il veut exaggerer ensuite.

Nous en avons un exemple dans ces paroles

de ſaint Cyprien, contre Demetrien, ennemi declaré de Jeſus-Chriſt : C'eſt peu pour vous, lui dit-il, que vôtre vie ſoit ſoüillée des plus furieux dereglemens de toutes ſortes de vices ; de l'abominable iniquité des crimes les plus funeſtes, & d'un fonds d'injuſtices, de violences, & de rapines ſanglantes. C'eſt peu pour vous, de troubler & de pervertir la vraye Religion, par de fauſſes ſuperſtitions ; vous affligez encore & tourmentez outre cela, par d'injuſtes & cruelles perſecutions, les vrais Serviteurs de Dieu, & tous ceux qui ſont particulierement conſacrez à ſa divine Majeſté, pour l'honneur & la gloire de ſon ſaint Nom. Il ne vous ſuffit pas de ne point craindre vous-même le Seigneur ; vous exercez des vengeances & des ravages ſacrileges contre les Fideles qui le ſervent & qui le craignent. *Parum eſt quod furentium varietate vitiorum, quod iniquitate feralium criminum, quod cruentarum compendio rapinarum vita veſtra maculatur; quod ſuperſtitionibus falſis Religio vera ſubvertitur : adhuc inſuper Dei ſervos, & majeſtati ac nomini ejus dicatos injuſtis perſecutionibus flagellatis. Satis non eſt, quod ipſe Dominum non colis ; adhuc inſuper eos qui colunt, infeſtatione ſacrilegâ perſequeris.*

Cette ſorte d'amplification produit, mais d'une maniere toute differente, le même effet que l'accroiſſement dont nous avons parlé ci-devant. Car dans l'accroiſſement, nous faiſons paroître grand ce qui précede, afin de faire éclater aprés davantage, ce que nous voulons principalement amplifier. Mais ici nous attenuons au contraire, & repreſentons comme leger, ce qui eſt vrayement grand en ſoi, afin que ce que nous avons

deſſein d'exaggerer lui étant comparé, paroiſſe beaucoup plus grand & plus important.

C'eſt encore en cette maniere, qu'on a coûtume d'exaggerer la grandeur d'une choſe par une autre ; comme quand on releve la valeur de Scipion, par les loüanges qu'on donne aux vertus guerrieres d'Annibal : ou celle de Ceſar, en faiſant admirer la force & le courage des Gaulois & des Allemans, qu'il a domptez & aſſujettis aux Romains.

Ce genre d'amplification vient auſſi du rapport de la choſe qu'on veut relever, avec quelque autre qui ne ſemble pas être dite pour elle. Telle » eſt celle-ci : Les Princes & les Grands de Troye » n'eſtiment pas que ce ſoit une choſe indigne, » de voir, & les Grecs, & les Troyens ſi long- » temps expoſez à ſouffrir tant de maux pour la » beauté d'Helene. Quelle devons-nous donc pen- » ſer que peut être cette beauté ? Car ce n'eſt point » Pâris ſon raviſſeur, qui le dit : ce n'eſt point quel- » que jeune paſſionné, ni un homme du commun, » qui en parle de cette ſorte : Ce ſont des hommes » d'une ſageſſe conſommée, & les premiers du » Conſeil de Priam. Mais bien plus, ce Roi- » même, qui voit ſes Etats épuiſez par une guerre » de dix ans, ſes propres enfans envoyez en re- » fuge chez des Rois étrangers, ſon Royaume & » lui-même reduit à la derniere extrémité ; ce Roi, » dis-je, à qui Helene & ſes beaux yeux, d'où » eſt venuë la ſource de tant de larmes, devoient » être un objet d'averſion & d'horreur, écoute ce- » pendant, & reçoit volontiers ce diſcours en ſa » faveur. Il l'appelle ſa fille, & la tient auprés de » lui ; il l'excuſe même, & declare hautement, » qu'elle n'eſt point la cauſe de ſes maux.

On

On nous fait même juger de la grandeur des Heros, par la qualité de leurs armes ; comme d'Ajax par son bouclier, & d'Achille par sa lance. C'est un moyen dont Virgile s'est servi excellemment, pour exaggerer la grandeur monstrueuse d'un Cyclope : Car que puis-je m'imaginer de plus monstrueux, que le corps de ce fameux Géant, qui portoit par contenance à sa main, le tronc d'un grand pin, comme un bâton pour se conduire ? *Cujus trunca manum pinus regit.* Et lorsqu'on voit la cuirasse de Demoleon, que deux hommes ne pouvoient porter qu'avec beaucoup de peine sur leurs épaules, que doit-on penser de la taille & de la force de ce brave, qui en étant revêtu, poursuivoit à la course les Troyens dispersez çà & là, aprés les avoir rompus & mis en fuite.

L'Ecriture nous represente de même la grandeur de corps, & la force extraordinaire de Goliath, par l'appareil effroyable de ses armes, & particulierement par sa cuirasse à écailles, qui pesoit cinq mille sicles d'airain ; & par sa lance, dont la hampe égaloit en grosseur un ensouple de tisseran, c'est à dire, ce bois rond & long sur lequel le tisseran roule sa toile, & dont le fer pesoit six cens sicles. *Lorica ejus quinque millia siclorum æris erat. Hastile autem hastæ ejus erat quasi licitatorium texentium ; ipsum autem ferrum hastæ ejus, sexcentos siclos habebat ferri.* La même sainte Ecriture nous fait encore connoître la grandeur de corps du Roi de Basan, par la grandeur de son lit de fer, qui avoit neuf coudées de long, & quatre de large. Or cette amplification de la grandeur des corps, & de leur force, en produit en même temps une autre, comme ici

1. Reg. 17.

Deuter. 3.

celle du courage de David, qu'elle releve extrêmement dans la défaite de Goliath; & de la valeur des enfans d'Israël, ou plûtôt de la force de Dieu-même, par laquelle ce Peuple s'est rendu victorieux d'un Roi si puissant, & maître absolu de tout son Royaume. Ceci a quelque rapport avec l'emphase, si ce n'est que l'emphase ne releve rien que par des paroles, & qu'ici on releve une chose par d'autres tres-réelles; ce qui vaut d'autant mieux, que la réalité d'une chose a plus de solidité, que la parole des hommes.

On peut mettre encore ici une espece d'amplification, qui se fait par un amas de paroles & de sentences qui signifient toutes une même chose. Car encore que ces paroles & ces sentences ne s'élevent pas l'une au dessus de l'autre comme par degrez, elles ne laissent pas de monter par cet amas comme en monceau, jusqu'à un certain
» comble. Tel est cet endroit de Ciceron: Que fai-
» soit dans vôtre main, ô Tuberon, cette épée nuë
» que vous teniez à la bataille de Pharsale? de qui
» a-t-elle percé le corps? qui en a senti la pointe?
» quel sentiment aviez-vous de vous-même, étant
» ainsi armé? où étoit la presence de vôtre esprit?
» où portiez-vous les yeux, les mains, & l'ardeur
» de vôtre courage? que vouliez-vous faire? que
» desiriez-vous? que souhaitiez-vous? &c. *Quid enim ille tuus, Tubero, districtus in acie Pharsalica gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui tibi sensus erat armorum tuorum? quæ tua mens, oculi, manus, ardor animi? quid cupiebas? quid optabas?*

Cette espece d'amplification ressemble à cette figure qu'on appelle *synatrisme*, qui est aussi un amas & un assemblage, mais de plusieurs choses;

au lieu que c'est ici une multiplication, ou plûtôt une multiplicité d'expressions d'une seule chose. Elle se fait aussi d'ordinaire en augmentant comme par degré, lorsqu'on y range les paroles de telle sorte, qu'elles s'élevent de plus en plus l'une au dessus de l'autre, comme celle-ci: « On y voyoit l'Huissier Sextius, ce Geolier de la « prison, ce Bourreau du Preteur, la mort, & la « terreur des Alliez & des Citoyens de Rome, &c. » *Aderat janitor carceris, carnifex Prætoris, mors terrorque sociorum & civium Romanorum lictor Sextius.*

Il en est presque de même de la maniere d'attenuer & de diminuer; parce qu'on trouve toûjours autant de degrez pour descendre, qu'il y en a pour monter.

L'hyperbole peut aussi être considerée par quelques-uns, comme une espece d'amplification; puisqu'elle sert à augmenter & à élever, à diminuer & à rabaisser les choses: mais parce que, comme le marque son nom-même, elle les porte à l'une & à l'autre extrémité, avec un excez qui surpasse la créance des hommes, pour les leur faire regarder au moins dans le plus haut point de grandeur ou de petitesse, d'excellence ou de bassesse, où elles peuvent aller raisonnablement; nous la remettons au rang des figures, pour en parler plus particulierement.

L'affirmation sert encore beaucoup à relever la force & le merite des choses, lorsqu'en les amplifiant, on y joint dans l'expression, des adverbes, des noms, & d'autres parties qui l'augmentent, soit pour la loüange, ou pour le blâme, comme on le peut voir dans ces endroits: *Mirum in modum me Senecæ lectio; at verbis consequi*

nequeo, quàm me delectet Cicero. Dici non poteſt
» *quàm tibi tuus faveat ſocere.* Je me plais merveil-
» leuſement à la lecture de Seneque : mais celle
» de Ciceron me charme & m'enleve d'une ma-
» niere que je ne puis exprimer par des paroles.
» On ne ſçauroit dire juſqu'où va l'ardeur de vô-
» tre beau-pere pour vos interêts.

C'eſt encore une maniere d'amplifier fort connuë & familiere, que de relever le merite d'une choſe, par la comparaiſon qu'on en fait; comme d'une eſpece, avec tout le genre ſous lequel elle
» eſt compriſe ; comme quand on dit : La ſcience
» & toutes les belles connoiſſances apportent ſans
» doute beaucoup & d'ornement & d'utilité à la
» vie de l'homme ; mais la Philoſophie principa-
» lement ſur toutes les autres.

Voila ce que les Rheteurs nous apprennent de la maniere d'amplifier, dont les préceptes & les regles ne ſe peuvent mettre dans un plus beau jour, ni dans une plus agréable évidence, que par des exemples. C'eſt pourquoi, le Prédicateur ſtudieux & zelé, pour bien remplir les devoirs de ſon miniſtere, ſe doit principalement appliquer à obſerver dans la lecture des ſaints Docteurs, & ſur tout de ceux qui ont le plus excellé en éloquence, tels que ſont les Peres de l'Egliſe Grecque, les divers exemples d'amplification dont ils ſont pleins, pour ſe former parfaitement, & pour ſe fortifier de plus en plus dans cette partie, qui eſt la principale & la plus neceſſaire à l'Orateur.

Quant à cette maniere particuliere d'amplifier, à laquelle nous avons dit que Fabius donne le nom de *raiſonnement*, & qui conſiſte à repreſenter une choſe grande en ſon genre, pour

relever davantage la grandeur d'une autre, on en trouvera dans Ezechiel trois exemples tres-propres. Car ce ſaint Prophete voulant amplifier la chûte funeſte, & l'entiere deſtruction de Tyr, employe d'abord preſque tout le Chapitre vingt-ſeptiéme de ſes prédictions, à relever par un long & magnifiqûe diſcours, le commerce prodigieux, la gloire, les richeſſes immenſes, & la grande puiſſance de cette fameuſe Ville. Et dans le Chapitre trente-uniéme, ayant à prédire auſſi le ſaccagement & la ruine des Aſſyriens, il commence de même par exaggerer les forces & la grandeur de ce Royaume. Et ſuivant encore le même ordre dans le Chapitre ſuivant, il amplifie de même le renverſement de l'Egypte.

C'eſt enfin ſuivant cette même regle, que le même ſaint Prophete, voulant exaggerer l'ingratitude & les autres crimes des enfans d'Iſraël, releve premierement pour cela, par de magnifiques paroles, les bienfaits & toutes les autres ſortes de biens dont Dieu les avoit comblez; car voici comment le Seigneur parle par ſon Prophete au Peuple, ſous la perſonne d'une femme qui s'eſt proſtituée : *Paſſant auprés de vous, je vous vis foulée aux piez dans vôtre ſang, & je vous dis, lorſque vous étiez couverte de vôtre ſang: vivez, quoique vous ſoyez, vous dis-je, couverte de vôtre ſang, vivez. Depuis ce temps, je vous ai fait croître comme l'herbe qui eſt dans les champs; vous avez crû, vous êtes devenuë grande*; & le reſte, qui eſt une longue & magnifique deſcription de tous les riches ornemens dont le Seigneur l'avoit paré, & des grands biens dont il l'avoit comblé, pour l'engager plus fortement *Ezech. 16.*

à l'aimer, & à lui être fidele. Ce fut aussi de cette maniere, que le Prophete Nathan fit connoître à David l'extrême outrage qu'il avoit fait à Dieu par son adultere. Il lui representa la grandeur des biens que Dieu lui avoit faits, & des maux dont il l'avoit délivré, en le tirant des mains de ses ennemis; & il lui fit voir ainsi l'énormité de l'offense qu'il avoit commise, en payant tant de graces d'une si grande ingratitude. Presque tous les Livres des saints Prophetes sont pleins de ces sortes d'exemples.

Chapitre VIII.

Des Descriptions des choses, & des personnes.

Comme en traitant de l'invention des argumens & des preuves, nous avons aussi expliqué en même temps les formes de raisonnemens qui sembloient appartenir particulierement à l'élocution, afin que ces choses, qui vont d'un même train dans le discours, se trouvent aussi comme jointes ensemble par l'art-même : Ainsi, maintenant que nous avons parlé des lieux & des sources, d'où se tire particulierement la matiere de toute sorte d'amplifications, nous avons jugé à propos d'y joindre les figures d'élocution, qui servent principalement à cette partie de l'éloquence, afin que ces lieux & ces figures, qui sont des choses déja comme liées d'elles-mêmes entr'elles, se trouvent aussi toutes ici comme placées ensemble chacune dans son rang; ensorte que le Prédicateur voulant amplifier quelque chose, ait en même temps en vûë, & ce qu'il

doit dire, & comment il le doit dire.

Or entre ces ornemens & ces figures de l'élocution, qui ſervent à l'amplification, on donne le premier rang aux deſcriptions des choſes & des perſonnes. Car quoiqu'elles ſervent à d'autres fins, puiſqu'on les employe quelquefois à divertir agreablement l'eſprit, leur uſage neanmoins le plus frequent & le plus ordinaire, eſt pour exaggerer & amplifier quelque choſe. Et d'ailleurs, comme l'amplification ne doit tendre principalement qu'à exciter & remuer les deſirs & les affections; il n'ya rien auſſi qui les excite & les remuë davantage, que lorſque les choſes ſont exprimées par des paroles qui les repreſentent ſi vivement, qu'il ſemble moins qu'on les diſe, que non pas qu'on les faſſe, & qu'on les expoſe aux yeux de chacun. Et il eſt conſtant en effet, que c'eſt principalement par la vive repreſentation des choſes, que s'excitent les mouvemens & les paſſions du cœur de l'homme, & que cette repreſentation ne ſe peut mieux faire, que par les deſcriptions des choſes & des perſonnes, dont nous allons parler preſentement.

PREMIERE PARTIE.

De la Deſcription des choſes.

LA deſcription d'une choſe, eſt l'idée ou l'image ſous laquelle nous la repreſentons dans le diſcours, non en l'expliquant d'une maniere courte & legere, mais en la mettant ſi bien devant les yeux avec toutes ſes plus vives couleurs, qu'elle enleve l'auditeur ou le lecteur hors de lui, comme ſur la ſcene, & dans le lieu-même

où elle se passe, ou s'est passée autrefois. Et c'est à cause de cette vive image, que la description donne des choses & des personnes, que les Grecs l'appellent *hypotyposin*, qui est un nom commun à tout ce qui s'expose aux yeux sous quelque image.

Ce genre de figure consiste principalement dans une exacte explication des circonstances, & sur tout, de celles qui mettent plus particulierement la chose comme devant les yeux, & qui font mieux voir dans le discours, le genie, les mœurs, les passions, & en un mot, le caractere des personnes qui y ont part. Toutefois les comparaisons, les ressemblances, les differences, les metaphores, les allegories, & les autres figures, s'il y en a, qui servent à illustrer la chose, ne laissent pas d'y être aussi d'un grand secours. Les épithetes mêmes y servent encore beaucoup, lorsqu'ils y sont employez avec esprit.

Mais pour faire entrer à propos, & pour exprimer avec justesse tous ces divers ornemens dans une description, il est bon, non seulement d'avoir de l'esprit & de l'adresse, mais encore d'avoir vû les choses que l'on veut representer au vif, d'y avoir été present, ou même, si elles sont de telle nature que cela se puisse, de les avoir éprouvées en sa propre personne. Si, par exemple, quelqu'un vouloit décrire l'état de trouble, de crainte & de tremblement où est un homme reduit à l'agonie, lorsque se voyant si proche de cette affreuse séparation, qui l'arrache de la compagnie de ses proches, de ses amis, & de tout ce qu'il avoit de plus cher dans la vie qu'il va perdre, il n'a plus de connoissance, que pour se representer d'une maniere plus horrible, l'in-

certitude de ſon ſalut, & l'énormité de pluſieurs pechez, qui lui ſembloient auparavant tres-legers; il lui ſerviroit ſans doute beaucoup pour cela, de s'être trouvé lui-même dans cet état, & d'avoir apris ce qui en eſt, par ſa propre experience.

C'eſt ainſi que ſaint Gregoire de Nazianze nous dépeint dans ſon Apologetique, le bien-heureux repos de la vie contemplative, qu'il avoit lui-même éprouvé. Il me ſemble, dit-il, « qu'il n'y a rien de plus heureux qu'un homme « qui tenant tous ſes ſens exterieurs comme entie- « rement fermez, & étant lui-même ſéparé de la « chair & du monde, & tout recueilli dans le ſe- « cret de ſon cœur, ne ſe mêle plus de rien qui « ſoit des choſes humaines, s'il n'y eſt comme « forcé par quelque extrême & preſſante neceſſi- « té; mais s'entretenant ſeul avec lui-même, & « avec Dieu dans cette retraite interieure, meine « une vie élevée au deſſus de toutes les choſes « viſibles; qui portant par tout dans lui-même des « reſſemblances & des images de la divine beauté « toûjours pures, & ſans mêlange d'aucuns fan- « tômes, ni d'aucunes illuſions des choſes de la « terre, eſt comme un tres-pur miroir de Dieu & « des choſes divines, & le devient en effet cha- « que jour de plus en plus, ajoûtant ſans ceſſe lu- « miere ſur lumiere, & toûjours une plus éclatan- « te à celle qu'il a déja; qui joüit dés cette vie « même du bon-heur de l'autre, & converſe avec « les Anges, tout vivant qu'il eſt ſur la terre, étant « ſans ceſſe tranſporté & comme retenu par l'eſprit « dans le Ciel. Si quelqu'un de vous eſt vraîment « épris de l'amour de cette bien-heureuſe vie, il « entend ce que je dis, & il excuſera facilement «

» le doux transport où je me suis trouvé alors.

De habitu Virgin. Saint Cyprien amplifie de même l'effronterie de quelques filles, par une description qu'il en » fait en ces termes. Il y a des vierges qui n'ont » point de honte de se trouver aux noces, & de se » mêler dans les entretiens & les discours lascifs » qui s'y tiennent, d'écoûter, & de dire des cho- » ses qui blessent la bien-seance, d'être presentes » aux festins de débauche, qui fournissent des » amorces aux passions dereglées, & où la licence » des paroles se porte jusqu'aux plus secrettes » actions du mariage. Que peut faire à des noces » une personne qui ne se veut point marier ? Ou » quel plaisir y peut-elle prendre, puisque ses » pensées & ses desirs sont tournez d'un autre » côté ? Que peut-elle y apprendre, & qu'y voit- » elle ? Combien une vierge qui va à ces assem- » blées s'éloigne-t-elle de son premier dessein ? » Et combien s'en retourne-t-elle moins chaste » qu'elle n'y étoit venuë ? Je veux même qu'elle » soit encore vierge de corps & d'esprit ; mais » est-elle aussi pure des yeux, des oreilles, de la » langue ?

» Que dirai-je de celles qui se vont laver dans » les bains publics, & qui prostituent aux yeux » impudiques & lascifs, des corps consacrez à » la pudeur ? Car en s'exposant ainsi nuës à la » vûë des hommes, ne fomentent-elles pas les » passions deshonnêtes ? N'allument-elles pas les » desirs de ceux qui les regardent ? C'est à eux, » dites-vous, à voir à quel dessein ils viennent-là; » pour moi je ne songe qu'à me laver & á me ra- » fraîchir. Mais c'est user d'une mauvaise deffen- » se pour excuser vôtre crime & vôtre effronte- » rie. Un bain de cette sorte, bien loin de vous

nettoyer, vous faillit encore davantage. Vous « ne regardez perfonne impudiquement : à la bon- « ne heure : mais on vous regarde impudique- « ment. Vos yeux ne font point foüillez d'un « plaifir infame ; mais le plaifir que vous donnez « aux autres, vous foüille vous-même. Vous fai- « tes du bain un fpectacle, & l'on ne voit rien « fur le theatre de plus deshonnête, que ce que « vous y faites voir. Toute la honte en eft bannie : « l'on y quitte la pudeur avec les habits ; & des « membres vierges deviennent en proie aux re- « gards impudiques. Comment ferez-vous mo- « defte & retenuë parmi les hommes, aprés avoir « eu la hardieffe de vous dépoüiller devant eux ? « C'eft ainfi que la fleur de la virginité fe perd, « & que la gloire de la continence eft prophanée « & deshonnorée. C'eft ainfi que l'ennemi fe « gliffe artificieufement, &c. «

Mais nous avons encore un exemple excellent & tres-propre pour cette forte de defcription, dans une Homelie de faint Gregoire de Nyffe fur la Naiffance du Sauveur, où il décrit amplement la fanglante cruauté du meurtre des faints Innocens en ces termes : D'où vient cet « horrible Edit qui eft publié pour égorger tant « de petits enfans ? Quel mal ont-ils donc fait ? « quel fujet de fuplice & de mort ont pû donner « contr'eux ces petits Innocens, à qui l'on ne « peut imputer d'autre crime, que d'être nez, & « d'avoir vû le jour ? C'eft cependant pour cela « feul, qu'il a fallu que la ville & tout le païs de « Bethléem fût rempli de bourreaux. Mais qui « pourroit reprefenter ou décrire dans un difcours, « les divers objets d'horreur, & toutes les affreufes « faces d'une fi fanglante affliction ? Qui pouroit «

« par un récit assez vif & penetrant, mettre comme
« devant les yeux les diverses cruautez d'un si
« horrible carnage ; les pleurs & les gemissemens
« confus, & les cris lugubres des enfans, des me-
« res, & des parents tout ensemble, pitoyable-
« ment redoublez de tous côtez aux menaces des
« bourreaux ? Ou faire voir d'un côté l'abord ter-
« rible d'un meurtrier l'épée nuë à la main auprés
« d'un enfant qu'il veut percer, le regardant avec
« des yeux de travers, étincelants, & pleins de fu-
« reur & de menaces de mort & de massacre ; &
« de l'autre un pere outré de douleur, qui jettant
« de pitoyables cris, tâche de retirer à lui son fils
« d'une main, pare le coup de l'autre, & se jette
« lui-même au devant de l'épée, pour ne pas voir
« égorger son pauvre enfant à ses yeux par les
« mains d'un bourreau.

« Comment pourroit-on exprimer tous les mou-
« vemens, les troubles, & les agitations differen-
« tes de tant de peres & de meres dans cette extre-
« mité ; leurs supplications, leurs clameurs, leurs
« gemissemens, & les derniers efforts de leur ten-
« dresse dans les derniers baisers qu'ils donnoient
« à leurs enfans égorgez entre leurs bras ; tout
« cela se faisant en tant d'endroits dans un même
« temps ? Comment representer cette grande di-
« versité de faces & de manieres toutes funestes,
« dont le cœur & les yeux étoient miserablement
« frapez dans cette ruine commune, où l'on
« voyoit des enfans avoir tout ensemble la bou-
« che appliquée à la mamelle, & les flancs percez
« d'une playe mortelle ; en sorte qu'ils suççoient
« le lait de leurs meres, & leur remplissoient en
« même temps le sein de leur sang. Souvent aussi
« ces impitoyables bourreaux surprenant un en-

fait entre les bras de sa mere, se jettoient « dessus avec impetuosité, & perçoient d'un même « coup la mere avec l'enfant ; & leur sang, qui « se mêloit ainsi en sortant de leur playe, ne for- « moit qu'un même ruisseau. «

Mais parce qu'Herode par un surcroît de « cruauté avoit ordonné que son funeste Edit fut « executé non seulement contre les nouveaux nez; « mais generalement contre tous les enfans jusqu'à « l'âge de deux ans ; car il est écrit : *Depuis deux* « *ans & au dessous.* La raison nous fait tirer en- « core de-là, vrai-semblablement un autre genre « de cruauté, dans l'execution de cet ordre barba- « re. Car comme dans cet intervalle de temps une « même femme a pû avoir successivement deux « fils : Quel spectacle étoit-ce de voir deux bour- « reaux en fureur occupez aprés une même mere, « dont l'un entraînoit le plus fort de ses petits qui « vouloit s'enfuir, & l'autre lui arrachoit du sein « celui qu'elle tenoit à la mammelle ? Combien « n'est-il pas croyable qu'une mere dans cette « extremité étoit tourmentée & agitée en elle- « même, lorsque son amour également enflam- « mé pour l'un & l'autre de ses petits, lui fendoit « le cœur, & divisant en elle la nature entre les « deux, faisoit qu'elle ne sçavoit lequel elle de- « voit suivre de ces bourreaux inhumains, qui lui « enlevoient ses chers enfans, l'un d'un côté, & « l'autre de l'autre, pour les égorger. Courra-t-elle « au nouveau né, qui pleure & qui crie d'une voix « encore obscure & confuse ? Mais elle entend les « cris de l'autre, qui parle déja, & qui en begayant « appelle sa mere, & implore son secours par ses « larmes. Que faire, où aller, de quel côté tour- « ner ? Aux cris duquel répondra-t-elle ? avec le- «

» quel ira-t-elle mêler ses pleurs, étant égale-
« ment pressée des deux côtez par les éguillons de
» la nature?

Premiere observation sur ces descriptions.

On peut faire des descriptions ou plus longues, ou plus courtes, selon que l'exige, ou le permet le sujet que l'on traite. Celles dont saint Chrysostome se sert pour faire voir au grand saint Basile, combien il s'estimoit indigne de l'Episcopat, sont des plus longues. Et comme elles renferment d'excellentes instructions, & qu'elles découvrent en même temps clairement & distinctement la nature & la force de cette sorte de figure, qui est tres-grande, étant employée à propos dans le discours, nous avons crû qu'il seroit avantageux de les rapotter ici. Ce tres-éloquent & bien-heureux Pere voulant donc justifier à saint Basile l'extrême éloignement qu'il avoit pour la dignité Episcopale, lui en represente d'abord la grandeur, l'importance, & les difficultez, & ce qu'il trouvoit en lui-même de foiblesse & d'indignité, comme les justes causes du refus qu'il faisoit de porter le poids, & de soûtenir l'éclat d'une si grande charge: Puis s'étendant sur les violentes agitations de la crainte & des peines d'esprit qui le desseichoient, depuis qu'on avoit commencé de lui en parler, il les décrit avec une force d'éloquence incroyable, en ces termes:

» Depuis le jour que vous me découvrîtes cette
» pensée que vous aviez de m'élever à l'Episco-
» pat, je me trouvrai tout d'un coup saisi d'une
» crainte si violente, & d'un si cuisant chagrin,

qu'il me sembloit à tout moment, que mon « ame alloit se séparer de mon corps. Car consi- « derant d'un côté la beauté, la gloire, la pureté, « l'éclat, la prudence, & les divins attraits de « l'Epouse de Jesus-Christ; & de l'autre rappel- « lant dans mon esprit l'idée de tous mes vices, je « ne pouvois m'empêcher de pleurer jour & nuit « sa destinée, & la mienne. Qu'a fait l'Eglise, di- « sois-je en moi-même, pour être abandonnée aux « soins du plus indigne de tous les hommes? Ces « reflexions me mettoient hors de moi: Je vivois « dans un accablement de crainte & d'ennuis, & « je sentois à toute heure de nouvelles allarmes, « quoi-que vous n'en sceussiez rien, & que vous « me croyïez fort tranquille. «

Mais je tâcherai de vous faire connoître ici « le pitoyable état où je suis tombé. Peut-être « cesserez-vous alors de m'accuser; & vous ap- « prouverez vous-même ma conduite, quand je « vous aurai dévelopé tous les replis de mon cœur, « C'est donc ce que je m'efforcerai de faire par « des figures sensibles, & par des comparaisons. « Representez-vous que la fille d'un Roi qui com- « mande à tout l'Univers est recherchee par un « Amant; supposons que c'est la personne la mieux « faite du monde, qu'elle efface par sa beauté « toutes les autres femmes; & que sa vertu la « met incomparablement au dessus de tous les « hommes. Ajoûtons qu'elle est si reglée dans « ses mœurs, & dans toute sa conduite, que les « plus sages Philosophes ne sont pas si maîtres de « leurs passions, qu'elle l'est de tous les mouve- « mens de son cœur. Disons encore que sa bonne « grace, ses attraits, & la douceur de ses regards « n'ont rien de comparable: Que son Amant est «

Descri-ption des personnes.

» tellement épris de ses charmes, qu'il en perd la
» raison, & que sa passion est si ardente, qu'elle
» degenere dans une espece de fureur, qui va au
» delà de celle de tous les Amans les plus passion-
» nez ; pensons ensuite qu'il apprend de bonne
» part qu'un homme sans merite, & d'une naiss-
» sance obscure, laid, contrefait, dégoûtant, &
» miserable est sur le point d'épouser sa maî-
» tresse. Que pensez-vous de cette avanture, &
» quelle concevez-vous que doit être la douleur
» & le desespoir de cet Amant ? Ce n'est qu'une
» peinture des chagrins que je sentois. Je vai tâ-
« cher de vous faire comprendre par une autre
» description, la crainte dont j'étois accablé.

» Imaginez-vous une puissante Flotte, la mer
» toute couverte de vaisseaux, & une Armée de
» terre composée d'une multitude innombrable
» de cavaliers & de fantassins revêtus d'armes
» brillantes, dont les rayons du Soleil rehaussent
» l'éclat : Persuadez-vous d'entendre le cliquetis
» des lances, les hannissemens des chevaux, &
» que d'un autre côté vous voyez des hommes
» cruels & sauvages armez de pied en cap. Fi-
» gurez-vous que le signal se donne pour le com-
» bat, & qu'on prend un jeune homme nourri à la
» campagne, qui n'a nulle experience de la guerre,
» qui ne sçait que manier la houlette & la flutte,
» & les instrumens champestres ; qu'on le revêt
» d'un habit de guerre, qu'on le conduit par tout
» le camp, qu'on lui montre les lignes, les soldats,
» les Capitaines, & tout l'attirail de l'armée ;
» qu'on lui fasse voir aussi les ennemis, dont les
» visages affreux répandent la terreur partout, &
» dont l'effroyable multitude coure les monta-
» gnes & les vallées, qu'ils soient montez sur des
chevaux

chevaux volans, qui se remuent par les enchantemens de la magie, dont on lui fait connoître la force & le pouvoir. Qu'on lui parle de tout ce que la guerre a d'horrible & d'affligeant. Qu'on lui représente que dans un moment les fléches vont tomber comme la grêle, & obscurciront la lumiere; que la poussiere offusquera les yeux de tout le monde, qu'on verra couler des ruisseaux de sang; qu'on entendra de tous côtez les cris des mourans & des blessez; qu'on verra des montagnes de cadavres entassez les uns sur les autres; que les rouës des chariots seront toutes teintes de sang; que les corps morts feront tomber les chevaux avec les cavaliers; que tout sera pêle-mêle, le sang, les arcs, les fléches, les membres des chevaux, les têtes des hommes, les bras, les jambes, les poitrines transpercées de fléches, les cranes ouverts de coups de sabre.

Qu'on fasse aussi, à ce jeune homme, un détail des maux qui menacent l'armée navale. Qu'on lui dépeigne des Navires brûlans au milieu des ondes; & d'autres qui s'enfoncent à demi brisez sous les abîmes: le bruit des flots, les cris des Matelots, les hurlemens des soldats: l'écume des ondes irritées mêlée avec le sang qui rejaillit de toutes parts sur les vaisseaux. Qu'on lui fasse voir une multitude infinie de cadavres, les uns étendus sur le tillac, les autres engloutis par les flots, ou poussez au gré des vagues, & jettez sur le rivage par leur impetuosité, dont les monceaux prodigieux bouchent même le passage des Navires. Et aprés tous ces affreux détails, qu'on lui parle encore des miseres qui accompagnent la captivité, qui est plus

» insupportable que la mort ; qu'on l'oblige en-
» suite de monter à cheval, & de prendre le com-
» mandement general de cette armée. Quelles
» impressions pensez-vous que ce récit ait pû faire
» dans l'esprit de ce jeune homme ? En faudroit-il
» davantage pour le faire tomber en défaillance ?
» Vous croirez peut-être qu'il y a ici de l'exagge-
» ration ; parce que le corps où nous sommes ren-
» fermez comme dans une prison, nous empêche
» d'appercevoir les choses spirituelles. Mais bien
» loin d'avoir rien exaggeré, ce que je vous ai dit
» n'est qu'une legere image des combats que
» nous livrent les Demons.
» Ces invisibles ennemis n'ont ni armes, ni
» chevaux, ni chariots, ni épées, ni fléches, ni feu;
» ils se servent de machines bien plus terribles ;
» on ne resiste point à leur cruauté avec des cas-
» ques, ou des cuirasses ; la seule vûë de cette af-
» freuse milice seroit capable de jetter les hommes
» dans la consternation, à moins qu'ils ne fussent
» pleins de courage, & de l'Esprit de Dieu, & ap-
» puyez de sa grace sous sa protection. Si nous
» pouvions voir les attaques, les ruses, les com-
» bats, & les assauts des demons, nous reconnoî-
» trions sans peine, qu'ils mettent les ames dans
» un état plus pitoyable, que celui où la plus cruel-
» le guerre met les corps, & que la peinture que
» je vous en ai faite n'est qu'un jeu d'enfant en
» comparaison. Ces cruels font chaque jour aux
» hommes de mortelles blessures ; & ce malheur
» est d'autant plus funeste, que l'ame est incom-
» parablement plus precieuse que le corps. Aprés
» qu'on est tombé dans le peché, on est tourmenté
» par les remords pendant cette vie ; mais aprés
» la mort on est condamné à des supplices effroya-

bles. Si nous ne nous appercevons point des « playes que le Démon nous fait, & si nous ne les « sentons point, cette indolence agrit le mal. » Quand on ne s'est point apperçû d'une premiere « blessure, & qu'on ne s'en afflige point, on s'ex- « pose plus facilement à en recevoir une seconde « & une troisiéme. Cet ennemi redouble ses atta- « ques, quand il trouve une ame paresseuse, qui « ne se met point en peine de remedier aux maux « qu'il lui a déja faits. «

Si vous vouliez examiner la methode qu'il ob- « serve pour nous séduire, vous trouveriez qu'elle « est plus fine & plus dangereuse que toutes les « ruses de la guerre. Personne n'est si habile que « le Démon dans l'art de tromper, de tendre des « pieges, de surprendre & de perdre. Comme il « nous porte une haine implacable, il nous perse- « cute aussi sans relâche, & avec tant de fureur « & de rage, que la cruauté des hommes les plus « barbares, & des bêtes-mêmes les plus feroces, « vous paroîtroit douce & traitable en comparaison « de la sienne. Le temps des combats que les hom- « mes se livrent est court : on respire même quel- « ques momens, tandis que le combat dure : la « nuit, le repos, les intervalles où l'on mange, « l'interrompent, & donnent quelque relâche. « Mais le Démon attaque & combat sans intermis- « sion ; il ne fait ni quartier ni treve. Si l'on ne « veut point être blessé, il faut toûjours être en « garde. Il faut necessairement l'un des deux : ou « perir, ou être toûjours sous les armes, parce « qu'il épie tous les momens pour nous surprendre, « & qu'il a plus d'ardeur pour nous perdre, que « nous n'en avons pour nous sauver. En un mot, « pour finir une fois ce discours déja trop long, «

» c'eſt un ennemi inviſible, & qui nous attaque
« ſans nous donner le temps de nous reconnoître.
» Ainſi, ceux qui ne ſe tiennent pas ſur leurs gar-
» des, ne pouvant ſe garantir de ſes pieges, tom-
» bent d'ordinaire dans les derniers malheurs. Lors
» donc que vous avez voulu me faire comme le
» Chef de la Milice Chrétienne, pour m'oppoſer
» à des ennemis ſi dangereux, n'étoit-ce pas aban-
» donner aux Démons les Soldats de Jeſus-Chriſt,
» que de les mettre ſous ma conduite? Car com-
» ment aurois-je pû, étant le plus foible & le plus
» ignorant de tous, donner les ordres aux autres,
» leur marquer les rangs qu'ils doivent obſerver,
» & les armes dont ils ſe doivent ſervir?

On peut auſſi reconnoître aiſément dant cet exemple, cette maniere d'amplifier de Quintilien, que nous avons particulierement remarquée ci-devant, & qui conſiſte dans une exacte diſcuſſion qui ſe fait de toutes les circonſtances du ſujet, par des comparaiſons de choſes inégales, c'eſt à dire, du plus ou du moins, pour montrer que ce qu'on veut relever eſt beaucoup plus grand & plus important; car c'eſt ainſi que ſaint Chryſoſtome dans ces deſcriptions, fait voir clairement, & d'une maniere aiſée, par cette ſorte de comparaiſon, combien les combats que nous livrent les Démons, ſont plus dangereux & plus redoutables, que ceux des plus puiſſantes armées du monde.

Seconde Obſervation ſur le même ſujet.

Il faut encore avertir ici, que les diſcours des perſonnes que l'on fait parler, *Sermocinationes*, & les comparaiſons, que les Rheteurs appellent

des images de ressemblances, dont nous parlerons en leurs lieux, donnent beaucoup d'ornement & de clarté à ces descriptions des choses. C'est ce qui se reconnoît évidemment dans celle dont saint Gregoire de Nazianze s'est servi, pour relever le courage & la constance de l'incomparable Mere des sept Machabées, dont voici les propres paroles : Jusqu'alors cette tres-digne « Mere des genereux Machabées, avoit été com- « me diversement agitée entre la joye & la crainte ; « car tantôt elle se réjoüissoit de voir le courage « & la force toute divine de ceux de ses fils, qui « mouroient intrepides au milieu des souffrances ; « & tantôt elle trembloit de crainte, par une sainte « inquietude de l'évenement du combat, pour les « autres qui étoient encore exposez à des suplices « si effroyables. Semblable en cela, dit ce grand « Saint, à une poulle qui est mere de plusieurs pe- « tits, & qui voyant approcher un Serpent, ou « quelque autre bête pour les prendre, voltige au- « tour d'eux, & bat des aîles avec grand bruit ; « elle s'agitoit de même, & s'empressoit pour soû- « tenir le courage de ses enfans. *Elle exhortoit cha-* « *cun d'eux en particulier*, comme dit l'Ecriture, « *avec des paroles fortes & dignes de ses peres*, « *étant toute remplie de sagesse ; & mêlant un cou-* « *rage mâle, avec la tendresse d'une femme* ; elle « combattoit avec eux, & s'efforçoit par ses paroles & par ses actions, de les rendre victorieux de l'ennemi.

2. Machab. 7.

Cette sorte de comparaison sert particulierement à representer les choses, comme en les mettant devant les yeux. Les autres similitudes, ou manieres de comparaisons & d'exemples, qui se tirent de ce qu'il y a d'égalité, ou de plus, ou

de moins ; de reſſemblance, ou de difference, ou de contrarieté dans les choſes, ont auſſi beaucoup de force pour les amplifier, comme nous l'avons déja fait voir aprés Quintilien. Avec un peu d'eſprit & d'attention, on trouvera aiſément l'uſage de ces ſortes de comparaiſons, dans le diſcours de ſaint Chryſoſtome, contre ceux qui entretenoient chez eux des ſœurs adoptives ; où pour mieux faire voir la grandeur du danger où ils vivoient, il ſe ſert des exemples du bien-heureux Job, qui n'accordoit pas même à ſes yeux la liberté de regarder une fille ; & de l'Apôtre ſaint Paul, qui traitoit rudement ſon corps, & le reduiſoit en ſervitude, de peur d'être réprouvé.

Suppoſons, leur dit ce Pere, que vous ne faſ-
» ſiez point de mal enſemble : cependant, Job, qui
» étoit élevé au comble de toutes les vertus ; Job
» victorieux des Démons, de toutes leurs ruſes, &
» de toute leur puiſſance ; Job en un mot, tout ſaint
» qu'il étoit, n'auroit pas eu l'aſſurance de s'expo-
» ſer à une occaſion ſi perilleuſe, lui qui vivoit dans
» une continence, dont la force & la fermeté ſur-
« paſſoit celle du fer & des diamans. Il craignoit
» ſurtout, cette ſorte de combat qu'attire le com-
» merce des femmes, parce qu'il croyoit qu'il étoit
» tres-difficile, & peut-être impoſſible, de demeu-
» rer avec une jeune fille, & de ſauver ſa pureté.
» Il n'oſoit même en regarder aucune au viſage ;
» ſçachant que cette curioſité ne pouvoit être que
» funeſte. C'eſt pourquoi, il veilloit ſans ceſſe ſur
» ſoi, pour ſe refuſer juſqu'aux moindres regards,
» qui auroient pû lui cauſer quelque mauvaiſe pen-
Job. 31. » ſée. *J'ai fait*, diſoit-il, *un pact avec mes yeux*,
» *afin de n'avoir pas même la moindre penſée ſur*
» *une fille.*

« Mais si vous trouvez que Job ait trop de foi- « blesse & de défiance de lui-même pour ce « combat, quoique dans la verité, nous ne valions « pas en comparaison de lui, le fumier sur lequel « il étoit reduit dans son affliction ; si son exemple « ne vous suffit pas, & vous paroît au dessous de « vôtre courage, & de l'assurance que vous donne » vôtre continence ; peut-être serez-vous plus tou- « ché de l'exemple & des paroles de l'Apôtre des « Nations, lequel tout penetré de la grace du saint « Esprit, aprés avoir porté les veritez de l'Evan- « gile, & prêché Jesus-Christ dans toute la terre ; « aprés avoir essuyé des perils, des tourmens, & « des travaux incroyables, & fait des choses si he- « roïques pour la gloire de Dieu ; disoit qu'il fal- « loit toûjours combattre pendant que nous vivons « dans cette chair mortelle, pour resister aux ten- « tations : *Je traite rudement mon corps*, disoit-il : « *& je le reduis en servitude, de peur qu'ayant prê-* « *ché aux autres, je ne sois moi-même reprouvé.* « Pouvoit-il témoigner plus fortement que par ces « paroles, combien les revoltes de la chair sont à « craindre, & avec quelle circonspection il faut « toûjours être en garde contre les attaques de la « concupiscence. 1. Cor. 9.

On voit clairement dans ces exemples, avec quel soin ce grand Saint a recherché & amplifié les circonstances des personnes, du bien-heureux Job, & de saint Paul, pour faire comprendre plus évidemment la grandeur du peril où s'exposoient ces personnes, qui étoient si éloignées de la perfection & de la continence invincible de ces deux incomparables Serviteurs de Dieu. Il se trouve encore dans ce même discours de saint Chrysostome, d'autres excellens exem-

ples de ce que nous avons dit dans cette observation ; mais pour ne pas être trop long dans une chose qui est d'elle-même assez claire & aisée à comprendre, je laisse à la diligence des Prédicateurs studieux, de les y rechercher eux-mêmes, & de s'en instruire : car ce Traité du commerce des femmes merite bien que tous le lisent, comme étant rempli du feu du saint & admirable zele de la gloire de Dieu, soûtenu & orné de toute la force & la beauté d'une parfaite éloquence.

Chapitre IX.

Des Descriptions des Personnes.

IL y a differentes sortes de descriptions des personnes, mais elles n'appartiennent pas toutes à l'amplification, qui est le sujet que nous traitons maintenant. Toutefois l'ordre & la maniere d'enseigner veut, qu'aprés avoir expliqué ce qui regarde les descriptions des choses, nous parlions aussi de celles des personnes. La premiere maniere de les décrire consiste à dépeindre comme en raccourci, & à representer en peu de paroles, le naturel, le génie, les mœurs & les autres circonstances que nous avons ci-devant dit être attribuées aux personnes ; comme nous voyons que Saluste a décrit celles de Catilina, de Cesar & de Caton. C'est ainsi que sont décrites les vies & les mœurs du saint homme Job, de Tobie, & de Judith, dans l'ancien Testament, & celles du bien-heureux vieillard Simeon, & d'Anne la Prophetesse dans le nou

veau. Mais l'ufage de cette forte de defcription eft plus pour la preuve, que pour l'amplification.

Il y en a une autre plus convenable à nôtre deffein, appellée en Latin *notatio*, qui eft l'expreffion propre & naturelle du caractere des perfonnes. Comme quand nous faifons le portrait d'un amant paffionné, d'un avare, d'un homme de bonne chere, ou qui aime le vin & qui s'enyvre, en un mot, d'un gourmand ou d'un yvrogne, d'un endormi, d'un caufeur, d'un glorieux, d'un homme enflé de lui-même, d'un envieux, &c. Caffien eft admirable en ce genre de defcription, particulierement dans les Livres qu'il a écrits des remedes contre les huit vices capitaux, où il dépeint avec une jufteffe merveilleufe, le caractere d'efprit, les mœurs & les manieres d'agir & de parler de ceux qui en font infectez. On peut voir dans ces Livres-mêmes, les vives & éloquentes defcriptions qu'il en a faites. Mais il y en a principalement deux, que je ne puis me difpenfer de rapporter ici pour exemples. L'une eft d'un folitaire poffedé par l'ennui & la pareffe, que quelques anciens Peres appellent le Démon du midi; dont voici les propres termes :

Lorfqu'un Solitaire eft une fois poffedé par ce « Démon de l'ennui & de la pareffe, il le rem- « plit d'horreur & d'averfion pour le lieu de fa fo- « litude, de dégoût pour fa cellule, & de mépris « pour ceux qui demeurent avec lui dans le mê- « me lieu, ou loin de lui, comme pour des gens « inutiles & peu fpirituels. Il le rend lâche & lan- « guiffant dans le travail, & dans tous les exer- « cices de la retraite. Il ne peut plus vivre en re- «

» pos dans sa cellule, ni s'appliquer à aucune occu-
» pation reglée. Il soupire & se plaint qu'il n'a-
» vance rien depuis tant de temps qu'il y demeure;
» il se fâche même, & se chagrine d'y avoir passé
» ses plus beaux jours sans aucun progrez spirituel;
» il s'inquiete & se tourmente, de ce qu'au lieu
» qu'il pourroit ailleurs en conduire d'autres, &
» se rendre utile à plusieurs, il n'a encore édifié
» ni gagné aucune ame par sa maniere de vie, &
» par les instructions salutaires de sa doctrine.

» Il releve aussi avec éloge la vie commune des
» Monasteres, & la represente comme beaucoup
Climac. grad. 26. in fine. » plus avantageuse pour le progrez de l'ame, & pour
» le salut, *comme étant plus conforme à la vie aposto-*
» *lique des premiers Chrètiens.* Il décrit même ces
» societez de personnes religieuses, comme rem-
» plies de douceurs & de consolations, par l'esprit
» d'union & de charité qui les fait vivre dans une
» sainte concorde en une même maison: & la so-
» litude au contraire, comme dure & fâcheuse en
» tout ce qu'on y trouve; & particulierement, en
» ce qu'on ne voit rien qui puisse édifier dans les
» Freres qui demeurent dans ce lieu, & que d'ail-
» leurs, on n'y peut avoir le necessaire à la vie,
» qu'avec des peines insupportables. Enfin il se per-
» suade qu'il n'y a point de salut pour lui dans ce
» lieu, & que s'il ne quitte au plûtôt sa cellule, il
» y perira avec elle.

** Quintâ & sextâ horâ.* » Ce Demon lui cause outre cela d'ordinaire
» * *à onze heures & à midi*, une lassitude & une
» pesanteur de corps, & en même temps une faim
» si prodigieuse, qu'il se trouve tout fatigué & tout
» abbatu comme d'un long & pénible voyage, ou
» comme attenué par un jeûne de deux ou trois
» jours entiers. Et alors jettant les yeux çà & là de

tous côtez avec inquietude, il soûpire de ne voir « venir aucun Frere vers lui. Ainsi, chagrin d'être « seul dans sa cellule, il en sort & y rentre sans « cesse, & regarde souvent le Soleil, comme al- « lant trop lentement à son coucher. Cet esprit « de langueur & d'ennui lui fait un devoir d'hon- « nêteté, & même de necessité, d'aller saluer quel- « ques-uns des Freres, ou visiter ceux qui sont ma- « lades dans le lieu, ou dans d'autres plus éloignez. « Il le porte de même, comme par un devoir de Re- « ligion, à s'informer de l'état de ce parent, ou « de cette parente, & à leur aller souvent don- « ner lui-même des marques de son affection; il « lui persuade que c'est une action de grande pie- « té, de rendre de frequentes visites à cette femme « vrayement religieuse & consacrée à Dieu, & « d'ailleurs destituée de tout secours de ses parens « & de ses proches; qu'il n'y a point de plus saint « devoir, que celui de procurer à une sainte ame « ainsi méprisée & abandonnée des siens, ce qui « lui est necessaire; & qu'il faut mettre nôtre pieté « à exercer ces œuvres de charité, plûtôt qu'à de- « meurer steriles & sans fruit dans une cellule, « &c. «

L'autre description que j'ai crû devoir aussi rapporter ici, est celle que le même Cassien a faite de l'esprit & des mœurs du Religieux super- be, en cette maniere: Quiconque est frappé de « la maladie de l'orgueil, non seulement ne dai- « gne plus garder aucune regle de soumission & « d'obéissance, mais il ne veut pas même entendre « parler de la perfection religieuse. Le dégoût & « le mépris qu'il a dans le cœur, pour les préceptes « & les maximes de la vie spirituelle, est si grand, « que s'il en naît quelque conference entre les «

L. 12. de vitiis ca- pit. 8

» Freres avec qui il ſe trouve, ſa vûë ne peut plus
» s'arrêter en un même endroit, il porte ſes regards
» inquiets, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, vers
» des objets éloignez, tout de travers, & tout au-
» trement qu'il ne faut, comme un homme étonné,
» qui ne ſçait que faire ni que dire. En effet, au
» lieu des ſoûpirs ſalutaires qui échapent aux au-
» tres, qui ſont touchez de ce qui ſe dit alors pour
» leur édification, il ne ſort de ſon goſier aride,
» que des crachats; car il touſſe & crache à tout
» moment ſans neceſſité: ſes doigts joüent & vol-
» tigent, comme s'il touchoit quelque inſtrument,
» ou s'il traçoit des figures ſur le papier; & tous les
» membres de ſon corps ſont agitez de tous côtez,
» tant que la conference dure, comme s'il étoit aſ-
» ſis ſur un amas de vermine picquante, ou ſur des
» pieux tres-aigus.

» Il s'imagine que tout ce qui ſe dit ſimplement
» dans la conference, pour l'édification de chacun,
» n'eſt avancé qu'à ſa confuſion; & étant tout oc-
» cupé de ce ſoupçon & de cette défiance, pen-
» dant tout le temps qu'on y agite quelque point
» de la vie ſpirituelle, il ne penſe nullement à ce
» qu'il en doit tirer pour ſon avancement; mais il
» cherche avec inquietude, les cauſes & les rai-
» ſons pour leſquelles chaque choſe a été dite, ou
» bien il s'entretient en lui-même de ce qu'il croit
» y pouvoir objecter. Et enſuite hauſſant ſa voix,
» & prenant un ton ſevere, il ſemble s'irriter lui-
» même, pour répondre plus durement. Ou ſi quel-
» quefois il reprime l'emportement de ſa paſſion
» par le ſilence, elle s'embraſe au dedans avec
» d'autant plus d'ardeur, qu'elle ne s'évapore point
» au dehors par le miniſtere de la langue. Et dans
» cét état, lorſqu'il s'abſtient de parler, il ne dit que

trop, sans rien dire, quelle est la violence de » son indignation. Ainsi son silence, bien loin d'ê- « tre en lui une marque d'humilité, ou de patien- « ce, fait voir au contraire par sa malignité, qu'il « ne tend qu'à conserver sa haine contre son frere, « afin d'en porter plus loin les excés dans l'occa- « sion. Et comme le venin de l'orgueil qui lui en- « fle le cœur, fait qu'il se porte facilement à cha- « griner chacun, & qu'il ne daigne pas se soûmet- « tre à en faire satisfaction à personne, il rejette « aussi avec mépris, celle qu'on lui veut bien fai- « re, &c. «

Comme il paroît par cet exemple, que l'on passe aisément des excés de l'orgueil à ceux de la colere, nous ajoûterons ici une courte description que le Pape saint Gregoire nous donne des effets de cette passion dans une personne qui en est possedée, en ces termes: La colere « chassant le repos & la tranquillité de l'ame, en « fait aussi retirer l'Esprit de Dieu, & aussi-tôt « qu'elle en est privée, elle s'emporte en des fo- « lies & en des extravagances manifestes, & « tombe dans un déreglement general, & dans « son interieur, & dans son exterieur. Car quand « l'homme est embrasé de colere, le cœur lui bat, « le corps lui tremble, sa langue beguaye, le feu « lui monte au visage, ses yeux éteincellent, & « en un mot elle le change de sorte, qu'il devient « méconnoissable à ceux-mêmes qui le connois- « sent. Il est si peu le maître de ses actions dans « cet état, qu'il ne differe presque point d'un « homme possedé du malin esprit. Aussi arrive-t-il » souvent que la colere passe jusqu'aux mains, & « possede l'esprit si absolument, qu'il n'est plus « capable de se retenir dans sa fureur, qui se sert «

D. Gregor. moral. lib. 5. cap. 10.

» alors des mains pour mal-traiter ceux contre qui
» elle eſt enflammée. Quelquefois elle n'employe
» pas les mains pour ſe ſatisfaire, mais elle ſe
» ſert de la langue pour vomir des imprécations
» & des injures; & cela va juſqu'à cette extrava-
» gance, que de demander à Dieu la mort de ſon
» frere, & de vouloir qu'il faſſe ce que la mali-
» ce même de l'homme apprehende & rougit
» d'executer.

Serm. 24. in Cant. Saint Bernard nous donne auſſi un excellent exemple de cette figure dans un de ſes Sermons, où aprés avoir diſtingué deux ſortes de médiſans : les uns qui vomiſſent leur médiſance avec une ſimplicité groſſiere, & diſent ſans pudeur & ſans artifice, tout ce qui leur vient dans la bouche ; les autres ſpirituels & artificieux, qui tâchent de couvrir & de déguiſer par le fard d'une feinte modeſtie, la malice qu'ils ont conçûë dans leur cœur, il décrit ces derniers en ces
» termes : Vous les verriez jetter d'abord de pro-
» fonds ſoûpirs, & ſe compoſant enſuite avec
» une gravité & une lenteur affectée, un viſage
» triſte, des yeux baiſſez, & une voix plaintive,
» produire au dehors la médiſance & la maledic-
» tion, & la rendre d'autant plus plauſible, qu'ils
» font croire davantage à ceux qui les écoutent,
» que c'eſt malgré eux qu'ils la publient, & qu'elle
» ſort plûtôt d'une charité compatiſſante, que
» d'une malicieuſe animoſité. J'en ai certes beau-
» coup de douleur, dit l'un, parce que je l'aime
» beaucoup : & je n'ai pû le faire revenir à lui-
» même ſur ce ſujet. Il y avoit long-temps, dit un
» autre, que j'avois bien reconnu ce defaut en
» lui ; mais jamais on n'en eut rien ſçû par moi.
» Cependant, puiſque la choſe eſt découverte par

un autre, je ne puis plus nier la verité. Il faut « que j'avouë, quoi qu'à regret, que ce qu'on dit « de lui est veritable. Et il ajoûte : C'est un grand « dommage ; car c'est une personne qui d'ailleurs « a plusieurs bonnes qualitez : Mais pour confes- « ser franchement ce qui est vrai, on ne peut l'ex- « cuser en ce point. «

Saint Jerôme décrit de même les faux hum- *In Epist.* bles par ces paroles : Fuyez l'humilité qui est « feinte, & suivez la veritable : suivez celle que « Jesus-Christ même nous est venu enseigner, & « où il n'y ait point d'orgueil caché ; car il y en a « beaucoup qui se couvrent des apparences de cet- « te vertu, & peu qui en embrassent la verité. « L'orgueil est si difforme, & l'humilité si belle, « que l'une des plus grandes adresses du superbe, « est celle de paroître humble. Il ne fait point de « difficulté pour cela, de porter des habits vils « & méprisables ; de saluër les moindres personnes « avec de profondes soûmissions, de baiser les « mains aux uns, d'embrasser les genoux aux au- « tres, de promettre par sa tête & ses yeux toû- « jours baissez contre terre, de la douceur & de « la déference pour chacun, de ne parler que « d'une voix lente, basse, & entre-coupée par de « frequents soûpirs, & de s'écrier à chaque pa- « role, qu'il n'est qu'un pecheur & un miserable. « Mais si quelqu'un dit le moindre mot qui l'of- « fense, vous le verrez aussi-tôt lever audacieu- « sement le front, lancer des regards de travers, « & changer tout d'un coup ce délicat ton de voix « qu'il affectoit dans ses paroles, en des cris & « des emportemens de fureur. On voit aisément « par ces exemples en quoi consiste, & ce que de- mande la description des personnes dans le dis- cours.

CHAPITRE X.

De la figure appellée en Latin Sermocinatio: *communication de discours.*

JE ne sçai s'il se peut rien trouver dans l'art de l'éloquence, qui appartienne plus particulierement à la Prédication, que cette figure, qui est encore une espece de description des personnes; non seulement pour la maniere d'amplifier, mais aussi pour plusieurs autres choses. C'est ce qui m'oblige à en expliquer & éclaircir ici plus exactement la nature & l'usage par des exemples. Mais je rapporterai auparavant la définition & l'exemple que Cornificius en donne. „ La communication de discours est, dit-il, „ lorsqu'on attribuë un discours à une personne, „ & qu'on l'expose d'un air & en des termes pro- „ portionnez à sa dignité; ou plus clairement, lorsqu'on introduit & qu'on fait parler dans un discours une, ou plusieurs personnes, chacune par raport à son état & à sa condition en cette maniere.

Ceci est ...

» La Ville étant pleine de soldats de tous cô- » tez, & les habitans renfermez dans leurs logis » tout saisis & accablez de crainte, le vainqueur » vint avec sa cotte d'armes, l'épée au côté, & un » dard à la main, suivi de cinq jeunes hommes » vêtus & armez de même: Et ne respirant que le » sang de celui qu'il cherchoit, il entre tout d'un » coup par force dans sa maison plein de fureur, » & criant d'une voix menaçante: Où est, dit-il, » le bien-heureux maître de ce logis? qu'on le cherche,

cherche, il faut que je l'aye. Quoi, pas-un de « vous autres ne parle ? La frayeur dont ils étoient « frappez les rendant tout étourdis, & comme « muets, la maîtresse toute tremblante de peur pour « son infortuné mari, & toute en pleurs se jette « aussi-tôt à ses pieds : Ah pardonnez, lui dit-elle, « & soyez touché de nôtre état : ayez pitié de nous, « je vous en conjure par tout ce que vous avez de « plus cher dans la vie : ne perdez pas des malheu- « reux, qui sont déja perdus. Usez de vôtre fortu- « ne avec douceur : nous avons aussi été heureux. « Souvenez-vous que vous êtes homme. Celui-ci la « rejettant, cessez, dit-il, de me battre les oreil- « les de vos cris & de vos pleurs. Il faut que je le « trouve. Il ne m'échappera pas. «

On court cependant avertir le mari que cet « ennemi vainqueur est dans le logis, & qu'il le « cherche pour le tuer. Sur cet avis il appelle « aussi-tôt la gouvernante de ses enfans : Gorgia, « lui dit-il, sauvez promtement ces petits, mettez- « les en seureté, & ayez soin qu'ils soient élevez « sains & saufs jusqu'à ce qu'ils deviennent grands. « A peine avoit-il achevé de parler, lorsque cet « ennemi paroissant tout d'un coup, lui dit : Tu as « donc l'assurance de demeurer assis, temeraire, & « tu n'es pas mort de peur entendant ma voix ? « Satisfaits maintenant ma haine, & assouvis ma « vengeance de ton sang. L'autre répondant en « homme de cœur : Je craignois, lui dit-il, d'être « tout à fait vaincu : mais je vois presentement que « ton dessein n'est pas de disputer avec moi en ju- « gement, où il est tres-honteux de succomber, & « tres-glorieux de vaincre. Tu veux m'assassiner : « hé bien il faut mourir, mais je mourray sans être « vaincu. Quoi sur le point de perdre la vie tu tiens «

„ encore ta fiere gravité, repart celui-ci, tu parles
„ par ſentence,& ne veut pas uſer de priere devant
„ celui que tu vois être le maître de ta vie. Helas,
„ s'écrie alors la femme, vous voyez au contraire
„ qu'il prie, vous le voyez tout ſoûmis & en état
„ de ſupliant: mais vous, ſoyez-en touché, & vous
„ laiſſez fléchir: Et vous, au nom de Dieu, em-
„ braſſez ce vainqueur. Vous êtes ſous ſa puiſſan-
„ ce. Il vous a ſurmonté, tâchez de vous ſurmonter
„ auſſi vous-même. Mais, reprit le mari, pourquoi
„ donc, ô femme, continuez-vous de parler de la
„ ſorte? ceſſez de dire des choſes ſi peu dignes de
„ moi, & mêlez-vous ſeulement de celles dont
„ vous devez prendre ſoin. Et toi qu'attens-tu à
„ m'ôter la vie, & à te ravir à toi-même par ma
„ mort toute eſperance de jamais bien vivre? Celui-
„ -ci repouſſe auſſi-tôt la femme qui ſe mettoit au
„ devant de lui, & comme le mari commençoit à
„ dire encore je ne ſçai quoi de tres-digne de ſon
„ grand courage, il lui paſſa ſon épée au travers
„ du corps. Il me ſemble que dans cet exemple on
attribuë à chaque perſonne des diſcours propor-
tionnez à leur dignité.

Cette figure eſt tres-frequente dans le Livre de la Sageſſe. Liſez-en le deuxiéme Chapitre, où le Sage introduit & fait parler dans un long diſcours des hommes méchants & corrompus, qui s'entr'exhortent ainſi eux-mêmes à la débauche & à l'impieté: *Le temps de nôtre vie eſt court & fâcheux; l'homme aprés ſa mort n'a plus rien à attendre, & on ne ſçait perſonne, qui ſoit revenu des enfers. Nous ſommes nez comme à l'avanture; & aprés la mort nous ſommes comme ſi nous n'avions jamais été. La reſpiration eſt dans nos narines comme une fumée, & l'ame eſt comme une étincelle, &c.*

Sap. 2.

Venez donc, joüissons des biens presens. Hâtons-nous d'user des creatures pendant que nous sommes jeunes ; enyvrons-nous des vins les plus excellens ; parfumons-nous d'huile de senteur, & ne laissons point passer la fleur de la saison. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ; & qu'il n'y ait point de prez où nôtre intemperance ne se satisfasse.

Voyez-en encore le cinquiéme Chapitre, où le Sage fait une longue & vive description de l'horreur & de la crainte des méchans au dernier jour du Jugement, & des discours qu'ils tiendront alors, en ces termes : *Alors les justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablez d'affliction, & qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vûë seront saisis de trouble & d'une horrible frayeur. Ils seront surpris d'étonnement en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvez avec tant de gloire. Ils diront en eux-mêmes, étant touchez de regret, & jettant des soûpirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, & que nous donnions pour exemples de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensez que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, & leur mort honteuse ; Et cependant les voila élevez au rang des enfans de Dieu, & leur partage est avec les Saints. Nous nous sommes donc égarez de la voie de la verité, la lumiere de la justice n'a point lui pour nous, & le Soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous. De quoi nous a servi nôtre orgueil ? qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses ? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre, &c.*

Prov. 7. Salomon dans ses Proverbes décrit de même premierement l'impudence d'une femme débauchée, & il lui attribuë ensuite le discours qui lui convient; car voici ce qu'il en dit, & ce qu'il lui fait dire : *J'apperçois parmi d'autres insensez, un jeune homme qui passe dans une ruë au coin de la maison d'une Courtisanne, & qui marche dans le chemin qui y conduit le soir à la fin du jour, &c. Et je vois venir au devant de lui cette femme bien parée, adroite à surprendre des ames, causeuse & coureuse, qui caressant ce jeune homme avec un visage effronté, lui dit : Je suis venu au devant de vous desirant de vous voir, & je vous ay rencontré. J'ai suspendu mon lit*, & le reste qui suit.

Prov. 1. Il nous donne dans le même Livre une semblable description des discours par lesquels les impies tâchent d'attirer les simples dans les mêmes déreglemens où ils se portent : *Mon fils*, dit-il, *si les pecheurs vous attirent par leurs caresses, ne vous laissez point aller à eux. S'ils disent, venez avec nous, dressons des embûches pour répandre le sang. Tendons en secret des pieges à l'innocent qui ne nous a fait aucun mal; nous trouverons toute sorte de biens, & de choses précieuses; nous remplirons nos maisons de dépoüilles : Entrez en societé avec nous; n'ayons tous qu'une même bourse : mon fils n'allez point avec eux, &c.*

Isay. 10. Le Prophete Isaye se sert de la même figure pour amplifier l'orgueil du Roy d'Assyrie; car le Seigneur aprés avoir dit de lui : *Malheur à Assur, c'est lui qui est la verge & le bâton de ma fureur : j'ai rendu sa main l'instrument de ma colere, &c.* Il ajoûte : *Mais*

Assur n'aura pas ce sentiment, il ne sera pas dans cette pensée; & son cœur ne respirera que les carnages & la destruction de beaucoup de peuples. Car il dira : Les Princes qui me servent ne sont-ils pas autant de Rois ? qui m'empêchera de traiter Jerusalem, &c.

On exprime par cette figure non seulement ce que disent les personnes, mais encore ce qu'elles auroient dû dire. C'est ainsi que Jeremie, pour exaggerer l'ingratitude des Israëlites envers le Seigneur, represente ce qu'ils devoient dire, par ces paroles : *Et ils n'ont point dit : Où est le Seigneur qui nous a fait monter de la terre d'Egypte, qui nous a conduits par le desert au travers d'une terre inhabitée & inaccessible, &c.* Et dans un autre endroit : *Ils n'ont point dit en eux mêmes : Craignons le Seigneur nôtre Dieu, qui donne en son temps aux fruits de la terre les premieres & les dernieres pluïes, & qui nous conserve tous les ans une abondante moisson.*

Jerem. 2.

Ibid. 5.

C'est encore en cette maniere que l'on fait parler dans le discours, un homme, qui s'exhorte & s'anime lui-même à quelque action de vertu. De-là vient que le bien-heureux Eusebe sollicite & presse si particulierement l'homme fidele, à examiner soigneusement sa vie & ses actions, par ces paroles : « Que chacun de nous expose tous les jours sa « conscience à nud aux yeux de l'homme inte- « rieur ; & qu'il se corrige & se reprenne lui- « même de ses propres défauts. Rendons-nous « compte à nous-mêmes chaque jour, de la ma- « niere dont nous l'avons employé : Que cha- « que ame se dise à elle-même dans le secret du

» cœur : Voyons si je l'ai passé sans peché, sans
» envie, sans médisance, sans murmure ; si j'ai
» fait quelque chose pour mon salut, & pour l'é-
» dification des autres. N'ai-je point menti, ou
» commis quelque parjure ? Ne me suis-je point
» laissé aller à quelque mouvement de colere, ou
» à quelque attrait de la concupiscence ? Ay-je
» fait du bien à quelqu'un ? ay-je pensé à la
» mort éternelle ? En ay-je été touché ? Qui me
» rendra ce jour que j'ai malheureusement em-
» ployé à me perdre en des choses vaines, &
» dans des pensées pernicieuses & corrom-
» puës ?

On a coûtume de décrire aussi de cette même maniere les sollicitations secrettes & interieures du saint Esprit, en lui attribuant des discours propres & convenables, par lesquels il frappe à la porte de nôtre cœur, & tâche de nous rappeller d'une vie criminelle, à une vie penitente, en nous remettant devant les yeux les divers dangers où nous sommes sans cesse exposez, l'incertitude du temps & du genre de nôtre mort, les ineffables bien-faits de Dieu, les effroyables supplices des méchans & des reprouvez dans l'enfer, & les recompenses éternelles des justes dans le Ciel.

On se peut aussi servir de cette même figure, pour décrire les fausses raisons dont les pecheurs se flattent dans leurs crimes, & sur lesquelles ils fondent leur salut, en exprimant en leurs personnes, ce que chacun dit & pense en lui-même. Car ils se promettent une longue vie, & se flattent de la misericorde divine, du merite du sang de Jesus-

Christ, de l'exemple du bon Larron, d'une bonne penitence à la fin de leur vie, & d'autres semblables choses qu'ils emploient à se procurer cette fausse confiance, avec laquelle ils vivent dans les derniers déreglemens du vice.

Enfin cette figure est encore tres-propre pour amplifier, & relever avantageusement les combats des Saints Martyrs, en décrivant les discours qu'ils tenoient eux-mêmes, soit pour soûtenir la cause de Dieu, soit pour s'encourager eux-mêmes à demeurer fermes dans la foi. Les Prédicateurs studieux en trouveront d'excellens exemples dans les Homelies de saint Basile sur les quarante Martyrs, & de saint Gregoire de Nazianze sur les sept Machabées, où il décrit admirablement les discours de leur sainte & genereuse Mere pour les exhorter à la patience, & ceux qu'ils tenoient eux-mêmes pour s'animer à cette même vertu au milieu des suplices effroyables qu'on leur faisoit endurer.



CHAPITRE XI.

De la figure appellée Prosopopée, ou conformation.

CEtte figure approche fort de la precedente, mais elle a encore plus de force dans le discours, lorsqu'elle y est employée à propos. Voici la définition, & les exemples qu'en donne encore le même Cornificius: La conformation, dit-il, est lorsqu'on fait parler une personne morte, ou absente, comme si elle étoit en vie, ou presente à l'action; ou bien lorsqu'on fait d'une chose muette, & sans raison, comme d'une Ville, une personne qui parle & qui raisonne, en lui attribuant quelque discours, ou quelque action convenable à sa dignité, en cette maniere: J'ai donc » le malheur, ô mers chers citoyens, moi qui suis » encore ornée de tant de trophés, enrichie de » l'éclat & de la gloire de tant de triomphes, & » comblée de biens & d'honneurs, par tant de vic» toires si fameuses, de me voir aujourd'hui accablée » & déchirée par vos séditions? Souffrirez-vous » que celle, que jamais ni la maligne Carthage avec » toutes ses ruses, ni la superbe Numance avec tou» tes ses forces, ni la celebre Corinthe avec ses » arts & son addresse, n'ont pû seulement ébranler, » soit maintenant abbatuë & foulée aux pieds par » de vils & infames mutins?

Et pour exemple de l'autre partie de sa défini» tion, il ajoûte ceci: Que si Lucius Brutus étoit » maintenant revenu en vie, & ici present de» vant vous, ne vous tiendroit-il pas ce discours? » J'ai exterminé les Rois, & vous introdusiez des

Tyrans en leur place. J'ai acquis la liber- «
té à cet état, où elle n'étoit pas : & main- «
tenant qu'elle vous eſt acquiſe, vous ne voulez «
plus la conſerver. J'ai délivré la patrie au peril «
de ma vie ; & vous ne vous ſouciez plus d'être «
libres, le pouvant ſans danger. «

Cette conformation ou proſopopée, lors même qu'elle paſſe aux choſes muettes & inanimées, ſert merveilleuſement dans les parties de l'amplification, où il s'agit d'exciter des mouvemens de compaſſion ; comme quand Ciceron dans ſon premier diſcours contre Catilina, ennemi de la patrie & de ſes Loix, fait parler contre lui la patrie-même, en cette maniere: C'eſt ainſi, ô Catili- «
na, qu'elle agit avec vous, & qu'elle vous parle «
en quelque ſorte dans ſon ſilence : Il ne s'eſt plus «
commis depuis tant d'années aucune perfidie, «
que par vous : il ne s'eſt fait aucune méchante «
action ſans vous : vous avez impunément fait pe- «
rir vous ſeul beaucoup de citoyens ; vous avez «
exercé de même des vexations, des voleries & «
des brigandages contre mes alliez ; vous avez eu «
l'audace, non ſeulement de mépriſer les loix & «
les arrêts, mais de les renverſer, de les fouler aux «
pieds, & d'en étouffer les plaintes par les dernie- «
res violences. Encore que tout cela ne ſe dût nul- «
lement ſouffrir, je l'ai neanmoins ſouffert autant «
que j'ai pû. Mais maintenant il n'eſt plus temps «
de diſſimuler, il n'eſt plus tems de ſouffrir que je «
ſois toute en crainte & dans le trouble, à cauſe «
de vous ſeul, &c. «

Le ſçavant & pieux Evêque Oſorius fait parler auſſi de même la patrie, contre les peres & les meres qui negligent de reprimer par les châtimens, la licence de leurs enfans, & de corriger *Lib. 7. de inſtit. Princip.*

» leurs mœurs corrompuës : Que répondriez-vous,
» dit-il, à vôtre patrie, si parlant elle-même à vous,
» elle vous faisoit cette plainte : D'où vient, ô
» homme, que vous cherchez à me perdre autant
» que vous le pouvez ? D'où vient que vous prépa-
» rez & fomentez contre moi une si dangereuse
» peste ? Pourquoi entreprenez-vous de donner la
» mort à une si bonne mere, à qui vous devez toute
» vôtre affection ; car n'avez-vous pas été mis
» au monde, nourris & élevez sous mes loix &
» mes coûtumes ? N'est-ce pas aussi par moi,
» que vous avez été non seulement retiré de la
» compagnie des bêtes, & de leur maniere de vie
» farouche & cruelle, mais aussi rempli de toute
» humanité ? N'est-ce pas enfin par mon secours,
» que vous avez toûjours passé vôtre vie, non seu-
» lement dans une douceur affable, mais encore
» dans toute la securité possible.
» En effet, si vous étiez reduit à vivre dans la so-
» litude d'une vaste campagne, ou dans des lieux
» deserts, non seulement vous craindriez d'être dé-
» chiré & devoré par les bêtes farouches, mais il
» n'y auroit point de difference entre vôtre vie &
» la leur. C'est donc moi qui fais que vous trouvez
» du secours dans les dangers, du remede dans les
» maladies, de la consolation dans les travaux &
» les disgraces ; de l'ordre & de la regle dans le
» trouble & le desordre-même, & du soulagement
» dans les inquietudes & les peines d'esprit. Tant
» de choses vous étant necessaires toutes à la fois
» dans la vie, ma liberalité n'a point manqué de
» vous les fournir amplement. Que si vous ne croïez
» pas que cela soit comme je vous le dis, sortez de
» ma presence, allez-vous retirer loin de moi dans
« quelque solitude, & voyons comment vous pour-

rez ſubſiſter ſans mon ſecours & mon appui. Ainſi, que vous ſoyez riche & dans l'abondance, que vous ayez de l'humanité, que vôtre eſprit ſoit traitable, & porté à une honnête ſocieté ; que la vie vous ſoit douce & aiſée, & que vous la paſſiez dans une pleine aſſurance ; ce ſont des dons & des bienfaits dont vous m'êtes redevable, comme les ayant reçûs de moi. C'eſt pourquoi, vous devez reconnoître, que je ſuis plus vôtre mere, que celle-même qui vous a enfanté, & qu'ainſi il faut en même temps, que vous avoüiez neceſſairement, que ſi vous me donnez la mort, vous êtes non ſeulement un méchant homme, mais un ſcelerat & un parricide.

Vous direz peut-être, que bien-loin de me donner la mort, vous n'avez jamais ſeulement penſé à me nuire. Mais avez-vous aſſez peu d'eſprit & de lumiere, vous qui avez des enfans, pour ne pas voir, que ſi étant mal élevez ils parviennent à la force de l'âge, & qu'ils s'abandonnent à toutes ſortes de crimes & de méchancetez, c'eſt une neceſſité que mon ſort par leur mauvaiſe vie, devienne tres-funeſte & tres-miſerable ? Et ne conſiderez-vous point, que ſi vous avez des enfans, c'eſt plus pour moi, que pour vous-même ? Pourquoi donc ſouffrez-vous qu'ils ſe plongent dans les vices ? pourquoi les épargnez-vous dans leurs méchancetez ? pourquoi leur laiſſez-vous perdre toute honte, en les entretenant par une lâche condeſcendance, dans les dereglemens de leur cupidité ? pourquoi enfin leur permettez-vous de negliger les exercices & les devoirs de vertu & d'honnêteté, & de vivre dans le libertinage & la débauche, aſſervis à leurs paſſions & à leurs deſirs corrompus ? Car quelle autre cauſe y a-t-il

» de la perte & de la ruine des Etats, que la mau-
» vaise & pernicieuse éducation des Citoyens ? Ce
« sont donc ceux qui élevent & instruisent mal leurs
» enfans, qui me préparent veritablement une peste,
» & qui cherchent à me ruiner & à me perdre.
» Aprés cette plainte si juste de vôtre patrie con-
» tre ceux qui ont cette mollesse & cette lâcheté,
» en ce qui regarde l'éducation de leurs enfans,
» quelle raison & quel moyen trouverez-vous,
» d'empêcher ceux qui negligent un si important
» devoir, d'être condamnez comme coupables d'un
» crime tres-grand & tres-énorme ?

Cette figure est aussi tres-frequente dans l'Ecriture sainte. D'où vient dans Salomon, que la Sagesse publie ses loüanges, parlant elle-même aux hommes, & les invitant à l'aimer, & à s'attacher à elle, comme dans cet endroit des Proverbes : *O hommes c'est à vous que je crie, & ma voix s'adresse aux enfans des hommes. Ecoutez-moi, car je vous dirai de grandes choses, &c.* Et dans cet autre du même Livre : *La sagesse enseigne au dehors, elle fait entendre sa voix dans les grandes places. Elle crie à la tête des assemblées du peuple, elle fait retentir ses paroles aux portes de la ville, & elle dit : O enfans, jusqu'à quand aimerez vous l'enfance ? jusqu'à quand les insensez aimeront-ils ce qui les perd* ? On peut voir sur ce sujet un Traité du combat des vices & des vertus, que quelques-uns attribuënt au Pape saint Leon, & d'autres à saint Augustin, où l'on introduit les vices, comme des creatures raisonnables, disant tout ce qui peut servir à les insinuer dans les affections des hommes ; & les vertus de même répondant pour défendre leur cause, & soûtenir leur dignité contre les vices.

Prov. 8.

Ibid. 1.

Mais ſaint Cyprien reprenant les femmes qui ſe fardent & ſe déguiſent le viſage, fait parler Dieu-même contr'elles, en cette maniere : Ne « craignez-vous point qu'au jour de la reſurrection « vôtre Créateur ne veüille plus vous reconnoître, « & qu'il ne vous rejette, lorſque vous vous preſen- « terez pour recevoir ſes promeſſes & ſes recom- « penſes ? N'apprehendez-vous point qu'il ne vous « diſe d'une voix de Juge & de Cenſeur : Ce n'eſt « pas-là mon ouvrage : ce n'eſt pas-là nôtre image: « vous avez ſoüillé vôtre corps par des drogues « étrangeres ; vous l'avez alteré par de fauſſes cou- « leurs. Vous avez déguiſé vôtre viſage, vous l'a- « vez défiguré ; c'en eſt un autre que celui que j'ai « formé. Vous ne pourrez voir Dieu, puiſque vous « n'avez plus les yeux que Dieu vous a faits, mais « les yeux que le Diable a corrompus. C'eſt lui que « vous avez ſuivi ; vous avez imité les yeux rouges « & peints du ſerpent ; vous vous êtes parée des li- « vrées de vôtre ennemi, vous ſerez donc brûlée « avec vôtre ennemi. Des ſervantes de Dieu ne de- « vroient-elles pas, je vous prie, penſer jour & « nuit à ces choſes, & les craindre ſans ceſſe ? «

Le même ſaint Cyprien voulant exaggerer la corruption & l'inhumanité des riches, qui faiſoient des dépenſes prodigieuſes pour des divertiſſemens tres-vains, & même tres-cruels, & ne vouloient pas donner ſeulement un liard à Jeſus-Chriſt en la perſonne des pauvres ; introduit pour cela par cette figure, & fait parler le Démon-même, en ces termes : Mais afin de couvrir de « confuſion ceux qui ne ſe ſervent point de leurs « richeſſes pour leur ſalut, & de les faire rougir de « leur lâcheté ; imaginons-nous que le Diable ac- « compagné de ſes ſuppôts & de ſes eſclaves, « *Serm. de eleemoſ.*

» vienne en la preſence de Jeſus-Chriſt, & compa-
» rant ceux qui ſont à lui avec ſon peuple, lui tien-
» ne ce diſcours: Je n'ai point été foüetté ni ſouffle-
» té pour ceux que vous voyez avec moi; je n'ai
» point ſouffert le ſuplice de la Croix, ni repandu
» mon ſang pour eux. Je ne leur promets point un
» royaume celeſte, ni de leur rendre le Paradis,
» & l'immortalité. Et cependant, voyez quels pre-
» ſens ils me font, combien ils ſont precieux, &
» combien ils leur coûtent de peines & de dépen-
» ſes? Ils ont ou engagé, ou vendu pour cela, tout
» ce qu'ils avoient de plus cher; & ſi leur ſpectacle
» n'eſt accompagné d'éclat & de magnificence, on
» les chaſſe avec injure & avec infamie, & quel-
» quefois même ils courent danger d'être lapidez.
» Montrez-m'en, ô Chriſt, ſi vous pouvez, parmi
» ceux qui ſont inſtruits de vos préceptes, & qui
» doivent recevoir des recompenſes céleſtes pour
» les biens de la terre, parmi ces riches qui re-
» gorgent d'aiſe dans l'affluence de toutes choſes,
» qui vous faſſent des preſens de cette ſorte, &
» qui pour vous donner des ſpectacles auſſi magni-
» fiques, vendent ou engagent leurs heritages,
» ou plûtôt les échangent contre les tréſors du
» Ciel.

» D'ailleurs, dans ces preſens que l'on me fait,
» perſonne n'eſt nourri, perſonne n'eſt vêtu, per-
» ſonne n'eſt ſoulagé. Tout y eſt conſumé entre
» ceux qui les donnent, & ceux qui les regardent;
» & toute cette folle dépenſe ſe termine à un plai-
» ſir d'un inſtant. Mais vous, ô Chriſt, vous êtes
» vêtu & nourri dans vos pauvres, & vous promet-
« tez la vie éternelle à ceux qui les aſſiſtent. Et
» nonobſtant cela, à peine ceux qui vous ſervent
» peuvent-ils être comparez à ceux qui ſe perdent

pour être à moi. Que répondrons-nous à cela, « mes tres-chers freres ? Comment défendrons- « nous l'avarice & l'inhumanité des riches, qui « sont sur ce point dans un si funeste aveuglement? « Quel pretexte alleguerons-nous, pour couvrir « nôtre ingratitude & nôtre dureté, nous qui ne « voulons pas faire la moindre chose, en recon- « noissance de ce que Jesus-Christ a souffert la « mort, & répandu son sang pour nous, & qui « sommes en cela inferieurs aux esclaves du Dia- « ble ? Ce discours de saint Cyprien fait assez voir, « combien cette figure releve & grossit l'indignité de la chose qu'il y traite.

On en voit encore deux exemples tres-propres à nôtre sujet, dans la lettre de saint Jerôme à sainte Paule, sur la mort de Blesille sa fille aînée, que je veux bien joindre á ceux que j'ai déja rapportez. Car cette Sainte s'affligeant excessivement de la perte de cette bien-heureuse fille, ce grand Saint la fait parler elle-même à sa mere, en ces termes : Quels tourmens & « quelles croix pensez-vous que souffre vôtre chere » Blesille, de voir Jesus-Christ comme fâché con- « tre vous ? Maintenant que vous la pleurez, elle « vous parle & vous crie à l'oreille du cœur: Si vous « m'avez jamais aimée, ma chere mere, si vos « mammelles m'ont nourrie, si vous m'avez élevée « & instruite par vos avis si sages & si salutaires, « ah ! ne m'enviez pas la gloire dont je suis cou- « ronnée ; & que vos pleurs & vos regrets exces- « sifs ne soient pas cause que nous soyons sepa- « rées pour toûjours : Pensez-vous que je sois seule « & abandonnée ? J'ai ici pour mere au lieu de vous, « la divine Marie mere de nôtre Seigneur ; & j'en « vois beaucoup d'autres, qui m'étoient aupara- «

» vant inconnuës. O que cette compagnie m'eſt
» plus precieuſe & plus chere que toutes celles du
» monde ! J'ai avec moi la bienheureuſe Anne,
» ſurnommée la Propheteſſe dans l'Evangile. Nous
» portons une même palme de chaſteté. Je vous
» fais pitié d'avoir quitté le monde, vous en êtes
» outrée de regret & de douleur : mais c'eſt plû-
» tôt vôtre ſort vraiement déplorable, qui m'en
» fait à moi-même, de vous voir encore retenuë
» dans la priſon du ſiecle, où vous avez tous les
» jours à combattre ſans relâche, tantôt la colere,
» qui vous ſurprend d'un côté, tantôt l'avarice,
» qui vous attaque de l'autre ; tantôt les mauvais
» deſirs, & les diverſes illuſions des vices, qui
» vous entraînent dans la perdition. Si vous vou-
» lez être veritablement ma mere, ne penſez qu'à
» plaire à Jeſus-Chriſt, car je ne puis connoître
» pour ma mere, celle qui déplaît à mon Sei-
» gneur, &c.

Ce même Pere ne ſe contente pas d'avoir ainſi fait parler Bleſille, il introduit encore le Seigneur-même, diſant à ſainte Paule ces pa-
» roles : Ne craignez-vous point que le Seigneur
» vous diſe : Quoi Paule vous vous fâchez de ce
» que Bleſille vôtre fille eſt devenuë ma fille ? Vous
» êtes outrée du jugement par lequel je la poſſede,
» & vous ne craignez point de m'offenſer par ces
» larmes que l'eſprit de rebellion vous fait répan-
» dre ? Car vous ſçavez quels ſont mes ſentmens
» pour vous, & pour ceux qui vous appartiennent.
» Vous refuſez obſtinément de prendre aucune
» nourriture, non pour mortifier vôtre corps par
» le jeûne, mais pour vous abandonner aux re-
» grets & à la douleur. Je n'aime point cette ſorte
» d'auſterité ; je regarde au contraire ces jeûnes
obſtinez

obstinez comme mes ennemis, & je ne reçois « point d'ame qui se separe de son corps contre « ma volonté. Laissons à l'orgueil de la folle Phi- « losophie ses Martyrs; qu'elle vante ses Zenons, « ses Cleombrates ou ses Catons tant qu'elle vou- « dra. *Mon esprit ne se repose, que sur celui qui* *Isai. 66.* *est humble & paisible, & qui écoute mes paroles* « *avec tremblement.* Est-ce donc-là ce que vous me « promettiez dans vôtre Monastere? Est-ce pour « cela qu'étant si distinguée des autres Dames par « vôtre habillement, vous paroissiez en quelque « façon faire aussi une profession de pieté plus « particuliere? Cet esprit qui vous fait ainsi aban- « donner au deüil & aux larmes, sent encore les « habits de soye. Si vous étiez bien persuadée que « vôtre fille est vivante, auriez-vous tant de re- « gret de ce qu'elle est passée dans une meilleure « vie? C'est bien obéir à ce que je vous ai com- « mandé par mon Apôtre, *touchant ceux qui dor-* « *I. Thessal.* *ment du sommeil de la mort, de ne vous en point* « *4. 13.* *attrister, comme font les autres hommes, qui* « *n'ont point d'esperance.* «

Le Prophete Baruch voulant adoücir les esprits des Juifs dans leur captivité, leur fait parler Jerusalem même, comme une mere à ses enfans, en cette maniere: *Ecoutez, vous tous qui habitez dans Sion; Dieu m'a envoyé une grande affliction; je vois mon peuple, mes fils & mes filles dans la captivité, où l'Eternel les reduit. Je les avois nourris dans la joie; & je les ai laissé aller tout plongez dans les larmes. Que nul ne se réjoüisse de me voir ainsi veuve & desolée, &c.* *Baruch. 4.*

Ces deux dernieres sortes de descriptions, entre plusieurs autres utilitez remarquables, ont

encore celle-ci, qu'elles tournent en quelque façon le droit fil & le flux du diſcours en forme de dialogue ; lorſqu'appropriant aux divers perſonnages que l'Orateur doit faire, les diſcours qui conviennent à chacun, on a ſoin en les prononçant, d'imiter la voix & les geſtes de ceux qu'on fait parler. Ce qui ſert merveilleuſement pour la grace & la varieté, non ſeulement du diſcours, mais de la prononciation-même.

Aprés les deſcriptions des choſes & des perſonnes, on met d'ordinaire celles des temps & des lieux. Mais parce qu'elles conviennent peu à nôtre ſujet, nous n'en dirons rien ici, ſinon que ceux qui en voudront voir des exemples, en trouveront deux tres-beaux dans les Poëmes de Lactance ſur le Phenix, & ſur la Reſurrection de nôtre Seigneur; car il décrit tres-élegamment le lieu dans le premier, & le temps dans l'autre.

Chapitre XII.

Du mouvement des paſſions & des affections, en general.

Ce qui regarde la maniere de toucher & d'émouvoir les eſprits, eſt déja expliqué en partie, par ce que nous avons dit de la methode ou maniere d'amplifier; car les ſentimens & les affections des hommes, comme diſent les Philoſophes, s'excitent & s'émeuvent, ou par la grandeur des choſes qui les frappent, ou par la preſence des mémes choſes expoſées devant leurs

yeux. L'un ſe fait par l'amplification, & l'autre par la deſcription des choſes & des perſonnes. Nous avons juſqu'ici expliqué tous les deux aſſez amplement. Ainſi, encore que l'amplification & la deſcription ayent beaucoup de force pour perſuader ou diſſuader, pour blâmer ou loüer, elles n'en ont pas moins, ou plûtôt elles en ont même davantage pour remuer les cœurs & les affections. Lors donc qu'en traitant un ſujet, on ſe propoſe pour fin de toucher & d'émouvoir les eſprits ; que la premiere regle pour cela, ſoit de montrer que la choſe eſt tres-grande en ſon genre, & ſi ſa nature le permet, de l'expoſer comme devant les yeux des Auditeurs.

Nous avons un excellent exemple de cette regle dans les Lamentations de Jeremie, où ce ſaint Prophete, pouſſé, non par ſon propre eſprit, mais par l'Eſprit de Dieu-même, exaggere d'une maniere merveilleuſe par ces deux moyens, le déplorable renverſement de la Ville ſainte, & le malheur extrême de ſes Citoyens. Car il amplifie & décrit comme en détail, tout ce qui étoit renfermé dans cette funeſte ruine, c'eſt à dire, toutes ſes parties & ſes circonſtances, & met ainſi toute la choſe comme devant les yeux. C'eſt en effet ce que font voir ſenſiblement ces paroles : *Hé ! comment cette ville ſi pleine de peuple eſt elle maintenant ſi ſolitaire & ſi déſolée, &c. Toutes ſes portes ſont détruites ; ſes Prêtres ne font que gemir, ſes Vierges ſont toutes défigurées, & elle eſt plongée dans l'amertume, &c. Ses Nazaréens * étoient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, & plus beaux que le ſaphir ; & maintenant leur viſage eſt devenu plus noir que le charbon. Ils ne ſont plus connoiſſables*

Lament. Jerem. 1. & 4.

* *C'étoient des perſonnes auſteres & conſacrées à Dieu.*

ou plûtôt des personnes distinguées du commun par leur dignité.

dans les ruës, leur peau est collée sur leurs os; &c.

Mais la principale adresse, & le fin de l'art pour emouvoir & animer les esprits de quelque passion par nôtre discours, est d'en être nous-mêmes vivement émûs & animez, comme il a été dit & expliqué ci-devant par les propres paroles de Quintilien sur ce même sujet. Mais parce que ce qu'il en dit est tiré de Ciceron dans son Dialogue de l'Orateur; au lieu de les repeter ici, on a trouvé plus à propos d'y inserer les propres paroles de Ciceron-même. Les » voici : Quand on se propose, dit-il en la person» ne d'Antonius, d'émouvoir & d'exciter les es» prits des Juges, afin qu'ils aiment, ou qu'ils haïs» sent, qu'ils craignent, qu'ils desirent, qu'ils dé» testent, qu'ils se portent à la pitié, à l'indigna» tion, ou enfin à quelqu'un de ces mouvemens » qui se rapportent aux passions de l'ame, il est à » souhaiter pour l'Orateur, qu'il en soit lui-même » émû & animé. Car il n'est pas possible que ce» lui qui écoute, se porte à la douleur, ou à la hai« ne, ou à l'indignation, ou à la crainte, ou aux » pleurs & à la compassion, si l'Orateur ne se mon» tre vivement touché lui-même de ces sentimens » qu'il veut inspirer aux autres.

** Voyez la fin du premier Livre.*

** Grenade les y repete.*

Lib de orat. circà med.

» Je ne sçai, continuë ce grand homme, ce qui » arrive aux autres; mais pour ce qui est de moi, » je n'ai jamais voulu exciter de mouvement dans » l'ame des Juges, que je ne l'aie moi-même res» senti. Il est mal aisé sans cela, d'en venir à bout. » Et quel moyen que vous portiez les hommes à » la colere & à l'indignation, si vous leur parlez » d'une maniere lente & froide? Quel moyen que » vous les obligiez de haïr vôtre adversaire, s'ils

ne remarquent que vous ayez une ardente haine "
contre lui? Quel moyen que vous les touchiez "
de pitié, & que vous arrachiez des larmes de "
leurs yeux, si vous-même ne donnez pas des mar- "
ques de douleur par vos paroles, par vos pen- "
sées, par vôtre voix, par vôtre visage, & enfin "
par vos larmes? Comme il n'y a point de ma- "
tiere si combustible qui prenne feu, à moins qu'on "
ne l'approche d'un autre feu; il n'y a point aussi "
d'esprit que nous puissions enflammer de quel- "
que passion par nôtre discours, si cette passion "
ne nous enflamme nous-mêmes. "

On trouvera peut-être étrange, qu'un hom- "
me soit capable de se mettre si souvent en co- "
lere, de s'affliger, & de prendre à toute heure "
tant de sortes d'impressions; mais telle est la "
force des sentimens & des lieux, quand ils sont "
bien touchez, qu'on n'a pas besoin de feinte & "
d'artifice, & que la nature de l'oraison qui est "
disposée à émouvoir les esprits, exerce plus sa "
puissance sur l'Orateur-même, que sur pas un "
de ceux qui l'écoutent. Et un peu aprés il con- "
clut ainsi: Ne nous étonnons donc pas, s'il nous "
arrive d'être veritablement émûs dans une action "
publique, au milieu d'une nombreuse assemblée, "
lors même que nous parlons pour les personnes "
les moins unies d'interêt avec nous, & que la ju- "
stice & l'équité, la foi, l'honneur & le devoir veu- "
lent que nous nous interessions dans leur cause. Ne "
nous étonnons pas, dis-je, que cela nous arrive. "
Qu'y a-t-il de plus feint que la scene & la Come- "
die? & cependant, combien de fois ai-je vû des Ac- "
teurs, aprés avoir quitté leur personnage dans "
quelque action tragique ou lugubre, en sortir "
ayant encore les yeux ardens & enflammez, ou "

» tout baignez de larmes? Que s'ils ne pouvoient
» joüer ce perſonnage, ſans montrer de l'empor-
» tement ou de la douleur, penſez-vous que l'Au-
» teur de la piece ne s'en reſſentît pas lui-même
» dans la compoſition.

Mais il n'en eſt pas de même des ſentimens & des affections d'un ſaint zele pour les choſes ſpirituelles. Il n'y a point d'art qui les puiſſe exciter dans aucune ame, ſans l'aſſiſtance de l'Eſprit de Dieu-même, qui leur inſpire ce mouvement & cette ardeur céleſte, dont les Prophetes, les Apôtres & les ſaints Evangeliſtes ont été particulierement remplis. C'eſt ce qui nous
Ezech. 1. eſt figuré par la viſion qu'eut Ezechiel, de ces ſaints animaux, qu'il dit lui avoir paru comme des charbons de feu enflammez, & comme des lampes ardentes; car ces divers ſaints Miniſtres de la divine parole étoient en effet des lampes allumées, qui éclairoient les hommes, & comme des charbons ardens, qui embraſoient leurs cœurs de l'amour des choſes divines & ſpirituelles.

C'étoit de cette ſainte ardeur que brûloit Je-
Jerem. 9. remie, lorſqu'il crioit: *Qui donnera de l'eau à ma tête, & à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour & nuit les enfans de la fille de mon peuple, qui ont été tuez. O vous tous*
Thren. 1. 2. *qui paſſez par le chemin, conſiderez & voyez s'il y a une douleur ſemblable à la mienne?... Mes yeux ſe ſont affoiblis à force de verſer des larmes. Le trouble a ſaiſi mes entrailles, mon cœur s'eſt répandu en terre, en voyant la ruine de la fille de mon peuple.*

C'étoit encore de cette même ardeur qu'étoit animé l'Apôtre, quand il diſoit: *Qui eſt*

affligé, sans que je m'afflige avec lui? Qui est scandalisé, sans que je brûle? Et ceci encore: *Mes petits enfans, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jesus-Christ soit formé en vous; je voudrois maintenant être avec vous, pour diversifier mes paroles selon vos besoins. Car je suis en peine comment je vous dois parler.*

Il ne faut donc point douter, que quiconque sera veritablement animé de ce zele & de cette ardeur céleste, ne puisse exciter dans les autres les mêmes sentimens dont il est plein lui-même, & les enflammer du même feu dont il est embrasé? Mais parce que, comme il a déja éte dit, cette ardeur, ce feu & ce mouvement tout spirituel, est un don de cet Esprit divin, qui ne se repose que dans les cœurs vraiement humbles; ceux qui ne peuvent se dispenser d'exercer dans l'Eglise cet emploi & ce devoir de la Prédication, le doivent demander à Dieu par de continuelles prieres, & avec une tres-humble soumission.

Chapitre XIII.

Du mouvement des passions & des affections en particulier.

APrés avoir parlé en general des mouvemens & des impressions qui se peuvent faire dans les esprits par le discours, disons-en aussi quelque chose en particulier; & marquons de même les lieux & les raisons propres à chaque passion ou affection, pour être excitée plus

fortement. Entre ces impreſſions & ces mouvemens, qui ſe rapportent aux diverſes paſſions de l'ame, les uns ſont propres à l'Orateur, & les autres aux Prédicateurs. Car les Orateurs ſe propoſent preſque toûjours d'émouvoir & d'exciter les eſprits à la compaſſion ou à la pitié, & à l'indignation. Mais les Prédicateurs tâchent d'ordinaire de les porter à l'amour de Dieu, à l'eſperance en ſa miſericorde, à la crainte de ſes jugemens, à la haine du peché, à la triſteſſe ſalutaire, à la joie de l'eſprit, à l'eſtime & à l'admiration des choſes divines, au mépris de celles du monde, à l'humilité de cœur, & à la ſoumiſſion d'eſprit.

Ariſtote dans le deuxiéme Livre de ſa Rhetorique, traite tres-amplement preſque de toutes les paſſions & les affections des hommes; comme de la colere, & de l'humeur paiſible, ou de la douceur d'eſprit; de l'amour, & de la haine; de la crainte, & de l'aſſurance; de la honte, de l'indignation, de la pitié, ou de la compaſſion, & des autres ſemblables; & il y explique en même temps les cauſes & les moyens propres, par leſquels chacun de ces ſentimens a coûtume de s'exciter plus efficacement dans les eſprits. Nous ſuivrons donc ici la methode de ce ſage Philoſophe, pour exciter dans les Fideles ces mouvemens ſalutaires, & ces ſentimens de pieté que nous venons de marquer, comme les principaux où doivent tendre ordinairement les diſcours des Prédicateurs évangeliques.

Mais il faut pour cela bien conſiderer & obſerver diligemment, tout ce qui a coûtume de nous porter plus fortement à l'amour de Dieu, à l'eſperance en ſa miſericorde, à la haine du

peché, à la crainte, & aux autres ſemblables ſentimens ou affections de la vie vraîment Chrétienne. Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer en particulier & en détail, l'une aprés l'autre, toutes les choſes qui peuvent ſervir ſpecialement à les produire dans les ames; car ce ſeroit un ouvrage, non d'un ſeul, mais de pluſieurs volumes; puiſque les Livres ſacrez, & ceux des ſaints Peres, pour la plûpart, ne traitent preſque d'autres choſes, que des moyens d'inſpirer ces ſentimens dans nos eſprits, & de nous en faire prendre & ſuivre les impreſſions. C'eſt pourquoi nous nous contenterons en cet endroit de montrer comme au doigt, les lieux qui en ſont comme les ſources, & la voie que l'on doit ſuivre pour les inſinuer dans les autres.

Nous remarquerons donc d'abord, que les plus puiſſans motifs de nôtre amour envers Dieu, ſont ſa bonté, ſa charité, ou ſon amour envers nous, ſa douceur & ſa tendreſſe, ſa beauté, ſon alliance avec nous, & la liberalité avec laquelle il nous comble de ſes bienfaits. Quant à la bonté, pour commencer par cette divine perfection, que les Philoſophes appellent le propre objet de la volonté humaine, il eſt certain que Dieu n'eſt pas ſeulement plein de bonté, mais la ſource même infinie de toute bonté, le bien unique, ſouverain & univerſel qui renferme tous les autres biens, comme le Seigneur le declare, diſant de lui-même à Moyſe, qui le prioit de ſe montrer à lui: *Je vous ferai voir toute ſorte de biens.* En un mot, Dieu eſt tellement bon, qu'il n'y a rien qui ſoit veritablement appellé bon, en comparaiſon de lui. C'eſt

Exod. 33. 19.

ce que le Sauveur même marque aussi nettement par cette parole : *Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.*

Matth. 19.

La divine charité, ou l'amour de Dieu envers nous, que nous avons mis pour second motif du nôtre envers lui, nous oblige particulierement à répondre au moins à son amour par le nôtre, en lui rendant amour pour amour. Car si le Seigneur nous a tellement aimé, qu'il dit lui-même, *Que nul ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis*; Et si *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique*, comme dit saint Jean, *afin que le monde fût sauvé par lui*; qui ne doit pas se porter même avec ardeur à suivre cette exhortation de l'Apôtre : *Vivez donc dans l'amour & la charité, comme Jesus-Christ nous a aimez, & s'est livré lui-même pour nous*? Sur tout, entendant d'ailleurs Dieu même qui nous crie par son Prophete : *Je vous ai aimé d'un amour éternel : C'est pourquoi je vous ai attiré à moi par la compassion que j'ai eu de vous.* Cette divine charité nous pousse si puissamment à la reconnoissance, qui est le propre effet de l'amour, & consiste dans l'amour même, que le Sauveur en parle en cette maniere : *Je suis venu jetter le feu dans la terre, & que dirai-je sinon qu'il s'allume?*

Ephes. 5.

Jerem. 31.

Luc. 12.

La clemence & la douceur est encore un puissant attrait pour gagner les cœurs, & pour inspirer de l'amour. Et c'est aussi cette vertu que nôtre Seigneur s'attribuë particulierement lui-même : *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux & humble de cœur.* Delà vient que l'Apôtre laissant comme à part les autres vertus de

2. Cor. 10.

Jeſus-Chriſt, conjure les Fideles, ſpecialement par ſa douceur, de faire ce à quoi il les exhorte.

Il en eſt de même de la beauté, qui pour cela eſt appellée en Grec Καλὸς, de Καλεῖν, appeller, parce qu'elle appelle & attire tout à ſoi par la force & la puiſſance particuliere qu'elle a de ſe faire aimer. Or celui dont le Soleil & la Lune admirent la beauté, eſt le Seigneur nôtre Dieu qui dit de lui-même: *La beauté de la campagne eſt toute en moi.* Il renferme en lui ſeul toute la beauté non ſeulement de la campagne, mais de toutes les belles choſes, & du Ciel & de la Terre. C'eſt de lui ſeul, qui les a formées, qu'elles tiennent tout ce qu'elles ont de beauté; car nul ne peut donner ce qu'il n'a point: Quiconque voudra connoître la raiſon & la nature de ce beau ſuprême, liſe Platon en l'endroit du feſtin, où Socrate fait parler une femme qui l'explique d'une maniere admirable. *Pſ. 49 12.*

L'alliance que nous avons avec Dieu; car comme le dit l'Apôtre, ſelon le témoignage même d'un Poëte Payen, *Nous ſommes les enfans & la race de Dieu.* Cette ſainte alliance, dis-je, eſt un puiſſant motif d'amour envers lui: car comme la participation d'un même ſang & d'une même race entre les parents, les lie tres-étroitement entr'eux; c'eſt comme une ſuite neceſſaire, que quiconque s'aime ſoi-même, aime auſſi ceux qui ſont participans avec lui du même ſang & de la même race. Et entre les liaiſons de parenté la plus grande eſt ſans doute celle d'entre les peres & les enfans. Or le Prophete Moyſe parlant du Seigneur nôtre Dieu: *N'eſt-ce pas lui*, dit-il, *qui eſt vôtre pere, qui vous a* *Act. 7.*

possedez, qui vous a faits & qui vous a créez? Car il est le Createur & du corps & de l'ame. C'est pourquoi toute paternité dans le Ciel & sur la Terre prend son nom de lui seul, & nul ne doit être appellé pere, non plus que bon, en comparaison de lui. De-là vient que le Prophete
Ps. 26. Roi dit avec raison : *Mon pere & ma mere m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a pris en sa garde.* Et Isaye de même : *C'est vous, Seigneur, qui êtes nôtre pere. Abraham ne nous connoît point. Israël ne sçait qui nous sommes. Mais vous, Seigneur, vous êtes nôtre pere.* Combien plus ne sommes-nous donc pas obligez d'aimer un tel pere ?

Mais il y a encore une autre sorte d'alliance & d'union plus étroite & plus intime, & qui excite aussi un amour bien plus enflammé ; sçavoir celle d'un époux avec son épouse, dont il
Marc. 10. est dit même dans l'Evangile : *L'homme abandonnera son pere & sa mere, & demeurera attaché à sa femme.* Or ce nom même d'époux si plein d'amour & de tendresse, est celui que nôtre Seigneur Jesus-Christ prend lui-même à nôtre égard dans les Cantiques, pour nous marquer l'extrême ardeur de son amour envers nous, & quel doit aussi être le nôtre, c'est à dire, l'amour des ames fideles envers lui. Ce même divin Sauveur prend pour épouses toutes les ames fideles qui sont veritablement animées de l'ardeur de la foi & de la charité, comme l'Apôtre
2. Cor. 11. le dit expressément aux Chrétiens, *Je vous ai tous fiancez à Jesus-Christ, comme une vierge pure.* Or le Seigneur a joint en lui ces deux noms si doux de Pere & d'Epoux, lorsqu'il a dit par son Prophete : appellez-moi donc maintenant, &
Jerem. 3. dites-moi : *Vous êtes mon pere, c'est vous qui*

m'avez pris ſous vôtre conduite étant vierge. Quelle doit donc être l'ardeur de nôtre amour pour un ſi digne & ſi excellent Epoux ?

Il reſte encore la divine liberalité, qui renferme tous les dons & les bienfaits du Seigneur, & communs, & particuliers, ſoit du corps, ou de l'ame, ſoit de la nature, ou de la grace ; & entre tous les autres, le grand & ſouverain bienfait de nôtre redemption. Mais quelle force d'eſprit & d'éloquence ſeroit capable d'expliquer & de faire voir la grandeur & la multitude de ces bienfaits dans toute leur étenduë, ou même d'en faire le dénombrement entier ? Il ſeroit plus facile de compter la multitude des étoilles du Ciel, que celle des dons & des bienfaits de Dieu. Or que ſont tous ces effets ſi prodigieux & ſi admirables de la liberalité du Seigneur, ſinon comme autant de charbons ardens qui enflamment nos cœurs d'amour pour lui, auſſi-tôt qu'ils en ſont touchez ? Enfin pour tout dire en peu de mots, il n'y a point de raiſons d'aimer dans les choſes créées, qui ne ſe trouvent infiniment plus grandes en toute maniere dans le bien ſouverain & infini. Delà vient qu'il n'y a que ce ſeul amour infini toûjours brûlant dans le cœur de Dieu, qui puiſſe ſatisfaire pleinement ſa bonté immenſe. Tout autre amour eſt infiniment au deſſous de celui que merite cette bonté & cette beauté ineffable du Seigneur. Ainſi vous voyez que ces lieux ſont comme les ſources d'où ſe tirent les raiſons & les motifs de charité, qui ſervent à échauffer les cœurs des hommes les plus glacez, & à les animer & les porter à un ardent & ſincere amour envers Dieu.

Le Prédicateur donc, suivant cet exemple, pourra tres-bien, soit par l'étude & la meditation, soit par la lecture des saints Livres, de l'Ecriture & des Peres de l'Eglise, trouver des raisons & des moyens propres & avantageux pour préparer les esprits de ses Auditeurs aux mouvemens & aux impressions qu'il desirera de leur donner pour leur salut. Mais qu'il s'applique sur tout & qu'il s'étudie à les porter fortement à l'horreur & à la haine du peché, & à la crainte de la justice divine. Or ce qui sert le plus à frapper vivement les esprits de cette crainte salutaire, est la multitude des divers pechez où l'on tombe, l'état de la vie toûjours incertain, l'inévitable necessité de la mort, la profondeur impenetrable des jugemens de Dieu, la terrible pensée de ce compte qu'il faut necessairement lui rendre de toute nôtre vie, la redoutable severité du dernier jugement, l'extrême cruauté, & tout ensemble l'éternité effroyable des supplices de l'Enfer, & les autres semblables considerations de cette derniere fin.

Ce sentiment de crainte est sans doute tres-utile & tres-propre pour ébranler & briser même les cœurs endurcis. Car les hommes s'aiment naturellement beaucoup eux-mêmes, encore qu'ils soient sans amour pour Dieu ; cet amour propre, dont ils ne sont que trop remplis, fait qu'ils ont toûjours assez d'horreur de tout ce qu'ils connoissent être plus capable de les perdre. De-là vient que commençant d'ordinaire leur conversion par une crainte servile, qui leur fait détester le peché, par la seule apprehension des châtimens dont ils sont menacez, ils ne laissent pas d'arriver peu à peu à cet

amour chaste des vrais enfans, qui enferme toûjours une crainte respectueuse pour leur pere.

C'est pourquoi le Prédicateur qui desire ardemment le salut des ames, doit travailler souvent à inspirer avec force ces sentimens aux hommes, & particulierement à exaggerer autant qu'il lui est possible, & à leur mettre comme devant les yeux par ses expressions, la rigueur effroyable & l'éternité des peines de l'Enfer. Quelque effort d'esprit & d'éloquence qu'il fasse pour les amplifier, tout ce qu'il en dira sera toûjours presqu'infiniment au dessous de ce que demande la grandeur ineffable de ces peines. Toute la force de l'art, tous les tours, & toute l'addresse de l'éloquence sont incapables d'y atteindre. Ainsi bien loin de les pouvoir representer plus grandes, qu'elles ne sont en effet, par la force des paroles & des expressions, il n'approchera jamais en aucune maniere de leur veritable grandeur. Mais encore que ce qu'on en dit soit beaucoup moindre, cela ne laisse pas d'avoir la force de toucher & d'émouvoir même les cœurs des hommes les plus durs & les plus insensibles. Et pour cela il faut que le Prédicateur ait un bon recueil de passages & de pensées toutes recherchées & préméditées, pour exciter ces sortes de sentimens dans les esprits, & pour les porter ensuite à l'admiration & à l'étonnement de ce que l'on voit tant de Chrétiens, qui étant persuadez de toutes ces veritez par la certitude de la Foi, ne vivent pas neanmoins autrement que s'ils ne les consideroient en effet, que comme des fables impertinentes & semblables aux contes que des vieilles fem-

mes font aux enfans. Lors donc que nous avons trouvé des raiſons & des argumens propres pour produire dans les eſprits ces ſortes de mouvemens & d'impreſſions, nous y devons joindre les moyens qui ſervent à les amplifier, & enſuite les confirmer par des exemples, & des comparaiſons, par des reſſemblances, & des differences, & par des témoignages de l'Ecriture & des ſaints Peres.

De la Pitié, ou de la Compaſſion.

Il eſt neceſſaire dans les cauſes & dans les jugemens du Barreau, que celui qui eſt chargé de la deffenſe, tâche par la voie des plaintes, de toucher les Juges & ceux qui l'écoûtent, & de les porter à la compaſſion pour ſa Partie. Mais dans l'exercice de la Prédication, il arrive rarement des occaſions où l'on ſe doive propoſer d'exciter cette ſorte de ſentiment dans les Auditeurs. Il s'en trouve neanmoins quelquefois, comme lorſqu'il s'agit de parler de la Paſſion & de la Mort de nôtre Seigneur J. C. ou d'expliquer les extrêmes douleurs de la tres-ſainte Vierge, ſoit lorſqu'elle fut reduite de fuïr en Egypte avec Jeſus nouveau né, pour le ſauver de la fureur d'Herode; ou lorſque l'ayant perdu, elle quitta tout pour le chercher durant trois jours; ou bien enfin, ce qui eſt ſans comparaiſon plus pitoyable, lorſqu'elle le vit ſouffrir & mourir honteuſement ſur la Croix, & qu'il fut enſeveli & mis dans le tombeau. Ce même ſentiment de pitié s'excite auſſi fort à propos dans les diſcours, où l'on traite des combats & des tourmens des Saints Martyrs.

Mais

Mais encore qu'il ne se presente que rarement dans la Prédication, des sujets qui demandent ce mouvement de compassion dans les Auditeurs, nous ne laisserons pas d'inserer en cet endroit, ce que les plus excellens Maîtres de l'éloquence en ont enseigné, comme étant tres-digne d'être lû avec attention; afin que le Prédicateur habile & intelligent, en puisse choisir ce qui lui semblera plus avantageux au dessein qu'il s'est proposé. Voici donc ce que Ciceron, le plus excellent des Orateurs Romains, nous en apprend en peu de paroles:

« La plainte est, dit-il, un discours qui tend à la compassion. Il faut donc premierement, que l'Orateur y prépare les esprits de ceux qui l'écoutent; afin qu'étant attendris par la plainte, ils en reçoivent plus facilement les impressions. Ce qui se doit faire par les considerations qui se tirent des lieux communs, qui servent à montrer l'aveugle cruauté de la fortune, qui n'épargne personne, & la propre foiblesse des hommes. Car ces considerations étant bien touchées, & exprimées avec le poids & la gravité des sentences, seront tres-efficaces pour fléchir & abbatre l'esprit des hommes, & pour les disposer à la pitié, en leur faisant voir leur propre misere dans celle d'autrui.

Aprés cela, le premier lieu de la compassion est de montrer, à l'égard des personnes sur qui on la veut atrirer, dans quels biens & quels avantages ils ont été; & dans quels maux ils sont maintenant tombez, ou prêts à tomber. Le second, qui se rapporte à trois temps, est lorsqu'on represente les maux qu'ils ont soufferts, ceux qu'ils souffrent, & qu'ils auront encore à souffrir. Le troisiéme consiste à déplorer en particulier chaque

» partie ou circonstance fâcheuse d'un malheur ou
» d'une perte pitoyable, comme de la mort d'un
» fils, où l'on regrette les enjouëmens de son en-
» fance, l'amour, l'esperance & la consolation qu'on
» mettoit en lui, & les tendres soins de son éduca-
» tion perdus; & s'il y a d'autres semblables choses,
» on les pourra toucher de même dans la plainte.
» Le quatriéme est, lorsqu'on produit & que l'on
» expose les choses douteuses, basses, deshonnêtes
» & injurieuses à leur âge, à leur naissance, à leur
» ancienne dignité & à leur merite, qu'ils ont souf-
» fertes, ou qu'ils sont sur le point de souffrir. Le
» cinquiéme est de mettre l'un aprés l'autre devant
» les yeux de chacun, tous les maux & toutes les
» suites fâcheuses de leur état; ensorte que celui
» qui écoute, s'imagine les voir, en soit touché,
» & porté à la compassion, non seulement par les
» paroles, mais par la chose-même, comme si elle
» étoit presente devant lui. Le sixiéme est, lors-
» qu'on fait voir qu'une personne est malheureu-
» sement traversée contre toute attente; comme
» quand il ne lui vient que du mal, du même en-
» droit dont elle attendoit du bien; & qu'ainsi elle
» est reduite dans la derniere misere. Le septiéme
» est, lorsque nous prions & conjurons ceux qui
» nous écoutent, de se souvenir en nous voyant, de
» leurs enfans, de leurs parens, & de toutes les
» personnes qui leur sont cheres, & d'apprehender
Arist. Rhet. l. 2. ch. 8. pour eux une disgrace pareille; *car tout ce que nous craignons qu'il ne nous arrive, est ce qui nous*
» *donne plus de compassion, quand il arrive à d'au-*
» *tres.* Le huitiéme, lorsqu'on se plaint qu'on n'a
» pas fait ce qu'il falloit, ou qu'on a fait ce qu'il ne
« falloit pas, en cette maniere: Je ne me suis point
» trouvé à sa mort; je ne l'ai point vû alors; je n'ai

point entendu ſes dernieres paroles, ni reçû ſes « derniers ſoûpirs : Il eſt mort entre les mains de ſes « ennemis, dans une terre étrangere, où il eſt de- « meuré honteuſement expoſé aux bêtes ſans ſépul- « ture, &c. Il a été privé de ce devoir commun, « qui ſe rend aux plus miſerables. Le neuviéme, « lorſque le diſcours s'adreſſe à des choſes muettes « & inanimées, ou ſans raiſon, comme à un che- « val, à une maiſon, à un vêtement ; afin d'émou- « voir plus fortement les eſprits de ceux qui nous « écoutent, & qui aimoient la perſonne dont on « déplore l'état. Le dixiéme conſiſte à repreſenter « l'indigence, la foibleſſe & l'abandonnement où « elle eſt reduite. Le onziéme eſt, lorſque l'on re- « commande ou que l'on confie le ſoin de la ſepul- « ture de ſes enfans, de ſes parens, ou de ſon pro- « pre corps, ou de quelque autre choſe de cette na- « ture. Le douziéme, lorſqu'on déplore quelque « dure & fâcheuſe ſéparation ; comme ſi on vous « arrachoit d'entre les bras de vôtre pere, ou de « vôtre fils, & de la compagnie de vos parens & de « vos proches, ou de quelque ami avec lequel vous « auriez accoûtumé de vivre agréablement. Le « treiziéme eſt de ſe plaindre avec indignation de « ce qu'on eſt maltraité par ceux-mêmes de qui on « ne doit rien moins attendre ; comme par nos pro- « ches, par nos amis, par ceux à qui nous avons fait « du bien, ou en qui nous croyions trouver de l'ap- « pui ; ou par des perſonnes de qui il eſt indigne de « recevoir le moindre mépris ; comme par nos en- « fans-mêmes, par nos domeſtiques, par des cliens « & des gens ſous nôtre protection. Le quatorzié- « me, qui s'employe par forme de ſupplication, eſt « lorſque l'on prie & que l'on conjure ceux devant « qui on parle, mais d'une maniere humble & preſ- «

» ſante, de ſe laiſſer fléchir, & de ſe porter à la
» compaſſion. Le quinziéme eſt quand nous decla-
» rons, que ce n'eſt point nôtre ſort que nous dé-
» plorons, mais le ſort de ceux qui nous doivent être
» chers. Le ſeiziéme eſt de montrer que l'on a ve-
» ritablement l'eſprit doux & compatiſſant; mais
» de faire paroître neanmoins qu'on l'a auſſi vraie-
» ment grand, élevé, ferme & conſtant au milieu
» de l'affliction, & témoigner qu'on l'aura toûjours
» dans la même ſituation, quoi qu'il puiſſe arriver.
» Car cette vertu & cette haute conſtance que l'on
» témoigne au milieu de ſes malheurs, a ſouvent
» plus d'effet pour émouvoir & exciter la compaſ-
» ſion, que le rabaiſſement le plus humble de la
» priere & des ſupplications. Mais lorſqu'on a émû
» & touché les eſprits, il ne faut pas s'arrrêter da-
» vantage à la plainte; car, comme a tres-bien dit
» le Rheteur Apollonius, rien ne ſe ſéche plûtôt
» que les larmes.

Chapitre XIV.

Des figures de diction qui ſervent à émouvoir les paſſions.

Ce que nous avons dit juſqu'ici du mouve-ment des paſſions, regarde plus la maniere de trouver les choſes qui ſervent à les exciter, que celle de les énoncer avec adreſſe, & comme il faut pour cet effet. C'eſt pourquoi il m'a ſemblé à propos d'y ajouter maintenant certaines figures d'élocution ou de paroles, qui ont pour cela-même une force & une vertu toute particuliere. Lors donc que l'on a amplifié ou prouvé quelque

chose remarquable, & que les esprits commencent à être émûs par la grandeur de la chose-même, il faut les exciter encore par des figures propres à leur donner du mouvement, entre lesquelles la premiere & la plus en usage, est *l'exclamation*. Telle est celle-ci, que l'ardente charité de l'Apôtre a poussé du fond de son cœur: *O Galates insensez! qui vous a ensorcelez, pour vous rendre ainsi rebelles à la verité?* Il n'est pas toûjours necessaire que l'exclamation commence par l'interjection ô! En toute occasion & en quelque maniere que la passion, le desir, l'affection du cœur éclate en paroles, c'est une exclamation; comme quand Moïse dit dans l'ardeur impetueuse de son zele: *Race pervertie & toute corrompuë, est-ce ainsi que vous témoignez vôtre reconnoissance envers le Seigneur? Peuple fou & insensé, n'est ce pas lui qui est vôtre pere? &c.* Il pouvoit dire: O race, &c. comme le Seigneur dans l'Evangile: *O race incredule & dépravée! jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous souffrirai-je?* Et cette autre parole du même Sauveur, qui marque sa douleur: *Malheur au monde, à cause de ses scandales*, est encore une exclamation. Galat. 3.

Mais la plus forte & la plus vehemente est l'exclamation continuée, ou qui en contient plusieurs. Telle est celle de S. Gregoire de Nazianze, dans l'Oraison funebre de sainte Gorgonie sa sœur, où il releve les vertus éminentes de cette sainte femme, & particulierement son ardeur & son assiduité à veiller dans les prieres & la psalmodie de la nuit; car aprés avoir fait une exacte peinture de la ferveur & de l'excellence de sa pieté, il s'écrie en cette maniere: O nuits toûjours passées sans « sommeil! ô sacrées fonctions de la divine psalmo- «

» die, toûjours exercées jusques dans le jour. O
» Pseaumes & Cantiques de David, toûjours trop
» courts pour les saintes ames ! O continuelles pro-
» sternations du tendre corps d'une femme si déli-
» cate, toûjours exercé dans la derniere rigueur des
» austeritez & des mortifications, au dessûs de la na-
» ture & des forces de son sexe ! O ruisseaux & fon-
» taines de *larmes*, qu'elle a si souvent semées & ré-
» panduës *dans l'affliction & la tristesse* sainte de son
» cœur, afin de produire une moisson abondante
» dans la joïe ! O cris poussez durant la nuit, qui
» percez les nuës, & allez jusqu'à Dieu ! O ferveur
» d'esprit ! ardent amour des prieres, qui ne crai-
» gnez ni les chiens qui vont de nuit, ni la pluïe, ni
» le tonnerre, ni la grêle, ni les esprits de tenebres,
» ni rien de ce qui effraye durant la nuit ! O nature
» admirable d'une femme, qui dans le commun com-
» bat du salut, avez glorieusement surpassé la for-
» ce & la nature des hommes, & fait voir qu'il n'y a
» point de difference de sexe dans les ames, &
» qu'elle n'est que dans les corps seuls !

L'exclamation est encore beaucoup plus vive & plus animée, lorsqu'elle est jointe avec *l'apostrophe*, & que l'esprit excité par la grandeur de la chose, adresse son discours à des choses muettes & sans raison. Telle est celle-ci : *O Cieux fremissez* (*Jerem. 2. 12.*) *d'étonnement, pleurez portes du Ciel, & soyez inconsolables !* Et cette autre, qui précede l'exposition-même du sujet, ce qui est rare, & qui arrive neanmoins : (*Isai. 1. 2.*) *Cieux écoutez, & toi, terre, prête l'oreille ; car c'est le Seigneur qui a parlé.* En voici une autre, que la grandeur du desir seul pousse & exprime, & qui pour être moins vive, n'en a pas moins de force & de majesté : (*Isai. 45. 8.*) *Cieux envoyez d'enhaut vôtre rosée, & que les nuës fassent descen-*

dre le juste comme une pluie ; Que la terre s'ouvre, & qu'elle germe le Sauveur ! On voit bien que cette voix est poussée par un tres-ardent desir du salut du monde. Mais cette autre qui suit, l'est par un tres-pressant sentiment de reconnoissance & de joye : *Cieux loüez le Seigneur, parce qu'il a fait misericorde. Terre soyez dans un tressaillement de joye, depuis un bout jusqu'à l'autre. Montagnes, forests avec tous vos arbres, faites retentir les loüanges du Seigneur, parce qu'il a racheté Jacob, & établi sa gloire dans Israël.* Et saint Jerôme dans l'Epitaphe de Nepotien, qu'il adresse au saint Evêque Heliodore, apostrophe de même la mort par cette exclamation : O mort, qui arrache impitoyablement les freres d'avec les freres ; cruelle qui separe ceux que l'amour a unis entr'eux ! &c. *Isai. 45.*

Il y a une figure contraire à celle-ci, par laquelle nous ne parlons pas aux choses muettes & inanimées ; mais nous leur attribuons la parole-même, & des sentimens humains ; ce qui étant tres-vif & tres-vehement, est aussi tres-frequent dans l'Ecriture sainte. Tel est cet endroit : *Les fleuves fraperont des mains, comme aussi les montagnes tressailliront de joye à la presence du Seigneur, &c.* Et celui-ci : *Que les Cieux se réjoüissent, & que la Terre tressaille de joye ; que la mer avec ce qui la remplit en soit toute émûë : Les campagnes ressentiront cette joye, aussi-bien que tout ce qu'elles contiennent. Tous les arbres des forests tressailliront alors par la presence du Seigneur à cause qu'il vient, &c.* Et cet autre encore : *La misericorde & la verité se sont rencontrées ; la justice & la paix se sont donné le baiser.* *Ps. 97. & Ps. 95.* *Ps. 84.*

La figure qui approche le plus des précedentes est l'hyperbole, appellée en Latin *superlatio*, sur-

élevation; l'usage en est aussi fort ordinaire dans les Livres sacrez. Elle éleve les choses au dessus de leur fin, mais non pas d'une maniere extraordinaire. Telle est cette maniere si vive dont le Prophete parle des effets de la colere du Seigneur: *Il a tonné*, dit-il, *du haut du Ciel: le Tres-*
Ps. 17. 15. & seq. *haut a fait entendre sa voix, & il a fait tomber de la grêle & des charbons de feu. Et il a tiré des fléches contr'eux, & il les a dissipez; il a fait briller par tout ses éclairs; & il les a tous troublez & renversez. Les sources des eaux ont paru, & les fondemens du vaste corps de la terre ont été découverts.* On est frappé necessairement de la grandeur & de la majesté de Dieu, en entendant ces effrayans effets du souffle impetueux de sa colere; & c'est aussi le dessein du Prophete, de nous la representer le plus fortement qu'il lui est possible par cette sorte de figure. Et le Seigneur s'en sert de même
Isai. 13. dans Isaïe: *J'ébranlerai*, dit-il, *le Ciel-même, & la terre sortira de sa place, à cause de l'indignation du Seigneur des armées, & du jour de sa colere. &c.* Saint Jerôme expliquant cet endroit, dit que c'est une surélevation, ou une hyperbole, par laquelle le saint Prophete exaggere la violence impetueuse & redoutable de la colere de Dieu contre les impies. Voici encore un autre endroit du même Prophete, qui paroît tout semblable: *Je me suis*
Isai. 42. *tû jusqu'à cette heure, je suis demeuré dans le silence, j'ai été dans la retenuë; mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement. Je détruirai tout, j'abîmerai tout: je deserterai les montagnes & les colines, j'en ferai mourir jusqu'aux moindres herbes. Je tarirai les fleuves, & les changerai en isles, & je sécherai tous les étangs, &c.* Ces paroles nous in-

ſinuënt & font voir la grandeur terrible de la colere de Dieu, à l'égard de ceux qui abuſent de ſa douceur & de ſa patience.

L'*Interrogation* bien ſoûtenuë & repetée a auſſi de la force & de la vivacité, & ſert beaucoup, non ſeulement pour exciter le mouvement des eſprits, mais auſſi pour diverſifier agreablement le diſcours; ſur tout quand pluſieurs interrogations diſtinguées par articles, & ſeparées en divers membres, coulent de ſuite dans un même fil de paroles; car alors cette figure eſt beaucoup plus vive & plus éloquente, comme dans cet endroit de ſaint Paul: *Ne ſuis-je pas libre? ne ſuis-je pas Apôtre? N'ai-je pas vû Jeſus-Chriſt nôtre Seigneur? N'êtes-vous pas vous-mêmes mon ouvrage en nôtre Seigneur? N'avons-nous pas le pouvoir de manger & de boire aux dépens de ceux à qui nous prêchons? Serions-nous donc ſeuls Barnabé & moi, qui n'aurions pas le pouvoir de vivre de l'Evangile, ſans travailler de nos mains? Qui eſt celui qui aille à la guerre à ſes dépens? Qui eſt celui qui plante une vigne, & qui n'en mange point de fruit? ou qui eſt le Paſteur qui ne mange point du lait du troupeau? Ce que je dis n'eſt-il appuyé que de la coûtume des hommes? n'eſt-ce pas la Loi-même qui le dit? &c.* 1. Cor. 9.

On peut de même, aprés avoir bien repreſenté la laideur & la difformité du peché mortel, preſſer ceux qui ne veulent faire nul effort pour ſortir d'un ſi funeſte & ſi dangereux état, & leur inſpirer de la terreur par cette ſorte d'interrogations: Juſqu'à quand, ô malheureux, abuſerez-vous de la patience & de la bonté de vôtre Dieu? Combien de temps demeurerez-vous dans ce pernicieux & tres-funeſte état? L'effroyable danger où vous êtes à tout moment d'être perdus pour ja-

mais ne vous touchera-t-il donc point ? Ne craindrez-vous donc point l'inévitable necessité de la mort, qui peut vous surprendre à toute heure ; ni la severité du jugement de Dieu, ni ce compte si redoutable qu'il faut lui rendre, ni les éternels supplices de l'Enfer ? Tout cela ne vous fera-t-il pas au moins rentrer un peu en vous-mêmes ? Demeurerez-vous insensibles à tant de bienfaits de Dieu, qui vous invitent à son amour ? La Croix de Jesus-Christ, les clous, la lance, les soufflets, les crachats, les liens, les insultes & les sanglantes dérisions, la flagellation, & tant d'autres cruautez, jointes à la mort honteuse qu'il a soufferte pour l'amour de vous, ne feront-elles point d'impression sur vôtre cœur rebelle & endurci ? Quelle est donc la dureté de ce cœur, qui ne peut être émû ni ébranlé par des secousses si puissantes, ni abbatu par tant de foudroyantes machines ? Comment peut-on boire & manger, ou dormir en repos dans un état, où si une mort imprévûë nous surprend, comme il n'arrive que trop souvent, elle nous entraîne tout d'un coup dans l'abîme des supplices éternels ? Peut-on dire qu'il y ait du sens ou de la raison en ceux qui osent dormir toutes les nuits dans le peché, qui demeurent sans trouble & sans inquietude dans l'aversion & l'inimitié de Dieu, sans la vertu & le secours duquel, nous ne pouvons pas même respirer ? Qui ne reconnoîtroit ici les forces & la puissante malignité du Démon, qui aveugle si miserablement les hommes, & les tient liez comme avec des chaînes de diamant, dans les tenebres du peché, qui selon la remarque de saint Augustin, sont une anticipation de celles de l'Enfer ?

In Ps. 6.

La Supplication, *obsecratio*, par laquelle nous prions & conjurons avec beaucoup d'instance les Auditeurs de quelque chose, vient toujours fort à propos aprés qu'on a prouvé ou amplifié le fait. Ainsi S. Paul ayant dit de Dieu, que tout vient de lui, que tout est pour lui, il ajoûte en suite; *Je vous conjure donc, mes freres, par la misericorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, & agréable à ses yeux, &c.* Et encore: *Moi-même Paul qui vous parle, je vous conjure par la douceur & la modestie de Jesus-Christ, &c.* Et dans son Epître aux Ephesiens: *Je vous conjure donc, moi qui suis dans les liens, de vous conduire d'une maniere qui soit digne, &c.* Ainsi S. Chrysostome aprés s'être fortement élevé contre ceux qui entretenoient chez eux des sœurs adoptives, finit & conclud son discours par cette supplication : Je vous « prie donc, & vous conjure tous, jusqu'à me prosterner à vos pieds, de vous laisser persuader, d'entrer « dans de si justes sentimens, & de sortir de l'enyvrement où vous êtes: Je vous conjure, dis-je, de profiter des avis que je vous donne pour vous retirer « d'un si honteux esclavage, de faire un meilleur « usage de vôtre raison, & de l'honneur que Dieu « vous a fait: profitez des conseils que S. Paul vous « donne, *ne vous rendez pas esclaves des hommes :* « Brisez ces liens honteux qui vous attachent à des » femmes, qui seroient la cause de vôtre perte. «

Rom. 12.
2. Cor. 10.
Ephes. 4.

Les Prédicateurs se doivent donc servir tres-souvent de cette figure, comme ayant une tres-grande force pour émouvoir & gagner les esprits, sur tout lorsqu'elle est comme produite par des entrailles de charité. Il y a presentement en Espagne un Prédicateur fameux par la sainteté de sa vie, aussi bien que par sa doctrine & par son élo-

quence extraordinaire, entre les loüanges duquel on rapporte particulierement celle-ci, qu'il se sert d'ordinaire tres-souvent de cette supplication : Je vous conjure, mes freres, par l'amour de Dieu, de ne vous plus laisser aller au peché. Ce qu'il prononce d'un air & avec un ton de voix, qui fait assez voir, qu'il est lui-même rempli & animé de l'ardeur de cette charité, dont il a coûtume d'animer fortement ceux qui l'écoutent.

L'adjuration, qui est une pressante instance que l'on fait aux Auditeurs en les prenant à serment, ou à témoin de ce que l'on dit, est fort approchante de la suplication, & a encore plus de force. Il en paroît une espece renfermée dans ces paroles de saint Paul : *Je vous conjure donc devant Dieu & devant le Seigneur Jesus-Christ, qui jugera les vivans & les morts dans son avenement glorieux, & dans l'établissement de son regne, d'annoncer la parole, &c.*

2. *Tim.* 4.

Le tres-pieux & tres-sçavant Pere Titelman dans ce qu'il a écrit du Ciel, & du bas monde, aprés avoir expliqué, selon le sentiment de Ptolemée & des plus habiles Astronomes, la grandeur de divers Astres, & montré qu'il y en avoit plusieurs qui étoient les uns trente-cinq fois, les autres septante, d'autres encore quatre-vingt-dix fois, & d'autres enfin cent sept fois plus grands que toute la terre ; dans le profond étonnement où le jette la consideration de cette verité, il s'écrie en cette maniere : Je vous conjure, Lecteur, qui que vous soyez, de considerer avec un esprit sincere & vraîment Chrêtien, ce qui vient d'être dit, & de reconnoître par là, combien est miserable le sort des hommes, qui pour de tres-petits fonds de cette terre, perdent la grandeur

immense du Royaume du Ciel. Considerez, dis-je, «
combien sont malheureux, & mal-avisez, tous «
ceux qui s'entre-querellent & se font la guerre, «
qui se trompent les uns les autres, & qui violent «
tous les droits & divins & humains, pour ces sortes «
de choses. Car quand même quelqu'un acquer- «
roit l'Empire de toute la terre, ce qui n'est jamais «
arrivé à aucun des mortels, que remporteroit-il de «
sa conquête, & qu'auroit-il autre chose en sa puis- «
sance, qu'un point? Il auroit son Empire dans un «
atôme. Que pretendent donc & que cherchent en «
ce monde ceux qui sont en different, qui s'agitent «
& se tourmentent pour un peu de terre, comme «
pour un petit champ, ou fonds d'heritage, pour «
une maison, ou une métairie, sinon de posseder »
une petite portion de ce point, c'est à dire, une «
tres-petite partie de toute la terre? O soins vraî-
ment vains & inutiles des hommes! O aveugle-
ment étrange de leurs cœurs! Apprenez, malheu-
reux, pour combien peu de chose vous perdez un
trésor tres-grand & inestimable; & quel ample &
magnifique Palais vous abandonnez, pour un pe-
tit nid de fourmis, quand vous preferez l'herita-
ge de la Terre, à celui du Ciel.

Le souhait, *Optatio*, exprime & découvre l'ar-
deur du desir du cœur, comme cet endroit du
Deuteronome: *Que ce peuple n'a-t-il un peu de* Deuter. 32.
sens & de lumiere, que n'a-t-il un peu de sagesse &
d'intelligence pour comprendre ma conduite? Et Ps. 54.
cet autre du Prophete Roy: *Qui me donnera*
des aîles comme à la colombe, afin que je puisse
m'envoler & me reposer. Et celui-ci encore: *Jus-*
qu'à quand, Seigneur, les pecheurs; jusqu'à quand Ps. 93.
se glorifieront-ils avec insolence? Le Seigneur mê-
me parlant aux enfans d'Israël, qui lui promet-

Deuter. 5. toient toute obéïssance, dit à Moïse : *Tout ce que ce peuple a dit, est bien.* O qui leur donneroit l'esprit & le cœur pour me connoître, & pour garder en tout temps mes ordonnances, afin qu'ils soient heureux pour jamais, eux & leurs enfans aprés eux ! Et le saint homme Job : *Qui me pourra procurer cette grace, que vous me mettiez à couvert, & que vous me cachiez dans l'enfer ! &c.* Et encore : *Qui m'accordera que mes paroles soient écrites : Qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre ? Quelles soient gravées sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur une pierre avec le ciseau ?* Et le Prophete Jeremie indigné de se voir le témoin des pechez & de la perte du peuple de Dieu, en exprime sa douleur par ce souhait ; *Qui me fera trouver une cabane de voyageurs, afin que j'abandonne ce peuple, & que je me retire du milieu d'eux ? car ils sont tous des adulteres, c'est une troupe de violateurs de la Loy.*

Job. 14.

Job. 19.

Jerem. 9.

L'Imprécation au contraire marque l'éloignement & l'aversion que l'on a pour quelque chose, comme celui de Didon dans Virgile :

Sed mihi vel Tellus optam , prius ima dehiscat, &c.

Mais que plûtôt la terre s'entr'ouvre sous mes pas.

L'usage de cette figure est assez frequent dans l'Ecriture sainte : *Que le jour auquel je suis né perisse,* s'écrie le bien-heureux Job, *& la nuit en laquelle il a été dit : un homme est conçû.* Et le Prophete Osée : *Que sa main perisse*, dit-il, *parce qu'elle a changé en amertume la douceur de son Dieu !* Et David dans ses Pseaumes parlant en la personne de Jesus-Christ, de ses persecuteurs : *Que leur table soit*, dit-il, *devant eux comme un filet*, où

Job. 3.

Osee 14.

ils soient pris; *Qu'elle leur soit une juste punition, & une pierre de scandale!* Les Livres des Prophetes & les Pseaumes sont pleins de ces imprécations; qu'il faut neanmoins considerer, non comme des souhaits, mais comme des prédictions des maux & des ruines qui doivent arriver; parce que c'est la coûtume des saints Prophetes d'expliquer en forme de souhait, ce qui n'est qu'une prédiction de l'avenir. Nous pouvons user de cette figure, lorsque pour exaggerer la cruauté des peines de l'Enfer, & la redoutable severité du dernier Jugement, nous les exprimons par les paroles d'imprécations des damnez mêmes, par lesquelles ils maudissent & le jour qu'ils sont nez, & leurs parens, & tous ceux qui ont été chargez du soin de les nourrir, de les élever, & de les conduire, & font éclatter leur rage contr'eux-mêmes. Ps. 68. 27.

L'Admiration se peut aussi tres-bien mettre au nombre des figures qui servent à faire impression dans les esprits; & l'usage en est aussi tres-ordinaire dans l'Ecriture. Tels sont ces endroits de Jeremie: *Comment cette Ville si pleine de peuple est-elle maintenant si desolée & si solitaire?.. Comment le Seigneur a-t-il couvert de tenebres, dans sa fureur, la fille de Sion? Comment l'or s'est-il obscurci, comment a-t-il changé sa couleur qui étoit si belle:* &c. *Comment es-tu tombé du Ciel, Lucifer*, dit aussi le Prophete Isaye, *comment es-tu tombé, toi qui paroissois si brillant au point du jour? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappois de playes les Nations?* Et le Psalmiste: *Pourquoi, ô mer, vous en êtes-vous enfuye? Et vous, ô Jourdain, pourquoi êtes-vous retourné en arriere? Pourquoi montagnes avez-vous sauté comme des beliers? & vous collines, comme les agneaux des brebis?* Mais il y a

Thren. 1. 2. 4.

Isay. 14. 12.

Ps. 113.

ici une double figure, l'apostrophe étant jointe à l'admiration qui en est une veritable ; ce qui paroît en ce que si l'on disoit simplement, par exemple : *Cette Ville pleine de peuple est maintenant solitaire & desolée*, cela auroit bien moins de grace & de vivacité, qu'étant exprimé par l'admiration que le Prophete y a jointe.

Il y a d'autres figures qui servent encore beaucoup pour animer & amplifier les choses; comme la repetition, la conversion, la cōplexion, l'interpretation, & quelques autres, que nous expliquerons en leur lieu, en traitant des figures de paroles. Car nous avons voulu toucher ici seulement comme en passant, celles qui sont manifestement vives & pathetiques, ou affectives. Si quelqu'un ne veut pas les mettre au rang des figures, je ne m'en soucierai pas beaucoup, pourvû qu'on en comprenne bien la force & la nature. Voilà ce que nous avons jugé à propos de dire de la methode ou maniere d'amplifier dans ce troisiéme Livre. Cependant
Au Ch. 3. comme il a été avancé au commencement du second, que tout discours se reduit à trois genres, qui sont le raisonnement ou la preuve, l'amplification, & l'exposition, & que nous en avons déja expliqué les deux premiers; il reste maintenant à parler encore du troisiéme, je veux dire de l'exposition. C'est aussi ce que nous ferons dans le Livre suivant, lorsque nous traiterons de la narration, & du genre de discours appellé *Didascalicum*, scholastique, doctoral, ou Dialectique, qui a pour fin d'instruire & d'éclaircir l'esprit. Car on peut toujours exposer quelque sujet en l'une & en l'autre maniere, ou en faisant le récit de quelque fait ; ou en expliquant à fond quelque chose d'obscur & de caché.



LA RHETORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

LIVRE QUATRIE'ME.

Où l'on explique tous les divers genres de Sermons en particulier.

Avec l'ordre & la disposition qu'on doit garder en chacun.

CHAPITRE PREMIER.

Des six principales parties du discours Oratoire.



NOUS avons traité jusqu'ici des regles & des preceptes communs de l'Invention, qui regardent toutes sortes de Sermons en général. L'ordre veut maintenant que nous descendions dans le détail, & que nous expli-

quions en particulier, ce qui eſt propre à chaque ſorte de Sermons, & ce que le Prédicateur ajoûte de plus que l'Orateur dans ſes diſcours; mais il faut pour cela remarquer ce que nous avons déja dit, ſuivant le ſentiment d'Ariſtote & de Ciceron, que l'art de Rhetorique a pour matiere trois genres de cauſes; le judiciaire, le déliberatif, & le demonſtratif: & que chacun de ces trois genres a ſous ſoi deux parties; ſçavoir le genre judiciaire, l'accuſation & la défenſe; le déliberatif, la perſuaſion & la diſſuaſion; & le demonſtratif, la loüange & & le blâme.

Au Liv. 2. Chap. 1.

On y a encore ajoûté le genre dialectique, ou Doctoral, afin de ne pas borner l'objet de cet Art, aux ſeules propoſitions particulieres & determinées; mais de l'étendre auſſi aux univerſelles & indefinies, & à toutes ſortes de ſujets, dont on peut traiter dans le diſcours. Ce dernier genre comprend donc, non-ſeulement les theſes ou propoſitions indefinies & univerſelles; mais les lieux communs & ſimples & compoſez, pour l'uſage deſquels l'Orateur ſuit la methode des Dialecticiens: c'eſt auſſi la methode que Ciceron a ſuivie dans ſes Offices. S. Thomas & les autres Docteurs en Theologie, n'en uſent point autrement dans leurs diſcours, ou traitez de Dieu, des Anges, de l'Ame, de la Foi, de l'Eſperance, de la Charité & des autres vertus, dont ils expliquent toûjours la nature, le genre, les eſpeces, les parties, les cauſes, les effets, &c. Ce genre a pour fin la ſcience, c'eſt-à-dire, d'enſeigner, d'inſtruire & d'éclairer; il faut néanmoins que le Prédicateur ait ſoin que tout tende & ſe raporte au regle-

ment de la vie & des mœurs de ceux qui l'écoutent.

Mais de ces quatre genres, nous laiſſerons le premier, qui eſt le judiciaire, comme peu propre à nôtre deſſein, ainſi qu'il a déja été dit cy-devant; & nous expliquerons les trois autres, l'un aprés l'autre, comme y étant plus propres & plus convenables. Toutefois parce qu'il importe beaucoup pour toutes ſortes de Sermons, & ſur tout pour ceux du genre déliberatif, qui regardent plus particulierement le deſſein de tout cet ouvrage, de bien connoître les parties principales & comme les membres de chaque ſorte de diſcours; c'eſt une neceſſité avant toutes choſes, que nous en donnions ici en peu de mots une entiere explication.

Au Liv. 2. Chap. 1.

Tout diſcours pour être parfait & accompli, doit avoir ſix parties; l'exorde, la narration, la propoſition à laquelle on joint la diviſion ou le partage; la preuve, la refutation & la concluſion, ou la peroraiſon. L'Exorde eſt ce qui commence le diſcours & ſert à rendre l'eſprit des Auditeurs docile & attentif. La Narration eſt l'expoſition du détail d'une choſe ou d'une action faite, ou comme faite. La Propoſition eſt ce qui comprend & exprime le fait ou le ſujet, dont la diviſion, que l'on y joint, montre en même tems les parties de tout le diſcours. La Preuve, eſt l'expoſition des moïens ou raiſons demonſtratives du ſujet propoſé; & la refutation eſt la ſolution des lieux, ou argumens contraires. La Peroraiſon, ou la concluſion, eſt le terme ou la fin artificielle du diſcours, ou une recapitulation qui le renferme & le finit.

C'eſt la nature même, qui nous montre ces ſix parties du diſcours, & qui veut, que pour y entrer, nous commencions d'abord par nous concilier les eſprits de ceux qui nous écoutent; qu'enſuite en aïant propoſé le ſujet & établi la queſtion, nous prouvions ce que nous leur voulons perſuader; qu'aprés cela nous allions audevant & donnions la ſolution à ce qu'on y peut oppoſer, & qu'enfin aprés avoir relevé & amplifié ce qui fait pour nous, & prévenu les objections, c'eſt-à-dire, affoibli & diminué ce qui eſt contre, nous repaſſions ſommairement ſur ce qui a été prouvé au long, & donnions ainſi la derniere main à nôtre ouvrage. Le diſcours eſt donc comme un corps parfait en ſon genre, & accompli en ſes membres, lorſqu'il eſt compoſé de ces parties dans leur ordre naturel. La premiere eſt pour concilier les eſprits des Auditeurs, & la derniere pour les émouvoir. La preuve & la refutation pour les inſtruire & les convaincre des choſes qu'on leur veut perſuader, & les deux autres pour en ouvrir & préparer le chemin. Il s'agit maintenant de ſçavoir ce que demande chacune de ces parties, & quelle eſt ſa fonction & ſon propre effet. C'eſt ce que l'on verra dans les ſections ſuivantes.

SECTION I.

De l'Exorde.

CEtte premiere partie du diſcours eſt pour préparer les eſprits, & les exciter à l'attention, je veux dire, pour ſe les rendre af-

fectionnez, attentifs & dociles. Les Rheteurs enseignent pour cela divers moïens, qui se reduisent à quatre sortes, parce qu'ils se tirent tous, ou de la personne qui parle, ou de ceux qui écoutent, ou du sujet même dont il s'agit, ou de la partie adverse. Quant à ceux de cette derniere sorte, comme ils consistent à donner mauvaise opinion des adversaires, ou à aigrir les esprits contre eux, ou à les rendre odieux & méprisables, & que tout cela est tres-éloigné de l'esprit & du devoir de nôtre ministere; c'est assez que nous sçachions les moïens de rendre attentifs & dociles ceux à qui nous parlons, parce que c'est par ces mêmes moïens qu'on se les rend favorables & affectionnez.

Ce qui rend les Auditeurs attentifs, c'est de leur faire entendre qu'on a de grandes choses à leur dire, des choses nouvelles & extraordinaires, qui regardent ou les interests de l'Etat, ou leurs interests propres, ou ceux de Dieu même & de la Religion; de les prier de prêter leur attention; & de leur exposer distinctement & par nombre, les choses dont on les doit entretenir.

Et on les trouvera toûjours dociles, si on sçait bien leur representer sommairement toute la substance du sujet, & les rendre attentifs; car c'est être docile, que de vouloir bien écouter avec attention.

SECTION II.

De la Narration, & sur tout des quatre sortes qui servent à la Prédication.

LEs Rheteurs qui ont principalement inventé cet Art pour les causes & les actions du Barreau, comme il a été dit auparavant, ont mis au second rang aprés l'Exorde, la Narration, comme étant presque toûjours necessaire dans cette sorte de discours. Ce qu'ils prétendent qu'on se doit particuliement proposer dans la Narration; est de faire paroître qu'on est homme de bien, & la partie adverse au contraire, un méchant, peu sincere & porté au mal. Ainsi cette sorte de Narration est peu propre à nôtre dessein. Mais il y en a quatre autres sortes qui viennent souvent & tres-bien dans la Prédication, lesquelles il nous faut expliquer ici en peu de mots.

La premiere est, lorsque l'on rapporte pour exemple, ou pour preuve de quelque verité, des faits ou des actions tirées de l'Ecriture-Sainte, & des Vies des Saints; comme l'Histoire de Joseph, trahi & vendu par ses freres, ou celles de David, de Tobie, de Judith, d'Esther, du Prophete Jonas, & d'autres semblables, que nous inserons pour quelque utilité particuliere, dans les diverses parties de nos Sermons. Mais que personne ne se persuade qu'il soit facile à chacun de tourner élegamment & de manier avec addresse les exemples de cette nature. Car c'est principalement en cela que l'éloquence doit dominer, pour donner à la

Narration la grace & l'ornement, qui en fait la beauté ; puiſqu'il y faut emploïer & des efforts d'eſprit, & des paroles, & des expreſſions proportionnées aux perſonnes, qui rendent le diſcours comme une vive peinture de leurs mœurs ; & même de courtes deſcriptions, qui repreſentent les choſes & les mettent comme devant les yeux. Il faut auſſi un genre de diſcours, qui convienne aux choſes mêmes ; enſorte que celles qui donnent de la joie, ſoient dites gayement ; celles qui ſont grandes & ſerieuſes, avec poids & avec gravité ; celles qui ſont illuſtres & relevées, d'un ſtile poli & brillant ; & triſtement celles qui ſont triſtes & fâcheuſes.

Mais encore que les Narrations de cette ſorte ſoient toutes differentes de celles des cauſes judiciaires, elles doivent neanmoins avoir les mêmes vertus, que les Rheteurs leur attribuënt. Car ils veulent que toute Narration ſoit courte & claire & qu'il y ait de la vray-ſemblance & de l'agrément. On écoute avec plaiſir celle qui eſt courte & agréable ; on comprend aiſément celle qui eſt claire, & la vray-ſemblance fait qu'on l'approuve plûtôt & qu'on y ajoûte foi. La Narration commence preſque toûjours par quelque ſorte de préambule & finit par une maniere de peroraiſon, qui ſert comme de paſſage à la propoſition, ou diſcution du ſujet, ou de la queſtion ; ce qui ſe doit auſſi obſerver dans les autres parties, afin qu'elles ſoient toutes également liées entre elles & avec juſteſſe. Nous voyons donc par là quelles ſont les conditions que doit avoir la Narration ; mais il faut connoître encore la maniere de la faire, enſorte

qu'elles s'y rencontrent, & qu'elle les ait en effet.

La Narration aura premierement la breveté qui lui convient, si nous la commençons par où il est necessaire & à propos; si nous ne rapportons rien au commencement qui soit de la fin; si nous narrons sommairement les choses & non par parties; si nous ne les étendons point à l'extremité, mais seulement jusqu'où il est besoin & dans leurs justes bornes; si nous ne nous écartons point de ce que nous avons commencé à exposer, en passant d'une chose à une autre; si nous déduisons la suite ou l'évenement des choses, ensorte que ce qui s'est fait auparavant s'entende aussi, sans qu'il soit exprimé: comme si je dis que je suis revenu de quelque Province, on entend aussi que j'y étois allé auparavant. En un mot, il faut pour le mieux laisser à part non-seulement tout ce qui nuit ou embarasse, mais tout ce qui ne nuit, ni ne sert en rien; il faut enfin éviter de dire deux ou plusieurs fois une même chose, & prendre garde sur-tout de repeter inutilement dans la suite ce qu'on vient de di-
» re en cette maniere: Simon arriva sur le soir
» à Megare; lorsqu'il fût arrivé à Megare, il
» dressa des embûches à une fille, & aprés lui
» avoir dressé des embûches, il lui fit vio-
» lence.

La Narration aura aussi toute l'évidence & toute la clarté necessaire, si nous avons soin d'y garder exactement l'ordre des choses, & des tems dans lesquels elles sont véritablement, ou vrai-semblablement arrivées; ensorte que tout ce qui s'est fait premierement, soit

auſſi le premier raporté. Mais il faut prendre garde ici de ne rien dire de confus, rien d'embroüillé, rien de travers, rien qui ſoit obſcur, ni ambigu, ni nouveau, ni étranger, ni extraordinaïre dans les termes & dans les expreſſions; de ne rien omettre qui appartienne à la choſe, & enfin d'obſerver ce qui eſt preſcrit cy-devant pour la breveté. Car plus la Narration ſera courte, plus elle ſera claire & intelligible.

Elle ſera encore vray-ſemblable, ſi ce que l'on dit eſt conforme à la coûtume, à l'opinion des hommes, à la nature des choſes mêmes, & ſi tout s'accommode aux tems, à l'état des perſonnes, à leurs deſſeins, à la diſpoſition des lieux; enſorte qu'on ne puiſſe pas le refuter, en diſant, qu'il y a eû trop peu de tems, ou qu'il n'y a eû ni cauſe ſuffiſante, ni lieu convenable pour la choſe, dont on parle, ou que les perſonnes mêmes n'ont pû la faire, ni la ſouffrir.

Enfin la Narration a de la douceur & donne du plaiſir, quand elle contient des choſes grandes & importantes, des choſes curieuſes, extraordinaires & toutes nouvelles, auſquelles on ne s'attend point.

La ſeconde ſorte de Narration s'employe dans le diſcours, pour amplifier le ſujet qu'on s'y eſt propoſé, & ſert particulierement à relever les actions & les vertus heroïques des Saints, & à exagerer les vices & les déteſtables exemples des méchans & des impies. C'eſt auſſi par elle qu'Origene amplifie l'obéïſſance d'Abraham dans le ſacrifice de ſon fils; que S. Gregoire de Nazianze fait l'éloge de la vie & de la mort

du grand S. Cyprien ; que S. Basile releve la grandeur & la fermeté invincible du courage & de la foi de quarante soldats martyrs ; & S. Chrysostome, le glorieux triomphe de la tres-constante & inébranlable pieté des trois jeunes hommes, que Nabuchodonosor fit jetter dans la fournaise ardente. Or ce genre de Narration demande encore une plus grande force d'éloquence que le premier. Car ce sont principalement ces grandes descriptions des choses & des personnes, & tout ce que nous avons dit de l'amplification dans le livre precedent qu'on y doit employer. Rien n'est plus capable de nous aider avantageusement dans cette partie de l'éloquence, que la lecture des écrits des Saints Peres, que nous venons de citer presentement, & les exactes & diligentes remarques que nous y faisons de tout ce qui est de l'Art. Mais c'est dequoi nous traiterons plus amplement, lorsque nous expliquerons la maniere de prêcher dans le genre demonstratif, qui sert pour les Fêtes & les Panegyriques des Saints.

La troisiéme sorte de Narration, est celle qui sert à l'allegorie & aux sens mystiques & spirituels de l'Ecriture-Sainte. C'est pourquoi comme anciennement les saints Peres, & particulierement Origene, se sont tres-exactement appliquez à la recherche & à l'explication de ces sens spirituels & cachez, & que c'est même ce qui regarde les Prédicateurs plus que tous autres ; j'expliquerai ici en peu de mots, ce qu'il est important & à propos de sçavoir sur ce sujet.

SECTION III.

Des allegories & des sens mystiques.

IL faut donc sçavoir d'abord, qu'entre les sens mystiques de l'Ecriture, les uns appartiennent au reglement des mœurs, & les autres à l'explication du mystere de Jesus-Christ; qui sont deux choses; dont la premiere est appellée *Tropologie*, c'est-à-dire discours moral, & l'autre *Allegorie*, qui est une figure par laquelle on dit une chose & on en signifie une autre. Ainsi de ces deux sortes de sens spirituels, les premiers se rapportent à la doctrine des mœurs, & les autres à la doctrine de la foi de Jesus-Christ : ceux-là servent à regler la vie & la conduite des hommes, & ceux-ci à leur expliquer la grace de l'Evangile. On comprend aisément de là quelle est l'excellence de l'*Allegorie* sur la *Tropologie*; car la *Tropologie*, qui explique & fait entendre la Loi divine, instruit veritablement & éclaire l'esprit; mais l'allegorie qui nous découvre le bien-fait de la grace de Dieu, en nous mettant ainsi devant les yeux la grandeur ineffable de sa misericorde & de sa bonté, éclaire en même tems l'esprit, & enflamme la volonté du feu de son amour. Comme donc il est du devoir du Prédicateur, d'enseigner, de plaire & de toucher, qui sont, selon S. Augustin, les trois parties de l'Orateur Chrêtien, qui doit parler de telle sorte, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader; la *Tropologie* enseigne

ſeulement, & fait comprendre ; mais l'*Allegorie* en enſeignant, fait qu'on entend avec plaiſir, & qu'on entre dans les veritez qu'elle découvre. Elle plaît, dis-je, par l'excellence de la grace Evangelique, & des dons de la divine liberalité, qu'elle met comme devant les yeux ; & elle touche en même tems, lorſqu'expoſant de même la grandeur de l'amour & de la bonté ſouveraine de Dieu, elle excite & anime fortement les cœurs à la reconnoiſſance & à l'amour envers lui, à la haine du peché, & à l'eſperance du ſalut.

Mais parce que le nom d'Allegorie comprend beaucoup de choſes, qui regardent le myſtere de Jeſus-Chriſt nôtre Redempteur ; il faut conſiderer comme la plus excellente ſorte d'Allegorie, celle qui nous découvre & nous explique principalement le ſouverain & ineffable myſtere de nôtre redemption, le mérite infini de la Paſſion de nôtre Sauveur, & la force efficace & toute-puiſſante de la Grace divine, qui nous eſt donnée & acquiſe par ſon Sang. Car ces trois choſes étant bien touchées & amplifiées, raviſſent merveilleuſement les eſprits, les rempliſſent d'admiration, & les enflamment d'un ardent amour de Dieu, dans la vûë de ſa bonté, de ſa douceur, de ſa charité & de ſa tendreſſe pour les hommes. Mais nul ne peut exciter ces mouvemens ſalutaires dans les ames, par le moyen des Allegories, que celui qui a bien compris auparavant, en partie par ſon étude & par ſa doctrine, & en partie par les inſtructions ſecrettes de l'Eſprit ſaint, l'excellence de ce don ineſtimable de la divine miſericorde, & qui en a receu de lui,

non-ſeulement la connoiſſance, mais encore le goût & le ſentiment. Ce qui regarde la Theologie myſtique, dont le S. Eſprit eſt le maître unique & véritable, qui enſeigne à connoître mieux la dignité des choſes divines, en y attachant ſon cœur & en les goûtant, qu'en les comprenant dans ſa penſée par l'étude. Celui donc qui a le bonheur d'être inſtruit par ce maître ſouverain, pourra toûjours en expliquant cette ſorte d'Allegorie, exciter les hommes à l'amour de Dieu & à la haîne du peché, & faire paſſer par ſon diſcours juſque dans leurs cœurs, les mouvemens de ſon zele, & les ſentimens de pieté dont il eſt lui-même rempli & tout animé.

Mais il y en a, particulierement dans le tems où nous ſommes, qui ſe contentent du ſeul ſens litteral, & rejettent les ſens myſtiques; & il y en a d'autres au contraire, qui ne s'appliquent qu'à rechercher ces ſens myſtiques, preſque dans tous les endroits de l'Ecriture-Sainte. Ce que S. Jerôme a autrefois particulierement repris dans Origene; car il parle de lui en ces termes: Il s'étend librement de tous " côtez dans les vaſtes champs de l'Allegorie, & " donnant aux noms de chaque choſe la ſignifi- " cation, qu'il lui plaît; il fait dépendre de ſon " eſprit, les myſteres de l'Egliſe. *Liberis campis* " *allegoriæ vagatur, & interpretatis nominibus ſingulorum, ingenium ſuum facit Eccleſiæ ſacramenta.* Il faut donc en cela garder quelque temperament, ou quelque meſure, & marcher par la voie du milieu, qui eſt le grand chemin, ſans chercher jamais des allegories, que lorſque la choſe même ſemble demander un ſens

myſtique & ſpirituel. Lors, par exemple, que le Seigneur, dans l'Evangile, fit de la bouë avec de la ſalive, qu'il la mit ſur les yeux de l'aveugle né, & l'envoya à la piſcine de Siloé, pour s'y laver; & de même lorſqu'il tira de la foule du peuple un homme ſourd & muet qu'on lui avoit amené, & que le prenant à part, il lui mit ſes doits dans les oreilles, & de la ſalive ſur ſa langue, & que levant les yeux au Ciel, il jetta un ſoupir: toutes ces choſes nous marquent aſſez ouvertement qu'il y a quelque myſtere, ou quelque ſens ſpirituel caché en elles.

C'eſt pourquoi il me ſemble, que je dois ſuivre ici la regle que le même Origene nous a donnée ſur ce ſujet; qui eſt que toutes les fois qu'il ſe trouve dans l'Hiſtoire ſacrée, ou dans les Preceptes, dans les Sacrifices & les Cérémonies de la vieille Loi, quelque choſe qui ſemble d'abord ſuperfluë, ou même ſuperſtitieuſe en apparence, ou peu conforme à la raiſon & à l'équité, nous y devons alors chercher un ſens myſtique & ſpirituel, afin que ce qui paroît, ſelon la lettre, convenir mal à la dignité de celui qui en eſt l'auteur, ou qui a donné la Loi, ſe trouve lui convenir tres-bien dans le ſens ſpirituel. C'eſt, par exemple, une choſe qui paroît peu convenable à l'équité de la Loi
Levit. 12. divine, qu'une femme qui enfante un fils, demeure impure pendant ſept jours, & qu'il lui ſoit cependant défendu de toucher à rien qui ſoit ſaint; & que ſi elle enfante une fille, le tems de cette impureté legale ſoit doublé. De
Num. 19. même encore, d'où vient qu'un homme pur, qui ſuivant le precepte du Seigneur, & l'or-

donnance de ſa Loi, brûle la vache qui eſt immolée pour l'expiation des impuretez legales, & qui en recueille les cendres & les répand dans un lieu tres-pur, doit aprés cela laver ſes vêtemens, & être impur juſqu'au ſoir par la Loi même ? Peut-on ſe ſoüiller, ou contracter la moindre impureté, en obéïſſant exactement à la Loi, & en ne touchant qu'une choſe tres-pure ? Pourquoi eſt-il encore ordonné de choiſir pour cela une vache rouſſe, qui ſoit encore dans ſa force, ſans tache, & qui n'ait point porté le joug, de l'immoler hors du camp devant tout le peuple & non dans le temple, & de la brûler de même à la vûë de tous ; mais de telle ſorte, que la flamme conſume tant la peau & la chair, que le ſang & les excremens de l'Hoſtie ? Croira-t-on que tout cela ſoit ſans myſtere ?

Mais qu'eſt-ce encore que le ſacrifice, ou la cérémonie pour la purification du Lepreux, qui eſt gueri de ſa lepre ? Combien obſerve-t-on de choſes, qui ſembleroient tres-indignes du Dieu qui a donné la Loi, ſi elles ne marquoient rien de ſpirituel & de caché ? Car en voici les propres termes : *Le Lepreux ſera mené au Prêtre, & le Prêtre étant ſorti du camp, & ayant reconnu que la lepre eſt bien guerie, ordonnera à celui qui eſt purifié, d'offrir pour ſoi deux paſſereaux vivans, dont il eſt permis de manger ; du bois de cedre, de l'écarlatte & de l'hyſſope. Il ordonnera de plus, que l'un des paſſereaux ſoit immolé dans un vaiſſeau de terre ſur de l'eau vive. Il trempera le bois de cedre, l'écarlatte & l'hyſſope, dans le ſang du paſſereau qui aura été immolé ; il en teindra l'autre* *Levit. 14.*

passereau, qui est vivant, il fera sept fois les aspersions avec ce sang sur celui qu'il purifie, afin qu'il soit legitimement purifié. Aprés cela il laissera aller le passereau vivant, afin qu'il s'envole dans les champs.

„ Lors donc qu'il s'agit d'expliquer les ordonnan-
„ ces de la Loi & autres semblables, dit Ori-
„ gene, si nous croyons véritablement qu'elles
„ sont de Dieu, il faut necessairement que nous
„ reconnoissions aussi qu'il y a quelque chose de
„ spirituel & de caché en elles, qui soit di-
„ gne de la grandeur de ce Souverain Legisla-
„ teur; autrement on auroit sujet de dire, & j'ose
„ même l'avancer, que les Loix des Atheniens
„ & des Lacedemoniens étoient plus avanta-
„ geuses & plus salutaires aux hommes. Ainsi lorsque le Seigneur ordonne pour le sacrifice de l'Agneau de Pâques, qui devoit être immolé par toutes les familles des Juifs, *Que cet agneau n'aura qu'un an, qu'il sera sans tache, qu'on le mangera dans une même maison, qu'on n'en rompra aucun os, qu'il n'en demeurera rien jusqu'au lendemain, & que s'il en reste quelque chose, on le brûlera au feu, & qu'enfin on le mangera rôti, & non cuit dans l'eau*; Qui seroit si destitué d'esprit & de raison, que de ne pas croire, que toutes ces choses sont tres-pleines de sens mystiques? Aussi S. Gregoire sur ce sujet, conclud nettement de ce que le Seigneur avoit défendu aux Israëlites, *de rien manger de cet agneau, qui fut crud*, qu'il y a necessairement un sens spirituel caché sous ces paroles; parce qu'autrement il étoit inutile de défendre d'en manger la chair crue, n'y ayant personne qui en mange, que les bêtes dévorantes & carnacieres.

Exod. 12.

Cela

Cela étant ainsi, ce que nous avons maintenant à faire, est de montrer la maniere de traitter ces choses dans ces sens mystiques, & de les bien faire entendre. On expose donc d'abord clairement & en peu de paroles, ou la loi même, ou l'histoire d'une chose qui s'est faite, ainsi qu'il a été expliqué un peu auparavant touchant la narration; avec cette observation néanmoins, qu'on ne doit rien dire de la loi, ou de l'histoire du fait qu'on expose, que ce qui sert à l'explication du sens mystique qui y est caché; & qu'il faut laisser le reste, hors ce qui est necessaire à la connoissance de l'histoire.

Si, par exemple, je veux montrer que le Mystere de la grace de JESUS-CHRIST, de nôtre Redemption, & de la vertu des Sacremens, qui est le fruit de sa Passion & de sa mort, est renfermé dans la ceremonie de l'immolation de cette Vache dont je viens de parler; je laisserai à part un autre Mystere, qui est renfermé dans la même ceremonie touchant celui, qui aprés avoir brûlé la Vache & répandu ses cendres dans un lieu tres-pur, demeure impur jusqu'au soir par la loi; & j'en rapporterai seulement ce qui regarde la sacrée humanité de JESUS-CHRIST, afin de ne pas embarasser inutilement mon discours de beaucoup de choses qui renferment des Mysteres, que je n'ai pas dessein d'expliquer.

De même encore, si je veux montrer que tout le genre humain, qui étoit dévoué à la mort & au demon par la funeste chûte du premier homme, en a été relevé & affranchi, non par la Loi de Moïse, mais par le bienfait de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui par cette preuve si admirable de sa tendresse & de sa bonté, a fait que les hommes ont commencé à être enflammez de son amour;

je ne rapporterai de toutes les circonſtances de l'hiſtoire de l'Enfant reſſuſcité par le Prophete Eliſée, que celles qui regardent particulierement l'explication de ce Myſtere ineffable de l'Incarnation : ſçavoir, que la mere de cet Enfant qui avoit charitablement logé pluſieurs fois chez elle ce ſaint homme, recourut promptement à lui; qu'il envoïa d'abord chez elle ſon ſerviteur avec ſon bâton, pour le mettre ſur le viſage de l'Enfant mort; mais que ce bâton n'eut aucune vertu pour le rétablir dans la vie, juſqu'à ce que le Maître, qui avoit envoïé le bâton étant venu & monté ſur le lit, ſe retreſſit pour ajuſter tous ſes membres à ceux de l'Enfant mort & couché; enſorte que ſa chair en étant échauffée, il ouvrit les yeux, & recouvra la vie qu'il avoit perduë.

Lors donc que l'on a ainſi expoſé quelque ordonnance de la Loi, il faut en premier lieu faire connoître par les raiſons que nous avons touchées un peu auparavant, ſuivant la penſée d'Origene, qu'il y a quelque Myſtere caché dans ces choſes. Car touchant cette hiſtoire d'Eliſée, par exemple, je dirois : Pourquoi Dieu qui eſt le Maître ſouverain de la vie & de la mort, a-t-il inſpiré à ce ſaint Prophete d'en uſer d'une maniere ſi extraordinaire pour reſſuſciter un enfant? N'eſt-on pas moins frappé de la toute-puiſſance du Createur, lorſqu'il emploïe des moïens ſi bas & ſi petits en apparence pour produire ce miracle, que ſi par la ſeule voix de ſon Prophete il eût en un inſtant retiré cet Enfant des bras de la mort, comme il lui étoit certainement tres-facile? Il faut donc reconnoître que l'hiſtoire de cette reſurrection, bien que veritable en elle-même, a été toute myſterieuſe. Et lorſqu'on a ainſi excité l'attention des Auditeurs par

ces sortes de raisons, & l'avidité de leur esprit pour connoître ce Mystere ; il faut commencer à en developper la verité, & à la representer en rapportant & accommodant chacune de ses parties avec chaque partie ou circonstance de la Loi ou de l'histoire, & en se servant pour cela, autant que la clarté & la netteté du discours le permet, de termes & d'expressions metaphoriques, que l'on sçache faire allusion à la Loi, ou au fait proposé. Ce qui néanmoins se doit faire en telle sorte, que le discours ne paroisse pas tout rempli, mais seulement mêlé de metaphores ; de peur qu'il n'en soit obscurci & embarassé, & que d'allegorique il ne devienne enigmatique.

Il faut aussi prendre garde de ne pas s'arrêter trop long-tems, comme font quelques-uns, dans l'interpretation des noms ; mais en les expliquant en peu de paroles, il est bon de s'étendre & d'appuïer sur la chose pour laquelle l'allegorie est emploïée ; & d'user même quelquefois d'un discours plus étendu pour aggrandir ce qu'on veut persuader.

On enseigne tant de sortes de préceptes sur ce sujet ; qu'il est impossible de les comprendre tous dans un discours abregé. C'est pourquoi j'ajoûterai seulement ici en dernier lieu, que le Predicateur studieux & vraiment zelé pour son ministere, qui veut louablement s'appliquer à l'explication de ces sens mystiques, doit lire & considerer avec une exacte attention les Livres d'Origene sur le Pentateuque de Moïse, ou sur les cinq premiers Livres de l'Ancien Testament écrits par ce saint Prophete ; parcequ'il y apprendra pleinement & à fond comment on doit traiter cette principale partie de la Theologie. Il y a encore un Ouvrage de cette

ſorte, intitulé : *Radulphi Flaviani opus in Leviticum*, qui eſt certainement tres-digne d'être lû par tous ceux, qui veulent prêcher la parole de Dieu, & en enſeigner les Myſteres. On y peut encore ajoûter la lecture d'un Ouvrage de trente anciens Peres, qui eſt un Recueil d'allegories & de ſentences morales, où l'on trouve une infinité de choſes en ce genre, tres-dignes d'être ſoigneuſement étudiées.

Il nous reſte à parler de la quatriéme ſorte de narration, qui ſert particulierement pour l'explication de l'Evangile dans les Homelies ou Entretiens ſpirituels qu'on en fait, & qu'on appelle communément des Prônes : mais c'eſt ce que nous expliquerons plus particulierement ci-aprés dans le quatriéme Chapitre de ce Livre.

SECTION QUATRIE'ME.

De la Propoſition, & de la diviſion du ſujet; & de tout le diſcours.

LA Propoſition, qui renferme en peu de paroles l'état & le fond de tout le ſujet dont il s'agit, eſt ce qui donne ouverture à la preuve, & en eſt comme le principe, qui ne ſe peut jamais obmettre. Si la propoſition n'eſt pas ſimple, on y joint la diviſion, qui eſt comme un détail abregé des parties qu'elle renferme. Il y a deux ſortes de diviſion : l'une qui n'a lieu que dans le genre judiciaire, par laquelle on montre diſtinctement ce dont on convient avec la partie adverſe, & ce qui reſte en conteſtation. L'autre a lieu dans tous les genres de cauſes & d'actions, & ſert à expliquer nettement de combien, & de quelles ſortes de

choses on doit parler, & quel ordre on doit garder dans tout le discours; ensorte que ce qu'on doit dire de chaque chose, & l'endroit même de le dire, soit aisément apperçû de chacun. Ce qui sert merveilleusement à rendre l'Auditeur docile, lorsqu'il connoît ainsi par avance toutes les parties du sujet de tout le discours, & l'ordre dans lequel chacune de ces parties y doit être traitée; & ce qui est aussi tres-avantageux & tres-necessaire pour soulager la memoire de l'Orateur, & de toute personne qui veut parler & discourir sur quelque sujet que ce puisse être.

Mais il faut bien prendre garde, que la division ne soit ni obscure, ni trop longue, ni embarassée d'aucun mélange de diverses sortes de choses. Car pour être juste & commode, elle doit avoir ces trois qualitez; qu'elle soit entiere, qu'elle soit courte, & qu'elle n'ait pas plus de trois parties, ou quelquefois quatre. Mais il peut arriver en certaines rencontres, qu'il soit necessaire de sousdiviser encore quelqu'une des parties de la division, pour exposer plus nettement ce qu'on veut montrer, comme l'a fait Ciceron dans son Oraison pour la Loi *Manilia,* touchant l'élection d'un Chef ou General d'armée pour la guerre contre Mithridate. Car sa premiere division est : Il me semble « que je dois premierement parler de la nature de « cette guerre, puis de sa grandeur & de son impor- « tance, & enfin du choix d'un General capable de « la bien conduire. *Primùm mihi de genere belli,* « *deinde de magnitudine, tum de Imperatore idoneo ad bellum Mithridaticum deligendo.* Et aprés avoir achevé les deux premieres parties de sa division, il vient à la troisiéme, qu'il divise encore ainsi : Pour « moi, j'estime qu'un souverain Chef d'armée doit «

» avoir ces quatre qualitez ; vraiement brave, sça-
» vant & experimenté dans l'art de la guerre, de
» grande réputation, & heureux dans ses entreprises.
Tout ceci soit dit en general de la division, sur laquelle nous ferons encore plus bas quelques reflexions particulieres.

On peut aussi emprunter des Dialecticiens beaucoup d'autres choses, qu'ils enseignent sur ce sujet : mais pour ce qui regarde nôtre dessein, ce à quoi l'on doit principalement prendre garde, est que les membres ou parties de la division aïent une liaison naturelle entr'elles ; c'est à dire, qu'elles soient comprises sous un même genre, & d'une maniere univoque, ou sous une même idée. C'est en quoi plusieurs manquent trop impertinemment, lorsque s'arrêtant au seul son du mot, qui est souvent lié à des idées tres-differentes, ils joignent ensemble sous un même nom plusieurs membres differents entr'eux. J'ai honte d'en mettre ici des exemples. C'est la faute que commettent ceux, qui pour expliquer cet endroit de l'Evangile : *Vous êtes une Ville située sur la montagne*, disent que cette montagne est premierement le Saint, dont ils doivent faire l'éloge ; ensuite l'Eglise, & enfin l'ame du Juste, & font de ces trois sortes de montagnes les trois parties de leur Sermon. On voit une infinité de defauts de cette sorte, dans plusieurs Auteurs qui ont écrit & donné des Sermons au public.

Comme donc l'ordre & la netteté du discours dépend de la maniere de le diviser, & que les fautes que plusieurs commettent dans la division, y causent souvent de la confusion ; nous marquerons ici en peu de paroles, ce que le Prédicateur doit principalement considerer en cette partie. Qu'il ait soin surtout, de se bien mettre devant les yeux l'es-

fet qu'il veut produire, c'est à dire, le but qu'il se propose dans tout son discours. Qu'il observe ensuite les raisons par lesquelles il y prétend atteindre, & qu'il les range dans quelque ordre avec prudence & avec adresse ; & ainsi il pourra en recueillir enfin les parties de la division, qui renfermeront tout le fond principal du sujet de son discours. C'est ce qui paroît clairement dans l'exemple de cette division de Ciceron, que nous venons de rapporter. On laisse au jugement du Prédicateur tout ce qu'on pourroit prescrire de plus sur ce sujet ; puisque selon la pensée de ce grand homme, toute cette maniere de disposer le fond & les raisons d'où se tire la division, dépend plus de l'esprit & de la prudence de l'Orateur, que des préceptes de l'Art.

SECTION CINQUIE'ME.

De la preuve & de la refutation.

LEs premieres parties du discours que nous avons expliquées, n'ont été ordonnées, que comme des dispositions pour entrer dans cette quatriéme & cinquiéme partie, qui en sont l'appui & le fondement ; ou pour mieux dire, le corps, qui renferme la dispute & l'état de toute la question, & dont la principale force consiste dans la preuve & dans la refutation : celle-là établissant & soûtenant par raisons ce qui est en question, & celle-ci en détruisant les argumens & les preuves qui y sont, ou qui peuvent y être opposées par les adversaires.

Quant à cette partie de la preuve, tout ce que nous avons dit ci-devant dans le second Livre, soit de l'invention des preuves & des argumens, soit

des diverſes formes de raiſonnemens, y appartient & y peut ſervir beaucoup : Mais comme il eſt du devoir de l'Orateur, non-ſeulement d'enſeigner ce qui eſt propre aux Dialecticiens, mais encore de plaire & de toucher; c'eſt à dire, de parler de telle ſorte, que non-ſeulement on comprenne bien ce qu'il dit, mais qu'on ſe plaiſe auſſi à l'entendre, & qu'on ſe rende à ce qu'il veut perſuader : Ses raiſonnemens ſont auſſi plus nobles, plus relevez, & plus pleins de grace & de force, que les ſecs & maigres argumens des Dialecticiens ; auſquels néanmoins l'Orateur doit rapporter toute la force & toute la ſolidité de ſon diſcours, s'il veut prouver ou reprendre quelque choſe par argumens. Et pour ce qui eſt des figures de diction, qui doivent faire l'ornement & la beauté de ſes raiſonnemens; c'eſt ce que nous avons expliqué dans le Livre précedent, où nous avons traité de la maniere de les former.

Pour la refutation, c'eſt à dire, la maniere de diſſoudre, d'affoiblir, ou d'attenuer les argumens & les preuves des adverſaires ; c'eſt ce que Ciceron enſeigne dans ſes Livres de Rhetorique, à peu prés
» en ces termes : Tout raiſonnement ſe refute, ou
» en n'admettant point tout ce qu'on y poſe pour fon-
» dement dans les prémiſſes, ou en niant que la con-
» cluſion en ſoit bien tirée, ou en montrant que le
» raiſonnement même eſt defectueux en ſon genre;
» comme quand on fait voir qu'on y ſuppoſe pour
» vrai ce qui eſt faux, ou en oppoſant à la force du
» raiſonnement propoſé, une autre force de raiſon-
» nement égale ou plus grande. Il traite le même ſujet plus au long dans ſon troiſiéme Livre de l'Invention. Cornificius & Quintilien en parlent auſſi à fond aprés lui. On ſe ſert encore de divers autres

Cornif. lib. 2. Rhetor. ad Herenn. Et Quintil. l. 5. cap. 13.

moïens pour la refutation, comme d'un certain aſcendant, *elevatio*, avec lequel on tourne à mépris & à dériſion les preuves ou argumens de la partie adverſe, ou en tournant contr'elle les indices qu'elle allegue contre nous : comme ſi aïant à répondre à celui qui prouveroit qu'un homme en a tué un autre, parcequ'on l'a trouvé auprés du mort, nous diſions, que c'eſt au contraire une preuve qu'il eſt innocent de ce crime, de ce qu'il s'eſt tenu auprés du mort ; parceque s'il l'avoit tué, il n'auroit pas manqué de prendre la fuite.

SECTION SIXIE'ME.

De la Concluſion ou de la Peroraiſon.

Ceci eſt tiré de Ciceron, *l. . . . de Inventione.*

CETTE derniere partie du diſcours, qui en eſt comme le terme ou la fin artificielle, conſiſte preſque toute, ou dans une recapitulation ou dé-
nombrement abregé, qui expoſe toutes les parties «
du diſcours, & toutes les preuves & les raiſons «
qui ſont répanduës & diſperſées dans chacune, «
comme ſous une ſeule & même vûë ; ou dans un «
redoublement d'efforts pour exciter dans les eſprits «
des paſſions & des mouvemens, & y jetter des «
impreſſions conformes au ſujet & à la matiere que «
l'on a traitée, & à la fin qu'on s'eſt propoſée dans «
tout le diſcours. Mais il faut prendre garde que ſi «
ce détail ou dénombrement abregé ſe fait toûjours «
de même, on ne le prendra que pour une addreſſe «
fade, & pour une routine ennuïeuſe ; au lieu que «
ſi on le diverſifie avec eſprit & agréablement, on «
évitera ce dégoût & cet ennui. «

C'eſt pourquoi il faut en uſer en cela, comme «
font la plûpart, qui pour une plus grande facilité «
retouchent ſuccinctement chaque choſe l'une aprés «

» l'autre, & de même toutes les preuves qui les éta-
» bliſſent; ou bien, ce qui eſt plus difficile, il faut
» reprendre les parties qu'on s'eſt propoſé de traiter
» dans la diviſion, & remettre en memoire les rai-
» ſons qui ont ſervi pour la preuve de chacune; &
» alors demander à ceux qui écoutent, ſi aprés ce qui
» leur a été prouvé, ils ont encore quelque choſe à
» deſirer de plus convainquant, en cette maniere:
» Nous avons clairement fait voir la verité de telle
» choſe; rendu cette autre certaine & inconteſtable
» par telle & telle preuve: & ainſi on rappelle tout
» en la memoire de l'Auditeur, & on le perſuade en
» même-tems qu'il n'a plus rien à deſirer aprés cela.
» Il faudra auſſi dans ces ſortes de recapitulations,
» comme il a déja été dit, parcourir vos raiſonne-
» mens, & ce qui demande plus d'adreſſe, y join-
» dre en même-tems ceux qui vous ſont contraires:
» Et alors, aprés avoir dit vôtre raiſon, montrer la
» ſolution que vous aurez donnée à celle qu'on y
» avoit oppoſée. Ainſi on renouvellera dans l'eſprit
» de l'Auditeur par cette comparaiſon courte & abre-
» gée, le ſouvenir de la preuve & de la refutation,
» d'où dépend toute la force & le fondement du diſ-
» cours. Ce qu'on aura ſoin de diverſifier encore par
» d'autres manieres d'action; car vous pouvez faire
» ce détail & cette recapitulation perſonnellement &
» par vous-même, pour rappeller dans l'eſprit des
» Auditeurs ce que vous avez dit, & l'endroit où
» chaque choſe a été dite; ou en faiſant parler quel-
» que perſonne, ou quelque choſe, & lui attribuant
» toute la recapitulation; quelque perſonne, dis-je,
» en cette maniere: Car ſi l'Auteur même de la Loi
» étoit ici preſent, & qu'il vous demandât, pour-
» quoi vous doutez, & ce que vous attendez encore,
» aprés qu'on vous a ſi évidemment montré & ceci

& cela. Ce qui nous donne lieu personnellement, « tantôt de repasser l'une aprés l'autre toutes les rai- « sons & les preuves, tantôt de les rapporter cha- « cune à la partie du discours pour laquelle elles ont « été emploïées : quelquefois de demander aux Au- « diteurs s'ils ont quelque chose de plus à desirer ; & « d'autrefois de faire le même, en comparant nos « preuves & nos raisons avec celles de la partie ad- « verse. «

On introduit aussi une chose, en lui attribuant « le discours par détail ou recapitulation, en cette « sorte : Que diroient les loix, si elles pouvoient « parler ? Ne vous presseroient-elles pas maintenant « par cette plainte ? Qu'attendez-vous davantage, « Messieurs, puisqu'on vous a si évidemment prouvé « telle & telle chose ? On peut aussi en ce genre de « recapitulation se servir de toutes les mêmes ma- « nieres, que nous avons remarquées ci-devant. « Mais le précepte que l'on donne communément « pour la recapitulation, est que les raisonnemens & « les principes posez dans le corps du discours, n'y « pouvant pas être repetez entierement, il faut choi- « sir seulement de chacun, ce qui a plus de poids & « plus de force, & le toucher tres-sommairement, « afin d'en rafraîchir la memoire, sans renouveller « le discours. «

Quintilien nous donne sur ce sujet des regles toutes semblables, mais qui regardent plus particulierement les discours du Barreau. Nous en pouvons néanmoins tirer beaucoup de choses, qui ne sont pas peu utiles pour nôtre dessein, surtout en ce qui concerne les conclusions ou peroraisons du genre deliberatif. Voici donc comment il en parle : Les choses que nous repeterons dans la peroraison, « pour en rafraîchir la memoire, se doivent dire tres- «

» sommairement ; car de s'y vouloir arrêter, ce se-
» roit faire, non-pas une recapitulation, mais com-
» me un autre discours. Il faut aussi que ce qu'on
» trouve à propos de comprendre dans la recapitula-
» tion en détail, y soit exprimé avec poids, animé
» par des sentences justes, & diversifié par des figu-
» res, n'y aïant rien de plus ennuïeux qu'une repeti-
» tion toute simple.

» Cette sorte de recapitulation se fait en une infi-
» nité de manieres, dont on en voit d'excellentes
» dans les Verrines de Ciceron, comme quand il dit
» en concluant contre Verres : Que diroit vôtre pe-
» re, s'il étoit lui-même vôtre Juge, & qu'il enten-
» dît ces preuves qui vous confondent ? Et il en fait
» ensuite le détail en peu de paroles. Ou bien, lors-
» que dans la peroraison de sa cinquiéme action con-
» tre le même Verres, il invoque l'un aprés l'autre
» tous les Dieux, dont il accusoit ce Préteur d'avoir
» dépouillé les Temples, & fait ainsi par cette in-
» vocation une courte & vive recapitulation de toutes
» les dépouilles sacrileges, qu'il avoit prouvées contre
» lui dans le corps de son discours.

» La plus agréable maniere de faire cette recapi-
» tulation, est lorsqu'on en tire quelque sujet de la
» partie adverse même, comme si vous disiez : Il a
» abandonné ce point de la cause ; ou bien : Il a eu
» recours aux prieres & aux supplications, & c'est
» avec sujet, puisqu'il sçavoit tres-bien cela, & cela.
» Mais il ne faut pas rapporter ici tant de differentes
» especes de recapitulation, de peur qu'on ne s'ima-
» gine peut-être qu'il n'y en ait point d'autres que
» celles que nous aurions remarquées ; au lieu qu'il
» naît souvent des occasions d'en former de nouvel-
» les, & des causes mêmes, & des paroles des ad-
» versaires, & de certains incidents qui se mêlent

dans l'action. Ce n'eſt pas toûjours aſſez de retoucher les principes & les raiſons, que nous avons apportées dans tout le diſcours ; il faut auſſi preſſer les adverſaires de répondre à certaines choſes. Mais cela s'entend, lorſqu'il y a encore lieu d'action, & que l'on a propoſé des raiſons, qui ne peuvent être refutées. «

Quant à l'autre partie de la Peroraiſon, nous avons dit qu'elle conſiſte à émouvoir & à porter les Auditeurs à quelque paſſion. Et en effet, les principaux efforts de l'Orateur dans les cauſes judiciaires, tendent à exciter des ſentimens d'indignation ou de pitié. Car celui qui parle contre un accuſé, tâche d'irriter l'indignation des Juges contre ſon crime ; & celui qui le deffend, ſe ſert des mouvemens de compaſſion & de pitié pour les fléchir en ſa faveur. Celui-là donc aprés avoir prouvé le crime, en amplifie & en exaggere l'atrocité, & excite ainſi les Juges à le venger & à le punir dans la rigueur des loix ; & celui-ci au contraire, aprés avoir emploïé ſes preuves & ſes raiſons pour la deffenſe & la juſtification de l'accuſé, les exhorte à la clemence & à la miſericorde. Ce qui fait voir clairement, que les mouvemens de la peroraiſon doivent avoir de la convenance & de la liaiſon avec la nature de la cauſe, ou du ſujet qui a été agité.

C'eſt donc en cette maniere que le Prédicateur de l'Evangile, aprés avoir expoſé ſes preuves, & donné à ſes raiſonnemens tous les tours convenables à la nature du ſujet, ou de la matiere principale qu'il a traitée, doit, pour ainſi dire, donner les voiles à l'amplification ; enſorte néanmoins, que l'amplification même, qui ſera quelquefois plus longue, & quelquefois plus courte, ſoit toûjours bien liée avec la partie du diſcours, qui la

précede immediatement. C'eſt pourquoi, s'il s'agir de perſuader une choſe, & d'y porter ceux à qui l'on parle; nous devons aprés avoir rapporté les preuves de ſon excellence & de ſon utilité, y appliquer encore à la fin les éguillons de l'exhortation : Et ſi au contraire nous les en voulons diſſuader, nous leur en inſpirerons de vifs ſentimens de haine, de mépris & d'averſion. Et quoique ce mouvement des paſſions ſe doive répandre dans tout le diſcours, c'eſt néanmoins toûjours à la fin qu'il doit être plus vivement excité, lorſqu'il s'agit de toucher les Auditeurs, ou de les détourner de quelque vice; & de quelque action honteuſe, ou de les porter à quelque œuvre de vertu.

De Doctrin. Christ. lib. 4. num. 30. & 35.

C'eſt auſſi ſur ce ſujet, que ſaint Auguſtin dit expreſſément : Que ſi ceux devant qui on parle n'ont pas beſoin qu'on les inſtruiſe, mais ſeule-» ment qu'on les excite & qu'on les faſſe ſortir de » leur engourdiſſement; qui les empêche de prati-» quer les veritez qu'ils connoiſſent? C'eſt-là que » ſont neceſſaires les ſupplications, les reproches, » les figures vehementes, capables de donner du » mouvement à ceux qui n'en ont point, & d'arrêter » ceux qui en ont trop; & tout le reſte qui peut en-» lever l'eſprit, & gagner le cœur. Et un peu aprés: » Mais lors, dit-il, qu'on les inſtruit de ce qu'ils » doivent faire, & qu'on les en inſtruit afin qu'ils » le faſſent; c'eſt en vain qu'on les perſuade des ve-» ritez qu'on leur dit; c'eſt en vain qu'on les leur dit » d'une maniere qui leur plaiſe, ſi on ne les leur dit » pas de telle ſorte, qu'on les leur faſſe pratiquer. » Lors donc qu'un Prédicateur qui eſt éloquent veut » perſuader quelque verité du ſalut, il doit non-ſeu-» lement parler de telle ſorte, que l'on comprenne » bien ce qu'il dit, & qu'on l'écoute avec plaiſir;

mais encore toucher si fortement, que l'on se rende «
à ce qu'il a voulu persuader. «

Ce grand Saint dit encore un peu auparavant au *Num. 3. 27. & 35.*
même endroit sur le même sujet : Que comme il
faut plaire à l'Auditeur pour se le rendre attentif, «
il faut aussi le toucher pour le faire agir ; & com- «
me il écoute avec plaisir si vous lui parlez agréable- «
ment, il est aussi touché & même porté à agir, s'il «
aime ce que vous lui promettez, s'il craint ce dont «
vous le menacez, s'il hait ce que vous blâmez, s'il «
embrasse ce que vous louez, s'il a de la joie ou de «
la tristesse des choses tristes ou joïeuses que vous «
annoncez, s'il a compassion de ceux que vous met- «
tez par vôtre discours devant ses yeux, comme en «
étant dignes, s'il fuit ce que vous lui representez, «
comme dangereux & à craindre ; & ainsi de tous «
les autres effets que peut produire un stile grand & «
sublime, dont il se faut servir pour remuer les es- «
prits & les cœurs de ceux à qui on parle, lorsqu'il «
s'agit, non de les instruire des veritez qu'ils ne sça- «
vent pas, mais de leur faire pratiquer celles qu'ils «
connoissent, malgré la tiedeur, la paresse, & la «
repugnance de la nature qui les retient. Que s'ils «
ne sçavent pas encore ce qui est de leur devoir & «
de quoi il s'agit, on doit les en instruire avant que «
de les y exciter. On peut donc aprés l'épilogue ou «
la recapitulation, qui est la premiere partie de la
peroraison, se servir tres-bien de ces mouvemens
& de ces figures marquées par S. Augustin ; parce-
que tout le sujet du discours étant prouvé, & tou-
tes les preuves rassemblées, comme un amas de
bois tout dressé & disposé pour brûler ; c'est fort à
propos qu'on y allume & qu'on y excite alors le
feu des passions, dont la flamme s'éleve, & de-
vient d'autant plus ardente, que la solidité & la

force des preuves eſt grande & efficace.

J'ai crû devoir ici remarquer en dernier lieu; que la recapitulation doit préceder cette derniere partie du diſcours, que Ciceron appelle l'amplification. Car ce n'eſt point ſeulement pour rafraîchir la memoire des Auditeurs, qu'on fait cet amas, ou ce recueil abregé de toutes les preuves & de toutes les raiſons qu'on y a emploïées; mais encore afin qu'étant ainſi toutes ramaſſées en ordre, elles aillent fondre toutes enſemble dans leurs eſprits, & les diſpoſer à tout ce que nous voulons. Et l'amplification vient enſuite tres à propos; c'eſt à dire, qu'aprés cette recapitulation, on emploïe les paroles fortes & vehementes, comme de vifs aiguillons, ſoit pour détourner de quelque vice ceux à qui on parle, ou pour les exhorter à l'amour & à la pratique de quelque vertu particuliere, dont on les a entretenus.

C'eſt encore une maniere de conclure tres-commode, que d'exhorter, non-pas à quelque action de vertu particuliere, mais à tous les devoirs & les exercices des vertus, qui ont pour récompenſe la vie éternelle. L'Apôtre s'eſt ſervi tres-élegamment de cette ſorte de peroraiſon dans ſon Epître aux Romains, qu'il finit par un détail abregé de tous les principes & de tous les devoirs des vertus & de la pieté Chrêtienne. Et il finit auſſi de même ſon Epître aux Hebreux, & preſque toutes les autres, par de vives exhortations aux vertus, & à divers devoirs de pieté.

Il ne ſera pas inutile de diſcourir auſſi quelquefois de la gloire des Saints & de leur felicité dans le Roïaume de leur Pere celeſte; afin de finir par ce mets ſi délicieux aux ſaintes ames, le feſtin de la doctrine ſpirituelle. C'eſt ce que S. Cyprien a fait

fait d'une tres-agréable maniere dans ſon diſcours ou traité de la peſte. Or ces deux dernieres ſortes de Peroraiſon ſe pourront ajuſter ſans peine dans toutes ſortes de ſermons, quelque ſujet qu'on y traite, parce qu'on doit toûjours reſerver les traits & les tours d'éloquence les plus puiſſans pour toucher, & les plus agréables pour plaire ; à cette derniere partie du diſcours, qui décide & fait le diſcernement du mérite de preſque toute la piece.

Comme les ſix parties du diſcours parfait, que nous venons d'expliquer, ont principalement lieu dans le genre déliberatif pour la perſuaſion & la diſſuaſion, que nous allons traiter dans le chapitre qui ſuit, nous y en parlerons encore plus particulierement.

CHAPITRE II.

Premiere ſorte de Sermon, ou maniere de prêcher dans le genre déliberatif, pour la perſuaſion, ou la diſſuaſion.

IL s'agit maintenant ici de deſcendre au détail des differentes ſortes de Sermons, ou des manieres particulieres de prêcher. La premiere eſt pour la perſuaſion & pour la diſſuaſion, qui ſont les deux parties du genre déliberatif, dont il a déja été parlé. Car ce genre eſt tellement *Liv. 1. chap. 1.* propre au Prédicateur, que dans toutes ſortes de Sermons, ſoit ſur les Saints, ou ſur les myſteres & les bien-faits de nôtre redemption ; ſoit ſur les ſaints Evangiles & les autres livres ſacrez : il ne ſe doit point propoſer d'autre but,

n'y avoir autre chose en vûë dans tout son discours & dans chacune de ses parties, que de porter fortement ses auditeurs à la pieté & à la justice; ou de les détourner des vices; ce qui regarde particulierement le genre déliberatif, dont nous avons assez parlé, en expliquant la force & la nature des six parties du discours parfait, qui ne se trouvent point ailleurs plus commodément, que dans ce genre: mais nous ne laisserons pas d'appliquer encore maintenant à cette premiere sorte de prédication, ce que nous avons dit de chacune de ces six parties.

L'Exorde en ce genre aura donc pour effet, sur tout, de rendre les auditeurs attentifs, en leur exposant d'une maniere claire & distincte l'excellence & la dignité, ou la necessité du sujet, que l'on doit traiter. Car on écoute toûjours avec attention & avec plaisir, ce qui convient avantageusement & ce qu'on estime être principalement necessaire. Si quelqu'un, par exemple, veut déraciner du cœur des hommes les haines inveterées; il pourra commencer son discours, en exposant d'abord, que ce crime est tres-enorme & tres-detestable, selon ce témoignage de
1. Joan. 3. 15. S. Jean: *Tout homme qui hait son frere est homicide*; qu'il jette de profondes racines dans les cœurs, & qu'y demeurant ainsi long-tems attaché, il y produit une infinité d'autres crimes; & qu'enfin cette pernicieuse passion porte & étend tres-loin ses funestes effets par la malice des hommes déraisonnables & méchans, qui se plaisent à en donner par tout des occasions, à l'exciter & à la fomenter dans chacun; & qu'ainsi il est de la derniere importance d'exterminer en-

tierement des cœurs des hommes, ce vice si détestable, si pernicieux & si étendu dans ses funestes suites par la multitude des crimes & des maux innombrables, qui en naissent.

Que s'il s'agit de les porter à quelque vertu, on en use tout autrement; on en expose d'abord en peu de paroles les plus remarquables avantages, ou la necessité; & l'on fait voir en même tems, combien il nous importe d'en bien connoître l'excellence & la dignité. C'est de cette maniere que S. Cyprien commence son excellent ouvrage sur la Patience en ces termes: « Ayant dessein de vous parler de la patience & « d'en montrer les avantages, par où puis-je com- « mancer plus à propos, mes tres-chers Freres, « que parce que je vois que vous avez besoin de « patience pour m'écouter; mais tellement besoin, « que vous n'en sçauriez même oüir parler sans en « avoir? car nous ne pouvons profiter de ce que « l'on nous dit, si nous ne l'écoutons patiemment. « Aussi de tous les moyens, que nôtre Reli- « gion nous fournit, pour acquerir les biens qui « nous sont promis, je n'en vois point de meil- « leur, ni de plus utile que la patience. Les Phi- « losophes font profession de cette vertu, aussi- « bien que nous, mais leur patience est aussi fausse « que leur sagesse. «

La Narration n'a presque point de lieu dans ces sortes de sujets. Mais la proposition & la division y sont necessaires; la proposition, afin que ceux à qui on parle, comprennent où tend principalement nôtre discours. Il y a des Prédicateurs, qui manquent notablement en cela. Comme ils n'ont pas soin au commencement de leur sermon, de proposer & de faire enten-

dre nettement, quel est leur dessein & leur but; il n'y a presque personne qui conçoive où ils tendent, ni ce qu'ils veulent conclure ; ensorte que l'Auditeur demeure comme en suspens dans le doute & dans l'incertitude, sans comprendre ce qu'on peut inferer, principalement de leur discours. Il faut donc avant toutes choses exposer le dessein & comme planter le but, ensorte que chacun puisse connoître évidemment, où tendent tous les traits des raisons & des pensées, qu'on y emploïe.

La division suit immediatement la proposition, & partage le sujet en ses parties. Elle se prend souvent des diverses sortes de choses, ou qu'on doit desirer & aimer, ou qu'on doit fuïr & detester ; des premieres pour persuader & des dernieres pour dissuader. Car la volonté de l'homme n'ayant de sa nature, pour objet, que le bien, ensorte qu'elle ne peut rien vouloir, qui ne soit ou bon, ou revêtu de quelque apparence de bien ; nous devons avoir soin, lorsque nous voulons persuader quelque chose, de faire voir que toutes les sortes de biens y sont renfermez. Comme donc les Philosophes en distinguent trois sortes, qui sont, l'honnête, l'utile & l'agréable ; tâchons toûjours de montrer que ces sortes de biens se rencontrent dans ce que nous voulons persuader.

Les Rhetoriciens divisent encore ces trois mêmes sortes de biens en six autres, sçavoir, l'honnête, l'utile, l'assuré ou tranquille, l'agréable, le facile & le necessaire ; & ils s'efforcent toûjours de montrer, que toutes ces sortes de biens, ou la plûpart se trouvent dans ce qu'ils persuadent. Ainsi nôtre divin maître faisoit voir un

Matth. 19.

bien honnête, dans ce qu'il persuadoit à un jeune homme riche, en lui disant : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez & donnez-le aux pauvres, &c.* Ainsi l'Apôtre S. Paul persuadoit par l'utile, lorsqu'il disoit. *Mes chers Freres, demeurez fermes & inébranlables, & travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sçachant que vôtre travail ne sera pas sans recompense en nôtre-Seigneur.* Et il persuadoit par le plus sûr dans le doute, en permettant le mariage à ceux qui étoient trop foibles pour garder la continence, en leur disant, *Qu'il valoit mieux se marier, que de brûler.* Et le Seigneur même nous invitant à l'obéïssance que nous devons à ses divins commandemens, nous persuade encore par l'agréable, en nous representant que le joug de sa divine Loi est doux, que le fardeau en est leger & que nous y trouverons le repos de nos ames.

1. Cor. 15.

Ibid. ℣. 7.

Matth. 11.

Les serviteurs de Naaman, qui étoit tres-puissant & en grand honneur auprés du Roi de Syrie, le persuaderent par le bien facile, d'obéïr au Prophete Elisée, & d'executer ce qu'il lui avoit ordonné pour la guerison de sa lepre, en lui disant : *Quand le Prophete vous auroit ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû neanmoins le faire ; combien donc lui devez-vous plûtôt obéïr, lorsqu'il vous dit : Allez vous laver & vous serez pur ?* Moïse en a usé de même en exhortant le peuple à obéïr fidelement à la Loi du Seigneur, par ces paroles : *Maintenant donc, ô Israël, que demande de vous vôtre Seigneur & vôtre Dieu, sinon que vous le craigniez, que vous marchiez dans ses voies, que vous l'aimiez, & que vous serviez le*

4. Reg. 5.

Deuter. 10.

Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, & de toute vôtre ame, afin que vous soyez heureux.
Ibid. 30. Et encore lorsqu'il dit à ce même peuple : *Ce commandement que je vous prescris aujourd'hui n'est ni au-dessus de vous, ni éloigné de vous. Il n'est point dans le Ciel pour vous donner lieu de dire, qui de nous pourra monter au Ciel, pour nous apporter ce commandement, afin que l'ayant entendu nous l'accomplissions effectivement ? Il n'est point aussi au-delà de la mer pour vous donner lieu de dire ; Qui de nous pourra passer la mer? &c.* Et nôtre Sauveur sollicite & exhorte les hommes à la penitence, comme étant un bien
Luc 13. necessaire, lorsqu'il dit : *Je vous déclare que si vous ne faites penitence, vous perirez tous.*

On joint encore à ces six sortes de biens, le loüable qui est véritablement inséparable du bien honnête ; mais il y a neanmoins certaines vertus entre les autres, qui sont de cette septiéme sorte, comme étant particulierement dignes de grandes loüanges parmi les hommes. Telles sont la générosité, ou la grandeur de courage, la liberalité, la magnificence, la force, &c. Comme ils ont tous de l'avidité pour la loüange & la gloire ; il faut aussi faire voir que cette sorte de bien est renfermé dans ce que nous voulons persuader. Ce fut en effet par là, que Judas Machabée, se voyant pressé de combattre avec tres-peu de monde, contre une puissante & nombreuse armée, encouragea ses gens, qui pensoient à se sauver par la fuite, à demeurer fermes &
1. Macch. 9. à soûtenir ce tres-perilleux combat : *Dieu nous garde*, leur dit-il, *de füir devant nos ennemis ; mourons courageusement, s'il le faut, pour nos freres, & ne soüillons point nôtre gloire par aucune tache.*

C'est aussi d'ordinaire, par cet attrait, que l'on persuade & qu'on gagne l'esprit des Rois, des Princes & des personnes élevées en dignité, & distinguées par leur mérite. Ciceron s'en est servi dans son oraison pour la Loi *Manilia*, où il exhorte les Romains à entreprendre une nouvelle guerre contre Mythridate, en leur montrant qu'il y alloit de leur gloire, d'effacer la tache qu'ils avoient reçuë dans la premiere. Et « puisqu'il n'y a point de peuple, dit-il, entre tou- « tes les Nations, qui ait aimé & recherché si ar- « demment que vous, la loüange & la gloire; « vous devez maintenant effacer la tache honteuse, « dont la vôtre a été soüillée par le sort malheu- « reux de vos armes dans la derniere guerre con- « tre ce Roi, &c. *Et quoniam præter cæteras gentes* « *appetentes laudis & gloriæ fuistis, delenda vobis est illa macula Mythridatico bello superiore suscepta, &c.* Enfin il faut non-seulement exposer en détail; mais encore amplifier & relever autant qu'il est possible, tous les fruits & les avantages, & toutes les loüanges, qu'apporte avec elle la chose que nous voulons persuader.

On fait tout le contraire pour dissuader, en montrant que la chose, dont on veut détourner, est salle & des-honnête, pernicieuse & dommageable, dangereuse, infâme, desagréable, difficile, & s'il se peut même, impossible. C'est de cette derniere raison que le S. Patriarche Joseph s'est servi, pour resister à l'infâme désir de la femme de Putiphar, qui le sollicitoit de dormir avec elle: *Vous voyez*, lui dit-il, *que mon* Genes. 39. *maître m'a confié toutes choses, qu'il ne sçait pas même ce qu'il a dans sa maison; qu'il m'a donné pouvoir sur tout, & que m'ayant mis tout entre*

les mains, il ne s'est reservé que vous seule, qui êtes sa femme. Aprés cela donc comment pourrois-je commettre un si grand crime, & pecher contre mon Dieu? On peut voir encore de tres-beaux exemples de l'une & de l'autre de ces deux choses, dans le 28. chapitre du Deuteronome, où Moïse releve tous les avantages, qui accompagnent & qui suivent la pieté & la justice; & amplifie de même par un magnifique discours les redoutables maux qui sont reservez aux hommes impies, & abandonnez à l'injustice. Et c'est aussi sans doute ce qui a une force tres-grande & tres-efficace, pour persuader d'autant plus, que la volonté se trouve pressée des deux côtez, lorsqu'on lui propose d'une part les biens qui lui plaisent & qui l'attirent, & de l'autre les maux qui l'effraïent, lui font horreur, & la retiennent dans le devoir.

La preuve est suivie de la refutation, laquelle, comme il a déja été dit, sert à repousser & à détruire tout ce qui s'oppose à nos raisons, & qui retient & empêche ceux à qui nous parlons de s'y rendre & d'entrer dans ce que nous leur persuadons.

C'est ainsi que S. Cyprien, aprés avoir dit beaucoup de choses des fruits & des avantages de l'aumône, dissout & refute tous les vains pretextes & les fausses raisons, qui arrêtent les hommes & les détournent de l'exercice de cette vertu; car il en parle en ces termes: Mais vous apprehendez peut-être, qu'en assistant ainsi les pauvres, vôtre bien ne s'épuise & que vous ne tombiez vous-même ensuite dans la pauvreté. N'ayez point de peur que cela vous arrive, & tenez-vous en repos de ce côté-là. Les richesses

Serm. 8. de Eleemos.

ne s'épuisent point, lorsqu'on s'en sert pour Je- «
sus-Christ, &c. Et un peu aprés il rejette en- «
core l'excuse de quelques autres, qui disent
qu'ils ne peuvent faire des aumônes, étant plus
obligez de conserver leur patrimoine à leurs
enfans,& il les refute en cette maniere: Au reste, «
mes tres-chers Freres, qu'aucun Chrêtien ne «
prétende s'excuser de faire l'aumône sur ce qu'il «
a des enfans; puisque c'est Jesus-Christ seul que «
nous y devons considerer, comme nous ayant « *Matth. 25. 40.*
assuré que c'est lui qui la reçoit, & qu'ainsi ce «
n'est pas des serviteurs comme nous, que nous «
préferons à nos enfans, mais nôtre-Seigneur «
même, &c. «

En dernier lieu suit l'épilogue, ou la peroraison, qui a deux parties, comme il a été expliqué cy-devant. L'une est de rassembler sommairement toutes les preuves capitales, comme en un seul amas, afin d'attirer & de faire entrer dans nôtre sentiment ceux à qui nous parlons, par la force & le poids de toutes nos raisons ensemble; & l'autre d'exciter en eux des mouvemens, qui les poussent & les portent à faire ce que nous leur avons déja confirmé, & de leur montrer pour cela, quand nous persuadons, que c'est une tres-grande indignité de negliger une chose si salutaire, ou d'en rechercher une si pernicieuse, quand nous dissuadons. Le même S. Cyprien nous en donne encore un exemple dans son Sermon de la patience, où aprés avoir relevé les loüanges & les avantages de cette vertu, il finit son discours par cet épilogue : C'est la patience qui nous rend agréables à Dieu, qui appaise & abat la colere, qui met un frein à la langue, qui gouverne l'esprit, qui conserve la

paix, qui entretient la diſcipline, qui rompt l'impetuoſité des paſſions deshonnêtes, qui reprime les emportemens de l'orgueil, éteint le feu des diviſions, retient la puiſſance des riches dans de juſtes bornes, & conſole les pauvres dans leur indigence. C'eſt elle qui conſerve la bien-heureuſe integrité des Vierges, la chaſteté laborieuſe des veuves, l'union ſainte & indiſſoluble des perſonnes mariées. Elle rend humble dans la proſperité, conſtant dans l'adverſité, doux & peu ſenſible aux injures & aux affronts. Elle apprend à pardonner promptement à ceux qui nous offenſent, & à demander long-tems pardon, par beaucoup de prieres, à ceux que nous offenſons. Elle ſurmonte enfin les tentations, ſouffre les perſecutions, & conſomme les ſouffrances.

CHAPITRE III.

Ce que le Prédicateur ajoûte de plus que l'Orateur aux ſix parties du diſcours, dans ce premier genre de Sermons pour la perſuaſion & la diſſuaſion.

LE Prédicateur, outre ces ſix parties, qui lui ſont communes avec l'Orateur en ce genre de diſcours, y ajoûte dans ſes prédications, une choſe qui lui eſt propre & particuliere ; ſçavoir, qu'aprés avoir prouvé & conclu l'obligation, ou d'exercer quelque devoir de vertu, ou de fuir quelque vice, de montrer encore la maniere ou les moïens de faire l'un ou d'eviter l'autre. C'eſt auſſi tres-ſagement que Plutarque compare ceux

qui exhortent à la vertu, ſans montrer en quoi elle conſiſte, & par quelle voie on y parvient, à ceux qui mouchent bien une lampe, mais ſans avoir ſoin d'y verſer de l'huile pour l'entretenir. Ainſi celui qui exhorte à faire l'aumône, doit à la fin de ſon exhortation enſeigner comment on peut exercer utilement cette œuvre de charité, & d'en montrer les moïens; qui ſont de ne point donner avec trop d'épargne, mais liberalement, *Puiſque celui qui ſeme peu, recueïllera peu; & que celui qui ſeme avec abondance, recueïllera avec abondance:* de donner gayement & de bon cœur, & *non avec triſteſſe & comme par force; car Dieu aime celui qui donne avec joie*; de faire l'aumône en ſecret, & de cacher ce que l'on donne, enſorte *que vôtre main gauche ne ſçache point ce que fait vôtre main droite:* comme auſſi de la faire par un mouvement de charité & de compaſſion, ce qui eſt le propre de la miſericorde & d'autres ſemblables. 2. Cor. 9. Eccli. 35. Matth. 6. 3.

Il en eſt de même lorſqu'on a traité de la neceſſité des vertus & des avantages de la priere; il faut montrer encore quelle préparation il y faut apporter, la maniere de la bien faire & les conditions neceſſaires, afin qu'elle ſoit efficace: c'eſt ainſi qu'en doit uſer, quiconque parle veritablement par un pur zele du ſalut des ames, & non par une vaine oſtentation. Et afin de propoſer ici quelques exemples de nos propres écrits par maniere d'inſtruction, on peut voir à la fin de nôtre traité de l'exercice de la priere & de la méditation, trois diſcours en ce genre de la perſuaſion, que nous y avons ajoûtez, ſur les trois parties de la ſatisfaction des pechez, appellées les trois œuvres ſatisfactoires, qui ſont la priere,

le jeûne & l'aumône. On y reconnoîtra mieux dans chacun ce que demande cette ſorte de ſujet, que les regles & les preceptes ne le montreront.

Et dans le livre que nous avons intitulé, la Guide des Pecheurs, nous avons amplement traité ce même ſujet en deux parties, où ayant pour but & pour fin principale, d'exhorter les hommes à l'amour & aux exercices de la vertu, nous avons exactement obſervé ce que nous avons dit, que demande cette ſorte de diſcours pour la perſuaſion. Car nous y avons d'abord tâché dans l'exorde, de nous concilier l'attention des lecteurs, en leur faiſant entendre que le ſujet que nous allions traiter, étoit la plus neceſſaire de toutes les choſes qui ſont dans la vie. Enſuite nous y avons repreſenté les devoirs de l'honnêteté, qui nous y devoient porter, en expliquant la bonté immenſe de nôtre Dieu, & ſes ineſtimables bien-faits, qui demandent de nous une entiere obéïſſance & tout nôtre amour; puis nous étendant encore ſur ce qu'il y a d'utile & d'agréable, nous avons expoſé en cet endroit douze inſignes avantages, dont toutes les perſonnes de pieté & de vertu jouïſſent en cette vie. Nous avons aprés cela refuté d'une maniere claire & évidente, comme vaines & frivoles, toutes les excuſes & les fauſſes raiſons, dont les méchans ont coûtume de ſe ſervir, pour s'éloigner de tout attachement à la vertu & à la pieté; & ayant raſſemblé ſommairement dans le dernier chapitre, de cette premiere partie, toutes les raiſons & les preuves du ſujet, nous avons tâché par tous les efforts de l'art, d'exciter dans les eſprits des mouvemens de crainte & d'amour,

pour faire sortir les tiedes & les lâches de leur engourdissement, & pour les encourager & les exciter à l'amour de la vertu & à la crainte de Dieu. C'est-là ce que contient cette premiere partie ; & dans la seconde, nous avons prescrit & expliqué la maniere & les moyens de s'appliquer utilement à la recherche & à la pratique de la vertu.

Il est bon de remarquer, principalement en ce genre, qu'on doit amplifier, autant qu'il est possible, les biens & les maux ; les utilitez & les dommages qu'on attribuë à ce qu'on veut ou persuader, ou dissuader ; parce que plus on represente ces choses grandes, plus elles font de fortes impressions dans les esprits.

Il faut aussi distinguer deux sortes d'auditeurs à qui l'on parle. Les uns ignorans & grossiers, préferent leur utilité à tout ce qu'il y a de plus honnête : les autres mieux instruits & plus polis, s'attachent plus à l'honneur & à la dignité qu'à toute autre chose. Ainsi les raisons d'honnêteté ont plus de force sur ceux-ci, & celles d'utilité de même sur les autres.

CHAPITRE IV.

Seconde sorte de Sermon, ou maniere de prêcher dans le genre demonstratif, pour les Fêtes & les éloges des Saints.

COmme la premiere maniere de prêcher, que nous avons décrite, est dans le genre déliberatif, pour la persuasion ou la dissuasion ; celle-ci qui sert dans les fêtes des Saints,

appartient de même au genre demonſtratif, pour la loüange ou pour le blâme. La fin du diſcours en ce genre, eſt, ſelon les Rheteurs, que la perſonne qu'on loüe, paroiſſe tres-digne de loüange; & tout au contraire ſi on blâme. Mais ſelon la penſée du grand S. Bazile, les loüanges des Saints ne ſont point la principale fin de leurs panegyriques: car on ne les fait pas pour montrer qu'ils ont été tres-éminens en ſainteté; mais afin de nous encourager à regler nôtre vie ſur le modele de la leur, & de nous faire reconnoître en eux l'admirable vertu de l'Eſprit divin, qui fait de ſi prodigieux changemens dans les hommes naturellement tres-fragiles & tres-foibles, conceus dans l'ordure du peché & portez au mal; juſqu'à les rendre égaux aux Anges & élevez au-deſſus du monde.

Les Orateurs reglent en ce genre, l'éloge par les circonſtances des perſonnes que nous avons cy-devant expliquées: Sçavoir, la naiſſance ou la race, la famille & la parenté, la patrie, les dons & les avantages de la nature ou de la fortune, l'éducation, les emplois & les exercices, les paroles & les actions remarquables, en relevant & amplifiant ces ſortes de choſes. C'eſt preſque le ſeul ordre que S. Gregoire a ſuivi dans les éloges ou oraiſons funebres qu'il a faites de S. Baſile, de S. Ceſaire ſon frere & de ſa ſœur ſainte Gorgonie. Nous ne ſuivons pas neanmoins tout à fait cette regle dans les panegyriques des Saints; nous n'y expoſons preſque autre choſe que leurs actions & leurs paroles remarquables, & quelquefois auſſi leurs miracles, les relevant & les amplifiant autant qu'il eſt poſſible; & nous tâchons en même tems d'exciter

Au 1. Liv. Chap. 8.

ceux qui nous entendent, à imiter leur vertu & leur sainteté.

Ce qui domine plus particulierement dans ce genre de discours, est la maniere d'amplifier, tant par la nature & les parties du sujet, que par toutes les circonstances des choses & des personnes, parce qu'elle sert beaucoup à relever l'éclat de leurs grandes actions. C'est ainsi que l'Apôtre releve la foi d'Abraham par les circonstances de la personne en ces termes : *Il ne s'affoiblit point dans sa foi; il ne considera point, qu'étant âgé de cent ans, son corps étoit déja comme mort, & que la vertu de concevoir étoit éteinte dans celui de Sara. Il n'hesita point & il n'eut pas la moindre deffiance, que la promesse de Dieu ne deût s'accomplir; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu*, & étant pleinement *persuadé qu'il est Tout-puissant pour faire ce qu'il a promis. C'est pour cette raison que la foi lui a été imputée à Justice.* Origene amplifie de même l'humble & prompte obéïssance de ce S. Patriarche dans une chose aussi affligeante & aussi douloureuse, que le sacrifice de son fils unique, par toutes les circonstances du fait & des personnes.

Rom. 4. 19. & 20.

Mais pour montrer ici plus évidemment, ce que peut l'amplification en ce genre; j'en insererai en cet endroit un excellent exemple de Seneque, lorsqu'il releve cette parole du Philosophe Stilbon; Je porte avec moi tout mon bien; *omnia bona mea mecum porto*, & qu'il l'amplifie, aprés avoir exposé le fait, en cette maniere; Demetrius surnommé Poliocerte, ayant pris la ville de Megare *en Achaye*, & demandant à Stilbon s'il avoit perdu quelque chose au pillage;

Sen. de tranquil. anima.

» Rien du tout, lui répondit ce Philosophe ; car
» j'ay encore tout mon bien avec moi. Cependant
» l'ennemi avoit pillé tout son patrimoine, enle-
» vé ses filles & ruïné entierement sa patrie ;
» mais il ne laissa pas pour cela d'arracher à son
» égard, la victoire des mains du vainqueur, & fit
» voir constamment aprés la prise & le saccage-
» ment de la ville, qu'il étoit non-seulement in-
» vincible, mais sans crainte d'aucune perte. Il
» avoit donc avec lui les véritables biens, que nul
» ne peut ravir. Mais pour tous ceux qu'on lui
» avoit pillez & enlevez ; il ne les avoit jamais
» regardez comme des biens qui fussent à lui ;
» mais comme des choses étrangeres & des joüets
» de la fortune ; & ainsi il n'y avoit point attaché
» son affection comme à ses propres biens ; sça-
» chant que la possession de tout ce qui vient du
» dehors, est tres-variable & trompeuse.

» Considerez maintenant si les voleurs, les mé-
» disans & les calomniateurs ; les mauvais voisins,
» quelque riches & puissans qu'ils fussent, pou-
» voient causer quelque dommage fâcheux à celui
» à qui une cruelle guerre, un ennemi adroit &
» experimenté dans l'art de foudroïer & de ren-
» verser les plus fortes villes, n'avoit pû rien ôter.
» Un homme demeure seul, tranquille & en paix au
» milieu des épées nuës & du cliquetis des armes ;
» dans le tumulte & le fracas d'une ville aban-
» donnée en proïe à ses ennemis, où tout est mis
» à feu & à sang, & parmi le bruit & les éclats
» horribles du renversement des temples mêmes,
» qui tombent sur leurs Dieux, & les écrasent sous
» leurs ruïnes.

» Vous n'avez donc pas sujet de penser, que
» j'aïe rien avancé trop hardiment en ce que je
vous

vous ai promis ; mais si vous y avez peu de foi, «
j'ai en main un bon garant de ma promesse à «
vous donner. Vous avez peine en effet à croire «
qu'un homme soit capable d'une fermeté & d'u- «
ne grandeur d'ame si extraordinaire. Mais si ce- «
lui-là paroît devant vous & qu'il vous dise : Vous «
ne devez pas douter si un homme, *né comme les* «
autres, peut s'élever au-dessus de tout ce qui est «
humain ; s'il peut regarder d'un œil tranquille & «
assuré, les douleurs, les pertes, les plaïes, les «
ulceres, & les grands & affreux mouvemens des «
choses qui font bruit, & que la fureur agite au- «
tour de lui ; s'il peut demeurer toûjours ferme «
& paisible dans les souffrances de l'adversité, »
sans s'y laisser abatre ; toûjours moderé dans les «
douceurs de la prosperité, sans s'y attacher ; toû- «
jours le même dans les divers évenemens, & «
dans les changemens qui arrivent à tout ce qui «
est hors de lui, sans croire qu'il y ait rien qui soit «
véritablement à lui, que cette meilleure partie de «
lui-même, qui le rend ainsi élevé audessus de «
tout ? Me voici pour vous en convaincre, & pour «
vous rendre témoignage par moi-même, qu'on «
a bien pû sous ce conquerant & ce destructeur de «
tant de villes, par l'effort du bellier & des autres «
machines de guerre, abatre les plus fortes mu- «
railles, & renverser tout d'un coup les forteresses «
& les plus hautes tours jusque dans les fonde- «
mens, par des mines & des fourneaux cachez «
sous terre ; mais qu'il n'y a ni machines, ni stra- «
tagémes, qui puissent ébranler un esprit bien fon- «
dé & bien affermi. «

Pour moi je suis sorti tout nud de ma maison, «
& de l'embrasement, dont les flammes se repan- «
doient de tous côtez, en passant au travers & du «

» feu & du ſang. Je ne ſçai ce que ſont devenuës mes
» filles, ni ſi leur ſort eſt pire que celui de toute la
» ville. Je me vois ſeul, déja vieux & au milieu de
» mes ennemis; & neanmoins je vous déclare que
» tout mon bien eſt dans ſon entier, que je le poſ-
» ſede, & que tout ce qui étoit à moi, y eſt enco-
» re. Ne vous regardez pas comme vainqueur, ni
» moi comme vaincu. Vôtre fortune a l'avantage
» ſur la mienne; je ne ſçai ce que ſont devenus
» ces biens paſſagers, qui vont de l'un à l'autre &
» changent toûjours de maître. Mais pour ce qui
» eſt de mon propre bien, il eſt avec moi, & il y
» ſera toûjours. Les riches attachez à ces biens de
» fortune, ont perdu leur patrimoine; les impudi-
» ques, leurs infâmes amours, & les commerces
» honteux qu'ils entretenoient aux dépens de leur
» chaſteté: les ambitieux, la cour, le barreau &
» les lieux deſtinez à exercer en public leurs fauſſes
» oſtentations; & les uſuriers, leurs regiſtres &
» leurs livres de comptes, où leur avarice ſe fai-
» ſoit une fauſſe joie de chercher des richeſſes. Pour
» moi j'ai tout mon bien entier & inviolable.
» C'eſt pourquoi adreſſez-vous à ceux qui pleurent,
» qui crient, qui ſe tourmentent, qui ſe jettent tous
» nuds audevant des épées tirées, courant aprés
» leur argent, ou fuyant l'ennemi chargez de gros
» fardeaux.

» Tenez donc pour certain, mon cher Serene,
» que cet homme parfait & plein de vertus divines
» n'eſt ſujet à aucune perte. Ses biens ſont renfer-
» mez dans un fort imprenable. La maſſe ſuper-
» be des murailles de la fameuſe Babylone, où
» Alexandre eſt entré, ni de celles de Cartage & de
» Numance; ni les forces du Capitole même n'en
» approchent point. Toutes ces places ſi bien for-

tifiées, ne laissent pas d'être toûjours exposées aux « insultes des ennemis ; mais le fort, où le sage se « retranche, est à couvert du feu & des attaques de « toutes sortes d'ennemis, inaccessible, imprena- « ble & élevé comme la demeure des Dieux. Vous « ne pouvez pas dire ce qu'on dit d'ordinaire, Que « ce vrai sage ne se trouve nulle part. Car nous ne « nous formons point ici une idée de grandeur d'a- « me, ou de vertu imaginaire ; nous vous l'avons « representée, & nous vous la representons telle, « que nous faisons voir & que nous vérifions qu'elle « est en effet. J'avoüe que les hommes de cette sor- « te sont rares, & qu'il ne s'en trouve peut-être que « dans de longs intervalles de tems, & dans des « âges tres-éloignez ; car les choses grandes & éle- « vées au-dessus de la portée commune & ordinaire « des hommes, ne se produisent pas souvent. Le « sage n'a donc rien à craindre, ni à desirer des « créatures, non plus que les Dieux mêmes. Aussi « approche-t-il si fort de la divinité, qu'il ne dif- « fere d'un Dieu, qu'en ce qu'il est mortel. «

J'ai voulu raporter cet exemple de Seneque, afin que le Prédicateur, qui aime à se perfectionner dans son ministere, l'ayant devant les yeux y reconnoisse la maniere, dont il peut amplifier les actions & les paroles remarquables des Saints, en observant comment ce sage a relevé par un discours si étendu & orné de tant d'expressions & de sentences, cette courte parole : Je porte tout mon bien avec moi. Car s'il a sçû élever & étendre par des paroles & des pensées si riches & si magnifiques, ces sortes d'actions des hommes ; qu'auroit-ce été s'il avoit eu à décrire les combats & les travaux si admirables des Saints Martyrs & des Vierges, qui ont servi de spectacle au monde, aux Anges, & aux hommes ?

Si quelqu'un veut encore voir d'autres exemples tres-propres pour cette maniere d'amplifier, qu'il liſe les deuxiéme & troiſiéme livres de S. Chryſoſtome ſur la Providence ; où ce S. Docteur releve & amplifie la patience & les divers travaux des ſaints Patriarches Noé, Abraham, Moïſe & David. Il y trouvera ſans doute d'excellens modeles pour s'inſtruire & ſe former dans cette partie de l'éloquence des Orateurs Chrêtiens.

Chapitre V.

Comment on peut relever & amplifier de même l'excellence des vertus & des mérites des Martyrs & des autres Saints.

Il eſt avantageux pour cela, premierement, de bien ſçavoir & entendre les regles & les preceptes, & toutes les manieres d'amplifier, que nous avons preſcrites & expliquées dans le livre precedent. Enſuite il faut lire ſoigneuſement & avec attention les écrits des Peres les plus éloquens, & qui ont particulierement excellé en ce genre ; & remarquer exactement par quelles raiſons & en quelles manieres ils ont aggrandi & relevé les vertus & les mérites des Saints, dont-ils ont publié les loüanges ; puis s'en ſervir comme de modeles, pour former à leur imitation les éloges de ceux qu'ils voudront loüer. Car on comprend beaucoup mieux & plus aiſément par des exemples, que par les preceptes de l'art, ce qui convient le mieux en ce genre.

Mais tout cela eſt peu de choſe ſans l'aſſiſtance

de cet Esprit celeste, dont l'Apôtre a parlé en ces termes: *Nous n'avons point receu l'esprit du monde; mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connoissions les dons, que Dieu nous a faits*; C'est-à-dire, afin qu'étant éclairez de sa divine lumiere, nous sçachions estimer la grandeur & la dignité de ses dons & de ses vertus. Car si nul ne peut sans art faire le discernement de l'or pur d'avec le faux, ni connoître l'excellence & le prix des perles & des pierres prétieuses, surtout lorsqu'elles sont soüillées dans la bouë & la poussiere: qui pourroit, sans cette divine lumiere, estimer ou admirer, selon leur propre excellence, les dons de Dieu, qui surpassent toute pensée? Il est dit dans l'Ecriture, que la Reine de Saba voyant la magnificence de Salomon, le nombre & les logemens de ses Officiers, le bel ordre de sa maison, & la sagesse de ses discours, elle en fut tout hors d'elle: mais si quelqu'un de nous avoit les yeux de l'esprit éclairez de cette lumiere celeste, ensorte qu'il pût découvrir les inestimables richesses du vrai Salomon, c'est-à-dire, *les richesses incomprehensibles de Jesus-Christ*, les vertus & les œuvres éclatantes de ses serviteurs; il seroit sans doute frappé d'un étonnement plus grand & plus profond, que celui de cette Reine de Saba.

1. Cor. 2. 12

Ephes. 3.

Mais il n'appartient pas à tous d'avoir ces yeux de l'esprit, avec lesquels on peut voir l'éclatante beauté de Jesus-Christ & de son Eglise; puisque *toute sa gloire*, sa beauté & son éclat *lui vient du dedans au milieu des franges d'or*: aussi l'Eglise, cette sainte Epouse de Jesus-Christ, parlant d'elle-même dans les Cantiques; *Je suis noire*, dit-elle, *mais je suis belle, ô filles de Jerusalem*: noire au dehors, mais toute brillante de l'éclat d'une

Ps. 44. 14.

Cant. 1. 5.

merveilleuſe beauté au dedans; & comment? *Comme les tentes de Cedar*, dit-elle, *& comme les peaux de Salomon.* Car ces tentes & ces peaux de Salomon, étoient en effet ſoüillées de pouſſiere, & toutes brûlées au dehors par l'ardeur du Soleil; mais ornées audedans de tout l'éclat de ſa magnificence royale.

Auſſi n'y avoit-il rien qui pût exprimer plus vivement l'éclat & la beauté de l'Egliſe, qui paroiſſoit exterieurement vile & rabaiſſée aux yeux des hommes charnels, dans les ſaints Martyrs & dans les hommes conſacrez à Dieu, & particulierement dans ceux qui menoient une vie tres-pauvre & tres-auſtere dans la ſolitude des deſerts; mais que l'éclat & l'excellence de ſes divines vertus, rendoit interieurement ſi brillante & ſi ſublime aux yeux des ſaintes ames, & des perſonnes vraïement ſpirituelles, qu'elle rempliſſoit ſes ſpectateurs d'admiration & les jettoit dans le dernier étonnement. Et qui n'en ſeroit pas tout ſaiſi, entendant ces paroles de l'Apôtre: *Quand* Philip. 2. 17. *même il ſe devroit faire une aſperſion & une effuſion de mon ſang ſur la victime & le ſacrifice de vôtre foi, je m'en réjoüirois en moi même, & je m'en conjoüirois avec vous tous; & vous devriez auſſi vous en réjoüir & vous en conjoüir avec moi.* A-t-on jamais oüi parler d'un tel ſujet de reſſentir & de témoigner de la joïe? Qui ne ſeroit pas encore plus ſurpris de voir ſaint André ſaluer de loin, loüer & deſirer avec tant de zele, la Croix qui lui étoit préparée, s'avancer vers elle avec une ſainte allegreſſe, & l'embraſſer avec une aſſurance & une joie qui ne ſe peut exprimer?

Enfin qui ne ſeroit pas dans la derniere admiration, en voyant le grand ſaint Laurent, éten-

du ſur un gril de fer & couché ſur des charbons ardens, ſe faire un ſujet de joie d'un tourment ſi horrible ? L'incomparable S. Vincent, ſuſpendu ſur le chevalet, pendant qu'on lui diſloquoit tous les os, dire au Prefet, qui le faiſoit ſouffrir; qu'il lui étoit obligé de la grace qu'il lui procuroit, que l'état où il ſe trouvoit, avoit toûjours été l'objet de ſes vœux & de ſes deſirs; qu'il le prioit de continuer un ouvrage qui lui étoit ſi avantageux; & reprenant même ſes bourreaux, de ce qu'ils agiſſoient avec trop de lenteur ? Et enfin nôtre bien-heureux pere S. Dominique, brûler continuellement d'une tres-ardente ſoif de boire le Calice du Sauveur, regardant le martyre comme une grace & un don ineſtimable de la miſericorde de Dieu, & ne déſirant rien tant dans cette vûë, que de voir déchirer ſon corps par les plus cruels tourmens, pour l'amour & la gloire de ce divin Maître ?

Et pour paſſer des Martyrs aux Confeſſeurs, qui ne ſeroit ſurpris & étonné de voir S. Alexis dans le Palais même de ſon pere, déguiſé en pauvre inconnu, vivre tres-pauvrement, & ſouffrir les mépris & les mauvais traitemens d'un grand nombre de valets, dont cette maiſon étoit pleine, & paſſer ainſi les dix-huit dernieres années de ſa vie avec une patience toûjours tranquille en preſence de ſon pere, de ſa mere & de ſon épouſe, qu'il avoit quitée la nuit de ſes noces ſans l'avoir touchée ? Et qui pourroit aſſez admirer la puiſſance merveilleuſe de la grace divine, qui a ſi particulierement éclaté dans la vie & dans toute la conduite de S. Edoüard Roi d'Angleterre; ſur tout lorſqu'on ſçait que ce Prince aïant épouſé dans ſa jeuneſſe, une Princeſſe tres-accomplie, &

d'une excellente beauté, a ſceu garder avec elle une chaſteté perpetuelle juſqu'au dernier moment de ſa tres-ſainte vie, dans une parfaite ſocieté, n'ayant qu'une même demeure & une même table.

Quant aux miracles des Saints, le ſentiment de pluſieurs eſt, qu'ils ne ſont point des ſujets de Prédication, parce que le recit qu'on en fait, ſert plus à faire connoître leur ſainteté, qu'à regler les mœurs & la vie de ceux qui les entendent. Pour moi j'eſtime que c'eſt principalement par la prédication des miracles, qu'on peut faire éclater avantageuſement la bonté infinie de nôtre Dieu, la grandeur ineffable de ſon amour envers ceux qui ſont véritablement à lui, la fidelité de ſes promeſſes & les ſoins paternels de ſa ſouveraine Providence, qui s'étend d'une maniere toute ſinguliere ſur ſes ſerviteurs; en ce qu'il les honore, ſi je l'oſe dire, avec excez, en les élevant audeſſus de tout, juſqu'à aſſujettir, non-ſeulement à l'autorité de leurs paroles, mais encore à leurs cendres, aux mouchoirs mêmes & aux linges qui ont touché leurs corps, & enfin à la pouſſiere de leurs tombeaux, les malins eſprits, les maladies & toutes les loix de la nature même, auſquelles les Rois, les Empereurs & tous les Souverains ſont aſſujettis.

Mais pourquoi m'étendre ſur un ſujet ſi connu & confirmé par tant d'exemples? Un aveugle demandant à Dieu, avec ardeur dans la priere, la gueriſon de ſon aveuglement, il lui fut divinement ordonné de laver ſes yeux avec de l'eau, dans laquelle le S. Roi Edoüard, dont-il vient d'être parlé, avoit lavé ſes mains: ce qu'ayant fait, il recouvra auſſi-tôt la vûë. Quelle force,

je vous prie, & quel excés d'amour le Seigneur ne fait-il pas éclatter envers ceux qui ſont à lui, par ce jugement de ſa providence, qui donne à cette eau ſale, une vertu ſi puiſſante & ſi honnorable, parce ſeulement qu'elle a touché les mains de ſon ſerviteur? Or combien voyons-nous de ſemblables merveilles dans les vies des Saints, qui ſont autant de preuves éclatantes, & de tres-évidens témoignages de cette miſericorde & de cette bonté ineffable du Seigneur envers ſes fideles ſerviteurs? Le Soleil, la Lune & les Etoiles avec toute leur ſplendeur & leur beauté; le Ciel même, ni la terre, ni les mers ne me donnent point de marques ſi évidentes de la divine bonté, qu'en ce que je vois, que ces choſes-là mêmes, que le Seigneur a ordonnées & liées entre elles daus un rapport & une proportion ſi admirable, par des loix éternelles, ſont toutes aſſujetties, & obéïſſent aux ordres des Saints & à leurs cendres mêmes aprés leur mort.

Lorſque cette bonté, du Seigneur, ſe manifeſte par ces preuves ſi claires & ſi convainquantes; c'eſt une choſe incroïable, combien elle enflame les cœurs des hommes du feu de ſon amour, & d'un tres-ardent déſir de ſervir un ſi bon Maître, duquel ils ne peuvent eſperer rien moins, s'ils le ſervent avec une conſtante & exacte fidélité. Ce que j'ai bien voulu remarquer ici en peu de mots touchant le recit des miracles des Saints, dont le Prédicateur ſe peut ſervir avantageuſement, pour exciter ſes auditeurs à l'amour de cette ſouveraine Bonté de Dieu.

Ce ſoin & cette providence paternelle, que le Seigneur toûjours infaillible & infiniment aimable, fait éclatter dans les combats de ſes Martyrs,

ne nous découvre pas moins évidemment ces mêmes richesses de sa misericorde & de sa charité. Car outre cette constance invincible qu'il leur donnoit pour souffrir en patience tant de si cruels tourmens, il les soûtenoit & les consoloit encocore par des secours de sa grace toute puissante, par des prodiges du Ciel & par des miracles, au milieu des feux & des tourmens presque infinis, dont on a éprouvé la fermeté de leur foi. On a souvent vû les flames, où l'on les jettoit, s'éteindre tout d'un coup, ou respectant leurs corps, se venger sur ceux qui les avoient allumées. On a vû les bêtes les plus cruelles, ausquelles on les exposoit, les caresser & les défendre, au lieu de les devorer : les rouës de fer & les tortures, ausquelles on les appliquoit, se briser d'elles-mêmes : on a vû enfin les fournaises ardentes & les taureaux d'airain embrasez, leur servir de rafraichissement ; les plaies, dont ils étoient déchirez, refermées & gueries en un instant ; & leurs membres tout coupez remis en leur place, & parfaitement rëünis à leurs corps : ce qui les confirmoit tellement dans la vérité de la foi, que non-seulement ils y demeuroient eux-mêmes toûjours fermes & inébranlables ; mais y attiroient encore les infideles mêmes par l'éclat des miracles, & les encourageoient par leur exemple, à souffrir le martyre pour sa défense.

Qui ne reconnoîtroit donc pas évidemment par ce marques, les richesses immenses de la souveraine Bonté de nôtre Dieu, & les entrailles de sa misericorde, & de sa charité envers ceux qui le servent ? qui ne brûleroit pas d'un tres-ardent amour pour un Dieu si plein de douceur & de tendresse ? Qui ne voudroit pas perdre mille fois

la vie au milieu des feux & des tourmens pour vôtre gloire, ô tres-fidele ami des justes, *qui les secourez dans les tems favorables, lorsqu'ils en ont besoin & qu'ils sont affligez?* C'est ce soin & cette providence paternelle du Seigneur, à l'égard de ceux qui sont à lui, que le Sage nous veut faire connoître, lorsque parlant de la sagesse increée, il dit: *C'est elle, qui n'a point abandonné le juste, lorsqu'il fut vendu; mais elle l'a delivré des mains des pecheurs. Elle est descenduë avec lui dans la fosse & elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui a mis dans les mains le sceptre royal, & qu'elle la rendu maître de ceux qui l'avoient traitée si injustement, &c.* C'est pourquoi quiconque étant éclairé de la lumiere du S. Esprit, a receu non-seulement l'intelligence; mais encore le sentiment & le goût de ces choses, peut toûjours relever par de dignes loüanges, les actions memorables & les miracles des Saints, & encourager en même tems par ces preuves & ces exemples, ceux qui l'écoutent, à la connoissance & à l'amour de la divine bonté. Psal. 9. Sap. 10. 13.

Pour revenir donc à nôtre sujet, ce sont là les biens inestimables de nôtre vrai Salomon; ce sont les richesses incomprehensibles de Jesus-Christ; c'est-là *cette vertu, cette force*, & comme disent d'autres, cette puissance *de l'Evangile*, qui est, *pour sauver tous ceux qui croïent*, & qui éleve l'homme au-dessus du monde, de lui-même & de toute la nature. On peut aussi prendre de-là occasion de faire admirer beaucoup la force & la puissance de la grace, qui éleve une créature mortelle, si foible & si fragile à un si éminent état de vertu & de pureté. On en peut tirer de même un tres-juste sujet, d'accuser de folie & Rom. 1. 16.

d'aveuglement les hommes, qui par la crainte de la peine & du travail, refusent d'entrer dans le chemin de la vertu, comme étant trop pénible & trop difficile ; lorsqu'ils sçavent que la force de la grace & de la charité divine fait trouver tant de douceur & de consolation, non-seulement dans l'obéïssance & dans l'observation des commandemens de Dieu ; mais encore dans les croix, dans les faix & dans les tourmens mêmes, que l'on endure pour son amour & pour sa gloire. C'est enfin ce qui donne lieu de reprendre fortement les lâches & les tiedes, qui négligent les choses les plus legeres & les plus aisées, lorsqu'ils voyent que les Saints, qui ont été formez comme eux, d'une même masse & conceus dans le peché, en ont fait de si grandes & de si prodigieuses.

Celui donc, qui par la grace du Seigneur, a les dispositions de cœur & d'esprit necessaires, pour sçavoir estimer & peser comme à la balance, & avec de justes poids ces dons si magnifiques du S. Esprit, pourra toûjours tres-bien inspirer aux autres par ses discours, les sentimens, dont il sera touché lui-même ; & relever ainsi dans l'esprit de ses auditeurs, les vertus des Saints par de justes loüanges. J'avouë qu'il y en a tres-peu qui soient favorisez de ces heureuses dispositions, & c'est aussi ce qui fait qu'il n'y a point de Sermons plus difficiles, ni plus à charge aux Prédicateurs, que les Panégyriques, ou les Eloges des Saints. Mais si quelqu'un n'a pas tout le talent necessaire pour s'en acquitter avec avantage, il a en main un remede tout préparé, qui est d'expliquer à l'ordinaire l'Evangile du jour, & d'inserer dans l'explication même, les vertus les plus remarqua-

bles du Saint, que l'Eglise honore, aux endroits qui y donnent lieu, ou de les proposer seulement dans la derniere partie du discours. Ce qui se fait tres-bien par la comparaison demonstrative, *contentione demonstrativâ*, qui est une figure de sens, forte & vehemente, par laquelle on louë ou on blâme une personne, ou toute autre chose, en la comparant à une autre. Nous en traiterons particulierement dans le Livre suivant.

CHAPITRE VI.

Troisiéme sorte de Sermons, ou maniere de prêcher, qui contient les Homelies, c'est-à-dire, les discours ou entretiens spirituels sur l'Evangile.

CEtte troisiéme maniere de prêcher, qui consiste à expliquer l'Evangile, a toûjours été & est encore aujourd'hui fort en usage dans l'Eglise. Voici en peu de paroles comment le Prédicateur se doit conduire, ou ce qu'il doit observer dans ce genre de Sermons.

Il faut d'abord, avant que d'entrer dans l'explication de l'Evangile du jour, en faire un recit abregé; mais ensorte que la breveté du recit ne soit pas sans grace & sans élegance; c'est-à-dire, qu'il ne soit pas fait d'une maniere maigre ou seche, comme le font quelques uns tres-désagréablement; mais avec la politesse & l'ornement qui lui est propre. Car le Prédicateur en cette occasion doit parler bien plus selon la force du sens, que selon la simple interprétation des paroles; & par consequent donner toûjours un peu plus d'é-

tenduë à ce que les saints Evangelistes ont exprimé d'une maniere courte & toute simple. Ce qui neanmoins ne se doit pas toûjours faire, sur tout lorsque l'histoire de l'Evangile est plus longue qu'à l'ordinaire, comme celle de la Samaritaine, ou de la resurrection du Lazare, mort depuis quatre jours. On peut aussi, lorsqu'on le juge plus commode, mêler chaque point de l'Evangile avec l'explication même qu'on en fait; ce qui doit être laissé à la disposition & au choix du Prédicateur. Car il n'en est pas de ce que nous disons, comme des statuts & des ordonnances d'Etat gravées sur l'airain; ensorte qu'il ne soit pas libre d'en user autrement, lorsqu'on le trouve plus à propos & plus avantageux.

Aprés avoir exposé brévement l'Evangile du jour, il en faut aussi-tôt venir à l'explication. Mais auparavant, pour y entrer de bonne grace, on peut commencer fort à propos par quelque sentence, ou par quelque lieu commun, qui convienne & s'ajuste proprement au sujet, s'y arrêter un peu & le tourner ensorte que l'on soit comme imperceptiblement porté à ce qu'on doit dire au commencement de de l'explication, où l'on veut entrer. Il est encore tres-important pour y bien entrer, de reprendre auparavant & de faire entendre ce qui precede de l'Evangile qu'on veut expliquer; parce que souvent l'intelligence de ce qu'on lit, dépend de ce qui precede dans le texte. Ainsi pour expliquer cet Evangile de la fête du S. Sacrement;
Joan. 6. 56. *Ma chair est vraiment viande & mon sang est vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair, &c.* L'Exorde se doit prendre du miracle des cinq pains, parce que le Seigneur voulant attirer les Juifs à la foi, & voïant qu'ils lui deman-

doient, pour croire en lui, quelque miracle éclatant, telle qu'étoit la manne envoyée du Ciel à leurs peres dans le désert; prit de-là occasion de leur parler d'un pain & d'une nourriture, sans comparaison plus excellente, qu'il devoit donner aux hommes, laquelle ne periroit point, mais demeureroit pour la vie éternelle. Il en est de même de la parabole du Pere de famille, qui appelle des ouvriers pour travailler à sa vigne, dont l'explication dépend de la demande que S. Pierre fait auparavant à Jesus-Christ, touchant la recompense que recevroient ceux qui auroient tout quitté pour le suivre; car le Seigneur aprés lui avoir exposé la grandeur de cette recompense, prend sujet de-là d'enseigner par cette parabole, quelles seront les differentes recompenses des hommes, & selon la justice & selon la grace & la misericorde de Dieu.

On aura donc soin d'être court dans cet Exorde, afin de ne rien retrancher du tems destiné à l'explication de l'Evangile. Plusieurs pechent en cela doublement. Ils employent la plus grande partie du discours dans la liaison & l'ajustement de l'Exorde; & souvent ils lient ensemble ce qui precede & ce qui suit sans aucune necessité. Et la plûpart ne manquent en cela, que parce que s'étant une fois proposé certaines regles ou manieres de prêcher; ils croyent que tout ce qui vient à propos dans un Sermon, a le même effet dans tous les autres; & que ce qu'ils ont résolu de faire une fois, se doit faire par tout de même.

Il y a un autre genre d'Exorde, dont on se doit servir quelquefois, pour préparer l'attention des auditeurs. C'est de commencer le discours par ce qui est en eux un obstacle à la persuasion des

véritez, qu'on leur enſeigne, ou aux impreſſions qu'elles doivent faire dans leur cœur. Or ce qui empêche grandement le fruit des prédications, eſt que pluſieurs y aſſiſtent plûtôt par coûtume, que par aucun déſir d'en profiter; que d'autres y vont ſeulement par curioſité, & que la plûpart les entendant négligemment & avec ennui, en ſortent auſſi vuides qu'ils y ſont entrez. Il ſera donc avantageux au commencement du diſcours d'éloigner ces obſtacles, & tous les autres ſemblables, & de faire connoître l'extrême peril, où s'expoſent ceux qui entendent la Parole de Dieu avec des diſpoſitions ſi criminelles. Car comme c'eſt dans cette Parole ſacrée, que conſiſte le remede & le ſoulagement de nos maux, que reſte-t-il à eſperer à un malade, à qui ce divin remede a été tant de fois appliqué inutilement & ſans aucun effet pour la ſanté de ſon ame?

On peut donc ſe ſervir de ces trois manieres d'Exorde, ou de commencemens dans cette troiſiéme ſorte de Sermons. Mais on laiſſe entierement à la diſpoſition du Prédicateur de juger, quand on ſe doit ſervir de l'une plûtôt que de l'autre. Car la ſeule regle qu'on doit toûjours garder en ceci, eſt qu'on ne doit rien traiter toûjours d'une maniere; mais qu'il eſt de la prudence & de l'adreſſe du Prédicateur de diverſifier toutes choſes ſelon les differences, ou des Evangiles, ou des qualitez & des diſpoſitions des auditeurs.

Quant à l'explication même de l'Evangile; voici ce que j'eſtime qu'on y doit obſerver en premier lieu. C'eſt de ne ſe point propoſer plus de trois ou quatre, ou quelquefois cinq points à traiter. Car s'il y en a davantage, le diſcours ſera

ſouvent

ſouvent interrompu par la trop frequente neceſſité d'en quitter l'effort, ou d'en rallentir l'action, pour paſſer de l'un à l'autre, & reprendre à chaque fois un exorde nouveau & de nouvelles penſées. Ajoûtez à cela que l'une des principales parties du Prédicateur étant de toucher & de remuer les eſprits & les cœurs; & ces mouvemens ſalutaires ne pouvant être vivement excitez, qu'enſuite de la preuve & de l'amplification du ſujet; il ſuit de-là tres-certainement, que plus le ſujet eſt fortement prouvé & vivement amplifié, plus il peut toucher & remuer efficacement les eſprits, & faire de vives impreſſions dans les cœurs de ceux qui l'entendent.

Ainſi quiconque ſe propoſe moins de points à traiter, a toûjours plus de tems pour prouver & étendre amplement les choſes, & peut par conſequent inſpirer de plus vifs ſentimens de ce qu'il veut perſuader, & y porter plus ardemment les eſprits. Ce qui eſt un avantage que n'ont pas ceux qui s'engagent à en traiter pluſieurs dans l'eſpace d'une heure au plus, que doit durer un Sermon. Car avec un grand amas de bois, on allume un grand feu, & on n'en peut faire qu'un petit avec peu de bois : ſi donc *le feu s'embraſe dans la foreſt, ſelon qu'il y a de bois*, comme dit le Sage, il eſt ſans doute plus à propos de ne choiſir que peu de points & les traiter amplement & avec ordre dans toute leur étenduë, que d'en parcourir legerement pluſieurs d'un ſtile ſec & ſterile. *Eccli. 28. 12.*

Il faut en ſecond lieu ſe bien garder dans l'explication de l'Evangile, de forcer le ſens de l'Ecriture, comme font pluſieurs qui l'alterent & le falſifient, ou y donnent de violentes contorſions; & avoir ſoin de prendre toûjours celui qu'elle

presente d'elle-même à l'esprit, lorsqu'on s'applique à la lire avec une vigilante attention; & sur tout de préferer toûjours ce qui sert le plus à regler les mœurs, & à reprendre & corriger les vices, à toutes les vaines subtilitez d'esprit, & à tout ce qui flatte la curiosité des hommes.

Au reste le Prédicateur doit s'étudier sur tout, lorsqu'il rapporte des passages & des sentences du Texte sacré, de les éclaircir & confirmer par d'autres endroits des saintes Ecritures, & par des témoignages des saints Peres; car comme dit S. Jerôme, le discours d'un Prêtre & d'un Ministre de l'Eglise, doit être assaisonné avec le sel des saintes Ecritures. Or je trouve quatre choses à observer dans les lieux & les passages qu'on en doit rapporter. La premiere est, qu'ils ne soient point trop communément usitez, si ce n'est qu'on leur donne un tour & un agrément remarquable, qui les releve; mais recherchez, choisis & singuliers, comme il s'en trouve plusieurs dans les livres des Prophetes & de la Sagesse, qui par l'attrait de leur nouveauté gagnent l'esprit & de celui qui les rapporte & de ceux qui l'écoutent.

La seconde est qu'il y a quelque mesure à garder dans l'emploi de ces passages; qui est de ne pas prendre à la volée tout ce qui se presente d'abord à l'esprit, comme font plusieurs par l'attachement qu'ils ont à leurs propres pensées; mais de choisir toûjours le sens le moins trivial, & le plus avantageux pour l'effet qu'on s'est proposé.

La troisiéme est, de ne point revêtir & charger sans necessité d'une foule de passages & de témoignages, une chose évidente par elle-même, ou déja suffisamment prouvée, comme il arrive à plusieurs de le faire par ostentation de leur memoi-

re, ou de leur ſcience, plûtôt que par aucune ſorte de neceſſité.

La quatriéme enfin eſt d'avoir ſoin dans l'interpretation des ſentences, que nous rapportons de l'Ecriture, ou des Peres, non-ſeulement d'en conſerver le ſens fidelement & avec ſincerité, mais de l'exprimer encore ſi bien avec toute la grace & la proprieté de nôtre langue, qu'elles ſemblent en être nées plûtôt que traduites du Latin. Il y en a beaucoup qui pechent doublement contre cette regle; car quelques-uns tournent le Latin de telle ſorte, qu'ils en conſervent le tour & la phraſe en leur langue même, & ôtent ainſi toute la grace & la beauté des ſentences & des meilleures penſées. Car chaque langue ayant ſes proprietez, c'eſt-à-dire, ſes tours, ſes expreſſions & ſes manieres de parler; il faut qu'un Traducteur ou un interprete habile, qui traduit du Latin, en change la proprieté en celle de l'autre langue, en laquelle il tourne; enſorte qu'il ne rende pas ſeulement ſens pour ſens, mais que la grace & la beauté de l'expreſſion, ne ſoit pas moins grande dans la verſion que dans le Latin même. Et il y en a d'autres, qui pour éviter ce vice, font les Rhetoriciens mal à propos, & qui pour trop s'étendre en paroles, ne conſervent, ni la force, ni le poids, ni même le vrai ſens des paſſages & des ſentences, qu'ils rapportent & qu'ils expliquent en leur langue.

Au reſte pour toucher ici comme en paſſant, quelque choſe de l'élocution; c'eſt ſans doute une regle & une methode tres-propre pour expliquer nettement pluſieurs points de l'Evangile, de les reduire & propoſer en forme de doutes, ou de queſtion. Si, par exemple, il s'agit d'expliquer

Joan. 4. l'Evangile touchant l'Officier de la Cour, qui demandoit la guerison de son fils malade à Capharnaum ; on peut d'abord demander pourquoi le Seigneur l'accuse & le reprend d'infidelité, puisque la priere même qu'il lui faisoit de venir chez lui pour guerir son fils, sembloit marquer assez qu'il avoit de la foi ; car il ne lui auroit pas fait cette demande, s'il n'avoit pas cru qu'il étoit le
Marc. 5. Sauveur : Puis, pourquoi il ne dit rien de semblable au Prince de la Synagogue, qui lui demandoit de même la santé pour sa fille, & qu'au contraire il s'en alla aussi-tôt avec lui ; & dans le chemin voyant que sa foi étoit chancellante, il l'affermit avec beaucoup de bonté ; au lieu qu'il reprit aigrement cet Officier de Cour, comme manquant de foi, & ne voulut point aller avec lui. Ensuite pourquoi le Seigneur de son propre mouvement & sans en être prié, voulut aller en la maison du Centenier, qui lui demandoit la santé pour son serviteur, & ne voulut pas venir en celle de ce Seigneur de la Cour, en étant instamment prié. Chacune de ces questions doit être proposée avec les raisons du doute, qu'elle renferme. On y doit joindre aprés la réponse, l'établir & l'autoriser de même, & la tourner au profit & à l'utilité des auditeurs.

La raison de cette regle est, que tout ce qui approche du dialogue dans un discours, ne sert pas seulement à exciter l'attention par le doute même de ce qu'on met en question ; mais bien plus encore à diversifier agréablement les paroles & les expressions. D'où vient que S. Chrysostome, qui sçavoit admirablement l'art de remuer & de manier les esprits & les cœurs, reveille si souvent dans ses Homelies, l'attention de ceux à qui

il parle par des demandes & des questions frequentes.

Il faut enfin sçavoir encore, que lorsqu'on produit quelque témoignage de l'Ecriture, on ne doit pas se contenter de l'expliquer simplement en langue vulgaire, comme font plusieurs, qui traduisent le Latin mot à mot en leur langue; mais que le principal est de peser & d'appuïer toûjours sur quelque chose digne d'être observée dans le passage qui est rapporté. Ce qui se fait en expliquant quelque emphase cachée sous un mot, ou en demêlant les sens de quelque Metaphore. Car toute Metaphore enferme une comparaison courte & abregée, qui doit par consequent servir à l'expliquer. Quelquefois aussi, lorsqu'une sentence est courte & serrée en paroles, nous l'étendons & l'amplifions pour en découvrir davantage toute la force & le sens qui y est renfermé. Et c'est à quoi peuvent beaucoup servir les differentes manieres d'amplifier, que nous avons cydevant expliquées.

Nous nous contentons de ce que nous avons marqué en peu de mots jusqu'ici sur cette matiere, dont la pleine & entiere connoissance ne se peut acquerir, que par une étude de toute la vie. Et c'est aussi ce que nous cherchons, principalement par nôtre application à lire & à entendre les saintes Ecritures. Car ce n'est pas assez pour nous d'en avoir l'intelligence; nous pesons encore & examinons dans le sens quelque chose qui merite d'être remarqué. Mais ceci n'a point de lieu dans les témoignages de l'Ecriture, qui regardent l'interpretation mystique des noms; comme quand nous disons que le nom d'*eau*, signifie la grace & la sagesse divine; ou qu'on doit entendre par le

mot de *coupe, calix*, le ſort ou le partage qui arrive à chacun ; & par celui d'*huile*, la miſericorde. Car il ſuffit à cet égard de montrer en peu de paroles cette ſignification du mot autoriſée par quelqu'autre paſſage.

Chapitre VII.

Quatriéme ſorte de Sermons, ou maniere de prêcher, compoſée des trois precedentes.

CEtte quatriéme ſorte de Sermons, compoſée des trois premieres que nous avons expliquées, eſt tres-familiere à S. Chryſoſtome. Elle a deux parties principales, dont l'une contient l'explication de l'Evangile, & l'autre eſt un diſcours dans le genre déliberatif pour la perſuaſion ou la diſſuaſion. Car ce S. Pere traite d'ordinaire dans cette ſeconde partie, aprés l'explication de l'Evangile, les lieux communs des vertus ou des vices, par leſquels il exhorte, ou à pratiquer quelque vertu, ou à fuïr & deteſter quelque vice, en repreſentant & amplifiant fortement les biens & les maux, les avantages & les pertes qu'apporte l'une & l'autre de ces deux choſes. Il n'y a rien de propre & de particulier à preſcrire en ce genre ſur ce ſujet ; car cette ſorte de Sermon étant formée & compoſée des deux parties, que nous avons dites, on peut aiſément comprendre par ce qui eſt traité en chacune, ce qu'on doit obſerver dans le tout qu'elles compoſent.

Il faut neanmoins prendre garde dans ce genre de Sermon, qu'il y a danger qu'en voulant ſatisfaire aux deux parties, nous ne ſoyons trop

longs dans le diſcours. Ce que les Prédicateurs doivent eviter tres-ſoigneuſement, de crainte que ſe rendant ennuyeux par cette longueur, ils ne perdent & la grace & le fruit de tout ce qu'ils diſent de plus ſolide & de plus digne d'être écouté avec attention. Car ceux qui nous entendent, commençant une fois à s'en laſſer, ne font plus d'attention à ce que nous leur diſons, & perdent encore & le goût & le ſouvenir des choſes mêmes, qu'ils ont auparavant écoutées avec plaiſir.

Cela étant ainſi poſé, il ne ſera pas hors de propos de comparer entre elles ces quatre manieres de prêcher, afin de mieux connoître la nature, la dignité & l'utilité de chacune. Et pour dire tout d'un coup ce que j'en penſe, il me ſemble que toutes ces ſortes de Sermons, & toutes les autres qui ſe trouvent, ſe peuvent reduire à trois chefs. Le premier comprend les Sermons qu'on peut appeller ſimples, parce qu'on n'y traite qu'un ſeul ſujet, ſoit dans le genre déliberatif, quand on veut porter à quelque action de vertu, ou détourner de quelque vice ceux à qui l'on parle; comme fait S. Cyprien dans ſes excellens diſcours de la patience, de l'aumône, de la peſte & de l'envie, & les autres ſaints Peres en pluſieurs endroits: ſoit dans le genre demonſtratif, lorſqu'il s'agit de publier l'excellence des vertus de quelque Saint, de relever & d'amplifier la grandeur de ſes actions & l'éclat de ſes miracles, comme font ſouvent les mêmes ſaints Peres.

Le ſecond chef eſt des Sermons ou des Homelies ſur l'Evangile, où l'on donne des regles de morale & des inſtructions pour la conduite ſpirituelle, ſelon que le demande la nature de chaque point de l'Hiſtoire ſacrée qu'on explique.

Les ſaints Peres ont encore ſuivi tres-ſouvent cette maniere de prédication. C'eſt pourquoi ſi quelqu'un a de l'eſtime pour l'une de ces deux ſortes de Sermons, il ne doit pas pour cela faire moins d'état de l'autre; puiſqu'elles ont été toutes deux en uſage parmi les anciens Peres de l'Egliſe; & nul ne doit trouver à redire qu'on en approuve & qu'on en autoriſe l'uſage à leur exemple. Quant à cette ſeconde ſorte, elle eſt ſans doute agréable aux auditeurs, par la varieté des choſes qu'on y traite; utile par la diverſité des regles de vie & des inſtructions morales qu'on y mêle, & outre cela tres-aiſée au Prédicateur. Car comme elle ne conſiſte qu'à ſuivre dans l'explication de l'Evangile, l'ordre & la ſuite du texte qu'on lit alors, on n'y a pas beſoin pour cela de ces ſix parties du diſcours parfait, que nous avons expliquées au commencement de ce quatriéme livre; ni d'aucun arrangement artificiel de preuves & d'argumens; & elle ne demande pas non plus un ſi grand fonds d'érudition dans le Prédicateur, n'y ayant point d'eſprit ſi borné, ni ſi dépourvû de lumiere & de connoiſſance, qui ne trouve toûjours d'ailleurs, ſur chaque point, ou partie de l'Evangile qu'il explique, quelque choſe qui ſerve à l'enrichir, à la relever, & à la mettre dans ſon beau jour.

Toutefois ſi cette maniere de prêcher eſt agréable à ceux qui écoutent, & facile au Prédicateur; elle paroît auſſi avoir peu de force & de vivacité: car les grands & vifs mouvemens ſont les effets propres de l'amplification, qui ſuit aprés la preuve du ſujet; & ils ſont, comme il a déja été dit, d'autant plus vehemens & plus efficaces, que la preuve eſt plus ferme & plus étenduë. Or il n'y a pas lieu de faire entrer cette ſorte de preu-

ve dans l'explication de l'Evangile, ni d'étendre beaucoup celles qu'on y employe; parce qu'ayant à traiter plusieurs choses toutes differentes entre elles, dans l'espace d'une heure, il n'est pas possible qu'on s'arrête long-tems sur aucune. C'est pourquoi la preuve, qui est necessairement courte & seche dans ces Sermons, ne peut pas exciter de grands mouvemens. Ajoutez à cela, qu'il faut souvent reprimer & interrompre l'ardeur & l'effort, enquoi consiste toute la force & tout l'effet du discours; parce que c'est une necessité de le faire autant de fois, que l'on passe d'un sujet à un autre tout different. Il n'y a neanmoins personne qui soit tellement maître de ses mouvemens, qu'il puisse arrêter tout d'un coup, celui dont il est animé, & en reprendre aussi-tôt un nouveau, qui naît d'une nature de sujet toute differente.

Au reste lorsqu'on ne traite qu'un certain sujet dans un Sermon, comme quand nous exhortons à l'amour de nos ennemis, à la pratique de l'aumône, de l'humilité, de la charité, de la patience, ou de quelque autre vertu chrêtienne, l'ardeur & la vivacité du discours peut être d'autant plus grande, que la force & la multiplicité des preuves & des argumens donne matiere d'exciter de plus grands mouvemens. Mais il est aussi plus difficile de réüssir dans cette sorte de Sermon, parce qu'elle demande dans le Prédicateur une grande force d'éloquence, & une abondante provision de belles pensées, de sentences & de veritez excellentes, pour éviter par une riche & agréable varieté de choses, le dégoût que pouroit causer un long discours sur un même sujet. Et c'est la premiere difficulté qui s'y rencontre. La seconde qui n'est pas moindre, & je ne sçai même si elle

n'eſt pas beaucoup plus grande, eſt d'ajuſter & d'accommoder judicieuſement à la preuve, en laquelle conſiſte toute la force du diſcours, les autres parties dont il eſt compoſé; ſçavoir, l'Exorde, la Diviſion, la Refutation & la Peroraiſon. Car un Sermon de cette ſorte eſt comme un corps parfait & accompli en ſes parties, qui doivent toutes avoir entr'elles une liaiſon, un rapport & une convenance mutuelle, comme les membres d'un même corps. Mais cette double difficulté eſt recompenſée par la raiſon que nous avons dite, que cette ſorte de diſcours a plus de force & de vivacité, & eſt plus propre & plus efficace pour remüer les eſprits & les cœurs.

Que ſi l'on me demande laquelle de ces manieres de prêcher on doit principalement ſuivre, ſans m'attribuer le droit d'en juger, je découvrirai ici en peu de mots, ſelon la portée de mon eſprit ce que j'en penſe. Je n'approuve nullement ceux qui ne s'attachent qu'à une même maniere de prêcher, & qui en ayant une fois pris une, ſe reſolvent à la ſuivre toûjours. Il me paroît plus avantageux de ſe ſervir, tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre, ſelon la nature & la dignité des ſujets qu'on doit traiter, ou ſelon l'utilité & les divers beſoins des auditeurs mêmes. Quelquefois tout le diſcours roulera ſur l'explication morale de l'Evangile; & d'autrefois on traitera quelque ſujet particulier ou dans le genre demonſtratif, ou dans le déliberatif. Et pour éviter le dégoût que pourroit cauſer la longueur d'un diſcours entier ſur une même choſe, on l'évitera toûjours agréablement, en expliquant diverſes queſtions, qui regardent la choſe même. Si par exemple, on traite de la charité, on relevera dans

la premiere partie l'excellence & le merite de cette vertu ; dans la seconde, on expliquera les moïens qui servent à l'acquerir ; & dans la troisiéme, on découvrira les principaux obstacles, qu'il faut détruire pour la posseder.

De même ayant à parler de l'humilité, on traitera les mêmes questions & les mêmes parties ; & on s'étendra de plus sur les divers degrez & sur les caracteres, ou les marques de la vraïe humilité. On en peut user de même sur le sujet de la priere, & y joindre même librement d'autres choses, dont on peut parler tres-à propos à ce sujet ; comme de la préparation de l'ame avant la priere, & des differentes vertus qui servent à la rendre efficace, je veux dire de la foi, de l'humilité, de la ferveur d'esprit, du jeûne & de l'aumône. On peut donc éviter ainsi le dégoût, que pourroit donner un discours entier sur un même sujet, en le diversifiant par cette multiplicité de questions toutes differentes.

Je pourrois appuyer ce sentiment sur l'autorité des Saints Peres, que nous sçavons constamment être les plus habiles dans l'une & l'autre de ces deux sortes de Sermons ; mais la quatriéme, que nous avons touchée au commencement de ce chapitre, me paroît la plus commode & la plus avantageuse : car outre qu'on y explique l'Evangile, on y traite encore aprés quelque sujet choisi & particulier ; & je vois même de plus, que cette maniere de prêcher a toûjours extrêmement plû au grand S. Chrysostome, à ce Prédicateur incomparable, & le plus éloquent d'entre tous les Peres Grecs. C'est pourquoi on peut se servir le plus souvent de cette maniere de Sermon, & des autres suivant la nature & la condition des cho-

ses qu'on doit prêcher, & suivant la faculté, la force & la disposition du Prédicateur. Car les mêmes choses ne conviennent pas à toutes sortes d'esprits, ni à toutes sortes de sujets.

CHAPITRE VIII.

D'un autre genre de Sermon, appellé Doctoral, ou Scolastique.

CE genre de Sermon, qu'on appelle Doctoral, à cause du stile Dialectique ou Scolastique, qu'on y emploïe, est plus propre pour traiter à fond quelque point de Doctrine; c'est-à-dire, pour instruire & enseigner ceux à qui on parle, que pour les toucher. On peut toutefois user de ce stile en quelques occasions, pour quelque raison particuliere, au moins dans quelque partie du discours, qui semble l'exiger, lorsqu'il ne s'agit pas seulement d'exciter, mais encore d'instruire & d'éclairer les peuples, & sur tout quand nous voulons leur donner une pleine & entiere connoissance de quelque chose.

L'ordre qu'on doit presque toûjours garder dans ce genre de Sermon, est de montrer premierement, quelle est la nature de la chose qu'on traite, ou en un mot, ce que c'est; puis, quelles sont ses qualitez propres, ou quelle elle est. Ensuite en rechercher les causes & les effets; ou enfin les parties par la division. Ainsi ayant à traiter de la grace, on explique premierement ce que c'est; ensuite quelles proprietez elle renferme. Puis on examine ses causes principales & les effets qu'elle opere dans l'ame du juste; & en

dernier lieu, on en montre les parties par la division des diverses sortes de graces dont on fait le dénombrement. S. Thomas & les autres Theologiens Scolastiques, sont pleins d'exemples de cette methode.

Mais Aristote en enseigne une autre qui n'est pas fort differente. Il veut qu'on montre premierement que la chose est ; ensuite ce qu'elle est ; puis, quelle elle est ; & enfin pourquoi elle est telle, ou pourquoi elle a telles & telles qualitez. Comme cette methode est tres-commode pour traiter à fond toutes sortes de sujets ; il n'y a point de doute que l'ordre doctrinal, qui est tout semblable, ne soit excellent, lorsqu'il s'agit de discourir sur une même chose. Ce n'est pas neanmoins une necessité, de s'étendre sur toutes ces choses, lorsqu'il y en a quelqu'une ou plusieurs assez certaines & évidentes par elles mêmes. On peut rapporter à ces quatre chefs, comme à autant de degrez, toutes les questions qu'on formera sur un même sujet. Car par ce moyen on explique & les effets des choses, & leurs causes mêmes, dont la connoissance produit la certitude de la science.

Suivant donc cette maniere, en traitant de quelque vertu que ce soit, on examinera premierement, si la vertu proposée est necessaire à la perfection de l'homme ; ce qui se reduit au premier chef, ou à la question, *an res sit* ? si la chose est. Ensuite quelle est la matiere qui sert de sujet ou d'objet à cette vertu ; ce qui se rapporte au second chef, ou à la question touchant la nature de la chose ; sçavoir ce que c'est ? *quid res sit ?* puis quelles sont ses proprietez & ses appanages ? ce qui appartient évidemment au troisiéme chef, ou à la question touchant la qualité. *Qualis sit ?* Et

enfin par quel moyen on la peut acquerir ; ce qui revient au quatriéme chef, ou à la quatriéme question, où il s'agit des causes & des empêchemens des vertus. Ainsi tout ce qui se peut dire sur un sujet, se rapporte à ces quatre sortes de degrez, & se traite presque dans le même ordre qu'ils ont entr'eux.

Mais il faut cependant que le Prédicateur se souvienne en traitant quelque sujet de cette maniere, que la fin de son ministere est toute differente de celle d'un Docteur Scolastique ; car celui-ci s'applique uniquement à instruire & à éclairer l'entendement : au lieu que le principal devoir du Prédicateur est d'échauffer la volonté & de l'enflammer d'un ardent amour de la justice & de la pieté ; c'est pourquoi quelque sujet qu'il traite, il doit faire ensorte, autant qu'il le peut, que tout son discours tende & se rapporte à ce but & à cette fin principale de son saint emploi.

CHAPITRE IX.

De la disposition & de l'arrangement des matieres du discours.

NOus avons parlé jusqu'ici de l'invention, ou de la maniere de trouver les preuves & les argumens qu'on peut appeller la matiere du discours ; il reste maintenant à dire en peu de mots, quelque chose de l'ordre & du rang qu'ils y doivent tenir. L'ordre donc qui doit regner dans tout discours, est l'arrangement des preuves & des raisons qu'on y emploïe dans une juste disposition entr'elles, pour persuader. Il n'y a personne

qui ne voye, combien cet ordre & cet arrangement est necessaire. Car comme pour bâtir un édifice, il ne suffit pas de faire un grand amas de pierres & des autres sortes de materiaux, à moins que l'adresse & la main des ouvriers ne les ajuste & ne les dispose chacun dans leur rang ; & comme des troupes de milice, quelque fortes & braves qu'elles soyent, sont incapables de bien servir dans la guerre, & de donner le combat heureusement & à propos, si elles ne sont pour cela conduites & rangées en ordre par un chef adroit & experimenté ; il en est de même de toutes les sortes d'argumens & de preuves tirées des lieux, dont nous avons traité ; elles ne produisent qu'un bruit confus de paroles sans effet, & ne servent de rien pour la fin qu'on s'est proposée, si elles ne sont justement arrangées & proprement disposées entr'elles pour la persuasion.

Le premier ordre donc, ou la premiere regle, qu'on peut garder dans cet arrangement, est de suivre celle que nous avons prescrite cy-devant pour la disposition des parties principales du discours parfait, & des choses qui entrent en chacune; c'est-à-dire, que nous commencions par l'exorde, que la narration suive, puis la division, ensuite la preuve & la refutation, & enfin la peroraison. De plus on peut suivant l'institution de l'art, disposer non-seulement tout le corps du discours dans cet ordre, mais encore la matiere de chaque raisonnement qu'on y employe, dans l'ordre que nous avons montré cy-devant en traitant du raisonnement oratoire & de ses parties ; qui sont, la proposition, la raison ou la preuve, la confirmation de la raison, l'ornement & la conclusion. Il y a donc deux sortes d'arrangement & de disposition

Au Liv. 2. Chap. 4.

dans un diſcours parfait ; l'une de toutes les parties du corps de l'oraiſon entr'elles ; & l'autre des parties de chaque raiſonnement oratoire qu'on y employe.

Il eſt auſſi à propos, à l'égard des raiſonnemens, ou des moyens qu'on employe pour la preuve & pour la refutation, qu'ils ſoyent diſpoſez, enſorte que chacune de ces deux principales parties commence & finiſſe par les plus forts & les plus ſolides ; & que les moins utiles & les moins importants par eux-mêmes, c'eſt-à-dire, ceux qui étant propoſez ſeuls & ſéparément, ſont foibles, mais qui joints avec d'autres, ne laiſſent pas d'avoir du poids & de la fermeté, ſoient inſerez dans le milieu. Car aprés la narration, ou l'expoſition du ſujet, l'eſprit de l'auditeur eſt comme dans l'attente de ſçavoir ſur quel fondement & par quel moyen on établira la preuve. C'eſt pourquoi il faut d'abord apporter quelque raiſon, qui ſoit forte & ſolide. Et parce qu'on ſe ſouvient toûjours plus facilement de ce qui a été dit plus recemment ; il eſt tres-important & avantageux, lorſqu'on fait la preuve d'un diſcours, de le faire par quelque raiſonnement, dont la certitude & la fermeté faſſe une forte impreſſion ſur les eſprits.

Il y a encore un autre ordre de doctrine, qu'on doit garder en tout genre de diſcours. Car on doit commencer d'abord par traiter en premier lieu les choſes, ou qui ſont neceſſaires pour l'intelligence de celles qui ſuivent, ou qui ſervent à leur donner un plus beau jour. Il faut outre cela paſſer toûjours de ce qui eſt plus commun à ce qui l'eſt moins ; du genre à l'eſpece, de ce qui eſt facile, à ce qui eſt difficile ; de ce qui eſt plus connu,

nu, à ce que l'on connoît moins. Ainſi nous connoiſſons les cauſes par leurs effets ; & par la connoiſſance des choſes, que les ſens nous découvrent, nous nous élevons à celle des choſes ſpirituelles, & que l'eſprit ſeul peut appercevoir ; parce que les choſes ſenſibles nous étant plus proches & plus familieres, nous ſont auſſi plus connües. Et c'eſt auſſi pour cela, comme dit l'Apôtre, que *les grandeurs inviſibles de Dieu, ſa puiſſance éternelle même & ſa divinité deviennent comme viſibles, en ſe faiſant connoître par ſes ouvrages depuis la création du monde.* Rom. 1. 20.

Nous avons juſqu'ici expliqué preſque tout enſemble, ce qui nous ſembloit mériter d'être enſeigné touchant l'invention & la diſpoſition des matieres de toutes ſortes de diſcours. Paſſons maintenant à ce qui regarde l'élocution, qui eſt la partie principale de cet art de Rhetorique, ou de l'Eloquence.



LA RHETORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

LIVRE CINQUIE'ME.

De l'Elocution.

AVANT-PROPOS.

LORSQUE je commençai cet ouvrage, je n'avois jamais pensé à descendre dans le détail des preceptes & des regles de l'Elocution. Mais comme l'institution de l'art de l'éloquence, ne tend uniquement qu'à montrer la maniere de bien dire, ou de parler éloquemment, qui dépend de beaucoup de parties & de figures de sens & de diction

tellement liées entr'elles, qu'il est presque impossible d'en bien entendre quelqu'une, sans connoître les autres ; j'ai reconnu depuis que c'étoit comme une necessité d'entrer dans ce détail. C'est pourquoi afin que nôtre projet ne demeurât pas imparfait, ou comme tronqué & mutilé ; & que le Prédicateur studieux & zelé, ne fût pas obligé d'aller feüilleter de tous côtez les divers ouvrages des Rheteurs, ni de parcourir cette confusion de preceptes, dont ils sont remplis ; j'en ai choisi & recueilli avec le plus de clarté & de netteté, & dans l'ordre le plus exact & le plus juste qu'il m'a été possible, les plus necessaires & les plus propres à nôtre dessein : & pour les rendre plus intelligibles & plus aisez, je me suis attaché avec soin à les expliquer & éclaircir particulierement par des exemples de S. Cyprien, le plus éloquent & le plus poli dans ses discours, entre tous les Saints Peres.

Et ce n'est pas sans raison que j'ai cru le devoir faire. Car comme les maîtres de l'art sont persuadez, que les exemples de Ciceron seul suffisent pour l'éclaircissement & l'intelligence de tous les preceptes & les ornemens du discours : j'estime aussi de même, que ce S. Pere, qui est dans l'Eglise comme le Ciceron des Chrêtiens, nous fournit dans ses divers ouvrages, non-seulement des exemples plus que suffisans pour ce même effet ; mais encore d'excellens modeles pour former les mœurs des hommes, & pour regler saintement leur vie.



Chapitre I.

Du mérite & de la qualité de l'Elocution.

Tout ce Chapitre est tiré de Quintilien Liv. 8.

» NOUS en sommes presentement à ce qui
» regarde la maniere de bien parler, ou la
» belle élocution, qui est sans contredit, comme les
» orateurs en conviennent, la plus difficile partie
Cic. L. 1. de orat. » de l'éloquence. Ce qui a fait dire au grand Marc
» Antoine, qu'il connoissoit quelques hommes di-
» serts; mais qu'il n'en connoissoit point d'éloquent.
» Sa pensée étoit, que pour être disert, c'est assez
» de dire à propos & avec facilité ce qu'il faut;
» mais que le propre d'un Orateur, vrayment digne
» du nom d'éloquent, est d'exprimer les choses
» avec ornement & avec justesse, & *de leur donner*
» *une forme agréable & majestueuse.*
» Que si cette éloquence ne s'est trouvée dans
» personne jusqu'à ce grand homme, non pas mê-
» me en lui, ni dans l'illustre Crassus son ami;
» c'est, sans doute, qu'elle est quelque chose de
» plus grand & de plus malaisé qu'on ne s'imagine.
» Et le sentiment de Ciceron même sur ce sujet, est
» que l'invention, l'ordre & l'arrangement *du dis-*
» *cours* est du ressort de tout homme sage & pru-
» dent; mais que l'élocution est le partage de l'o-
» rateur. C'est aussi pour cela qu'il a particuliere-
» ment travaillé sur les preceptes de cette partie,
» dont le nom même fait assez entendre, que c'est
» avec beaucoup de raison, qu'il s'est appliqué à
» ce travail. Car *l'élocution* vient d'*eloqui*, parler

proprement & élegamment ; c'eſt-à-dire, découvrir & expoſer aux yeux des auditeurs, ce que l'on a conceu dans ſon eſprit ; ſans quoi tous les autres preceptes ſont entierement inutiles, & ſemblables à une épée cachée dans ſon foureau, & qui y demeure attachée.

C'eſt donc ce qui ſe doit principalement enſeigner ; c'eſt ce que nul ne peut acquerir ſans le ſecours de l'art ; c'eſt à cette partie de l'éloquence, qu'il faut apporter beaucoup d'étude & d'application ; il y faut de l'exercice, il y faut de l'imitation ; c'eſt par elle particulierement qu'un Orateur eſt diſtingué d'un autre, & que les manieres d'éloquence même excellent les unes ſur les autres. Car les Orateurs, dont le ſtile eſt enflé ou vicieux en quelqu'autre maniere, n'ont pas ce défaut pour n'avoir pas connu, ou ordonné & rangé les choſes ; & ceux que nous appellons ſecs, n'ont été ni fous ni aveugles dans les cauſes ; mais le jugement & la juſteſſe a manqué aux uns, & la force aux autres dans l'élocution ; enſorte qu'il paroît que c'eſt en cette partie qu'eſt le vice ou la vertu de l'éloquence.

Mais ce n'eſt pas à dire pour cela, qu'on ne doive s'occuper que du ſoin des paroles. Ce ſeroit un abus, ſur lequel il eſt neceſſaire de prevenir ici ceux qui prenant d'abord à la vollée ce que je viens de dire, pourroient faire comme quelques-uns, qui laiſſant le ſoin des choſes, qui ſont pour ainſi dire les nerfs des cauſes, ſe conſomment dans une vaine recherche des mots. L'ornement & la bien-ſéance des paroles, eſt, ſelon mon ſentiment, une grande beauté dans le diſcours ; mais c'eſt lorſqu'il y entre comme une ſuite naturelle des choſes, & non quand

» il est recherché avec affectation.
» Ce qui donne la force, la vigueur & l'embon-
» point aux corps bien sains, bien composez & af-
» fermis par l'exercice, est ce qui fait aussi leur
» beauté; puisqu'elle éclatte principalement dans la
» vivacité de leur teint, dans la fermeté de leur
» chair & dans la force de leurs muscles. Mais si
» on les dépile & si on les farde d'une maniere ef-
» feminée, cette beauté étrangere ne sert qu'à les
» rendre plus difformes. Et comme un ornement
» magnifique, qui est d'usage & bien-séant aux
» hommes, leur donne un plus grand air & plus
» d'autorité; qu'au contraire un ajustement, qui
» sent le luxe & la molesse des femmes, bien loin
» d'orner le corps, ne sert qu'à découvrir la foi-
» blesse de l'esprit: ainsi l'élocution brillante & di-
» versement colorée de quelques-uns, ne sert qu'à
» rendre effeminées les choses qui en sont revêtuës.
» Je veux donc que le soin des mots ne soit que
» pour les choses. Ils leur sont le plus souvent tres-
» bien liez; & on les discerne par leur propre clarté.
» Cependant nous les cherchons comme s'ils étoient
» fort cachez, ou s'ils se déroboient à nôtre curio-
» sité. Nous ne les croyons jamais proches de ce que
» nous avons à dire; nous nous étudions à les ti-
» rer d'ailleurs & à faire, pour ainsi dire, vio-
» lence à ceux que nous rencontrons.
» L'éloquence veut être recherchée avec plus de
» cœur & de franchise; & si elle est saine dans tout
» son corps, le soin de polir ses ongles & d'ajuster
» ses cheveux, la touchera tres-peu. Et il arrive
» aussi tres-souvent, que ce soin même est ce qui
» rend le discours plus méprisable; premierement,
» parce qu'on n'y fait rien moins entrer, que les
» mots propres & naturels, qui sont les meilleurs;

ni que tout ce qui a plus de rapport avec cette éloquente ſimplicité des termes & des expreſſions, qui naiſſent de la verité même. Car ce qui paroît trop recherché, paſſe auſſi pour feint & ajuſté avec affectation, & n'a ni grace ni force pour perſuader : au contraire cela ne fait qu'obſcurcir le ſens ; c'eſt comme l'herbe qui étouffe la bonne ſemence. En effet, nôtre attachement aux mots, nous fait ſouvent aller par de vaines circonlocutions à l'entour des choſes, qui ſe peuvent directement exprimer & avec juſteſſe par leur propres noms ; nous ne faiſons que repeter diverſement ce qui eſt déja aſſez dit, & nous couvrons de pluſieurs paroles recherchées, ce qui eſt clairement exprimé par une ſeule. Enfin nous aimons mieux exprimer la plûpart des choſes figurément & par des détours étudiez, que les dire proprement & avec une juſte ſimplicité.

Quel caprice ! Rien ne plaît aujourd'hui de tout ce qu'il y a de plus propre & de plus naturel dans le diſcours ; parce qu'on s'imagine qu'il y a peu d'éloquence à dire ce qu'un autre auroit dit de même. Nous empruntons des figures & des Metaphores des Poëtes mêmes les plus méchans ; & nous ne croyons paſſer pour des hommes d'eſprit, que lorſqu'il en faut beaucoup pour nous entendre. Cependant Ciceron déclare aſſez ouvertement, que le plus grand de tous les défauts en matiere d'éloquence, eſt de ne parler pas comme les autres parlent ; parce que cet art dépend de l'uſage, qui eſt le plus grand maître en ces ſortes de matiere. Mais c'étoit un orateur ſans agrément & ſans addreſſe ; & nous valons peut-être mieux que lui, nous autres qui mépriſons tout ce que la nature a dicté & enſeigné aux hom-

Lib. 1. de oratore circa init.

» mes, & qui cherchons, non des ornemens, mais
» des déguisemens & des attraits : comme si les
» paroles avoient aucune vertu, n'étant pas liées &
» proprement appliquées aux choses. Si pour n'em-
» ployer que des termes propres, clairs & agréa-
» bles, & pour les ranger avec justesse dans le dis-
» cours, il falloit travailler toute la vie, c'en seroit
» fait de tout le fruit des études.
» Combien en voyez-vous cependant qui s'arrê-
» tent comme dans le doute à chaque mot, soit
» lorsqu'ils les trouvent, ou lorsqu'aprés les avoir
» trouvez, ils les pesent & les mesurent ? Quand
» cette vaine délicatesse ne tendroit, qu'à se vouloir
» toûjours servir des meilleurs mots, on ne doit
» pas laisser de la regarder comme une abominable
» misere ; puisqu'elle arrête la rapidité & rompt
» la force du discours, & qu'elle éteint même tout
» le feu des pensées, par ce retardement de leurs
» doutes & de leurs deffiances. Car c'est être vrai-
» ment miserable, & pour ainsi dire pauvre ora-
» teur, de ne pouvoir perdre tranquillement au-
» cun mot. Mais certes, on n'en perd jamais,
« quand on a sçu d'abord la maniere de parler ;
» qu'on s'est acquis un bon fonds de mots & d'ex-
» pressions propres, par une grande lecture des li-
» vres choisis ; qu'on y a joint l'art de les ranger
» avec justesse, & qu'on s'est ensuite perfectionné
» & fortifié dans toutes ces choses par un long
» exercice, ensorte qu'on les ait toûjours comme à
» la main & devant les yeux : car les choses se pré-
» sentent toûjours d'abord avec leurs propres noms,
» à ceux qui en ont usé de cette sorte. Mais ce n'est
» qu'aprés en avoir acquis & mis comme en reser-
» ve la faculté, par beaucoup d'étude & de travail.
» Ainsi ce soin de chercher, de choisir & de se

ſaire un fonds de paroles propres & ſignificatives, «
nous eſt avantageux, lorſque nous apprenons à «
bien dire, & non pas lorſque nous diſons en «
effet. «

Le même Quintilien dit encore un peu aprés : Il y a donc quelque meſure à garder dans ce ſoin « des mots. Car s'ils ſont propres & ſignificatifs, « & d'ailleurs placez à propos, qu'avons-nous à « faire de nous mettre plus en peine ? Il s'en trou- « ve neanmoins qui ne ceſſent point de critiquer les « mots les mieux reçûs, & de s'arrêter preſque à « chaque ſillabe ; & qui même rencontrant des ter- « mes & des expreſſions excellentes dans l'uſage, « veulent quelque choſe qui ſoit plus ancien, ou « tiré de plus loin, ou qui ſurprenne par ſa nou- « veauté ; ſans s'appercevoir que le ſens eſt toûjours « bas & rempant dans un diſcours, dont on loüe « les paroles. Que l'on ait donc ſoin de l'élocution, « autant qu'il eſt poſſible, pourvû qu'on ſe ſouvien- « ne qu'on doit préferer les choſes aux paroles, « puiſque les paroles n'ont été inventées que pour les « choſes ; & que les plus plauſibles ſont celles qui « expriment mieux les ſentimens de nôtre ame, & « qui operent plus efficacement l'effet que nous vou- « lons dans ceux qui nous entendent. «

Que ceci ſoit dit en général, pour ce qu'il eſt bon de ſçavoir du mérite & de la qualité de l'élocution : paſſons maintenant à ſes parties principales, ou à ſes vertus propres & particulieres ; à l'égard deſquelles l'ordre que nous garderons, ſera d'expoſer en premier lieu, & d'expliquer l'une aprés l'autre les vertus, c'eſt-à-dire, les figures & les ornemens de l'élocution ; & de faire connoître enſuite de même les vices qui lui ſont contraires.

CHAPITRE II.

Des quatre principales qualitez ou vertus de l'Elocution.

Et premierement de la pureté du langage.

Cic. l. 3. de orat. in fine.

IL y a quatre choses à considerer principalement dans l'élocution ; sçavoir la pureté, la clarté, l'ornement & la bien-séance, qui consiste à s'énoncer d'une maniere propre & convenable à ce dont il s'agit. Nous traiterons ces quatre choses l'une aprés l'autre dans la suite de ce livre.

La premiere que demande l'élocution, est la pureté du langage, qui est proprement du ressort des Grammairiens, à qui il appartient de juger de ce qu'il y a de propre ou d'impropre dans un discours. Ce qui est à remarquer, non-seulement dans les langues Grecque & Latine, mais encore dans toutes les autres. Car chaque langue a non-seulement ses phrases & ses manieres de parler ; mais aussi ses loix & ses regles pour la structure & l'arrangement des mots, qui sont en usage parmi les personnes disertes, & que doit suivre quiconque veut parler proprement & selon la proprieté de la langue.

On remarque trois vices contraires à cette premiere vertu de l'Elocution ; dont le premier appellé Barbarisme, est une faute qui se commet dans la diction, lorsqu'on y fait entrer des mots, qui ne se trouvent point dans l'usage, ni parmi ceux qui sçavent le mieux la langue, en laquelle on parle. Le second est, ce qu'on appelle solle-

ciſme ; & ſe commet dans le diſcours, lorſque les termes qu'on y employe, ſont véritablement propres & ſignificatifs, mais mal liez entr'eux, c'eſt-à-dire, conſtruits contre les loix de la Grammaire. Le troiſiéme qui approche du Barbariſme, eſt lorſqu'on ſe ſert d'une diction étrangere, comme ſi nous mêlions du Latin dans le François, ou du François dans le Latin. Ce que la pureté & la proprieté du langage veut qu'on évite avec ſoin.

Il ne ſera pas hors de propos d'avertir ici, que nous ne devons pas moins fuïr en nôtre langue, les tours & les phraſes, ou les façons de parler des étrangers, que leurs mots. Car c'eſt un vice où les hommes les plus diſerts tombent ſouvent. Et Tite-Live même, dont l'éloquence eſt admirée, en a été repris par Aſinius Pollion. C'eſt pourquoi il faut, dit Quintilien, que toutes les paroles & l'accent même, ou le ſon de la voix d'un Orateur de Rome, ſentent le nourriſſon de cette ville, afin que ſon diſcours ſoit vrayement Romain & tout-à-fait pur & non d'un habitant de Province, qui ait ſeulement le droit de Bourgeoiſie. Il y a des Prédicateurs qui ne ſont pas exempts de ce défaut ; car on en voit ſouvent qui prêchant en langue vulgaire, mêlent dans leurs diſcours des phraſes & des façons de parler toutes Latines ou Hebraïques ; ce qui leur arrive principalement lorſqu'ils citent des paſſages de l'Ecriture ou des Peres, en la langue dans laquelle ils prêchent.

CHAPITRE III.

De la seconde vertu de l'Elocution, qui est la clarté.

LA clarté du langage se doit exactement observer dans les mots considerez, soit comme separez, & chacun à part, soit comme liez les uns avec les autres dans la composition du discours. Elle vient premierement des mots propres, qui doivent faire la plus grande partie de l'élocution. Mais cette proprieté même ne se prend pas ici simplement ; car la premiere notion de chaque chose est exprimée par le nom qui lui est propre, dont neanmoins on ne se sert pas toûjours ; puisque nous devons éviter ceux qui donnent des idées, ou impures, ou basses, ou déshonnêtes. On appelle aussi d'ordinaire des mots propres, ceux qui sont transportez justement & à propos d'un sens à un autre, & qui expriment si bien les choses, qu'il est impossible de rien trouver qui les represente mieux. On peut bien mettre aussi les termes qui signifient plus qu'ils ne disent, au rang de ceux qui donnent de la clarté, parce qu'ils soulagent beaucoup l'intelligence, comme fait l'emphase, dont nous parlerons en son lieu.

Mais sans nous étendre beaucoup sur cette seconde vertu de l'élocution ; disons seulement aprés Ciceron, que la clarté ne manquera pas de se trouver dans nos discours, pourvû que nous prenions soin de choisir des mots propres & significatifs, d'éviter les ambiguitez & les équivo-

De orat. Lib. 3.

ques, de n'être point trop longs dans la structure & la conclusion de nos periodes, ni embarrassez par des parentheses trop longues, qui en interrompent & obscurcissent le sens; d'user de Metaphores, qui ne soient pas poussées trop loin; de donner de la liaison à nos pensées & de garder un bon ordre, soit pour le tems, soit pour les personnes; ensorte qu'il n'y ait rien de moins ni de plus qu'il ne faut dans nos expressions.

Ainsi nôtre discours sera plausible aux personnes sçavantes, & tout-à-fait aisé, clair & intelligible aux plus indociles. Ceci regarde la clarté du langage; car pour celle qu'on doit donner aux choses, nous en avons montré la maniere en expliquant les preceptes de la narration. Et cette maniere est semblable en tout; car si nous ne disons rien de plus ni de moins qu'il ne faut, rien de confus, rien qui ne soit dans l'ordre; tout sera clair & évident dans nôtre discours, à ceux-mêmes, qui l'écouteront avec négligence.

S. Augustin, suivant cette maxime, qui a passé en proverbe parmi les Grecs. *Quantumvis rudius dicito, modo clarius:* parlez moins proprement, pourvu qu'on vous entende plus clairement; dit que le soin qu'on doit avoir de la clarté, veut qu'on néglige quelquefois la beauté & la pureté du langage, en se servant de mots moins purs & moins polis, pourvû qu'ils representent les choses plus clairement. Voici ses propres paroles: *Lib. 4. de Doct. Christ. n. 24.*

Que sert la pureté d'un langage, que celui qui « l'entend, ne comprend point? C'est inutilement » & sans raison que l'on parle, si ce qu'on dit, n'est « pas intelligible à ceux devant qui on parle pour « le leur faire entendre. Celui donc qui entreprend « d'instruire, doit éviter tous les mots purs & bril- «

» lants, qui ne marquent pas clairement ce qu'il
» veut persuader; & si au lieu de ceux-là, il en
» peut dire d'autres propres, qui en donnent une
» idée claire & distincte; ils les doit préférable-
» ment choisir. Mais s'il n'en peut pas trou-
» ver, soit qu'il n'y en ait point en effet, ou
» qu'il ne s'en presente point à son esprit dans
» le besoin present; qu'il se serve de ceux mêmes,
» qui sentent moins la proprieté & la pureté de la
» langue, pourvû toutefois que la chose, dont les
» auditeurs doivent être instruits, en soit exposée
» & enseignée d'une maniere plus claire & plus
» parfaite. Et un peu aprés il ajoûte: Le plus insi-
» gne caractere des bons esprits, est d'aimer non
» l'éclat & la beauté des paroles; mais la verité
» qu'elles renferment. Que sert une clef d'or, si elle
» ne peut pas ouvrir ce que nous voulons? & si une
» clef de bois le peut faire, qui empêche que nous
» ne nous en servions, quand nous ne cherchons au-
» tre chose, que d'ouvrir ce qui est fermé?

Il y a une certaine obscurité, non dans les paroles, mais dans les choses mêmes, qui n'est proprement qu'un effet de l'orgueil secret de quelques Prédicateurs, qui par une vaine ostentation de leur esprit & d'une profonde erudition, proposent devant une multitude de peuple, la plûpart grossiers & ignorans, sans lettres & sans science, des questions difficiles & mysterieuses, tirées du fond de la Philosophie & de la Theologie. Ce qui fait assez voir combien ceux que cette vanité possede, sont éloignez de pouvoir dire veritablement avec l'Apôtre: *Nous ne nous prêchons pas nous mêmes; mais nous prêchons Jesus Christ comme nôtre Seigneur; & quant à nous, nous* ne *nous regardons* que *comme vos serviteurs pour Je-*

2. Cor. 4. 5.

sus. N'eſt-ce pas une extrême indignité, que dans le lieu même & dans l'exercice d'un ſi ſaint miniſtere, où nous faiſons profeſſion de détourner les autres de tout ſentiment de propre eſtime, & de vaine complaiſance; nous tombions nous-mêmes dans ce vice, que nous condamnons comme tres-pernicieux & tres-deteſtable. Que ſi ce que nous en diſons, ne peut rien contre cette malheureuſe habitude de pluſieurs, peut-être écouteront-ils au moins cet avis de S. Auguſtin: Il y a, dit-il, certaines choſes, qui d'elles-mêmes ſont inintelligibles, ou qu'il eſt preſqu'impoſſible de comprendre quelque pur & clair que puiſſe être le diſcours de celui qui les traite; & ces ſortes de choſes ne ſe doivent propoſer en public que tres-rarement, & lorſque quelque preſſante neceſſité y oblige; ou plûtôt on n'en doit jamais traiter devant le peuple en aucune maniere. *Lib. 4. de Doctr. Christ.*

Chapitre IV.

De la troiſiéme vertu de l'élocution, qui eſt l'ornement.

Tout ce Chapitre eſt encore tiré du 8. Livre des Inſtructions Oratoires de Quintilien.

NOus venons maintenant à l'ornement de « l'élocution, qui eſt ſans doute entre toutes « les parties de l'éloquence, celle qui en fait le plus « grand merite. Car ç'en eſt un fort médiocre « pour un orateur, de parler purement ſa langue, & « de ſe faire entendre clairement. C'eſt plûtôt être « exempt de vices, qu'avantagé d'une grande vertu, « *Dialog. de* comme le marque agréablement Ciceron en ces « *Orat. lib. 3. circa med.*

termes : Perſonne, dit-il, n'admire un orateur de ce qu'il parle purement ſa langue, ni de ce qu'il s'y exprime intelligiblement. On ſe mocque de lui, s'il ne le fait pas ; & alors bien loin de croire qu'il ait de l'éloquence, on a peine à s'imaginer qu'il ait de la raiſon. Mais qui eſt l'homme qui force ſes auditeurs, de témoigner leur étonnement par des acclamations frequentes? Qui eſt l'homme qui ſe diſtingue & ſe fait admirer des autres hommes ? C'eſt celui dont le diſcours eſt véritablement orné, c'eſt-à-dire, a de l'ordre, du deſſein, de l'abondance, des figures de ſens & de diction, des nombres agréables, du diſcernement, & enfin tous les égards qu'il faut avoir pour les choſes & pour les perſonnes.

» Auſſi cet ornement ſert-il extrêmement à ſe » rendre tout favorable dans les cauſes, que l'on » entreprend de ſoûtenir, ou de défendre. Car, » lorſqu'on ſe plaît à entendre celui qui parle, on » en eſt & plus attentif à ce qu'il dit, & plus por- » té à le croire ; on ſe laiſſe même ſouvent gagner » par le plaiſir de l'entendre, & quelquefois auſſi » on ſe trouve comme élevé hors de ſoi par l'ad- » miration. Et Ciceron dit auſſi tres-bien dans une » de ſes lettres à Brutus, qu'il n'eſtime rien une élo- » quence, qui ne ſe fait pas admirer. Ariſtote eſt » auſſi dans ce ſentiment, que l'éloquence doit ſur- » tout jetter l'étonnement & l'admiration dans les » eſprits. Mais il faut auſſi pour cela, je le repete » encore, il faut que tout le corps en ſoit orné d'un » ſtile mâle, plein de force, & tres-pur, qui n'ait » rien de leger, ni d'effeminé dans ſon brillant & » qui ſoit teint d'une couleur qui vienne, non du » fond, mais du ſang & de la ſanté. Ce qui eſt » ſi vrai, que comme les vices en cette partie ap-

prochent

prochent beaucoup des vertus, ceux qui y sont « sujets, leur donnent aussi des noms de vertu. «

Mais la politesse, le fard & l'enjolivement affectez, comme dit le même Ciceron en la personne de Crassus, sont d'autant plus dangereux en matiere de stile & d'ornement d'éloquence, que dans les autres choses, le dégoût vient de la nature, plûtôt que de la raison; au lieu qu'en ce qui regarde l'éloquence, l'oreille n'en est pas le seul juge, & que l'esprit, qui a droit aussi d'en connoître, condamne l'affectation par tout où il la trouve. Je veux, dit ce grand homme, qu'on parle toûjours d'une maniere bonne & solide; mais je ne veux pas qu'on parle toûjours d'une maniere éclattante & pleine d'attraits & d'agrémens étudiez. Et la raison qu'il en donne un peu auparavant, est que les plaisirs médiocres sont les plus durables, & que le dégoût suit de fort prés les grandes voluptez. Ce qu'il confirme ensuite par les exemples des orateurs & des Poëtes: nous y voyons, dit-il, la verité de ce principe, en ce que quand leurs ouvrages paroissent par tout peignez & ajustez; & que l'on n'y trouve rien de naïf, ni de varié, ni même de négligé; quelque beauté qu'ils aïent d'ailleurs, on ne sçauroit s'y arrêter par une longue lecture.

De orat. ubi sup.

Ainsi que nul de ces éloquens affectez, ne dise « que je suis ennemi de ceux qui parlent d'un stile « poli & orné. Je ne nie pas que ce soit une vertu « & même tres-grande en fait d'élocution; mais « je nie qu'on la leur doive attribuer. Dirai-je qu'un « fonds de terre parsemé de lys & de violettes, & « où l'on voit de belles fontaines élever en l'air le « cristal de leur eau par divers jets, en est pour ce- « la plus fertile & mieux cultivé qu'un autre, où «

» je trouve une pleine moisson, une abondante re-
» colte de toutes sortes de fruits, ou des vignes
» chargées d'excellens raisins ? Préfererai-je des
» plantes steriles & des myrthes tondus, à des or-
» mes forts, mariez avec de fecondes vignes, & à
» des oliviers fertiles & abondans ? Laissons aux
» riches ces vains ornemens de lys, de violettes, de
» jets d'eau, d'arbres & de plantes steriles : Que
» seroit-ce d'eux, s'ils n'avoient rien autre chose ?
» Mais les arbres fruitiers ne peuvent-ils pas aussi
» avoir leur ornement & leur beauté ? Qui en dou-
» te ? Si je veux ranger les miens dans un certain
» ordre, & dans certaines distances, quel plant,
» de quelques arbres qu'on le fasse, peut être plus
» beau, ni plus regulier, ni mieux dressé dans ses
» allignemens & dans sa figure, de quelque côté
» qu'on le regarde ? & la beauté de cet arrange-
» ment est en même tems relevée par cet avantage,
» que chaque arbre en tire également le suc de la
» terre, qui le nourrit & lui fait produire son
» fruit. Si je coupe par le haut un olivier qui s'é-
» leve trop, il étendra ses rameaux en rond d'une
» maniere plus belle & plus agréable, & portera
» ensuite du fruit en beaucoup plus de branches.
» Tant il est vrai que la grace & la beauté vérita-
» ble accompagne inseparablement l'utilité, & que
» le plus necessaire est toûjours le plus agréable.

Lib. 3. de Orat. circa. fin.

Cette maxime est de Ciceron, qui aprés l'avoir élegamment prouvée par les ouvrages de la nature & de l'art, ajoûte ensuite qu'elle n'est pas moins certaine dans l'oraison ; où l'on peut dire, que ce qui sert le plus, ne manque pas de plaire aussi davantage. Ainsi, dit-il, quoique la necessité de reprendre haleine de tems en tems, ait donné lieu de distinguer le stile en periodes, &

les periodes en membres, cela est trouvé si agréable, que quand un homme auroit assez de force pour prononcer un discours entier sans respirer un seul moment, nous ne pourrions souffrir, qu'il le prononçât de cette maniere, & l'imagination de la peine d'autrui, nous en donneroit à nous mêmes; parce que nous ne prenons pas plaisir à voir ce qui est absolument possible à la nature, mais ce qui lui est facile & agréable.

S. Augustin traitant cette matiere de l'ornement du discours, qui charme & enleve avec plus d'attrait l'esprit de l'auditeur, en parle en ces termes: Comme on doit souvent user de remedes amers, quand l'amertume en est salutaire, on doit aussi toûjours éviter les douceurs pernicieuses. Mais qu'y a-t-il de plus excellent qu'un remede doux & salutaire tout ensemble? Car plus on en aime la douceur, plus on en reçoit facilement & avec avantage le salut, qui en est l'effet propre. De-là vient que tant de grands hommes ont annoncé & expliqué la parole de Dieu dans l'Eglise, non-seulement avec sagesse, mais avec tous les attraits & les ornemens de l'éloquence, & qu'ils en ont laissé dans leurs écrits plus d'exemples & de modeles excellens à imiter, que l'on ne peut trouver de tems dans la vie, pour s'appliquer à les lire & à les étudier.

Lib. 4. de Doctr. Christ.

CHAPITRE V.

De l'ornement qui est dans les mots propres.

ON sçait assez que toute oraison est composée de mots que l'on peut considerer, ou

comme ſéparez & chacun à part, ou comme liez les uns avec les autres ; & qu'en ces deux manieres ils ne contribuent pas moins à l'ornement, qu'à la clarté du diſcours. Il s'agit maintenant de connoître ce qui eſt requis pour cela dans les mots, premierement comme ſéparez & chacun à part, & enſuite comme liez les uns avec les autres. Et pour cet effet, il faut en premier lieu faire état que l'ornement du diſcours conſiſte principalement dans les mots metaphoriques, ou figurez en toute autre maniere, comme la clarté dans les mots propres.

Or comme il ſe trouve ſouvent pluſieurs mots qui ſignifient une même choſe, & qu'on appelle pour cela ſinonimes, on doit toûjours choiſir les meilleurs & les plus avantageux. Car il eſt certain, qu'entre ces mots, il y en a qui ſont plus grands, plus honnêtes, plus majeſtueux, plus polis, plus clairs, plus agréables & d'un ſon plus doux, plus plein & plus réſonnant les uns que les autres. Ainſi la regle qu'on doit ſuivre » dans les mots propres, eſt comme dit Craſſus, de » fuïr tous ceux qui ſont bas & obſcurs, pour choi- » ſir des termes qui ſoient beaux & clairs, & qui » ayent un ſon réſonnant & plein. Ceux-cy, par » exemple : *Redouter*, *Monarque*, ſont plus grands » & ont un ſon plus plein, que ſi vous diſiez ; » *Craindre*, *Roi*. Et généralement on eſtime, qu'entre les termes ſimples, ou les mots propres, les meilleurs ſont ceux qui ſe prononcent avec plus d'éclat, ou qui ont un ſon plus doux & plus agréable.

Tout ceci eſt tiré de Ciceron. *Dialog. de orat Lib. 3. in fine.*

» Mais en cela il faut conſulter l'oreille, & ce » qui peut beaucoup en ces ſortes de choſes, » eſt de contracter une bonne habitude. Auſſi en-

tend on dire tous les jours à ceux mêmes qui ne « ſont pas du métier : Cet orateur parle bien ; cet « autre parle mal. Dans ces jugemens ils ne ſe ſer- « vent pas de regles, mais du ſens commun. Et « à la verité ce n'eſt pas la plus grande gloire d'un « orateur, que d'avoir le langage pur, quoique ce « ſoit toûjours un grand avantage ; puiſqu'il faut « reconnoître que le choix & l'abondance des pa- « roles eſt le fondement de l'éloquence. Au reſte les « mots les plus honnêtes & les plus chaſtes ſont « toûjours d'autant mieux receus, qu'on doit évi- « ter tous ceux, qui preſentent à l'eſprit quelque « image ſalle ou impure, & ne donner jamais lieu « à la moindre ordure dans un diſcours ſage & ju- « dicieux. «

Enfin pour ce qui regarde l'uſage des mots propres, où il y a toûjours plus à prendre garde, il en faut faire un choix ſi juſte, que ceux dont nous nous ſervons dans le diſcours, conviennent parfaitement à la nature & à la dignité des choſes dont nous parlons. Ainſi les paroles fortes, aigres & dures à l'oreille, s'accordent toûjours bien avec les choſes cruelles & barbares. Car un terme qui eſt propre & magnifique dans l'expreſſion d'une choſe relevée, paroîtra ridiculement enflé dans une choſe vile & baſſe. Et au contraire les mots qui ſont bas & indecens pour les grandes choſes, paroiſſent les plus propres pour les moindres. Et ſi la baſſeſſe populaire d'un mot dans un diſcours brillant, eſt comme une tache qui le gâte ; un mot ſublime & brillant ne ſied pas moins mal dans un diſcours plat & tout ſimple. Toute élevation eſt une difformité dans les choſes plates & unies.

Tout ceci regarde les mots propres. Pour ce

qui est des Metaphoriques ou transportez du sens propre dans le figuré, dont nous devons parler presentement; on n'en peut bien connoître la force & la beauté, que par la situation qu'ils ont dans le tissu du discours. Mais ils y ont toûjours sans doute beaucoup de grace & d'ornement, si ce n'est lorsqu'ils sont audessous du merite & de la dignité de la chose, qu'il s'agit de representer.

CHAPITRE VI.

Des changemens appellez Tropi, par lesquels les mots passent d'un sens, ou d'une signification dans une autre.

PUisque la clarté du discours dépend, comme il vient d'être dit, des mots propres; & l'ornement, des Metaphoriques ou figurez, par quelque changement de sens ou de signification que ce soit; il est à propos de traiter maintenant de ces sortes de changemens, ou de ces manieres de faire passer les mots du sens qui leur est propre, dans un sens figuré: c'est ce que nous faisons aussi d'autant plus volontiers, que l'usage en est plus frequent dans les livres des saints Prophetes. Car comme ils ne traitent que de choses tres-grandes & tres-importantes, soit qu'ils reprennent les vices & les déreglemens des hommes, ou qu'ils ménacent les méchants des peines effroïables, dont Dieu doit vanger leurs crimes; soit qu'ils promettent aux vrais serviteurs de Dieu, & à tous ceux qui lui demeurent fideles dans les saints devoirs de la justice & de la pieté, les dons & les bien-faits inestimables de

ſa grace : Tous leurs écrits ſont pour cela remplis de Metaphores & d'allegories, qui ſont comme autant d'excellentes images & de comparaiſons admirables de choſes tres-grandes, par leſquelles ils ont coûtume d'amplifier & de mettre comme devant les yeux des hommes, tout ce qu'ils leur annoncent de plus grand & de plus relevé.

C'eſt ce qu'il eſt aiſé de montrer évidemment par une infinité d'endroits de leurs livres. Tel eſt celui d'Iſaïe. *Il ſortira un rejetton de la tige de Jeſſé ; & une fleur naîtra de ſa racine, &c.* Car ce rejetton exprimé par le mot, *Virga*, une *Verge* ou un *Sceptre*, marque la puiſſance du Seigneur nôtre Sauveur ; & celui de *Fleur*, la douceur & la beauté de ſon regne. Ce qui ſuit aprés eſt plein d'allegories ; *Le loup habitera avec l'agneau, le leopard ſe couchera auprés du chevreau &c.* Et dans le Chapitre 8. *Parce que ce peuple a rejetté les eaux de Siloé, qui coulent paiſiblement & en ſilence, &c.* Il décrit & amplifie enſuite la ruïne, dont ce peuple eſt menaçé, en repreſentant les Aſſiriens qui devoient fondre ſur lui, comme un fleuve rapide qui ſe répandroit dans toute la Judée, ſans que rien ſe pût oppoſer à ſa violence : *Le Seigneur*, dit-il, *fera fondre ſur lui le Roi des Aſſiriens avec toutes ſes forces, comme de grandes & violentes eaux d'un fleuve rapide : Ce fleuve s'élevera de tous côtez au-deſſus de ſon lit, il ira pardeſſus tous ſes bords ; & inondant le païs, il ſe répandra dans la Judée, juſqu'à ce qu'elle ait de l'eau juſqu'au cou.* Et dans le 35. Chapitre voulant nous tracer comme un tableau viſible de l'établiſſement de l'Evangile, & des merveilles que le Seigneur a faites dans la fondation de ſon Egliſe ; il nous repreſente la converſion & la

Iſai. 11. 1.

joïe des Gentils par de tres-belles Metaphores, en disant : *La terre deserte, sans chemin & sans eau, se réjouïra ; la solitude sera dans l'allegresse, & elle fleurira comme le lys, &c.* Cette terre represente admirablement les Gentils, qui ayant été long-tems dans les ténébres du Paganisme, comme une terre deserte, où il ne tomboit aucune goutte de la rosée du Ciel, sont enfin entrez dans l'Eglise, où les eaux salutaires de la grace du Sauveur, ont fait fleurir en eux les lys des vertus. Le Prophete Jeremie, pour dire que Nabuchodonosor étoit prest de sortir de son païs, pour venir fondre sur Jerusalem, & détruire les villes de Juda, represente ce Roi sous le nom d'un lyon furieux en cette maniere : *Le lion s'est lancé hors de sa tanniere, le brigand des nations s'est élevé ; il est sorti de son païs pour reduire vôtre terre en un desert, & vos villes seront détruites, &c.* Ce même Roi d'Assirie est encore representé par Ezechiel sous le nom d'un grand aigle en cette maniere : *Un Aigle puissant, qui avoit de grandes ailes & un corps tres-long, plein de plumes diversifiées par la varieté des couleurs, vint sur le mont Liban & emporta la moëlle d'un cedre ; il arracha l'extremité de ses branches, &c.* Et pour exprimer l'orgueil & la fierté cruelle de Pharaon Roi d'Egypte, il se sert du mot de Dragon en cette sorte : *Je viens à vous, grand Dragon, qui vous couchez au milieu de vos fleuves, & qui dites ; le fleuve est à moi, & c'est moi-même qui me suis créé. Je mettrai un frein à vos machoires, & j'attacherai à vos écailles le poisson de vos fleuves, &c.*

Jerem. 4.

Ezechiel. 17.

Ibid. 29.

Ces sortes d'exemples se trouvent presque par tout dans les Livres des Prophetes. Mais je n'ai

pas laiſſé d'en rapporter ici pluſieurs, pour faire mieux connoître l'utilité, & en même tems l'uſage de ces figures,ou manieres de changer le ſens & la ſignification propre des mots,en une autre plus noble & plus agréable. Car il paroît aſſez, que ces ſortes de mots figurez relevent avec beaucoup plus d'éclat les choſes grandes & atroces, & en repreſentent la grandeur & l'atrocité avec bien plus de force & de vivacité, que les termes propres.

Ce changement de ſignification dans les mots, noms ou verbes, appellé en Latin, *Tropus*, ſe fait en pluſieurs manieres; qui ſont la Metaphore, la Synecdoche, la Metonymie, l'Antonomaſie, la Catachreſe, l'Allegorie, l'Ironie, & la Periphraſe.

De la Methaphore.

Commençons par la Metaphore, qui eſt ſans contredit la plus ordinaire & la plus belle, & qui a auſſi une plus grande étenduë. Nous n'en dirons rien ici qu'aprés Ciceron.

Cette maniere, dit-il, de tranſporter un mot « du ſens propre dans le figuré, eſt tres-frequente « dans le diſcours, parce que le plaiſir en a aug- « menté l'uſage, que la neceſſité ſeule avoit intro- « duit; & il en eſt arrivé comme des habits, que « les hommes prirent au commencement pour ſe « défendre contre la rigueur des ſaiſons, & qu'ils « ont fait ſervir enſuite au luxe & à l'ornement. « Quand une langue manquoit d'un mot, on recou- « roit à la Metaphore, & parce que la Metaphore a paru agréable, elle a été depuis embraſſée « par tout le monde. Car qui eſt-ce, par exemple, » qui ne donne aujourd'hui de la gaïeté & de la «

Cicer. dialog. de orat. lib. 3. in fine.

gaillardiſe aux plantes & aux moiſſons : il n'eſt pas juſqu'aux Païſans , qui ne parlent de la ſorte.

Les Metaphores ſont donc neceſſaires, quand on ne trouve point de mots propres pour ſignifier ce qu'on veut dire ; & alors même elles ne laiſſent pas d'orner le diſcours. Quelquefois auſſi, & le plus ſouvent même, ce n'eſt pas la neceſſité qui nous les fait rechercher ; mais le ſeul deſſein d'embellir le diſcours, & de donner plus de force à l'expreſſion pour faire mieux entrer les eſprits dans le fond de la penſée : comme ſi pour repreſenter un homme paſſionné, en colere, plein de deſirs, on diſoit qu'il brûle d'amour, qu'il eſt enflammé de colere, qu'il a une ardente cupidité ; ou comme quand Ciceron dit de Clodius dans un endroit, qu'il eſt pour lui une ſource, & dans un autre, une matiere & une moiſſon de gloire.

Mais d'où vient, que le figuré plaît davantage, que le propre ? C'eſt une choſe ſurprenante, & qui eſt bien digne d'être conſiderée. Il y a des rencontres, où l'on ne peut s'en paſſer, comme quand on dit ; *La face d'un bâtiment , le front d'une armée.* Mais lors même que les choſes peuvent être appellées de leur nom, & que la langue nous fournit des termes propres en abondance ; une expreſſion figurée, qui eſt faite avec art, ne laiſſe pas de plaire davantage. La raiſon de cela eſt ſans doute, que la Metaphore eſt proprement une comparaiſon abbregée, & que la comparaiſon plaît toûjours merveilleuſement à l'eſprit en ce qu'elle lui offre en même tems les choſes & leurs images. Il y a neanmoins une grande difference entre la Metaphore & la com-

paraiſon. Si je dis, par exemple, d'un homme, qu'il a agi comme un Lion, c'eſt une comparaiſon : & ſi je dis qu'il eſt un Lion, c'eſt une Metaphore.

Ce qui fait encore que le figuré plaît d'avantage que le propre, vient, comme dit Ciceron, de ce que le refus de prendre des choſes, qui ſont pour ainſi dire à nos pieds, & l'addreſſe d'en trouver d'éloignées, eſt une marque d'un heureux genie ; ou de ce qu'un tel détour écarte l'auditeur ſans l'égarer, ce qui eſt un tres-grand plaiſir ; ou de ce que par ce moïen on offre en même tems à l'eſprit, comme il a déja été dit, les choſes & leurs images ; ou enfin de ce que la Metaphore ſe rapporte aux ſens, & ſur tout à celui de la vûë, qui eſt le plus vif de tous. En effet, qu'on diſe *l'odeur de l'urbanité*, *la tendreſſe de l'amitié*, *le murmure de la mer*, *la douceur de l'oraiſon* ; il s'en faut bien que ces figures aïent tant de vivacité, que celles qui ſe rapportent aux yeux, & qui preſentent à la vûë de l'eſprit, ce qui n'eſt point preſent à celle du corps.

Toute la force de la Metaphore ſe peut conſiderer en quatre manieres : ou dans les choſes animées, lors, par exemple, qu'on attribuë à un homme ce qui n'eſt propre qu'à une bête ; comme quand Tite-Live a dit de Caton, qu'il avoit accoûtumé *d'abboyer toûjours aprés Scipion* : ou dans les choſes inanimées, lorſqu'on dit de l'une ce qui convient à une autre ; ainſi en diſant qu'il n'y a rien de plus agréable, que *le concert ou l'harmonie des vertus*, on attribuë à la vertu ce qui ne convient proprement qu'à la voix & au ſon des inſtrumens. Ou bien encore lorſqu'on donne à des choſes animées, des noms de cho-

ſes inſenſibles ; comme *les Scipions ces deux foudres de guerre* ; ou bien enfin lorſqu'on attribue de l'action & du ſentiment, à des choſes qui n'en ont point, comme dans ce vers,

Et l'Araxe irrité du Pont qui le reſſerre.

Ce ſont principalement ces Metaphores hardies, où l'on anime les choſes mêmes les plus inſenſibles, qui relevent le diſcours avec plus d'éclat & de ſublimité ; comme cet endroit de » Ciceron : Que faiſoit dans vôtre main, brave » Tuberon, cette épée que vous teniez nuë à la ba- » taille de Pharſale ? A qui en vouloit-elle, & dans » les flancs de qui vouloit elle ſe plonger ? *Quid enim tuus ille, Tubero, diſtrictus in acie Pharſalicâ gladius agebat, &c* ? On trouve ſouvent de ces Metaphores hardies dans les livres ſacrez, à cauſe de la grandeur des choſes, qu'ils renferment; Pſ. 97. comme celle-ci : *Les fleuves frapperont des mains*, comme auſſi, *les montagnes treſſailleront de joie, à la preſence du Seigneur, à cauſe qu'il vient juger la terre*; Pſ. 95. & cet autre: *Tous les arbres des foreſts treſſailliront alors par ſa preſence, à cauſe qu'il vient, &c*. C'eſt auſſi ce que la grandeur du ſujet, ſçavoir le myſtere de l'avenement du Seigneur en ce monde, ſembloit exiger, comme le Seigneur le marque aſſez lui-même, lorſqu'il dit, parlant de Luc. 19. ſes diſciples : *Je vous déclare que ſi ceux-ci ſe taiſent, les pierres mêmes crieront.*

Ainſi, dit Ciceron, la ſource des Metaphores eſt infinie ; la nature n'a point de choſe dont le nom ne puiſſe ſervir d'image à quelqu'autre ; & il faut poſer pour fondement, que tout ce qui peut faire comparaiſon, peut auſſi faire Metapho-

re. Mais il faut prendre garde, que le défaut de ressemblance dans la Metaphore, est une faute à éviter soigneusement. Telle est celle qui se voit en cet endroit d'Ennius : *Ingentes cæli fornices.*

Les Voutes immenses des Cieux.

On tient que pour justifier cette Metaphore, Ennius exposa une Sphere sur la Scene ; mais il faut avoüer, qu'une Sphere & une voute n'ont pas assez de ressemblance.

Il faut encore prendre garde d'ailleurs, que la ressemblance ne soit pas tirée de trop loin, comme *la Syrte de sa fortune* ; j'aimerois mieux dire, *l'écueil de sa fortune* ; *une Charybde de dépense* ; j'aimerois mieux *un gouffre de dépense*; parce qu'il faut tenir pour maxime, que l'esprit se porte plus aisément aux choses, qui ont été presentes à nos yeux qu'à celles dont nous avons seulement ouï parler.

La beauté de la Metaphore étant de frapper vivement les sens, nous devons éviter avec soin toute sorte d'ordure & de difformité dans ces representations ; comme de dire que la Republique fut *chatrée par la mort de Scipion* ; ou d'appeller quelqu'un, comme Glaucias, l'*excrement du Senat.* Car bien qu'il y ait là quelque sorte de ressemblance, ces idées ne sont point honnêtes, ni agréables. Prenons garde aussi qu'il n'y ait rien de trop bas ; comme d'appeller une montagne pierreuse, *une verruë de pierre* ; *saxea verruca* ; ou les montagnes en général, les *verruës de la terre* ; ni rien qui aille au-dessus, ni au-dessous du sujet ; ne disons, ni *la tempête de la débauche*, ce seroit trop dire ; ni *la débauche de la tempête*, ce seroit trop peu. On merite d'être repris lors-

qu'on se sert d'un mot figuré plus foible que le propre.

Si l'on apprehende que la Metaphore ne soit dure, on peut l'adoucir par quelque mot préposé. Je ne dirai point, par exemple, que *Caton en mourant, laissa le Senat orphelin*, mais *comme orphelin*, ou, *pour ainsi dire, orphelin.* En effet la Metaphore veut être modeste, & montrer que se trouvant dans un lieu étranger, elle y est entré par douceur, plûtôt que par force, & qu'elle n'a pas usurpé cette place; mais qu'elle l'a empruntée. Au reste, il paroît assez que rien n'est plus capable d'orner un stile, & de donner un beau jour à l'oraison, que la Metaphore; & c'est aussi pour cela que nous en avons plus amplement expliqué l'usage & les proprietez.

De la Synecdoche.

Il y a d'autres manieres, qui bien qu'elles paroissent moins brillantes, ne sont pourtant pas à négliger. Telle est la figure appellée *Synecdoche*, par laquelle on fait entendre le tout par une partie, ou une partie par le tout; ou ce qui suit par ce qui precede. Cette description comprend les huit manieres de faire cette figure, que des auteurs tres-considerables ont enseignées, & qui sont 1°. De prendre la partie pour le tout, par exemple la pouppe d'un vaisseau, pour le vaisseau même; la pointe d'une épée pour l'épée même, dit Ciceron. Ou le toit pour la maison. 2°. On peut rapporter à cette maniere, celle d'exprimer plusieurs hommes par un singulier; comme dans Tite-Live: *Le Romain victorieux aprés le combat, &c.* Et dans Virgile:

Hostis habet muros.

Déja de nos remparts l'ennemi se voit maître.

Pour dire, les ennemis sont déja maîtres de nôtre ville. 3°. D'exprimer le genre par l'espece; comme le même Virgile;

. . . *dentesque Sabellicus exacuit sus.*

Où le mot, *Sabellicus sus*, Sanglier Marsien, est pris pour toute sorte de sanglier. 4°. De faire entendre une chose, par la matiere dont-elle est faite; ainsi le fer se prend pour toutes sortes d'armes, comme dans cet endroit de Ciceron : Il y avoit des gens bien équippez, & rangez dans certains postes avec le fer à la main; *homines instructi, & certis locis cum ferro collocati.* Ainsi par *le pin*, on entend un *navire*; & par *l'or & l'argent*, *la monnoye* qui en est fabriquée. 5°. & 6°. D'exprimer au contraire la partie par le tout; ce qui renferme aussi la maniere de representer un homme seul par le pluriel; comme quand Ciceron parlant de lui seul, a dit: Nous avons gagné le peuple, & passé pour Orateurs; *Populo imposuimus, & Oratores visi sumus.* 7°. De prendre le genre pour l'espece; comme dans cet endroit de Virgile:

Du pays des Marses, aujourd'hui l'Abruzze Province de Naples,

. . . *Prædamque ex unguibus ales*
Projecit fluvio, &c.

L'oiseau lâchant sa proie, la jetta dans le fleuve.

Où l'on voit le mot d'*oiseau*, pris pour un

Aigle, & celui de *fleuve* pour le *Tybre*. 8°. de montrer ce qui suit, par ce qui precede, comme dans ce vers du même Poëte :

Aspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci.

Il est clair & constant par là, que la Metaphore a été inventée, pour émouvoir les esprits, en mettant comme devant les yeux les choses dont on parle ; & que la Synecdoche est pour amplifier & enrichir le discours.

De la Metonymie.

Cette figure est peu differente de la précedente. Elle sert à faire entendre les causes par leurs effets, & les effets par leurs causes : ou ce qui est contenu parce qui le contient ; ou les choses par quelque signe. Nous exprimons les effets par leurs causes, quand nous prenons l'inventeur, ou l'auteur de quelque chose, pour la chose même inventée. Ainsi, lire Platon, Aristote, Demosthene ; se met pour lire leurs Livres. Et nous marquons les causes par leurs effets, quand nous disons, par exemple : *le crime est découvert*. On entend par le crime, celui qui l'a commis. De-là vient qu'on dit élegamment, comme font d'excellens Auteurs, *la crainte morne & chagrine, la triste vieillesse, la mort pâle* : comme dans cet endroit d'Horace ;

Pallida mors æquo pede pulsat
Pauperum tabernas, regumque turres.

» La Pâle mort attaque & frappe également
» Le pauvre en sa cabane & le Roi dans son
» Louvre. On

On exprime avec beaucoup de grace ce qui est contenu ; par ce qui le contient ; ainsi quand on dit, *Une ville bien policée*, *un siecle heureux ou malheureux*; on entend les habitans de la ville, & les hommes du siecle, dont on parle ; & quand on lit dans Virgile :

Cœlo gratissimus amnis.

Fleuve plein d'attraits pour le Ciel.

Il est visible que le Ciel en cet endroit, signifie les esprits celestes. Et dans celui-cy de Ciceron ; *Ut omittam illas omnium doctrinarum inventrices Athenas ; in quibus summa dicendi vis, & inventa est & perfecta.* Pour ne rien dire d'Athe- « nes cette inventrice des belles lettres & de tout « sciences ; qui a trouvé & porté à sa plus haute « perfection le grand art de l'éloquence. On voit « de même que la ville d'Athenes est prise pour les Atheniens. Comme l'Afrique pour les Africains dans ces vers :

Africa terribili tremit horrida terra tumultu.

» Que l'Afrique tremblante est pleine de tu-
» multe.

Et de même ; *le champ de Mars en est témoin* ; pour marquer ceux qui s'y assemblent. On rapporte encore à ce genre d'expression, celle par laquelle on designe une chose, sous le nom de celui qui la possede ; ou toute une armée par celui qui en est le chef ; comme dans Virgile :

.... Jam proximus ardet
Ucalegon, &c.

» Je vois tout prés de nous Ucalegon en
» feu, &c.

Pour la maiſon d'Ucalegon. Et quand on lit, qu'à la bataille de Cannes, il y eut plus de ſoixante mille hommes taillez en piéces par Hannibal, c'eſt-à-dire, par ſon armée. De-là vient encore qu'on dit fort bien d'un homme, qu'on l'a devoré; pour marquer qu'on lui a devoré ſon patrimoine.

Enfin une choſe s'exprime fort proprement par une autre qui en eſt ſeulement le ſigne; comme la paix par la robe; & la dignité de la magiſtrature; par les faiſceaux, qui en ſont les marques d'honneur; comme dans cet endroit de Virgile:

Non illum populi faſces, non purpura Regum
Flexit, &c.

» Ni les faiſceaux du peuple, ni la pourpre des
» Rois,
» N'ont pû flechir ſon cœur, &c.

Il eſt bon de remarquer ici avec Ciceron, qu'en ces ſortes d'expreſſions, il n'y a pas de termes Metaphoriques, à le prendre à la rigueur; mais qu'au lieu d'un mot propre, on en met un autre qui eſt propre auſſi, & que le changement que ces figures apportent, ne regarde pas une ſeule parole en particulier, mais la phraſe entiere. Il faut ſouvent prendre ce tour-là, comme une maniere d'ennoblir le ſtile; & ſe ſervir, par exemple, de *Mars*

pour la guerre, de *Ceres* pour le bled, de ***Bacchus*** pour le vin, de ***Neptune*** pour la mer, de ***la Cour*** pour le Senat, ***des Champs*** pour les Comices, de *la Robe* pour la paix, & des *Armes* pour la guerre. Selon ce principe; les vices & les vertus se peuvent mettre pour les hommes, qui sont vertueux ou vicieux, & il est élegant de dire; *Quand le luxe est entré dans une maison. Par tout où l'avarice penètre. La foi a été la plus forte. La justice a triomphé.*

De l'Antonomasie.

Le Propre effet de cette figure, est de désigner les personnes, ou par quelque chose qui leur convient, au lieu de leur nom propre : comme *le destructeur de Carthage & de Numance*, pour *Scipion*, *le Prince de l'Eloquence Romaine*, pour *Ciceron*; ou par quelque Epithete, comme dans cet endroit de Virgile :

... Thalamo quæ fixa reliquit
Impius :

» Ces armes, ces dépoüilles, qu'en ma cham-
» bre l'*Impie*
» A laissé suspenduës...

Où l'*Impie* est mis pour *Enée.* Ainsi nous disons par excellence, *le Philosophe*, pour *Aristote*; *le Poëte Latin*, pour *Virgile.*

L'Antonomasie ne se rapporte qu'aux noms des personnes; & c'est en cela qu'elle differe de la Periphrase, dont nous parlerons ensuite, & qui s'étend généralement à tout ce qui s'exprime mieux par une circonlocution, que par un nom propre.

Diomede considere l'Epithete, c'est-à-dire en Latin, ce qui se joint ou s'ajoûte au nom propre, comme une espece d'*Antonomasie.* Ce n'est souvent qu'un adjectif, joint à un nom propre, pour lui donner, ou de l'ornement, ou plus d'étenduë, ou plus de clarté ; & il est aussi assez ordinairement joint à d'autres noms, que ceux qui sont propres aux personnes. Il n'importe pas même que ces Epithetes soient des noms adjectifs, ou non ; pourvû qu'en quelque maniere que ce soit, ils attribuent quelque proprieté, non-seulement aux personnes ; mais aux choses mêmes ; comme *une jeunesse insolente*, *une passion folle, aveugle, inconsiderée*, *une vieillesse chagrine & fâcheuse*, *la Philosophie exterminatrice des vices*, *la Comedie vrai miroir de la vie humaine*, *l'Histoire* qui est *la vie des choses passées*, *la lumiere de la verité*, & *la regle de nôtre conduite.*

Dans les ouvrages en vers, on peut se servir d'épithetes qui conviennent naturellement aux choses ; comme *la blanche neige*, *des eaux liquides*, *nuit froide*, *riviere coulante.* Mais dans la Prose on ne s'en sert point, à moins qu'elles n'ayent quelque emphase, & qu'elles ne viennent à propos au sujet : comme dans cet endroit : *non impetrabis causam tuam injustissimam ab Aristide justissimo.* Vous ne réüssirez point dans une si injuste cause auprés d'Aristide, qui est tres-juste. Et en celui-ci : *Coram Catone severissimo morum censore audes agere Floralia ?* Osez-vous bien entrer dans les jeux & les danses de Flore, devant Caton le plus sévere censeur des mœurs ? Ce qui se doit principalement observer dans les citations des exemples & des sentences. *Aristarque le plus sçavant, & tout ensemble, le plus studieux de son*

ſiecle, Ciceron le Prince de l'éloquence, Platon l'auteur le plus certain & le plus ſolide.

L'ornement des Epithetes conſiſte principalement dans les Metaphores ; comme, *Cupiditas effrænata ; inſanæ ſubſtructiones.* Une cupidité effrenée, ou ſans frein : de folles ſtructures, ou des édifices ſans fondement. Un diſcours ſans Epithetes ſeroit trop nud. Ce ſeroit même une difformité, qu'il n'y en eut aucune. Mais il faut prendre garde auſſi de n'y en point trop faire entrer ; cela ne ſerviroit qu'à l'allonger inutilement & à l'embarraſſer ; enſorte qu'on pourroit fort bien le comparer à un eſcadron, où il y auroit autant de valets que de maîtres, & où le nombre des cavaliers ſeroit augmenté au double, ſans qu'il le fût en force.

On peut neanmoins multiplier quelquefois fort élegamment les Epithetes ; mais cela ſe doit faire de telle ſorte, qu'elles ſoient comme des definitions, ou des deſcriptions, & qu'elles expliquent toute la nature & les proprietez du ſujet. C'eſt ce que fait admirablement S. Jean Clymaque dans ſon Echelle ſainte, comme dans cet endroit du 22. degré : *Superbia eſt Dei abnegatio, aſpernatio hominum, laudum progenies, ſterilitatis argumentum, divini adjutorii expulſio, ſtuporis præcurſor, lapſuum miniſtra, firmamentum Dæmonum, &c.* L'orgueil eſt un renoncement « à Dieu, un mépris des hommes, & l'effet naturel « des loüanges qu'on nous donne ; c'eſt la marque « de la ſterilité de l'ame, l'éloignement du ſécours « de Dieu, l'avant-coureur funeſte de l'endurciſſe- « ment du cœur, la cauſe des plus grandes chutes « & le plus fort appuy des Demons. C'eſt la matie- « re de l'épilepſie ſpirituelle, la ſource de la colere, «

» la porte de l'hypocrisie, l'auteur des jugemens
» téméraires & de toutes inhumanitez, le fidele
» gardien de nos offenses, l'oubli de toute com-
» passion. L'orgueil, dit-il encore, est un créan-
» cier tres-rigoureux, un juge impitoïable, un
» mortel ennemi de Dieu, une racine malheureuse
» de tous les blasphêmes.

Origenes parlant de la Cananée, en use de
» même : Cette femme, dit-il, la source du peché,
» l'arme du Demon, l'éloignement & la privation
» du Paradis, la mere du vice & la corruption de
» la vieille Loi, venoit au Seigneur Jesus. *Mulier caput peccati, arma diaboli, expulsio paradisi, mater delicti, corruptio legis antiquæ veniebat ad Dominum Iesum.* C'est ce que fait aussi l'Apôtre S. Jude, parlant de quelques faux Apôtres, contre lesquels il s'éleve dans son Epître Catholique. *Ces personnes*, dit-il, *sont la honte & le deshonneur des festins de charité, où ils mangent avec vous sans retenuë*; des corrupteurs de la Loi & des mœurs, *qui n'ont soin que de se nourrir eux-mêmes.* Ce sont *des nuées sans eau, que le vent emporte çà & là*; *des arbres, dont le fruit ne meurit point*; *des arbres steriles, doublement morts, & déracinez.* Ce sont *des vagues furieuses de la mer, d'où sortent comme une écume sale, leurs ordures & leurs infamies*; *& des étoiles errantes, ausquelles une tempête noire & ténébreuse est reservée pour l'éternité.*

Jud. 12. & 13.

De la Catachrese, en Latin, *abusio.*

L'usage emprunté.

Cette figure qu'on peut fort bien appeller, l'u-

ſage du nom d'une choſe, pour une autre qui en manque, ſert à appliquer aux choſes, qui n'ont point de nom propre, celui de quelqu'autre qui en approche le plus. Par exemple, on donne à celui qui a tué ſa mere, ou ſa ſœur, ou ſon frere, le nom de *Parricide*; parce qu'il n'y a rien qui approche plus d'un parricide, que celui qui aſſaſſine ſon frere, ou ſa ſœur, pour lequel nôtre langue n'a point de nom propre.

La Catachreſe reſſemble fort à la Metaphore. Mais elle en differe neanmoins, en ce qu'elle applique à une choſe ſans nom, le nom d'une autre qui en approche; au lieu que la Metaphore donne un nom étranger, aux choſes mêmes qui ont leur nom propre, pourvû que dans l'application de l'un pour l'autre, il y ait quelque reſſemblance ou comparaiſon, de quelque part qu'elle vienne. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus different qu'un arbre d'une republique? Et cependant on dit par Metaphore, qu'une republique eſt fleuriſſante, en tranſportant ce nom *fleuriſſant*, d'un arbre à une republique. Ce qui montre, que ces deux figures ont véritablement beaucoup de reſſemblance; mais ne laiſſent pas pour cela d'être differentes l'une de l'autre.

De l'Allegorie.

Toutes les figures, ou manieres d'expreſſion que nous avons remarquées juſqu'ici, ſoit qu'on y employe des termes Metaphoriques, ſoit qu'on y change des mots propres en d'autres qui ſont propres auſſi; mais qui dans la liaiſon du diſcours preſentent à l'eſprit un autre ſens que celui, qu'on leur donne dans l'uſage ordinaire; toutes

ces manieres de parler, dis-je, se peuvent rapporter à la Metaphore; mais plus particulierement encore l'Allegorie, comme Ciceron le mar-

Dialog. de Orat. lib. 3. in fine.

» que expressément par ces paroles : De cette figu-
» re, *de la Metaphore*, en descend une autre, *sça-*
» *voir l'Allegorie*, qui ne consiste pas en un seul mot
» qu'on transporte d'un sens à l'autre; mais en une
» suite de paroles, qui à les considerer chacune à
» part, ne sont point figurées; mais qui par la liai-
» son qu'elles ont entre elles, prennent une signi-
» fication differente de leur signification naturelle;
» & il en rapporte pour exemple ces deux vers :

Erras, erras, nam exaltantem te & præsidentem tibi
Repriment validæ legum habenæ, atque imperii insistent jugo.

» C'est un orgueil bien vain, que celui qui
» t'inspire;
» Tu seras reprimé par le frain de la Loi,
» Tu seras captivé sous le joug de l'Empire.

Cette figure, *par laquelle on dit une chose, & on en fait entendre une autre*, est aussi une grande lumiere dans l'oraison, continuë ce grand homme; mais il faut prendre soin, qu'elle ne soit pas obscure, ni embarassée, & se souvenir, que l'Allegorie poussée trop loin dégenere en enigme.

L'Usage en est tres-frequent dans le discours, dit Quintilien; mais elle y est rarement toute pure, sans quelque obscurité. C'est pourquoi le propre y est plus souvent mêlé. L'Allegorie pure est comme dans Ciceron celle-ci : *Hoc miror enim, queror que quemquam hominem ità pessum-*

dare alterum velle, ut etiam navem perforet quâ ipse naviget. C'est ce qui m'étonne, & dont je « me plains, qu'un homme soit déterminé à en abî- « mer un autre, jusqu'à percer le vaisseau, où il est « embarqué avec lui. Mais l'Allegorie la plus or- « dinaire, est celle qui est mêlée de mots pris en leur sens propre, pour une plus grande clarté, comme cette autre: *Equidem cæteras tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum, semper Miloni putavi esse subeundas.* Certainement « j'ai toûjours pensé, que Milon n'auroit à essuïer « ces autres sortes d'orages & de tempêtes, que dans « les flots des assemblées tumultueuses. Où s'il n'a- « voit pas ajoûté ce mot, *des assemblées*, ç'auroit été une allegorie pure, mais moins claire; au lieu que par cette addition, elle devient mixte & plus claire.

Mais c'est un ornement tout autrement grand dans un discours, lorsque la grace & la beauté de ces trois, de la Comparaison, de l'Allegorie & de la Metaphore s'y trouve mêlée, comme dans celui-ci: *Quod fretum, quem Euripum, tot motus, tantas, tam varias habere creditis agitationes, commutationes, fluctus; quantas perturbationes, & quantos æstus habet ratio comitiorum? Dies intermissus unus, aut nox interposita sæpè perturbat omnia, & totam opinionem parva nonnumquam commutat aura rumoris.* Quelle mer, quel détroit, & quel « Euripe trouverez-vous, où il se fasse tant de « mouvemens & d'agitations si grandes & si diffe- « rentes, tant de changemens si soudains, tant de « flux & reflux si rapides & si impetueux, qu'il « s'en fait d'ordinaire dans le champ des Comices? » souvent d'un jour à l'autre, du soir au matin, « l'entre-tems d'une nuit, met tout en trouble & «

en confuſion, & quelquefois le moindre vent d'une parole échapée change les opinions & toute la face des choſes.

Mais il faut prendre garde dans les Allegories, de ne pas finir par des choſes d'un autre genre, que celles par leſquelles on a commencé, comme il arrive à pluſieurs qui commencent par la tempête, ou par l'agitation des flots de la mer, & finiſſent par les ruïnes & les incendies, ce qui eſt une grande difformité.

Au reſte ſi les livres des Saints Prophetes ſont remplis, comme il a déja été dit, de l'éclat des autres figures, ils ne brillent pas moins de la lumiere des Allegories, & de ces merveilleuſes ſuites de paroles, qui par la liaiſon ingenieuſe qu'elles ont entr'elles, prennent une ſignification differente de celle qui leur eſt propre. Telle eſt dans Iſaïe l'Allegorie de la vigne plantée par le bien-aimé, ſur un lieu élevé, gras & fertile; que David a auſſi pouſſée d'une maniere qui n'eſt pas moins élegante, dans ſept verſets de ſuite : *Vous avez*, dit-il, *tranſporté vôtre vigne de l'Egypte; & aprés avoir chaſſé les Nations, vous l'avez plantée à leur place. Vous avez affermi ſes racines, & elle a rempli la terre. Elle a couvert les montagnes de ſon ombre; elle a étendu ſes branches juſqu'à la mer, & ſes rejettons juſqu'au fleuve. Pourquoi avez-vous donc détruit la muraille, qui l'environnoit*, &c.

Iſaïe. 5.

Pſ. 79.

De l'Ironie.

L'Ironie eſt une eſpece d'Allegorie, par laquelle en diſant une choſe, on fait entendre tout le contraire. On l'appelle auſſi pour cela en La-

tin, *illusio*. Mais c'est plûtôt une adroite & fine dissimulation, qui se connoît par la nature de la chose même ; ou par l'état & le caractere de la personne, dont on parle ; ou par la maniere même de prononcer ce qu'on en dit : car si l'une ou l'autre de ces choses n'y convient pas, c'est une marque que l'Orateur pense toute autre chose, que ce qu'il dit. Par exemple quand Ciceron dit à Labienus : *Hæc tua, quæ te hominem clementem & popularem delectant, i Lictor, colliga manus, caput obnubito, arbori infelici suspendito.* Ce sont là vos manieres : elles plaisent à un homme comme vous, *plein de douceur & de bonté* : Viste Huissier, prenez ce malheureux, qu'on lui lie les mains ; qu'on lui bande les yeux, & qu'on le pende au premier arbre. Cet ordre si évidemment cruel, marque assez dans quelle pensée Ciceron appelle ce Labienus, *homme plein de douceur & de bonté.*

Orat. pro Caio Rabirio.

On connoît encore l'Ironie par la prononciation seule, quand l'Orateur parle d'un certain ton, qui fait entendre tout le contraire de ce qu'il dit, comme quand le même Ciceron dit à Clodius : C'est vôtre integrité sans doute, qui vous a sauvé ; c'est vôtre modestie, qui vous a tiré d'affaire ; c'est vôtre bonne vie passée, qui vous a délivré. *Integritas tua, mihi crede, te servavit ; pudor eripuit ; rectè anteacta vita liberavit.*

De la Periphrase.

La Periphrase, ou la Circonlocution, consiste comme l'Allegorie, non dans un seul mot, mais dans plusieurs qu'on lie ensemble pour exprimer avec plus de force & d'étenduë, ce qui se pourroit

dire tout ſimplement. Ce qui ſe fait tres-ſouvent pour donner plus de grace au diſcours, comme; *La prudence de Scipion a renverſé la puiſſance & toutes les forces de Cartage*, au lieu de dire ſimplement, *Scipion a ruïné Cartage.* Ainſi nous diſons : *admirer l'éclat & la beauté de la vertu*, pour *admirer la vertu. Fuïr la laideur & la difformité ou l'infamie du vice*, pour *fuïr le vice.*

Cette figure ou façon de parler, ſe forme encore en trois manieres ; 1°. Par l'Etimologie, en expliquant l'origine & la véritable ſignification du nom, comme ſi au lieu du nom de *Paraſite*, je dis ; un homme qui n'aime qu'à boire & à manger, & qui uſe de flatteries auprés des grands, pour y trouver à dîner. Ou pour un *Philoſophe*, un homme ſtudieux & amateur de la ſageſſe. Pour un *Anathême*, un homme dévoüé aux furies d'enfer. 2°. En déſignant la choſe par quelque marque accidentelle, ce qui s'appelle en Latin, *notatio*; comme ſi pour exprimer *la colere*, je l'appelle, une boüillante ardeur d'eſprit, ou de bile, qui rend le viſage pâle, les yeux étincellans, & les membres tremblans. De-là vient cette expreſſion ;

» Qui du ſeul petit doigt, gratent ſouvent
leur tête.

Qui digito ſcalpunt uno caput, &c.

Pour dire des hommes mous & effeminez. 3°. Par une maniere de définition, comme ſi on appelloit *la Rhetorique*, l'art de parler éloquemment; ou *la Tyrannie*, une violente oppreſſion des loix & de la liberté publique.

Nous ne dirons rien davantage de ces figures, ou manieres de parler; qui donnent, comme il a déja été dit, beaucoup de grace & d'ornement à l'oraiſon, & qui ont toutes pour leur effet propre, de ſubſtituer en la place du nom connu & ordinaire d'une choſe, une autre ſorte de nom ou d'expreſſion plus ornée & plus ſignificative, ou qui ait même la force d'une preuve ou d'un argument dans le diſcours. Et pour découvrir ici la ſource de toute la force & la vertu de cette maniere de figure ou de ſubſtitution, qui fournit un grand brillant & une grande lumiere à l'éloquence; il faut ſçavoir qu'on ne doit jamais mettre un nom en la place d'un autre, à moins qu'ils ne ſoient tres proches, ou comme alliez entr'eux. Or ces noms qui ont de la liaiſon & comme une eſpece d'alliance & de parenté entr'eux, ſont les attributs, que nous avons dit ailleurs, qui conviennent aux choſes & aux perſonnes, & d'où viennent les Topiques, c'eſt-à-dire, les lieux ou les ſources des argumens & des preuves; comme le genre, l'eſpece, la définition, les proprietez, les accidens qui precedent, qui accompagnent, ou qui ſuivent la choſe; la cauſe, les effets, le tout, les parties, les reſſemblances, les differences, les contraires, les convenances, les repugnances & d'autres ſemblables.

Comme donc ces ſortes de noms, ou d'attributs tiennent lieu de preuve, & en ont la force; il eſt de l'addreſſe de l'Orateur de s'en ſervir ſouvent, au lieu des choſes mêmes, afin que ſon diſcours en ſoit plus vif & plus ſolide. Ce fut ainſi qu'une femme, dont l'Ecriture loüe la ſageſſe, en uſa pour reprocher vivement à Joab qu'il s'étoit precipité dans l'attaque de la ville

« d'Abela : Pourquoi, lui dit-elle, vous hâtez-
» vous tant de détruire l'heritage du Seigneur ? *Quare præcipitas hæreditatem Domini?* par ce mot, *præcipitas* : Vous hâtez-vous tant de détruire; elle amplifie les maux d'une ville aſſiegée ; & celui d'*heritage du Seigneur*, qu'elle met au lieu du nom propre de cette ville, a la force d'un argument, & d'un argument même tres-fort & tres-preſſant.

On voit par cet exemple ; qu'à quelque uſage que ſervent les *Topiques*, ou les lieux des argumens, ces tours de paroles & d'expreſſions figurées qui en viennent, y ſervent auſſi merveilleuſement. Et comme la comparaiſon ou la reſſemblance eſt du nombre de ces ſources de preuves & d'argumens, & qu'elle eſt d'ailleurs tres-commode & tres-avantageuſe ; ſoit pour prouver, ſoit pour amplifier, ſoit pour mettre dans un beau jour ; ou pour expoſer une choſe agréablement & la mettre comme devant les yeux, il ſuit de-là neceſſairement, que la Metaphore que l'on dit être une comparaiſon abbregée, eſt auſſi tres-propre pour tous ces mêmes uſages ; & qu'ainſi elle doit tenir le premier rang entre toutes les autres ſortes d'expreſſions figurées.

Il faut auſſi conſiderer ; que l'avantage de ſçavoir bien l'uſage de ces figures, ne conſiſte pas ſeulement dans l'ornement que l'on en donne plus facilement à l'oraiſon ; mais encore dans la lumiere que l'on en tire pour l'intelligence des livres des ſaints Prophetes, qui ſont tous remplis d'expreſſions figurées. Car ſi on y veut prendre garde avec quelque attention, & que l'on obſerve avec ſoin les termes & les manieres de parler dont ils ſe ſervent, au lieu des noms propres des

choses, qu'ils annoncent & qu'ils representent ; on trouvera qu'elles sont, non-seulement metaphoriques & allegoriques ; mais encore diversifiées par les autres sortes de figures, & qu'ils prennent tantôt l'effet pour la cause, ou la cause pour l'effet ; tantôt le tout pour la partie, ou la partie pour le tout ; tantôt le nom propre pour un terme commun, ou un terme commun pour le mot propre ; tantôt enfin les instrumens qui ont servi à un ouvrage, pour l'ouvrage même ; ou ce qui est joint à un sujet, pour le sujet même.

Tel est cet endroit de Jeremie : *Demandez & voïez si ce sont les hommes qui enfantent. Pourquoi donc vois-je maintenant les hommes, qui tiennent leurs mains sur leurs reins, comme une femme qui est dans les douleurs de l'enfantement ?* Il represente l'effroïable désolation, dont les Juifs étoient menacez, par les funestes suites qu'ils en souffriroient : il en est de même de cet autre endroit de même Prophete : *Faites venir les femmes qui pleurent les morts ; envoïez à celles qui y sont les plus habiles, qu'elles se hâtent de pleurer sur nous avec des cris lamentables* ; Car il veut montrer par ces signes la grandeur des maux, qui doivent fondre sur ce peuple. Et lorsque le Prophete Amos exaggerant la cruauté des riches, dit, qu'*ils étoient insensibles à l'affliction de Joseph*, il met le nom propre de *Joseph*, pour le nom commun des pauvres & des affligez, par allusion à ce que ce S. Patriarche a souffert de la dureté de ses freres, comme l'explique S. Augustin même, qui releve beaucoup cette expression du Prophete. Mais quand S. Paul dit ; *Ne souffrez point que le peché regne dans vôtre corps mortel*,

Jerem. 30.

Ibid. 9.

Amos 6.

Lib. 4. de Doct. Christ.

en lui obéïssant pour suivre les desirs déreglez de vôtre chair ; il met l'effet pour la cause du peché, qui est la concupiscence, exprimée par les déreglez de la chair, d'où naissent les pechez. Et lorsque le même S. Apôtre dit, que *les hommes*
Galat. 2. 16. *sont justifiez par la foi en Jesus-Christ* ; il prend la principale partie pour le tout ; parce que la foi est le fondement de toutes les autres choses necessaires à la justification, & pour lesquelles elle est mise.

Au reste nous expliquerons en son lieu, comment les Prédicateurs se peuvent faire une abondante provision de beaux termes & d'expressions choisies, pleines & majestueuses, où l'on voie briller les ornemens qui se trouvent dans ces diverses manieres de changer les sens propres des mots, en des sens figurez.

Chapitre VII.

De l'ornement qui est dans les mots liez entr'eux ; & premierement des figures de diction, ou de paroles.

APrés avoir dit ci-devant, que l'ornement du discours consistoit en partie dans les mots considerez séparément & chacun à part, & en partie dans la liaison qu'ils ont entr'eux, nous avons ensuite parlé d'abord des differentes manieres de changer la signification propre des mots en une autre, appellées en Latin *Tropi*, qui servent à la premiere partie de l'ornement oratoire ; il s'agit maintenant de traiter de l'autre, qui se trouve dans les

les mots liez entr'eux & consiste principalement dans les figures, dans la composition du stile, & dans diverses manieres de parler proportionnées & conformes à la dignité des choses qu'on veut exprimer. C'est aussi ce que nous ferons dans la la suite de ce livre, en commençant par les figures de paroles ou de diction, qui font la principale partie de l'élegance & de la beauté de cet ornement. Aussi lisons-nous que Demosthenes ne disoit presque rien, qu'il n'eût soin de l'orner de quelqu'une de ces sortes de figures. Et plusieurs croïent, comme Ciceron même l'assure, que c'est particulierement par-là que son éloquence a paru si admirable.

Il faut donc expliquer en général, ce que c'est qu'une figure dans le discours, & en montrer ensuites les differentes especes, & pour cet effet en donner icy d'abord la définition & ensuite la division. La figure, comme la définissent les Rhetoriciens, est un certain tour d'expression tout different & éloigné de la commune maniere de parler, qui se presente d'abord, par lequel le discours simple & droit, est changé en un autre qui a plus de force & de vertu. *Figura autem est conformatio quædam orationis, remota à communi, & primum se offerente ratione, quâ rectus sermo in alium cum virtute mutatur.*

Pour bien entendre cette définition, il faut sçavoir, que comme on peut ajuster à un même corps plusieurs vêtemens tout differens, qui soient propres, les uns pour la grace & la beauté, les autres pour l'air grave & majestueux; ceux-cy pour le deüil & la tristesse; & ceux-là pour une profession d'humilité & de sainteté : on peut aussi expliquer diversement, & revêtir en quel-

que sorte une même pensée de plusieurs formes ou figures differentes, qui servent à luy donner les unes de l'ornement & de la grace, les autres du poids & de la majesté, & d'autres encore de la force, de la pointe & de la vivacité. Or il est de l'addresse de l'Orateur, de sçavoir choisir la figure, & pour ainsi dire, le vêtement qui convient plus avantageusement à la pensée ou au sens des choses, qu'il veut exprimer, ou au dessein qu'il s'est proposé. Donnons-en ici quelques exemples, qui le fassent mieux entendre.

L'Apôtre S. Paul pouvoit exprimer d'une maniere toute simple, cette charité compatissante, qu'il avoit pour tous les fideles : si quelqu'un est foible ou affligé, je m'affoiblis & m'afflige avec lui. Si quelqu'un est scandalisé, je brûle aussi. Mais il s'éloigne de cette expression simple & qui se presente la premiere, & la change par la figure de l'interrogation en cette autre plus vive
2. Cor. 11. & plus élegante : *Qui est foible ou affligé, sans que je m'affoiblisse*, ou *que je m'afflige avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle?* Il pouvoit dire de même tout simplement ; rien ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Jesus-Christ. Mais combien le dit-il plus vivement & avec plus de grace par cette même figure de l'interrogation : *Qui donc nous separera de l'amour de*
Rom. 8. *Jesus-Christ? sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persecution, ou la faim, ou la nudité, ou le fer & la violence? &c.* Et dans son Epître aux Romains, au lieu de se servir de cette maniere de parler toute simple & ordinaire : Les hommes ne peuvent pas invoquer le nom du Seigneur, s'ils ne croïent pas en lui ; ni croire en lui, s'ils n'en ont pas oüi parler ; ni en entendre parler, si

personne ne leur prêche, *&c.* Il la change encore de même en cette autre, sans comparaison plus éloquente & plus animée : *Comment invoqueront-ils le nom du Seigneur, s'ils ne croyent pas en lui ? Et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche ? & comment les Prédicateurs leur prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyez ?* On voit dans ce dernier exemple plusieurs figures d'élocution jointes ensemble ; car il y a la repetition, l'interrogation, la gradation ; & de plus chaque nombre du discours y est composé d'un nombre de Syllabes presque tout égal, ce qui est une figure appellée en Grec *Isocolon.* Rom. 10.

Le grand S. Gregoire parlant du violent mouvement de Penitence, qui fit courir si hardiment la bien-heureuse Magdelaine vers Jesus-Christ ; aussi-tôt qu'elle en fut touchée, auroit pû dire aussi tout simplement : C'est une chose étonnante, qu'une pecheresse publique vienne trouver le Seigneur ; & que le Seigneur même l'attire à lui par sa misericorde, & la reçoive avec bonté. Mais il releve, & il explique avec bien plus d'élegance cet effet de la grace du Sauveur, par un stile figuré ; en cette maniere : Que devons-nous « donc admirer davantage ; mes Freres ; ou Marie « qui vient trouver le Seigneur, ou le Seigneur qui « la reçoit ? Dirai-je qui la reçoit, ou qui la tire « à lui ? Disons mieux, qui la tire à lui, & qui la « reçoit. Ainsi, au lieu que nous avons coûtume « de dire simplement : L'envie est une secrette ennemie de la vertu, qui attaque, & qui persecute d'ordinaire les gens de bien ; on peut exprimer plus vivement la même chose par une exclamation, en disant, O envie ! maligne & secrete

ennemie de la vertu, qui attaque & qui persecute sans cesse les gens de bien ! On peut, ce me semble, comprendre aisément par ces exemples, & la définition & l'usage de la figure.

Pour venir maintenant à sa division, & au détail de ses differentes especes, il en faut d'abord distinguer deux sortes, sçavoir les figures de diction ou de paroles, & les figures de sens. Les premieres consistent dans un juste & agréable arrangement des mots ; & celles de sens, dans les choses mêmes. Mais il y a encore cette difference entr'elles, que les figures de diction se détruisent, si l'on change les paroles, ou leur situation, & que celles de sens demeurent toûjours en quelques termes, qu'on les exprime, par ce qu'elles n'en dépendent point, comme les *exclamations*, les *interrogations*, les *souhaits*, les *supplications*, les *conjurations*, les *doutes*, les *descriptions* mêmes des choses & des personnes, c'est-à-dire, les manieres de faire parler les personnes selon leur état & leurs differens caracteres, appellées en Latin, *sermocinationes* ; comme aussi les *sentences*, & les *epiphonemes*, dont il a déja été parlé, & beaucoup d'autres, que l'on met au nombre des figures de sens.

CHAPITRE VIII.

Des figures de diction, ou de paroles.

COmme les figures de paroles donnent du brillant & de la beauté au discours, il faut examiner ici diligemment & avec soin, d'où cet ornement tire son origine, parce que la connois-

ſance que nous en aurons, ſervira beaucoup à rendre plus facile & plus aiſé l'uſage de ces figures. Il faut donc ſçavoir pour cela, que l'ornement & la beauté de toutes les choſes qui frappent les ſens ou l'eſprit, conſiſte principalement dans un certain rapport des parties les unes avec les autres, & dans une harmonie & une proportion qui les unit entr'elles dans la compoſition du tout. C'eſt pourquoi le ſouverain Créateur de l'Univers, voulant donner une parfaite beauté à ſes ouvrages, *les a tous faits avec meſure, avec nombre, & avec poids*; & il a formé l'homme entre tous les autres de telle nature, qu'il n'y a rien qui lui plaiſe & qui le charme davantage, que les nombres & la juſte harmonie des choſes. De-là vient que leur beauté eſt ſi agréable aux yeux, & que l'harmonie des voix bien concertées dans leurs nombres & dans leurs meſures, a tant de charmes pour les oreilles. Et qu'y a-t-il auſſi qui plaiſe tant que la juſte cadence des vers, qui ſont élegamment liez & compaſſez dans leurs nombres? Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'ornement des figures d'élocution, conſiſte dans l'arrangement des mots, & dans une certaine proportion ou raport qu'elles y ont l'une à l'autre. *Sap. 7.*

Mais qu'eſt-ce que cette proportion, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, & que ce rapport des mots les uns avec les autres? C'eſt ce qui ſe verra facilement par des exemples. En voici quelques « uns du bien-heureux Euſebe : C'eſt, dit-il, une « brutalité monſtrueuſe, d'avoir moins d'eſtime & « de vénération pour Dieu, parce qu'il vous a com- « blez de ſes plus excellens bien-faits; & que vous « ſoyez moins portez à l'honnorer, parce qu'il vous « a honnorez d'une plus grande dignité. *Ferina* «

immanitas est Deum minus æstimare, quia majora contulit : ut ideò à te minus accipiat honoris, quia plus contulit dignitatis. Vous voïez dans cet exemple, qu'il y a une proportion évidente entre les termes contraires, & dans la cadence des mots.

Ce même Pere expliquant cet endroit d'Isaïe: *Parvulus natus est nobis, & filius datus est nobis*; Un petit enfant nous est né, & un fils nous a été donné ; il le tourne élegamment en cette maniere, *Un petit enfant nous est né, & un fils* » *nous est donné.* Celui, dit-il, qui étoit pour lui- » même, est né pour nous. Il nous est donné de » Dieu, & il nous est né d'une Vierge. Il est né » pour commencer & finir sa course, donné sans » commencement & sans fin. Né plus jeune que sa » mere, donné aussi ancien que son Pere. Né pour » souffrir la mort, donné pour être la source de la » vie. Ainsi celui qui étoit avant tous les tems, » nous a été donné ; & celui qui n'étoit point, » nous est né. Là il domine glorieusement, ici il » est dans les humiliations. Là il regne souveraine- » ment pour lui-même ; ici il est pour nous dans » les combats & dans les souffrances. *Natus est nobis, qui sibi erat ; Datus est ergo ex divinitate, natus ex Virgine. Natus qui sentiret occasum, datus qui nesciret exordium. Natus qui & matre esset junior ; datus quo nec pater esset antiquor. Natus qui moreretur, datus ex quo vita nasceretur. Ac sic qui erat, datus est ; qui non erat, natus est. Illic dominatur ; hîc humiliatur. Sibi regnat, & nobis militat.*

Isai. 9. 6.

Le même Eusebe parlant de la resurrection des » corps ; La chair même, dit-il, aura part à l'hon- » neur des recompenses, comme elle aura été éprou- » vée par les souffrances ; elle joüira de la joie &

des douceurs éternelles, comme elle aura triom- «
phé dans les douleurs de cette vie mortelle. Et «
elle ne souffre patiemment d'être affligée, que «
parce qu'elle croit fidélement qu'elle sera refor- «
mée. *Ipsa caro honorabitur præmiis, quæ erit pro-* «
bata suppliciis. Ipsa in muneribus gaudebit æternis, quæ in doloribus triumphavit. Quæ ideo tolerabiliter dolet se afflictam, quia fideliter credit reformandam. Qui ne voit pas la dispensation des nombres, & la proportion ou le rapport qu'ont entr'eux ces divers genres de ressemblance, de difference, & de contrarieté, dans l'arrangement de ces paroles? On voit dans tous ces Exemples un discours plein & fini, qui se partage en divers membres, qui ont chacun leurs nombres & leur cadence, dont nous parlerons en son lieu.

Comme le grand S. Augustin, pour ne rien dire des autres Peres, a toûjours fort aimé cette sorte d'élocution, nous en rapporterons encore ici quelques exemples de lui, que S. Prosper a choisis lui-même, & recueillis de ses ouvrages, & qui outre l'éclaircissement qu'ils donneront pour l'usage de ces figures, ont encore cet avantage, qu'en les lisant, on en tirera beaucoup d'autres lumieres & d'autres instructions tres-solides & tres-édifiantes.

1er. Exemple. La Loi a été donnée pour acque- «
rir la grace, & la grace accordée pour l'accom- «
plissement de la Loi, qui sans la grace étoit im- «
possible par le vice, non de la Loi même, mais «
de la prudence de la chair. Et il falloit que ce «
vice, que la Loi devoit montrer, fût gueri & «
reparé par la grace. *Lex data est ut gratia quæ-* «
reretur; gratia data est, ut lex adimpleretur, quæ non vitio suo non poterat impleri, sed vitio prudentiæ

carnis. Quod vitium per legem demonſtrandum, per gratiam fuit ſanandum.

2. La divine bonté fait éclatter ſa colere ſur nous en ce monde, afin de nous épargner dans l'autre; & c'eſt par un effet de douceur & de miſericorde, qu'il châtie ſéverement dans le tems ceux qu'il aime, afin de ne pas exercer ſur eux la rigueur de ſa vengeance dans l'éternité. *Divina bonitas ideò maximè iraſcitur in hoc ſeculo, ne iraſcatur in futuro; & miſericorditer temporalem adhibet ſeveritatem, ne æternam juſtè inferat ultionem.*

3. La vraie loüange de celui qui parle, eſt que la bouche & le cœur n'aïent en lui qu'une même voix; mais dire bien, & vivre mal, qu'eſt-ce autre choſe, que ſe condamner ſoi-même par ſa propre bouche? *Vera confeſſio eſt bene dicentis, cum idem ſonus eſt oris & cordis. Bene autem loqui & malè vivere, quid eſt aliud quam ſuâ ſe voce damnare?*

4. Nôtre unique & principal deſir en ſervant Dieu, doit tendre à ce qu'il ſoit lui-même la recompenſe du culte, que nous lui rendons. Car quiconque recherche Dieu, afin de ſe procurer quelqu'autre bien que lui-même; ce n'eſt point Dieu qu'il cherche, mais le bien qu'il deſire d'acquerir. *Hoc affectu & deſiderio colendus eſt Deus, ut ſui cultus ipſe ſit merces. Nam qui Deum ideò colit, ut aliud magis quàm ipſum promereatur, non Deum colit, ſed illud quod aſſequi concupiſcit.*

5. On ne doit point croire qu'une mort ſoit mauvaiſe, lorſqu'elle a été precedée d'une bonne vie; car rien ne rend la mort mauvaiſe, que ce qui ſuit la mort. Ainſi dans la neceſſité inévita-

ble, où nous sommes tous de mourir, nous ne devons pas nous mettre beaucoup en peine, comment nôtre mort arrivera; mais plûtôt quel sera nôtre sort, & où nous irons aprés nôtre mort. *Mala mors putanda non est, quam bona vita præcesserit. Non enim facit malam mortem, nisi quod sequitur mortem. Non itaque multùm curandum necessario morituris, quid accidat ut moriantur, sed moriendo quonam ire cogantur.*

6. Tout ce que des hommes justes souffrent sous des maîtres injustes, doit être consideré, non comme la peine d'aucun crime; mais comme une épreuve de leur vertu; car dans quelque assujettissement de servitude que l'homme de bien soit reduit, il est toûjours libre; & le méchant au contraire, avec quelque autorité qu'il regne, est toûjours esclave non d'un homme; mais ce qui est plus déplorable, d'autant de maîtres, qu'il a de vices ausquels il est assujetti. *Justis quidquid malorum ab injustis dominis irrogatur, non pœna est criminis, sed virtutis examen. Nam bonus etiamsi serviat, liber est; malus autem & si regnet, servus est, nec unius hominis, sed quod est gravius, tot dominorum, quot vitiorum.*

7. Ceux qui sont heureux, ont tout ce qu'ils desirent; & les miserables sont ceux, ou qui manquent de ce qu'ils desirent, ou qui ont ce qu'ils ne peuvent pas justement desirer; ainsi la volonté droite & bien reglée approche beaucoup plus de la beatitude sans avoir même l'effet de ses desirs, que la volonté maligne & corrompuë qui joüit des siens. *Omnes beati habent quod volunt. Miseri autem sunt, qui vel non habent quod volunt, vel id habent quod non rectè volunt. Propior est ergo beatitudini voluntas recta, etiam non adepta,*

quod cupit ; quàm prava , etiamſi quod cupit ; obtinuit.

» 8. Que celui qui loüe Dieu dans la vûë conſo-
» lante des merveilles de ſa bonté, le loüe auſſi dans
» la terreur de ſes vengeances. Car il uſe de careſſes
» & de menaces. Sans ſes douceurs & ſes careſſes ,
» il n'y auroit nulle exhortation à la vertu ; & ſans
» ſes menaces, nulle correction des vices. *Qui laudat Deum in miraculis benefactorum , laudet & in terroribus ultionum. Nam & blanditur & minatur. Si non blandiretur , nulla eſſet exhortatio : ſi non minaretur, nulla eſſet correctio.*

Il y a dans tous ces paſſages une certaine harmonie de proportion , qui paroît d'abord à ceux mêmes , qui y prennent le moins garde en les liſant , par laquelle les mots ſont oppoſez l'un à l'autre, ou deux à deux ou autrement , & ſe repondent de même mutuellement. On trouve partout dans les livres des Saints Peres , tant de ces ſortes d'exemples , qu'on pourroit avec quelque raiſon me reprocher , que c'eſt inutilement que j'en ai ici rapporté un ſi grand nombre , pour prouver une choſe ſi claire & ſi evidente. Mais je l'ai fait afin de montrer , que cette ſorte d'agrément & de beauté qui paroît dans les figures de diction , vient de la même ſource , d'où ſe tire toute la beauté des autres ouvrages , ſoit de l'art, ſoit de la nature ; & pour avertir en même tems ceux qui veulent s'énoncer élegamment , & s'en former une habitude , qu'ils ne doivent uſer de cette maniere de ſtile , qu'à l'égard des choſes qui en ſont capables de leur nature ; parce que cette grace & cet ornement doit ſuivre la nature des choſes , ſans être affecté. Et les Rheteurs même ne veulent pas qu'on s'en ſerve , que fort

moderément & peu souvent, de peur qu'il ne paroisse de l'affectation, lorsque nous parlons selon la verité, parce que c'est de tous les vices de l'Orateur, celui qui empêche le plus qu'on n'ajoûte foi, à ce qu'il veut persuader.

Cependant les bien-heureux Peres S. Augustin, Eusebe, S. Pierre Chrysologue, & S. Bernard, ont trouvé tant d'agrément & de justesse dans ce genre d'élocution, qu'il n'y en a presque point d'autre dont ils se soient servi plus souvent. Quant au grand S. Gregoire, il borne de telle maniere toutes ses pensées dans ses expressions, qu'elles ont toûjours ces sortes de nombres. C'est aussi ce que S. Pierre de Ravennes, a toûjours fait avec tant de grace & d'ornement, que c'est principalement pour cela, que l'antiquité lui a donné le nom de *Chrysologue*, dans l'Occident, comme elle avoit donné celui de *Chrysostome*, qui signifie bouche d'or, à S. Jean d'Antioche, dans l'Orient. Ainsi nous voïons que ces grands Saints, sans s'arrêter aux regles des Rheteurs qui veulent qu'on se serve peu de cette figure d'élocution, comme aïant plus de charme & d'agrément, que de force & de poids dans le discours, n'ont pas laissé d'en user au contraire tres-souvent, comme il est aisé de le voir dans leurs écrits.

Mais pour revenir au sujet, pour lequel nous avons ici inseré toutes ces choses, il faut sçavoir que la plûpart des figures de paroles naissent de ce rapport & de cette proportion dont-il a été parlé, comme de leur source. Or pour ce qui regarde le sujet que nous traitons presentement, il faut distinguer trois sortes de proportions. L'une est la proportion d'un mot à lui-même, repeté avec ordre & avec nombre. L'autre est d'un semblable

à un autre ſemblable. Et la troiſiéme d'un contraire à un autre contraire, de quelque maniere qu'il le ſoit; car les Dialecticiens content pluſieurs ſortes de contrarietez. De ces trois ſortes de proportions, ſe tirent comme trois differens ordres de figures de paroles, dont nous traiterons preſentement; & immediatement aprés, nous parlerons de quelques autres en partie ſemblables, & en partie contraires.

CHAPITRE IX.

Premier ordre des figures de paroles, contenant celles qui conſiſtent dans la repetition des mots.

Et premierement de la repetition d'un même mot.

LOrſqu'un même mot eſt élegamment repeté, enſorte que l'on en tire pluſieurs principes tout de ſuite dans des choſes ſemblables, & même diverſes ou differentes entr'elles, cette repetition tient le premier rang entre les figures de ce premier ordre. Telle eſt celle-ci de S. Cyprien : *Si filii Dei ſumus, ſi templa ejus eſſe cœpimus, ſi accepto Spiritu ſancto, ſancti & ſpiritualiter vivimus, ſi de terris oculos ad cælum ſuſtulimus, ſi ad ſuperna & divina plenum Deo & Chriſto pectus ereximus, non, niſi quæ ſunt Deo & Chriſto digna, faciamus.* Si nous ſommes enfans de Dieu, ſi nous devenons ſes temples vivans; ſi ayant receu ſon S. Eſprit, nous menons une vie vraiment ſainte & ſpirituelle; ſi détachant nos yeux de la terre, nous les tenons élevez au Ciel; ſi nôtre cœur étant pleinement animé de l'Eſprit de Dieu

Serm. 4. de grat. Domin.

& de Jesus-Christ, tend véritablement vers les « choses celestes & divines ; ne faisons plus que « des actions qui soient dignes de Dieu & de Je- « sus-Christ. »

Le même S. Cyprien reprenant certains Confesseurs de Jesus-Christ, c'est-à-dire, quelques uns de ceux qui aprés avoir confessé Jesus-Christ devant les magistrats, étant sortis des prisons, s'en faisoient un sujet d'orgueil, & vivoient avec trop de licence, se sert encore de cette figure en s'élevant contr'eux sous le nom d'un seul, en cette autre maniere : *Confessor est, sed post Confessionem periculum majus est, quia plus adversarius provocatus est. Confessor est, hoc magis stare debet cum Domini evangelio, quia per evangelium gloriam consecutus est à Domino. Confessor est ; sit humilis & quietus, sit in actu suo cum disciplinâ modestus ; ut qui Christi Confessor dicitur, Christum quem confitetur, imitetur. Confessor est Christi; sed si non post ea blasphemetur majestas ac dignitas Christi. Lingua Christum confessa, non sit maledica, non sit turbulenta, non conviciis & litibus perstrepens audiatur. Cæterum si culpabilis & detestabilis postmodum fuerit, si conversionem suam malâ conversatione prodiderit, si vitam suam turpi fœditate maculaverit ; si Ecclesiam denique, ubi confessor factus est, derelinquens, & unitatis concordiam scindens, fidem primam perfidiâ posteriore mutaverit, blandiri sibi per confessionem non potest,* &c. »

Serm. 3. de unit. Eccles. in fine.

C'est un Confesseur; mais le danger est plus grand » aprés la confession, parce que l'ennemi est plus » irrité. C'est un Confesseur ; il s'en doit donc te- » nir plus attaché à l'Evangile, puisque c'est par » l'Evangile que nôtre Seigneur lui a donné la gloi- » re qu'il possede. C'est un Confesseur ; qu'il soit »

» donc humble, doux & retenu, afin que celui qui
» porte le nom de Confesseur de Jesus-Christ,
» imite Jesus-Christ qu'il confesse. C'est un Con-
» fesseur de Jesus-Christ ; mais c'est pourvû que
» dans la suite, il ne donne point sujet de blasphe-
» mer la Majesté de Jesus-Christ. Qu'une langue
» qui a confessé Jesus-Christ, ne soit point mépri-
» sante, ni querelleuse, ni séditieuse; & qu'aprés
» avoir proferé des paroles pour la gloire de Jesus-
» Christ, elle ne lance point de venin contre ses
» freres & contre les Prêtres de Dieu. Mais si un
» Confesseur aprés avoir confessé Jesus-Christ,
» tombe dans des crimes détestables, s'il flétrit &
» soüille la gloire de sa profession par le dereglement
» ment de sa vie, s'il se soüille d'ordures & de
» corruption ; en un mot s'il abandonne l'Eglise,
» & si rompant le lien de l'amitié, il trahit lache-
» ment la foi qu'il a professée, il ne se peut point
» flatter de sa confession comme s'il étoit destiné
» pour la gloire, puisque cela ne servira qu'à aug-
» menter son supplice.

La Conversion.

Cette figure est aussi une repetition d'un même mot à la fin de chaque membre, & non pas au commencement comme la precedente. En voici un exemple de S. Cyprien. *Deus videri non potest, visu clarior est ; nec comprehendi, tactu purior est : nec æstimari, sensu major est · & ideò sic Deum dignè æstimamus, dum inæstimabilem dicimus.* On ne peut point voir Dieu, dit ce Pe-
» re, parce qu'il est audessus des sens; ni le com-
» prendre, parce qu'il est audessus de l'entendement;
» & ainsi nous ne le comprenons jamais mieux,

Serm. 6. de vanit. idol.

qu'en l'appellant incomprehensible. En voici en- «
core un exemple du même S. Cyprien : *Quisquis* «
ille est quem zelo persequeris, subterfugere & vitare te poterit; tu te fugere non potes. Ubicunque fugeris, adversarius tuus tecum est : hostis semper in pectore tuo est : pernicies intus inclusa est. Ineluctabili catenarum nexu ligatus & vinctus es, Zelo dominante captivus es, nec solatia tibi ulla subveniunt. Qui que vous soïez qui êtes malin & «
envieux, vous avez beau chercher les moïens de «
nuire à celui que vous haïssez, vous ne lui ferez «
jamais tant de mal que vous vous en faites à vous «
même. Celui que vous persecutez se peut écha- «
per de vous; mais vous ne vous sçauriez fuïr vous- «
même. Par tout où vous êtes, vôtre adversaire «
est avec vous. Vous portez toûjours vôtre enne- «
mi dans vôtre sein. Le mal est enfermé au dedans «
de voüs; vos liens sont indissolubles; vous êtes «
esclave de la jalousie; & rien n'est capable de «
vous tirer de cette servitude. «

Serm. 10. de livore & invidiâ.

Telle est encore la figure de cet endroit, où S. Paul s'opposant à la vanité de quelques faux Apô-
tres, dit : *Hebrei sunt? Et ego. Israelitæ sunt? Et ego. Semen Abrahæ sunt? Et ego. Ministri Christi sunt? Ut minus sapiens dico, plus ego.* Sont-ils «
Hebreux? Je le suis aussi. Sont-ils Israëlites? Je «
le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham? «
J'en suis aussi. Sont-ils Ministres de Jesus-Christ? «
Quand je devrois passer pour un imprudent, j'ose «
dire que je le suis encore plus qu'eux. «

2. Cor. 11.

Seneque exagerant le meurtre commis par Alexandre en la persone de Calisthene, cet homme si éminent par sa science & par sa vertu, nous en donne encore cet exemple : Ce crime sera, dit-il, «
pour Alexandre, une honte & une infamie éter- «

» nelle, que nulle grandeur de courage, nul éclat
» de vertu ne pourra jamais reparer ni par le bon-
» heur, ni par la gloire des armes les plus victo-
» rieuſes. Car ſi l'on dit qu'il a défait & mis à
» mort des millions de Perſes, on objectera: &
» Caliſthene auſſi. Si l'on dit qu'il a fait perir Da-
» rius, ce Roi ſi puiſſant; on objectera: & Ca-
» liſthene auſſi. Si l'on dit qu'il a pouſſé ſes Con-
» quêtes juſqu'à l'Ocean, dont il a tenté de ſe ren-
» dre auſſi victorieux par le nombre & la force
» extraordinaire de ſes vaiſſeaux, & qu'il a étendu
» ſon Empire dépuis le fond de la Thrace, juſqu'aux
» extremitez de l'Orient; on objectera: mais il a
» fait mourir Caliſthene. Quoi qu'il ait ſurpaſſé par
» l'éclat de ſes actions & de ſes victoires tous les
» exemples des plus fameux Capitaines & des plus
» grands Rois de l'antiquité, la gloire en ſera toû-
» jours flétrie & effacée par le meurtre de Cali-
» ſthene.

La Complexion.

Quand la Repetition & la Converſion ſe rencontrent enſemble dans un même diſcours, cela s'appelle Complexion; c'eſt-à-dire, une figure par laquelle un même mot eſt ſouvent repeté au commencement des membres, & un autre à la fin; comme dans Ciceron: *Quis legem tulit? Rullius. Quis majorem Populi partem ſuffragiis privavit? Rullius. Quis comitiis præfuit? Rullius. Quis decem viros quos voluit, renunciavit? Rullius.* Qui

Orat. 2. de lege agrar.

» a propoſé cette Loi? C'eſt Rullius. Qui a ôté à la
» plus grande partie du peuple la liberté des ſuffra-
» ges? C'eſt Rullius. Qui a preſidé aux Comices
« avec autorité? Rullius. Qui a déclaré Decemvirs

ceux

ceux qu'il a voulu ? Rullius. Et dans S. Cyprien: *Solus non est, cui Christus in fugâ comes est: Solus non est, qui templum Dei servans ubicunque fuerit, sine Deo non est.* Celui-là n'est pas seul que Jesus-Christ accompagne : celui-là n'est pas seul, qui conservant le Temple de Dieu, n'est point sans Dieu, quelque part où il soit.

Cette complexion est courte, mais on la peut rendre beaucoup plus longue. En voici un exemple du tres-devot S. Bonaventure. Je sçai que son stile n'est pas fort coulant ; mais il ne laisse pas de plaire assez aux esprits bien-faits & solides, par la force & le poids de ses pensées ; ainsi je ne ferai point difficulté de le proposer. Voici donc comment il releve l'exercice de la priere par l'ornement de cette figure : Voulez-vous, dit-il, supporter patiemment les adversitez ? appliquez-vous à la priere. Voulez-vous surmonter les tentations & les traverses ? appliquez-vous à la priere. Voulez-vous rejetter loin de vous, dompter & comme fouler aux pieds les desirs & les affections dereglées. Appliquez-vous à la priere. Voulez-vous découvrir & éviter les ruses & les artifices de Sathan ? appliquez-vous à la priere. Voulez-vous vous exercer gaïement dans l'œuvre de Dieu, & marcher de même dans la voïe des travaux & des afflictions ? appliquez-vous à la priere. Voulez-vous chasser comme des mouches les vaines pensées qui vous importunent ? appliquez-vous à la priere. Voulez-vous, pour ainsi dire, engraisser vôtre ame par de saints desirs & par des pensées salutaires ? appliquez vous à la priere. Voulez-vous affermir vôtre esprit par une forte & constante resolution, dans une pleine & entiere soûmission à la volonté de Dieu ? appliquez-vous à

» la priere. Enfin voulez-vous déraciner & exter-
» miner les vices de vôtre cœur, & l'orner de la
» beauté des divines vertus? appliquez-vous à la
» priere. Car c'est dans ce saint exercice que l'on
» reçoit l'onction du S. Esprit, qui instruit l'ame,
» & lui enseigne toutes choses.

S. Gregoire se sert encore de la même figure en
» cette maniere: Je considere, dit-il, les Peres de
» l'ancienne & de la nouvelle Alliance, David, Da-
» niel, Amos, S. Pierre, S. Paul & S. Matthieu;
» & je découvre en eux, avec les yeux de la foi, des
» effets merveilleux & tout differens, que produit
» en chacun l'Esprit de Dieu, dont-ils sont remplis.
» Car cet Esprit saint anime un petit joüeur de Har-
» pe, & il en fait un psalmiste tout divin. Il ani-
» me un jeune homme qui vivoit dans l'abstinence
» âgé seulement de douze ans; & il en fait le juge
» des vieillards & des Magistrats mêmes. Il ani-
» me un pasteur de bestiaux & il en fait un grand
» Prophete. Il anime un pauvre pescheur, & il en
» fait le Prince des Apôtres de Jesus-Christ. Il ani-
» me un persecuteur & un outrageux ennemi de
1. Tim. 1. » son Eglise, & il en fait l'Apôtre & le Docteur des
» Nations, pour les instruire dans la Foi. Enfin il
» anime un Publicain, & il en fait un S. Apôtre &
» un S. Evangeliste. Combien sommes-nous donc
» insensez nous autres qui ne cherchons pas à atti-
» rer en nous cet Esprit divin?

On voit aisément dans ces exemples un même mot souvent repeté au commencement des membres, & un autre encore à la fin. Mais ce qu'il faut remarquer à l'égard de la complexion, est qu'elle se fait plus ordinairement par l'interrogation. Et c'est aussi ce qui fait que le discours en a non-seulement plus de grace, mais encore plus de vivacité.

La traduction, ou transposition faite avec justesse.

Cette figure est ainsi appellée, parce qu'elle fait passer un même mot plusieurs fois de suite d'un membre dans un autre, ou du commencement de l'un à la fin de l'autre; ensorte que cette frequente repetition du même mot, bien loin de chocquer, donne une plus douce consonance à l'oraison, en cette maniere: *Qui nihil habet in vitâ, jucundius vitâ, is cum virtute vitam non potest colere.* Celui qui n'a rien dans *la vie*, de plus doux, « ni de plus agréable que *la vie*, ne peut pas allier « *la vie* qu'il aime avec la vertu; ou bien en cette « autre: Appellez-vous celui-là un *homme*? S'il étoit « véritablement *homme*, il n'en auroit pas si cruel- « lement voulu à la vie d'un autre *homme*. Mais « c'étoit son *ennemi*. Il s'est donc voulu vanger de « cet *ennemi*, jusqu'à se montrer par là ennemi de lui- « même. *Eum tu hominem appellas; qui si fuisset* « *homo, numquam tam crudeliter vitam hominis petiisset. At erat inimicus. Ergo inimicum sic ulcisci voluit, ut ipse sibi reperiretur inimicus.* Ou bien encore en celle ci: Aime qui voudra les richesses « & la condition des riches. Mais pour vous, pre- « ferez toûjours la vertu aux richesses. Car si vous « comparez les richesses à la vertu, à peine trou- « verez-vous qu'elles soient seulement dignes d'être « ses suivantes. *Amet quivis divitias sive divitem* « *esse. Tu verò virtutem præfer divitiis. Nam si voles divitias cum virtute comparare, vix satis idoneæ tibi videbuntur divitiæ, quæ virtutis pedissequæ sint.*

L'Epanalepse.

On peut joindre à la traduction la figure appellée en Grec *Epanalepsis :* c'est une repetition du même mot, qui est au commencement du premier membre, à la fin du second, comme en cet endroit de Virgile :

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.

In Verr. Et dans celui-ci de Ciceron : *Multi & graves dolores inventi parentibus, & propinquis multi.* » C'est un grand accablement de douleur pour des » parens ; c'est pour des proches un grand accable- » ment.

L'Anadiplose.

Cette figure approche fort de la precedente ; c'est une repetition du même mot, qui est à la fin d'un membre, au commencement de celui qui suit ; comme dans Virgile :

Sequitur pulcherrimus Astur,
Astur equo fidens, & versicoloribus armis.

» Aprés suit le charmant Astur,
» Astur ce Chevalier, si brillant dans les
» armes, &c.

Et dans Ciceron contre Catilina : *O tempora, ô mores! Senatus hoc intelligit, Consul videt, hic tamen vivit. Vivit? imò etiam in Senatum venit: » fit publici Consilii particeps.* O renversement des » tems & des mœurs ! Le Senat connoît la trahi-

ſon, le Conſul la voit découverte, & cependant «
le traître vit. Il vit? que dis-je? il vient même «
au Senat & a part aux déliberations du Conſeil. «

L'Epizeuze, ou le Redoublement.

Cette figure eſt peu differente de l'*Anadiploſe.* Elle eſt appellée *Epizeuſis*, en Grec, & en Latin, *conduplicatio*, redoublement, & conſiſte en effet dans le redoublement d'un même mot, ou d'une même penſée. D'un même mot, comme : *Tu tu faces illas incendiſti.* C'eſt vous, oüi c'eſt vous qui «
avez allumez tous ces feux. Tel eſt encore cet en- «
droit de Virgile :

Me me, adſum qui feci, in me convertite ferrum.

» C'eſt moi, c'eſt moi, me voici, j'ai tout fait;
» Lancez ſur moi vos traits:

Tel eſt auſſi celui-ci de Ciceron contre Catilina : *Vivis & vivis, non ad deponendam, ſed ad confirmandam audaciam.* Vous vivez, & vous vivez, «
non pour mettre bas vôtre audace; mais pour la «
ſoutenir. «

Le redoublement d'une même penſée ſe fait de cette ſorte : *Commotus non es? cùm tibi mater pedes amplexaretur, commotus non es?* Vous n'avez «
pas été touché? lorſque vôtre mere proſternée à «
vos pieds, vous les tenoit embraſſez, vous n'a- «
vez pas été touché? & de cette autre encore : *Nunc* »
etiam audes in horum conſpectum venire, proditor patriæ; Proditor, inquam, patriæ venire audes in horum conſpectum? Tu oſes encore maintenant «

» venir paroître devant leurs yeux, traître de ta pa-
» trie ! Traître de ta patrie, dis-je, tu oses encore
» venir paroître devant leurs yeux ! Cette sorte de redoublement émeût vivement l'Auditeur ; c'est comme un dard qui étant lancé plusieurs fois dans une même partie du corps, y fait une playe plus grande & plus profonde.

La Gradation.

Cette figure vient encore de la même source de la repetition, & est comme une suite & un enchaînement de paroles, qui marque le commencement & le progrez des choses jusqu'au dernier degré. C'est ainsi que S. Cyprien marque le commencement & le progrez de l'Envie. Il y en a, dit-il, qui s'imaginent que c'est un leger peché d'envier le bien d'autrui, (c'est-à-dire, de *haïr dans les autres ou leurs propres merites, ou leur bonheur, ou les graces même dont Dieu les favorise.*) Et parce qu'ils le croyent leger, ils ne le craignent point; ne le craignant point ils le méprisent & negligent de l'éviter ; & c'est en négligeant de l'éviter qu'ils s'y laissent surprendre plus dangereusement. *Zelare quod bonum videas, & invidere melioribus, leve apud quosdam crimen videtur; dumque existimatur leve, non timetur; dum non timetur, contemnitur ; dum contemnitur, nec facilè, nec sine majori periculo vitatur.* Et S. Augustin parlant de la maniere dont se forme l'habitude du vice : lors, dit-il, qu'on se déregle dans la volonté, on s'engage dans la passion qui flatte ; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude; & en ne resistant pas à l'habitude on se trouve engagé dans le vice. Le grand S. Gregoire parlant du danger qu'il y a

Serm. 10. de livore init.

Lib. Confess.

de s'engager dans les charges Pastorales, sans en bien connoître les devoirs, parce que l'art de bien conduire les ames est, comme il l'appelle, l'art des arts, & la science des sciences; *Considerandum est*, dit-il, *ad culmen quisque regiminis qualiter veniat; & ad hoc ritè perveniens, qualiter vivat; & bene vivens, qualiter doceat; & rectè docens, infirmitatem suam quotidiè quantâ consideratione cognoscat.* Il faut bien considerer « & prendre garde par quelle voïe on doit entrer « dans ces éminentes charges de conduire les ames; « & y étant bien entré, comment on s'y doit com- « porter & regler saintement sa vie; & en y vivant « saintement, comment on doit instruire le peuple; « & comme en travaillant à l'instruction du peuple, « on doit s'appliquer aussi tous les jours à conside- « rer sa propre foiblesse. «

De curâ Pastorali in prolog.

L'Apôtre nous en donne aussi plusieurs exemples, comme en cet endroit: *Tribulatio patientiam operatur; patientia probationem; probatio verò spem; spes autem non confundit.* L'affliction » produit la patience, la patience l'épreuve, & l'é- « preuve l'esperance; or cette esperance ne confond « ni ne trompe personne, &c. Et en cet autre: *Quos præscivit, & prædestinavit fieri conformes imagini filii sui, &c. Quos autem prædestinavit, hos & vocavit; & quos vocavit, hos & justificavit; quos autem justificavit, illos & glorificavit.* Car pour ceux qu'il a connus dans sa prescience, « il les a aussi predestinez pour être conformes à l'i- » mage de son Fils; ceux qu'il a predestinez, il les « a aussi appellez; & ceux qu'il a appellez, il les a « aussi justifiez; & ceux qu'il a justifiez, il les a « aussi glorifiez. Et dans un autre endroit joignant « dans cette figure l'interrogation avec la repetition,

Rom. 5.

Ibid. 8.

il dit avec beaucoup de grace & d'ornement: *Tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur, seront sauvez. Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croyent point en lui ? Et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche ? Et comment les Prédicateurs leur prêcheront-ils, s'il ne sont pas envoyez ? selon ce qui est écrit, &c.*

En voici encore un exemple, où l'on voit non-seulement de l'élegance ; mais encore de la force & de la vivacité : *Non sensi hæc, & non suasi : neque suasi, & non ipse statim facere cœpi : neque cœpi facere, & non perfeci : neque perfeci, & non probavi.* Je ne suis pas entré dans ce dessein, » sans y porter les autres : & je n'y ai pas porté les » autres, sans commencer aussi-tôt moi-même à y » travailler : & je n'ai pas commencé à y travailler » sans le pousser à bout ; & je ne l'ai pas poussé à » bout sans l'approuver.

Tout ce que nous avons dit de ce premier ordre des figures de diction, qui naissent de la repetition du mot, se trouve renfermé en général dans » ce peu de paroles de Ciceron : La repetition du » mot, donne quelquefois de la force & quelquefois » de la beauté, lors même qu'en le repetant on le » change, soit qu'on le repete au commencement » de la periode, ou à la fin ; soit qu'on le rappelle » du commencement de chaque membre à la fin, » ou de la fin de l'un au commencement de celui qui » suit, ou seulement de loin à loin ; soit enfin qu'on » lui donne divers sens, en lui donnant toutes ces » differentes situations. C'est encore une semblable » figure, que de tomber dans les mêmes paroles, » de les faire concourir, de les mettre ensemble par

Dialog. de Orat. lib. 3. in fine.

maniere d'addition, ou de ne les emploïer qu'à »
quelque distance l'une de l'autre, pour accroître »
& étendre le discours par degrez. »

On voit assez par tous les exemples que nous avons raportez de ces figures de diction du premier ordre, que ce n'est point l'indigence des paroles, qui fait que l'on y repete souvent & en diverses manieres un même mot; mais c'est qu'il y a en cela un certain agrément, dont l'oreille juge plus facilement, qu'on ne le peut faire comprendre par le discours. Or la vertu de ces figures a, comme les autres, son vice opposé, ou contraire, qu'on appelle, *Tautologia*; c'est-à-dire vicieuse repetition d'un même mot, qui se fait seulement faute d'en trouver d'autres, & dont l'oreille juge aussi de même. Telle est, par exemple, celle-ci: *Cujus rationis ratio non extet, ei rationi ratio non est fidem adhibere.* On n'a pas raison d'ajouter foi à une raison, dont on ne voit point la raison.

CHAPITRE X.

Second Ordre des figures de diction.

Contenant celles qui consistent dans la ressemblance des mots.

LEs figures de diction du second Ordre, consistent dans la proportion des mots qui ont de la ressemblance & du rapport entr'eux, & se reduisent à quatre principales appellées en Latin, *compar*, *similiter cadens*, *similiter desinens*, *agnominatio*.

Compar, en Grec *Isoçolon*, discours dont les membres sont composez d'un nombre de syllabes presque égal. Ce qui ne se fait point par aucun attachement qu'on doive avoir à les compter ; cela tiendroit trop de l'enfance ; mais l'usage & l'exercice apportent pour cela une si grande facilité à l'esprit, qu'en formant son discours, les mots viennent comme d'eux-mêmes se placer comme il faut, afin que chaque membre ait une certaine égalité de mesure ou de nombres avec celui qui le precede. C'est ce qu'on peut voir dans cet exemple de S. Cyprien : *Mundus ipse occasum sui, rerum labentium probatione testatur. Non hyeme nutriendis seminibus tanta imbrium copia est: non frugibus æstate torrendis solita flagrantia est : nec sic vernâ de temperie sata læta sunt : nec adeo arboboreis fœtibus autumna fœcunda sunt.* Le monde lui-même témoigne assez par la decadence de toutes choses, qu'il approche de sa fin. Il ne tombe plus tant de pluïes en hyver pour nourrir les semences : le Soleil ne donne plus tant de chaleur en Eté pour meurir les fruits. Le Printemps ne rend plus la campagne si riante & si agréable ; & les arbres ne montrent plus tant la douce fecondité de l'Automne par l'abondance de leurs fruits.

Serm. 5. contra. Demetr. initio.

Similiter cadens : Similiter desinens.

In fine 3. lib. dialog. de Orat.

Ciceron a exprimé ces deux figures par ce peu de paroles : c'est encore un genre de figure, de donner aux divers membres de la periode, *une même chûte*, ou *une même consonance. Ut cadant similiter, aut similiter desinant.* Cette figure qui donne une même chûte, *similiter cadens*, est lorsque dans la construction du discours, ou d'u-

ne periode, il se trouve deux ou plusieurs mots énoncez par les mêmes cas. Mais celle qui donne une même consonance, *Similiter desinens*, est lorsqu'encore que les mots n'ayent point de cas, comme les verbes, ils se terminent neanmoins par une même cadence ou même son à la fin de chaque membre. Nous avons un exemple tres-clair & tres-évident de l'une & de l'autre dans ces paroles de S. Cyprien : *Certè & labor irritus, nullus effectus, offerre lumen cæco, sermonem surdo, sapientiam bruto; cum nec sentire brutus possit, nec cæcus lumen admittere, nec surdus audire.* Et veritablement c'est perdre sa peine de presen- "
senter la lumiere à un aveugle, de parler à un "
sourd, & d'instruire une bête ; puisqu'une bête "
est incapable de comprendre, un aveugle de voir, "
& un sourd d'entendre. Ce qu'il y a de plus beau "
& de plus agréable en ce genre d'ornement, est lorsque ces mêmes chûtes & ces mêmes consonances se rencontrent non-seulement à la fin des divers membres, ausquels le discours est partagé, mais encore au milieu, & qu'elles se raportent & répondent l'une à l'autre en plusieurs & differentes manieres. Ce qui forme entr'elles une agréable varieté qu'on ne peut mieux representer que par des exemples. En voici un du même S. Cyprien.

Accipe non diserta, sed fortia. Nec ad audientiæ popularis illecebram culto sermone fucata, sed ad divinam indulgentiam prædicandam rudi veritate simplicia. Accipe quod sentitur, antequam discitur; nec per moras temporum longâ agnitione colligitur, sed compendio gratiæ maturantis hauritur. Preparez-vous à entendre non des choses "
éloquentes, mais fortes : ni des mots choisis & "

Cyprian. ad Donat. Epist. 1.

» recherchez comme si j'avois à me concilier par
» cet attrait la bienveillance d'un peuple. Mais des
» mots tout simples, comme les plus propres pour
» relever la misericorde & la bonté de Dieu. Pre-
» parez-vous, dis-je, à entendre de moi, ce qui se
» sent avant qu'on l'apprenne, & ce qui ne s'ac-
» quiert point par une étude longue & penible, mais
» ce qui est l'effet d'une grace prompte & puissante.
Celui qui suit est encore du même Pere.

Qui ad malum motus est mendacio fallente; multò magis ad bonum movebitur veritate cogente.
» Il est à croire que celui qui n'a été porté au mal
» que par l'illusion du mensonge, se portera plû-
» tôt au bien, lorsqu'il y sera poussé par la force de
» la verité.

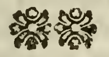
En voici un troisiéme qui est de S. Augustin, où comparant le jour de la naissance d'un bienheureux Martyr, avec celui de sa mort, il parle de l'un & de l'autre en cette maniere; *Illo die ex fastidioso matris utero, in hanc lucem processit, quæ oculos carnis illecebrat; isto autem die ex profundissimo carcere in illam lucem discessit, quæ visum mentis illustrat. Ad pretiosam mortem, justè vivendo venit: ad gloriosam verò vitam, injustè*
» *moriendo perrexit.* Le jour de sa naissance il est
» passé du sein impur de sa mere, dans cette lumie-
» re du monde qui flatte & qui attire les yeux de la
» chair : mais en celui de sa mort, il est passé
» du fond d'une prison tres-obscure dans cette tres-
» pure lumiere qui éclaire & réjoüit la vûe de l'es-
» prit. En vivant saintement & avec justice, il est
» arrivé à une mort précieuse; & en mourant cruel-
» lement & avec injustice, il est entré dans une
» vie glorieuse.

Agnominatio.

Cette figure appellée en Grec *Paranomasie*, est lorsqu'on exprime des choses toutes differentes, par des mots semblables : comme dans cet endroit de S. Cyprien: *Oculi tibi non sunt quos Deus fecit, sed quos Diabolus infecit*; vous n'avez plus les yeux que *Dieu vous a faits*, mais les yeux que le *Diable a corrompus*. Et dans cet autre: *Audistis defunctos fratres non esse lugendos, cùm sciamus non eos amitti, sed præmitti.* Vous avez appris qu'il ne faut point pleurer nos freres qui sont sortis de ce monde ; sçachant que nous ne les avons point perdus, mais qu'ils sont seulement envoïez devant nous.

Serm. 1. de habitu virgin.

S. Bernard se sert tres-souvent & fort agréablement de cette figure, comme dans ces endroits : *Benigna charitas semper afluit, non defluit* : La charité liberale & bien-faisante répand toûjours ses biens sur chacun, & ne s'épuise jamais. *Futuram hominis gloriam Dæmon vidit, & invidit.* Le Demon a vû la gloire future de l'homme, & il en a conçu une cruelle envie. *Cain munera Deus non respicit, quia illum despicit.* Dieu ne regarde point les presens de Cain, parce qu'il méprise Cain. Et dans une infinité d'autres semblables, qu'on trouve dans ce même Pere.



CHAPITRE XI.

Troisiéme Ordre des figures de diction.

Contenant celles qui consistent dans les diverses manieres d'apparier des termes, ou des choses contraires.

LEs figures de ce troisiéme ordre consistent proprement dans la proportion ou le rapport des contraires. Elles ont d'elles-mêmes tant de grace & de beauté, qu'en quelque façon que les contraires y soient appariez, elles apportent toûjours beaucoup d'ornement à l'Oraison ; & la rendent non-seulement plus agréable ; mais encore plus vive & plus vehemente. Comme cet endroit de Ciceron contre Catilina. *Vicit pudorem libido ; timorem audacia, rationem amentia.* Sa brutalité a triomphé de la pudeur ; son audace de la crainte ; & son extravagante fureur de la raison même. Il n'y a pas moins de force & de vivacité dans celui-ci de S. Cyprien contre les Novatiens dans une de ses lettres au Pape Corneille : *An ad hoc, frater charissime, deponenda est Ecclesiæ Catholicæ dignitas, & Sacerdotalis autoritas ac potestas, ut judicare velle se dicant de Ecclesiæ præposito extra Ecclesiam constituti ; de Christiano Hæretici, de sano saucii, de integro vulnerati, de stante lapsi, de Judice rei, de Sacerdote sacrilegi, &c.* Laisserons-nous en proïe, mon tres-cher frere, la dignité de l'Eglise Catholique, la majesté du peuple fidele, & l'autorité sacerdotale, afin que ceux qui sont hors de l'Eglise, soient les juges de son Evê-

Cypria. Epist. 54. circa fin.

que, que des Heretiques jugent d'un Catholique, « ceux qui ſont malades de celui qui eſt ſain, ceux « qui ſont bleſſez de celui qui n'a aucune bleſſure; « ceux qui ſont tombez honteuſement, de celui qui « eſt généreuſement demeuré debout; des criminels, « de leur Juge; & des ſcelerats, d'un Evêque de « Jeſus-Chriſt, &c. «

C'eſt cette ſorte de figure qui donne auſſi tant de force à ce paſſage du Prophete Iſaïe contre les vains ornemens des femmes: *Et erit pro* *Iſai. 3. 24.* *ſuavi odore fœtor: pro zonâ funiculus, pro crine criſpanti calvitium, & pro faſciâ pectorali cilicium.* Et leur parfum ſera changé en puanteur, leur « ceinture d'or en une corde, leurs cheveux friſez « en une tête nuë & ſans cheveux, & leurs riches « corps de juppes en un Cilice. «

Comme ce genre de figure eſt d'un tres-grand ornement, il en faut repreſenter ici la beauté par un plus grand nombre d'exemples, pour en faire mieux comprendre en même tems les divers uſages. En voici donc encore quelques-uns du même S. Cyprien.

Gratulandum eſt cùm improbi de Eccleſiâ ſeparantur, ne columbas, ne oves Chriſti ſævâ ſuâ & venenata contagione prædentur. Cohærere & conjungi non poteſt amaritudo cum dulcedine, caligo cum lumine, pluvia cum ſerenitate, pugna cum pace, cum fœcunditate ſterilitas, cum fontibus ſiccitas, cum tempeſtate tranquillitas. *Cypria. Serm. 3. de unit. Eccleſiæ antè medium.* Nous devons « nous réjoüir, quand les méchants & les ſcelerats « ſont ſéparez de l'Egliſe, de peur qu'ils ne gâtent « & n'infectent du cruel & pernicieux venin de « leur corruption les colombes & les brebis de Je- « ſus-Chriſt. L'amertume ne peut s'accorder avec « la douceur, ni les ténébres avec la lumiere, ni «

» la pluïe avec le beau-tems, ni la guerre avec la
» paix, ni la fecondité avec la sterilité, ni la se-
» cheresse avec les sources d'eau, ni la tranquillité
» avec la tempête.

Ubi sup. paulo post init. 1. Cor. 11. 14.

Quemadmodum Sathanas transfigurat se in angelum lucis, ita ministros suos subornat, velut ministros justitiæ, asserentes noctem pro die; interitum pro salute, desperationem sub ostentu spei, perfidiam sub pretextu fidei, Antichristum sub vocabulo Christi, ut dum verisimilia mentiuntur, veritatem subtilitate frustrentur. Comme selon la
» parole de l'Apôtre, c'est un artifice de Satan de
» se transformer lui-même en Ange de lumiere, il
» aposte aussi ses Ministres, comme les Ministres de
» la Justice, afin de faire passer la nuit pour le jour,
» la mort pour la vie, le desespoir pour l'esperance,
» la perfidie pour la foi, l'Antechrist pour Jesus-
» Christ: & enfin pour déguiser & confondre
» la verité sous de fausses vrai-semblances, & la
» faire perdre par leurs specieux mensonges.

Idem. Serm. de Eleemos. initio.

Dei filius, hominis filius esse voluit, ut nos filios Dei faceret. Humiliavit se, ut populum qui priùs jacebat erigeret. Vulneratus est, ut vulnera nostra sanaret; servivit, ut ad libertatem servientes extraheret. Mori sustinuit, ut moriens immortalitatem mortalibus exhiberet. Le Fils de Dieu
» a bien voulu devenir enfant de l'homme, pour
» nous faire enfans de Dieu. Il s'est humilié & ra-
» baissé luy-même, afin de nous relever, lorsque
» nous étions couchez par terre. Il a été couvert de
» playes, afin de guerir les nôtres. Il s'est fait es-
» clave pour nous tirer de l'esclavage dans la li-
» berté. Il a souffert la mort, pour nous donner
» l'immortalité.

Ce même Saint parlant de la patience admira-
ble.

ble de nôtre Sauveur, se sert du même stile en ces termes. *Sub ipsâ autem passionis horâ, quæ convitiorum probra, quæ contumeliarum tolerata ludibria? ut insultantium sputamina patienter exciperet, qui sputo suo cæci oculos paulò antè formaverat; & cujus in nomine nunc à servis ejus Zabulus cum Angelis suis flagellatur, flagella ipse pateretur: coronaretur spinis, qui martyres floribus coronat æternis: palmis in faciem verberaretur, qui palmas vincentibus tribuit: spoliaretur veste terrenâ, qui immortalitatis indumento cæteros vestit: cibaretur felle, qui cibum cælestem dedit: potaretur aceto, qui poculum salutare propinavit.* De quelle patience le fils de « Dieu n'a-t-il pas eu besoin, pour supporter l'in- « gratitude & la cruauté des Juifs? avant même « que d'en venir à l'acte sanglant de sa passion, com- « bien a-t-il souffert d'outrageantes insultes, & de « cruelles railleries? Combien d'opprobres & d'i- « gnominies? Combien de crachats, lui qui un peu « auparavant avoit rendu la vûë à un aveugle avec « sa salive sacrée? Avec quelle cruauté a été foüetté, « par ses serviteurs, celui-là même dont les servi- « teurs foüettent maintenant en son nom le diable « & ses Anges? Il a été couronné d'épines, lui qui « couronnoit les Martyrs de fleurs immortelles. « On l'a frappé au visage avec des branches de pal- « me, lui qui donne aux victorieux les véritables « palmes. Il a été dépoüillé de ses vêtemens, lui « qui revêt les autres de l'immortalité. On lui a « presenté du fiel à manger, lui qui nous donne « une viande celeste. On l'a abbreuvé de vinaigre, « lui qui nous a procuré un breuvage salutaire. Le « juste & l'innocent, ou plûtôt la justice & l'in- « nocence même, est mise au rang des criminels « & des scelerats; la verité est opprimée par de «

Idem. Serm. de patient.

» faux témoignages ; on juge celui qui doit juger le » monde ; & la parole éternelle de Dieu est condam- » née & menée au supplice de la croix, sans proferer » une seule parole, &c.

L'Apôtre s'est aussi servi de ce même ornement,
1. Cor. 4. lorsqu'il a dit : *On nous maudit, & nous benissons : on nous persecute, & nous le souffrons : on nous dit des injures, & nous répondons par des prieres.* Et le Fils de Dieu dans Isaye parlant de lui-même, déclare aussi qu'il a été envoïé de son Pere,
Isay. 61. *pour consoler ceux qui pleurent, & pour leur donner une couronne, au lieu de la cendre ; l'huile de joie, au lieu des larmes ; & un vêtement de gloire au lieu d'un esprit affligé.* On peut encore joindre ici comme un tres-bel exemple de ce genre de figure, ces paroles de S. Basile à la loüange des Saints » Martyrs : Un vrai Martyr de Jesus-Christ ne re- » garde point les dangers du combat ; mais les cou- » ronnes qui sont préparées aux victorieux. Il n'a » point horreur des plaïes dont on le couvre, par- » ce qu'il est charmé de la grandeur de la recom- » pense qu'il en attend. Il considere, non les bour- » reaux qui le déchirent ; mais les Anges qui lui » applaudissent d'enhaut par des acclamations de » joïe. Il ne craint point les maux, ni les perils tem- » porels ; parce que c'est par cette voïe qu'il doit « entrer dans la possession des biens éternels.

L'Antithese.

Cette figure que d'autres appellent en Latin, *Cohabitatio*, est lorsque des choses contraires sont jointes ensemble dans un même sujet ; ce
2. Cor. 6. que les Dialecticiens reconnoissent qui se peut en diverses manieres. Comme quand S. Paul par-

lant de luy-même, dit : *Nous nous rendons recommandables en toutes choses ; &c. parmi l'honneur, & l'ignominie, parmi la mauvaise & la bonne reputation ; comme des seducteurs, quoique sinceres & véritables ; comme inconnus, quoique connus ; comme toûjours mourans, & vivans neanmoins ; comme tristes & toûjours dans la joie ; comme pauvres, & enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien & possedant tout.*

Lorsqu'il y a dans le discours plusieurs choses contraires ainsi opposées les unes aux autres ; c'est une anthitese composée, comme cet endroit de Ciceron contre Catilina : *Ex hâc enim parte pudor pugnat, illinc petulantia : Hinc pudicitia, illinc stuprum : hinc fides, illinc fraudatio : hinc pietas, illinc scelus : hinc constantia, illinc furor : hinc continentia, illinc libido .... Postremò copia cum egestate, bona ratio cum perditâ, mens sana cum amentiâ, bona denique spes cum omnium rerum desperatione confligit.* On voit dans ce conflit des deux parties, la modestie combattre contre l'impudence, la chasteté contre la paillardise ; la bonnefoi contre la fourberie ; la pieté contre le crime ; la constance contre la fureur ; la continence contre la brutalité ; la juste raison contre l'extravagance ; la solidité d'esprit contre les égaremens de la folie, & enfin la ferme esperance contre le desespoir de toutes choses.

Cic. in Catil. 2. sub fin.

Mais lorsqu'il n'y a que deux contraires opposez l'un à l'autre, c'est une antithese simple ; comme quand Tacite dit d'un favori de Tybere, ces paroles de l'Orateur Passienus : *Neque meliorem unquam servum, neque deteriorem dominum fuisse constabat.* On le connoissoit pour le meilleur, serviteur, & pour le plus méchant maître qui ait

Tacit. lib. 6. num. 4.

» jamais été. Et ce vers de Lactance touchant le
» Phenix, qui renaît de ses propres cendres aprés
» sa mort :

Ipsa quidem, sed non eadem ; quia & ipsa, nec ipsa est.

« C'est lui même en effet, mais il n'est plus le
» même.
» Lui-même en renaissant, est un autre lui-
» même.

Et Tite-Live parlant de Metius Dictateur des
Lib. 1. Albanois : *In bello pacem quæritas, in pace bel-*
» *lum*. Estes-vous en guerre ? vous cherchez la paix;
» êtes-vous en paix ? vous cherchez la guere. Et cet
» exemple d'Herennius : *Ades ? abesse vis. Abes ?*
» *reverti cupis.* Estes-vous ici? vous voulez-vous en
» absenter; êtes-vous absent? vous voulez y revenir.
»

La Paradiastole.

Cette figure est une autre espece d'antithese toute differente, en ce qu'au lieu de lier ensemble des choses contraires dans un même sujet, elle y distingue & sépare celles qui étant differentes entr'elles, paroissent les mêmes par la ressemblance, en rejettant l'une, & lui attribuant l'autre. L'Apôtre s'en sert élegamment, quand il dit : *Nous sommes*
2. Cor. 4. *pressez par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes point accablez : nous nous trouvons dans des difficultez insurmontables ; mais nous n'y succombons pas neanmoins : nous sommes persecutez, mais non pas abandonnez : nous sommes abat-*
» *tus mais non entierement perdus.* Et S. Cyprien
» de même : Autre chose est, dit-il, que nous man-

quions au martyre, & autre chose que le martyre nous manque. *Aliud est martyrio animum deesse, aliud animo deesse martyrium.* C'est avec ce même ornement, que Seneque parlant d'un paresseux qui étoit mort fort âgé, dit agréablement : *Non diù vixit, sed diù fuit.* Il n'a pas vêcu long-tems, mais il a long-tems duré. Et parlant encore du train ordinaire de la vie du monde : Nous allons, dit-il, non pas où nous devons aller, mais où l'on nous meine ; nous ne suivons pas la raison dans la vie, mais l'exemple du plus grand nombre ; & chacun aimant mieux s'en raporter à l'opinion commune, qu'au jugement de la raison, on ne regle jamais sa vie par jugement, mais toûjours par opinion. *Pergimus, non quò eundum est, sed quò itur; nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus; & dum unusquisque mavult credere, quàm judicare, numquàm de vitâ judicatur, semper creditur.* Cherchons donc, dit-il encore, ce qui est le meilleur & le plus important à faire, & non ce qui se fait le plus souvent. *Quæramus quid optimum factu, non quid usitatissimum.*

Serm. 7. de mortal.

C'est par cette même figure que le grand S. Augustin dit aussi fort élegamment ; que nous devons aimer les hommes, sans neanmoins aimer jamais leurs erreurs ; parce qu'autre chose est d'aimer ce que Dieu les a faits, & autre chose de haïr ce qu'ils font. *Sic diligendi sunt homines, ut eorum non diligamus errores; quia aliud est amare quod à Deo facti sunt, aliud odisse quod faciunt.* Et S. Cyprien dans son traité de la patience: Pour nous, dit-il, mes tres-chers freres, qui sommes Philosophes non de paroles, mais d'actions ; qui ne mettons pas la sagesse dans l'habit, mais dans les effets ; qui aimons mieux être vertueux, que de le

Serm. 9. de patient. initio.

» paroître ; qui ne disons pas de grandes choses,
» mais qui tâchons d'en faire ; Pratiquons comme
» de véritables serviteurs de Dieu, la patience que
» lui-même nous enseigne par son exemple.

Apud. S. Cyprian. Ep. 30.

Nous en avons encore un bel exemple dans une lettre du Clergé de Rome, au même S. Cyprien, touchant ceux qui étant tombez durant la persecution, vouloient qu'on les reconciliât promptement sur les billets des Martyrs. En voici les propres termes : *Maximè illis congruit verecundia, quorum in delictis damnatur mens inverecunda. Pulsent sanè fores, sed non utiquè confringant : adeant ad lumen ecclesiæ, sed non utiquè ut transiliant. Castrorum cælestium excubent portis, sed armati modestiâ, quâ intelligant se desertores fuisse : resumant precum suarum tubam, sed quâ non*
» *bellicum clangant, &c.* Il est bien juste que ceux-
» là témoignent quelque sorte de pudeur & de re-
» tenuë, qui ont peché sans retenuë & sans pudeur.
» Qu'ils frappent à la porte, à la bonne-heure,
» mais qu'ils ne la rompent pas. Qu'ils viennent
» à l'entrée de l'Eglise ; mais qu'ils n'aïent pas la
» témerité de vouloir passer outre. Qu'ils veillent
» aux portes du Camp celeste, mais armez de mo-
» destie, comme le doivent être des deserteurs. Qu'ils
» reprennent leurs prieres comme une trompette,
» spirituelle, mais que ce ne soit pas pour sonner
» la charge. Qu'ils reprennent la cuirasse de l'humi-
» lité, & le bouclier de la foi, que la crainte leur
» avoit fait abandonner lâchement ; mais qu'ils s'en
» croyent armez pour combattre contre le diable,
» qui les a fait tomber, & non contre l'Eglise qui
» pleure leur chûte, &c. On voit clairement dans tous ces exemples, comment les choses qui paroissent semblables & presque les mêmes entr'el-

les, sont neanmoins separées & toutes differentes les unes des autres.

L'Antithese dans les Sentences, ou dans le sens.

Il y a encore une espece d'Antithese, appellée en Latin : *contrarium in sententiis*, le contraire dans les sentences ; que les Dialecticiens mettent au rang des argumens, qui se tirent des contraires. Mais parce que cette sorte de raisonnement a plus de grace & d'ornement que les autres, on le rapporte ici au nombre des figures d'éloquence. Tel « est celui-ci : Comment esperez-vous qu'un hom- « me qui a toûjours été contre ses propres interests, « puisse être fort affectionné aux interests d'autrui ? « Et cet autre : Pourquoi pensez-vous que celui que « vous avez reconnu capable de trahison & de per- « fidie dans l'amitié même, puisse jamais avoir de « la fidelité dans la division & dans les inimitiez « qu'il entretient ? On raporte aussi tres-bien à ce genre d'Antithese, les argumens qui se tirent des choses inégales, c'est-à-dire du plus ou du moins, « en cette maniere : Craignons-nous d'en venir aux « mains dans la pleine, avec des gens que nous « avons battu dans les collines, & chassez de leurs « retranchemens ? craignons-nous que ceux qui étant « en plus grand nombre, n'ont pû soûtenir les « efforts du peu que nous étions, soient plus forts « que nous, maintenant que nous les avons reduits « à un moindre nombre ? «

L'Application par comparaison des contraires, en Latin, *contentio.*

Cette figure est encore considerée comme une

eſpece d'Antitheſe fort approchante de la precedente, en ce qu'elle ne conſiſte pas tant dans la comparaiſon des choſes contraires, que des circonſtances inégales, dont elles ſont revêtuës ; & elle eſt comme elle, bien plus une figure de ſens, que de paroles. Toutefois parce qu'elle a une grande reſſemblance avec l'antitheſe, nous l'avons auſſi jointe à ce genre de figure, ſuivant l'ordre de doctrine.

Or on ſe ſert tres-ordinairement de cette figure, lorſque voulant prouver quelque choſe, ou l'amplifier par comparaiſon, ou par l'exemple d'une autre, on examine & l'on expoſe les circonſtances de chacune, afin de montrer que celle que nous voulons perſuader, eſt ou égale, ou moindre, ou plus grande. C'eſt ce qui ſe voit clairement dans cet endroit de Ciceron : *Majores noſtri ſæpè pro mercatoribus, aut naviculatoribus injurioſius tractatis bella geſſerunt ; vos tot civium Romanorum millibus uno nuntio, atque uno tempore necatis, quo tandem animo eſſe debetis? Legati quod erant appellati ſuperbiùs, Corinthum Patres veſtri totius Græciæ lumen extinctum eſſe voluerunt : Vos eum Regem tutum eſſe patiemini, qui legatum Populi Romani Conſularem, vinculis ac verberibus, atque omni ſupplicio excruciatum necavit. Illi libertatem civium Romanorum imminutam non tulerunt : vos vitam ereptam negligetis. Jus legationis verbo violatum illi perſecuti ſunt : vos legatum populi Romani omni ſupplicio interfectum inultum relinquetis. Videte ne ut illis pulcherrimum fuit tantam vobis imperii gloriam relinquere, ſic vobis turpiſſimum ſit, illud quod accepiſtis, tueri & conſervare non poſſe.* Nos Peres ont ſouvent entrepris des guerres, pour vanger

Pro lege Manilià.

des injures & des insultes faites à de simples marchands, & à des gens de mer : & vous que devez-vous penser, ou quelle resolution devez vous prendre pour vanger maintenant la mort de tant de mille Citoïens Romains cruellement égorgez sur un seul avis, & dans un même tems ? Vos Ancêtres ont resolu de perdre, & ont en effet détruit & brûlé entierement Corinthe, l'ornement de toute la Grece, pour avoir traité les Ambassadeurs de Rome avec trop d'arrogance : & vous laisserez impuni & en repos un Roi, qui a mis dans les liens, fait foüetter cruellement, & perir dans les derniers supplices, un Envoïé du peuple Romain, qui avoit même été honoré de la dignité de Consul ? Nos Peres n'ont jamais pû souffrir qu'on donnât la moindre atteinte à la liberté des Citoïens de Rome ; & vous souffrirez qu'on leur arrache la vie, sans vous en mettre en peine ? Lorsqu'on a osé violer seulement de paroles, le droit des Ambassadeurs, ils en ont poursuivi & vangé le violement avec éclat : & vous laisserez impuni le meurtre de vôtre Ambassadeur, qu'on a fait perir cruellement par toute sorte de supplices ? & il y joint ensuite cette conclusion : Pensez y donc, & craignez que comme il a été tres-glorieux à vos Peres de vous laisser un si florissant empire, il ne vous soit aussi au contraire tres-honteux de ne pouvoir pas soutenir & conserver cette si grande gloire, dont-il brilloit, quand vous l'avez receu.

Nous traiterons plus amplement de cette figure, lorsque nous expliquerons l'usage des manieres de raisonner par des similitudes, & par des exemples.

L'Antimerabole, en Latin, *Commutatio.*

Paſſage ou retour d'une propoſition dans une autre.

Cette figure eſt encore une eſpece d'antitheſe, qui ſe fait lorſque deux Sentences ou deux propoſitions ſont tranſportées par un retour de l'une à l'autre, enſorte que c'eſt de la premiere que naît la derniere qui lui eſt contraire, en cette maniere: *Eſſe oportet ut vivas, non vivere ut edas.* Vous devez manger pour vivre, & non pas vivre pour manger. *Quæ de illo dicuntur, dici non poſſunt: quæ dici poſſunt, non dicuntur.* Ce qu'on dit de lui, eſt ce qu'on ne peut pas dire; & ce qu'on en peut dire, eſt ce qu'on ne dit pas. *Si poema loquens pictura eſt; pictura tacitum poema debet eſſe.* Si la poëſie eſt une peinture parlante, il faut que la peinture ſoit une poëſie muette. Et dans

2. Mach. 5.19. l'Ecriture-Sainte: *Non propter locum, gentem; ſed propter gentem locum Deus elegit:* Dieu n'a pas choiſi le peuple à cauſe du temple, il a choiſi au contraire le temple à cauſe du peuple. Et comme en ce vers de Sedulius:

.... Nam Sabbatha propter
Condita ſunt hominem, ſed non homo Sabbatha propter.

» Le ſaint Sabbath eſt fait pour l'homme,
» Et non l'homme pour le Sabbath.

CHAPITRE XII.

Quatriéme Ordre des figures de diction.

Contenant celles qui ne semblent pas consister dans la proportion & le rapport des mots entr'eux, comme les precedentes.

ENcore que les figures de paroles de ce quatriéme ordre, ne paroissent pas consister dans cette proportion & dans ce rapport qui se découvre si visiblement dans celles des trois precedens, elles n'en sont pas neanmoins tout-à-fait privées. Car la principale difference d'entre les figures de diction, & les figures de sens, vient de ce que les premieres consistent dans un certain arrangement des mots, où il paroît toûjours quelque sorte de proportion, qui fait toute la beauté & tout l'agrément de l'Oraison. C'est aussi pour celà que ces sortes de figures contribuent beaucoup à ce qui fait trouver aux auditeurs dans le discours, l'attrait qui le leur fait écouter avec plaisir ; ce qui est l'une des trois parties de l'éloquence. Nous mettrons donc entre les figures de paroles de ce quatriéme ordre, comme les plus remarquables, celles qui suivent.

1. *La Connexion* ou *l'Assemblage* ; en Grec, *Zeugma* ; en Latin, *Adjunctio.*

Cette figure est lorsque plusieurs sentences ou propositions se rapportent à un seul verbe, qui est placé au commencement ou à la fin de la pe-

riode, dont chacune de ces propoſitions auroit beſoin, ſi elle étoit exprimée ſeule. Le Verbe étant au commencement, tout le reſte s'y rapporte en cette maniere : *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia.* L'impudicité Triomphe de la pudeur, l'audace de la crainte, & la folie de la raiſon même. Et lorſqu'il eſt à la fin de pluſieurs autres, qui en dépendent, il en forme & détermine ſeul le ſens, en cette autre maniere : *Neque enim is es Catilina, ut te aut pudor unquam à turpitudine, aut metus à periculo, aut ratio à furore revocaverit.* En effet, Catilina, vous n'êtes point un homme que jamais, ni la pudeur dans vos infâmes brutalitez, ni la crainte dans les coups perilleux, ni la raiſon dans la fureur de vos emportemens, ait été capable de retenir. Un même Verbe mis au milieu ſuffit pour exprimer ce qui le precede & ce qui le ſuit, comme ; *formæ dignitas aut morbo defloreſcit aut vetuſtate.* L'éclat de la beauté ſe ternit, ou par la maladie, ou par la vieilleſſe. Et parce qu'un ſeul Verbe ſe peut placer dans ces trois rangs, ſçavoir au commencement, à la fin, ou au milieu des divers membres d'une periode ; les Grecs ont fait trois eſpeces de Connexion ou d'Aſſemblage, qu'ils ont appellées connexion premiere ou anterieure, moyenne, & derniere ou finale ; En Grec *Protozeugma*, *Meſozeugma*, & *Hyperozugema*, pour en mieux marquer les differences.

2. *La disjonction.* Disjunctio.

Cette figure eſt contraire à la precedente, en ce qu'on joint & applique à chaque membre du diſcours ou de la periode, un verbe particulier,

lors même qu'un seul pourroit suffire pour tout le discours. Et comme la premiere abbrege le discours, celle-cy le rend aussi plus élegant & mieux orné. Comme cet endroit de S. Cyprien : *Quid cum terrenæ carnis imbecillitate contendis ? cum animi vigore congredere, virtutem mentis infringe, fidem destrue, disceptatione, si potes, vince.* Pourquoi attaquez-vous la chair qui est si foible ? Combattez contre l'esprit, détruisez la force & la solidité de ses sentimens, renversez nôtre foi, & surmontez-nous par la raison si vous le pouvez. Et cet autre encore du même Pere : *Si avaritia prostrata est, exurgit libido; si libido compressa est, succedit ambitio : si ambitio contempta est, ira exasperat.* Nous avons tous les jours à combattre contre les vices. Avons-nous surmonté l'avarice ? la volupté nous tente. Avons-nous reprimé les mouvemens de la volupté ? l'ambition lui succede. L'ambition est elle repoussée ? la colere s'irrite & nous emporte. Et celui-ci de Ciceron: *Homerum Colophoni civem esse dicunt suum; Chii suum vindicant : Salaminii repetunt, Smyrnæi verò esse suum confirmant.* Les Colophones[1] se vantent qu'Homere étoit Citoyen de leur ville ; les Habitans de Chio[2] soutiennent qu'il l'étoit de leur isle ; ceux de Salamine[3] le reclament pour leur Citoyen, & ceux de Smyrne[4] verifient que cet honneur leur appartient.

Serm. 5. contra Demetr.

Idem Serm. 7. de peste.

1. Colophon aujourd'hui Bellevedere ville d'Ionie
2. Isle dans l'Archipel.
3. Ville de l'Isle de Cypre.
4. Ville & Port de mer de l'Anatolie sur l'Archipel.

3. *La Distribution.* Distributio.

La Distribution se fait, ou dans le sens ou dans les paroles ; celle qui est dans le sens est une figure de sens dont nous parlerons en son lieu, en traitant des figures de ce genre. Et l'autre qui est dans les paro-

les, trouve ici ſon rang, parce qu'elle approche fort de la precedente, ſinon qu'elle a beaucoup plus de grace & de brillant. La disjonction repete en effet pluſieurs verbes, mais qui ſignifient tous une même choſe; & la diſtribution applique aux choſes divers termes, ſoit verbes, ſoit noms, qui leur ſont tres-propres. S. Cyprien ſe ſert tres-ſouvent & tres élegamment de cette figure; comme dans ſa lettre à Donat, où il parle de la violence des mauvaiſes habitudes ſur ceux qui y ſont engagez,
Epiſt. 1. en ces termes: *Tenacibus ſemper illecebris neceſſe eſt, ut ſolebat, vinolentia invitet, inflet ſuperbia, iracundia inflammet, rapacitas inquietet, crudelitas*
» *ſtimulet, ambitio delectet, libido præcipitet.* Il faut,
» dit-il, que ceux qui ont vêcu long-temps ſous
» l'empire de leurs paſſions, en ſoïent encore domi-
» nez; que la débauche les entraîne, que l'orgueil
» les enfle, que la colere les enflamme, que l'ava-
» rice les tourmente, que la vengeance les anime;
» que l'ambition les charme, que la volupté les
» precipite.

Et dans ſon traité de la conduite des Vierges, il parle de l'image de l'homme celeſte, que S. Paul nous exhorte de porter, en cette maniere: *Illam cæleſtis hominis imaginem virgines portant, ſtabiles in fide, humiles in timore, ad omnem tolerantiam fortes, ad ſuſtinendam injuriam mites, ad faciendam miſericordiam faciles, fraternâ pace una-*
» *nimes atque concordes.* Les Vierges portent cette
» image de l'homme celeſte, les perſonnes chaſtes
» & fideles dans la foi la portent, ceux qui marchent
» avec une humble crainte devant Dieu la portent;
» enfin ceux-là la portent qui ſont doux & patiens
» dans toutes ſortes de ſouffrances, qui ſont chari-
» tables & toûjours prêts à exercer la miſericor-

de, & qui conservent la paix & l'union avec leurs «
freres. «

Ce même Pere dans son traité contre Demetrien lui dit avec le même stile : *Qui alios judicas, aliquando esto tibi judex. Conscientiæ tuæ latebras intuere: aut enim superbiâ inflatus es, aut avaritiâ rapax, aut iracundiâ sævus, aut alcâ prodigus, aut vinolentiâ temulentus, aut livore invidus, aut libidine incestus, aut crudelitate violentus. Et miraris in pœnas generis humani iram Dei crescere, cum crescat quotidie quod puniatur?* Vous qui en- «
treprenez de juger les autres, jugez-vous enfin «
vous-même ; rentrez dans le fond de vôtre con- «
science, *ou plûtôt puisque vous faites vanité de* «
mal faire, reconnoissez au moins en vous ce que tout «
le monde y voit. Vous êtes enflé d'orgueil, pas- «
sionné pour les rapineries de l'avarice, aban- »
donné aux plus cruels emportemens de la colere, «
grand joüeur, sujet aux excez du vin, envieux, «
impur jusqu'à la brutalité, plein de violence & «
de cruauté ; & vous vous étonnez que Dieu »
augmente & multiplie les effets de sa colore & «
de sa vengeance, tandis que les crimes augmentent «
& se multiplient tous les jours ? «

Et dans son traité de la patience, où il enseigne par l'exemple de Nôtre-Seigneur, qu'il faut faire du bien à ceux-mêmes qui en sont indignes, il se sert encore de cette figure en ces termes : *Videmus inseparabili æqualitate patientiæ nocentibus & innoxiis, Religiosis & impiis, Dei nutu tempora obsequi, elementa famulari, spirare ventos, fontes fluere, grandescere copias messium, fructus mitescere vinearum, exuberare pomis arbusta, nemora frondecere, prata virere.* Si Dieu, dit-il, est nôtre maître & nôtre Pere, imitons la patien-

ce avec laquelle il souffre, que les hommes pour lui faire injure, bâtissent des Temples, dressent des Autels, & offrent des sacrifices impies, sans cesser pour cela de faire lever son Soleil sur les bons & sur les méchans, & d'arroser également » de ses pluïes les terres des uns & des autres. C'est » par un effet de cette même patience, que nous » voyons les saisons & les elemens servir indiffe- » remment par son ordre aux coupables & aux in- » nocens, aux Religieux & aux impies, aux recon- » noissans & aux ingrats. C'est pour les uns & pour » les autres que les vents soufflent, que les fontai- » nes coulent, que les bleds croissent, que les rai- » sins meurissent, que les arbres se chargent de fruits, » que les forests se couvrent de feüilles, & les prai- » ries de verdures & de fleurs.

4. *L'Interpretation.*

L'interpretation appellée en Grec *Sinonymia*, est aussi une figure de diction qui consiste à employer, ou pour ainsi dire, à entasser ensemble plusieurs mots de même signification, pour appuyer plus fortement, ou pour étendre, & quelquefois même pour exprimer plus clairement les choses. C'est ce que fait tres-bien S. Cyprien dans cet endroit de son traité *de ceux qui sont tombez pendant la persecution. Doleo, fratres, doleo vobiscum. Cum singulis pectus meum copulo: mœroris & funeris pondera luctuosa participo. Cum plangentibus plango; cum deflentibus defleo: cum jacentibus jacere me credo. Jaculis illis grassantis inimici mea membra simul percussa sunt; sævientes gladii per mea viscera transierunt.* Je m'af- » flige avec vous, mes freres, je m'afflige avec » vous...

vous... j'entre dans tous les ſentimens de vôtre «
cœur, & je partage avec vous le poids de vôtre «
triſteſſe. Je gemis avec ceux qui gemiſſent, je pleu- «
re avec ceux qui pleurent, & il me ſemble que «
je ſuis couché par terre avec ceux que l'ennemi a «
terraſſez. Je ſuis percé des mêmes traits, dont «
vous avez été percez; & les épées qui vous ont «
bleſſez, ont paſſé au travers de mes entrailles. «

Et dans cet autre endroit de ſon traité de l'envie : *Si receſſerunt de pectore tuo tenebræ, ſi nox indè diſcuſſa eſt, ſi caligo deterſa eſt; ſi illuminavit ſenſus tuos ſplendor diei, ſi homo lucis eſſe cœpiſti, quæ ſunt Chriſti ſequere; quia lux & dies Chriſtus eſt. Quid in zeli tenebras ruis? Quid te nubilo livoris involvis? Quid invidiæ cæcitate omne pacis & charitatis lumen extinguis?* Si les té- «
nébres ſe ſont retirées de vôtre cœur, ſi la nuit «
en eſt chaſſée, ſi ſes noires vapeurs en ſont diſ- «
ſipées, ſi le jour l'a éclairé, ſi vous avez com- «
mencé à être un homme de lumiere, appliquez- «
vous à faire des œuvres de Jeſus-Chriſt; car Je- «
ſus-Chriſt eſt le jour & la lumiere. Pourquoi vous «
precipitez-vous dans l'abîme de l'envie? Pourquoi «
vous enveloppez-vous dans le nuage obſcur de ce «
vice? Pourquoi éteignez-vous de ſes vapeurs ma- «
lignes, le flambeau de la paix & de la charité. «

Ciceron s'eſt auſſi élegamment ſervi de cette figure, comme il paroît par les paroles contre Catilina : *Quæ cùm ita ſint, Catilina, perge quò cœpiſti : Egredere aliquando ex urbe. Patent portæ; proficiſcere.* Puiſque cela eſt ainſi, Catilina, «
allez ſuivez le chemin que vous avez commencé «
de prendre, ſortez enfin de Rome. Les portes «
vous ſont ouvertes, partez. Et par celles qu'il «
dit du même Catilina, au même endroit, *Abiit,*

» *excessit, evasit, erupit.* Il s'en est allé, il est parti,
» il est évadé, il s'est retiré.

Cette abondance de termes synonimes, ou qui signifient une même chose, qui est principalement necessaire pour cette figure; se peut trouver & se peut même augmenter encore par le secours de quelques autres, & particulierement par les metaphores & les allegories; ce qui se fait en ajoûtant des expressions metaphoriques ou allegoriques, à ce que nous avons déja énoncé par les mots propres, afin de le representer plus vivement; comme on le peut voir dans ces vers de Vidas parlant à Dieu même:

Nam quamvis hominem admoneas, foveasque, tegasque,
Quodlibet audendi est tamen omnibus æqua potestas
Et nobis laxas nostri usque relinquis habenas.

» L'homme, quoique par vous conduit & soutenu,
» A toûjours de tout faire une égale puissance;
» Vous nous lâchez la bride, laissant avec licence
» Chacun suivre sa voie, comme maître absolu.

On voit dans cet exemple, que le dernier vers Latin, exprime d'une maniere allegorique, ou metaphorique, ce qui est énoncé en termes propres dans les deux premiers.

Ce ne sont pas seulement les mots que l'on accumule ainsi, mais les choses mêmes, qui revien-

nent à un même sens, comme dans cet exemple: *Perturbatio illum mentis, & quædam scelerum obfusa caligo, & ardentes furiarum faces excitarunt.* Le trouble de son esprit, l'horreur de ses crimes, dont-il étoit saisi, & les ardentes flammes des furies qui l'agitoient, l'ont precipité dans ce dernier malheur.

Les termes & les expressions mixtes, c'est-à-dire, qui ont & un même & divers sens, se joignent aussi de même plusieurs ensemble, comme dans cet exemple de S. Cyprien: *Si tu te sumptuosius comas, & per publicum notabiliter incedas; oculos in te juventutis illicias, suspiria adolescentum post te trahas, concupiscendi libidinem nutrias; peccandi fomenta succendas, ut etsi ipsa non pereas, alios tamen perdas; & veluti gladium te & venenum videntibus præbeas, excusari non potes etsi mente casta sis & pudica.* Lorsque vous « vous coiffez superbement, & que paroissant avec » éclat en public, vous attirez sur vous les yeux « & les soupirs de toute la jeunesse; que vous allu- « mez dans leur cœur le feu de l'amour, que vous « excitez des desirs criminels; ensorte qu'encore « que vous ne vous perdiez pas vous-même, vous « perdez les autres; & êtes à leur égard plus dan- « gereuse que le fer & le poison; pouvez-vous vous « excuser en aucune sorte, prétendre que vous êtes « chastes d'esprit? «

Serm. de habitu virginum.

Il est bon d'avertir ici le Prédicateur, de ne point exprimer le sens d'une chose, par plusieurs termes synonimes ou de même signification, à moins que ce ne soit ou pour amplifier la chose & la relever davantage, ou pour éclaircir le sens de quelque pensée obscure, qui ne puisse être clairement exprimée, que par ce moyen. Car il y

en à qui faute d'y prendre bien garde, entassent sans raison les uns sur les autres plusieurs mots, qui n'ont tous qu'un même sens, & qui n'expriment qu'une même chose; & sont ainsi cause eux-mêmes, qu'on ajoûte moins de foi à ce qu'ils disent, parce qu'ils font paroître en cela beaucoup d'affectation, & comme une vaine ostentation d'éloquence.

5. *Le Synatrisme*, en Latin, *Congeries.* Amas de plusieurs choses.

Cette figure, dont nous avons déja parlé en expliquant les diverses manieres d'amplifier, a du rapport avec l'interprétation, si ce n'est que celle-ci est la multiplication d'un mot par plusieurs autres de même signification; & que le synatrisme est comme un assemblage ou un amas de plusieurs choses, qui a coûtume de servir principalement dans les sujets, qu'on veut étendre & amplifier. Cet amas ou cet assemblage appellé synatrisme, se fait ou de plusieurs verbes ou de plusieurs parties courtes ou petits membres du discours liez entr'eux par des conjonctions interposées, ou tout dégagez sans conjonctions; ce qui donne beaucoup plus de vivacité au discours, comme en celui-ci de saint Cyprien contre Demetrien: *Innoxios, justos, Deo charos, domo privas, patrimonio spolias, catenis premis, carcere includis, gladio, bestiis, ignibus punis.* Vous » privez de leurs maisons, vous dépoüillez de » leurs biens, des hommes justes, des innocents, » des amis de Dieu. Vous les chargez de chaînes, » vous les mettez en prison, vous les exposez aux » bêtes, vous les faites perir par le fer, par le feu, &c.

Ce même Pere parlant de l'unité & de l'amour qu'on doit garder en Jesus-Christ dans l'Eglise, dit dans ce même stile : *Quam vero unitatem servat, quam dilectionem custodit, qui discordiæ furore vesanus Ecclesiam scindit, fidem destruit, pacem turbat, charitatem dissipat, Sacramentum prophanat?* Quelle unité, quel amour en Jesus-Christ garde celui, qui transporté d'une fureur séditieuse divise l'Eglise, renverse la foi, trouble la paix, détruit la charité, prophane les Sacremens? *Serm. 3. de unit. Ecclesiæ.*

On peut rapporter à cette même figure cet endroit d'Isaïe : *In die illâ auferet Dominus ornamentum calceamentorum, & lunulas & torques, & monilia, & armillas, & mitras, & discriminalia, & periscelidas, & murenulas, & olfactoriola, & inaures, & mutatoria & palliola,* &c. En ce jour là le Seigneur ôtera aux filles leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs fillets de perles, leurs brasselets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jartieres, leurs chaînes d'or, leurs boëtes de parfum, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, & les autres instruments de leur vanité & de leur luxe. *Isay 3.*

Celui-ci de l'Apôtre s'y doit rapporter de même: *Usque in hanc horam & esurimus, & sitimus, & nudi sumus, & colaphis cædimur, & instabiles sumus, & laboramus operantes manibus nostris.* Jusqu'à cette heure nous avons souffert & la faim & la soif, & la nudité, & les mauvais traitemens jusqu'à des soufflets; nous sommes errans & vagabonds : nous sommes abbatus de lassitude en travaillant de nos propres mains, &c. *1. Cor. 4.*

Mais il semble que cette figure, qui approche

beaucoup de la *frequentation*, dont-il sera parlé cy-aprés, appartient plus proprement au rang des figures de sens. Quant à son usage, il consiste particulierement à relever & amplifier les choses ; & cette maniere d'amplification est tres-naturelle, & tres-facile aux moins habiles, son effet étant de montrer, qu'il y a dans un sujet plusieurs choses, qui le relevent & qui l'agrandissent. Nous avons jusqu'ici suffisamment parlé des figures de diction ; Passons maintenant aux figures de sens, dans lesquelles, si l'on trouve moins de plaisir & d'agrément, on y trouvera aussi une force & une vivacité d'éloquence, beaucoup plus grande & plus solide.

CHAPITRE XIII.

Des figures de sens, & de leur effet dans le discours.

LEs trois parties du Prédicateur, dont nous parlerons en leur lieu, étant comme dit S. Augustin, *D'enseigner, de plaire & de toucher*, on peut dire que c'est par toutes les differentes figures & de paroles, & de sens, employées à propos, qu'il opere ces trois grands effets. *La transition*, par exemple, qui sert particulierement pour enseigner, expose en peu de mots, ce qu'on a déja dit, & ce qu'on doit dire encore; afin qu'il y ait de l'ordre & de la clarté dans le discours ; & elle apporte aussi en même tems de la force & de la vivacité, en cette maniere: *Audistis gra-*
» *vissima, audietis graviora.* Vous avez entendu
» des choses tres-enormes, vous en allez entendre
» encore de plus enormes.

Il y a des figures entre les autres qui sont plus propres pour plaire, ou pour se faire écouter avec plaisir, que pour enseigner, ou pour toucher, & faire de fortes impressions dans les Esprits. Telles sont les figures de diction, dont-il a été amplement parlé jusqu'ici; il y en a neanmoins quelques-unes entr'elles, qui sont tres-vives & tres-vehementes; comme ***la repetition, le redoublement, l'interpretation & le synatrisme, ou l'amas de plusieurs choses & les antitheses***, comme le marquent assez les exemples que nous en avons raportez, qui ont non-seulement beaucoup de grace & de beauté, mais aussi de la force & de la vivacité.

Pour ce qui est des figures de sens, elles ont peut-être moins d'effet pour plaire, mais elles en ont beaucoup pour instruire & éclairer, & pour toucher les Esprits: c'est pourquoi afin d'en parler avec plus d'ordre & plus de clarté, nous les diviserons en deux ordres, dont le premier contiendra les figures de sens qui sont les plus propres pour enseigner; & l'autre celles qui servent davantage pour toucher, c'est-à-dire, pour presser & pour émouvoir les Auditeurs par de fortes & vives impressions; quoiqu'à vrai dire, elles contribuent la plûpart à tous ces effets ensemble. Ainsi les exemples & les comparaisons servent quelquefois à rendre les choses claires & intelligibles; quelquefois à orner le discours & à le rendre agréable; & quelquefois aussi à l'amplifier & à l'étendre; & c'est dans cette vûë que nous les avons mis au nombre des manieres d'amplifier, comme il a été remarqué en cet endroit. Les descriptions des choses & des personnes sont d'un grand secours, non-seulement pour toucher, & pour faire de vives impressions dans les esprits,

çe qui eſt leur effet principal ; mais auſſi quelquefois pour enſeigner avec plus de clarté, & pour ſe faire écouter avec plus de plaiſir.

Premier ordre des figures de ſens qui ſont les plus propres pour enſeigner.

1. *De la définition.*

IL eſt conſtant que la definition eſt du nombre des lieux & des ſources, d'où ſe tirent les preuves & les argumens. Mais elle a auſſi ſon rang entre les figures de ſens, parce qu'elle ſert beaucoup non-ſeulement pour l'évidence & la clarté, qui eſt ſon propre effet ; mais auſſi pour l'ornement du diſcours. Elle conſiſte à renfermer entierement dans une expreſſion claire & abregée, les facultez, les puiſſances, ou les qualitez propres de quelque choſe, en cette maniere qui eſt

Lib. 2. Dialog. de Orat. de Ciceron : *Si hoc majeſtas reipublicæ eſt, in quo continetur dignitas & amplitudo civitatis, &c.*
» Si ce qu'on appelle majeſté, n'eſt autre choſe que
» la grandeur & la dignité de la republique, celui-
» là commet un crime de leze majeſté, qui livre
» aux ennemis une armée, &c. Ou bien ; *Non eſt iſta diligentia, ſed avaritia ; ideò quod diligentia eſt accurata conſervatio ſuorum, avaritia*
» *injurioſa appetitio alienorum.* Ce n'eſt point là
» une diligence, mais c'eſt une avarice ; car la di-
» ligence eſt une exacte conſervation de ſon bien,
» & l'avarice un injuſte deſir du bien d'autrui. Ou
» bien encore : *Injuriæ ſunt, quæ aut pulſatione corpus, aut convitio aures, aut aliquâ turpitudine*
» *vitam cujuſpiam violant.* Les injures ſont ce qui
» bleſſe ou le corps de quelqu'un par quelque vio-

lence, ou ses oreilles par des paroles outrageantes, ou son honneur par quelque infamie. On a donc raison de regarder comme fort commode & fort avantageuse cette sorte d'ornement ou de figure ; puisqu'elle propose & qu'elle explique d'une maniere si courte & si claire, toute la force & toute la nature du sujet, qu'on voit d'abord, & qu'on ne pouvoit exprimer, ni en moins de paroles, ni avec plus de clarté.

Cette maniere courte & abregée de définir les choses, est tirée de la Dialectique. Mais il y en a encore une autre plus ample & plus étenduë, qui regarde plus la Rhetorique, qui s'en sert particulierement pour les sujets de loüange & de blâme. Pour le blâme, comme quand S. Cyprien dit parlant de Novatien; *Magis durus (est) sæcularis Philosophiæ, pravitate quam Philosophiæ dominicæ lenitate pacificus: Desertor ecclesiæ, misericordiæ hostis, interfector pœnitentiæ, doctor superbiæ, veritatis corruptor, perditor charitatis.* Il suit plûtôt les maximes cruelles d'une Philosophie seculiere, que les mouvemens doux & paisibles de la sagesse & de la doctrine de nôtre-Seigneur. C'est un déserteur de l'Eglise, un ennemi de la misericorde, un meurtrier de la penitence, un docteur d'orgueil, un corrupteur de la verité, un destructeur de la charité. Et dans un autre endroit parlant de Donat : C'est, dit ce Pere, un homme qui aime la nouveauté, qui est rempli d'une avarice insatiable, extrêmement vain & arrogant, qui a toûjours été en mauvaise reputation parmi les Evêques, qui l'ont toûjours condamné tout d'une voix comme un heretique, & comme un scelerat. Il veut tout sçavoir pour trahir, il flatte pour tromper, il est perfide & infidele ; c'est un flam-

Ep. 56. ad Cornel. Pap. exul.

Epist. 48. ad Cornel.

» beau de diſcorde & de diviſion ; c'eſt un tourbil-
» lon qui fait faire naufrage, & un ennemi du re-
» pos, de la paix & de la tranquillité.

Et pour la définition ample & étenduë, afin de loüer ; en voici auſſi un exemple du même S. Cyprien, parlant de la diſcipline ou de la bonne conduite : *Diſciplina cuſtos ſpei, retinaculum fidei, dux itineris ſalutaris, fomes ac nutrimentum bonæ indolis, magiſtra virtutis, facit in Chriſto manere ſemper, ac jugiter in Deo vivere, ad promiſſa cæleſtia, & divina præmia pervenire.* La diſcipline qui eſt la gardienne de l'eſperance, l'anchre de la foi, le guide du chemin du ſalut, qui cultive & qui augmente les avantages du bon naturel, & qui eſt la maîtreſſe de la vertu, nous fait invariablement demeurer en Jeſus-Chriſt & vivre en Dieu, & nous conduit enſuite aux recompenſes celeſtes & divines, qui nous ont été promiſes. Le même S. Pere, pour relever les preceptes de l'Evangile dans ſon traité de l'Oraiſon Dominicale, le commence par cette définition qu'il en fait : *Evangelica præcepta nihil ſunt aliud, quam magiſteria divina, fundamenta ædificandæ ſpei, firmamenta corroborandæ fidei, nutrimenta fovendi cordis, gubernacula dirigendi itineris, præſidia obtinendæ ſalutis ; quæ dum dociles credentium, mentes in terris inſtruunt, ad cæleſtia regna perducunt.* Les preceptes de l'Evangile ne ſont, dit-il, autre choſe, que des enſeignemens divins, les fondemens de nôtre eſperance, les appuis de nôtre foi, la nourriture qui ſoûtient, & qui fortifie la vie du cœur, des guides pour nous conduire, des ſecours pour nous ſauver ; car en inſtruiſant ſur la terre les eſprits dociles des fideles, ils les ménent au Royaume des Cieux.

Serm. de habitu virg. in principio.

Serm. 4. de Orat. Dom. initio.

De la Division.

La division eſt miſe au rang des lieux & des ſources des argumens, comme la définition. Mais parce qu'elle donne tout enſemble & de la clarté & de l'ornement au diſcours, on la range auſſi entre les figures de ſens. Elle ſe fait tantôt d'un genre en ſes eſpeces, tantôt d'un tout en ſes parties, & elle ſert ainſi au détail & au partage de toutes choſes. Or on en tire des raiſonnemens en cette maniere : Il y a deux choſes, l'indigence & l'avarice, qui peuvent porter les hommes à une honteuſe extremité ; or nous vous avons reconnu avare dans le partage de vôtre frere, & maintenant nous vous voyons dans la pauvreté & dans l'indigence. Comment pouvez-vous donc faire voir, que vous n'êtes pas vous même la cauſe de vôtre miſere ?

Entre cette diviſion & celle qui eſt la troiſiéme des parties du diſcours oratoire, dont-il a eſté parlé ailleurs ; il y a cette difference, que celle-là ſe fait en expoſant en détail & par dénombrement les choſes, dont on doit traiter dans tout le diſcours ; au lieu que celle-ci ſe développe d'abord entierement, & orne le diſcours, en joignant des raiſons à deux ou à pluſieurs de ſes parties, en cette maniere : *Aut Senatui parendum de ſalute reipublicæ fuit, aut aliud conſilium inſtituendum ; aut ſuâ ſponte faciendum. Aliud conſilium, ſuperbum ; ſuum, arrogans ; Vtendum igitur fuit conſilio Senatus.* Ou il falloit obéïr au Senat pour « le ſalut de la patrie ; ou prendre un autre conſeil ; « ou agir par ſon propre mouvement. Prendre un « autre conſeil, cela étoit trop ſuperbe ; n'agir que «

Lib. 2. Dialog. de Orat. circa med.

par ſon mouvement, c'étoit un orgueil encore plus inſuportable; il falloit donc obéïr au Senat.

Il y a encore une eſpece de diviſion particuliere dans ces paroles de S. Cyprien : *Gentilium manibus apprehenſum Dominum confiteri, primus eſt victoriæ gradus. Cautâ ſeceſſione ſubtractum, ſecundus ad gloriam gradus eſt, Domino reſervari : illa publica, hæc privata confeſſio eſt.* Confeſſer hautement le Seigneur, lorſqu'on eſt pris & livré aux Payens, c'eſt un premier degré de victoire; & lorſqu'ayant évité le peril par une diſcrete & prudente retraite, on ſe reſerve pour le Seigneur, c'eſt un ſecond degré de gloire. L'un eſt une confeſſion publique, & l'autre une confeſſion particuliere.

De la réponſe à ſoi-même, en Latin, *ſubjectio.*

La ſubjection, ou réponſe à ſoi-même, qui eſt déja au rang des diverſes formes d'argumens, comme en ayant la force, ſurtout pour refuter, eſt auſſi miſe au nombre des figures, parce qu'elle eſt d'un tres-grand ornement dans le diſcours. On s'en ſert tres-ſouvent pour refuter les objections qu'on pourroit faire en ce que nous voulons perſuader, en y oppoſant des raiſons qui les détruiſent par de courtes réponſes; c'eſt ce que fait S. Jerôme dans ſa lettre à Heliodore, où l'exhortant à embraſſer la vie ſolitaire, il previent les difficultez qui le pouvoient arrêter, en y oppoſant ſes raiſons par de courtes réponſes,
» en cette maniere : Eſt-ce la pauvreté que vous
» craignez ? Mais ce ſont les pauvres que Jeſus-
» Chriſt appelle bien-heureux. Le travail vous épou-
» vante-t-il ? mais nul athlete ne peut remporter

le prix dans la carriere, sans en avoir essuïé « les travaux, & fait épreuve de ses forces. Estes « vous en peine pour la nourriture ? Quand on a « de la foi, on ne craint point de mourir de faim. « Avez-vous peur qu'étant reduit à coucher sur la « dure, vôtre corps déja attenué par l'austerité des « jeûnes, n'en soit brisé & meurtri dans tous ses « membres ? Mais le Seigneur même y sera couché « avec vous. Avez-vous de l'aversion pour l'ordu- « re & la crasse d'une tête mal paignée ? Jesus-Christ « est lui-même vôtre tête. L'horreur de la vaste so- « litude des deserts vous épouvante-t-elle ? Vous « pouvez vous promener en esprit dans le Paradis : « autant de fois que vous vous éleverez par la pen- » sée, autant de fois vous cesserez d'être dans le » desert. Vous avez peut-être de la peine à vous « passer de bains, sans lesquels la peau se ride & « s'encrasse bien-tôt. Mais celui qui est une fois « lavé en Jesus-Christ, n'a plus besoin d'être lavé « de nouveau. Ecoutez enfin l'Apôtre qui répond « à tout par ce peu de paroles : *Les souffrances de la* « *Rom. 8.* *vie presente n'ont point de proportion avec cette* « *gloire, que Dieu doit un jour découvrir en nous.* »

C'est par cette même figure que S. Cyprien releve la gloire des bien-heureux Confesseurs de Jesus-Christ, qui étoient condamnez aux manieres, par ces paroles : *Non fovetur in metallis lecto & calcitrâ corpus : sed refrigerio & solatio Christi. Humi jacent fessa laboribus viscera, sed pœna non est cum Christo jacere. Squallent sine balneis membra situ & sorde deformia : sed spiritualiter intus abluitur, quod foris carnaliter sordidatur. Panis illic exiguus : at non in pane solo vivit homo, sed in sermone Dei. Vestis algentibus deest : sed qui Christum induit, & vestitus abundanter & cultus*

Ep. 76. ad Nemes. & alios Martyr. ad metalla, &c.

est. Semitonsi capitis capillus horrescit; sed cùm sit caput viri Christus, qualecunque caput illud deceat; necesse est, quod ad Domini nomen insigne est. Omnis ista deformitas detestabilis & fœda gentilibus; quali splendore pensabitur; &c. Dans les minieres le corps ne se repose pas sur un lit mollet & délicieux : mais Jesus-Christ y est son rafraîchissement & son repos. Les membres fatiguez du travail, n'ont point d'autre lit que la terre : mais ce n'est pas une peine, lorsqu'on y est couché avec Jesus-Christ. Ils sont tout sales & tout crasseux; mais au lieu de bains, qui nettoïeroient les souillures du dehors, l'ame est nettoïée au dedans par les eaux spirituelles de la grace. On n'y donne du pain qu'à tres-petite mesure: mais *l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit aussi de la parole de Dieu.* On n'y a point d'habits, pour se couvrir contre le froid : mais celui qui a été revêtu de Jesus-Christ a des habits suffisamment & pour le besoin, & pour l'ornement. On y a la tête en desordre & mal peignée; mais puisque Jesus-Christ est la tête de l'homme, tout sied bien à celui que la confession du Seigneur rend illustre & vénérable. Toute cette déformité fait maintenant horreur aux Païens : mais de quelle splendeur ne sera-t-elle point recompensée?

De la Distribution.

La Distribution que nous avons mise au nombre des figures de paroles, approche assez de la la division. Mais celle-ci que nous mettons avec les figures de sens, est autre chose. Elle consiste à partager certains sujets à plusieurs choses, ou à plusieurs personnes distinguées en cette maniere:

Qui vestrûm, Judices, nomen Senatus diligit, hunc oderit necesse est; petulantissimè enim semper iste oppugnavit Senatum. Qui equestrem locum splendidissimum cupit esse in civitate; is oportet istum maximas pœnas dedisse velit, ne suâ istâ turpitudine ordini honestissimo maculæ atque dedecori sit. Qui parentes habetis; ostendite in istius supplicio vobis homines impios non placere. Quibus liberi sunt, statuite exemplum quantâ pœnâ in civitate sint hominibus hujusmodi comparata. C'est une necessité, Messieurs, que ceux d'entre vous qui aiment l'honneur du Senat, conçoivent une ardente haine contre ce scelerat; puisqu'il en a toûjours attaqué la Majesté avec la derniere effronterie. Il faut que ceux qui sont bien aises de voir fleurir dans la Republique l'Ordre de ses Chevaliers, se portent à exiger un tres severe châtiment contre cet infâme; de peur que la honte & la confusion de ses crimes, ne rejaillisse en quelque sorte sur ce Corps si illustre & ne le deshonnore. Vous qui avez des parens & des alliez, faites voir dans la punition de ce traître insigne, que vous avez en horreur les méchans & les impies; & vous enfin qui avez des enfans, faites en un exemple qui leur apprenne & à toute la posterité, quelle est la grandeur des peines ordonnées pour toûjours & preparées dans Rome contre cette sorte d'hommes dévoüez à toutes méchancetez.

En voici encore un autre Exemple: *Senatûs officium est civitatem consilio juvare. Magistratûs officium est, operâ & diligentiâ consequi voluntatem Senatûs. Populi est, res optimas & homines idoneos suis sententiis eligere & probare. Accusatoris officium est inferre crimina; defensoris diluere & propulsare. Testis est dicere, quæ scierit aut au-*

dierit. Quæsitoris utrumque horum in officio conti-
» *nere.* C'est au Senat à soûtenir l'état par ses con-
» seils ; & il est du devoir des magistrats de faire en-
» sorte par leur soin & par leur vigilance, que les
» ordres du Senat soient executez. Il appartient
» au peuple de choisir les meilleures choses & les
» personnes les plus capables, & de les approuver
» par leurs suffrages; il est du fait d'un accusateur de
» proposer & de verifier les crimes; & de celui qui est
» chargé de la défense, de les refuter, & d'en laver
» pour ainsi dire l'accusé. Le témoin doit déposer sur
» les faits ce qu'il en sçait & ce qu'il en a oüi dire. Et
» il est de l'autorité du Juge enquêteur, de contenir
» chacun de ces divers états dans leur devoir.

Saint Cyprien dans son traité de ceux qui étoient tombez pendant la persecution, parlant de la corruption des mœurs de son tems, se sert de la distribution, en cette maniere : *Non in sacerdotibus religio devota ; non in ministris fides integra, non in operibus misericordia, non in moribus disciplina; corrupta barba in viris, in fœminis forma fucata, adulterati, post Dei manus, oculi ; capilli mendacio colorati. Ad decipienda corda simplicium callidæ fraudes ; circumveniendis fratribus subdo-*
» *læ voluntates.* Il n'y avoit plus de vrai zele pour
» la Religion dans les Prêtres, plus de foi pure &
» véritable dans les ministres, plus de charité par-
» mi les Chrêtiens, plus de reglement dans leurs
» mœurs. Les hommes se paignoient la barbe &
» les cheveux, & les femmes se fardoient, & l'on
» corrompoit ainsi l'ouvrage de Dieu par ces dégui-
» semens affectez. On usoit de fraudes & d'artifi-
» ces, & l'on ne tâchoit qu'à se surprendre l'un l'au-
» tre. On se marioit avec les Infidéles, & l'on pro-
» stituoit aux Païens les membres de Jesus-Christ.
On

On méprisoit insolemment les Prélats ; on s'entredechiroit par des médisances, & on encouroit l'un contre l'autre des haines mortelles. On n'assistoit point les fideles ; on ne pensoit qu'à toûjours amasser ; on enlevoit des heritages par fraude, & l'on mettoit son argent à usure, &c.

C'est ainsi que le Prophete Ezechiel décrit les divers crimes & les abominations, qui se commettoient de son tems, & qu'il represente la corruption & le déreglement des mœurs de toutes sortes de personnes dans leurs differens états, comme chacun le peut voir dans le chapitre 22. Et l'Apôtre dans le cinquiéme & le sixiéme chapitre de son Epître aux Ephesiens, se sert au contraire du même stile, pour exhorter toutes sortes de personnes de divers états, c'est-à-dire, ceux qui sont mariez, les hommes, les femmes, les enfans, les peres & les meres, les maîtres & les serviteurs, à se rendre mutuellement les devoirs qui sont dûs à chacun selon leur état. Plût à Dieu que les Prédicateurs en usassent aujourd'hui de même tres-souvent dans leurs sermons ; ensorte que chacun apprît de leur bouche quels sont ses devoirs envers les autres, & comment il s'en doit acquitter dans l'état où il a plû à Dieu de l'engager.

Et cette espece de distribution, dont on se sert souvent dans la description, n'est pas sans élegance non plus que l'autre. Aussi S. Cyprien les joint l'une avec l'autre, par ces paroles : *Flagrant ubique delicta, & passim multiformi genere peccandi per improbas mentes nocens virus operiatur. Hic testamentum subjicit, ille falsum capitali fraude conscribit. Hic arcentur hæreditatibus liberi ; illic bonis donantur alieni. Inimicus insimulat : calumniator impugnat : testis infamat, utro-* *Epist. 1. ad Donat.*

bique graſſatur in mendacium criminum proſtitutæ
» *vocis venalis audacia.* Vous croirez peut-être que
» le Palais eſt un lieu ſaint & exempt de deſordres:
» mais jettez les yeux deſſus, pour voir ce qui s'y
» paſſe; & vous trouverez qu'on y peche au milieu
» des loix mêmes, & que l'innocence eſt violée dans
» le lieu même où elle eſt défenduë. Les vices y
» regnent de toutes parts, & y répandent leur perni-
» cieux venin par de méchans eſprits déguiſez ſous
» toutes ſortes de formes. Celui-ci ſuppoſe un teſta-
» ment. Cet autre falſifie un acte public. Ici on
» arrache aux enfans la ſucceſſion de leur Pere. Là
» des étrangers ſont mis en la place des heritiers le-
» gitimes. Les uns y ſont trahis par des ennemis ſe-
» crets; les autres décriez par des calomniateurs: &
» d'autres accablez par de faux témoins, & par
» des bouches venales proſtituées au menſonge.

Du raiſonnement figuré, Ratiocinatio.

La figure appellée raiſonnement eſt de deux ſortes. L'une eſt celle dont-il a déja été parlé, qui ſert à l'amplification, & à laquelle Quintilien a donné le nom, comme il a été remarqué au ſeptiéme Chapitre du troiſiéme livre. L'autre que nous mettons ici au nombre des figures de ſens, eſt fort ſemblable à la *ſubjection*, ou *réponſe à ſoi-même*, qui vient d'être expliquée ci-devant; ſi ce n'eſt que la ſubjection a lieu entre les formes des argumens; en ce qu'elle fait comme un dénombrement de toutes les parties, par des interrogations, pour arriver à celle où l'on tend. Mais le *raiſonnement*, dont nous parlons preſentement, n'a nulle liaiſon neceſſaire avec le dénombrement des parties, quoique les interrogations & les ré-

ponses dans lesquelles il consiste, lui en donnent quelque apparence. Car par cette figure du raisonnement, nous nous demandons raison nous mêmes, pourquoi nous disons chaque chose; & souvent aussi l'explication de chaque proposition, qui est renfermée dans nos réponses : en voici un exemple :

« Autrefois si nos Peres condamnoient quelque femme comme coupable d'un crime, ils la croïoient atteinte & convaincuë par ce seul jugement de plusieurs autres. Pourquoi cela ? parce qu'ils étoient persuadez, que celle qu'ils avoient déclarée impudique par leur jugement, étoit aussi coupable d'empoisonnement & de sorcellerie. Par quelle raison donc ? parce que c'est une necessité qu'une femme qui s'est prostituée à une passion honteuse; & qui s'est soüillée par ses infamies avec ceux dont-elle est follement passionnée; craigne beaucoup de personnes. Quelles personnes ? Son mari, ses parens, & tous les autres, sur qui elle sçait que l'infamie de ses desordres & de ses impuretez rejaillit davantage. Hé bien; que s'ensuit-il delà ? Il suit de là qu'ayant tant de sujet de les craindre, elle les regarde necessairement comme ses ennemis, & cherche à s'en défaire autant qu'elle peut par le poison, ou par les sortileges, & par toutes sortes de malefices. Et que pensoient-ils d'une femme convaincuë d'empoisonnement ? Ils croïoient qu'il falloit aussi necessairement qu'elle fût impudique. Et quelle raison avoient-ils de le croire ? Ils sçavoient que rien n'avoit pû la porter plus facilement à une si noire méchanceté, que la folle passion d'un amour infame; & ils tenoient aussi d'ailleurs pour certain, qu'une femme ne peut être chaste dans son corps, lors-

» qu'elle eſt corrompuë dans ſon eſprit. Et à l'é-
» gard des hommes en jugeoient-ils de même ? nul-
» lement. Pourquoi cela ? Parce que chaque paſſion
» des hommes les porte à quelque vice, ou à quel-
» que méchante action particuliere où elle tend :
» au lieu qu'une ſeule paſſion des femmes les en-
» traîne à toutes ſortes d'excez les plus deteſtables.

Autre exemple de la même figure.

» C'eſt une Loi que nos ancêtres ont ſagement
» établie, de ne jamais ôter la vie à aucun Roi,
» qu'ils auroient pris en guerre. Pourquoi ? Parce
» qu'il ſembloit que ce fût une injuſtice, de faire
» ſervir l'avantage dont la fortune nous a favoriſez,
» au ſuplice de ceux que cette même fortune avoit
» un peu auparavant élevez dans une tres-puiſſante
» dignité. Mais s'il a oſé marcher à la tête d'une
» armée contre vous ? C'eſt dequoi je ne me ſou-
» viens plus. D'où vient un tel oubli ? Il vient de
» ce que c'eſt le propre d'un homme vraiment gé-
» néreux de regarder comme ſes ennemis ceux qui
» lui diſputent la victoire les armes à la main ; &
» ceux qu'il a vaincus, comme des hommes qu'il doit
» traiter humainement ; afin que comme il détruit
» la guerre par ſa valeur, il établiſſe auſſi la paix
» par ſa bonté. Mais ſi ce Roi étoit demeuré vain-
» queur en auroit-il uſé de même ? Non ſans dou-
» te ; il n'auroit pas été ſi ſage, ni ſi moderé.
» Pourquoi donc l'épargnez-vous ainſi ? Parce que
» c'eſt ma coûtume de mépriſer une telle folie,
» & non pas de l'imiter.

L'ornement de cette figure ſied merveilleuſe-
ment dans un diſcours, & ſert à rendre l'eſprit de
l'auditeur attentif, non-ſeulement par la bonne

grace qu'il y donne, mais par l'attente même des raiſons qu'il ſuſpend. On voit aſſez par ces exemples que nous en avons rapportez, comment chacun ſe peut agreablement interroger, & répondre à ſoi-même. Au reſte cette figure, comme il a déja été dit, eſt tres-commode & tres-utile pour la Prédication, en ce qu'elle eſt comme une eſpece de dialogue, qui fait que les eſprits des auditeurs, au lieu d'être fatiguez, comme il arrive quelquefois, à ſuivre le droit fil d'un diſcours impetueux, ſe trouvent agréablement ſoulagez par cette varieté Que dis-je? elle reveille même de plus en plus leur attention, lorſqu'entendant les doutes & les difficultez, que le Prédicateur ſe propoſe lui-même, ils ſont comme contraints d'entrer avec lui dans les mêmes doutes, & d'en attendre la réponſe avec quelque ſorte d'avidité; ſe laiſſant ainſi attirer & gagner par les agrémens de cette varieté de demandes & de réponſes. Cela eſt ſi vrai, qu'il s'eſt trouvé des Auditeurs........ qui ont reduit en forme de dialogues, les ſermons qu'ils ont écrits. Que ſi d'ailleurs la varieté des tons convenables, que l'on prend dans la prononciation, & des differentes inflexions de voix, occupe agréablement l'attention des auditeurs; on peut dire, qu'entre pluſieurs autres avantages de ce *raiſonnement figuré*, ce n'en eſt pas un des moins conſiderables, de ce que cette maniere de ſe faire à ſoi-même des demandes & des réponſes, produit une grande varieté dans la prononciation, auſſi-bien que dans les choſes mêmes; enſorte qu'elles paroiſſent moins être traitées dans un Sermon, que repreſentées en quelque façon ſur le theatre.

De la Diminution.

On appelle *diminution*, ou *attenuation*, lorſque parlant de quelqne excellent avantage de la nature, ou de la fortune, qui eſt en nous, ou en ceux dont nous avons pris la défenſe, ou de quelque talent conſiderable qu'eux ou nous avons acquis par nôtre travail & par nôtre induſtrie, nous évitons de donner aucune marque de vaine oſtentation, en le diminuant & l'attenuant par nôtre
» diſcours en cette maniere : Je vous le dis, Meſ-
» ſieurs, puiſqu'il le faut pour la défenſe de mon
» droit ; j'ai tâché par mon travail & par mon in-
» duſtrie de n'être pas des moins habiles dans l'art de
» la Guerre. *Nam hoc, ſed pro meo jure, judices, dico, me labore & induſtriâ curaſſe, ut diſciplinam militarem, non in poſtremis tenerem.* Si dans cette occaſion il avoit dit : *ut optimè tenerem* ; j'ai tâché d'être tres-habile ; quand même il auroit dit la verité, il auroit neanmoins paſſé pour un orgueilleux. Mais c'en eſt aſſez de ce qu'il a dit pour éviter l'envie & pour s'attirer de la loüange.

On voit encore tres-bien l'uſage de cette figure dans ces autres paroles : *Age, dic igitur, utrum avaritiæ cauſâ, aut egeſtatis acceſſit ad maleficium? Avaritiæ? at largiſſimus fuit in amicos, quod ſignum liberalitatis eſt, quæ avaritiæ eſt contraria. Egeſtatis? Huic quidem Pater, nolo nimium di-*
» *cere, non tenuiſſimum patrimonium reliquit.* Cà
» dites-nous donc ſi c'eſt l'avarice, ou l'indigence
» qui la porté à la méchanceté ? eſt-ce l'avarice ?
» mais il a toûjours été magnifique & généreux en-
» vers ſes amis ; ce qui eſt la marque d'une vertu
» toute contraire à ce vice. Eſt-ce l'indigence ou la

pauvreté ? Certes je ne veux rien dire ici de trop, « mais son Pere ne lui a pas laissé un patrimoine « fort médiocre. On voit dans ces dernieres paroles, « qu'on évite de dire un riche, ou un tres-grand « patrimoine.

Tel est encore cet endroit de S. Cyprien dans sa Lettre à Donat; *Cæterum quale vel quantum est, quod in pectus tuum veniat ex nobis ? Exilis ingenii angusta mediocritas ad modum fruges parit; nullisque fœcundi cespitis culminibus ingravescit. Aggrediar tamen facultate quâ valeo.* Mais que « pouvez vous tirer de moi qui soit capable de rem- « plir le desir de vôtre cœur, & de vous satisfaire ? « La mediocrité de mon esprit n'est pas suffisante « pour produire de grandes choses ; ainsi n'atten- « dez pas de recueillir une moisson bien riche, je « m'efforcerai neanmoins de vous contenter selon « mon pouvoir. «

De la Frequentation.

Cette figure est presque la même chose que la recapitulation dont-il a été parlé au commencement du quatriéme Livre, où nous avons traité de la conclusion ou peroraison, ensuite des autres parties du Sermon selon le genre déliberatif; puisqu'elle consiste aussi-bien que la recapitulation, à rassembler en peu de mots, comme en un seul lieu, les choses qui sont dispersées dans toutes les autres parties du discours, ou dans toute l'étenduë d'un sujet, afin d'insinuer avec plus de poids & avec plus de force & de vivacité ce que l'on veut persuader ; ce qui se peut faire en cette maniere : *A quo tandem abest iste vitio ? Quid est, judices, cur velitis eum liberare? Suæ pudicitiæ pro-*

ditor est, insidiator alienæ; cupidus, intemperans, petulans, superbus, impius in Parentes, ingratus in amicos, infestus in cognatos, in superiores contumax, in æquos & pares fastidiosus, in inferio-
» *res crudelis, deniquè in omnes intolerabilis.* Dans
» quels vices enfin cet homme n'est-il point plongé?
» & que voïez-vous en lui, Messieurs, qui vous por-
» te à le vouloir délivrer? C'est un infâme, qui
» s'est honteusement prostitué, un traître qui ne
» cherche qu'à en attirer d'autres dans la même in-
» famie, un homme brutalement abandonné à ses
» passions, intemperant, effronté, enflé d'orgueil,
» impie envers son pere & sa mere, ingrat envers
» ses amis, outrageux à ses parens, opiniâtre &
» rebelle à ses superieurs, plein d'insolence & de
» mépris pour ses égaux, inhumain envers ses infe-
» rieurs, & insuportable à tout le monde.

On peut se servir de cette figure à la fin d'un Sermon, sur tout dans le genre déliberatif, où il s'agit de persuader ou de dissuader; en recueillant en peu de mots toutes les preuves & tous les argumens qui sont repandus dans tout le discours, afin que fondant tous ensemble & comme en escadron dans les esprits des Auditeurs, ils les forcent en quelque sorte de ceder à leur impression. Et non-seulement à la fin d'un Sermon, mais aussi dans ses autres parties, aprés s'être assez étendu sur quelque preuve, ou avoir achevé quelque long raisonnement, on peut par cette figure rafraîchir la memoire des auditeurs, non-seulement pour les en faire mieux souvenir, mais encore pour les convaincre par la force de toutes les preuves & de tous les argumens ensemble. Et pour cela il faut recueillir, non-seulement les raisons & les preuves qui ont plus de poids & de solidité, mais aussi les

plus legeres ; parce que si elles ne frappent pas comme les foudres, elles frappent au moins comme la grêle.

Cette même figure sert encore, & fort proprement pour l'amplification, en ramassant ensemble toutes ces choses, qui augmentent & qui aggrandissent un sujet ; & en cela elle approche tout à fait du Synatrisme, dont il a été parlé cy-devant.

De la Breveté.

Cette figure est lorsqu'une chose est expliquée seulement par ses termes propres & necessaires, en cette maniere : *Lemnum præteriens cepit; indè Tarsi præsidium reliquit ; post urbem in Bithyniâ sustulit. Indè pulsus in Hellespontum : statim potitur Abydo.* Il prit en passant Lemnos ; *a* delà ayant laissé bonne garnison dans Tarse, *b* il s'empara d'une place dans la Bithynie ; *c* d'où ayant poussé jusques dans l'Hellespont, *d* il se rendit aussi-tôt maître d'Abydos. *e* Et en celle-ci encore : *Modò Consul, quondam Tribunus, deindè primus erat civitatis. Tum proficiscitur in Asiam; deindè exul, & hostis est dictus. Post Imperator, postremò Consul factus est.* Ce Consul d'aujourd'hui étoit autrefois Tribun, & de plus le premier homme de l'Etat. Alors étant allé en Asie, il passe pour un fugitif & pour un ennemi. Ensuite il est fait Général d'armée, & enfin Consul. Cette breveté renferme en peu de mots, l'expedition de beaucoup de choses. Ainsi on en doit souvent user, lorsque le tems ne permet pas de s'étendre, ou que les choses ne demandent pas un long détail.

a Isle de la mer Egée aujourd'hui Stalimene.

b Ville de Cilicie dans l'Asie mineure.

c Province de la même Asie.

d Détroit de Gallipoly ou des Dardanelles.

e Aujourd'hui bras de S. George, ville de l'Hellespont

Delà vient que S. Ambroiſe, ſur l'Evangile de S. Luc, uſant de cette breveté, a renfermé tant de choſes dans ces paroles : *Non ſolùm ab Angelis & Paſtoribus, ſed etiam à ſenioribus & juſtis generatio Domini accepit teſtimonium. Omnis ætas, & uterque ſexus, eventuumque miracula fidem aſtruunt. Virgo generat, ſterilis parit, mutus loquitur, Elizabeth prophetat, Magus adorat, utero clauſus Ioannes exultat, vidua confitetur, juſtus ſpectat.* Ce ne ſont pas ſeulement les Anges & les Paſteurs qui ont rendu témoignage à la naiſſance du Seigneur, ce ſont auſſi les anciens du peuple & les juſtes. La foi de ce myſtere eſt établie par des perſonnes de tout âge, & de l'un & l'autre ſexe, & par des évenemens tout miraculeux. Une Vierge devient mere, une femme ſterile enfante, un muet parle, Eliſabeth propHetiſe, les Mages rendent des adorations & des hommages, Jean encore enfermé dans le ſein de ſa mere y treſſaille de joye, une veuve lui rend des hommages publics, & un juſte le contemple & le reconnoît pour le Sauveur du monde. On peut aiſément voir en cet exemple, que l'on n'a renfermé tant de choſes en ſi peu de paroles, que parce que ç'en étoit aſſez pour expliquer & faire entendre tout ce qui regardoit le ſujet qu'on s'étoit propoſé. Et certes plus ce ſtile eſt court & abregé, plus il eſt fort & puiſſant pour étendre & pour aggrandir ce qu'on veut faire entendre.

CHAPITRE XIV.

Second Ordre des figures de sens, contenant celles qui ont plus de force & de vivacité.

De l'Interrogation.

ENtre les figures de sens dont l'Orateur se sert pour produire par ses discours les divers effets de l'éloquence dans ses auditeurs, celles de ce second ordre sont particulierement propres pour émouvoir les esprits, parce qu'elles ont plus de vehemence & plus de vivacité que les precedentes. Nous en commencerons donc l'explication par celle qui est le plus en usage, & qui sert à plus de differens effets, sçavoir l'*Interrogation.*

Cette figure est ou simple, ou figurée. La simple est une demande, que l'on fait simplement en cette maniere : *Bon maître, quel bien faut-il que je fasse, pour acquerir la vie éternelle ?* Et la figurée est lorsqu'on l'emploïe, non pas tant pour s'informer de quelque chose, que pour presser plus vivement ceux à qui on parle d'entrer dans ce qu'on leur dit. En voici quelques exemples de S. Cyprien : *Quid facit in pectore Christiano luporum feritas, & canum rabies, & venenum læthale serpentum, & cruenta sævitia Bestiarum.... Quam verò unitatem servat, quam dilectionem custodit aut cogitat, qui discordiæ furore vesanus Ecclesiam scindit; pacem turbat, charitatem dissipat, Sacramentum prophanat ?* Que fait dans le cœur « d'un Chrêtien la ferocité des loups, la rage des « chiens, le mortel venin des serpens, la cruauté des «

Matth. 19.

Cyprian. Serm. 3. de simpl. prælat.

» bêtes farouches ? Et un peu aprés dans le même
» traité : Mais quelle unité, dit-il, ou quel amour
» garde celui, qui transporté d'une fureur séditieu-
» se divise l'Eglise, renverse la foi, trouble la
» paix, détruit la charité, prophane les Sacre-
» mens ?

Ce même S. Pere dans son traité de l'envie usant de ce même stile, dit encore : *Quid in zeli tenebras ruis ? Quid te nubilo livoris involvis ? Quid invidiæ cæcitate omne pacis & charitatis lumen extinguis ? Quid ad Zabulum, cui renuntiaveras, iterum redis ? Quid Cain similis existis ?*
» Pourquoi vous precipitez-vous dans les ténébres
» épaisses & malignes de l'envie ? Pourquoi vous
» enveloppez-vous dans les noirs tourbillons de ce
» vice ? Pourquoi éteignez-vous le flambeau de la
» paix & de la charité ? Pourquoi retournez-vous
» au Diable, à qui vous aviez renoncé ? Pourquoi
» vous rendez-vous semblable à Caïn ?

Idem Serm. 1. de lapsis. Voici encore une interrogation de ce même Saint, qui n'est pas moins pressante : *Putasne tu Dominum citò posse placari, quem verbis perfidis abnuisti, cui patrimonium præponere maluisti, cujus templum sacrilegâ contagione violasti ? Putasne eum facilè misereri tui, quem tuum non esse di-*
» *xisti ?* Pensez-vous pouvoir bien-tôt fléchir le
» Seigneur, aprés l'avoir renié lâchement, aprés
» lui avoir preferé un peu de bien, aprés avoir
» violé son temple ? Pensez-vous qu'il vous par-
» donne aisément, & qu'il ait pitié de vous aussi-
» tôt que vous reviendrez à lui, aprés l'avoir de-
» savoüé pour vôtre Dieu ?

Et un peu auparavant il pousse encore l'interrogation avec plus de vehemence, en cette sorte:
» Peut-on croire que celui-là s'afflige de tout son

cœur, & qu'il implore la clemence de Dieu par « des jeûnes, par des soupirs & des larmes, qui « depuis qu'il a commmis le crime, n'a cessé de » prendre le bain tous les jours, de se traiter tous » les jours splendidement, de s'emplir de vin & » de viandes avec excez, sans faire la moindre part » de ses biens aux pauvres ? Comment celui-là pleu- » re-t-il sa mort, qui porte toûjours de la gaïeté » sur son visage, qui pince sa barbe & qui se far- » de, & qui tâche de plaire aux hommes, pen- » dant qu'il déplaît à Dieu ? Cette femme-là ge- » mit-elle, qui peut-bien songer à se vêtir super- » bement, & qui ne songe point qu'elle est dé- » poüillée de Jesus-Christ, dont-elle étoit revêtuë? » Qui se pare d'ornemens précieux & de riches » colliers, & qui ne pleure point la perte qu'elle a » fait des ornemens celestes & divins ? »

Mais tous ces exemples sont propres pour exciter de l'indignation, & en marquent dans celui qui parle. C'est pourquoi il en faut joindre ici quelqu'autre, qui serve davantage à l'admiration & au souhait. Tel est donc celui-ci du même S. Cyprien : *Quæ illa erit, fratres charissimi, operantium gloria, quam grandis & summa lætitia, cùm populum suum Dominus cæperit recensere, & meritis atque operibus nostris præmia promissa retribuere, pro terrenis cælestia, pro temporalibus sempiterna, pro modicis magna præstare ?* Quelle » sera la gloire de ceux qui exercent des œuvres de » charité ? Dans quel excez de joie ne seront-ils » pas plongez, lorsque le Seigneur faisant la revûe » de son peuple, & recompensant, selon ses pro- » messes, nos mérites & nos bonnes œuvres, nous » donnera des biens celestes pour des biens terrestres, » des richesses éternelles pour des passageres, & » beaucoup pour tres-peu. »

Idem Serm. 8. de Eleem.

Idem Serm. 7. de mortal.

Tel est encore celui-ci ; mais l'interrogation y paroît plus vive & plus pressante: *Quis non peregrè constitutus properet in patriam regredi? Quis non ad suos navigare festinans ventum prosperum cupidius optaret, ut velociter charos liceret amplecti?. Patriam nostram paradisum computamus ; Parentes nostros Patriarchas habere jam cœpimus ; quid non properamus & currimus, ut patriam nostram videre, ut Parentes salutare possimus? &c.* Qui » est l'étranger, qui n'ait point d'empressement de » retourner en sa patrie ? Qui est le passager, qui » ne desire avec ardeur un bon vent, pour revoir » au plûtôt ses parens & ses amis ? Nous croyons » tous que le Paradis est nôtre Patrie, nous y avons » les saints Patriarches qui sont nos parens. Pour» quoi donc ne nous hâtons-nous point d'aller voir » nôtre Patrie, & embrasser nos parens ? Grand » nombre de nos amis, de nos freres, de nos en» fans nous y attendent assurez de leur salut, & » encore en peine pour le nôtre; Quelle joie pour » eux & pour nous de nous voir & de nous em» brasser ? Quel plaisir de joüir d'une vie éternelle, » sans être traversé d'aucune crainte de la mort ; » & d'être toûjours & souverainement bien-heu» reux ?

Au reste l'ornement, ou la vertu principale d'un discours consistant en ce qu'il ne soit ni mou, ni languissant, mais plein d'action & de vivacité; c'est par les figures & principalement par ces manieres d'interrogation qu'on y en peut apporter davantage; car elles ne laissent tomber ni celui qui parle, ni celui qui écoute, dans le moindre assoupissement. Car ce qui est proferé par interrogation, est bien plus vif que ce qui l'est tout simplement. Et cette figure est d'autant plus belle &

plus vehemente, qu'elle est continuée plus long-tems. Telle est cette excellente induction de l'Apôtre, qui s'étend à une si grande diversité d'exemples & de comparaisons : *Qui est*, dit-il, *celui qui aille à la guerre à ses dépens ? Qui est celui qui plante une vigne, & qui n'en mange point de fruit ? Ou qui est le Pasteur, qui ne mange point de lait du troupeau ? Ce que je dis, n'est-il appuïé que de la coûtume des hommes, & n'est-ce pas la Loi même qui le dit ?* Et tout le reste qui suit ces paroles, aussi-bien que ce qui les precede, est animé & soûtenu de même par cette figure.

De l'Omission.

L'Omission feinte (*Prætermissio*) est lorsque feignant de passer sous silence certaines choses, & de n'en vouloir point parler ; on ne laisse pas de les dire de telle sorte ; que c'est alors qu'on les fait mieux entendre, comme en cet endroit de S. Cyprien : *Taceo de fraudibus Ecclesiæ factis ; conjurationes & adulteria ; & varia delictorum genera prætereo. Unum illud in quo non mea, neque hominum, sed Dei causa est, de eorum facinore non puto esse reticendum ; quod à primo statim persecutionis die cum recentia delinquentium facinora ferverent, & sacrificiis nefandis non tantùm Diaboli altaria, sed adhuc manus ipsæ lapsorum atque ora fumarent, communicare cum lapsis ; & pœnitentiæ agendæ intercedere non destiterunt.* Je passe sous silence, dit-il parlant de Fortunat, de Felicissime & de quelques autres Evêques Heretiques, les vols qu'ils ont faits à l'Eglise, leurs conjurations, leurs adulteres, & beaucoup d'autres sor-

Ep. 54. ad Cornel. Pap. de Fortun. & Felicis.

» tes de crimes ; je ne parlerai que d'un ſeul, parce
» qu'il ne s'y agit pas de mon intereſt, ni de celui des
» hommes, mais de l'intereſt de Dieu même. Dés
» le premier jour de la perſecution, les plaïes de
» ceux qui étoient tombez étant encore toutes re-
» centes, & leurs mains & leurs bouches fumant
» encore des ſacrifices abominables, auſſi-bien que
» les autels du Diable, ils ont ceſſé de communi-
» quer avec eux, & d'empêcher qu'ils ne fiſſent pe-
» nitence.

De la Préciſion.

La Préciſion, eſt lorſqu'ayant commencé à dire quelque choſe, on laiſſe tout d'un coup aux auditeurs à juger du reſte, en cette maniere : *Mihi tecum præcertatio non eſt ; ideò quod Populus Rom. me .... nolo dicere, ne fortè videar arrogans: te*
» *autem ſæpè ignominiâ dignum putavit.* Je n'ai rien
» à demêler avec vous ; puiſque le peuple Romain
» me .... je n'acheve pas, de peur de paſſer pour
» preſomptueux : & qu'au contraire il vous a ſou-
» vent jugé digne de tout opprobre. Et de même
encore : *Tu iſta non audes dicere, qui nuper alienæ domui.... non auſim dicere, ne cùm te digna di-*
» *xero, me indignum quidpiam dixiſſe videar.* C'eſt
» ce que vous n'oſez pas dire, vous qui derniere-
» ment au logis de... je ne veux pas m'expliquer
» davantage, de crainte qu'ayant dit les actions,
» dont vous êtes capable ; je ne paſſe pour avoir
» dit quelque choſe indigne de moi. Cette ſuſpicion
tacite, eſt plus atroce, que ne ſeroit l'expoſition
la plus éloquente de tout le fait.

C'eſt auſſi par cette figure, que le Prophete Roi
exprime la vehemente ardeur du deſir dont ſon
cœur

cœur étoit pressé, lorsqu'il dit : *Anima mea turbata est valdè, sed tu Domine, usquequò?* Mon " ame est extrêmement troublée, mais Seigneur " jusques à quand ? Et encore dans un autre endroit: *Et calix meus inebrians*; & mon Calice qui enyvre: car cette parole qui suit aprés : *quàm præclarus est!* Est tout à fait excellent, ne se trouvant point dans la version de l'Hebreu faite par S. Jerôme, c'est une marque qu'elle a été ajoûtée en cet endroit par l'interprête pour en expliquer le sens. Et ce S. Docteur dans une de ses lettres, reprenant tacitement les vices de quelques personnes, sans exposer ouvertement ce qu'il vouloit faire entendre, a terminé sa pensée par cette courte précision : *Prudens mecum lector intelligit quid taceam, & quid magis tacendo loquar.* Le Lecteur qui a de " la prudence, entend assez ce que je passe sous si- " lence, & ce que je dis plus fortement en ne le di- " sant pas.

Ps. 6.

Lorsqu'un Prédicateur s'éleve contre des vices, & qu'il en a porté l'indignité à son plus haut point, il peut par cette même figure couper tout d'un coup, & demeurer un peu sans rien dire, au plus fort & dans la chaleur de son discours, afin d'en relever encore davantage l'indignité, en marquant par son silence, l'horreur qu'il a d'en parler davantage. Ce qui se faisant du fond du cœur & dans la verité, ne manque point d'émouvoir tres-vivement les auditeurs.

De l'Emphase.

L'Emphase, qui approche de la précision, sert à donner une idée des choses plus noble & plus relevée, que celle que les paroles en representent

par elles mêmes à l'esprit. On distingue deux sortes d'emphases ; l'une qui signifie plus qu'elle ne dit, & l'autre qui fait entendre même ce qu'elle ne dit pas. Ciceron nous donne un exemple de la

Cic. pro Ligario ad Cæsarem. premiere, dans ces paroles : *Quod si in tantâ fortunâ, bonitas tanta non esset, quam tu per te, per*
» *te, inquam, obtines : intelligo quid loquar.* Que si
» dans une si haute fortune, vous n'aviez pas autant
» de douceur & de clemence, que vous en avez par
» vous-même; par vous même, dis-je, je m'entends
» fort bien. Il a passé sous silence, en cet endroit, ce que nous y comprenons neanmoins, qu'il y avoit assez de personnes qui poussoient ce vainqueur à user de vengeance.

Il y a de l'emphase dans les mots & dans les expressions mêmes les plus communes, comme celle-ci : *visum eum esse oportet.* Il faut qu'on l'ait vû. Et cette autre : *homo est ille.* Il est homme celui-là. De même dans l'Ecriture quand Job dit,

Job. 14. 1. *homo natus de muliere* : l'homme né de la femme, il y a dans cette derniere parole, *de la femme*, une emphase que saint Gregoire explique en disant : *Quid in se habet fortitudinis, qui natus est ex infirmitate* ? quelle force & quel courage peut avoir

1. Tim. 4. 15. » celui qui est né de la foiblesse ? Et quand l'Apô-
» tre dit à Timothée : *Hæc meditare, in his esto :*
» meditez ces choses, soyez-en toûjours occupé ;
» par ce seul mot, *esto*, il comprend beaucoup de
» choses, comme l'étude, les soins, l'affection, l'attachement, l'occupation, la diligence & d'autres semblables. Car l'Apôtre veut que laissant toutes les autres choses, il employe toutes les forces de son ame, & tout son tems à cela seul qu'il lui recommande.

C'est encore une emphase, lorsque nous disons:

hiſce oculis vidi, ne nega. Je l'ai vû de mes yeux, ne le niez pas. Et quand Abſalom donnant à ſes Officiers l'ordre de tuer Amnon ſon frere, il leur dit: *Nolite timere, ego enim ſum, qui præcipio vobis:* 2. Reg. 13.
" Ne craignez point, car c'eſt moi qui vous le com-
" mande ; ce mot, c'eſt moi, a de l'emphaſe; comme auſſi quand le Sauveur dit: *Ego autem dico vobis: diligite inimicos veſtros, &c.* Et moi je vous dis ; aimez vos ennemis, &c. Et de même quand l'Apôtre dit: *Det ei Dominus miſericordiam invenire in die illâ:* Que le Seigneur lui faſſe la grace de trouver miſericorde devant lui en ce jour là. Il y a une emphaſe dans ce pronom, *illâ*, qui ſe rapporte au jour du Jugement. Cette figure ſe rencontre ſouvent dans l'Ecriture, & il ne faut pas être peu inſtruit dans la Theologie, pour la bien ſçavoir developer.

Du Doute.

Le Doute eſt lorſque l'Orateur ſemble être comme irreſolu & en ſuſpens, & chercher laquelle de deux choſes ou de pluſieurs il doit plûtôt dire ou faire, en cette maniere: *Obfuit eo tempore plurimum reipublicæ, Conſulum ſive ſtultitiam, ſive malitiam dicere oportet, ſive utrumque:* Ce qui "
a beaucoup incommodé la Republique en ce tems, "
eſt lequel dirai-je, ou la folie des Conſuls, ou leur "
malice, ou l'un & l'autre tout enſemble. Et com- "
me Ciceron encore en cet endroit. *Tu iſtud auſus es dicere, omnium homo mortalium: quonam te digno ac moribus tuis nomine appellem?* Vous "
avez oſé dire une telle choſe, homme de tous "
les mortels le plus: je cherche quel nom je vous "
donnerai, qui ſoit digne de vous & de vos mœurs. "

« Et S. Jerôme parlant des Docteurs de l'Eglise ;
» Ils ont, dit-il, tellement rempli leurs livres des
» ornemens de l'éloquence, qu'on ne sçait ce qu'on
» y doit plûtôt admirer, ou la sagesse du siecle,
» ou la science des Saintes Ecritures. *Ità eloquentiæ virtutibus suos refarcierunt libros, ut nescias quid in eis priùs mirari debeas, an eruditionem seculi, an scientiam Scripturarum.*

Vide sup. cap. 7.

S. Gregoire parlant de la conversion de sainte
» Magdelaine, se sert de cette figure : Qu'admi-
» rons-nous, mes Freres, dit-il, & qu'est-ce qui
» nous étonne le plus dans cette conversion ? ou
» Marie qui vient trouver le Seigneur, ou le Sei-
» gneur qui la reçoit ? Dirai-je qui la reçoit, ou
» qui la tire ? Disons mieux, qui la tire à lui & qui
» la reçoit. Par cette figure nous cherchons ce que nous devons dire, & par où nous devons commencer, comme en étant en peine ; ainsi que l'a fait élegamment S. Cyprien par ces paroles : *Quid hoc loco faciam, dilectissimi fratres, fluctuans vario mentis æstu? Quid aut quomodò dicam ? Lacry-*

Serm. 2. de lapsis.

» *mis magis quàm verbis opus est.* Que dois-je faire
» ici, mes tres-chers Freres ? j'en suis extrêmement
» en peine. Que dirai-je, ou de quelle maniere par-
» lerai-je ? Certes il est plus besoin de larmes, que
» de paroles, pour exprimer nôtre douleur, &c.

De la Concession.

La Concession, est lorsque voulant prouver & persuader quelque chose à ceux qui ont des desirs & des dispositions contraires, on leur accorde quelque partie de leurs prétentions, ensorte néanmoins que cela ne nuise pas aux nôtres, ou du moins que cela ne leur serve de rien pour se dé-

fendre de se rendre à ce que nous leur disons. Ainsi ayant à faire à des personnes passionnées pour l'honneur, pour les richesses & pour les divertissemens & les plaisirs du siecle; nous leur accordons volontiers qu'ils aiment l'honneur, mais l'honneur véritable & solide, & non pas l'honneur vain & trompeur; qu'ils recherchent les richesses, non toutefois fragiles & perissables, mais qui dureront éternellement; qu'ils ayent de l'ardeur pour les plaisirs, non sales & impurs de la chair, qui reduisent l'homme à la condition des bêtes; mais pour les plaisirs chastes & spirituels, qui le rendent semblable aux Anges.

C'est ainsi que S. Eucher exhortoit son peuple à l'amour de la véritable vie, par ces paroles: *Cupiditas vitæ nos delectatione rei præsentis innexuit. Ergò amantes vitam hortamur ad vitam; vera ratio est persuadendi, cùm id poscitur, ut impetremus à vobis quod concupiscitis. Pro vitâ quam diligitis legatione apud vos fungimur, & hanc, quam omnes exiguam amatis, insinuamus ut ametis æternam. Quam quo pacto amemus, nescio, si non hanc quam amamus, esse quam speciosissimam cupimus. Itaquè istud quod cùm arctum sit, placet, placeat magis si potest esse perpetuum; & quod apud nos pretium habet, cùm finem habeat, sit nobis suprà pretium, si potest esse sine fine.* « Le plaisir qui nous attache aux choses presentes, « vient de l'amour que nous avons pour la vie. Nous « exhortons donc à la vie ceux qui aiment la vie. « C'est un vrai moïen de vous persuader, lorsqu'on « ne demande de vous que ce que vous « desirez. Or nous faisons envers vous la charge « d'Ambassadeurs de Jesus-Christ, pour vous procurer « la vie, que vous aimez: au lieu que vous «

» l'aimez courte & passagere, nous vous pressons &
» nous vous sollicitons tous de l'aimer éternelle.
» Mais comment l'aimer éternelle, si nous ne desi-
» rons pas que celle que nous aimons, soit la plus
» belle & la plus glorieuse? Que ce qui nous plaît
» étant tres-court & tres-borné, nous plaise donc
» davantage pouvant être éternel; & que ce qui nous
» est précieux ayant une fin, nous le soit infiniment
davantage pouvant être sans fin.

Serm. 1. de habit. virgin. S. Cyprien se sert aussi souvent de cette figure, comme en cet endroit : *Locupletem te esse dicis & divitem, & utendum putas iis, quæ possidere te Deus voluit: utere, sed ad res salutares: utere, sed ad bonas artes: utere ad illa quæ Deus præcipit, quæ Dominus ostendit. Divitem te esse sentiant pauperes, locupletem sentiant indigentes. Patrimonia tua Deo fœnera, Christum ciba. Possessiones tibi, sed cœlestes magis compara, ubi fructus tuos juges ac perennes, & ab omni contactu injuriæ secu-*
» *laris immunes, nec rubigo atterat, nec grando cadat*
» *nec sol urat, nec pluvia corrumpat.* Vous dites que
» vous êtes riches, & que vous prétendez vous devoir
» servir des biens que Dieu vous a donnez. Servez-
» vous en donc à la bonne-heure, mais servez-vous
» en pour vôtre salut. Servez-vous de vos richesses
» pour en faire de bonnes œuvres, & pour accom-
» plir les commandemens de Dieu & de nôtre-Sei-
» gneur. Que les pauvres & les indigens sentent que
» vous êtes riche. Donnez à usure à Dieu vôtre pa-
» trimoine, & nourrissez-en Jesus-Christ. Acque-
» rez des heritages, mais des heritages celestes, dont
» les fruits soient à couvert des injures des hommes,
» & des saisons; & qui ne soyent sujets, ni à la rouil-
» le, ni à la grêle, ni aux ardeurs de l'Eté, ni aux
pluyes de l'Hyver.

Serm. 7. de mortalit.

Ce même Pere dans un autre endroit, dit encore dans ce même stile, parlant de la disposition où doit être un Chrêtien pour la mort : *Mori planè timeat, sed qui ex aquâ & spiritu non renatus, gehennæ ignibus mancipatur. Mori timeat, qui non Christi morte & passione censetur : mori timeat, qui ad secundam mortem de hâc morte transibit. Mori timeat, quem de seculo recedentem perennibus pœnis æterna flamma torquebit. Mori timeat, cui hoc mora longiore confertur, ut cruciatus ejus & gemitus interim differatur.* Que « celui-là apprehende de mourir, qui n'ayant point « été regeneré par l'eau & par l'Esprit, est destiné « aux flammes éternelles. Que celui-là apprehende « de mourir, qui n'est point marqué du signe de la « Croix & de la passion de Jesus-Christ. Que celui- « là apprehende de mourir, qui passera de cette pre- « miere mort dans une seconde : qui ne sortira de « la vie du siecle, que pour entrer dans les tourmens « éternels de l'enfer ; & à qui il est avantageux « que la vie soit longue, afin que ses supplices soient « differez. «

De l'Exhortation.

L'Exhortation, comme le mot même le porte, est lorsque joignant de suite plusieurs remontrances & plusieurs preceptes dans un même flux de discours, nous pressons par son impetuosité ceux à qui nous parlons de faire quelque chose, ou les en détournons. Et cette sorte d'exhortation est une maniere de conclusion, semblable à celle dont on se sert ordinairement, aprés avoir prouvé ou amplifié un sujet ; ou bien encore à la fin du discours, comme il a été dit de l'épilogue des Sermons du

genre persuasif. Telle est l'exhortation du Seigneur même au peuple d'Israël, lorsqu'aprés avoir exageré leurs crimes, il leur represente les remedes de leurs maux passez & avenir, dans Isaïe,
Isay. 1. en ces termes : *Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, examinez tout avant que de juger, aßistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, & aprés cela, venez & soutenez vôtre cause contre moi, dit le Seigneur.*

S. Cyprien conclud de même son discours contre Demetrien par cette exhortation: *Respicite itaque, dùm tempus est, ad veram & æternam salutem; & quia jam mundi finis in proximo est, ad Dominum Deum mentes vestras Dei timore convertite. Deum vel serò quærite : quia jampridem per Prophetam præmonens hortatur, & dicit ; Quærite Dominum & vivet anima vestra. Credite illi, qui omnino non fallit ; credite illi, qui hæc omnia futura prædixit. Credite illi, qui credentibus vitæ æternæ præmium dabit. Credite illi, qui incredulis æterna supplicia gehennæ ardoribus irrogabit.* Pensez donc à vous sauver tandis qu'il est encore tems ; & puisque la fin du monde approche, craignez Dieu, & convertissez-vous à lui de tout vôtre cœur. Cherchez-le enfin quoique tard, puisqu'il y a long-tems qu'il vous y exhorte par son Prophete : *Cherchez Dieu*, dit-il, *&*
Amos 5. 6. *vôtre ame vivra.* Croyez en celui qui ne trompe jamais. Croyez en celui qui a prédit, que toutes ces choses arriveront. Croyez en celui qui donnera la vie éternelle pour recompense à ceux qui croiront. Croïez en celui qui précipitera les incredules dans les supplices éternels du feu de l'enfer.

Ce même Pere dans ſon traité de l'envie, aprés avoir amplement expliqué les excez & les déreglemens de cette maladie, conclud ſon diſcours en cette maniere : C'eſt par ces ſortes de méditations, mes tres-chers Freres, que nous devons fortifier nôtre cœur ; c'eſt par ces ſaints exercices, que nous devons travailler à le rendre invulnerable aux traits de l'ennemi. Liſons ſoigneuſement la Sainte-Ecriture, penſons ſouvent à Jeſus-Chriſt, prions ſans ceſſe, & perſéverons conſtamment dans une continuelle pratique des œuvres ſaintes & ſpirituelles ; afin que lorſque l'ennemi s'approchera pour nous attaquer, il trouve toutes les entrées de nôtre cœur fermées & en état de défenſe. Et un peu aprés : Vomiſſez, dit-il encore, le fiel & le poiſon de la diſcorde, purifiez vôtre eſprit du venin dont le ſerpent immortel l'a infecté ; & que Jeſus-Chriſt par ſa douceur, ôte toute l'amertume de vôtre ame .... Aimez ceux que vous haïſſiez auparavant, & que vous avez noircis & décriez par d'injuſtes calomnies. Imitez les gens de bien ſi vous le pouvez ; ſinon réjoüiſſez-vous au moins de ce qu'ils ſont meilleurs que vous. Uniſſez-vous à eux d'affection, afin d'avoir part à leur mérite, & que le lien de la charité fraternelle vous faſſe leurs coheritiers. Vos dettes vous ſeront remiſes, quand vous remettrez ce qu'on vous doit ; & Dieu recevra vos ſacrifices, lorſque vous approcherez de lui avec un eſprit de paix.

De la Suſpenſion.

La Suſpenſion, (Suſtentatio) eſt une figure, par laquelle l'Orateur, aprés avoir retenu l'eſprit

de l'Auditeur long-tems ſuſpendu dans l'attente de ce qu'il veut dire, expoſe enfin quelque choſe d'extraordinaire, à quoi on ne s'attend point, comme en cet endroit de Ciceron contre Verres:

Orat. 10. in Verrem.

Quid deindè? quid cenſetis? furtum fortaſſe, aut prædam expectatis aliquam? expectate facinus quàm vultis improbum: Vincam tamen expectationem veſtram. » Qu'arriva-t-il enſuite, & que » penſez-vous qu'il fit? quelque vol ou quelque bri- » gandage? attendez-vous d'entendre la plus déteſta- » ble action que vous puiſſiez imaginer, & ce que » vous entendrez, ſurpaſſera encore toute vôtre at- » tente. Et aprés avoir long-tems tenu les eſprits des Juges en ſuſpens, il expoſe enfin une choſe beaucoup plus méchante & plus déteſtable, qu'on ne l'attendoit en effet.

Quelquefois auſſi cette figure a un effet tout contraire; ce qui arrive lorſque l'Orateur aprés avoir mis chacun dans l'attente de quelque choſe de tres-grand & de tres-important, deſcend dans le détail de quelque fait tres-leger & de nulle conſequence. Nous pouvons par ce moyen amplifier la legereté des Phariſiens, qui faiſoient un crime aux Apôtres du Sauveur, de ce qu'ils mangeoient ſans laver auparavant leurs mains. Car on expoſe premierement la dignité des Docteurs de la Loi & des Phariſiens, & le rang qu'ils tenoient parmi le peuple, & principalement ceux de Jeruſalem, qui vinrent tous en corps trouver le Sauveur, & qui par un vaſte diſcours lui expoſerent le crime, dont-ils accuſoient ſes Diſciples:

Matth. 15. 1.

Pourquoi, lui dirent-ils, *vos Diſciples violent-ils la tradition des anciens?* Il s'agit ſans doute d'un crime tres-grand & tres-inſuportable; car il eſt

Prov. 22.

écrit: *Ne paſſez point les anciennes bornes qui ont*

été posées par vos Peres. Mais voyons quel est ce crime, & quel est ce violement de la tradition des anciens. C'est, disent-ils, que *vos Disciples ne lavent point leurs mains, lorsqu'ils prennent leur repas.* Que peut-on entendre de plus ridicule, que cette accusation ? Etoit-ce donc là le crime, dont tant de Docteurs assemblez vouloient former leur plainte ? On se sert donc de cette figure en deux rencontres : lorsqu'on veut faire paroître une chose tres-legere, & lorsqu'on en veut relever & amplifier une autre qui est en effet tres-grande, & inesperée ; afin que ce qui est déja grand en soi, étant revêtu de l'ornement de cette figure, paroisse encore plus grand.

De l'Ironie.

L'Ironie est, comme dit Ciceron, une figure de sens tres-agréable & tres-propre à s'insinuer dans les esprits, sur tout lorsqu'elle n'est pas touchée d'une maniere soûtenuë & vehemente, mais avec douceur & avec familiarité. Lorsqu'elle ne consiste qu'en peu de mots, ou dans un seul, ce n'est qu'un transport du sens des mots propres dans un autre, tel qu'on le voit en cet endroit de Virgile :

Egregiam verò laudem, & spolia ampla refertis,
Tuque, Puerque tuus, &c.

» O l'insigne loüange, ô les belles dépoüilles
» Pour vous, pour vôtre Fils, si par fraude deux
» Dieux,
» Triomphent d'une femme, &c.

Mais lorſqu'elle eſt continuée & ſoûtenuë dans une longue ſuite de paroles, on la met au nombre des figures de ſens. Telle eſt celle-ci de S. Cyprien contre Florence Pappien, qui lui refuſoit la qualité d'Evêque dans l'Egliſe : *Niſi apud te purgati fuerimus, & ſententiâ abſoluti, etiam ſex annis nec fraternitas habuerit Epiſcopum, nec plebs præpoſitum, nec grex paſtorem, nec Eccleſia gubernatorem, nec Chriſtus antiſtitem, nec Deus ſacerdotem : ſubveniat Pappianus, & ſententiam dicat : judicium Dei & Chriſti in apertum referat, ne tantus fidelium numerus, qui ſub nobis accerſitus eſt, ſine ſpe ſalutis & pacis exiſſe videatur. Et nunc annue aliquando & dignare pronuntiare de nobis, & Epiſcopatum noſtrum cognitionis tuæ autoritate firmare, ut Deus & Chriſtus ejus agere tibi gratias poſſint, quod per te Antiſtes & Rector altari eorum pariter & plebi reſtitutus ſit.*

Epiſt. 68. ad Flor. Pappian

« Si nous ne nous juſtifions pas devant vous, &
« ſi nous ne ſommes pas abſous par vôtre jugement;
» il faut compter déja ſix ans que nos freres n'ont
» point d'Evêque, ni le peuple de Prélat, ni le
» troupeau de Paſteur, ni l'Egliſe de conducteur,
» ni Jeſus-Chriſt de Pontife, ni Dieu de Grand
» Prêtre. Il faut que Pappien vienne au ſecours,
» qu'il prononce ſa Sentence, & qu'il ratifie le Ju-
» gement de Dieu même & de Jeſus-Chriſt. Sans
» cela ce grand nombre de fideles qui ſont ſortis de
» ce monde ſous nôtre Pontificat, ſont morts ſans
» eſperance de paix & de ſalut; tous ceux que nous
» avons baptiſez n'ont point receu la grace du Ba-
» ptême, ni le S. Eſprit; & la Communion que
» nous avons accordée à tant de penitens, eſt nulle
» & invalide. Ayez donc enfin la bonté de pro-
» noncer maintenant en nôtre faveur, & de vou-

loir bien confirmer nôtre election par vôtre auto- «
rité; afin que Dieu & son Christ vous puissent ren- «
dre graces, de ce que par vôtre moyen, un Evê- «
que est rendu à son Autel & à son peuple. «

Et un peu aprés sur ce que Pappien avoit dit qu'il étoit tombé dans un scrupule contre S. Cyprien, qu'il lui falloit ôter de l'esprit, ce S. Docteur pousse & continuë encore agréablement la même ironie par ces paroles : *Quare in hunc scrupulum non inciderunt Martyres Spiritu sancto pleni, qui ad Cyprianum Episcopum litteras de carcere direxerunt, nisi si omnes communicantes mecum, secundùm quod scripsisti, polluto ore nostro polluti sunt? Et si spem vitæ æternæ communicationis nostræ contagione perdiderunt, Pappianus solus integer, inviolatus, sanctus, pudicus, qui nobis miscere se noluit, solus in regno cælorum habitabit.* Pourquoi des Martyrs remplis du S. Es- «
prit, & proches de paroître devant Dieu & devant «
son Christ, ne sont-ils point tombez dans ce «
scrupule, & ont ils écrit de la prison des lettres «
qu'ils addressoient à l'Evêque Cyprien, comme «
le reconnoissant pour l'Evêque établi de Dieu? «
Pourquoi ce scrupule n'est-il point venu dans «
l'esprit de tant d'Evêques mes collegues, qui aprés «
avoir assisté à mon ordination, ont été proscrits, «
ou mis en prison, & chargez de chaînes, ou qui «
sont morts en exil, ou ont remporté la Couronne «
du martyre? Pourquoi tant d'illustres Confes- «
seurs & tant de Vierges, tant de saintes Veuves, «
& enfin toutes les Eglises, qui sont unies avec «
nous dans tout le monde par les liens d'une mê- «
me Communion, ne sont elles point tombées «
dans ce scrupule? si ce n'est comme vous l'avez «
écrit, que toutes ces personnes qui communiquent «

» avec moi, ſoient ſoüillés, par ce commerce,
» & déchus par là de l'eſperance de la vie éternelle,
» & qu'il n'y ait que le ſeul Pappien qui ne s'eſt point
» voulu mêler avec nous, qui ſoit pur, ſaint &
» inviolable, & qui entre dans le Paradis ?

L'ironie eſt auſſi en uſage dans la Sainte-Ecriture, comme en cet endroit de Jeremie : *Armez-vous de force, enfans de Benjamin, au milieu de Jeruſalem, faites retentir la trompette à Thecua, levez l'étendart ſur Bethacara, parce qu'il paroît un mal du côté de l'Aquilon, qui vous menace d'un grand ravage.* Le même S. Prophete s'en ſert encore dans un autre endroit, où aprés avoir annoncé aux Egyptiens la marche des Chaldéens contr'eux, & leur arrivée, il leur dit par une maniere d'exhortation mêlée d'une ironie & d'une inſulte ſecrette: *Preparez les armes & les boucliers, & marchez au combat : Que les chariots de guerre ſoient tout prêts ; que les Cavaliers montent à cheval ; mettez vos caſques, faites briller vos lances, revêtez-vous de vos cuiraſſes. Mais quoi ? je les vois tous effraïez. Ils tournent le dos, &c.* Salomon s'en ſert de même, quand il dit : *Réjoüiſſez-vous donc, jeune homme, dans vôtre jeuneſſe ; que vôtre cœur ſoit dans l'allegreſſe pendant vôtre premier âge ; marchez ſelon les voies de vôtre cœur, & ſelon les regards de vos yeux, & ſçachez, &c.* Tel eſt encore cet endroit de l'Apocalypſe : *Que celui qui commet l'injuſtice, la commette encore : Que celui qui eſt ſoüillé, ſe ſoüille encore.*

Chap. 6. 1. — *Idem 46.* — *Eccle. 11.* — *Apocal. 22.*

De l'Exemple.

L'Exemple, & *la ſimilitude*, ou la *comparai-*

son sont véritablement des lieux,d'où se tirent des argumens : mais parce qu'ils donnent beaucoup de grace & d'ornement au discours, on les met aussi au rang des figures ; surtout lorsqu'on ne les employe,que pour relever davantage& pour embellir quelque chose, ou pour la rendre plus claire & plus intelligible. Comme ces deux figures ont beaucoup de liaison & de rapport entr'elles, & qu'elles se traitent presque d'une même maniere, nous expliquerons ici l'une & l'autre en même tems.

L'Exemple est la proposition de quelque action, ou de quelque parole, avec le nom de celui à qui on l'attribuë, ou de l'auteur qui l'a rapporté. On se sert de l'exemple, comme de la ressemblance ou de la comparaison, & pour les mêmes raisons. Il releve & il embellit le discours, lorsqu'il n'y est emploïé que pour sa dignité. Il lui donne plus d'évidence,lorsqu'il éclaircit ce qu'il y avoit d'obscur; & il le rend plus plausible, lorsqu'il en augmente la vrai-semblance. Il met comme devant les yeux ce que l'on veut faire entendre, lorsqu'il exprime tout si clairement, qu'il semble qu'on touche au doigt la chose dont on parle.

Les exemples anciens & illustres, de la patrie, de la maison ou de la famille, d'où l'on est, émeuvent d'ordinaire plus puissamment, & font plus d'impression dans les esprits ; il en est de même des exemples de vigueur & de fermeté, qui se tirent des personnes foibles, ou viles ; comme d'une femme, d'un enfant, d'un serviteur, d'une personne sans secours & sans appuy. Les exemples sont rapportez comme de choses ou semblables, ou differentes, ou contraires. Et encore comme de choses, ou plus grandes, ou moins

dres, ou égales. La difference & l'inégalité eſt dans les circonſtances du genre, du mode, du tems, du lieu, & preſque dans toutes les autres, que nous avons cy-devant expliquées en détail.

On peut étendre plus ou moins les exemples ſelon la maniere dont on les veut propoſer. Car on le peut faire en commençant par quelque éloge de l'Auteur, qui les rapporte, ou des perſonnes à qui on les attribuë. Si par exemple, on veut citer un exemple de Plutarque, on peut commencer par dire que c'eſt ſans contredit, le plus conſiderable de tous les Auteurs, & qu'il a ſçu parfaitement allier la plus ſublime connoiſſance de la Philoſophie, avec l'éloquence des Hiſtoriens; enſorte que l'on admire en lui, non-ſeulement la fidelité de l'Hiſtoire, mais encore tout le poids & toute la ſolidité d'un tres-ſçavant & tres-ſublime Philoſophe. Ou bien ſi l'on vouloit rapporter l'exemple de Regulus, qui retourna ſe livrer lui-même aux ennemis, on le peut faire en cette maniere: Entre tant de grandes & illuſtres actions, qui ont rendu le courage & la vertu des Romains admirable à toute la terre, il n'y en a jamais eu de plus belle ni de plus éclattante que celle de Regulus.

Ces ſortes de loüanges, qui s'attribuent ainſi par maniere d'avant-propos, peuvent être ou plus longues ou plus courtes ſelon que le ſujet le demande. Mais il faut prendre garde ſur tout, qu'elles conviennent juſtement au ſujet, dont-il s'agit; comme ſi on propoſoit pour exemple un fait, dont on peut douter, il faudroit relever d'abord le merite & la fidelité de l'Auteur; ou ſi vous vouliez faire paſſer pour une action de pieté, ce que vous apportez pour exemple, il faudroit

en

en relever le merite par la pieté de celui qui l'auroit faite.

Quant à la maniere de traiter un exemple, elle peut être quelquefois courte, lorsque la chose est assez connuë, pour n'avoir pas besoin d'un long discours; comme en cet endroit de S. Jerôme : *Memento Daretis & Entelli.* Souvenez-vous de Darez & d'Entelle. Elle peut aussi être longue, comme celle dont le même S. Jerôme, dans sa préface qui est à la tête de l'Ecriture-Sainte, traite l'exemple du voïage de Pithagore, de Platon & d'Apollonius en Egypte, afin de relever parlà l'étude de la sagesse. Mais quand les exemples sont de choses inégales ou dissemblables, c'est alors qu'on les peut étendre davantage par des comparaisons, en montrant que ce que nous apportons pour raison & en faveur de nôtre sujet, est semblable ou different, ou contraire, ou égal, ou plus ou moins grand. Et cette sorte de comparaison se prend de toutes les circonstances & des choses & des personnes. Elle est aussi appuyée & soutenuë par le secours de l'art, lorsqu'on se sert avec addresse & à dessein de termes & de figures convenables pour abaisser les unes, & pour élever les autres.

Nous en avons un excellent & tres-riche modele dans la vie de S. Malachie Archevêque d'Hibernie, où S. Bernard, qui l'a écrite, compare la conduite de ce S. Prélat, avec les mœurs des autres Evêques de son tems. Mais parce qu'il se presente tres-souvent des occasions d'user de ce stile, nous en proposerons ici quelques autres exemples choisis à dessein pour en expliquer plus clairement l'usage. Si donc quelqu'un pour consoler un pere affligé de la perte de son fils, se

vouloit ſervir de l'exemple de quelque veuve mê-me Payenne, qui auroit ſupporté la perte de plu-ſieurs fils avec une force & une fermeté d'eſprit tres-grande;aprés avoir expoſé le fait, il compare-ra les circonſtances des deux pertes, & des per-ſonnes qui les ſouffrent; en cette maniere.

» Vous qui êtes un homme & du rang des forts, » vous ne pourrez pas ſouffrir ce qu'une foible fem-» me a ſouffert ſans s'ébranler ? Elle s'eſt élevée » généreuſement au-deſſus & de la foibleſſe de ſon » ſexe, & de ſa tendreſſe de mere; & vous ſuccom-» berez à une paſſion moins forte ? Elle a porté » avec un courage invincible la perte de pluſieurs » fils, & vous vous abandonnerez à la douleur & aux » larmes, pour un ſeul qui vous eſt mort ? Ajou-» tez que tous ſes fils enſemble ſont peris par un » même naufrage; c'eſt-dire, tous à la fois, ſans » honneur & ſans gloire; au lieu que le vôtre eſt » mort glorieuſement, les armes à la main dans le » combat. Elle ne voyoit perſonne à qui elle pût » honnêtement attribuer le ſort de ſes fils; mais » vous avez l'avantage d'avoir ſacrifié le vôtre à la » patrie. Tous ſes fils ſont véritablement perdus » pour elle, & entierement perdus; le vôtre vivra » dans la gloire immortelle. Cette femme rendoit » grace à la nature, de ce qu'elle l'avoit enfin fait » mere de tant d'enfans; & vous ne voulez-vous » ſouvenir, que d'avoir perdu un tres-bon enfant. » Il ne lui reſtoit plus d'eſperance de reparer la » perte de ſes fils, étant trop âgée pour en pouvoir » mettre d'autres au monde; mais vous avez une » épouſe encore tres-feconde, & vous êtes de mê-» me dans un âge encore plein de force & de vi-» gueur. Une ſimple femme, & étrangere a donc » fait, ce que vous ne pourrez faire, vous qui êtes

un homme, & vrai Romain. Ce qu'une femme ſans lettres & ſans ſciences a ſcû mettre au-deſſous d'elle, vous abat entierement, vous qui avez tant de belles connoiſſances, & qui êtes un ſi grand Philoſophe? Enfin une femme & une Payenne fait admirer dans ſa conduite une force & une fermeté de courage, qu'un homme & un homme Chrêtien ne peut montrer dans la ſienne? Elle croit qu'il ne reſte plus rien de l'homme aprés ſa mort, & neanmoins elle eſtime que c'eſt une baſſeſſe & une lâcheté d'en pleurer la perte; & vous qui êtes inſtruit par la foi; & qui croyez que ceux-là vivent enfin véritablement, qui ſont ſortis loüablement de cette vie, vous ne laiſſez pas de crier ſans ceſſe, que vous avez perdu un fils; & ce que cette femme a rendu à la nature avec un eſprit égal & tranquille, vous refuſerez de le rendre de même à Dieu, qui vous le le redemande? Elle s'eſt généreuſement ſoûmiſe à cette neceſſité; & vous reſiſterez opiniatrément à Dieu?

Il me ſemble, qu'on voit aſſez aiſément par ce modele, comment il faut comparer les exemples; quoiqu'il ſoit encore plus facile de s'étendre ſur les faits véritables, parce qu'on y trouve une plus abondante diverſité de circonſtances. Il y a ici une choſe à remarquer en paſſant; c'eſt qu'on peut donner plus de force & plus de grace au diſcours par ces ſortes de paralelles & de comparaiſons, en y mêlant à propos des Sentences, ou des Epiphonemes; comme dans ce même exemple, aprés ce commencement de comparaiſon: *Ce qu'une femme foible a ſouffert ſans s'ébranler, un homme & du rang des forts, ne le peut ſouffrir?* On auroit pû ajoûter ces Sentences: *Natura diſcernit*

» *sexum, tu non discernis animum.* La nature a mis
» une grande difference entre les deux sexes, & vous
« n'y en faites paroître aucune quant à la force d'es-
» prit. *A muliere nemo fortitudinis laudem expectat.*
» Nul n'attend le merite & la loüange d'une femme
» du côté de la force & de la fermeté d'esprit.
» *Vir nisi fortis sit animo, nec viri nomine censetur.*
» Un homme sans cœur est indigne du nom d'hom-
» me. *Turpiter barbam gestat, qui pectoris robore*
» *superatur à fœminâ.* Il est honteux à un homme
» qui porte barbe, d'être surmonté en fermeté de
» cœur & d'esprit par une femme. Et aprés la com-
» paraison de cette autre circonstance: *Elle n'avoit personne à qui imputer le sort si affligeant de ses fils; mais vous avez l'avantage de voir le vôtre sacrifié pour sa patrie.* On y pourroit appliquer encore des sentences, comme celle-ci: *Magnum doloris solatium est, habere cui possis imputare for-*
» *tunam.* C'est un grand soulagement dans l'affliction
» d'avoir à qui attribuer son sort avec honneur.
» *Nulli justius, nec gloriosiùs impenditur filius,*
» *quàm patriæ.* Un fils ne peut être plus justement,
» ni plus glorieusement dévoüé à personne qu'à sa
» patrie. Et de même encore aprés cet autre endroit: *Tous ses fils sont véritablement perdus pour elle, & entierement perdus; mais le vôtre vivra toûjours dans une gloire immortelle:* Il y avoit lieu d'ajoûter; *Longè felicius honestâ famâ, quam hoc communi spiritu vivitur. Corporis vita & calamitosa est, & omnino ut nihil accidat, brevis; denique cum pecudibus communis: illa clara sempiternaque homines in divorum consortium referens.* La réputation d'honneur & de vertu, est une vie sans comparaison plus heureuse, que la vie commune de tout ce qui respire. Cette vie du corps est plei-

ne de misere, toûjours tres-courte, sans les accidens mêmes qui l'abbregent encore; elle est enfin commune aux hommes avec les bêtes: celle-là au contraire est illustre & éternelle, & donne rang aux hommes dans la societé des esprits celestes. Enfin on pouvoit ajoûter de pareilles sentences à chaque partie de ces comparaisons, en la même maniere. Mais c'est assez d'avoir montré en passant ces modeles, qui suffisent pour comprendre la nature & l'usage de cette figure.

Au reste lorsqu'on est dans un serieux engagement de traiter un sujet, & qu'il y a lieu de l'orner de cette sorte de comparaison, il faut l'étendre plus ou moins, selon la nature & les circonstances des choses, que l'on compare entr'elles.

De la Comparaison demonstrative, qui est du rang des exemples.

C'est encore une espece de comparaison commune, particulierement dans le genre demonstratif, toutes les fois que nous comparons une personne avec une autre, soit pour loüer, soit pour blâmer. C'est ainsi que S. Gregoire de Nazianze faisant l'éloge du grand S. Bazile dans une de ses Homelies, le compare avec les plus excellens hommes de l'ancien & du nouveau Testament, & fait voir qu'il a suivi leurs traces, ou qu'il les a égalez: Comme il y a eu, dit-il, & dans l'ancienne alliance & dans la nouvelle, beaucoup de grands hommes qui se sont signalez dans une haute pieté, des Legislateurs, des Généraux d'armée, des Prophetes, des Docteurs, & des Martyrs généreux & intrépides jusqu'à répandre avec joie leur sang; comparons avec eux nôtre illustre Ba-

» zile, afin de juger plus évidemment par-là,
» quelle a été l'excellence de sa vertu & de sa pieté.

Il y a aussi une semblable espece de comparaison, qui se fait d'une chose avec une ou plusieurs autres : Comme si quelqu'un voulant loüer l'Histoire, la comparoît avec les sciences les plus excellentes & les plus relevées. Et dans chacune de ces sortes de comparaison, il y a deux effets à considerer ; car ou on rabaisse les avantages d'une partie & on éleve ceux de l'autre ; ou bien on exaggere beaucoup les loüanges de l'une, ensorte neanmoins qu'on lui préfere, ou qu'on lui égale celle qu'on a entrepris de loüer particulierement. Et lorsqu'il s'agit de blâmer, on exaggere de même les vices d'une partie, mais ensorte que l'autre qu'on blâme, paroisse plus, ou du moins aussi méchante & aussi détestable.

Ce qui est à observer ici, est que ce qu'on apporte, ou ce qu'on emploïe pour comparaison, soit constamment vrai & remarquable. Comme si parlant d'un bon Prince vous le compariez avec Trajan, ou avec Antonin le Philosophe ; ou si vous en compariez un méchant avec Neron ou avec Caligula ; ou un médisant avec Zoïle & Hyperbole ; ou un calomniateur avec Dipsade ; ou un voluptueux & un effeminé avec Sardanapale. La comparaison sera encore beaucoup plus ample & plus abondante, si comme il vient d'être remarqué, pour loüer ou pour blâmer quelque personne, ou quelque chose, on y fait servir plusieurs personnes, ou plusieurs choses en même tems : comme si ayant à loüer un Prince, je tirois de plusieurs, & des plus renommez, ce qui a excellé avec plus d'éclat en chacun ; comme la fortune & la presence d'esprit de Jules Cesar, le

courage d'Alexandre, l'urbanité d'Auguste, la douceur & l'affabilité de Tite, la clemence & la pieté de Trajan, le généreux mépris d'Antonin pour la gloire, & ainsi des autres. Il en est de même pour le blâme.

Deplus si on veut inspirer de l'horreur pour quelque vice, par exemple pour la colere, comparez-la avec l'yvresse, avec la phrenésie, ou la maladie d'esprit, & avec la fureur des Possedez. Ou si on veut exhorter à fuir les langues vénimeuses ou médisantes, comparez les avec des pestiferez, avec des serpens, dont le souffle est un venin tres-subtil, qui tue d'abord ceux qui en approchent; ou avec les exhalaisons mortelles de certains Lacs, qui font mourir subitement ceux qui respirent l'air qui en est infecté.

De la Comparaison.

La force de la Comparaison, aussi bien que de l'Exemple, est d'un tres-grand poids. C'est un stile par lequel on rapporte & l'on fait passer à un sujet, quelque chose qui lui ressemble dans un autre tout different. On s'en sert ou pour l'ornement du discours, ou pour la preuve, ou pour un plus grand éclaircissement de ce qu'on dit, ou pour le mettre plus vivement devant les yeux. Comme on se sert donc de la comparaison pour ces quatre fins ou motifs, on l'exprime aussi en quatre manieres : Par contrarieté, par négation, par paralelle & par bréveté. Nous appliquerons donc à chaque cause ou motif de comparaison, l'expression propre à chaque maniere de la faire.

La comparaison pour orner & embellir, se fait par *contrarieté* en cette maniere : Il n'en est pas ce

» de l'amitié comme d'une maiſon, ou d'un vaiſ-
» ſeau, ou même d'un habit, qui étant nouvelle-
» ment fait, vaut toûjours mieux qu'un vieux qui
» a ſervi long-tems. La fidelité d'un nouvel ami eſt
» encore douteuſe & peu aſſurée ; mais celle d'un
» ancien eſt éprouvée comme l'or par le feu, &
» confirmée en mille manieres pendant un tres-long-
» tems.

Pour prouver, elle ſe fait par négation, comme celle-ci : Le cheval qui n'a point été domté, quelque bien fait qu'il ſoit, ne peut rendre le ſervice qu'on demande d'un cheval ; ni l'homme ſans doctrine, quelque genie qu'il ait naturellement, parvenir à la vraye vertu : ce qui eſt plus vrai-ſemblable, qu'on ne peut ſans doctrine acquerir la vertu, eſt rendu plus plauſible par cette raiſon, que le cheval qui n'a point été domté, ne peut être propre à rien. Ainſi elle eſt employée pour preuve ; & elle eſt exprimée par négation ; parce que cela eſt fort clairement entendu du premier terme de la comparaiſon.

Pour donner plus de jour à ce que l'on dit, elle s'exprime par breveté en cette maniere : Il n'eſt pas à propos dans les devoirs de l'amitié, comme dans les exercices de la courſe, de ſe contenter de pouvoir parvenir juſqu'où il eſt neceſſaire ; mais il faut, quelque avancé que vous y ſoiez, que vous étendiez encore au-delà les effets de cette vertu avec une ardeur toûjours égale. Cette comparaiſon eſt donc pour faire entendre plus clairement, que ceux-là ont tres-mauvaiſe raiſon, qui condamnent le procedé des perſonnes qui aprés la mort de quelqu'un de leurs amis, ſe chargent du ſoin de ſes enfans: Parce qu'il ne faut de la force & de la vîteſſe à celui qui court dans la car-

riere, que pour pousser sa course jusqu'au bout; au lieu que dans un ami l'ardeur de la bienveillance doit être si grande, qu'elle s'étende au-delà même de ce que son ami en peut connoître.

Pour répresenter une chose vivement comme devant les yeux, la comparaison sera employée par Paralelle; ce qui se dit ainsi : Si un joüeur de harpe se presentoit sur le theatre superbement vêtu d'une robbe d'or, avec un manteau de pourpre enrichi d'une broderie de differentes couleurs, ayant même sur la tête une riche & brillante couronne, & tenant en sa main une harpe tres-magnifique relevée d'un émail d'or & d'ivoire; & qu'outre cela il fût lui-même d'une beauté & d'une taille proportionnée à la dignité de son personnage; si dis-je, aprés avoir par cet éclat exterieur excité une grande attente à tout le peuple, il commençoit au milieu d'un profond silence, à pousser tout d'un coup des tons de voix tres-aigres & tres-rudes, avec des mouvemens de corps tres-sales & tres-indecents, il seroit chassé alors de tout le monde, avec d'autant plus de mépris & de derision, qu'il auroit été richement paré & long-tems attendu : Ainsi lorsqu'un homme est établi dans un poste élevé, & dans de grandes & riches possessions, & que dans la plus grande affluence des dons de la fortune & de la nature, il n'a ni vertu, ni science, plus il est rejetté de la societé des gens de bien, comme un objet de derision & de mépris. Cette comparaison met la chose comme devant les yeux, par le paralelle de la folie de l'un, avec la stupidité de l'autre, & des ornemens ou circonstances de chacun. Et parce que toutes les choses qui y sont rapportées

l'une à l'autre, sont égales, on dit qu'elle se fait par paralelle.

Il faudra diligemment observer dans les comparaisons, que lorsque nous apportons quelque chose qui y serve à l'égard d'une autre, nous en tirions aussi des mots propres & convenables pour marquer la ressemblance de cette autre, qui lui est comparée, ce qui se fait de cette sorte: *Comme les hirondelles se trouvent toûjours proche de nous, durant les beaux jours du Printemps & de l'Eté, & qu'aussi-tôt qu'elles sentent le froid de l'Hyver, elles se retirent*; Cette comparaison étant ainsi proposée, nous en tirons par metaphore des termes propres à marquer la ressemblance de la chose, à laquelle nous l'appliquons en cette maniere: *Ainsi les faux amis sont assidus auprés de nous durant les heureux jours de nôtre vie; mais ils ne voyent pas plûtôt arriver l'hyver de nôtre fortune, qu'ils s'envolent tous, & nous abandonnent.*

On trouvera facilement des comparaisons, si on a soin de considerer souvent avec attention la nature & les proprietez de toutes sortes de créatures animées ou inanimées, muettes ou parlantes, sauvages ou apprivoisées, qui se trouvent dans la terre, dans l'air & dans la mer, & tous les divers ouvrages & toutes les differentes productions de la nature, de l'art & du hazard même, & de s'étudier à en tirer des comparaisons qui puissent servir à expliquer & faire entendre, & à mettre dans un beau jour & comme devant les yeux, ce qu'on veut persuader. Car il n'est pas necessaire qu'une chose soit semblable en tout à une autre, pour lui être comparée. Il suffit qu'elle ait quelque rapport ou quelque ressemblance avec elle. Il paroît un certain

petit livre, où l'on à recueilli toutes ſortes de comparaiſons tirées de S. Chryſoſtome, & de quelques autres excellens auteurs, qui peut être d'un grand ſecours aux Prédicateurs qui commencent, pour trouver aiſément des comparaiſons. Mais ils ſe doivent garder ſur tout, d'en tirer jamais aucune, ni des choſes viles, baſſes, ou impures, parce que le diſcours en ſeroit soüillé; ni encore moins des choſes obſcures, trop ſubtiles, ou difficiles à entendre, parce qu'elles ne ſerviroient qu'à l'obſcurcir & à l'embroüiller, & qu'ainſi l'un & l'autre nuiroit principalement, & auroit un effet tout contraire à celui pour lequel la comparaiſon a été inventée & miſe eu uſage.

Quant à la maniere de traiter les comparaiſons, il en eſt comme des exemples, que l'on étend ou que l'on abrege, tantôt plus & tantôt moins, comme il a été cy-devant expliqué. Car on les exprime quelquefois par un ſeul mot, comme: *Non intelligis tibi vertenda vela?* Ne voïez-vous pas qu'il vous faut tourner voile? *Deſine lavare laterem*; ceſſez de laver une tuille. Enſorte que c'eſt alors une allegorie, ou une metaphore. Quelquefois on leur donne plus d'étenduë & une application plus évidente; comme en cet endroit de Ciceron: *Quod ſi è portu ſolventibus, qui jam in portum ex alto invehuntur, prædicere ſummo ſtudio ſolent tempeſtatum rationem, & prædonum, & locorum; quòd natura fert ut his faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti ſumus, ingrediuntur: Quo me tandem animo eſſe oportet, propè jam ex magnâ jactatione terram videntem, in hunc cui video maximas tempeſtates eſſe ſubeundas?* Que ſi d'ordinaire ceux qui aprés une lon- «
gue & perilleuſe navigation, rentrent enfin dans «

» le port, ont tres-grand soin en y abordant, d'a-
» vertir ceux qui en sortent, des endroits perilleux
» à cause des orages, ou des Pirates, ou des écueils
» qu'on y rencontre ; parce que nous sommes na-
» turellement portez à favoriser ceux qui entrent
» dans les mêmes dangers, d'où nous sommes sor-
» tis : maintenant qu'aprés avoir été battu de tant
» d'orages, je suis enfin presqu'abordé en terre fer-
» me, dans quelle disposition & de cœur & d'es-
» prit faut-il que je sois envers celui, que je vois
» sur le point d'être exposé à de tres-rudes tem-
» pêtes ?

Saint Jerôme semble avoir imité cette comparaison de Ciceron dans une de ses lettres à Heliodore, par ces paroles : ***Et ego non integris rate vel mercibus moneo, sed quasi nuper naufragio ejectus in littus timidâ navigaturis voce denuntio : in illo æstu Charibdis luxuriæ salutem vorat ; ibi ore virgineo ad pudicitiæ perpetranda naufragia scyllæum renidens libido blanditur. Hic barbarum litus, hic Diabolus Pirata cum sociis portat vincula capiendis. Nolite credere, nolite esse securi ; licet in modum stagni fusum æquor arrideat, licet vix summa jacentis elementi spiritu terga crispentur, magnos hic campus montes habet. Intus est periculum, intus est hostis. Expedite rudentes, vela suspendite. Crux antenna figatur in frontibus.***
» ***Tranquillitas illa tempestas est.*** Je ne donne point
» ici des avis comme un Pilote qui a sçû conser-
» ver entier son vaisseau & tout son équipage; mais
» comme jetté depuis peu sur le bord aprés le nau-
» frage, je crie à ceux qui s'embarquent sur cette
» mer : dans ce boüillant endroit est le gouffre de la
» sensualité où s'abîme le salut ; dans cet autre est
» l'écueil, où l'impudicité comme une Scylla sous

les attraits trompeurs de son visage de fille, fait « faire naufrage à la chasteté. Ce rivage barbare est « couru par les Pirates ; c'est ici où le diable leur « chef porte avec eux des chaînes pour ceux qu'il « prendra. Ne vous y fiez point : ne vous y croyez « point en sureté : Quoique cette mer vous paroisse « riante & tranquille comme un étang, & que cette « vaste plaine d'eau si unie, ne soit presque pas « même frisée par le souffle d'aucun vent dans tou- « te sa surface, elle a neanmoins de grandes mon- « tagnes au-dedans. C'est-là où est le peril ; c'est- « là, où l'ennemi se cache. Courez aux cordages, « haussez les voiles, & que la croix au lieu d'An- « tenne paroisse sur le front : cette bonace est une « redoutable tempête. «

Si l'on veut comparer ici premierement tous les divers perils, dont la pureté des mœurs est menacée dans la vie du siecle, de la part des vices & des passions qui y regnent dans les méchans, avec tous ceux ausquels la vie des gens de mer est exposée, les uns avec les autres ; Puis montrer encore ce qu'il y a de plus ou de moins, de different, ou de contraire en chacun de part & d'autre, & y joindre en dernier lieu l'ornement des sentences & des épiphonemes, selon qu'ils y entreront à propos, on étendra sans doute la comparaison d'une maniere tres-pleine & tres-abondante, dont voici un exemple : Comme plus « une chose est précieuse, plus on a d'ordinaire « d'attachement à la conserver, & plus on la mé- « nage avec circonspection ; ainsi n'y ayant rien de « plus cher, ni de plus précieux que le tems, on « doit prendre garde avec un extrême soin, de n'en « laisser passer aucun moment, qui ne soit utile- « ment emploïé. Si donc on donne des curateurs à «

» ceux qui ayant de l'or, de l'argent, des pierres
» précieuses, & d'autres semblables richesses, les
» dissipent par de folles dépenses ; combien est-ce
» une plus grande folie de perdre honteusement
» dans l'oisiveté, ou en des occupations deshonnêtes
» le tems, , qui est le don le plus beau & le plus im-
» portant, dont nous sommes redevables à Dieu ;
» qui est immortel ? Car que perdez-vous en per-
» dant le tems, sinon la vie même? Cependant vous
» appellez la perte d'une perle ; ou d'une pierre pré-
» cieuse, une grande perte ; & vous contez pour
» rien la perte de tout un jour ; c'est-à-dire, d'une
» bonne partie de vôtre vie ; & vous ne considerez pas
» que ce que vous appellez une grande perte, se peut
» réparer d'ailleurs ; & que celle du tems est irré-
» parable. De plus la perte que vous faites de ces
» sortes de choses, est souvent un gain pour d'au-
» tres : Mais le tems que vous perdez, ne passe au
» profit de personne. Il n'arrive point de perte ;
» dont quelqu'un ne tire quelque utilité, hors celle
» du tems. Ajoûtez à cela, que la perte des richesses
» a été la cause du salut de plusieurs ; parce qu'el-
» les servent souvent de matiere aux vices ; &
» qu'ainsi il leur a été plus avantageux de les avoir
» dissipées par des profusions téméraires, que de
» les avoir conservées avec beaucoup de ménage-
» ment. Plus il y a d'honneur à bien user d'une cho-
» se, plus il est honteux de la prodiguer inutile-
» ment. Or qu'y a-t-il de plus beau & de plus ex-
» cellent, que de bien employer nos bonnes heu-
» res ? Quant aux richesses, quelque soin que nous
» ayons de les ménager utilement, elles nous sont
» neanmoins souvent dérobées, ou par quelque ac-
» cident, ou par l'injustice des hommes en diver-
» ses rencontres. Et cette perte qui nous arrive mal-

gré nous, nous eſt un ſujet de miſere ſeulement « & non de honte & de confuſion. Mais la per- « te du tems qui n'arrive que par nôtre propre fau- « te, nous rend miſerables & infames tout en- « ſemble. Le plus déteſtable genre d'infamie, eſt « lorſque la faute ne peut-être rejettée que ſur ce- « lui qui en ſouffre la peine. Avec de l'or & de « l'argent vous pouvez achetter des fonds de terres « & des heritages; & avec le tems vous pouvez, « outre les autres ornemens de l'ame, acquerir l'im- « mortalité. Il n'y a point de partie de la vie ſi « courte, ni ſi petite, où l'on ne puiſſe s'avancer « toûjours de quelque degré conſiderable vers la « felicité. Enfin vous devez peut-être rendre con- « te à quelqu'un comme à vôtre Pere, du mauvais « uſage de vos richeſſes; mais c'eſt à Dieu même, « que vous le rendrez de toutes les heures de vôtre « vie, que vous avez mal employées. «

Je n'ai traité cet exemple avec tant d'étenduë, que pour mieux montrer, combien on peut amplifier un diſcours, par cette figure, en comparant de cette ſorte les circonſtances de chaque partie de la comparaiſon l'une avec l'autre, & en les ornant de même. Mais lorſqu'on eſt véritablement dans l'action, il faut être plus ſerré; enſorte neanmoins que lorſque la comparaiſon eſt tirée du moins, ou du plus, cette inégalité en ſoit renduë tres-claire & tres-évidente; afin que la force du raiſonnement en paroiſſe auſſi plus grande. Prenons pour exemple cet argument du moins au plus : *Si un maître punit ſévérement ſon eſclave, lorſqu'il fait mal; pourquoi Dieu n'en uſera-t-il pas de même envers l'homme, qui l'offenſe?* Voila ſans doute comment un homme ſans éloquence, diroit ſimplement cette compa-

raison : mais voyez je vous prie, combien S. Cyprien lui donne tout un autre tour dans son traité contre Demetrien : *Ipse de servo tuo exigis servitium, & homo hominem parere tibi & obedire compellis, & cùm sit vobis eadem sors nascendi, conditio una moriendi, corporum materia consimilis, animarum communis, æquali lege ac pari jure, vel veniatur in hunc mundum, vel recedatur; tamen nisi pro arbitrio tibi serviatur, nisi ad voluntatis imperium pareatur, imperiosus & nimius servitutis exactor flagellis verberas, fame, siti, nuditate, frequenter ferro & carcere affligis & crucias; & non agnoscis Dominum Deum tuum, cùm sic exerceas ipse dominatum.*

Dans cet exemple, dont les paroles ont déja été raportées en nôtre langue, cy-devant page..: S. Cyprien est fort étendu, & en même tems fort court. Car on ne peut pas l'être davantage, qu'en ce qu'il dit : *Et non agnoscis dominum Deum tuum, cùm sic exerceas ipse dominatum*; Et tandis » que vous faites si bien paroître vôtre qualité de » maître sur un homme, vous ne reconnoissez pas » le Maître & le Seigneur de tous les hommes. Car il renferme dans ce peu de paroles cette comparaison, qu'il auroit pû traiter d'une maniere plus abondante, & plus étenduë, en exposant la grandeur de la divine Majesté avec ses circonstances. Pour ce qui est de la precedente, elle a été expliquée tres-abondamment.

Mais encore que l'usage des exemples & des comparaisons, ne soit pas d'un médiocre secours pour faire entrer les esprits dans ce que nous voulons persuader ; c'est neanmoins principalement lorsqu'on les employe par induction, qu'elles ont plus de force pour cet effet. On employe un exemple

ple par induction en cette maniere : Dites-moi, « je vous prie, quel fruit & quel avantage De- « mosthene a remporté de ſon incomparable élo- « quence ? Certes elle lui a procuré, outre plu- « ſieurs traverſes tres-fâcheuſes, une fin tres-funeſte « & tres miſerable. Et comment celle des Grac- « ques, ces grands Orateurs que la nature avoit ſi « heureuſement formez, & en qui l'art ſecondoit « ſi admirablement la nature, a-t-elle été enfin re- « compenſée ? Mais plûtôt quels déſordres, & « quelles calamitez n'ont-ils point cauſez avec cette « belle éloquence, qui leur a enfin attiré une miſe- « re tres-grande & peu honorable ? Et à quoi s'eſt « terminée celle d'Antoine, tant de fois ſi glorieu- « ſement applaudie? à le faire poignarder cruelle- « ment par des voleurs & des aſſaſſins. Et qu'a-t-elle « enfin apporté à Ciceron, qui en étoit appellé le « Pere ? une mort tres-cruelle & tres-déplorable. « Allez donc maintenant, & travaillez fortement « à vous acquerir par une étude laborieuſe, & par « des veilles continuelles, la gloire de poſſeder cette « ſublime éloquence, qui a toûjours été ſi funeſte « & ſi pernicieuſe aux plus excellens hommes. «

On employe la comparaiſon auſſi par induction en cette façon : Socrate, a dit autrefois que chacun parloit bien des choſes qu'il ſçavoit bien. Et en effet un marinier ne parlera-t-il pas mieux de la navigation, qu'un medecin ? & un medecin mieux de la medecine, qu'un peintre ? Un peintre mieux des couleurs, des ombres, & des traits d'un tableau, qu'un cordonnier ? Et en apportant ainſi pluſieurs comparaiſons ſur ce ſujet, on rend tout à fait probable cette propoſition ; que chacun parlera toûjours mieux des choſes qu'il connoîtra plus parfaitement.

S. Cyprien en use ainsi dans son traité de l'unité de l'Eglise en ces termes : *Ecclesia una est, quæ in multitudinem latiùs incremento fœcunditatis extenditur : quomodo solis multi radii, sed lumen unum ; & rami arboris multi, sed robur unum tenaci radice fundatum : & cùm de fonte uno rivi plurimi defluunt, numerositas licet diffusa videatur, exundantis copiæ largitate, unitas tamen servatur in origine. Avelle radium solis à corpore, divisionem lucis unitas non capit. Ab arbore frange ramum, fractus germinare non poterit. A fonte præscinde rivum, præcisus arescet. Sic & Ecclesia Domini luce perfusa per orbem totum radios suos porrigit, unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur. Ramos suos in universam terram copiâ ubertatis extendit : profluentes largiter rivos latius expandit, unum tamen caput est, & origo una, & una mater fœcunditatis successibus copiosa.*

» L'Eglise est une, & elle se répand par sa fecondité » en plusieurs personnes ; comme il y a plusieurs » rayons de Soleil, mais qu'il n'y a qu'une lumiere ; » comme un arbre s'étend en plusieurs branches, » mais qu'un tronc, & qu'une racine : comme une » source se divise en plusieurs ruisseaux ; mais con- » serve toûjours son unité dans son origine : vous » ne sçauriez séparer un rayon du corps du Soleil ; » une branche d'arbre rompuë ne peut plus prendre » racine : & un ruisseau retranché de sa source, se » desseiche aussi-tôt. Ainsi l'Eglise toute éclattante » de la lumiere du Seigneur répand ses rayons par » toute la terre ; & cependant ce n'est qu'une seule « lumiere qui est ainsi répanduë de toutes parts, » sans que l'unité du corps soit aucunement divisée. » Elle étend ses branches par tout le monde, & fait

couler ses ruisseaux de tous côtez, & neanmoins "
c'est un seul tronc, une seule origine ; & une seu- "
le mere extrêmement feconde & abondante. "

Nous avons jusqu'ici expliqué dans ce cinquiéme livre, les divers tours ou changemens des mots & des expressions, & toutes les figures de diction & de sens, qui donnent de la force, de la clarté & de l'ornement au discours, sans neanmoins nous arrêter aux vaines contestations des Auteurs, & Grecs & Latins, qui sont tres-partagez dans leurs opinions, touchant le nombre, les noms, la force & la nature de ces divers ornemens de l'éloquence ; non-seulement il s'en trouve plusieurs qui ont sur cela des sentimens tres-differens ; mais ce qui est plus étonnant, Ciceron même le pere de l'éloquence, & qui en a si exactement prescrit les regles & les preceptes, ne s'accorde pas en cela avec lui-même. Car comme le remarque Quintilien, il a exposé dans son troisiéme livre du dialogue de l'Orateur, plusieurs sortes de figures ; qu'il semble avoir rejettées depuis dans son traité de *l'Orateur à Brutus*, en ce qu'il n'y en fait nulle mention. Il a aussi mis au nombre des figures de paroles, des figures de sens, & des manieres de parler, qui ne sont pas même des figures.

Quant au nombre des figures, il n'a jamais été certain, ni ne le sera jamais. Et j'en trouve deux raisons ; L'une est, selon Quintilien même, qu'on en peut inventer encore & en former de nouvelles : & l'autre, que les figures, soit de sens ou de paroles, ne se divisent point en certaines formes ou especes, dont le nombre soit certain ; mais en differentes parties, & comme en divers membres, dont le nombre est plus indefini.

CHAPITRE XV.

De l'Usage des Figures.

C'Est peu de sçavoir les noms & les définitions des figures, si on n'en connoît pas aussi l'usage, c'est-à-dire, si on ne sçait pas bien de quelle façon, en quelles rencontres & dans quels sujets on s'en doit servir pricipalement. C'est ce qui se peut connoître & inferer des trois devoirs ou parties principales du Prédicateur, qui sont la premiere d'enseigner; l'autre de plaire; & la troisiéme de toucher. Il faut de la pénétration pour instruire, de la douceur pour plaire & gagner la bienveillance, & de la force pour toucher. Or entre les figures quelques unes sont propres pour enseigner, & pour faire bien comprendre les choses; d'autres pour plaire, ou pour les faire écouter avec plaisir; & d'autres enfin pour émouvoir les esprits, & pour les porter à se rendre à se qu'on veut persuader.

Les figures particulierement propres pour enseigner, sont celles que nous avons mises au rang des formes d'argumens; ausquelles on peut encore joindre le raisonnement figuré, que nous venons de placer ci-devant entre les figures de sens, & quelques autres encore qui servent ou à prouver les choses avec plus de force, ou à les exposer dans un plus beau jour. On y peut aussi fort bien comprendre la transition, qui en exposant ce qui a été dit, & ce qui est à dire ensuite, donne de l'ordre & de la clarté au discours; & quelque fois même de la force & de la vivacité.

Les figures qui servent à le rendre agréable, & à faire qu'il soit écouté avec plaisir, sont entr'autres principalement celles du second & du troisiéme ordre des figures de diction, qui consistent dans le rapport & la proportion des choses semblables ou contraires entr'elles. La plûpart des autres figures, soit de paroles, soit de sens, ont beaucoup de force & de vivacité, & servent ainsi particulierement pour toucher & pour faire de vives impressions dans les esprits.

Il y en a neanmoins quelques autres, & même en assez grand nombre, qui produisent seules tous ces divers effets. Car il est constant déja, que les descriptions des choses & des personnes, des lieux & des tems, servent tantôt pour plaire, tantôt pour amplifier, & quelquefois aussi pour instruire. Nous avons dit la même chose des Antitheses, dont la force & la vivacité sont d'ordinaire accompagnées de beaucoup de grace & d'agrément. Et pour ce qui est des exemples, & sur tout des comparaisons, quels effets d'éloquence ne produisent-ils pas ? Y a-t-il rien qui apporte plus de jour & d'éclaircissement, que les comparaisons dans les choses obscures ? Qu'y a-t-il qu'on ne puisse par elles amplifier, & mettre comme devant les yeux des Auditeurs ? Combien outre cela la comparaison proposée par induction, a-t-elle d'agrément & de beauté pour plaire ?

Il est du devoir du Prédicateur, qui veut sincerement se rendre éloquent, de sçavoir bien non-seulement le nombre, les noms & la nature des figures & des ornemens de l'art, mais plus particulierement encore leur usage; ensorte qu'il se serve toûjours dans chaque partie de son Sermon, de celles qui y entreront le plus à propos.

Et comme une même chose peut-être expliquée diversement, & pour ainsi dire revêtuë & ornée de plusieurs figures; il est aussi de l'addresse du Prédicateur de choisir principalement celle qui explique sa pensée plus nettement, en moins de paroles, & avec plus de justesse.

CHAPITRE XVI.

De la Composition du stile.

APrés avoir exposé les *Tropes*, & les figures; il reste à parler de la troisiéme partie de l'ornement du discours, qui consiste dans la composition, ou dans l'arrangement & dans la juste & nombreuse situation des paroles; ce qui demande aussi la forme ou le tour de la periode. S. Augustin dit de cette composition du stile, que les Prédicateurs ne la doivent nullement négliger, quoiqu'elle se trouve rarement dans les Saintes-
„ Ecritures. Voici ses paroles : On ne trouve point
„ dans nos Auteurs cet ornement du stile, qui dé-
„ pend des nombres, & de la cadence des periodes.
„ Peut-être les interpretes en sont-ils cause; & peut-
„ être aussi, comme c'est plûtôt ma pensée, ont-
„ ils négligé à dessein ces agrémens qui paroissent
„ étudiez. C'est ce que je n'ose pas assurer; j'aime
„ mieux avoüer, que je l'ignore entierement. Mais
„ je sçai neanmoins que si quelque homme sçavant
„ en cet art de donner des mesures & de la cadence
„ au discours, vouloit ranger les pensées & les ex-
„ pressions de l'Ecriture, & les renfermer dans le
„ tour de la periode avec des nombres, ce qui se
„ fait tres-facilement en changeant ou quelques mots

en d'autres qui ayent le même ſens, ou ſeulement «
l'ordre de ceux qu'on y trouve ; il reconnoîtroit «
que ces hommes divins n'ont rien ignoré de tout «
ce qu'il a jamais appris comme quelque choſe de «
grand dans les écoles des Grammairiens & des «
Rheteurs. Il y admirera auſſi pluſieurs ſortes d'ex- «
preſſions qui ont tant de grace & de beauté en «
nôtre langue même, mais plus particulierement «
en la leur, qu'on ne trouve rien de ſemblable «
dans les ſciences & les belles lettres, dont on fait «
plus de vanité. Mais il eſt à craindre, qu'en don- «
nant des nombres aux ſentences graves & divi- «
nes de l'Ecriture, on ne leur ôte ce qu'elles ont «
de poids & de force. Car la connoiſſance de cet «
harmonieux art des nombres oratoires a ſi peu «
manqué à nos ſaints Prophetes, que Jerome ce «
tres-ſçavant homme rapporte des vers mêmes de «
quelques-uns en Hebreu ſeulement, n'ayant pas «
voulu les traduire autrement, afin d'en conſer- «
ver la verité dans leurs propres paroles. Mais «
pour en dire ici mon ſentiment, qui m'eſt plus «
connu qu'à perſonne, & que celui des autres ; «
comme je ne néglige point de garder autant que «
la modeſtie le permet, les nombres dans mes diſ- «
cours, ſur tout au commencement & à la fin des «
periodes ; elles me plaiſent auſſi d'autant plus dans «
nos ſaints Auteurs, que j'y en trouve rarement. «

Quiconque a deſſein d'écrire ou de compoſer quelque choſe proprement & avec élegance, peut imiter l'exemple de ce grand Saint. Car le diſcours a tant de grace & de force, lorſqu'il eſt diſtribué en differentes parties, & que l'ordre qu'on lui donne eſt accompagné de l'harmonie des nombres, que ſans aucun faſte ou éclat de paroles, il répand dans l'eſprit du lecteur un plai-

ſir ſecret, dont la douceur le charme, ſans qu'il en puiſſe rendre raiſon. Cette même compoſition du ſtile ſoulage encore beaucoup l'eſprit, quand la liaiſon & la meſure, ou la proportion des membres du diſcours entr'eux ſert à le rendre plus clair & plus évident. Ceci regarde la maniere d'écrire ou de compoſer.

Mais pour ce qui eſt de parler devant le peuple, ou de prêcher, cette compoſition du ſtile, qui demande les nombres & le tour de la periode, eſt aſſez peu neceſſaire, comme l'avoüent ceux mêmes, qui en ont écrit. C'eſt pourquoi laiſſant à part les regles que les Rheteurs ont preſcrites en grand nombre ſur ce ſujet, je finirai cette partie en peu de mots. Cornificius en parle en ces
» termes: La compoſition du ſtile eſt un arrangement
» ou une ſtructure de mots, qui rend toutes les par-
» ties du diſcours également polies.

On gardera aiſément cette politeſſe, ſi l'on a ſoin d'éviter; 1°. Le concours, ou les frequentes rencontres des voyelles, qui font trop ouvrir la bouche en prononçant, comme: *J'ai vû, où on trouve un trou ouvert.* 2°. Une trop longue continuation du ſon d'une même lettre, comme *le ſommeil t'abat, tant tu t'es tiré tard du jeu.* 3°. Ou d'un même mot, comme en cet endroit déja cité au ſujet de la repetition, page 153. *On n'a pas raiſon d'ajouter foi à une raiſon, dont on ne voit pas la raiſon.* Et en un mot ſi l'on a ſoin de prendre garde, que ce qui precede & ce qui ſuit, ſoit joint & lié de telle maniere, que le concours des lettres n'ait rien de trop âpre, ni de trop ouvert. 4°. De ne pas mettre de ſuite pluſieurs mots, qui ſe terminent par une même cadence. 5°. De ne pas embarraſſer le diſcours par des tranſpoſitions

de mots, & de n'en faire aucune, à moins qu'elle n'y donne de la justesse & de l'ornement. 6°. Enfin il faut éviter, de continuer d'une traite un long flux de paroles, qui fatigue l'Auditeur, & fasse perdre haleine à l'Orateur.

CHAPITRE XVII.

Du Stile simple & du Stile double, ou composé.

Quiconque desire se former & acquerir un stile exact, (ce qui est necessaire pour écrire & composer avec art & avec justesse,) doit sçavoir, qu'il en faut distinguer deux sortes; l'un simple, l'autre double ou composé. Le simple est un stile libre & dégagé de la regle des mesures ou des nombres, & des longues periodes, & dont on se sert dans les entretiens ordinaires, & qui est aussi en usage dans l'Ecriture-Sainte, en plusieurs endroits; parce que la verité qui est simple, aime la simplicité du langage. Tel est le commencement de la Genése: *In principio creavit Deus, &c. Au commencement Dieu créa le Ciel & la terre. La terre étoit informe & toute nuë. Les ténébres couvroient la face de l'abîme: & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Or Dieu dit: Que la lumiere soit faite; & la lumiere fut faite.*

Le stile double qui s'éloigne de cette simplicité, est un certain tour, ou circuit de discours plus étendu, dont-il est necessaire d'expliquer les parties, & comme les membres; afin que la connoissance que nous en donnerons, rendent plus aisée celle du tout qu'elles composent. Comme donc

dans une main, nous considerons premierement la main même comme un tout, ensuite chaque doigt comme un de ses membres ; & enfin les articles du doigt comme ses diverses parties ; Nous remarquerons aussi dans le discours des parties & des membres tout semblables. Car ces parties courtes & dégagées qu'on appelle en Latin, *cæsa*, ou *incisa*, & en Grec, *commata*, sont comme les articles des membres du discours ; & celles qu'on appelle en Grec *cola*, membres, en sont en effet comme les membres : & les periodes appellées en Latin *ambitus, comprehensiones, circumscriptiones*, des tours ou des circuits de paroles, bornez avec certaines mesures, sont comme des touts, ou des corps composez de plusieurs membres.

Or pour faire entendre toutes ces choses par des exemples, nous nous servirons ici de ceux mêmes, que le grand S. Augustin en a tirez de la seconde Epître de S. Paul aux Corinthiens. Nous donnerons donc comme lui, pour exemples de ces petits membres détachez appellez en Latin, *cæsa* ou *incisa*, & en Grec, *commata*, ces quatre parties courtes & dégagées : *In laboribus plurimis, in carceribus abundantiùs, in plagis suprà modum, in mortibus frequenter.* J'ai plus souffert de travaux, plus receu de coups, plus enduré de prisons, je me suis souvent vû tout prés de la mort. Et ces autres encore qui suivent, au nombre de quatorze : *In itineribus sæpè, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus, in labore & ærumnâ, in vigiliis multis, in fame & siti, in jejuniis multis, in frigore & nuditate.* J'ai souvent été dans les voïa-

2. Cor. 11.

ges ; dans les perils sur les fleuves ; dans les pe- «
rils des voleurs ; dans les perils de la part de ceux «
de ma nation ; dans les perils de la part des Païens ; »
dans les perils au milieu des villes ; dans les pe- »
rils au milieu des déserts ; dans les perils sur la »
mer ; dans les perils entre les faux freres ; j'ai »
été dans toutes sortes de travaux & de fatigues ; »
dans les veilles frequentes, dans les tourmens de »
la faim & de la soif, dans l'austerité des jeûnes »
réïterez, dans le froid & la nudité. Ces deux-ci »
sont des membres ; *cola* ; *Quis infirmatur, & ego non infirmor ? Quis scandalizatur, & ego non uror ?* Qui est foible, sans que je m'affoiblisse »
avec lui ? Qui est sçandalizé, sans que je brûle ? »

Pour ce qui est des periodes, ce même S. Docteur nous propose comme une de deux membres, cet endroit de la même Epître : *Libenter suffertis insipientes, cùm sitis ipsi sapientes.* Estant sages »
comme vous êtes, vous souffrez sans peine les im- »
prudens. Et pour une de trois membres, cet au- »
tre qui suit un peu aprés : *In quo quis audet, in insipientiâ dico, audeo & ego.* Mais puisqu'ils »
sont si hardis à parler d'eux-mêmes, je veux »
bien faire une imprudence en me rendant aussi «
hardi qu'eux. Et encore pour une de quatre mem- «
bres, ce qu'il a dit un peu auparavant en ces termes : *Quod loquor, non loquor secundùm Deum, sed quasi in insipientiâ, in hâc substantiâ gloriæ.* Quant à ce que je dis, *croyez si vous voulez*, que «
je ne le dis pas selon le Seigneur, mais que je «
fais paroître de l'imprudence, en ce que je m'en «
fais un sujet de gloire. La periode peut encore «
avoir plus de quatre membres. Mais lorsque ces membres sont composez d'un nombre de sillabes égal, ou à peu prés, on les met au rang des fi-

Chap. 7. gure de diction, comme il a été remarqué ci-devant.

Le même S. Augustin, aprés avoir fait un merveilleux éloge de l'éloquence toute divine de cet endroit de S. Paul, & remarqué l'excellente beauté de ses expressions, releve sur tout l'admirable varieté de son discours, en ce qu'il s'étend & se distribue tantôt par des parties courtes & dégagées, tantôt par des membres entiers; & tantot par des tours de periode pleins & finis; & que les periodes y sont mêlées, tantôt aprés de petits membres détachez, & tantôt aprés d'autres membres entiers, d'une maniere qui en diversifie agréablement le stile, dissipe l'ennui du lecteur, & lui donne le tems de respirer & de reprendre haleine à son aise.

Il est constant, que l'Apôtre n'a point acquis ce stile si grand & si relevé par le secours d'aucun art humain; mais qu'on le doit considerer comme l'effet propre de sa divine sagesse, dont la vraye éloquence est comme une suite necessaire, ou plûtôt comme une compagne inséparable. En effet il appartient à la sagesse de bien concevoir, peser & estimer les choses selon leur mérite & leur dignité; & à l'éloquence d'exposer ce qu'on a ainsi conçu, pesé & estimé dans son esprit, par un discours juste & proportionné. Car cette sagesse est d'ordinaire suivie & accompagnée de l'éloquence véritable & naturelle, dont se servent sur tout les Saints & les hommes Apostoliques, qui sans le secours de l'art, sont tres-ingénieux & tres-éloquens dans leurs discours. Aussi un sage disoit avec raison: Si vous concevez fortement une chose, vous ne manquerez ni de paroles, ni d'éloquence pour la bien dire: *Si rectè rem con-*

ceperis, nec facundia dicendi, nec sermo te deseret ullus. S. Ambroise a cette même varieté de stile dans son livre de la virginité, lorsqu'il y raporte en détail les vertus & les loüanges de la tres-Sainte Vierge : car il y mêle avec le même agrément, des periodes de deux ou de trois membres, liez avec des nombres, tantôt aprés plusieurs parties courtes & dégagées, tantôt aprés des membres détachez, avec certaines conclusions, où l'esprit se repose un moment de tems en tems, comme on le pourra voir dans le chapitre suivant.

Il faut sçavoir encore qu'il y a deux sortes de periodes ; l'une où le discours s'étend & est distribué par parties ou par membres : *Cæsim vel membratim* : & l'autre où il est borné, c'est-à-dire, renfermé depuis le commencement jusqu'à la fin, *circumscriptè*, avec des pauses & des reprises, dans un certain tour ou circuit de paroles, dont le sens ne s'acheve qu'à la fin ; ensorte qu'il a ou toute l'apparence d'un parfait raisonnement, ou quelquefois aussi d'une hypothese ; & plus ou moins d'étenduë, selon que le requiert le dessein qu'on s'est proposé, ou l'état de la chose dont-il s'agit. C'est ce que l'on comprendra aisément par ces exemples de la seconde Epître de l'Apôtre aux Corinthiens, que nous venons de raporter aprés S. Augustin, & par ceux qui suivent.

Nous en avons un tres-beau de la periode qui s'étend par membres distinguez, dans ces paroles de S. Cyprien contre Demetrien: *Mundus occasum sui rerum labentium prolatione testatur. Non hyeme nutriendis seminibus tanta imbrium copia est : non frugibus æstate torrendis solita flagrantia est ; nec sic vernâ de temperie sata læta sunt ; nec adeò arboreis fœtibus autumna fœcunda sunt. Mi-*

nùs de effossis & fatigatis montibus eruuntur marmorum crustæ; minùs argenti & auri opes suggerunt exhausta jam metalla, & pauperes venæ. Le » monde lui-même dit & témoigne assez par la » décadance de toutes choses, qu'il approche de sa » fin. Il ne tombe plus tant de pluye en Hyver pour » nourrir les semences : Le Soleil n'a plus tant de » chaleur en Eté pour meurir les fruits ; le Printems » ne donne plus aux champs une face si riante & si » agréable ; ni la fecondité de l'Automne une si gran- » de abondance de fruits. Les carrieres de marbres, » comme si elles étoient lasses, n'en fournissent » plus tant ; & les mines d'or & d'argent sont épui- » sées.

Ce qui suit immediatement aprés, est une periode, où le discours s'étend & se distribuë par des parties courtes, ou par de petits membres séparez, en cette maniere : *Breviatur in dies singulos ac deficit in agris agricola : in mari nauta : miles in castris ; innocentia in foro ; justitia in judicio ; in amicitiâ concordia, in artibus peritia, in moribus* » *disciplina.* Les terres demeurent incultes ; les mers » sans pilotes ; les armées sans soldats. Il n'y a plus » d'innocence dans le barreau, plus de justice par- » mi les Juges ; plus d'union entre les amis ; plus » d'industrie dans les arts, plus de regle ni de dis- » cipline dans les mœurs. Ces sortes de periodes peuvent n'avoir que deux membres. Mais elles sont tout autrement belles, lorsqu'elles en ont trois, comme celle-ci de Ciceron : *Vicit pudorem libido,* » *timorem audacia, rationem amentia.* L'impudicité » triompha de la chasteté, l'audace de la crainte, » & la folie du bon sens & de la raison. Et encore lorsqu'elles en ont quatre, comme celle-ci de S. Cyprien : *Quemadmodum sponte sol radiat, dies*

illuminat, fons rigat, imber irrorat; ità cælestis ille Spiritus infundit. Comme le Soleil répand de « lui-même ses rayons, le jour éclaire, les fontai- « nes coulent, & la pluye moüille & arrose la « terre; cet Esprit celeste se communique & se ré- « pand aussi de même. Chaque mot même peut « faire un membre d'oraison, comme en cet endroit: *Acrimoniâ, voce, vultu inimicos perterruisti.* Vous « avez épouvanté vos ennemis par vôtre vivacité, « par vôtre parole, par vos regards. «

Quant à la periode avec laquelle nous parlons avec mesure, *circumscriptè*; & où le commencement, comme dit Aristote, répond si bien à la fin, que l'élocution y a toûjours un tour plein & fini dans le sens, & dans les nombres, elle est quelquefois plus courte, & quelquefois plus longue. Celle-ci, par exemple, est fort courte:

.... Finem si quæris amori,
Cedit amor rebus; Res age, tutus eris.

C'est un syllogisme parfait, comme on le peut voir ci-devant au chap. 10. du second livre, où elle est déjá raportée pour exemple d'un raisonnement achevé, & en nôtre langue.

C'en est encore une courte, que cet endroit de S. Cyprien: *Nemo fratres, nemo hanc confessorum gloriam mutilet: cùm dies negantibus accessit præstitutus, quisquis professus intrà diem non est, Christianum se esse confessus est.* Que personne, « mes tres-chers Freres, ne diminuë une gloire qu'ils « ont si justement acquise; que personne ne rabaisse « malicieusement leurs avantages: lorsque le tems « porté par les Edits, pour renier la foi, est expi- « ré, quiconque dans ce tems n'a point renoncé «

Serm. 2. de lapsis.

Jesus-Christ, l'a confessé. Mais en voici une autre plus longue, par laquelle ce même Pere commence son traité de la patience en cette maniere : *De Patientiâ locuturus, fratres dilectissimi, & utilitates ejus, & commoda prædicaturus, unde potiùs incipiam, quàm quod nunc quoque ad audientiam vestram ; patientiam video esse necessariam, ut nec hoc ipsum quod auditis, & discitis, sine patientiâ facere possitis.* Ayant à vous parler de la patience, mes tres-chers Freres, & à vous en montrer les fruits & les avantages ; par où puis-je commencer plus à propos, que parce que je vois que vous avez besoin de patience pour m'écouter, ensorte que vous n'en sçauriez même entendre parler, sans en avoir ?

Il en suit encore une plus longue un peu aprés en ces termes : *Nec invenio inter cæteras cœlestis disciplinæ vias, quibus ad consequenda divinitùs præmia spei ac fidei nostræ secta dirigitur ; quid magis sit vel utilius ad vitam, vel majus ad gloriam, quàm ut qui præceptis dominicis obsequio timoris ac devotionis innitimur, patientiam maximè totâ observatione tueamur.* De tous les moyens que la doctrine celeste de nôtre religion nous fournit, pour acquerir les divines recompenses, qui sont les objets de nôtre foi & de nôtre esperance, je n'en vois point de meilleur, ni de plus utile pour la bonne vie & pour la gloire de ceux qui tâchent, comme nous, d'observer en toutes choses les Commandemens divins avec crainte & avec pieté, que de s'établir & de se fortifier principalement dans la patience.

Les particules, ou conjonctions adversatives, *quoique*, *encore que* ; *neanmoins*, *toutefois*, &c. Et les comparatives, *comme*, *ainsi*, *de même*, &c.

servent

servent tres-souvent à la construction de ces sortes de periodes ; parce que dans quelque élocution qu'elles entrent, le sens n'en est achevé qu'à la fin. Ce qui est le propre de la periode, par laquelle nous énonçons les choses avec mesure dans nos discours ; les Participes ont aussi été inventez, afin de pouvoir renfermer plusieurs verbes dans un seul tour ou circuit de diction ; car ils ont la force des verbes mêmes.

On ajoûte à ces trois especes de stile ou d'élocution par parties, par membres, & par periodes, une quatriéme appellée en Grec, *Peribole*, c'est-à-dire, un circuit, ou un tour d'élocution plus étendu & composé de plus de membres ou de parties distinguées, que la periode ordinaire. Et ce long tour ou circuit est proprement le stile des Historiens, où l'on voit plusieurs membres & plusieurs parties dégagées s'entre-suivre si également dans une même traite, que la construction, quoique longue & étenduë, en est toûjours claire & facile à entendre sans faire peine à l'esprit.

La Peribole est neanmoins peu differente de la periode composée de membres ou de parties distinguées, si ce n'est qu'il faut que les membres & toutes les parties du discours dans la periode ayent une suite & une dépendance qui les lient entr'elles dans une parfaite convenance ; au lieu que la Peribole est une sorte de construction & d'arrangement de discours historique & plus étendu, où ce qui precede & ce qui suit n'est pas tellement lié, qu'on ne le puisse tres-facilement diviser en tous ses membres.

On ajoûte à la peribole une cinquiéme sorte de stile, ou de composition & d'arrangement de

discours, qu'Aristote appelle, *camptera*, en Latin, *tractus*, *nexus*, ou *productio spiritûs*. Une traite, un enchainement, ou une longue tirade de paroles & de pensées disposées neanmoins de telle sorte, qu'on peut se reposer un moment & reprendre haleine de tems en tems. Et cette traite ou tirade est la même chose en effet que la peribole; si ce n'est qu'elle est plus étenduë, & que plus elle est longue, plus aussi elle a d'élegance & de beauté, pourvû toutefois qu'il y ait de l'ordre & de la mesure dans sa longueur & son étenduë. Nous en raporterons ici pour exemple cet endroit de S. Cyprien, où il défend sa dignité d'Evêque contre quelques heretiques qui la lui dénioient, & qui décrioient sa conduite & son élection par de noires médisances; & où il employe pour cela ce grand tour de paroles & d'expressions en cette maniere: *Cæterum dico, dico enim provocatus, dico dolens, dico compulsus, quandò Episcopus in locum defuncti substituitur, quandò populi universi suffragio deligitur, quandò Dei auxilio in persecutione protegitur, collegis omnibus fideliter junctus, plebi suæ jam quadriennio in Episcopatu probatus, in quiete serviens disciplinæ, in tempestate proscriptus, applicato & adjuncto Episcopatus sui nomine, totiès ad leonem petitus, in circo, in amphitheatro, Dominicæ donationis testimonio honoratus: cum talis frater à quibusdam desperatis & perditis, & extrà Ecclesiam constitutis, impugnari videtur: apparet sanè, frater charissime, quis impugnet, non scil. Christus, qui sacerdotes aut constituit aut protegit; sed ille qui Christi adversarius, & Ecclesiæ ejus inimicus, ob hoc Ecclesiæ præpositum suâ infestatione persequitur, ut gubernatore sublato, atrocius & violentius circa Ecclesiæ naufragia grass-*

Epist. 54. ad Cornel. Pap.

fetur. Mais je le dis, & je le dis avec regret, je le dis avec douleur; & parce qu'on m'oblige à le dire, Quand un Evêque est substitué à la place de celui qui est mort; quand il est élû durant la paix par les suffrages de tout le peuple, quand il est particulierement protegé de Dieu pendant la persécution, uni inviolablement à tous ses Collegues, & approuvé de tout son peuple, pendant quatre années d'Episcopat; quand il observe exactement la discipline durant le calme, quand il est proscrit durant la persécution, demandé tant de fois par son nom & tout ensemble par celui de sa dignité, dans le cirque & dans l'amphiteatre, pour être exposé aux lions; & encore tout recemment à l'occasion d'un sacrifice; que tout le peuple faisoit par l'autorité du magistrat; Quand un Evêque de cette sorte est attaqué par des gens perdus & désesperez, & qui sont hors de l'Eglise, l'on voit aisément, mon tres-cher Frere, d'où vient cette persécution: l'on voit aisément qu'elle ne vient pas de Jesus-Christ, qui établit ou protege les Evêques, mais de l'ennemi de Jesus-Christ & de son Eglise, lequel suscite cette guerre à celui qui en a la conduite; afin que n'y ayant plus de Pilote, il puisse piller & couler à fond le vaisseau avec plus de violence & de cruauté.

Nous devons donc nous servir de cinq sortes de constructions ou manieres d'élocution differentes, selon la nature des choses que nous traitons; ensorte que nous évitions adroitement par cette varieté le dégoût, qui vient ordinairement d'une continuelle uniformité; & que nous revêtions pour ainsi dire, chaque chose de la couleur & de l'ornement qui lui est propre & convenable.

Il eſt de la prudence & de l'adreſſe de l'Orateur, de bien prendre garde, quand il ſe doit ſervir de l'une plûtôt que de l'autre, n'étant pas poſſible d'en donner aucune regle certaine entre celles de l'art. Ce qu'il y a de conſtant & de certain eſt, que pour preſſer & faire inſtance, on ſe ſert ſouvent de parties courtes & de membres détachez, ſurtout lorſqu'il y en a pluſieurs ; & qu'on emploïe les periodes dans les raiſonnemens, & plus ſouvent encore dans les exordes, où elles ſont d'ordinaire plus longues que dans les raiſonnemens, où elles doivent auſſi être plus courtes.

La Peribole eſt plus propre pour les narrations hiſtoriques, & pour les amplifications. Et à vrai dire, toutes ces ſortes d'élocutions differentes peuvent auſſi entrer fort à propos, & avoir lieu dans les autres parties du diſcours.

Voila juſqu'ici ce que nous avons cru devoir dire de la compoſition du ſtile, qui eſt la troiſiéme partie de l'ornement du diſcours, & qui ſert à en rendre le cours plus doux, plus agréable, & plus éclairé.

CHAPITRE XVIII.

De la bien-ſéance du diſcours ; ou *de la maniere de parler juſtement & à propos.*

NOus avons parlé juſqu'à preſent dans ce livre, des trois premieres qualitez ou vertus principales de l'élocution, ſçavoir de la pureté, de la clarté, & de l'ornement, ſoit pour les mots en particulier, ſoit pour les figures, ſoit pour la liaiſon, ou pour la compoſition du ſtile. Il reſte

à traiter dans la ſuite, de la bien-ſéance de l'élocution, qui en eſt la quatriéme vertu, & la principale partie de l'ornement du diſcours.

Ciceron en a renfermé toute la nature dans ce peu de paroles : Toutes ſortes de diſcours ne conviennent pas à toutes ſortes de perſonnes. On doit avoir égard aux tems, aux lieux, aux perſonnes. Ce qu'il explique en même tems en cette maniere : Les affaires criminelles ne veulent pas « être traitées comme les civiles, ni les grandes com- « me les petites. Il faut faire difference entre une « déliberation, un éloge, un entretien familier, « une conſolation, un diſcours dogmatique, une « plainte, une hiſtoire. Il faut conſiderer quelles « perſonnes nous avons pour auditeurs ; ſi nous par- « lons devant le Peuple, devant le Senat, ou devant « des Magiſtrats, devant une grande aſſemblée, « ou devant peu de perſonnes. Il faut même faire « conſidération ſur la conjoncture du tems, ſi c'eſt « dans la guerre ou dans la paix, ſi l'on eſt preſſé, « ou ſi l'on a beaucoup de loiſir : enfin il faut que « l'Orateur faſſe reflexion ſur ſoi, & qu'il regarde « ſon âge, le rang qu'il tient dans le monde, & ce « qu'il a de créance & d'autorité. «

Lib. 3. de Orat. in fine.

Ainſi c'eſt parler juſtement & avec bien-ſéance, que d'ajuſter ſon diſcours proprement à ces choſes. Et c'eſt auſſi à cela, dit Quintilien, qu'on doit ſur tout avoir égard, non-ſeulement dans l'élocution, mais auſſi dans l'invention. Car ſi les paroles ont tant de poids, combien n'en doivent pas avoir davantage les choſes mêmes ? Celui donc qui deſire parler proprement & avec bien-ſéance, doit obſerver principalement dans ſon diſcours ces quatre choſes : Qu'il convienne parfaitement à lui-même, qui parle, & à ceux qui l'écoutent,

aux choſes qu'il traite, & à la dignité du miniſtere qu'il exerce, ou de l'office dont il eſt revêtu; c'eſt-à-dire, qu'il faut bien prendre garde, qui c'eſt qui parle, à qui il parle, de quoi il parle, & à quoi tend principalement ſon diſcours. Car on doit conſiderer en toutes ces choſes ce qui a plus de raport & de convenance; ce qui eſt du reſſort, non-ſeulement de l'art, mais particulierement de la prudence, à qui il n'appartient pas moins de regler ce qu'on doit dire, que ce qu'on doit faire. Et entre les devoirs de cette vertu, le plus important & le plus difficile, eſt ſans doute de connoître ce que demande la bien-ſéance en toutes choſes; mais de le pouvoir faire aprés l'avoir connu, dit Ciceron, celà dépend du genie & de l'art. Au reſte nous allons traiter preſentement par ordre, de la bien-ſéance de l'élocution à l'égard de chacune de ces quatre choſes, que nous avons marquées.

Il faut donc premierement avoir égard à l'état & à la dignité de celui qui parle; car un même ſtile ne convient pas à toutes ſortes de perſonnes. Les jeunes gens doivent parler autrement que des perſonnes vénérables par leur âge; les Princes, les Grands & les Puiſſans, autrement que les hommes peu élevez; & les Officiers & Miniſtres des ordres inferieurs, autrement que les Evêques & les Prelats leurs Superieurs; parce qu'il y a pluſieurs choſes permiſes à ceux-ci, qui ne le ſont pas de même aux autres. Cela ſe voit dans les Sermons ou les Homelies de S. Chryſoſtome, où ce Pere par une addreſſe de ſon admirable éloquence, ſe concilie la bien-veillance du peuple dans ſes exordes, en leur répreſentant ſes ſoins, ſa charité, & ſa tendreſſe paternelle envers tous, & en relevant même leurs vertus par des témoignages

de ſon eſtime. Mais ce qui étoit d'une grande décence dans un Evêque & dans un homme ſi éminent en ſainteté, ne convient pas de même aux autres.

Auſſi ſelon le ſentiment de Quintilien, la Rhetorique étant la ſcience, ou la ſageſſe & la prudence du diſcours; comme l'emploi & l'effet principal de la prudence eſt de connoître ce que la bien-ſéance demande dans les actions, il ne lui appartient pas moins de diſcerner les manieres de parler qui conviennent à chacun. De là vient qu'on dit de Socrate, que Liſias ayant lû devant lui une oraiſon qu'il avoit faite pour ſa défenſe, ce Philoſophe aprés l'avoir entenduë, lui dit: "Elle eſt tres-belle ſans doute, & tres-élegante, " mais elle ne convient point à Socrate. *Præclara* " *ſanè & elegans oratio eſt, ſed non convenit Socrati.* Cette oraiſon ſentoit plus l'éloquence du barreau, que la ſolidité d'un Philoſophe tel que Socrate, pour qui elle avoit été compoſée. Liſias lui demandant alors pourquoi la trouvant bonne & bien-faite, il la rejettoit neanmoins comme ne lui convenant point? Eſt-il étrange ou impoſſible, lui " répondit ce grand homme, qu'une chauſſure qui " eſt belle & galante, ne ſoit pas propre aux pieds " de chacun? "

Toutefois il eſt de la bien-ſéance generalement pour toutes ſortes de perſonnes, de ne jamais rien dire, dont ceux à qui on parle, ayent lieu de s'offenſer; c'eſt-à-dire, de ne parler jamais fierement, ni avec arrogance, ni avec trop d'audace ou d'effronterie, jamais injurieuſement, ni avec deshonneur, ni avec mépris; jamais d'une maniere boufonne, ni badine, ni baſſe, ni licentieuſe, ni déreglée; mais de faire enſorte que

tout le discours, comme le portrait de l'Orateur; par un certain caractere de sentimens & d'expressions, represente une grande modestie, une facilité de mœurs, une douceur & une tendresse naturelle pour tout le monde; & qu'on paroisse aussi animé du feu de la charité, du zele du salut de tous, & d'une fervente pieté. Ce caractere de douceur & de modestie, sied fort bien dans toutes les parties du discours Oratoire; mais encore plus particulierement dans les exordes, qui doivent être pleins de soumission & de pudeur.

C'est ce que S. Cyprien, entre les autres saints Docteurs, a particulierement fait paroître dans tous ses discours, où l'on ne voit pas un seul mot que l'on puisse attribuer à la moindre pensée d'ostentation. L'air & le stile de son discours est tel qu'on s'apperçoit par tout, que celui qui parle est un Evêque vrayement chrêtien & destiné à la gloire du martyre. Son cœur est tout enflammé d'une charité vrayement evangelique, & son discours en exprime parfaitement l'ardeur & les sentimens dans ses Sermons, par la frequente répetition de ces paroles de tendresse, *mes tres-chers freres*; & surtout dans son traité *de ceux qui sont tombez pendant la persécution*, lorsqu'il dit à son
» peuple: Que ferai-je ici, mes tres-chers Freres?
» j'en suis extrêmement en peine. Que dirai-je? ou
» de quelle maniere parlerai-je? Certes il est plus
» besoin de larmes que de paroles, pour exprimer
» nôtre douleur, pour pleurer nos blessures, pour
» déplorer la ruine d'un peuple, autrefois si nom-
» breux. Car qui seroit si dur & si impitoyable, que
» de demeurer les yeux secs, au milieu d'une si
» grande désolation, & de voir ses freres tombez
» d'une chûte mortelle, sans faire retentir le Ciel

de ses cris? Je m'afflige avec vous, mes Freres, « je m'afflige avec vous, & je ne me console point « sur ce que je suis demeuré moi-même sain & en- « tier, puisqu'un vrai Pasteur ressent plus vivement « les playes de son troupeau, que le troupeau mê- « me. J'entre dans tous les sentimens de vôtre « cœur, & je partage avec vous le poids de vôtre « tristesse. Je gemis avec ceux qui gemissent, je pleu- « re avec ceux qui pleurent, & il me semble que je « suis abbatu par terre avec ceux que l'ennemi a ter- « rassez, &c. «

Qui ne reconnoîtroit pas dans ces paroles & dans ces expressions, un courage & un zele vraiement Apostolique, un cœur tout rempli d'une ardente charité, & d'une tendresse plusque paternelle? C'est cet esprit & ce courage, c'est cette douleur, & ce vif ressentiment de la perte de tant d'ames, que les Prédicateurs doivent s'efforcer de faire paroître autant qu'il est possible dans leurs discours.

Mais ne nous attachons pas tant ici à faire voir nôtre talent & nôtre vertu, qu'à éviter les vices; car l'un approche fort de la vaine ostentation, quand il y a le moindre excez; mais il n'y en peut jamais avoir en l'autre. Or entre tous les vices qu'on doit fuir, Quintilien marque principalement celui de l'ostentation de soi-même, & toute sorte de vaine gloire & propre estime; parce, dit-il, que ce vice ne manque point d'attirer sur celui en qui il paroît, non-seulement le mépris, mais l'aversion même & la haine de ceux qui l'écoutent. L'esprit de l'homme, ajoûte cet Auteur, a quelque chose de grand, de sublime, & qui ne peut souffrir de Superieur. C'est pourquoi nous aimons à relever ceux que nous voyons se soumettre &

s'abaisser devant nous, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant au-dessus d'eux. Si nous sommes sans envie & sans jalousie, la tendresse qu'on doit avoir naturellement les uns pour les autres, ne nous manque point. Mais il semble que celui qui s'éleve plus qu'il ne faut, est à charge aux autres & les méprise, non pas tant en s'élevant au-dessus d'eux, qu'en les rabaissant au-dessous de lui. Les moins élevez lui portent envie; car c'est là le vice de ceux qui ne veulent point ceder l'avantage, & qui ne peuvent pas le disputer: ceux qui sont au-dessous de lui s'en rient, & les gens de bien le rejettent & le condamnent.

Ceux-là ne sont pas fort exemts de ce vice, qui pour faire parade de leur esprit & de leur sçavoir, traitent dans leurs Sermons des questions difficiles & relevées, qui ne servent de rien pour le salut des ames; car ils ne cherchent en cela qu'à se faire valoir, & à se glorifier eux-mêmes devant le peuple. On peut mettre encore de ce nombre ceux qui voulant passer pour éloquens, font de grands amas de paroles inutiles, qui ne signifient rien qu'une même chose, qu'ils entassent & debitent sans discernement dans leurs discours, pour s'attirer l'admiration d'une assemblée de peuple, la plûpart grossier & ignorant, par cette impetueuse volubilité de leur langue, & par cette grande facilité à parler; quoiqu'il n'y ait rien de plus opposé à l'éloquence que ce grand flux de paroles. Voila ce que celui qui parle, doit en partie éviter, & en partie observer, pour garder la bien-séance à son égard dans ses discours.

Mais cela ne suffit pas. La raison même veut qu'il considere encore quelles sont les personnes

qu'il a pour auditeurs. Car autre est la maniere de parler devant des gens du commun, devant des personnes grossieres, & des Païsans ; & autre, est celle de parler devant des hommes sçavans & éclairez, devant des personnes nobles, & les premiers d'un état ou d'une ville, qui ont l'oreille fine & délicate. Car il faut pour ceux-ci, un stile sublime & poli en toutes manieres ; & pour les autres un stile plus commun & trivial.

Autre est encore la maniere de parler à des personnes religieuses & consacrées à Dieu, à des hommes destinez à l'étude & à la contemplation des choses divines, & autre est celle de parler à des gens qui s'abandonnent à toutes sortes de crimes, sans aucune crainte de Dieu. Enfin il faut diversifier son discours, selon la diversité des personnes & de leurs états, & des vices qui corrompent & qui perdent le peuple. Nous avons pour conseil sur cela, l'Apôtre même, qui prescrivant à Timothée son disciple les devoirs de sa charge, lui marque en particulier comment il en doit user dans ses instructions avec les maris & envers les femmes ; envers les vieillards & envers les jeunes ; envers les riches & les puissans, & envers les Prêtres mêmes & les Diacres.

C'est aussi ce que l'Ecclesiastique semble nous recommander particulierement, lorsqu'il dit : *Entretenez-vous avec un homme sans religion sur les choses saintes ; avec un injuste, sur la justice ; avec une femme, sur celle dont-elle est jalouse ; avec un homme timide, sur ce qui regarde la guerre ; avec un marchand, sur le commerce & le trafic des marchandises ; avec un achetteur, sur ce qui est à vendre ; avec un envieux, sur la reconnoissance des graces receuës ; avec un impie, sur la* Eccli. 37.

pieté ; avec un homme ſans honneur, ſur l'honnêteté ; avec un ouvrier à l'année ſur ce qu'il doit faire pendant un an ; & avec un ſerviteur pareſſeux, ſur l'aſſiduité au travail. Le Sage nous apprend ſans obſcurité par ces paroles qu'il faut diverſifier le diſcours ſelon la difference des perſonnes devant qui on parle, & l'accomoder à la diſpoſition, à l'état, & à la portée de chacun. C'eſt à quoi prennent peu garde ceux qui prêchant devant une aſſemblée de peuple où il n'y a ni Gouverneur de ville, ni Magiſtrat, ni Avocat, ni Procureur, ni Officier de Juſtice, ne laiſſent pas de crier à pleine tête, de tonner & de fulminer contr'eux, ſans prendre garde que ce n'eſt pas là inſtruire le peuple, mais plûtôt aigrir, émouvoir & aſſouvir l'indignation & la haine qu'ils ont peut-être déja conceuë contre ces perſonnes : ce qui eſt ſans doute tres-opposé à l'eſprit du Chriſtianiſme, & à la vraie pieté. Voila pour ce qui regarde les auditeurs. Conſiderons maintenant ce que demande la bien-ſéance de la part des choſes mêmes que l'on traite, & du devoir du Prédicateur.

Comme cela ne regarde pas moins l'invention que l'élocution, nous avons déja donné en quelque ſorte à connoître ce qu'il faut obſerver à cet égard, en traitant de la maniere d'inventer. Mais afin de ne point paſſer cet endroit ſans en toucher quelque choſe, on doit penſer, quant à la maniere de trouver de quoi prouver, ſoûtenir, & amplifier un diſcours, que celui-là parle proprement & avec juſteſſe, qui ſelon la qualité du ſujet qu'il traite, dit des choſes tres-pertinentes, tres-avantageuſes, & qui y viennent tres-à propos ; ſans s'en écarter par des digreſſions à des lieux communs ou cherchez de loin, ou qui n'y ſervent

de rien, à moins que la nature du sujet ne le demande. Car encore que celui qui s'écarte de cette sorte, s'énonce peut-être assez élegamment, il n'a néanmoins ni grace ni bien-séance dans son discours, parce qu'il ne suit pas le motif, pour lequel il a entrepris de parler.

C'est la faute que commettent ordinairement les Prédicateurs, qui oubliant le principal devoir de leur ministere, qui consiste à corriger & à regler les mœurs des hommes, traitent des questions tres-éloignées de ce propos, & qui n'y servent en aucune maniere; de sorte que les pauvres auditeurs qui croyent remporter de leurs Sermons, des lumieres & des instructions pour le reglement de leur vie, sont obligez de s'en retourner chez eux aussi affamez & aussi vuides qu'ils y sont venus. Mais cette observation dans les choses mêmes, comme il vient d'être dit, regarde la maniere d'inventer. Pour ce qui est du stile ou du genre d'élocution qui leur convient selon la nature & la difference de chacune, en quoi consiste principalement la difficulté de cet art, c'est ce que nous allons expliquer dans la suite de ce livre. Car tout ce que nous avons dit jusqu'ici, peut être aisément connu & pratiqué par quelque Prédicateur que ce soit, pour peu de sçavoir & de pénétration d'esprit qu'il ait, sur tout s'il est aussi animé de la charité vrayement chrêtienne & fraternelle. Mais ce qui suit est beaucoup plus difficile, & dépend moins des regles communes de la prudence, que de celles de l'art, d'une grande maturité de jugement, & d'un grand exercice d'écrire & de parler.

CHAPITRE XIX.

Quelle sorte de stile ou d'élocution demandent les sujets, ou les matieres differentes, & les divers devoirs des Prédicateurs.

IL faut sçavoir d'abord qu'un même stile ou un même genre d'élocution ne convient pas à toutes sortes de sujets ou de matieres que l'on traite. Car ce seroit comme si on vouloit approprier une même sorte de vêtement aux divers états des personnes, sçavoir aux maîtres & aux serviteurs; aux hommes & aux femmes; aux personnes religieuses & consacrées à Dieu; & aux Laïques ou Seculiers: au lieu qu'il est constant que chacune de ces personnes a une maniere d'habillement & de parure, qui lui est propre & particuliere selon son état & sa condition. Ainsi les petites choses demandent une sorte de discours, les médiocres une autre, & les grandes encore une autre. Surquoi voici ce que dit Quintilien: Lorsqu'on s'est acquis un talent & une facilité d'é-
» crire, &c.... le premier soin aprés cela doit
» être de parler convenablement & avec cette bien-
» séance, que Ciceron fait voir être la quatriéme
» vertu de l'élocution, & qui est à mon sens la
» plus necessaire. Car l'ornement du discours étant
« de plusieurs & differentes sortes, qui convien-
« nent l'une à l'une, & l'autre à l'autre; s'il n'est
« pas justement appliqué aux choses & aux person-
« nes, bien loin de donner de l'éclat & de la beauté
« au discours, il détruira, & tournera la force des
« choses tout au contraire.

« En effet que sert-il, que les termes dont-on se

ſert, ſoient propres, ſignificatifs, & brillans, »
s'ils ne conviennent pas aux choſes, que nous »
voulons perſuader à ceux qui nous entendent? »
Si nous diſons les petites choſes d'un ſtile grand »
& ſublime, & les grandes d'un ſtile ſimple; les »
triſtes & fâcheuſes d'un ſtile gai & enjoüé; & »
celles qui ſont agréables & plaiſantes, d'un ſtile »
fort, violent, & emporté; c'eſt comme ſi on pa- »
roit un homme de files de perles, de pierreries, «
de braſſelets, d'une longue robe, & d'autres «
ſemblables ornemens de femmes, qui ne ſervi- «
roient qu'à le défigurer; ou comme ſi l'on pa- «
roit une femme d'un habit de triomphe, qui eſt «
le plus auguſte qu'on puiſſe imaginer, & qui néan- «
moins ne lui conviendroit nullement. «

Le même Quintilien parlant ailleurs de la diverſité des ornemens du ſtile, explique preſque la même choſe, mais un peu plus clairement en ces termes: Ce qu'il y a ici de plus remarquable, «
eſt que cet ornement de bien-ſéance doit être di- «
verſifié ſelon le genre du ſujet ou de la matiere du «
diſcours. Et pour commencer par la premiere di- «
viſion, il eſt viſible qu'un même ſtile ne peut pas «
convenir aux matieres & du genre demonſtratif, & «
du délibetatif & du judiciaire. Car dans le premier, «
l'Orateur qui a pour fin d'élever, ou l'oſtentation, «
ne voulant que plaire aux auditeurs, il déploye tou- «
tes les addreſſes & tous les agrémens de l'éloquence, «
& il en étale les graces & les ornemens, comme ten- «
dant, non à s'inſinuer artificieuſement dans les «
eſprits, & à s'en rendre le maître, mais unique- «
ment au but de la loüange & de la gloire. C'eſt «
pourquoi il eſt comme un marchand d'éloquence, «
qui étale aux yeux de chacun tout ce qu'il y a de «
gravité populaire dans les ſentences, de brillant «

» dans les paroles, d'agréable & de relevé dans
» les figures, de magnifique dans les metaphores;
» de poli, de plein, & de fini dans les membres &
» dans le tour des periodes. Car c'est à lui-mê-
« me & non pas au sujet du discours que le suc-
» cez en doit être raporté.

» Mais si l'on traite un sujet sérieux & impor-
» tant, & qu'il y ait véritablement à combattre,
» que le soin de la reputation, qu'attirent ces or-
» nemens, soit le dernier. De plus quand le dis-
» cours roule sur des points d'une extrême consé-
» quence, on ne doit point trop se mettre en peine
» du choix des paroles, ni s'y attacher scrupuleuse-
» ment. Ce n'est pas à dire qu'on y doive négliger
» tout ornement, ensorte qu'il n'y en entre aucun;
» mais plûtôt afin que le stile en étant plus grave
» & plus serré, on soit aussi moins ennuyeux, &
» surtout plus proportionné au sujet. Car pour per-
» suader, une Cour souveraine demande un stile
» élevé; le peuple un stile vif & pressant, & le
» barreau un stile exact pour les affaires publiques
» & capitales. Mais dans des consultations particu-
» lieres entre peu de personnes sur quelque affaire
» que ce soit, on n'a pas accoûtumé de se mettre
» fort en peine d'être éloquent; un discours sim-
» ple, pur & sans affectation sied toûjours mieux;
» parce que l'éloquence, pour être vive & animée,
» demande plus de preparation, & un plus grand
» theatre.

Ad Heren. lib. 4.

» Cornificius reduit tous ces stiles à trois, par
» ces paroles : Il y a trois sortes d'élocution &
» de stile, où toute diction sans defaut peut entrer.
» Nous les appellons l'un *grave*, l'autre *médiocre*,
» & le troisiéme *simple*. Le stile grave consiste dans
» une grande & magnifique structure de paroles.

Le

Le médiocre dans une beauté d'expression qui « n'est ni tout-à-fait relevée, ni des plus communes « & plus ordinaires. Et le simple dans un usage pur « des termes & des expressions les plus communes « du langage ordinaire. Le discours sera d'un stile « grave & majestueux, si l'on ajuste avec adresse à « chaque chose les mots les plus riches & les plus « brillants que l'on peut trouver, soit propres, ou « tirez de toutes autres choses: si on choisit les pensées « & les expressions les plus fortes & les plus ma- « jestueuses pour relever & pour animer le discours; « & si on y emploïe les figures & de sens & de di- « ction qui ont du poids & de la gravité. Il coulera « d'un stile médiocre, si nous rabattons un peu de « ce brillant & de cette pompeuse gravité, sans « néanmoins descendre dans ce qui est bas & trivial, « comme le stile simple, où l'on n'employe que le « langage le plus commun & le plus ordinaire. «

S. Augustin enseigne que ces trois stiles, qu'on doit accommoder aux choses mêmes que l'on traite selon leur nature & leur difference, ont aussi un rapport & une proportion toute particuliere avec les trois fonctions de l'Orateur chrêtien. Ce qu'il prouve par Ciceron en cette maniere; *Dixit quidam sapiens & verum dixit, ità dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat.* Un grand Orateur a dit, & avec ve- « rité, qu'un homme éloquent doit parler de telle « sorte, qu'il instruise, qu'il plaise, & qu'il tou- « che. Ce qu'il explique encore en d'autres termes, « en disant qu'un Orateur chrêtien doit parler de telle sorte, qu'il soit écouté, c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit; *dicat intelligenter:* Qu'on se plaise à l'entendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader, *audiatur libenter, &*

De Doctr. Christia. lib. 4. num. 27.

Ibid. num. 30.

obedienter. Il ajoute aprés le passage de Ciceron: *docere necessitatis, delectare suavitatis, flectere victoriæ*. Qu'il est de necessité d'instruire, de l'agrément de plaire, & de la victoire de faire qu'on se rende.

» Le premier de ces trois devoirs de l'Orateur, » continuë ce Pere, c'est-à-dire, la necessité d'en- » seigner, & de faire entendre ce qu'on veut per- » suader, est dans les choses mêmes que l'on dit; » & les deux autres dans la maniere de les dire. » Or comme il faut plaire à l'auditeur, afin qu'il » écoute avec plaisir, il faut aussi le toucher, afin » qu'il se porte à pratiquer ce qu'on lui enseigne: » & comme il écoute avec plaisir, si vous parlez » avec agrément; il est aussi touché, s'il aime ce » que vous lui promettez, s'il craint ce dont vous » le ménacez, s'il hait ce que vous reprenez, s'il » embrasse ce que vous loüez; s'il s'afflige ou se ré- » joüir de ce que vous exaggerez comme un su- » jet ou de douleur ou de joie; s'il a compassion » de ceux que vôtre discours lui met devant les yeux » comme en étant dignes; s'il fuit les personnes ou » les occasions que vous lui répresentez comme per- » nicieuses & tres à craindre; & ainsi de tous les » autres effets que peut produire l'éloquence par tout » ce qu'elle a de plus grand & de plus fort pour re- » muer les esprits des auditeurs, non afin qu'ils » connoissent les veritez qu'ils doivent pratiquer, » mais afin qu'ils pratiquent celles qui leur sont dé- » ja connuës.

» Que s'ils ne les connoissent pas encore, il faut les en instruire, avant que de les exciter à les suivre. Et alors en étant bien instruits, ils en se- » ront peut-être touchez de telle sorte, qu'il ne » sera pas besoin d'employer de plus grands efforts

d'éloquence pour les leur faire pratiquer. Que s'il « en est besoin, il ne le faut pas négliger. Or il en « est toûjours besoin, lorsqu'ils sçavent ce qu'il faut « faire & qu'ils ne le font pas. Et c'est pour cela « qu'il est *de necessité d'instruire*. Car les hommes « peuvent faire, ou ne pas faire ce qu'ils sçavent « être de leur devoir. Mais peut-on dire qu'ils doi- « vent faire ce qu'ils ne sçavent pas? «

Et ce n'est pas de même une necessité de tou- « cher & d'émouvoir, parce qu'il n'en est pas toû- « jours besoin, pourvû que l'auditeur entre dans « les sentimens de celui qui lui parle; & qui se fait « écouter avec plaisir. Mais il est de la victoire de « toucher & de fléchir, parce qu'il se peut souvent « faire qu'on soit instruit de ce qu'on doit faire, & « qu'on l'écoute avec plaisir; sans néanmoins qu'on « s'y rende, ni qu'on se porte à le faire. Or lors- « qu'on instruit de leur devoir ceux qui ne le sçavent « pas; & qu'on ne les en instruit qu'afin qu'ils le « fassent: c'est en vain qu'on leur prouve & qu'on « les persuade que ce qu'on leur dit, est véritable; « c'est en vain qu'on le leur fait écouter agréable- « blement, si on ne le dit pas de telle sorte, qu'ils « soient portez à le faire. Il faut donc que l'Ora- « teur chrêtien, qui veut persuader la pratique de « quelque verité du salut, non-seulement l'enseigne « & la fasse comprendre, afin que l'on sçache dequoi « il s'agit, mais encore qu'il touche & fasse de for- « tes impressions dans les cœurs, pour surmon- « ter l'opposition & la repugnance qu'on y peut « avoir. »

Ce même Saint infere de ces trois parties de l'Orateur chrêtien, qu'il y a trois genres d'élo- quence, ou trois sortes de stile, qui leur répondent & qui s'y raportent parfaitement. Voici ce qu'il

en dit au même endroit : *Cùm vir eloquens tria præstare debeat, ut doceat, ut delectet, ut flectat, ad eundem etiam, ait idem ipse Romani autor eloquii, hæc tria dicendi genera pertinere, quæ his distinxit verbis : is erit eloquens qui poterit parva submissè, modica temperatè, magna granditer dicere*, &c. Les trois principales fonctions d'un homme éloquent étant *d'instruire*, *de plaire*, & *de toucher*, c'est avec grande raison que le Pere de l'éloquence Romaine, dit qu'il lui convient aussi de sçavoir bien se servir de ces trois stiles, qu'il a distinctement exprimez en ces termes : celui-là est vraiement éloquent, qui pourra dire les petites choses d'un stile simple ; les médiocres d'un stile plus relevé ; & les grandes d'un stile grand & sublime. Comme s'il ajoûtoit à chacune des parties de la premiere division, *enseigner*, *plaire*, & *toucher*, le stile qui s'y raporte & qui lui convient, & qu'il l'expliquât de cette sorte en disant : Celui-là est donc vraiement éloquent, qui sçait parler des petites choses d'un stile simple pour *instruire*, des médiocres d'un stile plus relevé pour *plaire*, & des grandes d'un stile grand & sublime pour *toucher* & émouvoir. *Tanquàm si adderet illa tria, & unam eandemque divisionis superioris sententiam sic explicaret dicens : is igitur erit eloquens, qui* ut doceat *poterit parva submissè*; *ut delectet modica temperatè* ; ut flectat, *magna granditer dicere.*

Il est clair & évident par ces paroles de S. Augustin, que ces trois stiles ou genres d'éloquence, *le simple*, *le médiocre*, & *le sublime*, se raportent aux trois parties, ou fonctions de l'Orateur, *enseigner*, *plaire*, & *toucher*. * Mais comme il n'y a rien de petit dans les choses, dont un Orateur

chrêtien ou un Prédicateur doit parler, il est bon d'apprendre ici du même S. Augustin ; qu'il ne doit pas neanmoins toûjours dire les choses mêmes les plus grandes d'un stile sublime, mais d'un stile simple, quand il enseigne ; d'un stile médiocre, quand il loüe, ou qu'il blâme ; & que quand il s'agit de faire pratiquer quelque action de vertu à des personnes qui en ont de l'éloignement, c'est alors qu'il faut employer un stile grand & sublime, & des paroles fortes & propres à les enlever, comme il sera expliqué cy-aprés, * en parlant des choses, à l'égard desquelles on doit user de ces trois stiles suivant le sentiment de ce saint Docteur. *Au chap. 21.*

CHAPITRE XX.

Des trois stiles, & des ornemens ou des figures qui conviennent particulierement à chacun.

PUisque la diversité des sujets & des matieres, dont nous avons parlé cy-devant, & ces trois parties ou devoirs du Prédicateur que nous venons d'exposer, demandent diverses sortes de stiles, où maniere d'élocution, il faut dire maintenant combien de sortes il y en a, & quelles sont les figures & les ornemens qui leur conviennent selon le sentiment du grand saint Augustin, qui a traité cette matiere à fond dans son quatriéme livre de la doctrine Chrêtienne.

Il y a donc trois sortes de stiles, comme il vient d'être dit ; l'un simple, délicat, & subtil, *où*

l'on employe des paroles propres à faire comprendre ce qu'on veut enseigner. L'autre grand, sublime, riche & majestueux, où l'on employe des paroles fortes & vehementes pour remuer les esprits ; & le troisiéme médiocre & comme temperé, ou tenant le milieu entre les deux autres, où l'on employe des paroles brillantes & polies pour plaire ; & qui n'a ni le fin du premier, ni le poids & la force du second ; mais beaucoup d'ornement.

Dans le stile simple & subtil, l'air & la disposition du discours doit être libre & dégagée des liens des nombres, sans neanmoins qu'il soit tout à fait vague, mais seulement ensorte qu'il coule sans contrainte, & qu'il ne paroisse pas s'égarer trop licentieusement. Il faut aussi laisser le soin d'en lier trop exactement les mots, & en retrancher les ornemens éclattans & magnifiques. On y mêlera néanmoins souvent, & de prés-à-prés des sentences subtiles & ingénieuses ; mais pour ce qui est des figures de diction & de sens, & des *tropes* ou des mots figurez, ils n'y doivent entrer qu'avec beaucoup de retenuë & en tres petit nombre. Les metaphores neanmoins y peuvent être plus frequentes, mais non pas tant que dans le genre sublime.

Le stile médiocre ou temperé est plus abondant, plus fort, & plus relevé que le simple ; mais moins que le sublime. Toutes les graces & tous les ornemens du discours lui sont propres, & il est plein de douceur & d'agrément. Tout l'éclat & toutes les brillantes beautez des figures & & de sens & de paroles lui sont propres. Ce genre d'oraison a peu de force & de vigueur ; mais il est tres-doux & tres-agréable.

Mais le stile grave, sublime, abondant, eten-

du, & varié, a certainement un pouvoir & une force tres-grande ; car tantôt il abat & renverse non-seulement ce qui chancelle, mais ce qui paroît le mieux affermi ; tantôt il s'insinuë dans les esprits & s'en rend le maître ; tantot il seme de nouvelles opinions, & arrache les plus enracinées : tantôt il rapelle les morts & les fait parler, comme il se voit dans l'Oraison de Ciceron pour Celius, où il introduit Appius l'aveugle mort depuis long-tems, parlant avec Clodia sa petite fille, & lui reprochant ses infamies. Tantôt il anime la Patrie même & la fait parler & s'écrier contre quelqu'un comme dans la premiere Catilinaire, où le même Ciceron lui fait dire contre Catilina, ce que nous avons ci-devant raporté pour exemple de la *conformation*, ou *Prosopopée*. Enfin ce genre d'éloquence a le pouvoir & la force de soulever toutes sortes de passions, & de les remuer selon la nature du sujet sur lequel il se déploye. Liv. 3. chap. 9.

Mais pour ce qui est du choix des mots, il n'en veut que de grands & de magnifiques, si ce n'est dans les choses atroces & cruelles qu'il aime à exprimer par des termes rudes & durs à l'oreille, & comme raboteux. Et entre les *tropes* & les expressions figurées, il aime aussi particulierement les metaphores éclattantes, les Epithetes hardies, les hiperboles & d'autres semblables, telles que sont ces paroles du Prophete : *J'enyvrerai mes fleches du sang des hommes, & mon épée se soulera de leur chair.* Et celles-ci qu'il dit un peu auparavant : *Ma fureur s'est allumée comme une flamme impetueuse : elle pénétrera jusqu'au fond des enfers ; elle brûlera la terre sans y laisser les moindres herbes ; elle embrasera les montagnes jusque dans leurs racines & leurs fondemens.* Enyvrer ses Deut. 32. 42. & 22.

fléches de ſang & ſouler ſon épée de chair, ce ſont là de ces metaphores hardies & éclattantes dont nous avons parlé. Et une fureur qui devore ou brûle la terre, & qui embraſe les montagnes juſque dans leurs racines & leurs fondemens, c'eſt une eſpece d'hiperbole, qui ſemble tres-propre pour exaggerer la choſe. Les Epithetes & les adverbes qui marquent de l'accroiſſement, ſont auſſi de ce genre.

Tout cela ſe voit clairement & en abregé dans ce diſcours de S. Cyprien : *Gentiles & Judæi minantur, & Hæretici, & omnes quorum pectora & mentes Diabolus obſidet, venenatam rabiem ſuam quotidiè furioſâ voce teſtantur : non tamen idcircò cedendum eſt, quia minantur; aut ideò adverſarius & inimicus major eſt Chriſto, qui tantum ſibi aſſumit & vindicat in ſeculo. Manere debet apud nos, frater, fidei robur immobile, & ſtabilis atque inconcuſſa virtus contra omnes incurſus atque impetus oblatrantium fluctuum, velut petra objacentis fortitudine & mole debet obſiſtere.* Les Payens, les Juifs, les heretiques, & généralement tous ceux dont le Diable obſede le cœur & l'eſprit, nous menacent de même, & font paroître tous les jours par des clameurs furieuſes la rage envenimée, qu'ils ont conçûë contre nous : & néanmoins il ne leur faut pas ceder pour cela; & parce que l'ennemi uſurpe un ſi grand pouvoir en ce monde, il ne faut pas croire qu'il ſoit plus puiſſant que Jeſus-Chriſt. Nous devons toûjours conſerver, mon tres-cher frere, une foi immobile, & un courage ferme & inébranlable, contre lequel, comme contre un rocher, ſe vienne briſer tout l'effort des flots bruïants, & des vagues les plus impetueuſes.

Epiſt. 54. ad Cornel.

On voit encore un excellent exemple de ce stile, dans la Rhetorique d'Herennius, qui est tres-propre & tres-suffisant pour nous découvrir seul, tout ce que demande ce genre sublime d'éloquence, sans le sécours même d'aucuns preceptes de l'art. C'est pourquoi encore que le sujet qu'il y traite, ait peu de raport avec nôtre dessein, je n'ai pas laissé de l'inserer ici, parce qu'il est toûjours plus aisé à chacún, d'imiter une chose & d'en faire une semblable, quand on en a le modele. Voici donc comment cet Auteur se sert du stile grand & sublime contre ceux qui trahissent leur patrie : Qui d'entre-vous, Messieurs, pourroit inventer un genre de supplice assez grand pour être proportionné à la détestable méchanceté d'un traître, qui a formé des desseins contre sa patrie ? Quel crime peut-être comparé à une si abominable malice ? Et quelle sorte de torture la plus ingenieuse séverité des Juges peut-elle trouver, pour punir dignement une action si criminelle & si énorme ? Nos ancêtres ont établi des peines particulieres & tres-grandes contre ceux qui auroient corrompu quelque honnête fille, ou déshonnoré quelque femme mere de famille par leurs infamies ; battu, outragé, ou même tué quelqu'un : mais ils ne nous en ont laissé aucune propre & destinée pour cette cruelle & monstrueuse perfidie. Dans les autres sortes de méchancetés, le tort & le mal que l'on commet, ne tombe que sur quelques particuliers, ou ne s'étend qu'à peu de personnes : mais ceux qui sont complices de cette sorte de trahison, n'ont cherché dans leurs noirs desseins qu'à perdre cruellement tous les Citoïens, & à les jetter dans les derniers malheurs. O fureur d'esprit vraiement barbare ! ô noirs &

cruels desseins ! ô hommes destituez de toute humanité ! Qu'ont-ils osé faire, & quelles ont pû être leurs pensées? Comment les ennemis ayant arraché les sépultures de nos Peres, renversé nos murailles, & détruit nos remparts, viendroient triomphans fondre sur toute la ville ; comment aprés en avoir dépoüillé les temples sacrez, égorgé les premiers & les principaux, emmené le reste esclave, asservi les plus honnêtes femmes & les meres de famille à assouvir leurs passions brutales; ils embraseroient toute la ville ; ces cruels & ces scelerats ne croyant pas être à bout de ce qu'ils vouloient, que lorsqu'ils verroient leur patrie misérablement reduite en cendres? Je ne puis, Messieurs, vous bien representer par des paroles, l'indignité de cette abominable entreprise. Mais je m'en mets moins en peine, parce que vous n'en avez pas besoin. Vôtre zele pour le bien public vous persuade assez, combien celui qui a voulu trahir le *bonheur* de tous, mérite que vous le précipitiez, la tête devant, du haut des murs hors de la ville, qu'il a voulu accabler sous le joug de la domination impie & détestable de ses plus cruels & plus infâmes ennemis. Vous voyez dans cet exemple, comment Cornificius exaggere l'énorme indignité de cette trahison, dans ce grand genre d'éloquence.

Quant aux figures de paroles & de sens, celles que nous avons remarquées entre les autres avoir plus de force & de vivacité, & sur tout les *descriptions* des choses & des personnes, la *conformation* ou *prosopopée*, *l'assemblage* ou l'amas de plusieurs choses qui conspirent toutes ensemble à relever la grandeur d'un sujet, appellé *synatrisme*, appartiennent toutes à ce genre sublime.

Pour la composition du stile, elle demande de longues periodes, & des tours ou circuits d'expressions qui renferment plusieurs parties courtes & dégagées, & plusieurs membres, comme nous l'avons ci-devant expliqué par divers exemples de S. Cyprien. Toutes les manieres d'amplifier que nous avons aussi traitées en leur lieu, servent encore principalement dans ce même genre d'oraison, où il est même quelquefois à propos selon la grandeur & la dignité du sujet de tonner & de fulminer pour ainsi dire, d'invoquer le Ciel & la terre, & d'attester ce qu'il y a de plus sacré, comme fait Isaïe dans cet exorde : *Cieux écoutez, & toi terre, prête l'oreille ; car c'est le Seigneur qui a parlé ;* & Jeremie en cet endroit, où il s'écrie en la personne du Seigneur même : *O Cieux, fremissez d'étonnement, pleurez portes du Ciel, & soyez inconsolables*, &c.

CHAPITRE XXI.

Dans quelles sortes de sujets ou de matieres on se doit servir de ces trois stiles, ou genres d'éloquence.

Suivant le sentiment de S. Augustin en son 4e. livre de la Doctrine-Chrêtienne, d'où tout ce Chapitre est tiré.

APrés avoir montré ce que demande chacun de ces trois stiles, le simple, le médiocre, & le sublime, & quels sont les ornemens ou les figures de sens & de diction, qui entrent particulierement dans chacun, & qui lui sont propres ;

l'ordre veut qu'à cause que tous ces stiles ou ces genres d'éloquence ne conviennent pas à toutes sortes de causes ou de sujets, nous fassions maintenant connoître & entendre, quelles sont les matieres qui sont propres & particulieres à chacun. Mais le grand S. Augustin nous a heureusement épargné ce travail & cette recherche par le soin qu'il a eu de traiter à fonds cette partie de la Rhetorique, & de nous laisser d'excellens preceptes & de tres-belles regles sur l'usage de ces differens stiles, & sur la maniere de les varier, qu'il a merveilleusement expliquées par divers exemples choisis des Ecritures-Saintes & de la tradition des Peres des premiers siécles. Mais parce qu'il a inseré dans ce traité diverses autres choses comme en passant parmi ces regles & ces preceptes, & que ce mêlange y pourroit faire trouver de l'obscurité, au lieu d'y renvoyer le Lecteur, nous avons eu soin d'en raporter ici séparement & dans les propres termes du même S. Augustin, ce qui regarde singulierement le sujet que nous traitons.

Ce S. Docteur ayant donc exposé selon la pensée de Ciceron, que celui-là est vraiement éloquent qui sçait dire les petites choses d'un *stile simple* pour *instruire*; les médiocres d'un *stile plus relevé* pour *plaire*; & les grandes d'un *stile sublime*, fort, & vehement, pour *toucher* & émouvoir les esprits; il continuë & s'explique
» ainsi : Cet illustre Orateur pouvoit fort bien mon-
» trer ces trois stiles ou manieres de dire les cho-
» ses, dans les matieres & les causes du barreau;
» mais il n'en est pas de même des questions & des
» matieres qui se traitent dans l'Eglise. Car dans
» les affaires du barreau, on les appelle petites,

lorſqu'il s'agit de quelque intereſt particulier, ou de quelque ſomme d'argent ; grandes, lorſqu'il y va de l'honneur, ou de la vie ; & médiocres, c'eſt-à-dire, moderées & comme tenant le milieu entre l'une & l'autre, lorſqu'il ne s'agit de rien de ſemblable à ce qui eſt à juger dans toutes les deux ; & que l'on n'y a point en vûë de porter ceux à qui l'on parle, à faire quelque action, à prendre quelque réſolution, ou à embraſſer quelque parti ; mais ſeulement de parler de telle ſorte qu'on en ſoit écouté avec plaiſir. Et on ne leur donne ce nom de médiocres, qu'à cauſe du temperament & de la modération qu'on y remarque ; car c'eſt tres-improprement qu'on appelle médiocre, ce qui eſt petit & de peu de conſequence.

Mais dans les matieres que nous traitons dans l'Egliſe, comme tous les points, ſoit de doctrine, ſoit de morale, & généralement toutes les choſes dont nous parlons, ſur tout dans les chaires devant le peuple, ſe doivent raporter au ſalut, non temporel, mais éternel des hommes, & au ſoin d'éviter auſſi la mort éternelle ; tout eſt certainement grand; juſque là que les choſes mêmes qu'un Prédicateur dit du gain ou de la perte de quelque bien & de quelque intereſt temporel, ou de quelque argent, ne doivent pas être regardées comme petites ou legeres, de quelque grande ou petite conſequence que puiſſent être la perte ou le gain dont-il parle. Car la juſtice que nous devons certainement garder là où il ne s'agit que d'un peu d'argent, n'eſt pas pour cela une petite juſtice, puiſque le Seigneur dit lui-même, que *celui qui eſt fidele dans les petites choſes, l'eſt auſſi dans les grandes.* C'eſt donc peu de choſe véritablement, *Luc 16. 10.*

« que ce qui eſt petit en ſoi ; mais c'eſt quelque cho-
« ſe de grand, que d'être fidele en ce peu de choſes.
« Et en effet comme la nature & la perfection d'un
« cercle, ou de la rondeur, qui conſiſte en ce que
« les lignes qu'on tire du centre à la circonferen-
« ce, ſoient toutes égales, eſt là même dans un
« grand cercle que dans un petit, ou dans un grand
» plat que dans une piece de monnoye ; ainſi la ju-
» ſtice ne perd rien de ſa grandeur, lorſqu'elle eſt
» gardée dans les petites choſes.
» Mais encore que tout ſoit grand dans les choſes
» dont un Prédicateur doit parler, il ne doit pas
» néanmoins toûjours parler des grandes choſes
» d'un ſtile ſublime, mais d'un ſtile ſimple, quand
» il enſeigne ; d'un ſtile médiocre, quand il louë,
» ou quand il blâme ; au lieu que quand il s'agit
» de faire pratiquer quelque action de vertu à des
» perſonnes qui en ont de l'éloignement, c'eſt a-
» lors qu'il faut ſe ſervir d'un ſtile grand & ſubli-
» me, & y employer des paroles qui ſoient propres
» à les enlever. Ainſi quelquefois une ſeule & mê-
» me choſe qui eſt grande & relevée, peut-être trai-
» tée d'un ſtile ſimple, s'il s'agit ſeulement de l'en-
» ſeigner & de la faire comprendre ; d'un ſtile mé-
» diocre, s'il la faut loüer ; & d'un ſtile ſublime,
» pour vaincre la repugnance de ceux qui en ont à
» s'y attacher. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus
» grand que Dieu même? Laiſſe-t-on pour celà d'en-
» ſeigner ce qu'il eſt, & de l'apprendre ? Et ce-
» lui qui enſeigne l'unité de l'adorable Trinité,
» en doit-il parler autrement que d'un ſtile ſimple,
» pour expliquer & faire entendre, autant qu'il ſe
» peut, un miſtere ſi difficile & ſi élevé au-deſſus
» de l'eſprit humain ? Sont-ce des ornemens de
» diſcours qu'il faut chercher & employer pour

cela plûtôt que les instructions, les regles, & les « preceptes de la foi ? S'agit-il alors de porter les « auditeurs à quelque action de vertu, plûtôt que « de les instruire, afin qu'ils apprennent ce qu'ils « doivent sçavoir ? «

Mais lorsqu'on releve la souveraine grandeur de « Dieu par des loüanges, soit à cause de lui-même, « soit à cause des ouvrages de sa puissance ; quelle « vaste face d'éloquence pleine de charmantes ex- « pressions & de brillantes figures de diction se pre- « sente à celui qui le sçait faire ? Combien ne peut-il « pas loüer celui que nul ne loüe jamais assez ; ni « comme il faut, celui que tout le monde loüe, en « quelque maniere que ce soit ? «

Que si on n'honnore pas Dieu, ou si on hon- « nore avec lui, ou même préferablement alui, « des idoles ou les demons, ou quelque créature que « ce soit ; on en doit parler alors d'un stile subli- « me, & employer des paroles & des figures fortes « & vehementes, pour exaggerer l'énormité de ce « crime & pour en détourner les hommes. «

Mais pour rendre encore plus claire & plus « aisée la maniere d'user à propos de ces trois sti- « les, & dans les sujets, où ils conviennent le « mieux, nous avons un exemple du stile ou de la « diction simple dans S. Paul, où il instruit les « Galates en cette maniere : *Dites-moi, je vous* « *prie, vous qui voulez être sous la Loi, n'enten-* « *dez-vous point ce que dit la Loi ? Car il est écrit* « Galat. 4. 21. *qu'Abraham a eu deux fils, l'un de la servante &* « *l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de* « *la servante naquit selon la chair ; & celui qui naquit* « *de la femme libre, naquit par la vertu de la promesse* « *de Dieu. Tout ce ci est une allegorie. Car ces deux* « *femmes sont les deux alliances, dont la premiere* «

» *qui a été établie sur le mont de Sina, & qui n'en-*
» *gendre que des esclaves, est figurée par Agar. Car*
» *Agar est en figure la même chose que la montagne*
» *d'Arabie; & Sina represente la Jerusalem d'ici-bas,*
» *qui est esclave avec ses enfans; au lieu que la Jeru-*
» *salem d'en haut est vraiement libre, & c'est elle qui*
« *est nôtre mere.*
» Le même S. Apôtre dans la même Epître rai-
» sonne encore contre ceux qui prêchoient le Judaïs-
Ibid. 3. 15. » me, & dit dans le même stile: *Je me servirai de*
» *l'exemple d'une chose humaine & ordinaire. Lors-*
» *qu'un homme a fait un contrat ou un testament qui*
» *a été confirmé, nul ne peut ni le casser, ni y ajoû-*
» *ter. Or les promesses de Dieu ont été faites à Abra-*
» *ham & à sa race. L'Ecriture ne dit pas à ceux*
» *de sa race, comme s'il en eut voulu marquer plu-*
» *sieurs; mais* à sa race, *c'est-à-dire, à l'un de sa race,*
» *qui est Jesus-Christ. Ce que je veux donc dire,*
» *est que Dieu ayant fait un contrat & une alliance*
» avec Abraham touchant Jesus-Christ, *la Loi*
» *qui n'a été donnée que quatre cent trente ans aprés,*
» *n'a pû la rendre nulle, ni anéantir la promesse* fai-
» te à Abraham. *Car si c'est par la Loi que l'heri-*
» *tage nous a été donné, ce n'est donc plus par la*
» *promesse. Or c'est par la promesse que Dieu l'a don-*
» *née à Abraham.* Et parce qu'il pouvoit venir dans
» l'esprit de ceux qui l'entendoient, cette objection:
» Pourquoi donc la Loi a-t-elle été donnée, si ce
» n'est point par elle que nous avons reçû l'herita-
» ge? Il se la propose & la previent, en se demandant
» à lui-même: *Pourquoi donc la Loi* a-t-elle été
» établie? Et il y fait ensuite cette réponse: *C'a*
» *été pour* faire reconnoître *les crimes* qu'on com-
» mettoit en la violant, *jusqu'à l'avenement de ce*
» *fils* d'Abraham, *au regard duquel la promesse avoit*
été

été faite. Et cette Loi a été donnée par les Anges, par l'entremise d'un médiateur. Or un médiateur n'est pas d'un seul, & il n'y a qu'un seul Dieu. Et il va encore ici au-devant de ce qu'il s'objecte lui-même, en se le proposant ainsi : *La Loi donc est-elle contre les promesses de Dieu?* Et il y répond ensuite ; *Nullement. Car si la Loi, qui a été donnée, avoit pû donner la vie, on pourroit dire alors, que la justice s'obtiendroit par la Loi. Mais l'Ecriture*, ou *la Loi écrite a* comme *renfermé tous les hommes sous le peché, afin que ce que Dieu avoit promis, fut donné par la foi de Jesus-Christ, à ceux qui croiroient en lui.* Vous voyez donc bien dans tout ce discours, que l'Apôtre n'ayant dessein que d'instruire, y traite aussi pour cela les choses d'un stile simple.

Mais il se sert d'un stile médiocre, ou d'une diction temperée, dans cet endroit : *Ne reprenez pas les vieillards avec rudesse, mais avertissez-les comme vos peres ; les jeunes hommes comme vos freres, les femmes âgées comme vos meres, les jeunes comme vos sœurs, &c.* Et de même dans cet autre : *Je vous conjure donc, mes Freres, par la misericorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte & agréable à ses yeux ;* & le reste de cette exhortation, qui est presque toute dans le même stile médiocre ou temperé, & où les plus beaux endroits sont ceux, où ce qui est propre à chaque chose lui est appliqué comme lui étant dû avec un rapport & une justesse agréable, comme dans ces paroles qui suivent presqu'immédiatement aprés : *C'est-pourquoi comme nous avons tous des dons differens, selon la grace qui nous a été donnée, que celui qui a receu le don de Prophetie, en use selon l'Analogie & la re-*

1. Tim. 5.

Rom. 12.

» *gle de la foi. Que celui qui est appellé au ministe-*
» *re de l'Eglise, s'attache à son ministere; que celui*
» *qui a receu le don d'enseigner, s'applique à ensei-*
» *gner; & que celui qui a receu le don d'exhorter,*
» *exhorte les autres; que celui qui fait l'aumône, le*
» *fasse avec simplicité; que celui qui a la conduite*
» *de ses freres, s'en acquitte avec vigilance, & que*
» *celui qui exerce les œuvres de misericorde, le fasse*
» *avec joie. Que vôtre charité soit sincere & sans dé-*
» *guisement. Ayez le mal en horreur, & attachez-*
» *vous fortement au bien. Ayez chacun pour vôtre*
» *prochain une affection & une tendresse vraiement*
» *fraternelle. Prevenez-vous les uns les autres par*
» *des témoignages d'honneur & de déference. Ne*
» *soyez point lâches dans vôtre devoir; conservez-*
» *vous dans la ferveur de l'esprit; souvenez-vous que*
» *c'est le Seigneur que vous servez; réjoüissez-vous*
» *dans vôtre esperance: soyez patiens dans les maux;*
» *persévérans dans la priere; charitables pour soula-*
» *ger les necessitez des Saints; prompts à exercer l'hos-*
» *pitalité. Benissez ceux qui vous persecutent; be-*
» *nissez-les, & ne faites point d'imprecations con-*
» *tr'eux. Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans*
» *la joie, & pleurez avec ceux qui pleurent, vous*
» *tenant toûjours unis dans les mêmes sentimens &*
» *les mêmes affections.* Et toute cette étenduë de
» discours se termine tres-élegamment par cette pe-
riode de deux membres détachez : *N'aspirez point*
à ce qui est élevé; mais accommodez-vous à ce qu'il
» *y a de plus bas & de plus humble.* Et un peu
» aprés : *rendez donc*, dit-il, *à chacun ce qui lui est*
» *dû : le tribut, à qui vous devez le tribut; les*
» *impôts, à qui vous devez les impôts : la crainte à*
» *qui vous devez la crainte : l'honneur, à qui vous*
» *devez l'honneur.* Ce qui étant ainsi distribué par

parties & par membres détachez, se trouve enfin renfermé dans le tour ou circuit de cette periode de deux membres liez : *Ne demeurez redevables envers personne, que de l'amour qu'on se doit toûjours les uns aux autres : Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.*

Quant au stile grand & sublime, sa principale difference d'avec le stile médiocre, est qu'il n'est pas si agréable par les ornemens & les figures de paroles, que par la force & la vehemence des mouvemens & des affections, qui le rendent touchant & pathetique. Il est neanmoins susceptible, & il s'accommode presque de toutes ces sortes de mots brillans, & d'expressions figurées & pleines d'agrément ; mais sans les rechercher, & seulement lorsqu'elles y entrent, ou qu'elles se presentent d'elles-mêmes. Car c'est comme un flux impetueux de discours, qui rencontrant dans sa rapidité des graces & des beautez de diction, des tours fins & agréables, & d'autres semblables ornemens d'une noble & majestueuse élocution, les emporte avec lui par la force des choses mêmes, dont l'Orateur est animé, plûtôt que par aucun besoin de s'en parer, comme d'un ornement necessaire. Car il ne veut autre chose, sinon que sa langue suffise à son cœur, c'est-à-dire, qu'elle lui fournisse des paroles & des expressions propres & convénables aux sentimens qu'il veut produire au dehors, & imprimer dans les esprits. C'est aussi comme un brave & généreux guerrier qui étant armé d'une épée toute garnie d'or & de pierreries, dans la chaleur du combat fait de grandes executions avec cette épée, non parce qu'elle est riche & belle, mais parce que c'est une bonne *épée*; & qu'avec toute *autre épée*, bien

» affilée, ſans aucune dorure, ni aucun ornement, » il eſt également brave & fait des merveilles. Mais » revenons aux exemples.

» L'Apôtre exhorte les miniſtres de l'Evangile à » ſouffrir avec patience tous les maux de cette vie, » pour l'honneur de leur miniſtere, dans la vûe » des dons de Dieu, qui les doivent conſoler. Le » ſujet eſt grand, il eſt traité d'un ſtile ſublime, & » les ornemens de l'éloquence n'y manquent point. » *Voici maintenant*, dit-il, *le tems favorable : voici* » *maintenant le jour du ſalut. Prenons garde de ne* » *donner aucun ſujet de ſcandale en quoi que ce ſoit,* » *afin que nôtre miniſtere ne ſoit point deshonoré.* » *Mais agiſſans comme de fideles Miniſtres de Dieu,* » *rendons-nous recommandables en toutes choſes par* » *une grande patience dans les maux, dans les ne-* » *ceſſitez preſſantes ; dans les extrêmes afflictions ;* » *dans les playes, dans les priſons, dans les ſéditions,* » *dans les travaux ; dans les veilles, dans les jeû-* » *nes. Par la pureté, par la ſcience, par une douceur* » *perſéverante, par la bonté, par les fruits du S.* » *Eſprit ; par une charité ſincere, par la parole de* » *vérité ; par la force de Dieu ; par les armes de la* » *juſtice, pour combattre à droit & à gauche, par-* » *mi l'honneur & l'ignominie ; parmi la mauvaiſe &* » *la bonne réputation ; comme des ſéducteurs, quoi-* » *que ſinceres & véritables ; comme inconnus, quoi-* » *que connus ; comme toûjours mourans, & vivans* » *néanmoins ; comme châtiez, mais non pas juſqu'à* » *être tuez ; comme triſtes, & toûjours dans la joie ;* » *comme pauvres, & enrichiſſans pluſieurs ; comme* » *n'ayant rien, & poſſedant tout.*

» Voyez encore dans ce qui ſuit immédiatement, » la brûlante ardeur de ſon zele : *O Corinthiens*, » dit-il, *ma bouche s'ouvre & mon cœur s'étend par*

l'affection que je vous porte. Mes entrailles ne sont «
point resserrées pour vous ; mais les vôtres le sont «
pour moi. Rendez-moi donc amour pour amour. Je «
vous parle comme à mes enfans ; & le reste qu'il «
seroit trop long d'inserer ici. «

Et dans son Epître aux Romains, parlant de «
la maniere, dont-il faut surmonter les persécu- «
tions du monde par la charité, appuyée d'une «
esperance certaine dans le sécours de Dieu, il «
traite ce sujet d'un stile sublime & tres-orné. *Nous* «
sçavons, dit-il, *que tout contribuë au bien de ceux* » Rom. 8.
qui aiment Dieu, & qu'il a appellez selon son de- »
cret pour être Saints. Car ceux qu'il a connus dans «
sa prescience, il les a aussi predestinez pour être «
conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût l'ainé «
entre plusieurs freres. Et ceux qu'il a prédestinez, «
ils les a aussi appellez ; & ceux qu'il a appellez, «
il les a aussi justifiez ; & ceux qu'il a justifiez «
il les a aussi glorifiez. Aprés cela que devons-nous «
dire? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? «
S'il n'a pas épargné son propre fils ; & s'il l'a li- «
vré à la mort pour nous tous, que ne nous donne- «
ra-t-il point aprés nous l'avoir donné ? Qui accu- «
sera les élûs de Dieu ? C'est Dieu même qui les «
justifie. Qui osera les condamner ? Jesus-Christ «
est mort, & il n'est pas mort seulement, mais il «
est encore ressuscité : il est à la droite de Dieu, «
où il intercede pour nous. Qui donc nous séparera «
de l'amour de Jesus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou «
les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la «
nudité, ou les perils, ou le fer & la violence, se- «
lon qu'il est écrit : On nous égorge tous les jours « Ps. 43. 22.
pour l'amour de vous, Seigneur ; on nous regarde «
comme des brebis destinées à la boucherie. Mais «
parmi tous ces maux nous demeurons victorieux «

» *par celui, qui nous a aimez. Car je suis assuré que*
» *ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les princi-*
» *pautez, ni les puissances, ni les choses presentes, ni*
» *les futures, ni tout ce qu'il y a au plus haut des*
» *Cieux ou au plus profond des enfers, ni toute au-*
» *tre créature, ne nous pourra jamais séparer de*
» *l'amour de Dieu en Jesus-Christ nôtre-Seigneur.*
» Mais dans son Epître aux Galates mêmes,
» quoique écrite entierement dans un stile simple,
» excepté sur la fin, où il est plus relevé, il y a
» néanmoins un certain endroit entre les autres, où
» il parle tellement par l'impetuosité de l'Esprit de
» Dieu, & par un transport de zele & de charité,
» que sans qu'il y ait même aucun de ces ornemens
» que l'on voit dans ce que nous venons de rapor-
» ter pour exemples, il est comme impossible que
» tout n'y paroisse être d'un stile grand & sublime.
Galat. 4. « Voici cet endroit : *Vous observez*, dit-il, com-
« me les Juifs, *les jours, les mois, les saisons, &*
» *& les années. J'apprehende pour vous, que je n'aye*
» *travaillé en vain parmi vous; soyez envers moi,*
» *comme je suis envers vous. Je vous en prie, mes*
» *Freres; vous ne m'avez jamais offensé en aucune*
» *chose. Vous sçavez, que lorsque je vous ai an-*
» *noncé premierement l'Evangile, ç'a été parmi les*
» *persécutions & les afflictions de la chair, & que*
» *vous ne m'avez point méprisé, ni rejetté à cause*
» de mes afflictions, qui vous pouvoient être un
» sujet de tentation, c'est-à-dire, à cause *de ces épreu-*
» *ves que je souffrois dans ma chair; mais vous m'a-*
» *vez receu comme un Ange de Dieu, comme Jesus-*
» *Christ même. Où est donc le tems, où vous vous*
» *estimiez si heureux*, de m'avoir avec vous? *Car*
« *je puis vous rendre ce témoignage, que vous étiez*
» *prêts alors, s'il eut été possible, de vous arracher*

les yeux pour me les donner. Suis-je donc devenu vôtre ennemi, parce que je vous ai dit la verité? Ils s'attachent fortement à vous, mais ce n'est pas d'une bonne affection, puisqu'ils veulent vous séparer de nous, afin que vous vous attachiez fortement à eux. Il est bon de s'attacher d'affection aux personnes, quand c'est pour le bien, & de les aimer en tout tems, & de ne m'aimer pas seulement, quand je suis present parmi vous. Mes petits enfans, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jesus-Christ soit formé dans vous, je voudrois maintenant être avec vous, pour vous diversifier mes paroles selon vos besoins: car je suis en peine comment je vous dois parler.

N'est-il pas vrai qu'il y a dans ce discours des termes ou agréablement opposez les uns aux autres, ou élegamment liez entr'eux par une espece de gradation; & même de ces parties courtes & dégagées, de ces petits membres détachez; & de ces periodes dont les membres liez & enfermez dans des tours pleins & finis avec des mesures & des nombres, font une agréable harmonie? & néanmoins nous ne voyons point que cela rallentisse ni diminuë en aucune maniere, ce grand mouvement, ce feu & cette ardeur de la charité, qui se fait sentir dans tout ce discours. Mais ces écrits Apostoliques ne sont pas tellement clairs, qu'il n'y ait aussi de grandes profondeurs à pénétrer pour en découvrir les sens cachez; ainsi ce n'est pas assez de les lire ou de les entendre reciter, lorsque ne se contentant pas du sens que la lettre y presente à l'esprit, on les veut approfondir; mais on a encore besoin pour cela d'un interprete sçavant & éclairé.

» C'eſt pourquoi voyons & conſiderons ces ſtiles
» & ces genres de diſcours dans les Saints mêmes,
» qui ont fait plus de progrés dans la ſcience des
» choſes divines & du ſalut, par la lecture & l'é-
» tude qu'ils en ont faite, & qui en ont laiſſé à
» l'Egliſe les plus excellens modeles. S. Cyprien
Epiſt. 62. ad Cecil. » ſe ſert d'un ſtile ſimple dans une de ſes lettres,
» où il traite en particulier, du Sacrement du Ca-
» lice du Seigneur. Il y demêle une queſtion, par
» laquelle on demandoit, ſi de l'eau pure ſuffiſoit,
» ou s'il falloit de l'eau mêlée avec du vin dans la
» conſécration du Calice. Il faut donc en raporter
» ici quelque choſe pour exemple.

» Ce bien-heureux Pere commençant aprés un pe-
» tit exorde, à dénoüer la queſtion propoſée, Sça-
» chez, dit-il, qu'il nous eſt commandé d'obſer-
» ver la tradition de nôtre Seigneur en offrant le
» Calice, & de ne rien faire, que ce qu'il a fait le
» premier, qui eſt d'offrir mêlé d'eau & de vin le
» Calice qui eſt offert en ſa memoire. Car puiſque
Joan. 15. 1. » Jeſus-Chriſt dit: *Je ſuis la vigne*, le ſang de Je-
» ſus-Chriſt n'eſt pas de l'eau, mais du vin: & l'on
» ne peut pas dire que ſon ſang, par lequel nous
» avons été rachetez & vivifiez, ſoit dans le Calice,
» lorſqu'il n'y a point de vin; veu que le vin du
» Calice repreſente le Sang de Jeſus-Chriſt, dont
» il y a des figures & des témoignages dans toutes
» les Ecritures.

Geneſ. 9. » En effet nous voïons dans Noé, une figure de la
» Paſſion de nôtre-Seigneur, en ce qu'il but du vin,
» en ce qu'il s'enyvra, en ce qu'il demeura expoſé
» nud dans ſa maiſon, en ce que ſon ſecond fils ſe
» mocqua de ſa nudité, & l'alla dire dehors à ſes
» freres, & que ſes deux autres enfans, l'aîné & le
» plus jeune, la couvrirent, & le reſte qu'il n'eſt pas

necessaire de raporter ici. «

Nous voyons encore une figure du sacrifice du « Seigneur dans le grand Prêtre Melchisedech, « suivant le témoignage que l'Ecriture nous en don- « ne par ces paroles : *Melchisedech Roi de Salem,* « *offrant du pain & du vin, parce qu'il ètoit Prêtre* « *du tres-haut, benit Abraham.* Or que Melchise- « dech fût la figure de Jesus-Christ, c'est ce que le « S. Esprit même déclare lui-même dans les Pseau- « mes, en la personne du Pere qui dit au Fils : *Je* « *vous ai engendré avant l'étoile du jour : vous êtes* « *le Prêtre selon l'ordre de Melchisedech.* «

Genes. 14.

Ps. 109. 4.

Le stile mediocre est gardé en tout cela, & dans « le reste de la Lettre qui suit jusqu'à la fin, com- « me il est aisé à ceux qui la voudront lire, de s'en « appercevoir. «

S. Ambroise aussi traitant un point de Foi, « tres-important touchant le S. Esprit, où il prou- « ve qu'il est égal au Pere & au Fils, se sert néan- « moins d'un stile simple, parce que cette verité n'a « pas besoin pour être enseignée, ni des ornemens « du discours, ni de paroles vehementes & propres « à remuer les esprits, mais seulement de regles & « d principes clairs, solides, & certains. Voici « donc entre autres choses ce que dit ce Pere au « commencement de ce traité : Gedeon tout trans- « porté de joye, d'avoir appris par l'Oracle du Sei- « gneur même, qu'il délivreroit son peuple de ses « ennemis, par la force d'un seul homme, lui « offrit un chevreau avec des pains sans levain. Il « mit la chair du chevreau & les pains sur une » pierre suivant l'ordre de l'Ange du Seigneur, & « versa dessus le jus de la chair. Alors *l'Ange ayant* « *touché du bout de la verge qu'il tenoit en sa main,* « *la chair & les pains sans levain, il sortit aussi-tôt* «

Iudic. 6.

» *un feu de la pierre, qui consuma tout le sacrifice.*
» Il semble qu'on connoît assez par ce signe, que
» cette pierre exprimoit l'image du corps de Jesus-
1. Cor. 10. 4. » Christ; puisqu'il est écrit : *Car ils bûvoient de*
» *l'eau de la pierre qui les suivoit, & Jesus-Christ*
» *étoit cette pierre.* Ce qui est raporté non à sa Di-
» vinité, mais à sa chair, qui par une effusion per-
» petuelle de son sang, purifie les cœurs des peuples,
» & étanche la soif & l'ardeur de toutes les saintes
» ames. C'est donc un mystere qui a été dés-lors
» déclaré par cette figure, que nôtre Seigneur Je-
» sus-Christ crucifié consumeroit en sa chaïr tous les
» pechez du monde, & non-seulement les pechez
» d'action, mais les mauvais desirs mêmes, & les
» dereglemens des cœurs. Car la chair du che-
» vreau marque les pechez d'action, & le jus de la
» chair, les attraits de la cupidité, selon qu'il est
» écrit : *Le peuple s'abandonna aux mauvais desirs*
» *de sa concupiscence, & ils dirent: Qui nous donne-*
» *ra de la chair à manger? Quia concupivit populus*
» *cupiditatem pessimam, & dixerunt : quis nos ciba-*
» *bit carne?* Et ce qui est dit, que l'Ange étendant
» le bout de sa verge, en toucha la pierre, d'où il
» sortit un feu, montre que la chair du Seigneur toute
» pénétrée & remplie de l'Esprit divin, brûle &
» consume tous les pechez; d'où vient que le Sei-
Luc 12. 49. » gneur dit lui-même : *Je suis venu pour jetter le*
» *feu dans la terre, & que desirai-je, sinon qu'il*
» *s'allume?*

» Pour le stile médiocre ou temperé, nous en
» avons pour exemple ce que S. Cyprien dit à la
Serm. 1. de habitu. virgin. » loüange des Vierges en ces termes : C'est aux
» Vierges que je m'addresse maintenant; car nous
» en devons avoir d'autant plus de soin, que la gloi-
» re de leur état est plus relevée. En effet on peut

dire qu'elles ſont comme les fleurs odoriferantes de l'Egliſe, le chef-d'œuvre de la grace, l'ornement de la nature, un ouvrage parfait & incorruptible, l'image de Dieu répondant à la ſainteté de nôtre-Seigneur, & la plus illuſtre partie du troupeau de Jeſus-Chriſt. Ce ſont-elles qui font la joie de l'Egliſe, comme étant une des plus nobles cauſes de ſa glorieuſe fecondité; & la joie de cette ſainte mere augmente, à proportion qu'elle voit augmenter le nombre des Vierges. C'eſt donc à elles que nous parlons; ce ſont elles que nous exhortons plûtôt par affection, que par autorité.

Et ſur la fin de ce traité, aprés avoir raporté ces paroles de l'Apôtre: *Le premier homme a été* 1. Cor. 15. 47.
tiré & formé de la terre, & le ſecond eſt deſcendu du Ciel. Ceux qui ſont terreſtres reſſemblent à l'homme terreſtre: & ceux qui ſont celeſtes, ſont auſſi ſemblables à l'homme celeſte. Comme donc nous avons porté l'image de celui qui a été tiré de la terre, portons auſſi l'image de celui qui a ſon origine dans le Ciel. La virginité porte, dit-il, cette image, la chaſteté la porte, la ſainteté & la verité la portent, & enfin ceux-là la portent, qui ont toûjours les commandemens de Dieu, & ſa crainte devant les yeux; qui ſont juſtes & vraiment religieux, qui ſont fermes en la foi, humbles, doux, charitables, & qui conſervent l'union & la paix avec leurs freres. Vous devez particulierement obſerver avec ſoin, & accomplir avec amour toutes ces choſes, ô Vierges ſaintes, qui ne vous occupant que de Dieu & de Jeſus-Chriſt, marchez devant les autres, comme la plus ſaine & la meilleure partie du troupeau, & les menez au Seigneur, à qui vous vous êtes entierement conſacrées. Vous donc qui êtes

» les plus âgées, servez de maîtresses & de guides
» aux plus jeunes ; & vous qui êtes plus jeunes, as-
» sistez vos anciennes, & édifiez vos pareilles par
» vôtre exemple ; animez-vous l'une l'autre par des
» exhortations mutuelles, & qu'il y ait entre vous
» une émulation de vertu & de bonnes œuvres pour
» arriver à la gloire. Prenez donc courage, perse-
» verez jusqu'à la fin, & fournissez heureusement vô-
» tre carriere. Tout ce que je vous demande, est que
» vous vous souveniez de nous, lorsque vous jouï-
» rez de la recompense de la virginité.

» S. Ambroise se sert de même des ornemens du
» stile mediocre, lorsqu'il propose aux filles qui sont
» une profession inviolable de virginité, la sainte
» Mere de nôtre-Seigneur, comme le modele qu'el-
» les doivent imiter dans toute la conduite de leur
» vie. Cette sainte Mere de Dieu étoit, dit-il, vier-
» ge toute pure & dans le corps & dans l'esprit,
» n'ayant jamais alteré par aucun déguisement, la
» sincerité de ses affections. Elle étoit vraiment
» humble de cœur, grave, sage & retenuë dans ses
» paroles, & entierement adonnée à la lecture
» sainte ; elle mettoit sa confiance, non dans les
» richesses incertaines & perissables, mais dans la
» priere du pauvre. Elle étoit accoutumée à ne cher-
» cher dans ses peines d'esprit, que Dieu seul pour
» arbitre de ses pensées ; à n'offenser jamais per-
» sonne, à témoigner à chacun de la bien-veillance,
» à prévenir les personnes plus âgées par des marques
» d'honneur & de déference ; à ne porter envie à
» aucune de ses semblables, à fuïr toute vaine pré-
» somption, à suivre la droite raison & à aimer la
» vertu. Quand a-t-elle fait le moindre signe qui
» ait pû déplaire à ses parens ? Quand a-t-elle eu le
» moindre different avec ses proches ? Quand lui

est-il arrivé, ou de mépriser les humbles & les » petits, ou de se rire des foibles, ou d'éviter les » pauvres? Elle ne voyoit point d'hommes, que » ceux que sa charité compatissante lui faisoit assi- » ster sans rougir, ou que la bien-séance ne lui per- » mettoit pas d'éviter. Elle n'avoit rien de fier dans » ses regards, rien de trop hardi dans ses paroles, » rien de précipité dans ses actions; rien de négli- » gé, ni de trop libre dans ses démarches; rien en- » fin dans le ton même de sa voix, ni dans son » air & dans tout son exterieur, qui ne fût tres-mo- » deste & tres-reglé : en un mot on ne voyoit » rien de tout ce qui paroissoit d'elle au dehors, qui » n'exprimât une image de la beauté & de l'excel- » lence du dedans. Et le reste qu'il seroit trop long » de raporter. »

La raison qui m'a fait mettre ici ces passages » pour exemples de ce stile médiocre, est qu'il ne » s'y agit point d'exciter à faire vœu de virginité, » des personnes qui ne l'ont pas fait; mais d'appren- » dre à celles qui sont déja consacrées à Dieu, » quelles elles doivent être, ou comment elles se » doivent conduire. Car il faut sans doute un genre » d'éloquence tres-grand & tout sublime, pour pous- » ser & animer les esprits à une entreprise si grande » & si difficile. Le bien-heureux Martyr S. Cyprien » n'a écrit en faveur des Vierges, que pour leur » enseigner comment elles se doivent conduire; & » ce que nous avons raporté de S. Ambroise, ne » tend qu'à cette même fin. Mais ce S. Archevêque » traite encore expressément du vœu de chasteté, & » y exhorte les filles Chrêtiennes, par un discours, » où il employe tous les efforts d'une grande & su- » blime éloquence. »

Mais je ne laisserai pas d'emprunter égale- »

» ment de l'un & de l'autre d'excellens exemples
» du stile grand & sublime. Car tous deux se sont
» élevez par de vehementes invectives contre les
» Vierges qui se parent & se fardent, ou plûtôt se
» déguisent & se défigurent le visage par de fausses
» couleurs.

» Le premier donc reprenant celles qui cherchent
» à relever leur beauté par ces sortes de parures &
» d'ajustemens, leur dit entre plusieurs autres cho-
Serm. 1. de habitu virgin. » ses : Si un excellent Peintre, ayant tiré quelqu'un
» au naturel, & parfaitement exprimé tous les
» traits de son visage, un autre entreprenoit de met-
» tre la main à son portrait & de le corriger, vous
» jugeriez sans doute, qu'il lui feroit un grand af-
» front, & que le premier auroit raison de s'en fâ-
» cher. Et cependant vous croyez pouvoir retoucher
» à l'ouvrage que Dieu a formé, sans qu'il vous pu-
» nisse d'une témerité si offensante ? Car je veux
» que ce déguisement ne vous rende point impudi-
» ques à l'égard des hommes : mais n'êtes-vous pas
» pires qu'un adultere, de corrompre ainsi ce qui
» est à Dieu ? Tous ces ajustemens & ces parures
» tendent-elles à autre chose, qu'à détruire son
» ouvrage & à défigurer la verité & la beauté de
» la nature ? Ecoutez l'avertissement que l'Apôtre
1. Cor. 5. 7. » vous donne : *Purifiez-vous*, dit-il, *du vieux le-*
» *vain, afin que vous soyez une pâte nouvelle &*
» *sans aucun levain. Car Jesus-Christ qui est nôtre*
» *Agneau Paschal, a été immolé pour nous. C'est*
» *pourquoi celebrons cette fête, non avec du vieux le-*
» *vain, ni avec le levain de la malice & de la cor-*
» *ruption d'esprit, mais avec les pains sans levain de*
» *la sincerité & de la verité.*

» Or est-ce conserver la sincerité & la verité,
» quand on corrompt par de fausses couleurs ce qui

est simple & pur ; & que ce qui est vrai & natu- «
rel, est déguisé par le fard & par des pomades ? «
Vôtre Seigneur vous dit, que *vous ne sçauriez ren-* « *Matth. 5. 38.*
dre un cheveu de vôtre tête blanc ou noir : Et vous, «
vous voulez vous élever au dessus de la parole «
même de vôtre Seigneur, & par une entreprise «
hardie & pleine d'un mépris sacrilege, vous don- «
nez à vos cheveux une couleur de flamme, com- «
me par un presage de ce qui vous doit arriver un «
jour, &c. Le reste est de la même force, mais «
il n'y a pas lieu de l'inserer ici. «

S. Ambroise s'élevant de même contre les fem- «
mes qui usent de fard & d'artifice pour plaire, en «
parle de cette sorte : Quelle est donc cette folie «
& cette extravagance, de changer la forme que «
la nature leur a donnée, en une image peinte ? «
Lorsqu'elles croyent s'attirer par là un jugement «
avantageux de leurs maris, elles ont déja perdu le «
leur. Car c'est être les premieres à s'accuser de dif- «
formité, que de vouloir changer ce que la nature «
les a faites : & ce soin de se déguiser de la sorte «
pour plaire à un autre, est une preuve que dés- «
lors elles se déplaisent à elles-mêmes: Dites-nous «
donc, femmes qui vous déguisez sous de fausses «
couleurs, pouvons-nous désirer un juge de vô- «
tre laideur, plus sincere & plus véritable que vous «
mêmes, qui craignez de paroître ce que vous êtes? «
Si vous êtes belles, pourquoi vous cachez-vous «
sous ces déguisemens ? Et si vous êtes laides, pour- «
quoi vous contrefaire, & vouloir paroître belles «
contre le témoignage de vôtre conscience, & «
sans que celui que vous trompez, vous en soit re- «
devable ? Car il en aime une autre que vous ; c'est «
donc à un adultere que vous voulez plaire ; & «
vous vous fâchez s'il en aime une autre ; lorsque «

» vous lui êtes vous-même un exemple de corru-
» ption & de déguisement pour commettre des
» adulteres ? Vous êtes une mauvaise maîtresse,
» qui enseignez à vous faire outrage. Celle même
» qui s'est abandonnée à un corrupteur, évite de
» tromper par des déguisemens & des attraits af-
» fectez : & toute vile & infame qu'elle est, elle ne
» fait mal qu'à elle-même. Les crimes sont en quel-
» que sorte plus supportables dans un infame com-
» merce ; car là c'est la pudicité, mais ici c'est la
» nature même que l'on corrompt.
» On voit assez ce me semble quelle force a ce
» genre de discours, pour détourner par de vifs
» sentimens de pudeur & de crainte, les femmes de
» se farder, & de déguiser par de fausses couleurs ce
» que Dieu même a formé en elles. C'est pourquoi
» nous le considerons comme n'étant ni simple, ni
» médiocre, mais tout à fait grand & sublime. On
» peut néanmoins remarquer dans la plûpart des
» écrits & des discours de ces deux grands hommes
» que j'ai proposez entre tous, & des autres Auteurs
» Ecclesiastiques qui disent de bonnes choses, & les
» disent bien, c'est-à-dire, selon que le deman-
» de ce qu'ils ont à faire, *ingenieusement*, *agréa-*
» *blement*, & *fortement*, que ces trois stiles s'y trou-
» vent souvent entremêlez, & qu'à force de les li-
» re, de les entendre, & d'y joindre encore l'exer-
» cice, on peut s'y rendre habile.
» Et que personne ne s'imagine, qu'il soit contre
» la regle de mêler ces trois stiles. C'est au con-
» traire le fin de l'éloquence, de sçavoir diversifier
» un discours en toutes ces manieres, autant qu'on
» le peut faire convenablement & à propos. Car
» on souffre moins la longueur d'un discours, quand
» la diction en est uniforme ; au lieu que quand on
la

la varie en paſſant d'un ſtile à un autre, quelque long que ſoit le diſcours, il a toûjours plus de grace & de bien-ſéance. Il eſt vrai que chaque ſtile a ſes varietez dans le langage des perſonnes éloquentes, qui empêchent que les eſprits des auditeurs ne ſe refroidiſſent; mais on ſouffre néanmoins plûtôt la longueur dans le ſtile ſimple, que dans le ſtile ſublime. Car plus il faut remuer fortement l'eſprit, afin qu'il ſe rende à ce que nous voulons; moins il faut inſiſter long-tems avec la même force, lorſqu'il eſt ſuffiſamment ébranlé; parce qu'il eſt à craindre, qu'en voulant pouſſer plus haut ce qui eſt déja élevé, il ne retombe au contraire de là où la vehemence des premiers efforts l'avoit porté. Mais en y interpoſant des choſes qui ſe doivent dire d'un ſtile ſimple, on revient tres-à propos à celles qui demandent un grand ſtile, afin que l'impetuoſité de la diction varie dans le diſcours, comme le flux & reflux de la mer.

C'eſt pourquoi ſi le diſcours doit être long, il ne faut pas ſe ſervir ſeulement d'un ſtile ſublime; il le faut varier par le mêlange des autres ſtiles; enſorte néanmoins que toute la diction ſe raporte à celui-là ſeul, qui excelle davantage par ſon abondance. Car il importe pour ce mêlange qui ſert à varier agréablement les ſtiles; de ſçavoir à l'égard de chacun, avec lequel des deux autres il ſe joint mieux dans certains lieux qui l'exigent neceſſairement: car dans le genre ſublime, les commencemens doivent toûjours, ou preſque toûjours être médiocres ou temperez; & il eſt libre à l'Orateur d'énoncer d'un ſtile ſimple certaines choſes qui pourroient même être dites d'un plus grand ſtile; enſorte que ce qu'il énonce d'un ſtile

» ſublime, en paroiſſe plus grand en comparaiſon
» de ces choſes dites ſimplement, afin qu'elles ſoient
» comme des ombres, qui ſervent à relever ce
» qu'on veut faire éclatter davantage dans le diſ-
» cours.
» Or en quelque genre d'éloquence que l'on trai-
» te un ſujet, s'il y a quelques nœuds de queſtions
» à demêler, il y faut alors employer des tours fins
» & agréables du genre ſimple, dont on doit par
» conſequent ſe ſervir dans les deux autres, quand
» ces ſortes de choſes s'y rencontrent ; comme dans
» les ſujets mêmes de blâme ou de loüange, où il
» ne s'agit, ni de condamner, ni de juſtifier, ni de
» porter perſonne à quelque action que ce ſoit, &
» qui demandent proprement ſans cela le genre mé-
» diocre. Ainſi le ſtile ſimple & le médiocre trou-
» vent leur place dans le ſtile ſublime ; & pareille-
» ment le ſtile ſublime & le médiocre dans le ſim-
» ple. Mais le ſtile médiocre n'a pas beſoin qu'on
» y mêle rien du ſimple, ſi ce n'eſt qu'il s'y preſen-
» te quelque queſtion dont-il faille démêler le nœud,
» comme il a déja été dit ; ou bien lorſqu'on laiſſe
» ſans ornemens certaines choſes qui en pourroient
» avoir beaucoup, & qu'on les dit d'une maniere
» toute ſimple, afin qu'elles ſervent comme de lu-
» ſtre aux autres. Il ne veut rien plus du ſtile ſu-
» blime, parce que cette ſorte de diction eſt pour
» plaire, & pour gagner les eſprits par les attraits
» d'une brillante beauté, & non pour les émou-
» voir, ni pour les remuer par de grands efforts.
» Auſſi ne doit-on pas croire qu'un diſcours ſoit
» du genre ſublime, parce que l'Auditeur y fait des
» acclamations. L'Agréable & le fin du ſtile ſimple,
» & les ornemens du ſtile médiocre peuvent avoir
» auſſi cet effet ; au lieu que le ſublime ſaiſit telle-

ment, qu'ôtant l'uſage de la voix, il ne laiſſe que le pouvoir de pleurer. C'eſt ce que j'ai moi même éprouvé dans un Sermon que je fis à Ceſarée de Mauritanie devant le peuple, pour faire renoncer toute cette grande ville à une déteſtable & pernicieuſe coûtume de ſe battre pluſieurs jours de ſuite, en un certain tems de l'année, où chacun tuoit ceux qu'il pouvoit, ſans épargner même ſes propres parens. Touché de cette inhumaine barbarie, j'entrepris de l'abolir, & j'y employai tout ce que je pus trouver de plus grand & de plus fort dans le genre ſublime de l'éloquence, pour arracher du cœur de ce peuple l'attache qu'il avoit à une coûtume ſi cruelle. Cependant quelques acclamations qu'ils fiſſent à mon diſcours, je ne crus point y avoir reüſſi, que lorſque je les vis pleurer; car ces acclamations marquoient ſeulement, qu'ils m'écoutoient avec plaiſir; mais leurs larmes m'aſſuroient qu'ils étoient touchez, & auſſi-tôt que je m'en apperceus, je jugeai, ſans qu'ils m'en donnaſſent aucune autre marque, que cette malheureuſe coûtume invéterée depuis tant de tems, étoit déja détruite en eux, & qu'ils étoient convertis, & j'en allai remercier Dieu. Et en effet depuis ce Sermon, il y a déja huit ans, que, graces à Dieu, ils n'ont pas eu la penſée de rien faire de ſemblable.

L'experience nous fournit beaucoup d'autres preuves, par leſquelles nous connoiſſons que les hommes ont fait paroître ce que pouvoit, & ce que produiſoit en eux ce grand & ſublime genre d'éloquence, non pas tant par leurs cris, & leurs acclamations, que par leurs gemiſſemens, & quelquefois auſſi par leurs larmes; & enfin par un véritable changement de vie & de mœurs. Il

» a même suffi à la plûpart qu'on leur ait parlé d'un
» stile simple, pour les faire changer de sentiment,
» jusqu'à apprendre volontiers ce qu'ils ne sçavoient
» pas, & à croire ce qui leur sembloit incroïable;
» mais non pas jusqu'à faire le bien qu'ils connois-
» soient déja, & qu'ils ne vouloient pas faire. Car
» ce n'est que par les efforts de l'art & de l'éloquen-
» ce la plus sublime, qu'on doit fléchir & vaincre
» cette sorte de dureté. Pour ce qui est des sujets de
» loüange ou de blâme, qui sont dans le genre
» médiocre, quand on les traite éloquemment, &
» qu'on leur donne les ornemens de ce stile; ils
» operent en quelques-uns cet effet, que non-seule-
» ment ils écoutent avec plaisir les choses que l'on
» blâme, ou que l'on loüe, mais qu'ils se portent
» loüablement à fuïr les unes & à rechercher les
» autres.

» Mais quant à l'effet du genre médiocre, qui
» consiste en ce que l'Orateur soit écouté avec plai-
» sir, on ne le doit point rechercher pour lui-mê-
» me; mais afin que par les attraits & les agrémens
» de l'élocution, ceux à qui on parle, se portent
» avec plus de promptitude, & s'attachent plus for-
» tement aux choses qu'on leur dit d'une maniere
» honnête & avantageuse; sur tout lorsqu'il n'est
» besoin, ni d'un stile simple pour les enseigner,
» ni d'un stile grand & vehement pour y exciter,
» parce que l'on trouve des Auditeurs tout instruits
» & affectionnez. Car le devoir le plus universel
» de l'éloquence étant en chacun de ces trois genres,
» de parler convenablement & à propos pour per-
» suader; & la fin que l'on se propose en chacun,
» de faire que ceux à qui on parle, se rendent à ce
» qu'on leur veut persuader; dans quelque stile de
» ces trois, qu'un homme éloquent parle, la per-

ſuaſion eſt toûjours ſa fin. Il a toûjours en vûë »
dans le ſtile ſimple de perſuader que ce qu'il dit, »
eſt véritable ; dans le ſtile ſublime, de perſuader »
qu'on ſe porte aux actions de vertu, qu'on ſçait »
qu'on doit faire, & qu'on ne fait pas ; & dans »
le ſtile médiocre, de perſuader qu'il parle d'une »
maniere brillante & agréable. »

Mais qu'avons-nous à faire de cette fin ? Laiſ- »
ſons la rechercher à ceux qui ſe picquent d'ex- »
celler dans les ornemens de la langue, dans les »
Panegyriques, & dans d'autres ſemblables diſ- »
cours, où il ne s'agit, ni d'inſtruire les auditeurs, »
ni de les exciter à aucune action, mais ſeulement »
de leur y faire trouver des agrémens & du plaiſir. »
Et quant à nous faiſons ſervir cette même fin, »
comme d'un moyen pour une autre fin ; ſervons- »
nous des ornemens du ſtile médiocre, pour pro- »
duire dans les eſprits les mêmes effets, pour leſ- »
quels nous employons la force & la vehemence »
du ſtile ſublime ; je veux dire pour leur faire ai- »
mer & embraſſer la diſcipline & le reglement des »
mœurs, & fuïr les déreglemens des vices, s'ils »
ne ſont pas ſi éloignez de ce devoir, qu'il faille »
les y pouſſer & exciter par les plus grands efforts »
de l'art & de l'éloquence ; ou s'ils le ſont déja, »
pour les encourager à s'en acquitter avec plus d'ar- »
deur, & à y perſéverer avec plus de fermeté. Ainſi »
nous nous ſervirons ſans aucune vaine oſtenta- »
tion, mais avec ſageſſe & avec prudence, des or- »
nemens, des graces, & des beautez du genre mé- »
diocre, ſans nous contenter de ſa fin, qui eſt »
ſeulement de faire, que l'Auditeur ſe plaiſe à l'en- »
tendre ; mais ayant plûtôt en vûë d'employer cette »
fin comme un moyen pour le porter plus puiſſam- »
ment au bien que nous lui voulons perſuader. »

Tout ce discours est tiré mot à mot de S. Augustin ; & il explique si amplement & avec tant d'évidence les regles & les preceptes qui regardent l'usage de ces trois stiles ou genres d'éloquence, que tout Prédicateur y peut facilement comprendre, duquel des trois il doit particulierement user dans chaque Sermon, ou dans chaque partie de la matiere ou du sujet qu'il traite.

CHAPITRE XXII.

Des sujets propres, ou de la matiere du genre sublime.

COmme il n'y a rien de plus persuasif, ni de plus grand & de plus fort dans l'éloquence, que ce que S. Augustin, appellé le genre sublime, pour remuer les esprits & toucher les cœurs, en quoi consiste le devoir principal & singulier du Prédicateur ; il doit avoir soin dans tous ses Sermons de choisir toûjours un ou plusieurs points, qu'il puisse traiter dans ce genre d'éloquence. Or la matiere qui convient & qui appartient proprement à ce stile sublime, est selon les exemples que ce grand Saint nous en donne, tout ce qui est grand en son genre, & puissant pour émouvoir les esprits ; tels que sont certains sujets, que nous nous contenterons de marquer ici en peu de mots, laissant à l'addresse & à la prudence du Prédicateur, de les étendre & relever par les manieres de figures & d'ornemens, que nous avons cy-devant expliquées, & de les representer dans leurs discours tels qu'ils sont en effet.

On raporte donc à ce ſtile ou genre ſublime d'éloquence, tout ce qui ſe dit de la redoutable ſeverité du dernier Jugement; de la grandeur & de l'éternité des peines que les méchans ſouffrent dans l'enfer; & de l'énormité du peché mortel, laquelle étant bien amplifiée, nous donne lieu de nous élever par de fortes & vehementes invectives contre ceux qui s'abandonnent à ces ſortes de pechez ſans aucun remords de conſcience. Nous nous élevons de même par des mouvemens d'indignation contre ceux qui pour des ſujets tres-legers comme pour un petit gain, ou un petit intereſt, & ſouvent même ſans aucun ſujet, ne craignent point d'offenſer la divine Majeſté, ni de perdre ſa grace & ſon amitié. C'eſt auſſi ce que le Seigneur même releve & amplifie dans Jeremie de cette ſorte, lorſqu'il dit: *O Cieux fremiſſez d'étonnement, pleurez portes du Ciel, & ſoyez inconſolables; car mon peuple a fait deux maux, &c.* *Ierem. 2.*

C'eſt encore de cette ſorte que nous exaggerons l'effroyable peril de ces gens qui auſſi-tôt aprés leur confeſſion retombent dans les mêmes pechez dont-ils s'étoient accuſez, & ſe font ainſi toute leur vie un jeu de la confeſſion; & de tant d'autres qui remettent de jour en jour leur converſion; & bien plus particulierement encore de ceux qui remettent à la fin de leur vie à faire penitence; comme auſſi de ceux qui ſont accoûtumez au peché par une longue habitude d'en commettre, & dont la converſion eſt ſi difficile, que le Seigneur leur dit lui-même par Jeremie: *Si un Ethiopien peut changer ſa peau, ou un leopard la varieté de ſes couleurs, vous pouvez auſſi faire le bien, vous qui n'avez appris qu'à faire le mal.* Mais l'état d'endurciſſement du cœur & d'aveuglement de *Ierem. 13.*

l'esprit, où l'attache & la longue habitude au peché reduit l'homme, est encore sans comparaison plus perilleux & plus effroyable ; & il faut sans doute les plus grands efforts de l'art & de l'éloquence, pour en tirer ceux qui y sont malheureusement engagez.

Nous amplifions & relevons de la même maniere le bien-fait inestimable de nôtre redemption, par lequel le créateur & le maître souverain de toutes choses, a daigné souffrir le tres-cruel suplice de la Croix, & répandre pour nous son Sang précieux & adorable, afin de nous faire entrer dans la participation de sa divinité même & de sa gloire ; parce que tout est si grand dans cet ineffable bien-fait, qu'il est impossible de rien ajoûter à la grandeur des choses qu'il renferme, c'est-à-dire, & du mérite & de la recompense, & des tourmens, & de la dignité de celui qui le communique aux hommes, & de l'indignité des hommes qui le reçoivent. Delà vient que nous tournons alors toute la force & l'impetuosité du discours contre la malice & l'ingratitude criminelle des pecheurs, qui ne peuvent être retenus de pecher par une si merveilleuse bonté de leur Seigneur, ni portez à rendre de dignes actions de graces à ce souverain Redempteur, pour un si grand & si admirable bien-fait.

On ne doit pas relever, ni amplifier autrement les autres bien-faits de Dieu, & l'ingratitude des hommes, & principalement de ceux qui non-seulement ne font pas servir à la gloire du Seigneur les dons de sa divine liberalité ; mais ce qui est beaucoup plus indigne, en abusent pour le deshonnorer d'une maniere plus honteuse & plus criminelle. C'est cette sorte de sujet ou de

matiere, que Moïse animé de l'esprit, non d'un Orateur, mais d'un Prophete vraiement zelé pour la gloire du Seigneur, traite avec une prodigieuse sublimité d'éloquence, dans un cantique qui commence par ces paroles : *Cieux, écoutez ce que je vas dire, que la terre entende les paroles de ma bouche, &c.* Où ce grand serviteur de Dieu commence par relever d'abord toutes les graces que Dieu avoit répanduës, & qu'il étoit prêt de répandre encore sur son peuple ; ensuite il s'étend à faire voir leur extrême ingratitude, & l'énormité de leurs crimes ; & enfin il leur fait une tres-vive description des effroyables supplices, dont la séverité de la justice de Dieu, irrité & armé de tous les foudres de sa colere, punira les méchans & les impies. Ezechiel traite aussi le même sujet dans le même ordre & du même stile par metaphore contre Jerusalem, sous la personne d'une femme abandonnée, que Dieu a prise sous sa protection, honorée de la dignité de son épouse, & comblée de toute sorte de biens ; & qui aprés cela n'a pas laissé de violer la foi, qu'elle devoit à un tel époux, & de s'abandonner de nouveau à de honteuses prostitutions. C'est encore dans ce même genre d'élocution que le Prophete Amos s'écrie contre les grands & les Princes du peuple d'Israël : *Malheur à vous, qui vivez en Sion dans l'abondance de toutes choses, & qui mettez vôtre confiance en la montagne de Samarie : Grands, qui êtes les chefs des peuples, qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël. Passez à Chalane, &c.*

Deuter. 32.

Amos 6.

Le grand S. Augustin admire l'éloquente sublimité de cet endroit, & en fait remarquer les divers ornemens, qu'il explique à fond dans son

même quatriéme livre de la Doctrine-Chrêtienne. Mais ces exemples que nous avons exposez pour mieux faire entendre cette matiere, regardent particulierement la maniere d'exciter des mouvemens d'indignation, qui est un genre d'amplification où domine principalement la figure appellée par les Grecs *Dynosis*, qui a une force merveilleuse, pour exciter & augmenter ces sortes de mouvemens, & dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Toutefois il ne faut pas que ces exemples donnent lieu à personne de croire, que ce genre d'éloquence ne serve que pour les grands mouvemens & les vehementes impressions de cette passion: Car toute autre chose, soit excessivement favorable & rejoüissante, soit extrêmement triste, affligeante, & déplorable doit être traitée de ce stile.

Le tres-éloquent S. Cyprien nous fournit des exemples de l'un & de l'autre dans son traité *de ceux qui sont tombez pendant la persécution*, où il traite au commencement le sujet d'une extrême joie; car il exhorte tous les fideles à se réjoüir avec l'Eglise de la gloire des illustres Confesseurs, qui avoient signalé leur courage & leur fermeté à soûtenir la foi de Jesus-Christ devant les Juges. Et ensuite il déplore la perte & l'inconstance malheureuse de ceux qui par la crainte des tourmens avoient abandonné la foi. Voici donc comment il loüe d'abord ces glorieux Confesseurs de » Jesus-Christ: Enfin ce jour tant desiré de tout le » monde est venu; & aprés les horribles & affreu» ses ténébres d'une longue nuit, Dieu a fait paroî» tre les rayons favorables de sa bonté. Nous avons » maintenant la joie de contempler ces glorieux Con» fesseurs, que leur foi & leur courage ont rendu il-

lustres, & nous ne sçaurions nous lasser de les embrasser. Nous voyons avec plaisir la troupe éclatante des Soldats de Jesus-Christ, qui ont rompu par leur fermeté les plus violens efforts de la persécution, & qui étoient prêts de souffrir toutes les rigueurs de la prison & de la mort. Vous avez généreusement resisté au siècle, braves Athletes de Jesus-Christ. Vous avez donné à Dieu un spectacle magnifique & un grand exemple à imiter à tous vos freres.... avec quels transports de joie l'Eglise vôtre mere ne vous reçoit-elle point maintenant dans son sein au retour du combat ? Avec quel contentement & quelle allegresse ne vous ouvre-t-elle point ses portes, afin que vous entriez en troupe, chargez des dépoüilles de l'ennemi terrassé. Les femmes ont part au triomphe des hommes, & elles ont vaincu le monde en vainquant leur sexe. Les Vierges aussi l'accompagnent ornées de l'honneur d'une double victoire; avec les enfans qui ont surmonté par leur courage, la foiblesse de leur age, &c. »

Et quant au déplorable sort de ceux, qui étoient tombez, voici comme il en exprime sa douleur: Mais parmi le triomphe des martyrs, la gloire des Confesseurs, & le courage de ceux qui sont demeurez fermes, il y a une chose qui nous afflige sensiblement. C'est que la fureur de l'ennemi nous a arraché une partie de nos entrailles, & en a renversé plusieurs d'entre nous. Que ferai-je, mes tres-chers Freres ? J'en suis extrêmement en peine. Que dirai-je ou de quelle maniere parlerai-je ? Certes il est plus besoin de larmes, que de paroles, pour exprimer nôtre douleur, pour pleurer nos blessures, pour déplorer la ruine d'un peuple autrefois si nombreux ? Car qui seroit si dur »

» & si impitoyable, que de demeurer les yeux secs;
» au milieu d'une si grande désolation, & de voir
» ses freres tombez d'une chûte mortelle, sans faire
» retentir le Ciel de ses cris ? Et le reste du même endroit que nous avons raporté cy-devant plus au long.

Il y a encore d'autres sujets, qui demandent ce genre d'éloquence. Mais il est facile à chacun de les connoître & d'en faire le discernement, si l'on fait attention à ce que nous avons dit. Il faut néanmoins remarquer ici, que l'amplification d'un sujet est souvent une ouverture pour s'étendre sur un autre. Par exemple, aprés avoir exaggeré la redoutable séverité du dernier Jugement, ou le supplice de l'Enfer, nous pouvons éclatter par de frequentes invectives contre l'aveuglement & l'insensibilité de plusieurs, qui en étant tres-certainement persuadez par la Foi, ne craignent point cependant de se précipiter dans toutes sortes de crimes, & par là en même tems dans les suplices même de l'enfer, sans aucun sentiment de douleur.

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres figures ou sortes d'ornemens; & sur tout de l'Energie, appellée en Latin, evidentia, *l'évidence, ou la vive representation d'une chose.*

OUtre les quatre sortes d'ornemens du discours, que nous avons mis dans les *Tropes*, dans les figures, dans la composition du stile, & dans la bien-séance, il y en a quelques autres qui

apartiennent au même ornement, & que nous allons toucher presentement en peu de mots.

La premiere & la principale est l'Energie, en Latin, *evidentia*, l'évidence, ou la vive peinture, & la juste representation d'une chose, qui la met comme devant les yeux. Voici ce qu'en dit Quintilien: C'est un grand talent de sçavoir énon- « *Lib. 8. c. 15.*
cer les choses dont nous parlons, d'une maniere si « claire & si vive, qu'il semble qu'on les voye devant « soi. Ce qui se fait par une diction quelquefois cour- « te & abregée, & quelquefois plus étenduë. Nous « en avons un exemple dans Ciceron, lorsqu'il dé- « crit un festin de débauche en ces termes: *Videbar* « *videre alios intrantes, alios verò exeuntes; quosdam* « *ex vino vacillantes, quosdam hesternâ potatione os-* « *citantes. Humus erat immunda, lutulenta vino,* « *coronis languidulis, & spinis cooperta piscium.* Il « me sembloit voir dans le lieu de ce festin, les uns « qui entroient, & les autres qui sortoient en desor- » dre; ceux-ci tout chancellans du vin qu'ils avoient « bû, ceux-là encore assoupis & fatiguez par leur « yvresse de la veille: La terre même où l'on mar- « choit toute sale & pleine des ordures & des puan- « tes vapeurs des dégorgemens de crapule & du vin « répandu, & toute couverte de couronne flétries, « & d'arrêtes de poisson. Qu'auroit-on pû voir de « plus dans le lieu même? «

C'est ainsi que s'excite & que s'accroît la com- « passion, ou que s'étend & s'aggrandit l'idée de « la misere des villes dont l'ennemi se rend maître. « Car qui dit qu'*une ville a été prise par force,* ren- « ferme sans doute dans ce peu de mots, tous les « malheurs & toutes les suites funestes d'un tel « sort; mais cette expression si courte est comme une « nouvelle qu'un courier dit en passant & à la hâte, «

» sans faire aucune vive impression dans le cœur. Au
» lieu que si on vient à developper & à étendre ce
» qui étoit renfermé dans ce seul mot, on décou-
» vrira d'abord un embrasement terrible, dont les
» flammes répanduës de tous côtez envelopent les
» temples & les maisons ; on y entendra le bruit
» effroyable de la chûte des édifices, que leur im-
» petuosité consume, & renverse de fond en com-
» ble ; & parmi les tristes & lugubres sons de di-
» vers cris de ceux qui perissent, on verra les uns
» s'enfuïr tout effrayez & hors d'eux, sans sçavoir
» où ils vont ; les autres demeurer comme attachez
» & liez aux personnes qui leur sont cheres par les
» derniers embrassemens qu'ils s'entredonnent ; les
» gemissemens ; les pleurs, les hurlemens confus
» des enfans & des femmes ; & tant de vieillards
» malheureusement reservez jusqu'à ce jour funeste,
» perceront de douleur & déchireront les cœurs des
» plus résolus ; & l'horreur de cette désolation
» augmentera encore par le cruel spectacle du pilla-
» ge & du saccagement confus de toutes choses &
» prophanes & sacrées ; des ennemis diversement
» chargez de butin qu'ils emportent de tous côtez ;
» & des malheureux qui courent aprés pour en re-
» couvrer quelque piece ; des captifs qui marchent
» chargez de chaînes, chacun devant le pilleur, dont
» il est devenu la proye ; des meres qui s'efforcent
» d'arracher de leurs mains leurs enfans ; & des
» combats des victorieux même entr'eux, à qui au-
» ra le meilleur butin. Car encore que tout cela soit
» compris dans le seul mot de *ville prise & aban-*
» *donnée au pillage*, comme il a déja été remar-
» qué, on dit moins cependant en exprimant
» les choses en total, qu'en les énonçant en dé-
tail.

On juge évidemment par ces paroles & par cet exemple de Quintilien, que les deſcriptions des choſes & des perſonnes, dont nous avons traité dans le troiſiéme Livre, appartiennent principalement à la diction energique, c'eſt-à-dire, qui anime & marque de l'action. Car elles ſervent à mettre ſi bien les choſes devant les yeux, qu'il ſemble que celui qui parle, les peint au vif, au lieu de les dire; & que ceux qui l'écoutent les voyent commes peintes, au lieu de les entendre ſimplement.

C'eſt encore à l'énergie qu'on raporte ce genre de comparaiſon qui ſert à expliquer les choſes obſcures & cachées, & à les tirer comme du fond d'une nuit obſcure dans un beau jour, par le raport qu'elles ont avec d'autres qui ſont notoires & familieres à chacun. Car il nous eſt naturel, comme dit Ariſtote; lorſqu'il s'agit de connoître les choſes, de paſſer de celles qui nous ſont plus connuës, & que les ſens même nous découvrent, à d'autres qui nous ſont plus cachées & inconnuës, & que l'entendement ſeul peut comprendre. Cette ſorte de comparaiſon eſt frequente dans l'Ecriture-Sainte, qui s'en ſert d'une maniere tantôt courte, & abregée, & tantôt plus étenduë. Telle eſt celle-ci du Prophete Iſaïe entre les courtes: *Il ſera mené à la mort comme une brebi, qu'on va égorger. Il demeurera dans le ſilence, ſans ouvrir la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond.* Et cette autre de Jeremie: *Qui eſt celui qui s'eleve comme un fleuve, & qui s'enfle comme les flots des grandes rivieres? L'Egypte ſe groſſit comme un fleuve, & ſes vagues écument comme celles des grandes rivieres.* Telle eſt encore celle dont le Seigneur ſe ſert dans

Iſaïe 53.

Jerem. 46.

l'Evangile en ces termes : *Combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, & vous ne l'avez point voulu ?*

Les plus étenduës sont comme dans le même
Isaï. 31. 4. Isaïe, celle-ci : *Comme quand un Lion ou un Lionceau fond en rugissant sur sa proie, si une troupe de bergers se presente devant luy, tous leurs cris ne l'étonnent point, & leur multitude ne l'épouvante point; ainsi le Seigneur des armées viendra pour combattre sur la montagne de Sion & sur*
Idem 29. 8. *sa Colline.* Et dans un autre endroit : *Comme un homme qui a faim, songe qu'il mange pendant la nuit; mais lorsqu'il est éveillé il se trouve aussi vuide qu'auparavant : & comme celui qui a soif, songe qu'il boit, & aprés que son sommeil est passé, il se leve encore fatigué & alteré, & aussi vuide qu'il étoit; ainsi se trouvera toute la multitude de ces nations qui auront combattu contre la montagne de Sion.*

V. page 109. *L'Emphase* que nous avons mise au rang des figures de paroles, & qui signifie plus qu'elle ne dit, & quelquefois même ce qu'elle ne dit pas; & la Précision qui dit plus fortement les choses en les taisant, qu'en les exprimant, & que nous avons placée entre les figures de sens, appartiennent aussi particulierement à l'énergie, selon que l'enseigne le même Quintilien.

De la Dinose ou gravité.

Il y a une autre sorte de grace & d'ornement de diction appellée par les Grecs *Dinösis*, c'est-à-dire, le poids & la gravité ; dont nous nous servons, lorsqu'il s'agit d'exaggerer l'indignité d'une chose.

On

On dit que Demosthene a beaucoup excellé en cette sorte d'ornement, qui sert particulierement à representer l'indignité de la chose que l'on blâme ou que l'on reprend; aussi grande qu'elle est & quelquefois même plus grande. O s'il plaisoit au Seigneur de nous accorder ce talent, lorsqu'il s'agit de faire connoître aux hommes l'indignité du peché, la rigueur des suplices où il les expose, l'engourdissement de la plûpart des Chrêtiens, & le peu de soin qu'ils ont de leur salut; & d'autres semblables choses qui les perdent, afin de pouvoir, je ne dis pas les relever audessus de ce qu'elles sont, mais au moins les égaler par nos discours, c'est-à-dire les representer seulement aussi terribles qu'elles le sont véritablement chacune en leur genre. Mais quelle force d'éloquence pourroit en relever & amplifier l'horreur & l'indignité dans toute son étenduë? Il ne faut pas néanmoins que nous négligions d'employer tous nos efforts, pour les exposer de la maniere la plus forte & la plus persuasive qu'il sera possible, pour ébranler par une crainte salutaire & necessaire les esprits de ceux qui croupissent dans l'ignorance, & les faire sortir de leur pernicieux engourdissement.

De l'abondance & de la fécondité du discours.

L'abondance & la douce fecondité du stile, telle que nous la trouvons dans S. Chrysostome appartient encore à l'éloquence, comme un des grands ornemens du discours. Car comme les personnes sçavantes & éclairées se plaisent à entendre exprimer les choses par des tours fins, courts & serrez; ceux au contraire qui ont moins

de ſcience & de lumiere, aiment ſur tout un diſcours étendu & plein d'une douce fecondité de bonnes choſes. Or pour réüſſir en cela, il faut que tout ce qui ſe peut dire convenablement & à propos d'un ſujet, entre dans le diſcours qu'on en fait, ſans rien omettre de tout ce qui ſert particulierement à en ſoûtenir & défendre la verité. Il faut de plus que tout ce qu'on y employe, ſoit traité d'un ſtile non confus & ſerré, mais ample & abondant; en ſorte que l'on tire du fond des choſes mêmes, & que l'on expoſe dans un beau jour tout ce qu'elles y cachent & renferment de fort étendu dans le ſens. C'eſt ce que nous avons dit être le propre de l'ornement, lorſque nous avons expliqué les cinq parties principales du raiſonnement oratoire, appellé en Latin, *collectio*, aſſemblage, dont la quatriéme eſt l'ornement. On en peut voir en cet endroit des exemples de S. Cyprien, d'Euſebe & de S. Gregoire de Nyſſe, qui ſervent admirablement à faire entendre cette maniere de rendre le diſcours agréable par ſa fecondité.

Sup. lib. 2. c. 16.

Il eſt auſſi de l'ornement de cette fecondité d'éviter la *Tantologie*, c'eſt-à-dire, toute vicieuſe répetion d'un même mot, dont-il a été parlé ci-devant, & qui vient de l'indigence de l'Orateur, qui n'a pas eu ſoin de ſe faire une aſſez bonne proviſion de termes & d'expreſſions, pour ſignifier & faire entendre diverſement une même choſe. Car quiconque ſe veut former un ſtile plein & abondant, doit avoir acquis auparavant un riche fonds non-ſeulement de bonnes choſes, mais auſſi de termes & d'expreſſions choiſies, pour n'être pas obligé à repeter cent fois un même mot, comme font pluſieurs.

A la fin du chap. 9. page 24. verſo.

Mais enfin comme la liberalité est immédiatement entre deux passions vicieuses, sçavoir l'avarice qui se plaint tout par une épargne cruelle à elle même, & la prodigalité qui dissipe tout par des profusions indiscretes ; ainsi la fecondité dans le discours a deux vices, qui lui sont tout à fait contraires en l'une & en l'autre maniere : l'un est la secheresse du langage ou de la diction, qui est le vice des personnes barbares & peu instruites pour la parole ; qui ne font entendre leurs pensées & leurs sentimens que par des expressions maigres & steriles. Tel est aussi le stile de ceux qui ne considerent pas que la principale difference des discours Dialectiques ou de l'Ecole d'avec ceux des Orateurs, est comme il a déja été dit, que ceux là ne sont composez, pour ainsi dire, que d'os & de nerfs, au lieu que ceux-ci sont outre cela revêtus de peau, de chair, & de sang, qui se répandant par tout, les anime & leur donne une couleur tres-vive & tres-agréable. L'autre vice contraire à la fecondité du discours, est ce qu'on appelle *Asiatisme*, des Asiens, dont le discours étoit toûjours tres-long sans necessité, & tout rempli d'un amas confus de paroles & d'expressions inutiles. La *Macrologie*, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, est aussi un vice contraire à la fecondité du discours.

De la Varieté.

La Varieté est encore d'un tres-grand ornement dans le discours. Le vice qui lui est opposé est l'*homilogie*, c'est-à-dire, une maniere de diction, qui n'étant diversifiée par aucun agrément, rebutte & fatigue étrangement l'Auditeur par sa

continuelle uniformité. Il faut donc premierement avoir sur les sujets mêmes qu'on traite, une grande provision de toutes sortes de pensées, de termes & d'expressions choisies, que peut fournir la differente lecture des Peres de l'Eglise, & des Auteurs soit Ecclesiastiques, ou même prophanes, afin que la diction soit remplie d'une agréable varieté. C'est à quoi servent merveilleusement, non-seulement les pensées & les tours ingenieux, mais aussi les exemples, les ressemblances ou comparaisons, & les Apophtegmes, c'est-à-dire, les sentences courtes & remarquables. Il faut encore se servir pour cela de ces trois stiles ou genres d'éloquence dont nous avons traité jusqu'ici, sçavoir du stile simple, du médiocre, & du magnifique & sublime, qui apportent une grande varieté dans le discours.

Et lorsqu'il se trouve necessairement plusieurs membres ou parties liées entr'elles dans une même suite de discours, afin que le long dénombrement des choses se fasse sans ennuyer l'auditeur, on y doit employer une varieté de figures, qui éloigne du discours ce qu'il a d'ennuyeux, & de fatigant dans cette longue suite de choses. C'est à quoi sert principalement l'interrogation entre les autres figures, comme on le peut voir dans l'endroit de S. Ambroise, que nous avons ci-devant raporté comme employé par S. Augustin même, pour exemple des ornemens du stile médiocre; où ce S. Docteur ayant exposé en détail plusieurs vertus de la tres-sainte Vierge, comme dans un droit fil de discours, y mêle en même tems une insinuante varieté par cette interrogation: Quand a-t-elle seulement fait le moindre signe, qui ait pû déplaire à ses parens? Quand a-t-elle eu le moindre diffe-

Au Chap. 11. pag...

rent avec ses proches ? Quand lui est-il arrivé de « mépriser les petits & les humbles, ou de se rire « des foibles, ou d'éviter les pauvres ? Il augmente « encore cette varieté par cette répétition : Elle n'a- « voit rien de fier dans ses regards, rien de trop « hardi dans ses paroles ; rien de précipité dans ses « actions ; rien de négligé, ni de trop libre dans ses « démarches ; & le reste qui suit. «

Enfin toutes les figures & de sens & de paroles servent à cette varieté du discours. Car comme une même personne se peut parer tantôt d'une sorte de vêtement & tantôt d'une autre ; ainsi une même pensée ou une même sentence peut-être diversement revêtuë, & ornée de differentes figures de sens & de diction. Pour le faire entendre plus clairement, nous en proposerons ici quelques exemples dont les Rheteurs se servent, pour rendre plus plausible cette maniere de diversifier le discours. Au lieu de dire simplement cette pensée : *Non est adeò miserum mori* ; on peut l'exprimer comme dans ce demi vers de Virgile :

Vsque adeone mori miserum est ....

Est-ce donc un si grand mal que de mourir? Cette « seconde expression ainsi figurée a toute une autre force & signifie beaucoup plus que la premiere : car elle n'exprime pas seulement cette pensée, que la mort n'est pas un si grand mal que l'on croit ; mais elle represente de plus l'idée d'un homme qui se roidit contre la mort, & qui l'envisage sans effroi ; image beaucoup plus vive, que n'est la pensée même à laquelle elle est jointe. Il en est de même de celle-ci : Rien n'est plus vain, que vous ; *Nihil est te vanius* ; si on l'exprime par

l'interrogation en cette maniere : *An quicquam est te vanius ?* Y a-t-il rien au monde de plus vain que vous ? Cette figure y donne plus de force & plus d'éloquence.

L'Ironie change aussi agréablement la face du discours : comme si au lieu de cette expression : Vous n'avez pas acquis une grande gloire : *non magnam laudem assecutus es* ; vous vous serviez de celle-ci: *Egregiam verò laudem es assecutus :* vous avez certainement acquis une belle gloire. Ou bien si pour dire : *Non ista curat Populus* ; le peuple se soucie peu de cela ; vous le tournez de cette sorte : *Id Populus curat scilicet* : C'est bien-là sans doute ce dont le peuple se soucie fort. L'admiration étant jointe à une diction simple, comme celle-ci ; *vehementer amat hic pecuniam* : cet homme aime beaucoup l'argent ; elle lui donne aussi une plus vive couleur : *Bone Deus, quàm amat hic pecuniam* ! Bon Dieu, que cet homme est passionné pour l'argent ! *Tùm Deum contemnit, tùm homines* : Il méprise Dieu même & les hommes : *Haud scio magisne Deum contemnat, an homines.* Je ne sçai si c'est Dieu même ou les hommes, qu'il méprise le plus. Cette derniere expression figurée par le doute, est toute autre que la premiere. L'affirmation par le serment a le même effet ; comme si au lieu de dire simplement : *Nihil mihi charius aut antiquius famâ* : Rien ne m'est plus cher, ni plus précieux que ma réputation ; j'exprime la même chose de cette sorte : Que je perisse, s'il y a rien qui me soit plus cher, ni plus précieux, que ma reputation : *Dispeream, si quid mihi charius, aut antiquius famâ.* Il en est encore de même de l'Exclamation : *Est vir insigni vanitate.* Cet homme a une vanité sans pa-

reille. *O singularem hominis vanitatem !* O l'étrange vanité de cet homme ! *L'omission feinte* donne aussi une grande varieté au discours : *Non modò Virgines aliquot constupravit , verùm etiam Vestalem incestu polluit* : Il n'a pas seulement corrompu & violé des Vierges; mais il a deshonnoré une Vestale même par ses infamies. Il a corrompu plusieurs Vierges par ses infamies , pour ne rien dire de l'inceste dont il a soüilé une Vestale même : *Complures virgines stupravit , ut interim de Vestali incestu pollutâ sileam.* Et par la *réponse à soi-même* , on le diversifie encore davantage ; car au lieu de me servir , par exemple , de cette expression : *Cùm & genere sis obcurissimo , & re nullâ , nullis litteris , nullâ formâ , nullo ingenio , quid est cur te adeò jactes ?* Quel sujet avez-vous de vous tant vanter , vous qui êtes d'une naissance tres-obscure , sans aucun bien , sans science , & sans aucun avantage , ni du corps , ni de l'esprit ? Je la puis tourner tout autrement par cette figure : *Quid habes , cur sis tam insolens ? Natalium splendorem ? Atqui genere es obscurissimo. Opes ? At vel Iro ipso pauperior es. Eruditionem ? Sed bonas litteras ne attigisti umquàm. Formam ? At ipso Thersite deformior es. Ingenium ? Istud profectò nactus es stupidissimum.* Qu'avez-vous qui vous soit un sujet de vous élever avec tant d'insolence ? Est-ce l'éclat de vôtre naissance ? Mais il n'y a rien de plus obscur. Sont-ce vos richesses? Mais vous êtes plus indigent & plus misérable qu'Irus même. Est-ce vôtre sçavoir ? mais vous n'avez jamais eu le moindre commerce avec les belles Lettres. Qu'est-ce donc enfin ? La beauté & la taille avantageuse de vôtre corps ? Mais vous êtes plus laid & plus difforme , que ne le fut

» jamais Therſite même. Eſt-ce la beauté de vôtre
» eſprit ? mais il n'y en eut jamais de plus ſtupide.
» Qu'eſt-ce donc que toute cette vaine préſomption
» qui vous poſſede, ſinon une pure extravagance ?

On peut auſſi varier le diſcours en changeant une expreſſion en une autre qui l'égale en force & en puiſſance pour le ſens. Ce que les Dialecticiens appellent une équipollance de termes & d'expreſſions, qui conſiſte dans l'addition, le retranchement ou le redoublement d'une négation, & en des termes contraires : comme, *Primas obtinet* : *non eſt in poſtremis.* Il eſt des premiers ; il n'eſt pas des derniers. *Eſt vir égregiè doctus* ; ou *vir minimè indoctus* : C'eſt un homme tres-ſçavant ; il n'eſt nullement ignorant. *Omnia fecit* : *nihil non fecit* : Il a fait toutes ſortes de choſes ; il n'y a rien, qu'il n'ait fait. *Placet* ; *non diſplicet* : Il eſt agréable, il plaît ; il n'eſt pas deſagréable, il ne déplaît pas. *Accipio conditionem* ; *conditionem non recuſo* : J'accepte cette condition ; je ne refuſe point cette condition.

On peut raporter à cette maniere de varier la diction, celles qui marquent l'action & la paſſion ; comme : *ab illo hoſte grave vulnus accepit* ; *hoſtis illi grave vulnus inflixit* : Cet ennemi l'a frappé d'une grande playe ; il a été frappé d'une grande playe par cet ennemi. Mais pourquoi nous arrêter à des choſes, qui ſont d'elles-mêmes ſi faciles à quiconque a un peu de ſens ? Telle eſt encore la maniere de varier par des dictions relatives, qui ſont auſſi du genre des contraires, comme : *Vxor illius eſſe non vult* ; *non vult illum maritum* : Elle ne veut point être la femme de cet homme ; elle ne veut point cet homme pour ſon mari. *Recuſat illius eſſe ſocer* ; *recuſat illum generum* : Il re-

fuſe d'être ſon beau-pere ; il refuſe de l'avoir pour gendre. *Pudet me hujus nurûs* ; *Pudet me hujus ſocrum videri :* J'ai honte de la voir ma belle fille ; j'ai honte de paſſer pour ſa belle mere. *Non alium mihi Patrem ; nullius malim eſſe filius :* Je ne voudrois pas avoir un autre Pere ; il n'y a perſonne dont j'aimaſſe mieux être fils. *O me felicem te Præceptore ! Felicem me, qui tuus ſim diſcipulus !* O que je ſuis heureux, de vous avoir pour maître ! Quel bonheur pour moi d'être vôtre diſciple !

Laiſſons donc ces manieres ſi faciles de varier le diſcours, aux jeunes gens qui apprennent à compoſer ; & nous contentant de ce que nous avons dit juſqu'ici, des qualitez ou vertus principales de l'élocution, paſſons preſentement aux vices qui leur ſont contraires.

CHAPITRE XXIV.

Des vices contraires à la belle élocution, & qui en effacent l'éclat & les agrémens.

APrés avoir traité juſqu'ici des qualitez & des vertus principales de l'élocution, & ſur tout de ſes divers ornemens, il eſt à propos de dire auſſi quelque choſe des vices qui leur ſont oppoſez, & qui en effacent l'éclat & la beauté ; afin que les évitant avec ſoin, nous en recherchions plus pleinement les vertus & les agrémens. Comme donc nous avons dit au commencement de ce cinquiéme livre, que les vertus de l'élocution ſe reduiſoient à quatre principales, qui ſont, *la pureté, la clarté, l'ornement, & la bien-ſeance*, qui

consiste en ce que les termes & les expressions soient convenables aux choses que l'on dit : lorsque nous avons traité des deux premieres vertus du discours, ***la pureté & la clarté***, nous avons fait voir en même tems les vices contraires à chacune. Mais parce que les vices opposez à *l'ornement* & à la bien-séance de l'élocution, sont en plus grand nombre, & qu'il étoit difficile, de les bien découvrir, qu'aprés avoir compris & connu à fond ces deux vertus, nous avons reservé à le faire à la fin de ce Traité.

Pour traiter donc sommairement cette matiere, & marquer en peu de mots tout ce qui en est ; on doit regarder comme vicieux & barbare dans l'élocution, tout ce qui est contraire à ce que nous avons montré, que demande l'ornement & la bien-séance du discours, c'est-à-dire, qui est requis & avantageux pour parler avec élegance & avec justesse. Or comme l'ornement demande principalement ces trois choses : le choix des mots bien liez avec les choses ; des figures de paroles & de sens, qui leur conviennent ; & un si juste arrangement de ce qui precede avec ce qui suit dans la composition, qu'il en resulte un stile doux, coulant, & nombreux ; on peut dire en géneral, que tout ce qui peche contre l'une ou l'autre de ces trois choses, est un vice d'élocution. C'en est aussi un tres-grand, lorsque l'on n'a pas dans la diction, tous les égards qu'on doit avoir, soit pour les personnes, soit pour les choses.

Mais parce que cet avertissement renferme dans sa généralité, diverses sortes de vices ; il est bon de les rémarquer ici en détail, & l'un aprés l'autre par leur nom, afin de les faire connoître plus distinctement.

Nous commencerons donc par celui que tout honnête homme doit principalement éviter dans ses discours, & qu'on nomme en Grec *Cacemphaton*, c'est-à-dire, toute sorte d'expression salle & impure; toute parole que la pudeur ne permet pas de proferer, & en un mot ce que l'Apôtre défend aux Chrêtiens, quand il dit : *Que toutes paroles deshonnêtes soient bannies de vôtre bouche.* La bien-séance ne permet pas d'en apporter ici aucun exemple; parce que ce seroit tomber nous mêmes dans le vice, que nous enseignons qu'on doit éviter, & que d'ailleurs il est toûjours plus utile de les ignorer, que de les sçavoir. Coloss. 3. 8.

Mais lorsqu'il faut necessairement exprimer des choses de cette nature, nous devons le faire par quelque *Trope*, ou mot figuré, ou par quelque tour d'expression, qui joigne aux idées principales de ces choses, des idées accessoires, qui en couvrent l'infamie. Car une même chose infame peut-être exprimée honnêtement par un Mot, ou deshonnêtement par un autre, si l'un de ces mots y joint quelqu'autre idée qui en efface la difformité, & si l'autre au contraire la presente à l'esprit d'une maniere impudente. Ainsi les mots d'adultere, d'inceste, de peché abominable, ne sont pas infames, quoiqu'ils representent des actions de la derniere infamie; parce qu'ils ne les representent que couvertes d'un voile d'horreur, qui fait qu'on ne les regarde que comme des crimes : de sorte que ces mots signifient plûtôt le crime de ces actions, que les actions mêmes. Au lieu qu'il y a de certains mots qui les expriment sans en donner de l'horreur, & plûtôt comme plaisantes que comme criminelles, & qui y joignent même une idée d'impudence & d'effronterie. Et ce sont ces mots là que nul honnête

homme ne doit jamais proferer.

Le vice qui approche le plus de cette premiere difformité, est appellé *Tapinosis*, ou diction basse & méprisable, c'est-à-dire, qui exprime les choses par des paroles & en des sens, qui en diminuent la grandeur & la dignité; comme lorsqu'on donne à celles qui sont honnorables & magnifiques des noms bas qui les avilissent. Et c'est aussi un même genre de vice, lorsque par un excez contraire, ou par une faute égale, on attribue à de petites choses des noms que l'usage a liez à d'autres plus grandes & plus étenduës : comme si on donnoit à un homme malin le nom de parricide; ou celui de scelerat à un débauché qui s'abandonne à des femmes de mauvaise vie. C'est ce que Ciceron a aussi remarqué parlant de la metaphore : » Certainement, dit-il, on mérite d'être repris, » lorsqu'on se sert d'un mot figuré, qui se trouve » plus foible que le propre : Prenons donc garde » de n'aller, ni au-dessus, ni au-dessous du sujet; » ne disons, ni *la tempête de la débauche*, ce seroit » trop dire; ni *la débauche de la tempête*, ce seroit » trop peu. *Nolo esse aut majus quàm res postulet, tempestas commessationis; aut minus, commessatio tempestatis. Nolo esse verbum angustius id quod translatum sit, quàm fuisset proprium.* En effet il faut que les paroles conviennent aux choses, que l'on veut exprimer, si ce n'est qu'on les veüille faire paroître ou plus grandes ou plus petites, dont nous avons expliqué les moyens en traitant de l'amplification, qui se doit entendre des deux contraires.

De Orat. Lib. 3.

La *Tantologie*, c'est-à-dire, vicieuse répetition d'un même mot, qui se fait dans le discours sans aucune grace, & par indigence, ou faute d'en

sçavoir diversifier la signification ; ce qui vient de la sécheresse ou du défaut d'étude & d'exercice en plusieurs, qui ne font que rebattre les mêmes choses d'une même maniere, & que pour ainsi dire, repeter toûjours une même chanson, sur le même ton, & sur une même corde ; ce qui a donné lieu à ce proverbe ; *crambe bis posita nausiat*, Un choux servi deux fois dégoute ; comme il a été remarqué ci-devant à la fin du chap. 9. contenant les figures qui consiste dans la répétition des mêmes mots. Il faut donc, lorsqu'une même chose se presente souvent à dire, user d'une abondante varieté de mots, pour l'exprimer diversement; ensorte que l'on ne trouve pas un même mot plusieurs fois répeté dans une même suite de discours.

Le Pleonasme est, lorsqu'on mêle dans le discours, des mots superflus ; *sic ore locuta est* ; Elle parla ainsi par sa bouche. Ciceron reprit autrefois de ce vice, mais d'une maniere agréable & facetieuse, Pansa, contre lequel il défendoit une cause ; car celui-ci ayant dit d'une mere, qu'elle avoit porté son fils dix mois *dans son sein* : Quoi donc, s'écria-t-il ? Les autres ont elles accoutumé de porter leurs enfans dans leurs poches ? *Quid igitur? Aliæ in penulâ gestare solent?* On peut rejeter comme vicieux, tout mot qui ne sert de rien, ni pour la clarté, ni pour l'ornement du discours : si ce n'est quelquefois par maniere d'affirmation, comme quand on dit : Je l'ai oüi de mes oreilles : je l'ai vû de mes propres yeux, n'en doutez point. *Vocemque his auribus hausi. Hisce oculis vidi, ne nega.* Cela se peut souffrir.

La Macrologie, c'est-à-dire, une longueur de discours superfluë, comme : *Legati non impetratâ*

pace, retrò domum, undè venerant, reversi sunt:
„ Les députez ſans avoir obtenu la paix, qu'ils de-
„ mandoient, reprenant le chemin de chez eux,
„ s'en retournerent d'où ils étoient venus: où il ſuffi-
„ roit de dire : *Les députez s'en retournent, ſans avoir obtenu la paix*; tout le ſurplus étant inutile. Cette faute eſt legere, lorſqu'on ne la commet que dans l'expreſſion de quelque courte ſentence; mais elle eſt inſuportable, quand elle eſt continuée de même dans un diſcours entier, où tout ce qui peut être dit & entendu en peu de paroles, eſt traité d'un ſtile long & embarraſſé, qui fatigue & accable l'auditeur, qui a de la prudence & du diſcernement.

La Brachilogie, c'eſt-à-dire, la diction ſuccinte & coupée, *conciſus ſermo*, eſt un vice, lorſqu'on parle d'une maniere trop courte & trop ſerrée, d'un ſujet grave & important, qui demande un diſcours plus grand & plus étendu. Que ſi l'Orateur tendant à quelqu'autre choſe qui l'occupe, ne peut pas alors le traiter autrement, il ſera tres-bien de marquer en même tems la raiſon qui l'oblige à borner dans des termes ou des expreſſions ſi courtes, un ſujet ſi ample & de ſi grande étenduë.

La Mioſe, Mioſis, c'eſt-à-dire, la diminution, ou l'aviliſſement d'un ſujet, par la maniere dont on en parle. Ce Vice eſt de traiter une choſe grande & relevée, d'un ſtile plus bas & plus ſimple, que la nature & la dignité du ſujet ne le demande. Comme ſi quelqu'un traitant une matiere ſublime & importante, s'exprimoit d'une maniere toute populaire, baſſe & rempante : ce qui eſt directement contraire à l'éloquence, dont le propre eſt de proportionner toûjours ſon langage, à la

dignité des choſes dont on parla.

La Bomphiologie, c'eſt-à-dire, la diction enflée, eſt un vice contraire au precedant, qui conſiſte à dire des choſes petites ou legeres, d'un ſtile enflé, pompeux & magnifique ; comme ſi parlant, ou écrivant à des païſans, ou à des perſonnes groſſieres & ſans ſcience, ou même familierement à un ami, on affectoit de donner à ſon diſcours, des tours periodiques, pleins & finis d'une maniere majeſtueuſe. C'eſt le vice qu'Horace reprend dans ſon art Poëtique, par ces deux vers :

Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu ?
Parturient montes ; naſcetur ridiculus mus.

D'un tel enthouſiaſme à quoi tend tout l'effort ?
Et quel en eſt le fruit ?
Des montagnes accouchent : une ſouris en ſort,
Et le monde s'en rit.

Quintilien le reprend auſſi par ces paroles : « Lorſqu'un Orateur parle dans une affaire, où il s'agit « de la vie, il lui ſied toûjours tres-bien, de paroître agité de ſoins & d'inquiétude, & d'employer, « pour ainſi dire, toutes ſortes de machines, pour « donner de la force & de l'étenduë à ſon diſcours : « mais cela ſeroit vain & ridicule, où il ne s'agiroit « que de peu de choſe : & on ſe mocqueroit avec « raiſon de celui qui ayant à parler dans quelque cau- « ſe legere devant un Juge, ſe ſerviroit de la décla- « ration éloquente que fit autrefois Ciceron : Qu'il « ſe ſentoit tout ému au-dedans de lui-même, & « qu'il trembloit dans tout ſon corps. « *Lib. Inſtit. Orat. 11. cap. 1.*

L'Aſiatiſme veut dire une ſorte de diſcours «

excessivement étendu en paroles & en figures : mais vuide & sans solidité, qui étoit communément en usage parmi les Orateurs d'Asie, d'où est venu le nom de ce vice, comme il a été dit cy-devant.

Qu'est-il besoin de dire ici ; qu'il faut éviter dans le discours, la sécheresse, la barbarie, & tout ce qu'il y peut avoir de trop vieux, ou de trop bas & rampant, ou de trop commun ? tout le monde le sçait assez. Mais chacun ne sçait pas de même qu'on doit éviter avec autant de soin *la Picilogie*, qui est un vice tout contraire, où l'on tombe en voulant s'énoncer d'une maniere trop « ornée & trop fleurie. Car comme dit Ciceron, » quand un discours est par tout peigné & ajusté, » & que le fard & l'enjolivement y est si continuel, » qu'on n'y trouve rien de naïf, ni de varié, ni mê» me de négligé ; on ne peut pas s'y arrêter long» tems sans quelque dégout, parce qu'en ce qui re» garde l'éloquence, l'oreille n'est pas le seul juge, » & que l'esprit qui a droit d'en connoître, condam» ne l'affectation par tout, où il la trouve. Ainsi, dit » ce grand Orateur, je veux qu'on parle toûjours » d'une maniere bonne & solide ; mais je ne veux » pas qu'on parle toûjours d'une maniere éclattan» te & délicieuse. Je veux que l'éloquence engage » l'auditeur à des exclamations, mais je veux aussi » que ces exclamations ayent quelque relâche. Je » veux qu'on laisse des ombres dans le tableau, afin » que les couleurs en paroissent davantage. Les fi» gures de sens & de diction qui sont les ornemens » du discours, y doivent être distinguées comme » des fleurs & des brillants, & non pas s'y trou» ver continuellement par tout, mais de loin à loin,

loin, & par intervalles; afin que le discours ar- «
rête long-tems l'auditeur, & qu'il lui plaise sans «
le fatiguer. «

* C'est encore un vice assez ordinaire, de traiter d'un stile figuré les matieres, qui veulent un stile simple; ou d'un stile simple, celles qui en veulent un figuré; ce qui ne peut venir que de ce qu'on ne discerne pas assez quelles sont les matieres propres à chacun de ces deux stiles; ni la difference qu'il y a entre l'un & l'autre: c'est donc ce qu'il est à propos de remarquer ici en peu de mots.

Comme le stile figuré signifie ordinairement avec les choses, les mouvemens que nous ressentons en les concevant & en parlant, & que le simple ne contient que les idées des choses toutes pures, on peut juger par là de l'usage que l'on doit faire de l'un & de l'autre; & quels sont les sujets ausquels chacun des deux est propre. Car il est visiblement ridicule de se servir du stile figuré dans les matieres purement speculatives, que l'on regarde d'un œil tranquile; & qui ne produisent aucun mouvement dans l'esprit; parce que si les figures expriment les moindres mouvemens de nôtre ame, on ne peut regarder celles que l'on mêle en des sujets où l'ame ne s'émeût point, que comme des mouvemens contre la nature, & des especes de convulsions. De là vient qu'il n'y a rien de moins agréable; que certains Prédicateurs qui s'écrient indifferemment sur tout, & qui ne s'agitent pas moins sur des raisonnemens philosophiques, que sur les veritez les plus étonnantes, & les plus necessaires pour le salut.

Et au contraire lorsque la matiere que l'on traite est telle; qu'elle nous doit raisonnablement tou-

cher, c'eſt un defaut d'en parler d'une maniere ſéche, froide, & ſans mouvement; parce que c'eſt un defaut de n'être pas touché de ce qui doit toucher. Ainſi les véritez divines que l'on prêche, n'étant pas propoſées ſimplement pour être connuës, mais beaucoup plus pour être aimées, reverées, & adorées par les hommes, il eſt ſans doute que la maniere noble ornée, & figurée, dont les ſaints Peres les ont traitées, leur eſt bien plus proportionnée, qu'un ſtile ſimple & ſans figures; puiſqu'elle ne nous enſeigne pas ſeulement ces veritez, mais qu'elle nous répreſente auſſi les ſentimens d'amour & de vénération, avec leſquels les Peres en ont parlé; & que portant ainſi dans nôtre eſprit l'image de cette ſainte diſpoſition, elle peut beaucoup contribuer à y en imprimer un ſemblable. Au lieu que le ſtile ſimple ne contenant, que les idées de la verité toute nuë, eſt moins capable de produire dans l'ame les mouvemens de reſpect & d'amour, qu'on doit avoir pour les veritez chrêtiennes. Ce qui le rend en ce point, non-ſeulement moins utile, mais encore deſagreable, le plaiſir de l'ame conſiſtant plus à ſentir des mouvemens, qu'à acquerir des connoiſſances.

Quintilien outre ces vices d'élocution, en remarque encore quelques autres contre l'ordre & la netteté du diſcours, l'arrangement & la diſtribution de ſes parties, leur ſtructure, leurs nombres, & la ſituation des mots, qui ne doit faire ni dureté, ni bâillement, comme le concours des lettres trop âpre, ou trop ouvert; mais parce qu'il ne faut que de l'oreille & du bon ſens, pour en juger, nous dirons ſeulement à l'égard de ces vices, & des autres que nous avons marquez

en détail, que comme on les doit éviter, on doit aussi pour cela s'exercer particulierement aux vertus contraires; dont l'acquisition sera toûjours aisée, à quiconque s'appliquera sérieusement, à observer ce que nous avons dit jusqu'ici des ornemens de l'élocution.

Fin du V. Livre.

LA RHETORIQUE DE L'EGLISE, OU L'ELOQUENCE DES PREDICATEURS.

LIVRE SIXIE'ME.

De l'action, ou de la prononciation : & de quelques autres moyens avantageux, pour réüssir dans le saint ministere de la Prédication.

AVANT-PROPOS.

IL nous reste presentement la partie la plus utile, & en même tems la plus difficile à traiter de tout cet ouvrage, que les Rheteurs appellent communément l'action ou la prononciation; c'est-à-dire, le geste & le mouvement du corps, les divers tons & les

differentes inflexions de voix, qui tombent sous la dispensation de l'Orateur, & lui sont, pour varier sont discours, ce que les diverses couleurs sont au Peintre pour varier son tableau.

Cornificius & Quintilien ont plus écrit sur cette partie, si importante de l'éloquence, que tous les autres maîtres de l'art. Ce premier la releve jusqu'à dire, que l'invention, le dessein, l'ordre, la disposition, & la memoire même, sans la prononciation, n'ont pas plus de force pour l'effet du discours, que la prononciation seule sans toutes ces autres choses. Il déclare aussi fort nettement, qu'il est fort difficile d'en donner des regles & des preceptes, & il s'en explique en ces termes: « Comme il ne se trouve personne, qui ait jamais exa- « ctement écrit de la maniere de prononcer; car tous « les Rheteurs ont cru, qu'il étoit comme impossi- « ble d'écrire clairement des variations de la voix, « des divers mouvemens des yeux & du visage, & « des gestes convenables; & que néanmoins c'est « ce talent que nous devons principalement tâcher « d'acquerir, comme grandement necessaire, pour « bien parler en public, il semble qu'on ne doit rien « négliger de tout ce qui le regarde. Et aprés avoir prescrit quelques regles pour le geste & les mouvemens du corps, il ajoute à la fin ces paroles: « Je sçai combien mon entreprise est grande & diffi- « cile, d'avoir voulu exprimer les mouvemens con- « venables du corps par des paroles, & representer « par écrit les variations de la voix. Mais je n'ai pas « prétendu que ce fût une chose, qui se pût bien « faire, que d'écrire sur ce sujet d'une maniere assez « commode & assez juste: ma pensée étoit seule- « ment, que si cela ne se pouvoit pas faire, mon « travail ne laisseroit pas d'être utile; parce que je «

» n'ai eu ici en vûë, que de marquer ce qu'il falloit;
» pour le reste il dépendra de l'exercice. Il faut
» néanmoins sçavoir que le propre effet de la bon-
» ne prononciation, est de representer les choses au
» naturel, & comme venant du fond du cœur.

C'est pourquoi laissant à part beaucoup de choses, que ces maîtres de l'art en ont écrites pour le Barreau, & qui pourroient ennuyer le lecteur, nous choisirons seulement les plus propres & les plus utiles à nôtre dessein; afin qu'il ne semble pas que nous ayons rien négligé en traitant cette partie de l'Eloquence des Prédicateurs, qui est la plus importante de toutes, comme nous le ferons bien-tôt voir. Mais puisque ces hommes si éloquens nous assurent, qu'il est difficile de donner des regles & des preceptes pour l'action ou la prononciation, on nous fera peut-être bien la grace, à nous autres qui ne sçavons presque pas même exprimer comme il faut nos pensées & nos sentimens, de nous pardonner si nous n'exposons pas tout ce qu'il en faudroit dire, dans une pleine & entiere evidence. Car encore que nous ne puissions pas enseigner tout ce qui regarde ce sujet, ni encore moins le faire d'un stile net & aisé; il est néanmoins d'une importance si grande, qu'on ne doit rien négliger des regles & des instructions qu'on en peut donner en quelque maniere que ce soit; parce que par la lecture qu'on en fera, les esprits pourront être excitez à celles qui manqueront, & qui ne se peuvent exprimer par des paroles.

Depuis peu de jours, il m'est tombé entre les mains un livre françois, qui traite de la Chasse, ou de la Venerie, & descend dans un détail surprenant des regles de cet art, jusqu'à designer &

exprimer par des notes de Musique ou de Plein-chant, les divers cris ou tons de voix, dont les Veneurs se doivent servir pour appeller & animer les chiens. Certes je n'ai pû m'empêcher d'admirer en cela l'addresse & l'industrie des hommes, qui n'ont pas seulement trouvé des regles pour cette sorte d'exercice & de divertissement; mais encore entrepris d'enseigner même par le moyen, non de la parole, mais de l'écriture, cette maniere de chant, ou ces divers tons de voix, qui servent à appeller les bêtes, & à les exciter à divers mouvemens.

Que s'ils ont été si ardens à mettre leur application, leur travail & leur industrie dans une chose si vaine, pourquoi n'aurons nous pas au moins autant d'ardeur à nous appliquer à rechercher par tous les efforts de nôtre esprit, les moyens d'en enseigner une sans comparaison plus excellente, & sur tout tres-necessaire aux Prédicateurs? Mon dessein est donc, non-seulement de proposer & d'expliquer dans ce dernier livre, les regles & les diverses observations de ces fameux maîtres d'éloquence, sur le sujet que nous y devons traiter, mais encore d'y joindre toutes celles que j'ai pû faire moi-même, dans un long & continuel exercice de la prédication, & d'avoir soin aussi de les éclaircir toutes en même tems par divers exemples.

CHAPITRE I.

De la necessité de la Prononciation & de son importance.

IL ne se trouve rien qui puisse mieux faire comprendre combien le talent de la bonne Pro-

nonciation est necessaire & avantageux, que ce qu'il m'arrive souvent de voir, & que chacun peut aussi voir tres-communément ; que beaucoup de Prédicateurs qui ne manquent ni d'érudition pour approfondir les matieres qu'ils traitent, ni d'éloquence pour écrire & composer, ni de zele & de pieté pour édifier par leur bonne vie, paroissent néanmoins si ennuyeux & si fatigans dans leurs Sermons, qu'il n'y a presque personne qui ne se lasse de les entendre. Ce qui ne peut venir sans doute que du seul defaut de cette faculté de bien prononcer, dont ils sont destituez. On dit communément d'eux parmi le peuple, qu'ils sont sçavans & éclairez, mais qu'ils n'ont nulle grace en Chaire, entendant par ce mot de grace, les agrémens de l'action & de la prononciation, qui leur manquent. C'est donc cette partie de l'Orateur, qui excelle plus elle seule dans le discours, que toutes les autres ensemble ; c'est de cette action, qui renferme aussi la prononciation, qu'on peut toûjours dire avec le plus éloquent de tous les Orateurs Romains, que sans elle on ne peut jamais devenir grand Orateur ; & qu'avec elle un Orateur mediocre peut surpasser les plus habiles.

En effet on a souvent vû des enfans remporter le prix de l'éloquence par la dignité de l'action, qui excelloit en eux ; & beaucoup d'hommes diserts ont passé au contraire pour des enfans, à cause de la mauvaise grace & de la difformité qui paroissoit dans leur action. La principale cause de cette difference vient, ce me semble, de la disposition des auditeurs, en qui les impressions des idées des choses qu'on leur dit, sont toûjours plus fortes & plus vives, lorsqu'elles sont excitées par le ton de la voix, par l'air du visage, par les gestes & par les autres

ſignes naturels, qui diverſifient, changent, diminuent ou augmentent la ſignification de nos paroles, en y joignant l'image des mouvemens, des jugemens & des opinions de celui qui parle. Le ſeul ton de la voix ſignifie ſouvent autant que les paroles mêmes. Ce qui a fait dire à S. Bernard, qu'un diſcours prononcé de vive voix, eſt bien plus inſinuant, qu'un ſimple écrit; que la langue eſt bien plus efficace que la lettre; & que la main qui écrit, n'exprime pas ſi bien les affections de l'ame que le viſage. *Solet acceptior eſſe ſermo vivus, quàm ſcriptus; & efficacior lingua, quàm littera; nec tam affectus exprimit ſcribens digitus, quàm vultus.*

S. Bern. Epiſt. 66.

En effet les hommes ne ſont pas d'ordinaire ſi attentifs à ce qu'on leur dit, ni aux termes dans leſquels on le dit, qu'à l'air & à l'action, avec laquelle on leur parle. Cela eſt ſi vrai, que ſi vous leur diſiez la choſe du monde la plus indigne, d'une voix molle & trainante, ils la concevroient de même, ſans en être autrement touchez. Et ſi au contraire vous exprimez quelque legere injure d'un ton de voix vif & d'un air animé, vous exciterez un ſemblable mouvement dans l'eſprit des auditeurs. Tant il eſt vrai, que la prononciation eſt comme la derniere forme du diſcours, qui produit dans les eſprits des auditeurs, des mouvemens & des affections ſemblables à ce que repreſentent la voix, le viſage, le geſte, & en un mot l'action de celui qui parle.

La prononciation juſte & convenable n'a pas ſeulement une force tres-efficace pour les mouvemens de l'ame, mais auſſi pour inſinuer dans les eſprits ce qu'on veut perſuader. C'eſt ce que Ciceron fait voir plaiſamment dans la deffenſe de

Gallus accusé de poison par Callidius. Car cet accusateur assurant qu'il prouveroit par la deposition des témoins, par des billets & des signatures privées, & par des interrogatoires, que l'accusé l'avoit voulu empoisonner; comme il avançoit ce fait si atroce d'un air froid, d'une voix lente, &
» avec un geste négligé : Si ce que vous avancez
» étoit vrai, lui dit alors Ciceron, le diriez-vous de
» la sorte? Bien loin de remuer & d'échauffer nos
» esprits, comme vous devriez, vous nous redui-
» sez à ne pouvoir à peine nous empêcher ici de dor-
» mir. *An ista si vera essent, dicerentur à te? Tantùm abest, ut inflammes animos nostros, ut somnum isto loco vix teneamus.* Mais nous ferons mieux d'entendre sur ce sujet ce qu'en dit Quintilien, dans le second livre de ses Institutions oratoires, où il releve particulierement les avantages de la prononciation. Voici donc comment il en parle.

» La Prononciation, dit-il, a une force & une
» puissance merveilleuse dans le discours. On a
» moins d'égard au mérite & à la qualité des choses
» que nous avons composées dans nôtre esprit, qu'à
» la maniere de les prononcer. Chacun en est tou-
» ché au dedans de lui-même, comme il en est
» frappé au dehors. C'est pourquoi quelque ferme
» que soit une preuve, qui vient de l'Orateur, elle
» perd sa force si elle n'est pas soutenuë par l'assu-
» rance qui paroît dans l'action, avec laquelle elle
» est prononcée. Toutes les affections de l'ame ne
» font necessairement que languir, si elles ne sont pas
» animées par le ton de la voix, par l'air du visage,
» & par l'action presque de tout le corps. Cela se voit sur le Theatre dans les Acteurs, qui ajoûtent tant de grace & de force aux pieces mêmes des plus excellens Poëtes, que nous avons infiniment

plus de plaisir à les entendre, qu'à les lire ; & qui procurent même quelquefois une audiance si favorable à des pieces tres-chetives, qu'encore qu'elles soient d'elles mêmes trop méprisables, pour avoir place dans les Bibliotheques, elles ne laissent pas, étant accompagnées de l'action, d'être bien reçûës sur le Theatre.

Que si lorsqu'on ne fait que joüer un personnage, & que tout n'est qu'imitation & que feinte, la prononciation ne laisse pas d'avoir la force d'arracher des larmes, & d'exciter des mouvemens de colere, de douleur, de crainte, & des autres passions ; combien faut-il qu'elle en ait davantage dans un Orateur, qui a pour partage la vérité, qui est sans comparaison plus forte que l'imitation ? Pour moi j'ose assurer qu'un discours médiocre étant soutenu & relevé par les forces & les graces de l'action, sera toûjours plus consideré, que le plus excellent discours, qui en est destitué. C'est « pourquoi Ciceron dit avec beaucoup de raison, « & confirme par les témoignages de Demosthenes « & d'Eschines son rival, que l'action est ce qu'il y « a de plus important dans l'éloquence. «

C'est dans son dialogue de l'Orateur, où aprés « en avoir éloquemment expliqué les plus belles » parties, il parle de celle-ci à la fin de tout l'ouvra- « ge en ces termes : Tout ce que nous avons dit jus- « qu'ici, n'aura nulle force pour l'éloquence, à « moins que l'on n'y ajoûte l'action, qui est sans « doute, ce qu'il y a de plus important. Sans l'action « l'on ne peut jamais devenir grand Orateur, & par « le moyen de l'action, un Orateur médiocre sur- « passera quelquefois les plus habiles. *Sed hæc ipsa* « *omnia perindè sunt, ut aguntur. Actio enim in di-* « *cendo una dominatur : sine hac summus Orator esse* «

» *in numero nullo poteſt ; mediocris hac inſtructus*
» *ſummos ſæpè ſuperare.*

» Auſſi, dit encore ce grand homme, quand on
» eut demandé à Demoſthene, quelle étoit la pre-
» miere choſe dans l'art de l'éloquence, il répondit,
» l'action ; comme on lui demanda qu'elle étoit la
» ſeconde, & enſuite qu'elle étoit la troiſiéme, il
» répondit toûjours l'action. Eſchine ſon rival fit
» encore mieux connoître, ce me ſemble, cette ve-
» rité. On rapotte qu'ayant été vaincu en jugement
» à Athenes, & s'étant retiré dans l'iſle de Rhodes,
» il fut prié par les Rhodiens de lire la fameuſe Orai-
» ſon qu'il avoit prononcée contre Demoſthene,
» en l'affaire de Cteſiphon. Le lendemain on le pria
» de vouloir lire auſſi celle de Demoſthene. Il en fit la
» lecture d'une voix haute & intelligible, & comme
» chacun l'admiroit, Vous l'auriez bien plus admi-
» rée, leur dit-il, ſi vous l'aviez oüie, lorſqu'elle fut
» prononcée par Demoſthene même. Il faiſoit en-
» tendre par là, combien de force doit avoir l'action,
» puiſqu'il croyoit, qu'un même diſcours ceſſe en
» quelque ſorte d'être le même, par la difference de
» la prononciation.

» D'où penſez-vous, dit-il encore, que venoit
» cette grande reputation, qu'avoit Gracchus ? Elle
» venoit de l'action qui étoit ſi vive dans ſes yeux,
» dans ſa voix, dans ſon geſte, qu'il arracha des
» larmes de tous les Romains, & de ſes ennemis
» même, lorſque parlant de l'aſſaſſinat commis
» en la perſonne de ſon frere, il dit ces paroles :
» *Où irai-je, miſerable que je ſuis ? Quel azile*
» *puis-je trouver ? Irai-je dans le Capitole ? Il eſt*
» *inondé du ſang de mon frere. Irai-je dans ma mai-*
» *ſon, pour y voir une malheureuſe mere fondre en*
» *larmes & mourir de douleur ?*

Il déclare de même, que c'est par l'action, » qu'Antoine & Crassus se sont acquis la gloire » d'être regardez dans Rome comme les plus grands » Orateurs de leurs tems, & Hortense encore plus » particulierement; & ce qui en fait foi, est que ses » écrits sont si fort au-dessous de la réputation d'un » Orateur, qui a passé long-temps pour le premier » de tous, qui a été ensuite le rival de Ciceron, & » qui s'est toûjours au moins conservé le rang de » premier aprés lui, qu'on ne peut douter, qu'il n'y » ait eû en lui, lorsqu'il parloit, de tres-puissans agré- » mens; qu'on ne trouve point dans ce qu'on en lit. » Et certes comme les mots ont d'eux-mêmes beau- » coup de force, pour exciter les idées des choses » qu'ils signifient, & que le ton de la voix, l'air du » visage, & les gestes y attachent encore diverses » autres idées, qui en diversifient, changent, di- » minuent, ou augmentent la signification en y joi- » gnant, comme il a déja été dit, l'image des mou- » vemens, des jugemens & des opinions de celui » qui parle, c'est une necessité que toutes ces cho- » ses concourant ensemble dans un discours, y pro- » duisent quelque chose d'excellent & d'accompli. »

Il y a néanmoins des personnes, qui estiment » que l'action, qui est sans art & toute naturelle, » telle que la donne à chacun l'activité de son esprit, » est la plus forte, & seule vraiement digne des » hommes. Mais ces personnes ne different presque » en rien de ceux qui rejette aussi comme affectez & » peu naturels, les ornemens, les tours & les ad- » dresses de l'éloquence, qui s'acquiert par l'étude; » & qui affectent même pour cela de se faire une » voix grosse & rustique, dans la pensée de represen- » ter la gravité des Anciens, comme Ciceron dit » qu'en usoit Cotta pour ce dessein. Mais laissons »

» dans leur ſentiment, ceux qui croïent que la na-
» ture ſuffit aux hommes, pour les rendre Orateurs;
» & qu'ils ne condamnent pas l'étude & le travail
» de ceux qui ſont comme nous, tres-perſuadez qu'il
» n'y a rien de parfait, que là où la nature eſt aidée
» par les addreſſes de l'Art.

» Je conviens donc, qu'en ce qui eſt de l'action, c'eſt
» ſans contredit la nature, qui en donne les premie-
» res diſpoſitions. Car certainement nul ne peut
» bien prononcer un diſcours; s'il manque ou de
» memoire, pour ce qu'il a écrit & compoſé; ou
» de facilité de parler; pour ce qui ſe doit dire
» promptement, ou ſur le champ: ni s'il a des de-
» fauts incorrigibles dans la bouche ou dans la lan-
» gue; une voix effeminée, foible; diſcordante.
» Il peut y avoir auſſi quelque difformité ſi grande
» dans le corps, qu'elle apporte un empêchement
» inſurmontable à la juſteſſe & à la grace de l'action.
» Mais nous ne parlons ici que de ceux, à qui on ne donne pas en vain des regles & des preceptes pour ce talent de la prononciation ou de l'action, que Ciceron appelle l'éloquence du corps.

Comme toute cette action ſe diviſe en deux parties, qui ſont la voix, & le geſte; dont l'une frappe les oreilles, & l'autre les yeux, qui ſont les yeux, qui ſont les deux ſens, par où les mouvemens, les opinions, & les ſentimens de celui qui parle, pénétrent & s'impriment dans les eſprits des auditeurs; nous traiterons premierement de la voix, & enſuite du geſte qui la doit accompagner. Mais avant que d'entrer dans le détail des obſervations & des regles particulieres de cette partie, il eſt à propos de montrer à quelle fin toutes ces choſes ſe doivent raporter; afin de mieux comprendre enſuite tous les moyens propres & deſtinez pour nous y conduire.

CHAPITRE II.

Quelle est la fin ou le but des preceptes & des regles de la prononciation.

TOute cette grande diversité de preceptes & de regles, que les Rheteurs ont enseignées, de la maniere de bien prononcer, se raporte à une seule fin, qui est de dire les choses, comme la nature même & la maniere commune & naturelle de parler veut que nous les disions. Comme il est contre la nature de s'éloigner de cette fin, il est aussi contre la bien-séance ; car toute l'addresse & tout le fin de l'art, ne consiste qu'à bien exprimer cette maniere naturelle de s'énoncer. Et c'est en quoi se trompent lourdement ceux qui croient, que leur voix, quand ils parlent en public, ou qu'ils prêchent, doit être toute autre, que dans les entretiens particuliers ; au lieu que la nature, qui est la même dans les choses, demande par tout une même maniere d'action & de prononciation, pour les representer. Si ce n'est que dans la conversation, on doit parler d'une voix moins haute & moins forte, que lorsqu'on prêche ; à cause de la grandeur du lieu, & du nombre des auditeurs, qui oblige à la hausser, ensorte qu'elle soit entenduë de tous. C'est ce qui donne plus lieu de s'étonner, qu'il y ait si peu de Prédicateurs, qui vueillent prendre en cela la nature pour guide, n'y ayant rien qui semble d'abord plus facile, que de suivre les mouvemens, qu'elle imprime dans tous les hommes.

Mais pour vous marquer plus évidemment sur

ce sujet, ce que j'en pense, & quel est mon véritable sentiment, je vous raporterai ce qui m'est arrivé au sujet d'un Prédicateur encore tout neuf, qui commençoit à se produire. Ce jeune homme me vint prier de l'aller entendre, & de lui faire connoître ensuite les defauts, que j'aurois remarquez en sa maniere de prêcher, afin qu'il pût s'en corriger avec plus de facilité, en étant averti. J'allai l'entendre : mais il prononça tout son Sermon qu'il avoit appris mot à mot, avec une ennuyeuse & continuelle monotonie ; sans fléchir ni varier le ton de sa voix ; comme s'il eut recité par cœur quelque Pseaume de David. Et lorsqu'aprés le Sermon fini, je m'en retournois au Couvent, je vis dans la ruë deux femmes ; qui querelloient fortement l'une contre l'autre ; & comme elles parloient toutes deux selon les véritables mouvemens de leur cœur ; elles fléchissoient & diversifioient leur voix selon ces differends mouvemens ; dont elles étoient animées ; & cette diversité de tons produisoit en elles une prononciation variée, qui est l'agrément de l'action. Je ne pus m'empêcher de dire alors au Religieux, qui m'accompagnoit : Si ce Prédicateur que nous venons d'entendre avoit oüi ces femmes dans leur dispute, & qu'il imitât leur même maniere de prononcer, que nous avons admirée, il ne lui manqueroit rien pour l'agrément de l'action ; dont-il est entierement dépourvû.

Il suit de là que comme les Peintres, qui veulent portraire quelques corps d'arbres, d'oiseaux, ou d'autres animaux, s'étudient principalement & font tous leurs efforts pour les représenter au vif & au naturel autant qu'il est possible, afin que les voyant on ne les prenne pas tant pour des images

peintes ;

peintes, que pour de vrais corps : ainsi le Prédicateur doit observer diligemment la maniere de parler la plus naturelle aux hommes, & sur tout à ceux qui s'énoncent avec plus de justesse & plus de grace ; & cette seule observation lui apprendra tout ce que nous en enseignons ici dans un long discours. J'ai pris plaisir autrefois à considerer l'exactitude d'un Peintre, lequel voulant representer dans un tableau l'enfant Jesus, tenant en sa main un moineau ; pour exprimer plus au vif ce petit oiseau, en avoit un semblable tout vivant dans sa main pour modele ; & il l'imita si bien, que l'oiseau peint representoit le veritable dans la derniere perfection. Il faut donc que nous observions de même ; avec une exacte attention, la maniere naturelle de prononcer, dont se servent dans les entretiens familiers ; les personnes qui sont avantagez d'un esprit aisé, poly & agréable, & de nous la proposer pour modele quand nous prêchons, afin de nous en former une toute semblable à force de l'imiter.

Mais quelque facile & naturelle que paroisse cette partie de l'éloquence, il y en a cependant beaucoup, qui ne peuvent y atteindre ; & bien moins encore ceux qui étant steriles en mots & en expressions; & n'ayant, ni talent, ni facilité pour parler sur le champ, apprennent par cœur & mot à mot tous leurs Sermons, & les vont debiter ensuite, en les prononçant d'un même ton de voix, comme les aveugles qui demandent l'aumône, debitent leurs oraisons. Je ne dis tout ceci qu'afin que le Prédicateur studieux & zelé comprenne plus aisément la fin, à laquelle se doivent uniquement rapporter toutes les observations & toutes les regles de cette partie; car elles tendent toutes

en effet, à nous apprendre à ſuivre la maniere de prononcer, que la nature même ſeule & ſans le ſécours d'aucun maître, enſeigne à tous les hommes. Quiconque l'aura une fois bien acquiſe, n'aura pas grand beſoin des preceptes que nous en donnons.

Chapitre III.

Que la prononciation doit avoir les quatre mêmes qualitez, ou vertus principales, que nous avons attribuées à l'élocution.

Premiere vertu de la prononciation.

Qu'elle ſoit pure.

Lib. 2. Inſtit. Orat. cap. 3.

QUintilien par un partage tres-commode & tres-naturel qu'il fait des qualitez ou vertus principales de la prononciation, déclare qu'on y en doit conſiderer quatre, qui ſont les mêmes que nous avons attribuées à l'élocution. Voici ſes propres paroles: Il en eſt de la prononciation comme du diſcours même. Car s'il doit être pur, clair, orné & convenable ou bien-ſéant; la prononciation demande auſſi toutes ces mêmes qualitez. Il faut premierement qu'elle ſoit pure, c'eſt-à-dire, nette de tout vice. Et elle le ſera ſans doute, ſi celui qui parle, le fait d'une maniere aiſée, diſtincte, agréable, & civile, & où l'on ne trouve rien qui ſurprenne, qui bleſſe, ou qui tienne, ni de la ruſticité des champs, ni de l'étranger ou du barbare. Car on connoît les hommes par l'accent & par le ton de la voix, comme les metaux par le ſon. On

aura donc la pureté de la prononciation, si premierement on a pour ainsi dire, la voix saine ou nette, & sans aucun des défauts, que je viens de marquer, & si de plus elle n'a rien de rude, ni de grossier, ni de discordant, ni d'aigre, ni de trop aigu, ni de trop resonnant; si elle n'est ni grasse, ni embarrassée, ni trop mince ou deliée, ni foible, ni molle, ni effeminée; & que l'on n'ait pas d'ailleurs l'haleine courte ou de peu de durée, ni aucune difficulté de respirer.

Le geste & le mouvement du corps ayant aussi ses vices & ses défauts, encore que nous en devions traiter amplement dans leur lieu, nous ne laisserons pas d'en dire ici quelque chose en peu de mots, comme faisant partie des vices & des défauts de la prononciation. Lors donc qu'il s'agit d'élever sa voix, & de pousser des exclamations un peu fortes, il faut prendre garde, dit le même Quintilien, que l'effort vienne des flancs & des poumons, & non de la tête; que le geste accompagne la voix; & le visage, le geste d'une maniere convenable; Qu'en parlant on ait la face droite, qu'il n'y paroisse ni contorsion, ni trop grande ouverture de bouche; Que l'on n'ait point le visage trop tourné le nez en haut, ni les yeux trop baissez en terre, ni la tête panchée d'aucun côté. Car il arrive bien des sortes de défauts dans le visage. J'en ai vû plusieurs à qui les sourcils s'élevoient avec des rides sur le front à chaque effort qu'ils faisoient de la voix, & d'autres qui les avoient pressez & serrez en baissant, & d'autres encore qui les tenoient diversement tournez l'un tendant en haut sur le front, & l'autre en bas, pressant sur l'œil, qui en étoit tout enfoncé. Il y a infiniment à prendre garde en toutes ces choses,

« comme nous l'allons dire dans la ſuite. Rien de
» tout ce qui n'eſt pas bien-ſéant, ne peut être a-
» greable.

Seconde vertu ou qualité principale de la prononciation.

Qu'elle ſoit claire & diſtincte.

» LA prononciation ſera claire & diſtincte, ſi
» premierement celui qui parle profere entiere-
» ment tous les mots, dont-il arrive ſouvent qu'on
» mange une partie, & qu'une autre eſt laiſſée, la
» plûpart ne proferant pas les dernieres ſillabes, pour
» vouloir tout donner au ſon des premieres. Il faut
» donc que les paroles ſoient entierement exprimées.
» Mais autant qu'il eſt neceſſaire d'exprimer entie-
» rement les mots, autant il eſt fâcheux & deſagréa-
» ble de le faire en appuyant ſur toutes les ſillabes
» & les lettres ſéparément. Car il arrive tres-ſou-
» vent dans le concours des voyelles, qu'elles ſe
» joignent dans un même ſon ; & que quelques unes
» des conſones ſe confondent dans la voyelle qui
» ſuit.

» Mais ce qui ſert principalement à l'acquiſition
» de cette vertu de la prononciation, eſt la diſtin-
» ction ; je veux dire lorſque le diſcours eſt parta-
» gé en differens articles, comme les membres mê-
» me du corps * ou comme dit Ciceron, *Lorſque le*
» *diſcours a de tems en tems de certaines concluſions,*
» *où l'on ſe repoſe un moment ; & qui ne ſoient pas*
» *reglées ſur l'étenduë de nos forces, enſorte qu'on ne*
» *reſpire que lorſqu'on n'en peut plus ; mais ſur la*
» *diſpoſition des paroles & des penſées ;* afin que ce-
» lui qui parle, commence toûjours où il faut, &

finisse de même. Ainsi il faut que ces pauses se fassent tantôt plus courtes, & tantôt plus longues; car il y a difference entre finir une partie ou un membre du discours, & en finir le sens entier. Là où le sens s'acheve entierement, on doit cesser & s'arrêter un peu de tems; puis en commencer un autre sur un nouveau ton.

Il y a quelquefois dans les periodes mêmes, certaines pauses qui se font, sans néanmoins reprendre halaine, comme dans celle-ci de Ciceron: *In cœtu vero populi Romani, negotium publicum gerens Magister equitum, cui ructare turpè esset*, & le reste qu'on peut voir ailleurs. Il y a là plusieurs petits membres, qui ont chacun leur sens different, & comme il n'y a qu'un seul tour de periode, il faut aussi prendre garde en s'arrêtant un peu dans les petits intervalles de chaque membre, pour en marquer distinctement les divers sens, de n'en pas interrompre la suite & la liaison, comme il arriveroit, si les pauses paroissoient longues. Il est donc necessaire au contraire, si l'on veut reprendre haleine dans ces petits intervalles, que cela se fasse comme à la derobée, sans que l'esprit paroisse se reposer avant le sens achevé; autrement si l'on reprend haleine sans cette précaution, cela fera plus d'obscurité dans le discours, qu'une fausse & vitieuse distinction. Quelque petit que paroisse peut-être ce talent de bien distinguer la force & l'étenduë de sens, que renferme chaque partie du discours, en le prononçant; il est tel néanmoins, que sans lui, toutes les autres ne peuvent servir de rien dans l'action.

Au Chap. 7. du 3. Liv.

Il est constant par tout ce discours de Quintilien, que ceux-là tombent dans un défaut tres-desagréable, qui prononçent presque tout un Ser-

mon d'une maniere empressée, sans s'arrêter à propos en aucun endroit, & sans rien dire distinctement ; suivant au contraire impetueusement un long flux de paroles sans respirer, & parcourant ainsi jusqu'au bout, sans mesurer la suite de leurs mots, que sur leurs forces, & sans s'arrêter que mal à propos & lorsqu'ils y sont contraints, pour reprendre haleine. Ce qui vient ou de ce que se défiant de leur memoire, ils craignent que ce qu'ils ont à dire ne leur échappe, s'ils vouloient s'énoncer autrement ; ou de ce que la vûë d'une nombreuse assemblée qui garde le silence pour les écouter fait qu'ils sont tellement saisis de crainte & de tremblement, qu'ils ne peuvent plus être maîtres d'eux mêmes, ni se posseder, comme ils voudroient ; parce que le trouble où les jette cette crainte, leur ôte la presence d'esprit, & ne leur permet presque pas de prendre garde, ni à ce qu'ils disent, ni comment ils le disent.

Ce vice est sans doute un des plus grands & des plus insupportables dans un Prédicateur ; & néanmoins plusieurs y tombent, & particulierement ceux qui sont encore nouveaux dans cet emploi, ou qui étant naturellement timides, ne parlent qu'avec précipitation, à cause de la crainte qui les presse. C'est pourquoi il ne faut pas, dit le même Quintilien, que l'on mette de la confusion dans ce qu'on dit, par une précipitation excessive, qui fait qu'on ne distingue rien, qu'on est déreglé dans ses mouvemens, & quelquefois même que l'on perd une partie des mots. La trop grande lenteur est un autre vice tout contraire ; qui semble venir de la difficulté de trouver ce qu'on veut dire, & qui dégoute * *d'autant plus* ceux qui écoutent, *que l'imagination de la peine d'autrui, nous fait de*

la peine à nous-même, comme dit Ciceron, parce que nous ne prenons pas plaisir à voir ce qui est pénible à la nature. Soyons donc vifs & prompts dans nos paroles, mais sans précipitation : soyons y moderez, mais sans lenteur.

Il ne faut pas en prononçant un discours, mesurer la suite de ses mots sur ses forces, comme ceux qui ne reprennent haleine que quand ils n'en peuvent plus. C'est pourquoi ayant à prononcer une longue periode, on doit se recueillir & reprendre haleine, sans néanmoins s'arrêter long-tems, & sans qu'on entende le son de la respiration ; ce qui se peut tres-bien faire dans les liaisons des articles, des autres membres ou parties du discours, sans que cela paroisse aucunement.

Mais il faut cependant s'exercer à donner de la force & de l'étenduë à sa voix autant qu'il se peut. On raporte du fameux Demosthene, qu'il avoit soin de prononcer souvent tout d'une haleine, & d'un ton fort haut, une longue tirade de vers, & cela sans demeurer en une place, mais en montant par un lieu difficile ; * De sorte qu'encore qu'il eut la voix foible auparavant, il lui donna tant de force & d'étenduë, qu'on juge par ses écrits, comme l'a remarqué Ciceron, qu'il faut que par deux differentes reprises, il pût élever & abaisser sa voix dans une même periode.

Troisiéme qualité ou vertu principale de la prononciation :

Qu'elle soit ornée.

La prononciation est ornée, quand elle est soutenuë d'une voix aisée, haute, ferme, de grande

étenduë, flexible, douce, claire, nette, resonnante, & harmonieuse. Car il y a une sorte de voix commode & agréable à l'oreille, non par sa hauteur, mais par sa proprieté à s'y insinuer favorablement, comme ayant en soi tous les tons qu'on peut desirer, & venant d'un bon organe accompagné d'une force de poumon & d'haleine de longue durée, qui ne cede pas facilement aux plus grands efforts. Le discours ne demande point comme la musique, un ton extrêmement grave, ni un ton extrêmement aigu. Car celui-là comme peu clair & trop plein, ne peut exciter aucun mouvement dans les esprits ; & celui-ci, comme excessivement clair & délié, allant au-delà du ton naturel, ne se peut fléchir pour former aucune varieté dans la prononciation, ni se soutenir long-tems dans l'extrêmité où il est poussé. Car il en est de la voix, comme des cordes d'un instrument; plus elle est lache, plus elle est grave & pleine; & plus elle est tenduë fortement, plus elle est aiguë & deliée. Ainsi étant trop basse, elle n'a nulle force, & étant trop haute, elle est en danger de se rompre & de tomber tout d'un coup. Il faut donc garder comme le milieu entre ces deux extrémitez & hausser ou baisser ses tons, selon les differentes prononciations qu'on veut former.

Il est encore de l'ornement de la voix, qu'elle soit conduite autant qu'il est possible, dans cette diversité de tons, avec une certaine douceur, qui n'ait rien d'effeminé ni d'affecté, mais vraiement mâle & toute naturelle : ce qui dans le discours comme dans le chant, chatouille l'oreille, & occupe agréablement l'attention. Mais pour le pouvoir bien-faire, il faut prendre garde, sur tout dans le fort du discours, de ne pas pousser

sa voix si fort au-delà de ses forces, que les arteres du poumon en soient offensées ou fatiguées ; car la voix étant ainsi trop poussée, devient comme aigre & enrouée, & blesse même les oreilles des auditeurs. C'est pourquoi, dit Quintilien, on ne doit point trop forcer la voix ; cela ne sert souvent qu'à la suffoquer; & plus l'effort est grand, moins elle en est claire & distincte. Il faut donc en moderer l'impetuosité dans le fort du discours, & ne la pas pousser jusqu'à épuiser ses forces, ensorte qu'elle ne suffise plus pour la suite. Mais cela demande une conduite & une adresse assez particuliere, car souvent cette impetuosité de l'esprit l'emporte tellement lui-même, qu'elle ne lui permet pas de s'en appercevoir.

Herennius dans sa Rhetorique traite amplement de ce qui sert le plus à cette douceur & à cette fermeté de voix; mais parce que ce qu'il en enseigne a beaucoup de raport à ce que Ciceron nous apprend sur ce même sujet dans son dialogue de l'Orateur en divers endroits, & particulierement sur la fin du troisiéme livre, nous laisserons à voir dans Herennius même, ce qu'il en écrit ; & nous raporterons ici le sentiment de Ciceron, comme étant expliqué en des termes plus courts, & vraiement dignes du premier de tous les Orateurs.

Quant à la voix, dit-il, qui est sans doute ce « qu'il y a de plus important dans l'action, il est à « souhaiter qu'on l'ait bonne ; mais telle qu'on l'a, « on doit en prendre soin ; & il est absolument ne- « cessaire de ne la pas négliger. Je remarquerai sur « ce sujet, une maxime que j'ai déja avancée, qu'en « la plûpart des choses ce qui est le plus utile, est « en même tems le plus agréable. Rien ne me plaît « tant dans la prononciation, que de fléchir la voix «

» & de lui faire prendre de divers tons. C'est aussi » ce qui contribuë le plus à la fortifier & à la regler, » comme d'un autre côté, rien ne lui est plus perni- » cieux, qu'une monotonie continuée avec effort.

» Et un peu aprés il ajoûte: Chaque voix a un ton » qui lui est naturel, d'où elle peut monter au ton » le plus haut, ou descendre au plus bas. En com- » mençant il faut prendre le ton ordinaire, & s'é- » lever peu à peu; car de se mettre d'abord à crier, » un tel effort paroîtroit sauvage dans la pratique, » & nuiroit autant à la voix, que l'autre conduite » lui sert. Mais en s'élevant même par degrez, on » doit bien se garder d'aller jusqu'au fausset... ain- » si, dit encore ce grand homme, l'on peut pren- » dre une voix aiguë, grave, prompte, lente, hau- » te, basse, & un milieu entre les deux extrémitez, » d'où se forment des prononciations differentes, » celle qui est douce, celle qui est âpre; celle qui » est pressée, ou diffuse, continuë ou interrompuë, » entrecoupée, flechie, tendre & timide, resonnan- » te & hardie. Toutes ces differentes inflexions de » voix sont à l'Orateur pour varier son discours, ce » que les diverses couleurs sont au Peintre pour va- » rier son tableau.

On voit par là que l'ornement de la pronon- ciation, vient aussi de la maniere de varier les tons de la voix & de les approprier aux choses mêmes, comme nous allons expliquer en traitant de la proprieté ou bien-séance de la prononciation; par- ce que cette judicieuse varieté, appartient plus par- ticulierement à cette derniere vertu, & ne contri- buë pas moins pour cela à son ornement.

Quatriéme qualité ou vertu principale de la Prononciation.

Qu'elle soit convenable & bien-séante.

Nous avons parlé jusqu'ici des trois premieres vertus ou qualitez de la prononciation, c'est-à-dire de la maniere de prononcer avec pureté, avec clarté, & avec ornement. Il nous reste la quatriéme, qui est la principale & la plus importante, & qui consiste à prononcer convenablement & avec bien-séance, c'est-à-dire, à proportionner sa voix aux choses mêmes, que l'on dit, & à en varier les tons selon leurs differentes natures. Ce qui sert merveilleusement à reveiller l'attention des auditeurs, & à la soûtenir, sans les fatiguer; parce qu'à chaque differente inflexion de voix, leurs esprits comme attachez à la bouche de celui qui parle, reçoivent autant de differentes impressions, qu'il prend de tems en tems de differends tons. Car étant persuadez que ce n'est pas sans sujet, qu'il diversifie sa maniere de prononcer droite & naturelle, en conduisant sa voix par cette diversité de tons. Ils se portent ainsi d'eux-mêmes tres-souvent à renouveller leur attention, & à éviter les dégoûts par cette varieté.

Quintilien sur ce sujet s'explique ainsi : il est « tems maintenant de dire ici, quelle est la pronon- « ciation propre & bien-séante. C'est sans doute celle « qui s'accommode & se proportionne aux choses « mêmes, dont nous parlons. Et cet effet dépend « pour la plus grande partie, des mouvemens mê- « mes de l'ame, à l'égard desquels il est de la voix « comme des cordes d'un instrument, qui rendent «

» divers sons, selon qu'elles sont touchées diverse-
» ment. Mais entre ces mouvemens il y en a de vé-
» ritables, & d'autres qui ne sont que feints & imi-
» tez ; les véritables, comme ceux de la douleur,
» de la colere, & de l'indignation, se découvrent
» chacun par un exterieur, qui leur est particulier,
» sans que l'art y ait part ; ainsi l'on n'a pas besoin
» de regles ni de preceptes pour les former. Ceux
» au contraire qui sont feints & imitez, tiennent
» tout de l'art, & n'ont rien de la nature que la res-
» semblance. C'est pourquoi le principal à cet égard,
» est de bien ressentir soi même les mouvemens &
» les affections, qu'on veut exciter dans les autres,
» de s'en imprimer fortement dans l'esprit les idées,
» & d'en être touché comme s'ils étoient véritables:
» ainsi la voix portera dans les esprits des auditeurs,
» les mêmes mouvemens, dont elle paroîtra animée.
» Car la voix est l'interprête, & comme le portrait
» de l'ame, elle prend autant de differens tons, qu'il
» y a de divers sentimens & differentes affections
» dans l'ame.

De Orat. Lib. 3. in fine. » C'est pourquoi il faut suivant cette regle, dit
» Ciceron, que *la colere* prenne une maniere qui
» soit aigre & animée, & qui se coupe par de fre-
» quentes saillies ; il faut que *la douleur, qui veut*
» *faire pitié*, ait recours à une autre qui soit pleine,
» fléchissante, mêlée de quelque interruption, ac-
» compagnée de gemissemens. Que *la crainte* mon-
» tre de la soumission, de l'incertitude, de la conster-
» nation : Que la joie se répande en une maniere
» douce, tendre, ouverte, relâchée, *Que la douleur*
» *qui ne cherche point à se faire plaindre*, prenne quel-
» que chose de grave & d'uniforme. On peut infe-
» rer de là sans obscurité, quelle est la prononcia-
» tion propre & convenable ; puisqu'on voit con-

ftamment que c'eft celle, qui bien loin de fuivre un feul & même ton de voix, en change de tems en tems fort fouvent, & prend de differentes inflexions felon la diverfité des chofes, exprimant d'un ton grave celles qui font graves, d'un ton moyen celles qui font médiocres, les fimples & petites d'un ton doux, & celles qui font dures & cruelles d'un ton vehement & foûtenu avec force; enforte que la voix même réponde & fe proportionne aux paroles & aux chofes que l'on dit, & à l'efprit avec lequel on les dit.

Evitons donc, dit encore à ce propos le même « Quintilien, évitons dans la prononciation ce qu'on « nomme en Grec monotonie, qui eft le vice de « ceux qui fuivent un long flux de paroles, comme « d'une haleine & d'un même ton; ne difons point « toutes chofes avec clameur, comme des infenfez; « ni comme des ftatuës parlantes fans action & fans « mouvement; ni d'un ton bas & fourd, comme « en murmurant; ce qui affoiblit encore & rompt « tout l'effort de la voix; mais difons-les enforte « qu'il y ait dans les parties mêmes, & les affe- « ctions du difcours qui font toutes femblables, une « varieté d'inflexion de voix, non pas fort grande, « mais au moins telle, que la demande la dignité « des mots, la nature des fentences, & l'action de « commencer ou de finir un fens, ou de paffer à un « autre; de même que les Peintres dans leurs ta- « bleaux ont l'addreffe en appliquant les mêmes cou- « leurs aux figures qu'ils reprefentent, de les ren- « dre néanmoins les unes plus faillantes, & les au- « tres plus enfoncées, fans quoi ils ne pourroient pas « même donner aux divers membres leurs propres « traits. «

Propofons-nous en effet pour exemple ce com-

mencement de l'excellente Oraiſon de Ciceron pour Milon : *Et ſi vereor , judices , ne turpe ſit pro fortiſſimo viro dicere incipientem , timere ; minimèque deceat , cum T. Annius Milo ipſe magis de reipublicæ ſalute , quàm de ſuâ perturbetur, me ad ejus cauſam parem animi magnitudinem afferre non poſſe : Tamen hæc novi judicii nova forma terret oculos, qui quocunque inciderint , veterum conſuetudinem fori, & priſtinum morem judiciorum minimè vident. Non enim Corona conſeſſus veſter cinctus eſt ut ſolebat ,* &c. Quoique je craigne, Meſſieurs, qu'il ne me ſoit honteux de paroître d'abord timide & tremblant , lorſque j'entreprends de parler pour un homme intrepide & tres-généreux , & que dailleurs la bien-ſéance ne permette nullement, lorſque Milon eſt lui-même plus agité & tourmenté pour le ſalut de la Republique , que pour ſon propre ſalut , que je manque d'apporter pour ſa defenſe une fermeté de courage & d'eſprit égale à la ſienne ; cependant cette forme nouvelle d'un jugement tout nouveau , m'effraye ; de quelque côté que mes yeux ſe tournent , ils ne voyent ni l'uſage ordinaire de la Cour , ni l'ancienne coûtume des jugemens. Car vos ſéances ne ſont ni pleines , ni environnées d'une foule d'aſſiſtans , &c.

N'eſt-il pas vrai qu'encore que ce diſcours n'ait qu'une même face , il faut néanmoins comme changer de viſage à chaque repriſe aprés les pauſes ? En effet dans toute cette premiere partie : » Quoique je craigne , Meſſieurs, qu'il ne me ſoit » honteux de paroître d'abord timide & tremblant, » lorſque j'entreprens de parler pour un homme in- » trepide & tres-généreux : *Et ſi vereor , judices ,* &c, Il ne paroît rien de ſerré , rien que de ſim-

ple, & ordinaire, parce que c'est un exorde, & l'exorde d'un homme qui parle avec une inquiette circonspection; & néanmoins il faut qu'il y ait quelque chose de plus plein & de plus élevé dans la prononciation de ces paroles; *pro fortissimo viro dicere*: de parler pour un homme intrepide & tres-généreux; que quand il dit: *Etsi vereor, judices, ne turpe sit timere*, &c. Quoique je craigne, &c. Et dans cette reprise: *Minimèque deceat, cum Milo ipse magis de reipublicæ salute quàm de suâ perturbetur*; & que la bien-séance ne permette " nullement, lorsque Milon est lui-même plus agi- " té & tourmenté pour le salut de la Republique " que pour son propre salut, il faut prendre un ton " plus ferme, & qui s'augmente de plus en plus, comme par un effort naturel, pour parler d'un air moins timide, & relever davantage le courage & la fermeté de Milon. Ce qui suit aprés est une espece de correction, qu'il se fait lui-même, que " je manque d'apporter pour sa defense une fermeté " de courage & d'esprit égale à la sienne: *Me ad* " *ejus causam*, &c. Et pour cette autre reprise: *Tamen hæc novi judicii nova forma terret oculos*, ce- " pendant cette forme nouvelle d'un jugement tout " nouveau, m'effraye: il faut un changement de vi- " sage & de voix qui marque de l'aversion. *Qui quocunque inciderint*, &c. De quelque côté que " mes yeux se tournent, ils ne voyent rien ni de l'u- " sage ordinaire de la Cour, ni de l'ancienne coû- " tume des jugemens. Cet article du même membre, " ou de la même reprise se doit prononcer d'une voix pleine, ou presque comme l'on dit d'ordinaire à plein vent. *Non enim corona consessus vester cinctus est*, Car nos séances ne sont ni pleines, " ni environnées d'une foule d'assistans, &c. Cette "

ſuite demande une maniere de prononciation ample & diffuſe: Ce que j'ai voulu remarquer ici expreſſément pour faire voir qu'il faut non-ſeulement dans les membres du diſcours, mais auſſi dans les articles mêmes, une prononciation variée, ſans laquelle tout ſeroit égal, uniforme, & ſans diſtinction du plus & du moins.

Nous avons parlé juſqu'ici en général des qualitez ou vertus principales de la prononciation: Il nous reſte à obſerver diligemment & avec ſoin, quelle ſorte de prononciation convient particulierement à chaque partie du diſcours. Mais afin de traiter entierement ce ſujet avec ordre, & qu'on ne croie pas que nous ayons rien omis ou negligé, nous ſuivrons en cela la methode ordinaire de la Dialectique, & des autres arts, qui reduiſent tout le ſujet qu'ils ſe propoſent de traiter, & ſes parties mêmes juſqu'à leurs premiers élemens. Ainſi les Dialecticiens qui ſe propoſent particulierement de traiter du raiſonnement, commencent par en expliquer les parties, ſçavoir les propoſitions qui le compoſent; & parce que ces propoſitions ſont compoſées de termes ou de mots particuliers, ils les expliquent auſſi en traitant des prédicamens, c'eſt-à-dire, des ſujets & des atttributs des propoſitions; & aprés ces connoiſſances preliminaires, ils en viennent à l'explication de la nature du raiſonnement & des ſillogiſmes; & des differentes eſpeces qu'il y en peut avoir.

C'eſt donc auſſi cette methode que nous ſuivrons en traitant de l'art de prononcer; ſinon que nous expliquerons en premier lieu à l'égard des principales parties du diſcours oratoire; puis à l'égard des diverſes propoſitions ou ſentences qu'elles contiennent, & enfin à l'égard des mots ou des termes

mes particuliers, dont ces ſentences ſont formées, quelles ſont les differentes prononciations, qui leur conviennent.

CHAPITRE IV.

Quelle ſorte de prononciation demande chacune des trois principales parties du diſcours, ſçavoir, l'expoſition, la preuve, & l'amplification.

POur bien entendre ce que nous nous ſommes propoſé d'expliquer ici en premier lieu, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons déja dit au commencement de cet ouvrage, que tout diſcours conſiſte ou dans l'expoſition, ou dans la preuve, ou dans l'amplification de ce qui en eſt le ſujet. Or c'eſt une choſe conſtante aux moins habiles mêmes, que l'expoſition demande une prononciation particuliere, la preuve une autre, & l'amplification encore une autre. Mais chacune de ces trois parties en contient d'autres ſous elle. Car l'exorde, la narration, la propoſition & la diviſion ſont comme des eſpeces d'expoſition; la preuve s'étend à confirmer nos raiſons, & à refuter celles qui nous ſont contraires; ce qui ſe fait quelquefois d'une maniere tranquille & ſans mouvement, & quelquefois avec beaucoup de vehemence & de vivacité. Mais l'amplification renferme une plus grande varieté. Car c'eſt par elle que nous relevons & exaggerons la grandeur & le merite de diverſes choſes, & que nous tâchons d'émouvoir & d'exciter les eſprits à des mouvemens d'amour, de haine, de joie, de triſteſſe, d'admiration, ou à d'autres ſemblables mouvemens qui ſe raportent

Au Liv. 1. chap. 3.

aux diverſes paſſions de l'ame, entre leſquels les Rheteurs mettent principalement l'indignation & la pitié. Il faut donc pour cela une action auſſi variée, que ces mouvemens mêmes ſont differens; comme nous le ferons voir en ſon lieu. Voïons maintenant & conſiderons ce que chacune de ces parties du diſcours demande, pour être prononcé avec toute la juſteſſe, qui lui convient.

Maniere de prononcer pour l'expoſition, l'exorde & la narration.

La prononciation de l'exorde & de la narration a beaucoup de reſſemblance avec celle de l'expoſition, que nous avons faite la premiere des trois parties principales du diſcours; car toutes ces trois choſes demandent une action qui ne ſoit ni trop vive, ni precipitée; mais douce & tranquille. A l'égard donc de l'expoſition, lorſqu'il s'agit de repreſenter quelque choſe, ou de faire entendre quelque paſſage obſcur, ſans uſer de preuves, il faut une maniere de prononcer douce & moderée; mais qui ſoit diſtinguée par intervalles, & un peu variée dans ſes tons, ſelon la nature des ſens que peuvent avoir les choſes que nous voulons établir; enſorte que la prononciation même ſemble les inſinuer dans les eſprits des auditeurs.

Quant à l'exorde voici ce qu'en dit Quintilien:
» Rien ne convient mieux d'ordinaire à l'exorde,
» qu'une prononciation douce & moderée, parce
» que rien n'a plus de grace qu'une honnête pudeur,
» pour ſe concilier la faveur de ceux à qui l'on par-
» le. C'eſt pourquoi il eſt bien-ſéant dans ces com-
» mencemens de prendre une voix temperée, un
» geſte modeſte, un exterieur tranquille; de ne por-

ter son corps de côté & d'autre qu'avec un mou- «
vement doux & aisé, & de tenir ses yeux comme «
arrêtez à la seule chose qu'on represente, pour la «
faire mieux envisager. Il y a des Prédicateurs qui «
pechent considerablement contre cette regle, en ce que soit par une vaine ostentation de suffisance ou de sçavoir & de bel esprit, soit par une espece de liberté trop hardie, ils commencent leur Sermon d'une maniere à faire juger d'abord, qu'ils ne manquent pas d'insolence.

Il y en a d'autres, qui dans leur exorde même, crient avec effort ; & prennent une action vehemente. Ce qui leur arrive principalement lorsqu'ils voyent une foule de peuple qui se presse pour les entendre. Car en étant alors animez d'une ardeur plus grande & plus impetueuse de parler, & voulant se faire entendre de tous, ils élevent & poussent leurs voix avec plus d'effort qu'il ne faut ; ce qui fait que non-seulement la voix, mais les forces mêmes leur manquent au milieu & dans le fort de leur discours ; & que leurs forces & leurs mouvemens étant ainsi comme épuisez, ils sont contraints de finir d'une maniere d'autant plus lente & languissante, qu'ils ont commencé avec plus de vehemence & de vivacité. Il faut donc que les Prédicateurs habiles & prudens ayent soin en ce tems-là d'arrêter l'ardeur & l'impetuosité de leur esprit, & d'en bien ménager & reserver les mouvemens pour les parties plus importantes & plus nécessaires.

Pour ce qui est de la Narration, il faut, dit encore Quintilien, que la main s'étende en avant, «
que le geste en soit diversifié, & que la voix se «
proportionne au discours ; mais elle veut aussi le «
plus souvent un ton de voix simple & ordinaire «

» dans les choses qui ne contiennent aucun mouvement d'esprit, ni rien de semblable qui demande une action variée. Il y a sans doute plus de difficulté pour l'action dans la narration, que dans la preuve, c'est-à dire, dans la confirmation & la refutation, qui sont naturellement unies ensemble, & dans l'amplification. Car dans ces deux dernieres parties l'action est suffisamment soûtenuë & animée par l'ardeur de la dispute ou de l'amplification, & par les mouvemens qu'elle excite dans l'esprit; mais dans la narration qui doit être moins active, sans ardeur & sans vehemence, le reglement de l'action dépend uniquement de l'adresse & de la prudence de celui qui parle. Je ne nie pas néanmoins qu'il n'y ait quelquefois des narrations susceptibles de ces sortes de mouvemens, qui en rendent l'action moins difficile.

» Il est donc besoin dans toute narration de sçavoir fléchir sa voix & en diversifier les tons, pour répresenter chaque chose en la maniere qu'elle est arrivée. S'il s'agit de narrer un fait ou une action de générosité, nous le ferons d'une maniere un peu plus prompte & plus animée: & si dans la narration il se rencontre des paroles, des demandes, des réponses, & des manieres d'étonnemens ou d'admirations sur les choses que nous disons; nous aurons soin d'exprimer de la voix les sentimens, les dispositions, & les caracteres des esprits de toutes les personnes, en prenant des manieres tantôt aigres, tantôt adoucies, tantôt tristes & tantôt gayes, & changeant ainsi d'action & de prononciation selon la diversité des paroles & des expressions.

Maniere de prononcer pour la preuve ou la confirmation.

Cette partie demande d'ordinaire une action tres-diversifiée. Car de proposer le sujet d'un discours, de le diviser en ses parties, d'expliquer sur quoi roule la difficulté & d'en poser nettement le nœud, tout cela veut être prononcé de même que nous avons dit, que le doit être l'exposition. Mais pour la preuve il faut d'ordinaire une prononciation prompte, vive & pressante; elle demande aussi un geste convenable à la diction, c'est-à-dire fort libre & dégagé. On doit insister en certaines choses, & rallier pour cela les forces du discours. Et alors c'est comme une necessité de donner plus d'étenduë à la voix, d'en forcer le ton ordinaire, & de crier fort haut en s'énonçant avec vîtesse; ensorte que la prononciation puisse suivre & égaler la force du discours dans toutes ses variations.

La maniere d'affirmer ce que l'on emploïe pour preuve dans la confirmation, a quelquefois plus de force sur les esprits, que les preuves mêmes. Il faut donc en les déduisant montrer de l'assurance & de la fermeté, particulierement lorsqu'on est appuyé de l'autorité. Au reste quand les preuves & les raisons sont tirées du fond de la Philosophie ou de la Theologie, & difficiles à entendre, on doit alors moderer l'impetuosité du discours, prendre une action tranquille, une voix claire & distincte, & s'arrêter par intervalles, afin de faire mieux envisager les choses, & de donner aux auditeurs le loisir de les comprendre. Car la vîtesse & la volubilité de la langue est ce qui empêche non seu-

lement les esprits les plus lents, mais les plus vifs & les plus éclairez même, de bien entendre ce que l'on dit. Ainsi cette maniere d'établir & de confirmer par raisonnement ce que l'on veut, approche plus de l'exposition, que de la preuve d'un sujet ou d'un fait avancé.

Maniere de prononcer pour l'amplification.

L'amplification qui renferme la troisiéme partie du discours, a principalement lieu dans les mouvemens des passions & des affections de l'ame, qui demandent comme il vient d'être dit cy-devant, une maniere de voix & d'action aussi diversifiée, qu'ils sont eux-mêmes differens. Nôtre premier soin pour cela doit donc être, de faire ensorte que nous soyons nous-même émus & animez des mêmes sentimens & des mêmes affections que nous voulons exciter dans les autres. Car c'est alors que comme de veritables mouvemens, ils animent véritablement l'action & la voix, & font comme d'eux-mêmes par leur force propre & naturelle de vives impressions dans les esprits des auditeurs. Aussi l'art ne fait qu'imiter la nature; & quelqu'excellent & consommé qu'il soit, il ne peut pas atteindre à la derniere perfection. C'est pourquoi les plus grands Orateurs ne feront jamais, ce qu'ont pû faire par leurs discours des hommes vraiement Saints, poussez & animez de l'Esprit de Dieu; & excitez par de véritables mouvemens de zele & de charité. Quiconque sera émû & animé de cette sorte, connoîtra par ses sentimens & ses affections même, par combien de differens tons de voix on doit remuer les cœurs & les passions des hommes. Car comme il a déja été re-

marqué, en expliquant la quatriéme vertu principale de la prononciation, suivant le sentiment, & les propres paroles de Ciceron même, Il faut donner à chaque passion le dehors qui lui est propre & naturel. La douleur qui veut faire pitié, demande une action pleine, fléchissante, mêlée de quelque interruption, accompagnée de gemissemens. Celle qui ne veut point se faire plaindre, prend une maniere grave & uniforme. La crainte doit montrer de la soumission, de l'incertitude & de la consternation. Il faut que la violence paroisse pressante, obstinée, vehemente, impetueuse : Que la joie se répande d'une maniere douce, tendre, ouverte, relâchée : Que la colere en prenne une qui soit aigre & animée, & qui se couppe par de frequentes saillies... *Aliud enim vocis genus postulat miseratio ac mœror : flexibile, plenum, interrumptum flebili voce. Aliud molestia sine commiseratione : grave quiddam & uno pressu ac sono obductum. Aliud metus : demissum & hæsitans, & abjectum. Aliud vis : contentum vehemens, imminens, quâdam incitatione gravitatis. Aliud voluptas ; effusum, lene, tenerum, hilaratum, ac remissum. Aliud iracundia : acutum, incitatum, crebro incidens.*

Sup. pag. 314.

CHAPITRE V.

De la maniere de prononcer les diverses propositions ou sentences particulieres, & les termes mêmes, dont elles sont composées.

IL s'agit maintenant d'observer quelle est la maniere de prononcer les propositions ou sen-

rences particulieres, qui entrent dans chacune des trois principales parties du discours. Nous en avons déja dit quelque chose en expliquant la maniere de prononcer proprement & avec bienséance. Mais parce que cette partie renferme la principale vertu de la prononciation, nous en traiterons plus amplement cy-aprés, par une diversité d'exemples, qui nous en rendront la connoissance & la pratique plus aisée.

Venons maintenant à ce qui nous reste à observer touchant la prononciation des termes ou des mots particuliers. Car il faut non-seulement dans les sentences, mais souvent aussi dans les mots particuliers dont elles sont formées, fléchir sa voix, tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre: Ne doit-on pas, dit Quintilien, prononcer, par » exemple, ces mots, *Misellus & pauperculus*; ce » pauvre petit malheureux, d'une voix basse & pres- » sée; & ceux-ci au contraire: *Ferox & vehemens,* » *& latro;* un cruel, un violent, & un grand vo- » leur, d'un ton élevé & fort animé? Car par cette » sorte de raport & de convenance de l'action & » de la prononciation avec les choses que l'on dit, » on leur donne toute la force & l'étenduë de sens » qui leur est propre; sans quoi la voix fait voir » une chose, & l'esprit une autre. Que dis-je? par » les mêmes mots diversement prononcez, on dé- » clare simplement, on interroge, on se rit, on éle- » ve, on abaisse, & en un mot on fait entendre des » choses toutes differentes. Car selon la diversité des » tons que l'on donne, par exemple, à ces mots » de Virgile:

» *Tu mihi quodcunque hoc regni, &c.*

» C'est de vous que je tiens ce que j'ai de puissance.

Et à ceux-ci ; “

Cantando tu illum ? “

Vous l'emportez sur lui en chantant à qui “
mieux ? “

Et à ces autres encore ; “

Meque timoris argue tu, Drance. “

Drance, dites aussi que j'ai l'ame ti- “
mide. “

Comme si on les prononce en forme de simple déclaration, ou par une interrogation mêlée ou d'indignation ou de mépris, ou de raillerie, ou d'une voix pleine & emphasique, ou d'un ton aigre & ménaçant ; selon cette diversité de tons & de manieres, dis-je, ils representeront des sens differens à l'esprit. Et pour couper court, que chacun tourne & ajuste dans son esprit ces mêmes paroles ou telles autres qu'il voudra, à toutes sortes de passions, & il reconnoîtra, combien ce que nous disons est véritable.

On peut voir dans l'Ecriture-Sainte beaucoup de termes & d'expressions, que l'on doit prononcer de ce ton de voix aigre & menaçant. Telle est celle-ci : Ma fureur s'est allumée comme une flamme impetueuse ; elle pénétrera jusqu'au fond des enfers ; elle brûlera la terre, sans y laisser les moindres herbes ; elle embrasera les montagnes jusque dans leurs fondemens, *Ignis succensus est in* Deuter. 32. 22.

Ibid. ℣. 42. *furore meo, &c.* Et cette autre qui suit un peu aprés: *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes.* „ J'enyvrerai mes fleches du sang „ des hommes, & mon épée se soûlera de leur chair. Chacune de ces paroles demande une étenduë de voix particuliere, & poussée avec aigreur & avec force. Tel est aussi cet endroit de S. Jean Chrysostome: *Ut Leones ignem spirantes ab illâ mensâ* „ *discedimus, terribiles Dæmonibus effecti.* Nous sor- „ tons de la Table sacrée *de la Communion*, comme „ des Lions enflammez & respirant un feu qui nous „ rend terribles aux Demons mêmes. Mais il faut prendre garde en cela de ne pas affecter de se faire une grosse voix, comme en beuglant, jusqu'à forcer le ton ordinaire & naturel. Car rien ne plaît de tout ce qui est affecté, ou qui dégenere de sa propre nature.

CHAPITRE VI.

De l'action ou du geste & du mouvement du corps.

IL est constant par ce que nous avons dit, que toute la grace & la beauté de l'action & de la prononciation est renfermée dans la justesse de la voix, & du geste du corps. Comme donc nous avons assez parlé de la maniere de fléchir & de varier la voix, il est tems de dire aussi quelque chose du geste & du mouvement du corps. Et nous nous servirons pour cela des excellentes remarques de Quintilien sur cette partie, qu'il a traitée avec un soin & une exactitude extrême, n'y ayant presque aucune partie du corps, à laquelle il n'ait donné pour ainsi dire, sa vraie face, ou son air

& son geste propre & naturel.

Il faut premierement, dit-il, que le geste s'accommode à la voix, & que l'un & l'autre ensemble suive les mouvemens de l'ame. Quant au geste, on voit assez de quelle importance il est dans le discours, en ce qu'il déclare & fait entendre la plûpart des choses mieux que les paroles, & même sans paroles. Car non-seulement les gestes de la main, mais aussi les signes & les mouvemens de la tête & des yeux, déclarent nos pensées & nôtre volonté. Et ils sont aussi le langage des muets. Souvent une salutation sans paroles, s'entend mieux, touche & plaît davantage. On juge de la disposition de l'esprit d'un homme, par l'air de son visage & par sa demarche. Et les animaux mêmes, sans l'usage de la parole, nous font connoître leur colere, leur joie, & leurs caresses par leurs regards, & par d'autres signes de leur corps. Et doit-on s'étonner, que ces signes qui consistent même tous dans quelque sorte de mouvement, fassent tant d'impression dans les esprits; veu que la Peinture qui est un ouvrage muet & sans mouvement, & toûjours dans une même aptitude ou disposition, pénétre néanmoins si vivement jusque dans le fond de l'ame, qu'elle semble surpasser quelquefois la force même du discours ?

Que si au contraire le visage & le geste sont tout differens de la maniere de parler ; si l'on dit des choses tristes & fâcheuses d'un air gai, ou si l'on en affirme d'autres avec quelques signes de défiance ou de sentiment contraire ; cela ôte non-seulement le poids & l'autorité, mais aussi toute créance aux paroles. La bonne grace vient aussi du geste & du mouvement. C'est-pourquoi Demosthenes se servoit ordinairement d'un grand mi-

roit pour diſpoſer & regler ſon action ; & il ſe raportoit avec confiance à ſes yeux, de ce qu'ils y voyoient de gauche ou de mal concerté.

La tête eſt dans l'action, comme dans le corps, la partie principale. Ce qui donne la bien-ſéance & bonne grace, dont je viens de parler, & ce qui la fait paroître, eſt premierement d'avoir toûjours la tête dans une ſituation droite & naturelle. C'eſt une marque de quelque ſorte ou de honte, ou de chagrin, quand on la tient baiſſée ; d'orgueil & d'inſolence, quand on la porte trop haute & comme renverſée; d'abattement & de langueur, quand on la panche de côté ; & d'une fierté barbare, quand on la tient roide & tournée de travers. Il faut enſuite qu'elle prenne de l'action même, des mouvemens convenables, pour ſe conformer au geſte, & ſuivre le mouvement des mains & des côtez. Car la vûë ſe doit toûjours tourner de même côté où le geſte ſe porte ; excepté lorſqu'il s'agit de condamner, de rejetter, & d'éloigner de nous certaines choſes, à l'égard deſquelles il faut que le viſage paroiſſe s'en détourner ; & la main les repouſſer, pour marquer les ſentimens d'horreur & d'averſion que nous en avons, comme en cet endroit de Virgile :

Dii talem avertite peſtem :

Dieux, détournez de nous cette peſte ?

Et en cet autre encore :

Haud equidem tali me dignor honore.

Je ne m'eſtime point digne d'un tel honneur.

Mais la tête ſeule par ſes divers mouvemens, découvre nos penſées en pluſieurs manieres : car

outre ceux qui sont en nous des signes d'appro- «
bation & de consentement; ou de refus & de mé- «
pris; il y en a encore d'autres qui sont des signes «
de honte & de pudeur, de doute & d'incertitude, «
d'étonnement & d'admiration, d'indignation & «
de depit, que chacun connoît, & qui sont com- «
muns à tous. Mais il faut aussi prendre garde «
qu'un trop frequent mouvement de tête, est un «
grand defaut; & sur tout, quand on la remuë, & «
qu'on l'agite en la tournant par secousses; car ce- «
la sent fort le fanatique. «

Le visage est ce qui domine le plus dans l'action. «
C'est par lui que nous supplions, que nous me- «
naçons, que nous caressons, que nous montrons «
de la tristesse ou de la joie, du courage & de la «
fierté, ou de la soumission & du respect : c'est au «
visage que les hommes s'arrêtent, c'est le visage «
qu'ils regardent & qu'ils observent, avant même «
que nous parlions. C'est par le visage que nous «
aimons certaines personnes, que nous en haïssons «
d'autres, & que nous comprenons une infinité de «
choses. Enfin le visage nous tient souvent lieu de «
toutes paroles. «

* Mais les yeux ont ici un merveilleux pouvoir. Tout dépend d'eux, dit Ciceron : en effet toute l'action vient de l'ame, & l'on peut dire que si dans l'action, le visage est le portrait de l'ame, les yeux en sont les interpretes. Ils s'élevent, ils s'abaissent, ils montrent de l'application ou de la joie, & prennent autant de differens regards qu'il y a de differentes passions dans le cœur de l'homme. Il importe donc beaucoup de sçavoir bien gouverner ses yeux. Pour le reste du visage, il n'y faut pas faire trop de changement, de peur d'aller à quelque indecence ou à quelque difformité.

» C'en est une, par exemple, & tres-grande, d'avancer les levres en dehors, de les serrer en dedans; & de les ouvrir trop en montrant les dents, ou en les étendant de côté presque jusqu'à l'oreille; & de même de les suçer & de les mordre. Il faut aussi dans la prononciation des paroles, que le mouvement en soit petit; parce qu'on doit plus parler de la bouche que des levres.

» Quant aux mains, sans lesquelles l'action seroit languissante & comme estropiée, on ne peut presque pas dire combien elles ont de divers mouvemens, puisqu'elles suivent de prés tous ceux qu'excite l'abondance & la force des paroles. Car les autres parties du corps aident en quelque sorte celui qui parle; mais pour celle-ci, j'ose presque le dire, ce sont elles mêmes qui parlent. N'est-ce pas en effet par le ministere des mains que nous demandons & refusons; que nous promettons, que nous appellons, que nous congedions ou rejettons; que nous menaçons, que nous prions, que nous témoignons de l'horreur, de la crainte, de la joie, de la tristesse, du doute, du regret; que nous avoüons, que nous nions, & que nous faisons entendre la maniere, la quantité, le nombre, le tems, & les autres circonstances des choses? Ne sont ce pas elles-mêmes, qui excitent, & qui retiennent, qui supplient, qui approuvent, qui admirent, qui montrent de la pudeur & de la honte? Enfin les mains ne nous tiennent-elles pas lieu d'adverbes & de pronoms, pour montrer les lieux & les personnes? & ne semble-t-il pas en un mot, que les mains & les gestes, dont je viens de parler, & qui concourent naturellement avec les paroles, soient dans cette grande diversité de langue qui se trouve dans tous

les peuples & les nations differentes, comme le "
langage commun de tous les hommes. "

Et c'est en quelque maniere ce que Ciceron semble insinuer, lorsqu'ayant montré que le visage a le plus de part dans l'action aprés la voix, & qu'il doit néanmoins être reglé par les yeux; & que les mains doivent servir comme de trait à l'oraison : il ajoûte, que cette action qui est appellée l'éloquence du corps; est naturellement puissante sur tous les hommes, jusqu'aux plus ignorans; aux plus grossiers, aux plus barbares. Car il faut, "
dit-il, entendre une langue, pour en être touché; "
& d'ailleurs les pensées délicates passent souvent "
sans être apperceuës par ceux qui n'ont pas l'es- "
prit bien fin. Mais l'action frappe tout le monde; "
parce que la nature a mis dans toutes les ames les "
principes des mêmes passions, & qu'aussi-tôt qu'on "
en voit les signes & les marques, on reconnoît "
en autrui ce qu'on a ressenti en soi-même. *In* "
actione secundùm vocem vultus valet. Is autem oculis gubernatur. Atque in iis omnibus quæ sunt actionis, inest quædam vis à naturâ data: quare hâc etiam imperiti, hâc vulgus, hâc deniquè barbari maximè commoventur. Verba enim neminem movent, nisi eum qui ejusdem linguæ societate conjunctus est; sententiæque sæpè acutæ non acutorum hominum sensus prætervolant; actio quæ præ se motum animi fert, omnes movet; iisdem enim omnium animi motibus concitantur, & eos iisdem notis & in aliis agnoscunt, & in se ipsis judicant.

Quintilien enseigne beaucoup d'autres choses touchant la disposition & le mouvement des mains & des doigts même, que nous laissons à dessein comme étant peu convenables à nôtre sujet. Nous ferons seulement en peu de mots les remarques

ſuivantes. 1°. Que la diſpoſition de la main & des doigts, par laquelle le ſecond & le troiſiéme ſont joints enſemble avec le pouce, eſt fort approuvée; & de même lorſque le ſecond doigt ſeul eſt droit & étendu; les autres étant fermez ſous le pouce, cette deuxiéme maniere de diſpoſition s'accommodant preſque à tout ce que nous diſons. 2. Qu'on peut tenir quelquefois fort proprement le pouce fermé, & les autres doigts étendus & joints enſemble l'un contre l'autre, ſur tout lorſqu'on porte la main à la poittine, ou que l'on rejette comme de devant ſoi quelque choſe par averſion. 3°. Que la main gauche ne fait preſque jamais bien ſeule aucun geſte, mais qu'elle s'ajuſte & concourt ſouvent de bonne grace avec la droite dans l'action; & principalement lorſque pour marquer plus diſtinctement certaines choſes, on porte le ſecond doigt de la droite ſur le pouce, ou ſur le ſecond de la gauche, où alternativement, tantôt ſur l'un & tantôt ſur l'autre.

Les anciens maîtres de l'art ont ajouté ici avec raiſon, qu'il falloit que la main commençât & finît ſon action avec le ſens de la diction; parce qu'autrement le geſte precederoit la voix, ou ſuivroit aprés; & l'un & l'autre ſeroit une égale difformité. Il faut auſſi prendre garde en prononçant, que le geſte convienne avec la voix, & la voix avec le geſte; & que l'un n'ait rien de contraire à l'autre. C'eſt pour cela que le Sophiſte Polemon qui preſidoit à la diſtribution des prix d'éloquence aux jeux Olympiques, exclut du nombre de ceux qui y pouvoient prétendre, un Acteur de Tragedies, en diſant qu'il avoit fait un ſolleciſme de la main; parce qu'il avoit invoqué Jupiter, en montrant la terre, & la terre en montrant le

Ciel.

Ciel. Nous laiſſons au jugement de la prudence & du bon ſens de chacun, tout le reſte qu'on peut enſeigner touchant le geſte du corps & de ſes divers membres.

CHAPITRE VII.

Des vices de la prononciation & de l'action.

COmme nous avons eu ſoin dans le livre précedent, aprés avoir expliqué les vertus & les graces de l'élocution, d'en faire auſſi connoître les vices & les difformitez; nous en uſerons ici de même à l'égard de la prononciation. Car encore que la connoiſſance des vertus nous conduiſe aiſément à celle des vices, puiſque le vice eſt proprement tout ce qui eſt contraire à la vertu; on les connoît néanmoins plus diſtinctement & avec plus d'évidence, lorſqu'ils ſont marquez ſéparément.

Le premier & le plus ordinaire des vices de la prononciation, eſt une certaine uniformité ou égalité de voix, que les Grecs appellent *monotonie*, un même ton de voix; lorſque celui qui parle, pourſuit & prononce tout ſon diſcours d'un même ton, comme font d'ordinaire ceux qui recitent une oraiſon qu'ils ont appriſe par cœur. C'eſt un vice où tombent ſouvent ceux qui ſont pour ainſi dire tout neufs dans l'emploi de la Prédication; parce que n'étant pas encore accoûtumez à parler ſeuls dans un grand ſilence au milieu d'une infinité de perſonnes, qui ont tous les yeux tournez & attentifs ſur eux; ils ſe trouvent alors comme ſaiſis & preſſez d'une certaine crainte, qui fait qu'ils ne penſent preſqu'à autre choſe, qu'à

empêcher que ce qu'ils ont à dire, ne leur échappe de la memoire. Or jamais qui que ce soit ne parlera proprement & avec justesse, s'il n'a l'esprit libre & dégagé de cette sorte de crainte ; & toûjours present pour prendre garde à ce qu'il dit, & comment il le dit.

Il y a une certaine inégalité de voix, qui est un vice tout contraire, & où tombent quelquefois ceux qui tâchent d'éviter le premier. Car c'est ce qui arrive souvent, qu'en voulant éviter un vice, on tombe dans un autre tout opposé ; comme font ceux, qui pour se mettre à couvert de la honte & de l'infamie de l'avarice, se jettent dans une prodigalité qui les abîme. En effet il y en a qui pour éviter la *monotonie*, conduisent leur voix par une grande diversité de tons, non selon la nature des choses, mais temerairement & selon leur fantaisie, tantôt en l'élevant jusqu'au fausset, & tantôt en s'abaissant jusqu'au dernier degré. Ce qui ne peut que blesser extrêmement les oreilles des auditeurs, & que marquer en même tems, une folle & audacieuse liberté. Et c'est aussi sans doute ce que les hommes graves & prudens, & tous les esprits bien faits ont le plus en aversion.

Il y a une troisiéme espece de vice, qui paroît avoir la nature de l'un & de l'autre des deux premiers ; car l'égalité de voix, & la diversité s'y trouvent jointes ensemble. Mais ce vice est si obscur & si caché, qu'il est presque impossible de le marquer clairement par des paroles. Il y en a donc qui s'étudiant à fuir ce ton de voix simple & toûjours égal & uniforme, prennent une certaine maniere de prononciation qui a ses inflexions & ses tons de voix differens, & qui ne s'éloigne en rien de la maniere commune & ordinaire de

parler ; mais ils l'appliquent néanmoins & la font servir également à toutes les differentes parties du discours. S'ils veulent narrer un fait, établir une preuve, pousser & appuyer un raisonnement, agrandir & amplifier quelque chose ; ils gardent & retiennent toûjours cette même maniere de prononcer en conduisant leur voix par une même diversité de tons & d'inflexions. Ce qui est le même que si l'on vouloit ajuster & faire servir une même sorte de vêtement à toutes les differentes parties du corps. Il ne faut que l'oreille à ceux qui ont seulement un peu de bon sens, pour découvrir ce vice dans les Prédicateurs, qui y sont sujets. C'est par là qu'ils en connoissent mieux la difformité, que nous avons tant de peine à representer ici par nos paroles.

Il y a encore un autre vice de prononciation, qui est une trop grande lenteur à parler. Rien n'est plus ennuyeux, ni plus fatiguant, que d'entendre un Prédicateur prononcer presque tout un Sermon d'une voix lente, avec de frequentes pauses, & par de longs intervalles. Ce qui bien loin de toucher les auditeurs, ne sert souvent qu'à les endormir. La précipitation ou la trop grande vîtesse à parler, est un vice tout opposé, où plus de Prédicateurs tombent, soit parce que se défiant de leur memoire, ils craignent qu'elle ne leur manque, s'ils ne debitent pas ainsi ce qu'ils ont à dire ; soit qu'ils n'ayent pas la présence & la liberté d'esprit, avec laquelle parlent d'ordinaire ceux qui n'étant inquietez d'aucune crainte, se possedent, & sont toûjours maîtres & d'eux-mêmes, & de tout ce qu'ils veulent dire. C'est pourquoi ils s'énoncent d'ordinaire d'une voix tantôt prompte & tantôt lente ; & par des intervalles tantôt plus longs

& tantôt plus courts, ſelon la nature & la diverſité ou la dignité des choſes qu'ils traitent. Car de prononcer toutes choſes d'une voix prompte ou d'une voix trainante, l'un & l'autre eſt un grand vice. Il faut donc apporter de la varieté dans la vîteſſe & dans la lenteur de la prononciation, comme dans les inflexions de la voix. S'il s'agiſſoit néanmoins de tomber dans l'une de ces deux extrémitez, ce ſeroit peutêtre une moindre faute de prononcer trop lentement, que de le faire avec trop de vîteſſe. C'eſt cependant avec raiſon qu'on a égard au commencement d'un diſcours, lorſque l'eſprit de celui qui parle, n'eſt point encore échauffé, que comme ſes ſentimens & ſes penſées ſont pleines de douceur & de paix, ſon action ou ſa maniere de prononcer ſoit auſſi douce, tranquille & diſtinguée par de plus longs intervalles, comme pour lui donner plus de loiſir de penſer à ce qu'il dit & de peſer plus exactement toutes choſes.

On remarque dans la vivacité & dans la langueur, comme dans la précipitation ou la vîteſſe & dans la lenteur, des vices fort ſemblables. Car il y en a qui ſont d'un eſprit ſi vif, ſi vehement, & ſi impetueux, qu'ils parlent dans tout un Sermon, comme s'ils étoient poſſedez & agitez de quelque fureur. Ce qui eſt même aſſez ſouvent l'effet de quelque ſorte de crainte, ou de trouble d'eſprit. Car comme un arbre anté ſur un autre, en tire la ſeve & le ſuc qui le fortifie; il en eſt de même des paſſions & des affections de l'ame; elles tirent ſouvent leur force & leur impetuoſité l'une de l'autre. Mais ce qui arrive de fâcheux pour ceux qui parlent de la ſorte, eſt que quand ils diſent quelque choſe d'indigne & d'atroce avec cet-

te force impetueuſe & foudroyante, les auditeurs n'en ſont pas plus émus, ni plus touchez, parce qu'ils connoiſſent que c'eſt leur coûtume, de dire toutes choſes grandes & petites avec la même impetuoſité.

C'eſt pourquoi il eſt bon de ſçavoir faire un ſage diſcernement des choſes qui demandent une prononciation douce & moderée, ou aigre & vehemente, ou animée, afin de donner à chaque choſe, l'air & comme l'ajuſtement ou le dehors qui lui convient naturellement. Je ne doute pas néanmoins que ceux-là n'ayent plus de talent & de diſpoſition pour parler éloquemment, qui ont le plus d'ardeur & de vivacité, s'ils la ſçavent bien regler, & s'ils s'en ſervent comme il faut en tems & lieux; mais de telle ſorte, que lors même qu'il eſt à propos & bien-ſéant d'en uſer, on ne s'abandonne pas à toute ſon impetuoſité, de peur que la gorge qui en ſeroit trop fatiguée, ne rende la voix enrouée, aigre & déconcertée. Ces eſprits vifs & ardens doivent auſſi prendre garde de n'en pas venir d'abord au commencement de leur Sermon, à éclatter tout d'un coup avec cette impetuoſité qui leur eſt naturelle, parce qu'alors les auditeurs n'étant pas encore préparez à cette ſorte de mouvement, les prendroient pour des perſonnes troublées, ou yvres & pleines de vin.

Comme il y a beaucoup de Prédicateurs qui s'étudient à en imiter d'autres, qui excellent dans cette profeſſion, & à ſe former ſur le modele non-ſeulement de leur éloquence, mais auſſi de leur maniere d'action & de prononciation, afin de leur reſſembler en tout; il faut ici les avertir de le faire avec circonſpection, & avec prudence. Car puiſque la grace & la bien-ſéance eſt ce que

l'on considere principalement dans l'action, il est bon qu'ils sçachent que toutes choses ne sont pas
» bien-séantes à tous. En effet, dit Quintilien, il y
» a en cela une certaine maniere de plaire inconnuë,
» & qui ne se peut exprimer : & comme il a été dit
» avec verité que le principal & le fin de l'art, est
» qu'il y ait de l'agrément & de la bien-séance en ce
» que vous faites ; il est vrai aussi que cela ne se peut
» apprendre sans le secours de l'art, ni enseigner en-
» tierement avec ce secours. Il y en a, en qui les
» ornemens n'ont nulle grace, & d'autres en qui
» les défauts même plaisent beaucoup. Nous avons
» vû sur le Theatre deux grands Acteurs, Deme-
» trius & Stratocles, qui excelloient l'un & l'autre
» selon leur caractere ; & cependant leur caractere
» étoit tres-different. Demetrius avoit même la voix
» douce & agréable, & l'autre l'avoit aigre & forte.
C'est pourquoi, que chacun, pour former son action, consulte non-seulement les regles & les maximes communes de l'art, mais aussi sa nature & son propre caractere. Et pour le faire sur le modele de celle des plus grands Prédicateurs, suivons le conseil que nous donne le même Quintilien, touchant la maniere de lire, & d'imiter les
» plus celebres Auteurs. Voici ce qu'il en dit : Il ne
» faut pas qu'en lisant les ouvrages de ces grands-
» hommes, on se persuade d'abord, que tout ce
» qu'ils ont dit soit parfait. Ils sont quelquefois des
» chûtes ; ils ne se soutiennent pas toûjours avec la
» même force; leurs esprits se fatiguent & se lassent;
» puisque Ciceron déclare nettement à l'égard de
» Demosthene, & Horace de même à l'égard d'Ho-
» mere, qu'ils s'endorment quelquefois. Ce sont de
» grands genies, mais ce sont aussi des hommes,
» qui ont leurs défauts & leurs foiblesses. Et il arri-

ve ainsi à ceux qui se font des loix & des regles d'éloquence de tout ce qu'ils y trouvent, de n'imiter d'eux que les moindres choses, parce que cela est d'ordinaire plus facile, & ils s'imaginent leur ressembler beaucoup, quand ils en ont attrapé les défauts.

Comme nous avons marqué les vices communs & ordinaires de la prononciation, il faut montrer de même ceux de l'action, c'est-à-dire, les indécences & les difformitez qui se rencontrent communément dans le geste.

Des vices & des difformitez du geste.

1. Pour commencer par le geste des mains, il est de mauvaise grace en portant la main en avant, de l'avoir renversée la paume en dessus, & tous les doigts crochus & retirez en la maniere de ceux qui demandent l'aumône.

2. Il y en a aussi quelques-uns, qui tiennent leur main à demi fermée, & les doigts serrez, comme font ceux qui veulent puiser de l'eau d'une fontaine avec la main, ce qui n'est pas une moindre indecence, que la precedente.

3. Il arrive aussi plus d'une sorte de difformité dans le geste des bras. Car premierement c'en est une, lorsqu'en ouvrant le bras droit en avant, on agit & l'on prononce du coude. C'est un défaut que j'ai remarqué dans un Prédicateur même fort disert. C'est encore une autre difformité dans les bras, de les porter trop haut ou trop bas, ou de les étendre de côté & d'autre en forme de crucifié : C'est pourquoi, dit Quintilien, les maîtres « de l'art ne souffrent point que la main s'éleve au « dessus des yeux, ni qu'elle s'abaisse au-dessous de «

» la poitrine ; & bien moins encore qu'elle parte
» comme de la tête, ou quelle s'abaisse au-dessous
» du ventre. Et il ajoûte aussi, que de battre des mains comme font ordinairement la plûpart des Prédicateurs, c'est une action qui sent trop le comique ; parce qu'encore qu'elle soit quelquefois bien receuë dans une chose grande & extraordinaire, si néanmoins on le fait souvent, cela ne manque point de blesser les yeux & les oreilles des auditeurs ; veu principalement que celui qui le fait, suit en cela l'ardeur qui l'emporte, au lieu qu'ils demeurent souvent comme dans une froide indifference, & peut-être sans attention. Ce n'est pas un défaut moins desagréable, de fraper des mains sur la chaire, où l'on parle ; car il en est de l'un comme de l'autre.

» Mais de se fraper la Cuisse, dit encore Quinti-
» lien, ce que l'on croit que Cleon a fait le premier
» dans Athenes, où l'usage s'en est introduit, c'est
» une action qui convient aux mouvemens d'indi-
» gnation, & qui excite vivement les auditeurs. C'est
» ce que Ciceron trouvoit qui manquoit à Callidius.
» Il n'a, dit-il, ni frapement de front, ni frape-
» ment de cuisse. Mais s'il m'est permis de le dire,
» quant au front, je ne suis pas de son sentiment.

» Il nous marque aussi le defaut des épaules par
» ces paroles : Il y en a qui haussent & qui se-
» couent les épaules ; c'est un defaut, que Demo-
» sthene, à ce qu'on dit, a eu tant de soin de cor-
» riger en lui-même, que lorsqu'il parloit debout
» dans une certaine chaire fort étroite, il y avoit un
» dard suspendu la pointe en bas, qui descendoit
» presque sur son épaule, afin que si dans l'ardeur
» de l'action, il oublioit d'éviter ce mouvement,
» qui ne se pouvoit faire sans que son épaule ren-

contrât la pointe du dard, il en fût aussi-tôt averti ״
par ce heurtement. ״

Que dirai-je de ceux qui par de frequens mouvemens de leurs pieds, de leurs bras & de tout leur corps, semblent plûtôt se debattre, que prononcer un discours. Tantôt ils se plient le corps tout en deux ; tantôt ils s'abaissent jusqu'au fond de la chaire; tantôt ils en sortent comme tout d'un coup en s'élevant en l'air. Et autant qu'une action languissante touche peu, autant celle qui est trop emportée & pleine de gestes, est difforme & indecente. Il y a une certaine mesure à garder en toutes choses ; tout ce qui va au-dessus ou au dessous, s'écarte de ce qui est juste, & choque les spectateurs.

Il reste encore un autre vice, que l'ignorance des auditeurs, & le plaisir qu'ils y prennent, fait passer pour une vertu ; c'est d'imiter & de contrefaire les paroles & les actions, ou plûtôt la maniere d'agir & de parler des autres, en partie par les gestes, & en partie par la voix, comme font les comediens & les bouffons sur le theatre. Quintilien met pour exemple de cette vicieuse imitation du geste, lorsque le discours tombant sur
un médecin, ou sur quelque joüeur de harpe, ״
vous prenez en parlant l'air & les manieres de ״
l'un tâtant le pouls à un malade, & la posture de ״
l'autre touchant & parcourant des mains les cor- ״
des de son instrument. Il faut dans l'action que ״
l'Orateur s'éloigne extrêmement de ce vice ; car ״
il y doit avoir une tres-grande difference de lui à ״
un Acteur de Theatre, ou à un danseur. Il faut ״
qu'il ait un geste convenable, qui ne s'accomo- ״
de pas tant au son qu'au sens des paroles ; * c'est- ״
à-dire, selon l'expression de Ciceron, qu'il ne fas- ״

ſe pas voir à l'œil, ni toucher au doigt toutes choſes par les contorſions de la main, comme celui des batteleurs, mais qui déclare en général la penſée. Et c'étoit auſſi autrefois le geſte des Acteurs un peu conſiderables.

» Que ſi la bien-ſéance permet à l'Orateur, qu'en » parlant de ſoi-même, il porte la main vers ſoi, » ou qu'en parlant d'un autre il l'étende vers celui » qu'il deſigne, & d'autres ſemblables mouvemens; » elle ne lui permet pas de même de contrefaire cer- » taines ſortes de geſtes, de mine, & de poſture, » ni de faire voir à l'œil tout ce qu'il dit. Et c'eſt ce » qu'on doit bien obſerver, non-ſeulement dans le » geſte des mains, mais auſſi en tout autre, & dans » la voix. En effet dans l'action de prononcer cette » periode, *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani, &c.* » Le Préteur de Rome en pantoufles demeura dans » cette poſture; ſeroit-il bien-ſéant de prendre la » poſture & la contenance de Verrés, qui étoit » couché & appuyé ſur une petite femme? Et dans » cette autre: *Cædebatur in medio foro Meſſanæ, &c.* » On le foüettoit dans la place de Meſſine; doit- » on ſe donner des mouvemens de contorſion, tels » qu'en font d'ordinaire ceux qu'on foüette; ni » jetter des cris tels, que la douleur des coups de » foüet en fait pouſſer? Je trouve même à l'égard » des Comediens, qu'ils font tres-mal, lorſque » rencontrant dans leur rolle le diſcours de quelque » vieillard, ou de quelque femmelette, ils l'énon- » cent d'une voix tremblante & effeminée; tant » il eſt vrai, qu'il y a quelque imitation vicieuſe » dans ceux mêmes, dont l'art n'eſt qu'imitation & » que feinte.

Certes ſi Quintilien trouve, que cette maniere d'imiter & de contrefaire eſt indecente dans un

Orateur, qui ne traite que de choses qui regardent l'usage de cette vie, qui est si courte, combien plus l'auroit-il condamnée dans un Prédicateur de l'Evangile, qui ne parle que de celles qui regardent le bon-heur & le mal-heur éternel de l'autre vie ? Pour moi je ne suis nullement surpris de voir, que les auditeurs applaudissent souvent à cette sorte d'imitation; sçachant qu'ils n'estiment & qu'ils n'aiment, que ce qui les divertit & les fait rire, comme on estime & on loüe un baladin, qui sçait contrefaire au naturel la voix, l'action, & les divers caracteres des hommes. C'est néanmoins ce que blament toutes les personnes sçavantes & éclairées, & les plus considerables par leur pieté, dont nous devons bien plûtôt suivre les sentimens, que rechercher les applaudissemens du peuple. Ils n'estiment rien de si indigne de la gravité d'un Docteur de l'Eglise, & d'un Prédicateur de l'Evangile, que de faire comme les boufons, toutes sortes de postures, & d'imiter ainsi les gestes & les manieres d'agir & de parler des autres.

Quintilien remarque encore d'autres sortes de defauts & de difformitez dans le visage, qu'on doit éviter, dit-il, avec soin, dés qu'on commence à se former & à se dresser à l'éloquence. C'est ce que nous avons déja fait voir dans le troisiéme chapitre de ce livre par ses propres paroles, que pour cette raison nous mettrons ici seulement en Latin : *Curabit etiam (futurus Rhetor) ut quoties exclamandum erit, laterum conatus sit ille, non capitis : ut gestus ad vocem, vultus ad gestum accomodetur. Observandum erit etiam, ut recta sit facies dicentis, ne labra detorqueantur, ne immodicus hiatus rictum distendat; ne supinus vultus,*

ne dejecti in terram oculi, ne inclinata utrolibet cervix. Nam frons pluribus generibus peccat. Vidi multos, quorum ſupercilia ad ſingulos vocis conatus allevarentur, aliorum conſtricta, aliorum etiam diſſidentia, cum altero in verticem tenderent, altero penè oculus ipſe premeretur. Infinitum autem his quoque rebus momentum eſt. Et nihil poteſt placere quod non decet.

S'il y a d'autres defauts qui cauſent quelque ſorte de difformité ou d'indecence dans l'action; il ſera aiſé au Prédicateur ſage & prudent de les découvrir par la connoiſſance qu'il aura de ceux que nous avons juſqu'ici expliquez en peu de mots.

CHAPITRE VIII.

De la differente maniere de prononcer les divers tours de mots & d'expreſſions, qui entrent dans le diſcours.

NOus avons tiré preſque mot à mot de Quintilien, comme du premier d'entre les maîtres de cet art, tout ce que nous avons dit juſqu'ici, de la prononciation & du geſte, ou de l'action; ſans néanmoins nous arrêter à beaucoup d'autres choſes peu propres à nôtre deſſein, & qui auroient pû cauſer du dégoût ou de l'obſcurité au lecteur; parce que d'ailleurs ce que nous en avons choiſi & raporté nous paroît ſuffire à tout Prédicateur aïant quelque juſteſſe & quelque pénétration d'eſprit, pour connoître le reſte par lui-même. Mais d'autant que ce talent de la prononciation agréable & variée, comme il a été dit au commencement,

eſt grand & important, & qu'il y en a pluſieurs, à qui nul travail ne paroîtra inutile, pourvû qu'ils le puiſſent acquerir entierement, j'ai cru les devoir auſſi ſatisfaire en cela. C'eſt pourquoi je me ſuis propoſé d'expliquer groſſierement, pour ainſi dire, & en particulier les mêmes choſes, qui ont été traitées juſqu'ici en général touchant la maniere de fléchir la voix, & de la conduire par cette diverſité de tons, que demande la diverſité des choſes que l'on dit.

Toutefois ce n'eſt nullement mon deſſein de rien enſeigner ici aux Prédicateurs achevez, mais ſeulement d'aider ceux qui ſont encore neufs, & preſque ſans ſçavoir bien parler, à ſe dreſſer & ſe former eux-mêmes dans cet art, dés les commencemens & les premiers coups d'eſſai. Car comme les maîtres qui enſeignent à lire ou à écrire aux enfans, ont accoutumé de commencer par les élemens mêmes ou les caracteres particuliers de l'Ecriture, & de les conduire peu à peu & comme par degrez à ce qui eſt plus difficile; faiſant ainſi enſorte qu'ils ſçachent enſuite lire & écrire, ſans que rien les arrête : j'eſpere auſſi que deſcendant dans un détail exact de pluſieurs ſortes de ſentences & de tours de mots & d'expreſſions, ou de figures de ſens & de diction, qui entrent dans les principales parties du diſcours, & montrant de quelle maniere on doit fléchir, varier, & conduire ſa voix dans la prononciation de chacune; je donnerai par là une ouverture tres-aiſée, pour bien comprendre, comment on doit prononcer toutes les autres. J'appliquerai donc ce que Quintilien a dit en général de la prononciation, à des ſentences, des figures & des expreſſions ſpeciales & particulieres, & tâcherai de l'éclaircir ainſi

par une grande diversité d'exemples, dans la prononciation desquels chacun pourra s'exercer ; pour acquerir ce talent si necessaire & si avantageux à ceux qui doivent parler en public, & sur tout aux Orateurs chrêtiens ; qui sont dans de continuels engagemens de s'y exposer.

Instit. Orat. Lib. 1. cap. 19.

Et je ne fais en cela même que suivre le sentiment & l'autorité de Quintilien, qui recommande particulierement à ceux qui veulent réüssir dans l'art de parler éloquemment ; d'apprendre par cœur plusieurs endroits ou passages remarquables des Auteurs éloquens ; où l'on peut s'exercer à une plus grande diversité de tons & d'inflexions de voix. Et bien qu'il enseigne en cet endroit même & par tout, que la maniére de prononcer d'un Orateur ; est toute differente de celle du Theatre, il déclare néanmoins que pour former un jeune Rhetoricien ; il faut le mettre comme entre les mains d'un Acteur de Theatre qui soit habile, pour apprendre de lui cette maniere naturelle de
» prononcer. Il faut, dit-il, encore au même endroit,
» que ce Comedien lui apprenne ; comment on doit
» narrer un fait ; avec quel poids & quelle autorité
» il faut persuader ; par quelle maniere d'émotion
» & d'impetuosité la colere s'excite ; & quelle in-
» flexion de voix doit prendre la compassion. Et il
» y réüssira parfaitement, s'il emprunte des Come-
» dies certains lieux choisis ; & les plus propres
» pour cela ; c'est-à-dire, les plus ressemblans aux
» actions. Car ils lui serviront, dit-il, merveil-
» leusement, non-seulement pour bien prononcer,
» mais encore pour se fortifier dans l'éloquence, pen-
» dant que son âge est encore incapable de plus gran-
» des choses.

Mais parce qu'il ne nous est point permis, ni

même bien-séant, de rien emprunter des Comedies, ni encore moins d'en choisir les endroits les plus propres pour s'exercer & s'accoûtumer à une prononciation variée, qui sont d'ordinaire les plus passionnez, & par consequent plus remplis du poison spirituel, dont l'art du Theatre fait gloire d'infecter les ames; nous en proposerons quelques uns des Saintes-Ecritures, particulierement choisis entre ceux qui approchent le plus des dialogues, & qui semblent aussi les plus avantageux pour s'exercer à acquerir ce talent & cette facilité d'énoncer agréablement toutes choses. Que si je m'arrête plus long-tems à cette diversité d'exemples; personne ne doit s'en plaindre, ni le trouver mauvais; car *étant*, comme dit l'Apôtre, également *redevable* aux sages & aux simples, *aux sçavants & aux ignorans*, aprés avoir jusqu'icy fait voir aux uns comme plus intelligens & plus éclairez, la maniere de bien prononcer; je dois presentement employer mes efforts, pour la découvrir aussi aux autres, comme plus neufs & moins habiles. *Rom. 1. 14.*

Mais pour avoüer ici franchement la verité, ce qui m'a plus puissamment excité à cette entreprise, est que je vois tres-peu de Prédicateurs, qui sçachent cette maniere droite, propre & naturelle de s'énoncer. Ce qui est d'autant plus deplorable, que le defaut de ce talent se rencontre en quelques-uns, qui possedant d'ailleurs toutes les autres parties de l'éloquence, ne laissent pas de perdre par ce seul defaut, tout le fruit & l'utilité commune de leur travail. C'est donc à cette perte, que le public en souffre, que j'ai cru devoir m'efforcer de pourvoir, par cette nouvelle maniere d'enseigner.

CHAPITRE IX.

Divers exemples de sentences ou de figures & d'expressions tirées de l'Ecriture-Sainte, pour mieux faire entendre les differentes manieres de varier la prononciation.

JE commencerai par montrer en peu de mots ce que j'ai particulierement dessein de traiter ici. Nous avons déja dit, que la prononciation se divise généralement en trois parties; c'est-à-dire, qu'il y a trois differentes manieres de prononcer, qui conviennent, l'une aux trois principales parties du discours, sçavoir l'exposition, la preuve, & l'amplification, dont-il a été parlé cy-devant; l'autre aux sentences & aux figures differentes, qui entrent dans ces parties principales; & la troisiéme aux termes particuliers, dont ces figures & ces sentences sont composées. Or comme la grace & la beauté de la prononciation consiste principalement à la varier proprement & avec justesse dans ces sortes de sentences; & que nous n'avons jusqu'ici touché cette partie, que legerement & en abregé, nous la traiterons en ce lieu plus amplement, & la ferons connoître par une grande diversité d'exemples, avec plus d'évidence & de clarté qu'il sera possible.

Mais auparavant je veux bien avoüer ici franchement, que je ne trouve point en moi une force d'éloquence assez grande, pour pouvoir jamais exprimer les divers tons, & les differentes inflexions de voix, qui conviennent à chaque differente figure ou sentence, & souvent même à cha-

cun des differens termes, qu'elles contiennent. Je puis néanmoins toûjours faire remarquer au Lecteur sage & éclairé, dans les differentes parties de chaque figure ou sentence proposée, qu'il faut prendre en celle-ci un ton de voix; & en celle-là un autre; ce que chacun pourra comprendre aisément par lui-même, à moins qu'il n'ait l'intelligence bien épaisse, & l'esprit fort émoussé. Mais aussi parce que ce seroit un travail presqu'infini; de parcourir toutes les sortes de figures & de sentences; & d'assigner à chacune la differente maniere de prononcer qui lui est propre; j'ai pensé que la methode la plus commode en cette rencontre, seroit d'exposer ici quelques figures de paroles & de sens choisies entre celles que nous avons traitées dans le livre precedant, & de bien examiner & faire entendre la maniere de prononcer, qui leur convient. Car toutes les figures ayant chacune comme leur geste & leur maniere d'élocution particuliere, elles demandent aussi une prononciation qui leur convienne de même. Commençons donc par celles qui marquent expressément quelque passion ou quelque affection de l'ame; parce que c'est en elles que la juste maniere de prononcer paroît plus manifestement:

La premiere qui se presente, est le souhait, *optatio*. Cette figure; car c'est ici le nom que nous lui donnons & aux autres semblables, demande sa maniere de prononciation propre, c'est-à-dire, un certain ton de voix qui marque le mouvement & le desir de l'ame. Tel est ce souhait de l'épouse dans les saints Cantiques: *Quis det te fratrem* « *Cantic. 8.*
meum, &c. Qui me fera la grace que vous soyez «
mon frere, qui prend encore les mammelles de «
ma mere, afin que vous trouvant dehors, je «

» p[u]isse prendre la liberté de vous baiser ? Il faut néanmoins en celui-ci du Prophete Jeremie, prendre une maniere plus aigre, plus inquiette & pleine d'indignation : *Quis dabit me in solitudine di-* Ierem. 9. 2.
» *versorium viatorum, &c.* Qui me fera trouver dans
« le desert une cabanne de voyageurs, afin que j'a-
» bandonne ce peuple, & que je me retire du mi-
» lieu d'eux ? car ils sont tous des adulteres, c'est
» une troupe de violateurs de la Loi. Mais une voix douce fléchie, & accompagnée comme d'un mouvement de compassion convient mieux à cet autre du même Prophete : *Quis dabit capiti meo*
Ibid. » *aquam, &c.* Qui donnera de l'eau à ma tête, &
» à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour & nuit les enfans de la fille de mon peuple, qui ont été tuez ? Il en est de même de ce troisiéme : *Vtinam saperent & intelligerent ac novissima providerent ?* O s'ils avoient un peu de sagesse & de lumiere, & qu'ils prévissent la funeste fin qui les attend ? En tous ces souhaits on doit prendre comme une même maniere de voix, avec quelque difference néanmoins, selon la differente nature des sentences.

L'imprécation comme contraire au souhait, demande une action vehemente & animée, comme celle-ci du S. homme Job : *Pereat dies, in quâ natus sum, & nox in quâ dictum est, conceptus est* Iob. 3.
» *homo.* Que le jour auquel je suis né, perisse ; &
» la nuit en laquelle il a été dit : Un homme est
» conçû. Il ne faut pas moins de vehemence dans cette autre de Didon dans Virgile:

Sed mihi vel tellus optem priùs ima dehiscat, &c.

» Mais que plûtôt la terre s'ouvre dessous
» mes pas, &c.

Cette sorte d'imprécation veut être prononcée d'un ton hardi & effrayant.

La Priere ou l'intercession par forme de souhait, & les benedictions qui sont si frequentes dans les Saintes-Ecritures, comme directement contraires à l'imprécation, demandent aussi une maniere de voix toute differente, c'est-à-dire, douce & fléchissante : Tel est ce bon souhait du Prophete Roi, pour celui qui a l'intelligence de la pauvreté de Jesus-Christ : *Dominus conservet eum & vivificet eum, &c.* Que le Seigneur le conserve, & le rende plein de vie ; qu'il le rende heureux sur la terre, & qu'il ne le livre pas au desir de ses ennemis, &c. Tel est tout le Pseaume 15. *Exaudiat te Dominus, &c.* Que le Seigneur vous exauce dans le jour de l'affliction, que le nom du Dieu de Jacob vous protege puissamment, &c. Telle est enfin cette benediction d'Isaac pour Esaü : *Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Crescere te faciat, &c.* Voici mon fils qui jette une odeur semblable à celle d'un champ, que le Seigneur a comblé de ses benedictions : Que Dieu vous donne une abondance de bled & de vin, de la rosée du Ciel & de l'abondance de la terre, &c. Psal. 40.

La figure qui approche le plus de la precedente est la supplication, qui veut aussi pour cela une voix fléchissante & adoucie, mais qui n'ait rien d'efféminé;comme celle-ci de S.Paul : *Ipse autem ego Paulus obsecro vos,&c.*Mais moi-même Paul, qui vous parle,je vous conjure par la douceur & la modestie de Jesus-Christ, moi qui selon que quelques-uns disent, étant present parois bas & méprisable parmi vous, au lieu qu'étant absent, j'agis envers vous avec hardiesse je vous prie donc 2. Cor. 10.

» qu'étant present je ne sois point obligé d'user avec
» confiance de cette hardiesse qu'on m'attribuë, en-
» vers quelques-uns, qui s'imaginent que nous vivons
» selon la chair, &c.

L'action d'inviter à la justice & à la pieté, comme approchante de la *supplication*, demande aussi une semblable maniere de voix douce & fléchie.
Matth. 11. Telle est celle-ci du Seigneur même dans l'Evan-
» gile : *Venite ad me omnes, &c.* Venez à moi vous
» tous, qui êtes travaillez, & qui êtes chargez, &
» je vous soulagerai. On doit prononcer de même d'une voix douce & flatteuse, pour ainsi dire, ce
Ps. 33. » verset du Prophete Roi : *Venite filii audite me, &c.* Venez mes enfans, écoutez-moi ; je vous
» enseignerai la crainte du Seigneur.

Il y a outre cela plusieurs autres sortes de mouvemens & d'affections de l'ame, dont l'expression demande une maniere de prononciation aussi diversement variée, qu'elles sont differentes entr'elles. Car quand nous nous plaignons, & que nous deplorons nôtre sort, cette plainte se doit prononcer d'une maniere triste & affective; comme quand le Prophete s'abandonnant au mouvement d'une sainte & pieuse tristesse d'esprit, fait à
Ps. 12. Dieu même cette plainte: *Usquequo Domine, oblivisceris mei? in finem? usquequò avertis faciem*
» *tuam?* Jusqu'à quand, Seigneur, m'oublierez-vous?
» Sera-ce pour toûjours ! jusqu'à quand détour-
» nerez-vous de moi vôtre visage ? Jusqu'à quand
» forgerai-je dans mon ame, tant de desseins diffe-
» rens *qui l'agitent & l'inquietent ?* Et mon cœur
» sera-t-il le jour *& la nuit*, dans la douleur ? Jus-
» qu'à quand mon ennemi sera-t-il élevé au-dessus
» de moi ? Le saint homme Job dit de même celle-
Iob. 7. ci : *Usque quò non parcis mihi, nec dimittis me, ut*

glutiam salivam meam ? Jusqu'à quand differerez- « vous de m'épargner, & de me donner quelque « relâche, afin que je puisse un peu respirer ? Mais « la plainte du Prophete Habacuc est bien plus vehemente, quand il dit : *Usquequò, Domine, clamabo, & non exaudies, &c.* Jusqu'à quand, « Seigneur, pousserai-je mes cris vers vous, sans « que vous m'écoutiez ? Jusqu'à quand éleverai-je « ma voix jusqu'à vous dans la violence que je souffre, sans que vous me sauviez ? Il en est de même « de cet endroit du Prophete Michée : *Væ mihi, quia factus sum sicut qui colligit, &c.* Malheur à « moi parce que je suis reduit à cueillir des raisins « à la fin de l'automne, aprés la vendange faite, « je ne trouve pas à manger une seule grape ; & j'ai » desiré en vain quelques unes de ces figues les premieres meures. On ne trouve plus de saint sur la « terre, il n'y a plus personne, qui ait le cœur droit. «

Habac. 1.

Mich. 7.

Nous nous servons de cette même interjection, *Væ*, Malheur, non-seulement pour déplorer nôtre sort, mais aussi, pour ménacer les autres de suplice & de mort. C'est ainsi qu'en use Amos en cet endroit : *Væ qui opulenti estis, &c.* Malheur à vous, qui vivez en Sion dans l'abondance « de toutes choses, & qui mettez vôtre confiance « en la montagne de Samarie ! Grands qui êtes les « chefs des peuples, qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël. C'est ainsi « qu'en use Jesus-Christ même dans l'Evangile : Mal-heur à vous, dit-il, Docteurs de la Loi, & « Pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes « le Royaume du Ciel. *Væ vobis, Scribæ, & Pharisei, &c.* «

Amos. 6.

Matth. 23.

Le mouvement d'indignation comme ayant beaucoup de raport avec la menace, prend aussi

une maniere semblable, comme quand le Sei-
Ezech. 5. 13. 14. & seq. gneur dit dans Ezechiel: *Et complebo furorem*
» *meum in te, & dabo te in desertum*, *&c.* Ie con-
» tenterai ma fureur, je satisferai mon indignation
» dans vos maux. Ie vous reduirai en un desert,
» je vous rendrai l'objet des insultes des nations,
» qui sont autour de vous, à la vûë de tous les pas-
» sans. Et vous deviendrez à l'égard des peuples qui
» vous environnent, un sujet de mépris & de maledi-
» ction, & un exemple terrible & étonnant, lorsque
» que j'aurai exercé mes jugemens au milieu de vous,
» dans ma fureur, dans mon indignation, & dans
» toute l'effusion de ma colere. C'est moi qui suis le
» Seigneur, qui ai parlé: lors, *dis-je*, que je lan-
» cerai les fléches perçantes de la famine, qui se-
» ront mortelles .... lorsque je ferai venir tout en-
» semble la famine & les bêtes les plus cruelles, pour
» vous exterminer entierement; que la peste & le
» sang regneront parmi vous, & que je vous ferai
» passer au fil de l'épée. C'est moi qui suis le Sei-
» gneur, qui ai parlé. On voit clairement dans
ces paroles, que l'atrocité de cette indignation en
demande une semblable dans la prononciation,
afin que le ton de la voix réponde à la force du
discours, & du sens qu'ils renferme. C'est de
cette sorte que le Prophete Isaïe parle en la per-
Isai. 42. » sonne du Seigneur même: *Tacui semper, silui,*
» *patiens fui; sicut parturiens loquar*, *&c.* Ie me
» suis tû, dit-il, jusqu'à cette heure, je suis demeu-
» ré dans le silence, j'ai été dans la retenuë; mais
» maintenant je me ferai entendre, comme une
» femme qui est dans les douleurs de l'enfantement;
» je détruirai tout, j'abîmerai tout. Ie deserterai
» les montagnes & les collines; j'en ferai mourir
» jusqu'aux moindres herbes. C'est de cette sorte

que le même Seigneur parle, quand il dit : *Ignis succensus est in furore meo, & ardebit, &c.* Ma fureur s'est allumée comme une flamme impetueuse ; elle pénétrera jusqu'au fond des enfers ; elle brûlera la terre, sans y laisser les moindres herbes ; elle embrasera les montagnes jusque dans leurs racines. I'armerai contr'eux les dents des bêtes farouches, & les sifflemens empoisonnez de celles qui rampent sur la terre ; & le reste qui suit de la même force. Deuter. 32.22.

Il s'y mêle aussi quelquefois & même assez souvent, des mouvemens d'*admiration*, comme dans Isaï celui ci : *Quomodo cessavit exactor, quievit tributum?* Qu'est devenu ce maître impitoyable ; comment ce tribut, qu'il exigeoit si sévérement a-t-il cessé ? & cet autre : *Quomodo cecidisti de cælo, lucifer, &c.* Comment es-tu tombé du Ciel, Lucifer, toi qui paroissois si brillant au point du jour ? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappois de playes les nations ? &c. Quelquefois aussi ce même mouvement se mêle avec d'autres ; c'est ainsi que dans le même Prophete, il se trouve joint à l'indignation, quand il dit : *Quomodo facta es meretrix civitas fidelis, plena judicii?* Comment la Cité fidele pleine de droiture & d'équité est-elle devenuë une prostituée ? Et à la douleur dans ces paroles de Ieremie : *Quomodo sedet sola civitas plena populo, &c.* Comment cette ville si pleine de peuple, est-elle maintenant si solitaire & si desolée ? C'est ainsi que David le joint à la douleur, avec laquelle il deplore la perte de ses amis : Comment, dit-il, les forts sont-ils tombez ? Comment la gloire des armes a-t-elle été anéantie ? *Quomodo ceciderunt robusti? Et perierunt arma bellica?* Isai. 14.4. Ibid. 12. Isai. 1.21. Thren. 1. 2. Reg. 1. 27.

L'Ironie qui se trouve renfermée dans l'expression d'un sens, n'est point sans quelque sentiment d'aigreur, qui doit paroître dans la prononciation: comme dans cet endroit de l'Evangile, où le Seigneur dit : *Sinite illos, cæci sunt, & duces cæcorum, &c.* Laissez-les, ce sont des aveugles, qui conduisent des aveugles, &c. Il y a de même une espece d'ironie dans celui-ci de l'Apôtre : *Comedamus & bibamus, cras enim moriemur.* Ne pensons qu'à boire & à manger, puisque nous mourrons de main. Et dans cet autre de l'Apocalypse: *Qui nocet, noceat adhuc, &c.* Que celui qui commet l'injustice, la commette encore; que celui qui est soüillé, se soüille encore.

Matth. 15. 1. Cor. 15. Apoc. 22.

La Précision que nous avons mise au rang des figures de sens, exprime souvent un grand sentiment, ou une grande passion, non par la force & la vehemence des paroles, mais par le silence & la retenuë. C'est ainsi que le Prophete Roi exprime le vif ressentiment de son peché, dans ce verset: *Anima mea turbata est valde; sed tu Domine usquequo?* Mon ame est toute troublée; mais vous, Seigneur, jusques à quand? L'ardeur de son desir paroît à ce dernier mot s'arrêter tout d'un coup, comme étant retenuë par l'excez de la douleur, qui l'empêche de l'exprimer entierement. Car il en supprime cette parole: *Non parces mihi;* (differerez vous à me pardonner) ou quelqu'autre semblable. Mais il insinuë un sentiment & une affection de son ame, qui est toute differente quand il dit : *Et Calix meus inebrians!* Et mon Calice qui enyvre! c'est une ellipse, ou une précision dans l'Hebreu. Car ce mot (*quàm præclarus est?* est tout à fait excellent) a été ajoûté par l'interprête, pour l'éclaircissement de la pensée entiere.

Ps. 22.

On peut donc par cette précision, ou ce retranchement du discours, faire paroître une grande affection, ou vif sentiment de l'ame; lorsqu'ayant exageré & porté à son plus haut point la dignité, ou ce qui est plus ordinaire, l'indignité d'une chose; celui qui parle, s'arrête tout d'un coup, comme ne trouvant plus de termes, ni d'expressions assez fortes, pour se bien faire entendre. Ainsi lorsqu'un Prédicateur s'arrête, & demeure comme frappé d'un profond étonnement sans rien dire, s'il est véritablement emû & touché lui-même, ce silence aura sans doute une force merveilleuse pour émouvoir & exciter les esprits de ses auditeurs. Et quelquefois même la force de l'esprit divin peut-être si grande dans un Prédicateur, qu'il coupe & finisse son Sermon même, par cette sorte de précision; & laisse ainsi ses auditeurs comme suspendus & tout tremblants. Et comme cette action seroit ridicule, si elle n'étoit qu'une feinte & une adresse de l'Orateur; elle est aussi tres-efficace pour toucher & émouvoir les esprits, lorsqu'elle vient d'un cœur vraiment animé de l'esprit de Dieu & du zele de sa gloire.

Les tours & les manieres ou figures d'élocution que nous allons encore joindre ensuite, se raportent toutes à quelque mouvement ou affection particuliere de l'ame; & sur tout l'affirmation, laquelle, comme dit Quintilien, a quelquefois plus de force, que les preuves mêmes: mais elle demande aussi pour cela une action tres-vive & assurée dans le visage & dans la voix, qui marque une confiance certaine en la cause qu'on soûtient. Telle est celle-ci de S. Paul: *Ecce ego Paulus dico* *Galat.* 5.
vobis, &c. Je vous dis, moi Paul, que si vous vous «
faites circoncire, Jesus-Christ ne vous servira de «

» rien : & de plus je déclare à tout homme qui se
» fera circoncire, qu'il est obligé de garder toute la
1. Cor. 15. » Loi. Et cet autre encore : *Si in hoc mundo tantum sperantes sumus ; miserabiliores sumus omnibus hominibus* : Si nous n'avions d'esperance en Iesus-
» Christ que pour cette vie, nous serions les plus mi-
» serables de tous les hommes. Et dans la même
Ibid. 6. Epître : *Nolite errare, neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri regnum Dei possidebunt*. Ne vous y trompez pas. Ni les fornicateurs,
» ni les idolâtres, ni les adulteres ne seront point
» heritiers du Royaume de Dieu.

Le jurement ou plûtôt l'action de prier & de conjurer avec une pressante instance, a quelque ressemblance avec l'affirmation. Telle est celle-ci de Caïphe le grand Prêtre : *Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis, si tu es Christus filius Dei.*
» Ie vous conjure par le Dieu vivant, de nous dire
» si vous êtes le Christ Fils de Dieu. Le serment demande aussi une semblable maniere d'affirmer,
» pleine de force & de vivacité. C'est ainsi qu'en
» usa David envers la sage Abigail : Ie vous jure,
» dit-il, par le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a
» empêché de vous faire du mal ; que si vous ne fus-
» siez venuë promptement audevant de moi, il ne
» seroit resté en vie demain au matin dans la maison
» de Nabal, ni homme, ni bête. C'est ainsi que le
» Prophete Elie rassura & affermit Abdias, qui trem-
» bloit de peur pour lui : *Vivit Dominus exercituum,*
» *in cujus conspectu sto, quia hodie apparebo ei*
» (*Achab.*) Ie jure par le Seigneur des armées, en
» la presence duquel je suis, que je me presenterai aujourd'hui devant Achab. C'est ainsi que Ioab releva David de l'abattement, où il étoit pleurant la mort de son fils Absalom : Venez donc

presentement vous montrer à vos serviteurs, lui « dit-il ; parlez-leur, & témoignez-leur la satis- « faction que vous avez d'eux. Car je vous jure, que « si vous ne le faites, vous n'aurez pas cette nuit « un seul homme auprés de vous. Et vous vous « trouverez dans un plus grand peril, que vous « n'avez jamais été, depuis les premieres années de « vôtre vie, jusqu'aujourd'hui : *Nunc igitur surge,* « *& procede, & alloquens satisfac servis tuis; juro enim tibi per Dominum, quod si non exieris, &c.* 2. Reg. 19.

L'exhortation ou l'action d'inciter & d'encourager, veut être animée d'une maniere qui marque un poids & une autorité comme de maître, par une voix ferme, & une prononciation prompte ; comme est celle du Seigneur dans cet endroit d'Isaïe : *Quærite judicium, subvenite oppressis, judicate populo, &c.* Isai. 1. Examinez « tout avant que de juger ; assistez l'opprimé, faites « justice à l'orphelin, defendez la veuve, & soutenez « vôtre cause contre moi, dit le Seigneur. Et encore « dans cet autre : *Dissolve colligationes impietatis ; solve fasciculos deprimentes, &c.* Isai. 58. Rompez les « chaînes de l'impieté, déchargez de leurs far- « deaux, ceux qui en sont accablez ; renvoyez li- « bres ceux qui sont opprimez par la servitude, & « brisez tout ce qui charge les autres ; faites part de « vôtre pain à celui qui a faim, &c. «

Les corrections & les reprimandes, qui tendent à reveiller les hommes de l'assoupissement mortel, où ils sont pour tout ce qui regarde le salut, sont peu differentes de l'exhortation, & demandent aussi une action grave, & une voix ferme & animée ; comme celle du Sage contre les paresseux quand il dit : *Usquequò piger dormies?* Prov. 6.

quandò consurges è somno? paululum dormies, paululum dormitabis, &c. Jusques à quand dormirez vous, ô paresseux? quand vous reveillerez-vous de vôtre sommeil? Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu... & l'indigence vous viendra surprendre, &c. Et cette autre encore contre les amateurs du monde: O enfans jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance? jusqu'à quand les insensez desireront-ils ce qui les perd, & les imprudens haïront-ils la science? *Usquequo parvuli diligitis infantiam, &c.*

Ibid. 1.

L'exclamation & l'apostrophe servent aussi beaucoup à exciter des mouvemens & des affections; parce qu'elles ne sont pas bornées à exprimer seulement quelque passion particuliere, mais qu'elles s'étendent & s'accommodent à toutes sortes de mouvemens & d'affections de l'ame. Car de quelque grand zele & de quelque forte ardeur qu'on soit animé, on peut toûjours fort bien la faire éclatter en l'une & en l'autre de ces deux figures. C'est par exemple, une exclamation qui exprime une douleur, qui veut faire pitié dans Jeremie, quand il s'écrie en la personne du Seigneur: *O vos omnes qui transitis per viam, attendite, &c.* O vous tous, qui passez par le chemin, considerez & voyez, s'il y a une douleur comme la mienne! C'est encore une exclamation, mais qui est mêlée d'une indignation douce & moderée, quand Jesus ressuscité dit dans l'Evangile: *O stulti & tardi corde ad credendum, quæ locuti sunt Prophetæ!* O insensez & lents de cœur à croire, ce que les Prophetes ont dit! mais celle-ci de S. Paul est plus vehemente, & plus animée: *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati? &c.* O Galates insensez, qui vous a en-

Thren. 1.

Luc. 24.

ſorcellez, pour vous rendre ainſi rebelles à la «
verité, aprés que je vous ai fait voir Jeſus-Chriſt «
ſi vivement depeint devant vous, & comme cru- «
cifié à vos yeux ? Il a y néanmoins encore plus de «
force & de vehemence dans cette autre du Sau-
veur : *O generatio incredula & perverſa ! quouſquè apud vos ero ? quamdiu vos patiar ?* O race incredule & depravée ! juſqu'à quand ſerai-je avec vous, & vous ſouffrirai-je ? Luc. 9.

Il n'eſt pas neceſſaire que cette particule *O*, entre dans toute exclamation. Car elle ſe fait fort bien ſans elle ; & quelquefois auſſi avec les autres interjections, par leſquelles la force des ſentimens, dont on eſt animé, éclatte naturellement. Telle eſt celle-ci de S. Jean-Bptiſte : *Genimina viperarum, quis oſtendit vobis fugere à venturâ irâ.* Race « de vipere ! qui vous a avertis de fuïr devant la co- « lere, qui doit tomber ſur vous ? Telle eſt auſſi « cette autre du Seigneur même dans Iſaïe : *Heu conſolabor de hoſtibus meis, & vindictam ſumam de inimicis meis !* Helas ! je me conſolerai dans la « perte de ceux qui me combattent, & je ſerai vengé « de mes ennemis. Et de même dans l'Evangile, Je- « ſus-Chriſt laiſſant éclatter la grande douleur dont ſon cœur étoit touché, s'écrie : *Væ mundo à ſcandalis ! & Væ homini illi per quem ſcandalum venit !* Malheur au monde, à cauſe des ſcandales ! & « malheur à l'homme par qui le ſçandale arrive. « C'eſt ainſi encore que l'Ange fait parler dans l'Apocalypſe, les hommes ſurpris & effrayez de la chûte de Babylone : *Væ, væ ! civitas magna Babylon, &c.* Helas, helas, grande ville, Ba- « bylone ville ſi puiſſante, ta condamnation eſt ve- « nuë en un moment ! «

Luc. 3. Iſay. 1. Matth. 18. Apoc. 18.

On conte auſſi entre les exclamations cet en-

Jerem. 14. droit de Jeremie : *A, a, a, Domine Deus, Prophetæ dicunt eis : non videbitis gladium, & fames non erit in vobis !* Helas, helas, helas, Seigneur, » les Prophetes leur disent sans cesse, vous ne ver- » rez point l'épée ni la guerre, & la famine ne sera » point parmi vous. Car l'*A*, comme l'*O*, sert avantageusement à l'exclamation ; parce que l'un & l'autre emplit également la bouche. Et il me semble même que l'*A*, est plus commode & plus aisé à prononcer, & fait moins paroître d'art & d'affectation dans l'Orateur, étant comme un signe & une expression naturelle de toute affection de l'ame, qui fait impression au dehors. Si un Prédicateur s'en sert avec prudence en son tems & en son lieu, il ne remuëra pas peu les cœurs des auditeurs.

La figure qui approche le plus de l'exclamation, est l'*apostrophe*, qui lui est aussi toûjours jointe, & sert de même à tous les mouvemens & à toutes les affections de l'ame. Elle est vehemente, comme en cet endroit d'Isaïe : *Audite cæli, & auribus percipe terra, quia os domini locutum est.* (Isai. 1.) » Cieux écoutez, & toi terre, prête l'oreille ; car » c'est la bouche du Seigneur, qui a parlé. Celle-ci de Moyse ne l'est pas moins : *Testes invoco hodiè cœlum & terram, &c.* (Deuter. 4. 26.) » J'atteste aujourd'hui le Ciel » & la terre, que vous serez bien-tôt exterminez de » ce païs, que vous devez posseder, aprés avoir passé » le Iourdain. Il en est de même de cette apostrophe de Ieremie : *Obstupescite cæli, super hoc, &c.* (Ierem. 2.) » O Cieux fremissez d'étonnement, pleurez por- » tes du Ciel, & soyez inconsolables ; car mon » peuple a fait deux maux. Et celle-ci d'Ezechiel : *O mucro, mucro, evagina te ad occidendum, lima te, ut interficias & fulgeas.* (Ezech. 21.) » Epée, épée, sors du

fourreau pour verser le sang : sois tranchante & « claire, pour tuer & pour briller. «

Mais il faut prendre une maniere de voix toute autre dans la prononciation de cette apostrophe si pleine de douceur, dont Isaïe se sert pour exprimer l'ardent desir, qui le faisoit soupirer aprés la naissance du Messie : *Rorate cœli desuper, & nubes pluant justum, &c.* Cieux envoyez d'enhaut « vôtre rosée, & que les nuées fassent descendre « le juste, comme une pluye : que la terre s'ouvre, « & qu'elle germe le Sauveur, &c. On doit pro- « noncer de même celle-ci : *Flecte ramos arbor alta, tensa laxa viscera, &c.* *Hymne pour la Passion, à Laudes.*

» Arbre saint fais fléchir ta rigueur in-
» flexible ;
» Qu'un tronc ait sentiment si l'homme est
» insensible
» Aux maux du Créateur.
» De ses membres tendus soulage la tor-
» ture, &c.

Car la voix dans la prononciation de l'une & de l'autre, doit exprimer l'ardent & amoureux desir d'une ame, qui soûpire aprés son Sauveur. Mais en voici une autre de David, qui demande une action & un ton de voix tout different. *Montes Gelboe, nec ros, nec pluvia veniant super vos, &c.* *2. Reg. 1.* Montagnes de Gelboé, que la rosée ni la pluye ne « tombent jamais sur vous ; qu'il n'y ait point sur « vos côteaux de champs, dont on offre les pre- « mices, parce que c'est-là qu'a été jetté le bouclier « des forts, le bouclier de Saül. «

L'interrogation s'accommode aussi à toutes sortes d'affections, & demande une prononciation tout évidemment differente de celle de la commu-

ne maniere de s'énoncer, & sur tout qui soit variée, selon la varieté des sentimens & des affections, dont on est animé. Ainsi elle veut quelquefois une voix simple & douce; comme cette demande qu'un jeune homme riche vint faire à
Luc. 18. Jesus-Christ: *Magister bone, quid faciendo vitam æternam possidebo?* Bon Maître, que faut-il que je fasse, pour posseder la vie éternelle? Et comme celle-ci encore de Jesus-Christ même:
Ibid. 24. *Qui sunt hi sermones, &c.* Dequoi vous entretenez-vous ainsi dans vôtre chemin; & d'où vient que vous êtes si tristes? Mais lorsque l'interrogation est l'effet d'un ardent desir, il faut prendre un ton tout different; c'est-à-dire, plus pressant
Iob. 19. & plus animé, comme celle-ci de Iob: *Quis mihi tribuat, ut scribantur, &c.* Qui m'accordera, que mes paroles soient écrites? qui me donnera, qu'elles soient tracées dans un livre? qu'elles soient gravées sur une lame de plomb avec une plume de fer, ou sur la pierre avec le ciseau? Tous les membres de cette interrogation continuée, se doivent prononcer d'un même ton, & néanmoins toûjours avec quelque vehemence, & quelque instance pressante de plus en plus. Il en est de
2. Cor. 11. même de cet endroit de l'Apôtre: *Quis infirmatur, & ego non, &c.* Qui est foible ou affligé, sans que je m'affoiblisse ou que je m'afflige avec lui? Qui est scandalizé, sans que je brûle? Mais il y a plus de vehemence & d'aprêté dans cet
Isai. 3. autre d'Isaïe: *Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, &c.* Pourquoi foulez aux pieds mon peuple? Pourquoi meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres? &c. Et celui-ci de Moyse se doit prononcer d'une maniere
Deuter. 32. qui marque de la colere & de l'indignation: *Ge-*

neratio

neratio prava atque perversa? haccine reddis Domino, popule stulte? &c. Race pervertie & toute corrompuë! Est-ce ainsi que vous témoignez vôtre reconnoissance envers le Seigneur, ô peuple fou & insensé? Et cet autre de Ieremie encore tout de même: *Numquid super his non visitabo, &c.* Ne punirai-je point ces excez, dit le Seigneur, & ne me vangerai-je point d'une nation si criminelle? Mais voici une autre interrogation du même Prophete, qu'on doit prononcer d'une voix, & avec une action qui marque du doute, de l'embarras & de l'inquietude. *Cui loquar, aut quem contestabor, ut audiat? Et quis est vir sapiens? &c* A qui addresserai-je ma parole, & qui conjurerai-je de m'écouter? Et qui est l'homme sage qui comprenne ceci, à qui l'on puisse faire entendre la parole du Seigneur, afin qu'il l'annonce aux autres; qui comprenne pourquoi cette terre a été desolée, qu'elle est devenuë séche & toute brûlée, comme un desert, sans qu'il y ait personne qui y passe. Ce seroit un travail trop long de parcourir toutes ces sortes d'exemples, dont l'Ecriture-Sainte est remplie presque dans toutes ses pages; où l'on peut observer les differentes prononciations de chacun, & se former par cet exercice une maniere de prononcer veritable & naturelle.

Deuter. 32. *Ierem. 5.* *Ierem. 5. & 9.*

La figure appellée en Latin *sermonicatio*, par laquelle on fait parler differentes personnes selon leur état & leur condition, sert aussi à differentes affections de l'ame, & demande pour cela une inflexion de voix differente & variée, selon la difference & la varieté de ces affections. C'est pourquoi autre est la prononciation de cette figure en cet endroit de Ieremie; *Et non dixe-*

» *runt; metuamus Dominum, qui dat, &c.* Ils n'ont
» point dit en eux-mêmes : craignons le Seigneur,
» qui donne en ſon tems aux fruits de la terre les
» premieres & les dernieres pluyes, & qui nous con-
» ſerve tous les ans une abondante moiſſon. Et autre
Sap. 2. en celui-ci du Sage : *Dixerunt impiè cogitantes apud ſe non rectè : exiguum & cum tædio eſt tem-*
» *pus vitæ noſtræ, &c.* Les méchans ont dit dans
» l'égarement de leurs penſées : le tems de nôtre vie
» eſt court & fâcheux. L'homme aprés ſa mort n'a
» plus de bien à attendre, & l'on ne ſçait perſonne
» qui ſoit revenu des enfers. Nous ſommes nez
comme à l'avanture, &c. Et autre auſſi la prononciation de celui-ci, où le Sage repreſentant les méchants pleins d'étonnement & d'admiration de la gloire & du bonheur des juſtes au dernier jour,
Sap. 5. leur fait dire : *Hi ſunt, quos aliquando habui-*
» *mus in deriſum, &c.* Ce ſont là ceux qui ont été
» autrefois l'objet de nos railleries, & que nous
» donnions pour exemples de perſonnes dignes de
» toutes ſortes d'opprobres. Inſenſez que nous étions,
» leur vie nous paroiſſoit une folie, & leur mort
» honteuſe. Et cependant les voila élevez au rang
» des enfans de Dieu, & leur partage eſt avec les
» Saints. Nous nous ſommes donc égarez de la voïe
» de la verité, &c. Autre enfin eſt encore l'inflexion de voix que demande dans Iſaïe cet endroit
Iſay. 10. où le Seigneur fait parler le Roi d'Aſſur : *Viſitabo ſuper fructum magnifici cordis Regis Aſſur; Di-*
» *xit enim: in fortitudine manûs meæ feci, &c.* Ie
» viſiterai cette fierté du cœur inſolent du Roi d'Aſ-
» ſur; car il a dit en lui-même : c'eſt par la force
» de mon bras que j'ai fait ces grandes choſes, &
» c'eſt ma propre ſageſſe qui m'a éclairé. I'ai élevé
» les anciennes bornes des peuples, & comme un

Conquerant j'ai arraché les Rois de leurs Trônes. «

Il y a encore quelques figures entre les autres, qui demandent une maniere d'inflexion de voix particuliere. Il ne sera pas inutile d'en faire ici comme une revûë, pour servir d'autant d'exemples. La premiere est la *repetition* d'un même mot, au commencement de chaque membre d'un discours. Or cette repetition se doit faire d'un même ton de voix : comme celle-ci dans Jeremie: *Gladius ad Chaldæos, ait Dominus, & ad habitatores Babylonis, & ad Principes, & ad sapientes ejus : Gladius ad Divinos ejus, qui stulti erunt : Gladius ad fortes illius, &c.* L'épée est tirée contre les Chaldéens, dit le Seigneur, contre les habitans de Babilone, contre ses Princes & contre ses sages. L'épée est tirée contre ses Devins, qui paroîtront des insensez ; l'épée est tirée contre ses braves, qui seront saisis de crainte. L'épée est tirée contre ses chevaux, contre ses chariots, & contre tout le peuple, qui est au milieu d'elle. L'épée est tirée contre ses tresors, & ils seront pillez. « *Ierem. 50. 35. & seq.*

La 2. est la *Conversion*, où un même mot est repeté à la fin de chaque membre ; ce qui se doit aussi faire d'un même ton, comme au commencement de la repetition. C'est ainsi que nous prononçons cet endroit de S. Paul ; *Cùm essem parvulus, loquèbar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus, &c.* Quand j'étois enfant, je parlois en enfant, je jugeois en enfant, je raisonnois en enfant, &c. « *1. Cor. 13.*

3. *La Complexion*, où la répetition & la conversion se trouvent ensemble, c'est-à-dire, où un même mot est repeté au commencement de chaque membre ; & un autre à la fin ; prend aussi la prononciation de l'une & de l'autre de ces deux

figures. On en peut voir divers exemples dans
Au chap. 9. du 5. liv. p.... l'endroit où il est parlé de cette figure.

Le redoublement ou la double repetition d'une même parole ou expression, appellée en Grec *epizeusis*, approchant fort de l'affirmation, demande aussi une prononciation presque toute semblable : comme quand le Seigneur dit dans Isaye :
Isay. 48. *Propter me, propter me faciam, ut non blasphemer, & gloriam meam alteri non dabo.* C'est pour moi-
» même que j'agirai, c'est pour moi-même, afin que
» mon nom ne soit point blasphémé ; & je n'aban-
» donnerai point ma gloire à un autre. Et de même
Isay. 43. en cet autre endroit : *Ego sum, ego sum, qui deleo iniquitates meas propter me.* C'est moi donc,
» c'est moi-même, qui efface vos iniquitez pour l'a-
» mour de moi. C'est moi qui suis le Sauveur ; c'est moi qui le suis, & hors moi il n'y a point de Sauveur.
Sup. Liv. 5. chap. 9. pag... *Ego sum, ego sum Dominus, & non est absque me salvator.* On peut voir encore divers exemples dans le livre precedent, où cette figure est particulierement expliquée.

La *correction* par laquelle on se reprend soi-même, en ajoûtant au lieu de ce qu'on a dit, quelque chose qui paroît exprimer plus proprement la pensée, se doit prononcer avec une inflexion de
Terent. in Heautont. voix particuliere ; comme celle-ci de Terence :
. *Filium unicum adolescentulum habeo ; ah, quid*
» *dixi, Chremes, me habere ? imò habui, Chreme ;*
» *nunc habeam, necne, incertum est.* J'ai un fils unique qui est encore petit ; ah, qu'ai-je dit,
» Chrêmes, j'ai un fils? Je l'ai eu, pour mieux dire ;
« car l'ai-je encore, ou ne l'ai-je plus, c'est ce qui est incertain. Et cette autre de S. Gregoire le Grand, parlant de la conversion de sainte Magdelaine : *Quid igitur miramur, fratres, Mariam venientem,*

an Dominum suscipientem? Suscipientem dicam, an trahentem? Dicam meliùs & trahentem, & suscipientem. Qu'admirons-nous donc ici, mes " Freres? Est-ce Marie qui vient trouver le Seigneur, " ou le Seigneur qui la reçoit? Dirai-je qui la re- " çoit, ou qui l'attire à lui? Disons mieux, qui " l'attire à lui & qui la reçoit.

Le *doute* veut aussi une autre maniere de prononciation, que l'on comprendra aisément par les exemples dont nous nous sommes servis pour expliquer cette figure en son lieu. *Suprà liv. 5. fol. 11.*

Mais entre les autres figures, il n'y en a presque aucune qui demande une prononciation plus variée, que le *raisonnement*, & la *subjection*: Car ces deux figures consistant en plusieurs sortes de demandes & de réponses qu'on se fait à soi-même, c'est comme une necessité en les prononçant, de changer souvent d'inflexion de voix, parce qu'autre est la maniere de se faire à soi-même une demande, & autre est celle d'y répondre, comme à un autre qui l'auroit faite. C'est pourquoi il ne sera pas peu avantageux à ceux qui veulent se former à la prédication, de s'exercer particulierement à la prononciation de ces deux figures. Il n'est pas necessaire d'en donner ici des exemples, parce qu'on en trouvera plusieurs de l'une & de l'autre dans les endroits où chacune est traitée en particulier dans le 13. chapitre du livre precedent. *Liv. 5. fol. 183. & 194.*

Nous en avons assez dit jusqu'ici, pour faire entendre aisément à chacun, de quelle maniere on doit encore flechir & varier la voix dans la prononciation des autres figures ou sentences, qui ne peuvent pas se raporter à celles que nous avons proposées pour exemples dans tout ce chapitre; car tout ce que nous avons jusqu'à present ensei-

gné sur le sujet de la prononciation, ne tend qu'à la rendre propre & convenable à la nature des choses que l'on dit, & des figures ou sentences dans lesquelles elles sont énoncées.

CHAPITRE X.

Divers exemples de l'Ecriture-Sainte, dans la prononciation desquels ceux qui sont encore novices dans l'emploi de la predication, se pourront exercer tres-utilement.

PUisque Quintilien, comme nous avons déja dit, est dans ce sentiment, que ceux qui désirent sincerement d'acquerir le talent de la belle prononciation, doivent choisir & apprendre même par cœur les endroits des Auteurs éloquents, les plus propres pour s'y exercer utilement, j'ai cru que je ferois ce qui est pour cela le plus important & le plus avantageux, si aprés les exemples que j'ai déja raportez de l'Ecriture-Sainte, j'en proposois ici encore d'autres un peu plus longs, où il faille une prononciation plus variée, & où ceux qui sont encore neufs dans l'art de parler, puissent s'exercer & apprendre la parfaite & véritable maniere de prononcer.

Prenons donc pour premier exemple cet endroit du Pseaume 49. *Peccatori autem dixit Deus: quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum?* Le Seigneur a dit au » pecheur : Pourquoi racontez-vous mes justices, » & pourquoi avez vous toûjours mon alliance dans » la bouche ? Cette double interrogation doit être prononcée avec la voix & l'action d'un homme qui reprend vivement, & qui admire. Mais il faut

prendre un autre ton, pour ce qu'il ajoûte ensuite : *Tu verò odisti disciplinam, & projecisti sermones meos retrorsum. Si videbas furem, &c.* Vous, dis-je, qui haïssez la discipline, & qui « avez rejetté mes paroles derriere vous. Si vous « voyiez un Larron, vous courriez aussi-tôt avec « lui, & vous vous rendiez le compagnon des adul- « teres. Vôtre bouche étoit toute remplie de malice; « & vôtre langue concertoit les moyens de tromper « avec adresse. Etant assis, vous parliez contre « vôtre frere, & vous tendiez un piege au fils de « vôtre mere. Tous les membres de ce discours se « doivent prononcer vivement, & d'un même ton, mais en les distinguant par des intervalles convenables; parce qu'ils renferment un même dénombrement de crimes; si ce n'est que la prononciation de celui-ci : *Si vous voyiez un larron, &c.* est en quelque maniere differente des autres qui sont devant & aprés. Ces paroles qui suivent immediatement aprés (*hæc fecisti, & tacui.* Vous avez « fait toutes ces choses, & je me suis tû) doivent « prendre la maniere & le ton d'un homme qui est dans l'admiration, & comme dans l'étonnement d'un si long silence : c'est pourquoi il faut qu'en prononçant cet endroit, on s'arrête comme tout d'un coup. Car c'est-là l'effet de l'admiration. Mais pour ceci qui suit (*Existimasti, inique, quod ero tui similis.* Vous avez cru, ô homme plein d'ini- « quité, que je vous ressemblerai.) Cela marque « plus d'aigreur & plus d'indignation dans celui qui le dit. Et ce qu'il ajoûte aussi-tôt aprés, en marque encore davantage : (*Arguam te, & statuam te contra faciem tuam.* Ie vous reprendrai « sévérement, & je vous exposerai vous-même de- « vant vôtre face.) Il faut aprés cela une maniere «

de prononcer toute differente des precedentes dans le verset suivant. (*Intelligite hæc , qui obliviscimini Deum , ne quando rapiat , & non sit qui eri-
» piat.* Comprenez ceci vous qui tombez dans l'ou-
» bli de Dieu,de peur qu'il ne vous enleve tout d'un
» coup, & que nul ne vous puisse délivrer.) Car cet avertissement se doit prononcer avec la voix & en la maniere d'un homme,qui par un conseil prudent & à propos détourne d'un éminent peril ceux qui en sont menacez. On voit donc assez clairement par cet exemple , combien il faut varier la voix , & lui faire prendre de divers tons dans la prononciation de ce petit nombre de versets.

Prenons pour second exemple celui que l'Apôtre nous presente dans sa premiere Epître aux Corinthiens , où il les reprend de ce qu'ils plaidoient les uns contre les autres devant les Infideles.
1. Cor. 6. Voici ce qu'il leur dit : *Audet aliquis vestrûm habens negotium adversus alterum , judicari apud iniquos , & non apud sanctos ? An nescitis quo-
» niam, &c.* Comment se trouve-t-il quelqu'un par-
» mi vous, qui ayant un differend avec son frere,
» ose l'appeller en jugement devant les méchans ,
» & les Infideles , & non pas devant les Saints ? Ne
» sçavez-vous pas que les Saints doivent un jour
» juger le monde ? Que si vous devez juger le mon-
» de , êtes-vous indignes de juger les moindres
» choses ? Ne sçavez-vous pas , que nous se-
» rons juges des Anges mêmes ? Combien donc le
» devons nous être plûtôt de ce qui ne regarde que
» la vie presente ? Cette suite d'interrogations demande successivement trois differentes inflexions, ou manieres de voix , comme d'un homme de poids & d'autorité , qui reprend vivement , qui est frapé d'étonnement , & qui presse avec in-

ſtance. Mais pour ceci qui ſuit aprés : (*Sæcularia igitur judicia ſi habueritis, contemptibiles qui ſunt in Eccleſia, illos conſtituite ad judicandum.* Si " donc vous avez des differends entre vous touchant " les choſes de cette vie, prenez plûtôt pour juges " dans ces matieres les moindres perſonnes de l'E- " gliſe :) Il le faut prononcer avec encore plus " de vehemence. Car cette expreſſion : (*Contemptibiles qui ſunt in Eccleſia, &c.* Prenez plûtôt pour " juges les moindres perſonnes de l'Egliſe,) cette " expreſſion, dis-je, renferme une eſpece ou d'hyperbole ou d'ironie, qu'il corrige en ajoûtant auſſitôt aprés : *Ad verecundiam veſtram dico :* Ce que j'en dis, eſt pour vous faire rougir.

Ce S. Apôtre pourſuit encore la même reprimande : *Sic? non eſt inter vos ſapiens quiſquam, qui poſſit judicare inter fratres ſuos?* Eſt-il donc " poſſible, qu'il ne ſe trouve point parmi vous un " ſeul homme ſage, qui puiſſe être juge entre ſes " freres? Cette interrogation doit être prononcée " d'une voix qui marque de l'étonnement, & une évidente conviction contre ceux qui ont des procez les uns contre les autres : & en la commençant, on doit ce ſemble s'arrêter un peu, comme par admiration, à cette particule: (*Sic?* Eſt-il poſſible?) parce que le ſilence même tantôt plus long & tantôt plus court, qui ſurvient ainſi dans la prononciation, a beaucoup d'emphaſe. Et ce qu'il ajoûte immédiatement aprés: (*Sed frater cum fratre judicio contendit, & hoc apud infideles:* Mais au contraire on voit un frere plaider contre ſon frere, & encore de- " vant des Payens & des Infideles,) Cela, dis-je, " demande une même vivacité de voix, auſſi mêlée d'admiration; enſorte néanmoins que l'on exprime par un plus grand effort de voix cette

» circonstance, (*Et hoc apud infideles*; & encore
» devant des Payens & des Infideles,) afin de faire
éclatter davantage l'indignité de l'action, ou de la
conduite qu'il reprend.

C'est encore une autre maniere de prononcer qui
suit aprés, quand il poursuit ainsi le même sujet:
Iam quidem delictum est in vobis, quod judicia ha-
» *betis inter vos :* C'est déja un peché parmi vous,
» de ce que vous plaidez ensemble. Mais il presse
bien plus vivement en ajoûtant encore aussi-tôt:
Quare non magis injuriam accipitis? Quare non
» *magis fraudem patimini?* Pourquoi ne souffrez-
» vous pas plûtôt qu'on vous fasse tort? Pourquoi
» ne souffrez-vous pas plûtôt qu'on vous prenne vô-
» tre bien? Car cette double interrogation deman-
de une prononciation plus animée & plus impe-
tueuse. Il faut changer encore de ton & d'infle-
xion de voix dans ce qui suit : *Sed vos injuriam*
» *facitis, & fraudatis, & hoc fratribus*: Mais c'est
» vous-même qui faites tort aux autres, qui leur
» prenez leur bien, & qui traitez ainsi vos propres
» freres. Cette derniere partie ; (*Et hoc fratribus*;
» Et qui traitez ainsi vos freres même,) demande
un ton plus fort & plus élevé, de même que cette
autre qui est raportée cy-devant:) *Et hoc apud in-*
» *fideles*: Et encore devant des Payens même, &
» des Infideles) car l'indignité de la chose & en
l'une & en l'autre, se tire des differentes circon-
stances des personnes, & doit se faire voir dans la
prononciation. C'est encore un autre changement
de voix, qui suit immédiatement, lorsqu'il ajoû-
te : *An nescitis, quia iniqui regnum Dei non possi-*
» *debunt?* Ne sçavez-vous pas que les injustes ne
» seront point heritiers du Royaume de Dieu? Et
» ce qu'il y joint en même tems, est encore un peu

different en ce qui regarde l'inflexion de la voix : *Nolite errare : neque fornicarii, neque idolis servientes, neque adulteri, neque molles, &c. Regnum Dei possidebunt*: Ne vous y trompez pas ; ni « les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adulteres, ni « les impudiques, ni les avares, ni les yvrognes, ni les « médisans, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront « point heritiers du Royaume de Dieu. On doit « prononcer toutes ces parties courtes & degagées d'une maniere plus vehemente & plus claire ; ensorte néanmoins qu'elles soient distinguées les unes des autres par des intervalles qui leur conviennent ; car l'affirmation que l'on dit avoir quelquefois plus de force que les preuves mêmes, dans le discours, demande dans celui qui parle, une impetueuse vehemence.

Mais parce que les discours où l'on fait parler differentes personnes, comme les dialogues, servent beaucoup à s'exercer utilement à ce talent de la prononciation, nous en produirons aussi quelques exemples, & entr'autres le premier, celui-ci de l'Evangile de S. Matthieu, où des Docteurs de la Loi & des Phariſiens font à Jeſus-Christ des reproches contre ses Disciples, en ces termes: *Quare discipuli tui transgrediuntur traditiones seniorum?* Pourquoi vos Disciples violent-ils la tra- « dition des Anciens ? Cette maniere de reproche se « doit prononcer d'un ton haut & fort sévere, pour mieux representer le caractere de ces Docteurs & de ces Pharisiens, qui croyoient que ce fût un grand crime, de manger sans avoir auparavant lavé ses mains, contre la tradition des Anciens. Mais combien doit-on fléchir autrement la voix dans cette réponse du Seigneur ? *Quare & vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem*

Matth. 15.

» *vestram?* Pourquoi vous-mêmes violez-vous le
» commandement de Dieu, pour suivre vôtre tra-
» dition? Car Dieu a fait ce commandement : Ho-
» norez vôtre pere & vôtre mere, &c. Tout ce discours demande la voix & l'action d'une personne qui en reprend d'autres avec quelque sorte d'indignation. Mais il y a bien plus d'aigreur & de vehemence dans ceci, que le Seigneur ajoûte ensuite : *Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isayas, cum dixit : populus hic labiis me honorat,*
» *&c.* Hypocrites, Isaye a bien prophetisé de vous,
» quand il a dit : Ce peuple m'honore des levres,
» mais son cœur est bien éloigné de moi; & c'est en
» vain qu'ils m'honorent, publiant des maximes
» & des ordonnances humaines; car c'est comme percer du poignard de la parole de Dieu les violateurs de sa Loi.

Il faut encore tout une autre maniere de voix pour ce que les Disciples du Seigneur lui disent ensuite : *scis, quia Pharisæi audito verbo hoc,*
» *scandalisati sunt?* Sçavez-vous bien, que les Pha-
» risiens ayant entendu ce que vous venez de dire,
» s'en sont scandalisez? Car cela se doit prononcer d'une voix basse, comme ce qui se dit à l'oreille. Mais c'est un ton libre & dégagé, comme d'un homme qui affirme une chose avec force, qu'on doit prendre pour prononcer ensuite cette réponse du Sauveur à ses Disciples : *Omnis plantatio, quam non plantavit Pater meus celestis, era-*
» *dicabitur.* Toute plante qui n'aura point été plan-
» tée par mon Pere, sera arrachée, &c. Il faut encore dire aussi tôt d'un ton de voix tout different, cette parole de S. Pierre : *Edissere nobis parabolam istam :* Expliquez nous cette parabole. Mais combien doit-on encore changer d'inflexion de

voix dans la prononciation de cette réponſe que le Seigneur lui fait : ***Adhuc & vos ſine intellectu eſtis? Non intelligitis, quia omne quod in os intrat, in ventrem vadit, & in ſeceſſum emittitur? &c.*** Quoi, vous avez encore vous-mêmes ſi peu d'intel- « ligence ? Ne comprenez-vous pas que tout ce « qui entre dans la bouche, deſcend dans le ventre, « & eſt jetté enſuite au lieu ſecret ? Mais ce qui ſort « de la bouche, part du cœur, & c'eſt ce qui rend « l'homme impur, &c. «

Si quelqu'un en veut encore d'autres exemples, il en trouvera ſuffiſamment dans l'Hiſtoire de l'Evangile, qui ſont même écrits en forme de dialogues, comme le long entretien qu'eut Jeſus avec la Samaritaine, attendant le retour de ſes Diſciples, qu'il avoit envoyez à la ville, où il répond à pluſieurs demandes que lui fait cette femme. Et de même encore l'endroit, où S. Pierre refuſant de ſouffrir que ce divin Sauveur ſe rabaiſſe juſqu'à lui laver les pieds, eſt contraint d'y conſentir par les frequentes inſtances qu'il lui en fait. Mais l'exemple le plus propre & le plus avantageux pour ce ſujet, eſt celui que nous en fournit S. Cregoire de Nazianze dans l'Oraiſon funebre, où il releve particulierement entre les autres éminentes vertus du grand S. Baſile, la conſtance & la fermeté admirable avec laquelle il ſoutint la foi de l'Egliſe contre des premiers Officiers de l'Empereur Valens, qui étoit Arrien. Nous avons crû devoir inſerer ici cet endroit, non-ſeulement comme tres-propre & tres-utile à nôtre ſujet, mais auſſi comme un trait de l'Hiſtoire de l'Egliſe tres-digne d'être remarqué. Voici donc ce qu'en dit ce ſaint Docteur.

Comment pourrai-je aſſez dignement exprimer »

» dans ce discours, la sagesse & la force invincible
» avec laquelle Basile combattit contre l'orgueilleu-
» se audace de ce Prefet ? Venez-çà, Basile, lui dit-
» il, l'appellant ainsi par son nom, sans respecter
» aucunement sa dignité d'Evêque ; quelle raison
» avez-vous d'oser resister à une si haute Majesté, &
» d'être le seul de tous obstiné à vous revolter contre
» ses Ordres? Que me dites-vous-là, répondit le Saint,
» je n'entens point ce discours : quelle est cette re-
» volte, dont vous me parlez ? C'est que vous re-
» fusez, dit-il, de suivre la Religion de l'Empereur,
» qui a déja détruit & renversé toutes les autres. Ce
» n'est pas aussi ce que veut mon Empereur, repli-
» qua Basile, & je ne puis d'ailleurs me resoudre
» à adorer une créature, étant moi-même une
» créature de Dieu, & une créature, à qui même
» il est donné d'être Dieu. Mais, reprit le Prefet,
» que vous semble-t-il que nous soyons nous autres,
» qui commandons ici ? Ne sommes nous rien ? ça,
» dites-moi, n'estimez-vous pas que ce vous soit un
» avantage & un honneur tres-grand d'être uni avec
» nous, & de nous avoir pour associez? Vous êtes vé-
» ritablement, répondit Basile, des Ministres de l'Em-
» pire, & des Ministres illustres; je l'avouë: Mais vous
» n'êtes nullement à preferer à Dieu. Et ce me seroit
» en effet un honneur & un avantage d'être uni
» avec vous dans une même societé ; & pourquoi
» n'en seroit-ce pas un, puisque vous êtes tous des
» créatures de Dieu ? mais de l'être comme avec
» d'autres qui sont soûmis à nôtre conduite. Car
» dans le Christianisme on n'a point égard à la
» condition des personnes, mais à l'integrité & à
» la pureté de leur Foi. Le Prefet irrité de ce dis-
» cours, & tout enflammé de colere se leva de son
» siége, & prenant un ton plus sévere : quoi, dit-il,

vous ne redoutez pas ma puiſſance ? Et pourquoi la redouterois-je ? répondit Baſile. Que peut-il m'arriver, & quel mal me pouvez-vous faire ? Quel mal je vous puis faire, inſiſta le Prefet ; tous les maux qu'il eſt en ma puiſſance de vous faire ſouffrir ? Mais quels ſont ces maux, répondit Baſile, faites nous les donc connoître au moins. C'eſt, dit-il plein de rage & de dépit, la confiſcation de vos biens, c'eſt l'exil & le banniſſement, ce ſont les chevallets & les tortures, c'eſt la mort. Alors ce ſaint Evêque, Menacez-moi d'autres maux, dit-il, ſi vous en avez en vôtre pouvoir ; car tous ceux que vous venez de marquer ne me touchent en rien. Comment l'entendez-vous ? dit le Prefet. C'eſt en premier lieu, dit le Saint, que je ſuis exempt de toute confiſcation de biens, n'en ayant aucuns ; ſi ce n'eſt peut-être que vous ayez beſoin de ce vieux vêtement tout uſé qui me couvre, & quelque peu de livres, dans leſquels conſiſte tout mon bien en cette vie. Quant à l'exil, je n'en connois point, moi qui n'ai nulle demeure limitée ; je ne regarde pas même le pays où j'habite maintenant comme ma patrie ; en quelque lieu de la terre que je ſois relegué, c'eſt toûjours ma patrie ; ou pour mieux dire, je ſuis toûjours perſuadé que je ne ſuis qu'un étranger & un voyageur ſur la terre, qui appartient tout à Dieu. Quant aux tourmens, ai-je lieu de les craindre dans un corps de chair ſi deſſeché, que je ſuis comme n'en ayant point ; vous pouvez bien l'abatre du premier coup, & le détruire, c'eſt la ſeule choſe qui ſoit en vôtre pouvoir ; mais en uſant de ce pouvoir, vous comblerez mes deſirs. Car enfin la mort me feroit paſſer plûtôt vers mon Dieu, pour qui ſeul je vis, & aprés qui je

» ſoupire uniquement depuis long-tems. Le Prefet
» étonné de ce diſcours : jamais, dit-il, perſonne
» juſqu'à ce jour n'a parlé de la ſorte, ni avec tant
» de liberté à Modeſte (c'étoit ſon nom.) Peut-
» être auſſi n'avez-vous pas encore eu affaire à aucun
» véritable Evêque, reprit Baſile; car il auroit ſans
» doute parlé tout de même en défendant la cauſe
» de Dieu. En effet, ô Prefet, nous ſommes véri-
» tablement doux & paiſibles dans les autres choſes,
» nous autres Evêques, & nous nous rabaiſſons
» volontiers au-deſſous de tous, comme il nous eſt
» ordonné par la Loi de Jeſus-Chriſt; ſans ſeulement
» oſer lever le ſourcil, je ne dis pas contre une
» puiſſance comme la vôtre, mais même contre le
» dernier homme de la lie du peuple. Mais lorſqu'il
» s'agit de la gloire de Dieu, nous n'enviſageons
» plus que lui ſeul, & nous mépriſons tout le reſte:
» alors le feu & les flammes, les épées, les bêtes de-
» vorantes, & les ongles de fer qui déchirent les
» chairs, ont pour nous plus de charmes & d'at-
» traits, qu'ils ne nous épouvantent. C'eſt pourquoi
» traitez-nous, ſi vous voulez, avec outrage, me-
» nacez, faites tout ce qu'il vous plaira, uſez de
» toute vôtre puiſſance, irritez contre nous l'Em-
» pereur même, nous n'aprouverons jamais une do-
» ctrine impie.

Ceux donc qui veulent acquerir parfaitement le talent de la prononciation, pourront s'y exercer tres-utilement en ſe ſervant pour cela de cet endroit de S. Gregoire de Nazianze, & d'autres ſemblables.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Quelle doit être la vie d'un parfait Prédicateur ? En quel tems, avec quelle circonſpection, & dans quel ſentiment il doit exercer ſon miniſtere ?

NOus avons enfin achevé ce que nous avions à traiter de la maniere de prêcher, ou de l'éloquence des Prédicateurs & de leur miniſtere. Ce qui reſte maintenant eſt de tirer en forme d'épilogue & de concluſion, tant de ce que nous avons dit, que d'ailleurs, quelques inſtructions que nôtre nouveau Prédicateur doit avoir toûjours devant les yeux, comme les principaux points, & les regles ou maximes capitales de ſon ſaint emploi. Car ſans doute, s'il a ſoin de les ſuivre exactement, il deviendra bien-tôt un excellent ouvrier pour travailler à cette œuvre de Dieu. Mais avant cela il eſt bon de rappeller en nôtre memoire, ce que nous avons dit au premier livre du Prédicateur même, & toucher à ſon égard en peu de mots ces quatre points : Quel doit être ſon état, ou ſa vie ? En quel tems il doit entrer dans ſon miniſtere ? Avec quelle circonſpection, & à quelle fin il le doit exercer ?

1. Quant au premier, c'étoit le ſentiment des Saints Peres des deſerts de l'Egypte, qu'il falloit que celui qui vouloit travailler au ſalut des ames par la prédication, eût auparavant travaillé lui-même à moderer tous les deſirs & les mouvemens de ſon cœur, & à s'en rendre ſi bien le maître par une longue habitude de vivre dans ce ſaint

exercice, que la vertu lui étant devenuë comme naturelle, il pût avec tres-peu de ſoin & ſans peine, regler toûjours ſaintement ſes mœurs & ſes actions, & retenir toutes ſes paſſions dans le devoir. Car celui qui n'eſt point encore maître de ſes paſſions & de ſes deſirs, & qui a neceſſairement à combattre ſans ceſſe contre la violence impetueuſe des mouvemens de la chair, n'eſt nullement propre, ni en état de s'employer entierement & comme il faut, à reprimer les cupiditez des autres, ayant beſoin lui-même de toute ſon application & de toutes ſes forces, pour moderer les ſiennes. Auſſi n'appartient-il qu'aux hommes parfaits à donner l'inſtruction aux autres, & à les attirer à l'amour de la vertu, dans laquelle ils ſont eux-mêmes déja affermis & comme profondement enracinez.

C'eſt ce que la nature même nous montre dans les arbres & dans les animaux. Car les arbres ne produiſent pas leur fruit d'abord qu'ils ſont plantez; ni les animaux auſſi-tôt qu'ils ſont nez; mais ſeulement lorſqu'ils ſont forts & parvenus à leur juſte grandeur. Et bien qu'il ſoit tres-naturel aux créatures vivantes de produire leur ſemblable, elles ne le font néanmoins que dans la force de leur âge parfait. Il faut donc auſſi que la vertu ſoit premierement éprouvée, & ſolidement affermie dans celui qui la veut produire dans les autres. C'eſt pourquoi S. Bernard diſoit avec grande raiſon à un Prédicateur : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, ſi quod perſuades, priùs tibi illud perſuaſiſſe cognoſcaris.* » Vôtre voix ſera la voix de » la vertu même, ſi l'on connoît par vôtre condui- » te, que vous êtes le premier pénétré & convain- » cu de ce que vous dites aux autres; car l'exem-

ple est une voix plus efficace que le bruit des paroles.

De plus le principal devoir du Prédicateur Evangelique étant de bien expliquer la nature des vertus & des vices, qui peut en avoir plus de connoissance, ou en parler plus pertinemment que celui qui s'est sans cesse entierement appliqué à l'étude des vertus & de la loi divine ? Véritablement le ministere de la prédication demande beaucoup de science & d'érudition, & c'est une necessité que ceux qui l'exercent, soient bien instruits des loix & des voyes de Dieu, parce que sans cela ils seroient en danger de s'égarer eux-mêmes dans leurs discours, de faire prendre à ceux qu'ils instruisent, une voie pour une autre; & de les reculer quelquefois d'autant plus, qu'ils pensent les avancer davantage. Mais lorsque la pureté & la sainteté de vie est jointe à ces connoissances & à ces lumieres de l'esprit, c'est une chose merveilleuse à dire, combien elle en releve l'éclat & la force, pour porter surement les esprits à se rendre à ce qu'on veut persuader. C'est ce qu'il est aisé de remarquer dans les écrits des Saints Peres, où l'on voit par tout combien la pureté de leurs mœurs, l'innocence de leur vie, & l'éclat de leurs vertus, donne un prodigieux accroissement de force & de lumiere à leur sainte doctrine. C'est ce que le Prophete nous a tres-bien marqué par ces paroles : *J'ay eu plus d'intelligence que tous ceux qui m'instruisoient, parce que les témoignages de vôtre Loy étoient le sujet de ma meditation continuelle; je suis aussi devenu plus intelligent, que les vieillards, parce que j'ay recherché vos Commandemens.* Deux choses contribuent principalement à la sagesse, l'étude ou

Ps. 118 79. & 100.

la ſcience, & l'experience. L'une regarde les Docteurs, & ceux qui inſtruiſent, & l'autre les vieillards. *Car la ſageſſe eſt dans les vieillards*, dit le Saint homme Job, *& la pruden-*
Job. 12. 12. *ce eſt le fruit de la longue vie.* Toutesfois l'ardent amour que les vrais ſerviteurs de Dieu ont pour ſa ſainte Loy, éclaire tellement leur eſprit, qu'on ne doit preferer les lumieres à celles des Docteurs, & à la prudence des plus avancez en âge. De là vient cette maxime du Sage:
Eccli. 37. 10. *L'ame d'un homme ſaint découvre quelquefois mieux la verité, que ſept ſentinelles, qui ſont aſſis dans un lieu élevé, pour contempler tout ce qui ſe paſſe.*

En effet pour ne rien dire ici de la lumiere de la grace, & de ces dons ſi excellens, que le Saint Eſprit répand dans les ames, pour les éclairer dans la ſcience du ſalut, combien eſtce un puiſſant avantage, pour acquerir une parfaite connoiſſance des vertus, & des vices, d'avoir été long-temps éprouvé & affermi dans les travaux & les exercices de la vertu & de la pieté? Car comme *ceux qui navigent ſur la*
Eccli. 43. *Mer, racontent les perils qui s'y trouvent*, ainſi ceux qui marchent dans la voye étroite des vertus, & qui ont ſoin d'éviter la voye large & ſpatieuſe des vices, apprennent non ſeulement par la lecture des Saints Livres, mais bien plus encore par leur propre experience dans les combats de l'eſprit contre la chair, & de la vertu contre les vices, quelle eſt l'entrée & l'iſſuë de l'une & de l'autre voye, les combats qu'il faut ſoûtenir dans celle des vertus, les victoires qu'il y faut remporter, & les divers ſtratagémes ou moyens d'en éviter les perils, où la vie de l'ame eſt ſans ceſſe expoſée. Car qui peut mieux

parler de la chaſſe, qu'un Chaſſeur ; ou de la pêche, qu'un Pêcheur ? Qui ſçait mieux les détours & les routes abbregées des chemins, qu'un voyageur qui y marche ſans ceſſe ? *Que ſçait celui, qui n'a point été tenté ?* dit le Sage. Comment celui-là pourra-t il traiter & diſcourir à fond des combats de l'Eſprit, qui n'a jamais manié aucunes armes ſpirituelles, qui bien loin d'en venir ouvertement aux mains avec l'ennemy, s'eſt rendu lui même ſon eſclave, qui n'a jamais lutté ny fait aucun effort contre ſes paſſions, ny entrepris aucun travail, pour atteindre à la vertu? Certes celui-là me paroît ſemblable au Peripateticien Phormion, qui entreprit de parler de la guerre devant Hannibal, qui l'ayant entendu ſe mocqua de lui, comme d'un extravagant : & je trouve qu'il eut raiſon de le traitter de la ſorte ; car comme le remarque Ciceron, n'étoit-ce pas un inſupportable orgüeil à ce Sophiſte, qui ne vit jamais ni Armée, ni ennemis, & qui n'avoit point eu d'employ à la guerre, d'en vouloir faire des leçons à un grand Capitaine, qui avoit long-temps diſputé l'Empire de la terre au peuple vainqueur de toutes les Nations ?

Eccli. 34. 9

Dialog. Lib. 2. De Orat.

On comprend aſſez nettement par cet exemple, combien ceux qui ſe ſont ſoûtenus courageuſement dans les travaux & dans les combats de la milice ſpirituelle, en parlent autrement que ceux qui n'y ſont jamais entrez. Pour ce qui eſt maintenant des delices de l'Eſprit divin, des communications interieures de l'ame fidele avec l'Epoux celeſte, de l'ardeur & des mouvemens impetueux de la divine charité, & de cette yvreſſe ſobre & ſpirituelle,

qui ravit en Dieu les saintes ames, qui en peut discourir plus parfaitement, que celui qui les a beaucoup & long-temps éprouvez par lui-même? Cela fait donc voir clairement, combien est veritable cette parole du Prophete : *J'ay acquis l'intelligence par la pratique de vos preceptes.* Ce que nous ne disons pas à dessein de donner aucune atteinte à la necessité ny au merite de la doctrine & de la science, sans la lumiere de laquelle les hommes seroient comme plongez dans de tres-épaisses tenebres de l'erreur, nul ne devant sans elle, s'ingerer d'instruire & d'enseigner dans l'Eglise; mais seulement pour montrer combien la bonne vie donne un merveilleux accroissement de force & de lumiere à la doctrine de la sacrée Theologie, c'est-à-dire à la science des choses divines & spirituelles.

2. On peut aisément comprendre par ce qui vient d'estre dit, ce que nous avons pris pour second point, c'est-à-dire en quel temps ceux qui veulent travailler au salut des ames par la predication, doivent commencer à entrer dans ce saint exercice. Car si ce ministere si important n'apartient qu'à ceux qui ont déja jetté de fortes & profondes racines dans la vertu, il suit évidemment de là, que nul ne doit s'ingerer d'en exercer les fonctions, que lorsqu'il est solidement affermi dans cet état de vertu &
Ps. 1. 3. de pieté. C'est pourquoy le Prophete compare fort bien l'homme juste *à un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel,* dit-il, *donnera son fruit dans son temps.* Car toutes choses ne conviennent pas en tout temps. *Il y a un temps d'embrasser,* dit Salomon, *& un temps de s'éloigner des embrassemens.* Le premier regar-

de la vie particuliere des justes qui goûtent dans le repos de la retraite les delices spirituelles, & les chastes embrassemens de l'Epoux celeste; & l'autre la vie publique de ceux qui travaillent & qui s'appliquent entierement à procurer le salut aux autres.

Le sçavant Origene a judicieusement remarqué sur ce sujet, que ce grand amy de la sagesse lui donne les noms tantôt d'épouse, & tantôt de sœur. Quelque differente que soit la signification de ces deux noms, l'un & l'autre convient neanmoins à la même sagesse, qui doit estre épouse dans un tems, & sœur dans un autre. Et dans le temps qu'elle a cette qualité d'épouse, elle est uniquement destinée aux embrassemens de son époux, sans qu'elle puisse se communiquer à d'autres. Mais ayant la qualité de sœur, elle peut se donner pour compagne à d'autres, & s'unir à eux. Ayez donc soin de la prendre premierement pour épouse, afin de joüir seul de ses delices saintes. *Car sa conversion n'a rien de désagreable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux; mais on n'y trouve que de la satisfaction & de la joïe.* Et ensuite produisez-la en public, comme une tres-chaste sœur, & procurez ainsi aux autres le bonheur de la posseder. Si un Predicateur renverse cet ordre, il nuit à lui-même, & ne peut servir aux autres. Car celui qui est abattu, n'est pas en état de relever son frere; & nul ne peut donner à personne ce qu'il n'a pas lui-meme; comme tout ce que portent les plantes ou les animaux avant le temps, ne vient jamais à bien. Ainsi tout le fruit du travail d'un Predicateur, qui se produit avant le tems, est de se rendre inutile aux autres, & nuisible à soi-même. C'est

Sap. 8.16.

Incarn. Serm. 18. n. 1.

» ce que S. Bernard marque expreſſément par ces
« paroles : Vous ne faites que perdre & diſſiper
» inutilement le fruit de vôtre travail, ſi n'étant
» encore qu'à demi plein vous vous hâtez de vous
» répandre avant que d'être entierement rempli,
» agiſſant en cela contre la Loy de Dieu, qui def-
» fend à ſon peuple *de labourer avec le premier né*
» *du beuf, ni de tondre les premiers nez des moutons.*
Car, comme l'explique excellemment le grand S. Gregoire, *labourer avec le premier né du beuf*, c'eſt employer les commencemens de la vertu & de la pieté chrétienne dans les fonctions publiques ; & *tondre les premiers nez des moutons*, c'eſt découvrir & faire paroître aux yeux des hommes
» les premices de nos bonnes œuvres Ces pre-
» miers nez donc, ajoûte ce ſaint Pape, & des
» beufs & des moutons doivent eſtre deſtinez u-
» niquement au ſacrifice du Seigneur, afin que
» ce qu'il y peut avoir de ſimple & d'innocent
» dans les premiers tems de nôtre vie Chrétienne,
» ſoit entierement immolé ſur l'Autel de noſtre
» cœur, à la gloire & aux yeux de celui-là qui
» eſt le Juge du cœur des hommes, & qui agrée
» d'autant plus ce qu'ils lui offrent, qu'ils ne l'ont
» ſoüillé par aucun deſir des loüanges, & qu'ils
» l'ont caché avec plus de ſoin aux yeux du monde.
» Tandis donc, dit-il encore, que nous nous ſen-
» tons infirmes, nous devons nous renfermer dans
» nous-mêmes, de peur que ſi nous produiſons une
» vertu encore tendre & imparfaite, nous ne
» perdions promptement tout le bien que nous
avons. *In infirmâ ætate arandum non eſt : quoaduſque etenim infirmi ſumus, continere nos intra noſmetipſos debemus, ne dum tenera bona citiùs oſtendimus, amittamus.* Ce qui eſt à craindre

dans ces rencontres, dit encore le même S. "
Bernard, c'est que l'on ne perde pour soi-mê- "
me, la vie & le salut que l'on donne aux au- "*ubi sup.*
tres, en s'imaginant estre plein de bonne inten- "
tion, lorsqu'on n'est rempli que du vent de la "
vaine gloire. *Implere ergo prius*. ajoûte ce Saint, "
& sic curato effundere. Remplissez-vous donc auparavant; & aprés cela répandez-vous.

3. Pour ce qui est de la circonspection & du temperament que le Predicateur doit garder dans l'exercice de son ministere, c'est ce que le Sage enseigne par ce peu de paroles: *Assistez vôtre prochain selon le pouvoir que vous en avez; mais prenez garde à vous, pour ne pas tomber dans l'abyme, en vous efforçant de l'en tirer.* (Eccli. 29. 27.) Car l'ordre de la charité veut, qu'il profite aux autres, sans manquer à lui-même; qu'il travaille à leur salut, sans negliger le sien, & qu'il use tellement de liberalité, & de bonté envers tous, qu'il ne soit pas cependant avare & cruel envers lui-même. C'est ce que nous enseigne tres-bien la parabole des cinq Vierges sages, qui firent aux Vierges folles, qui leur demandoient de leur huile, cette prudente & judicieuse réponse: *de peur que ce que nous en avons ne suffise pas pour vous & pour nous, allez plûtôt à ceux qui en vendent, & achetez-en ce qu'il vous en faut.* (Matth. 25.) L'Apôtre nous enseigne aussi la même chose, lorsqu'il dit à Thimothée: *Veillez sur vous-même & sur l'instruction des autres, car agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même, & ceux qui vous écoutent.* (1. Tim. 4. 16.) Il recommande donc au Predicateur de veiller premierement sur lui-même, & ensuite de s'appliquer à l'instruction du Peuple. Il doit donc pour cela bien connoître ses

forces, afin de prendre d'abord de ſon temps & de ſon travail ce qui eſt neceſſaire pour lui-même, & d'employer aprés cela le reſte pour les autres. Car c'eſt-là proprement ce que l'Eccleſiaſtique nous a voulu faire entendre par ces paroles: *aſſiſtez vôtre prochain ſelon le pouvoir que vous en avez:* c'eſt-à-dire, n'entreprenez rien qui excede vôtre pouvoir; mais que la charge que vous prenez, ſoit proportionnée à vos forces.

Il faut que le Predicateur imite ceux qui tirent le miel des ruches, & qui ont ſoin en les vuidant, qu'il en reſte toûjours ſuffiſamment pour nourrir les Abeilles durant l'hyver; comme auſſi les Paſteurs, qui en tirant le lait des brebis, ont particulierement égard aux agneaux qu'elles nourriſſent, afin qu'ils n'en ſouffrent pas. Il doit donc en diſpenſant aux autres la nourriture ſpirituelle des verités divines, avoir ſoin de s'en nourrir & de s'en fortifier auſſi luy-même dans les exercices ſpirituels, par l'application interieure de ſon cœur & de ſon eſprit à Dieu. Car s'il ſe neglige lui-même, pour ne penſer qu'à nourrir les autres, il tombera infailliblemant dans la langueur, & mourra de faim.

Comme je n'ay pas aſſez d'autorité pour en être crû ſur ma parole, je me ſervirai de celles du grand S. Bernard, qui a ſi bien traité des choſes divines & ſpirituelles ſelon les lumieres, non de l'eſprit humain, mais de l'Eſprit de Dieu même, dont il étoit rempli. Ce tres-ſaint Docteur nous marque clairement ſon ſentiment ſur ce ſujet, dans cet avis qu'il donnoit autrefois au
» Pape Eugene: Vous eſtes une fontaine publique.
» Les grands & les petits, les ſçavans & les igno-

rans vont puiser dans vous les eaux de la verité. «
Mais lorsque vous les répandez sur tout le monde, ne vous les enviez pas à vous-même. *An cum omnes de fonte publico bibunt pectore tuo tu deorsum sitiens stabis?* Que vos ruisseaux coulent dans les ruës : mais beuvrez en vous-même, lorsque vous en faites boire aux autres. *Deriventur fontes tui foras, sed inter cæteros bibe & tu de fonte putei tui.* Les Etrangers n'en doivent pas boire. Mais qui vous est moins étranger que vous? Et à qui est bon celui qui ne l'est pas pour soi-même? *Qui sibi nequam, cui bonus?* * Aprés que vous vous serez nourry long-temps de cette eau divine, & qu'elle sera dévenuë en vous *une fontaine*, & une source qui peut donner de sa plenitude sans se seicher, *répandez-la au dehors*, selon l'ordre que vous en recevrez de l'Esprit de Dieu, qui est le dispensateur de ses dons; Et alors même *possedez-les seuls*, comme dit le Sage, & que les Etrangers n'y ayent point de part.

Prov. 5. 17.

* Et le grand S. Gregoire parlant de ces Etrangers : ce sont, dit-il, les esprits de malice, qui nous sont devenus étrangers en le devenant de Dieu & de la beatitude, qu'ils ont perduë. Et ils n'ont aucune part à cette dispensation que nous faisons des eaux de la verité, lorsque nous veillons sur nous avec une exacte circonspection, afin qu'ils ne se glissent point dans nôtre cœur, en nous inspirant des mouvemens d'une vaine complaisance : *Tunc soli habemus aquas, quas dividimus in plateis, cum ne maligni spiritus nobis in electione subrepant, sollicitudine cautâ circumspicimus.* Je ne vois rien à ajoûter aux sentimens de ces saints Docteurs, sur ce que nous avions à montrer en ce troisiéme point, l'un &

Gregor. in. Ezechiel. L. 1. Hom. 12.

l'autre l'expliquant d'une maniere plusque suffisante, pour en convaincre.

4. Nous avons ajoûté pour quatriéme point, que celui qui entreprend d'exercer ce divin emploi de la predication, doit considerer avec attention, par quel esprit, dans quelle vûë, & à quelle fin il s'y engage, c'est-a-dire, doit prendre garde, *s'il entre par la porte dans la bergerie des brebis*, ou *s'il y monte par un autre endroit.* La porte de la bergerie est, ou une tres-ardente charité, ou une humble obéïssance. Car nul ne doit monter à ce degré d'honneur, s'il *n'y est appellé de Dieu comme Aaron.* Et en effet *comment les Predicateurs prêcheront-ils*, dit l'Apôtre, *s'ils ne sont envoyez?* Or c'est être envoyé, que d'estre destiné de Dieu à cette sainte œuvre. Mais ce n'est pas assez que l'œuvre même soit de sa nature sainte & pieuse, afin que chacun se doive ingerer aussi tôt de l'entreprendre, à moins que l'on n'ait des forces proportionnées à la pesanteur de la charge, c'est-a dire qu'on ne soit revêtu de ces ornemens de vertus, dont il a été parlé un peu auparavant.

Joan. 10.

Habr. 5.

Rom. 10.

On entre encore seurement dans le travail de la predication par l'obéïssance, qui ne forme ni choix ni discernement sur rien; le propre de cette vertu étant, non d'éxaminer ce qu'on nous commande, mais de l'executer avec une éxacte fidelité. Toutefois cette porte même n'est pas encore si assurée, que l'on y puisse dormir fort en repos. Car Saül ne se chargea du soin du Roïaume d'Israël, que par l'ordre du Seigneur même, & qu'aprés s'estre caché, pour l'éviter: & nous voyons cependant qu'il a malheureusement fait naufrage dans le port même de l'obéïssance. Il

y en aussi plusieurs qui entrent de même dans ce saint employ par l'ordre de leurs Superieurs, & qui s'en faisant ensuite un sujet de vaine presomption, ne s'étudient plus qu'à s'attirer l'estime & les applaudissemens du peuple; en sorte *qu'ayant commencé par l'esprit, ils finissent par la chair.* Au reste ce seroit un sujet inépuisable de douleurs & de plaintes, si j'entreprenois d'exposer ici dans un discours, en combien d'occasions & de manieres toutes differentes on peche en cette partie, dans quel danger du salut la plûpart des Predicateurs sont exposez, & combien ils sont souvent trompez par l'apparente bonté de l'œuvre même qu'ils exercent. Galat. 5.

C'est pourquoy j'ay crû qu'il y avoit plus de prudence & de sagesse à le passer sous silence, qu'à n'en parler que legerement & avec secheresse.

CHAPITRE XII.

Quels sont les moyens qui servent principalement au Predicateur, pour se bien acquitter des devoirs de son ministere.

Comme nous avons traitté dans les Livres précedens, de plusieurs sortes de secours ou de moyens necessaires au Predicateur, pour exercer utilement son employ, & qu'il est presque impossible de les avoir tous presens devant les yeux; ce qui nous importe le plus maintenant, est sans doute d'en choisir quelques-uns entre les principaux, qui dans leur étenduë, renferment presque tous ceux dont nous avons parlé.

1. Le premier & le plus grand de ces secours, & que l'on doit considerer comme le principe & la source de presque tous les autres, est celui de l'Esprit celeste, dont le Prophete Michée étoit veritablement rempli & animé, lorsqu'il disoit : *Pour moi j'ay été rempli de la force, de la justice & de la vertu du Seigneur pour annoncer à Jacob son crime, & à Israël son iniquité.* C'est cet Esprit qui donne la pureté & la sainteté de vie : c'est lui qui embrase les cœurs des Predicateurs du feu de la charité ; qui les fait brûler d'une ardente soif du salut de leurs freres ; qui excite en eux une tristesse & une douleur extrême du malheureux état des ames qui se perdent, & qui les pousse à se répandre sans cesse en prieres pour elles devant le Seigneur. Ce qui renferme tout ce que nous avons dit être necessaire aux Predicateurs Evangeliques, pour

Mich. 3.

„ s'acquitter dignement de leur saint ministere.
„ Pour moi, disoit S. Bernard à ce sujet, j'entens
„ volontiers la voix d'un Docteur, qui n'engage
„ point ses auditeurs à des acclamations & à des applaudissemens, mais qui leur arrache des larmes. *Ego autem illius Doctoris libenter audio vocem, qui non plausum sibi, sed mihi planctum moveat.* Vous faites voir que vous êtes verita-
» blement une chaste tourterelle, si vous leur
» enseignez à gemir ; mais pour le leur persuader,
» ayez recours aux soupirs & aux gemissemens,
» plûtôt qu'à l'éloquence des paroles. *Verè turtu-*
» *rem te exhibes, si gemere doceas ; & si persuadere vis, gemendo id magis, quàm declamando audeas efficere.*

Mais parce que nous avons dit beaucoup de choses sur ce sujet vers la fin du premier Livre,

je me contenteray presentement d'en avancer seulement une, & de l'asseurer comme une verité incontestable, sçavoir que ce secours de l'Esprit celeste nous est sans comparaison plus utile & plus avantageux pour bien dire, que tous les preceptes des Rheteurs ensemble. Mais ce secours étant un don de Dieu, & un don même tres-excellent, il faut le demander sans cesse, par la priere, *à celui qui donne le bon esprit à ceux qui le lui demandent.* Car il ne faut pas que personne s'imagine, qu'il puisse jamais ni par addresse, ni par feinte, imiter la force de cet Esprit divin. Quelque fine que soit la dissimulation, elle se découvre toûjours, dit Quintilien, & jamais l'addresse de l'éloquence ne sera si grande dans un Orateur, qu'il ne fasse quelque faux pas, ou qu'il n'hésite, ou ne demeure court en quelque maniere, lorsque les paroles ne s'accordent pas avec ses pensées.

Luc. 11. 13.

2. Le second moyen necessaire au Predicateur, aprés cette grace & cette onction de l'Esprit divin, est le talent de la prononciation. On ne sçauroit croire combien ce talent excelle entre tous les autres parties de l'Orateur, & domine dans tout l'art de parler éloquemment. Mais nous en avons parlé si amplement en son lieu, que nous ne croyons pas y devoir ici rien ajoûter de plus.

3. Le troisiéme est de se faire une abondante provision de termes & d'expressions choisies, qui ne se peut acquerir parfaitement par aucune autre voye, que par une grande lecture des Livres des personnes éloquentes, qui écrivent le mieux en la langue du païs, en laquelle on doit prêcher. Pour montrer maintenant combien

cette provision eſt neceſſaire au Predicateur, il en faut expliquer ici les cauſes & les raiſons.

Il eſt donc conſtant, que toute la force & l'addreſſe principale de l'éloquence, conſiſte en ce que le diſcours de l'Orateur ſoit toûjours proportionné à la dignité des choſes qu'il traite; c'eſt-à-dire, en ce que chaque choſe y ſoit exprimée d'une maniere qui la repreſente auſſi grande qu'elle l'eſt en effet: & que ſon diſcours ne ſoit pas au deſſous du poids & de l'importance des choſes; en ſorte que comme l'ombre ſuit le corps, le diſcours doit ſuivre de même la nature des choſes, & s'y proportionner. Pour cet effet deux choſes ſont neceſſaires. L'une eſt de bien entendre les ſujets qu'on doit traiter, & d'en concevoir toute la force & la nature ſelon leur merite: l'autre, d'exprimer pleinement par le miniſtere des paroles & du diſcours tout ce que l'on en a conceu, & de faire ainſi paſſer en quelque ſorte ſon eſprit même dans les eſprits des Auditeurs. Mais combien cela eſt-il difficile! C'eſt ce qu'on pourra comprendre par la difference qu'il y a entre la maniere de parler des Anges, & celle des hommes.

Comme les Anges & particulierement ceux du premier Ordre, conçoivent un grand nombre de choſes ſous tres-peu de ſimples idées, ils découvrent auſſi leurs penſées en tres-peu de tems. Mais pour ce qui eſt des hommes, leur eſprit eſt ſi étroit & ſi borné, qu'ils ont toûjours beſoin de beaucoup de temps & d'application pour comprendre pluſieurs choſes, & de beaucoup de paroles pour les faire entendre aux autres. Ainſi les Anges comme des vaſes, dont l'entrée eſt tres-ouverte & évaſée répandent en un moment

tout

tout ce qu'ils ont dans eux-mêmes; mais l'esprit de l'homme & sa langue, qui est l'interprete de ses pensées, comme des vases dont l'entrée est tres étroite, n'exposent, pour ainsi dire, que goutte à goutte, & n'expriment qu'en beaucoup de tems & de paroles, la nature d'une seule chose. Il faut donc lorsqu'on s'est formé une parfaite idée de chaque chose, avoir comme à la main une grande provision de termes & d'expressions, afin qu'en parlant on ne soit pas obligé d'hesiter à chaque pensée qui se presente à l'esprit, & de chercher comme de porte en porte les mots & les manieres dont on les doit énoncer.

On ne doit pas pour cela se faire un amas confus de toutes sortes de mots, mais un recueil en ordre de ceux qui expriment plus noblement & avec plus de justesse, les pensées & les mouvemens de nôtre ame. Car il y a des termes qui expliquent la nature des choses, les uns plus clairement & distinctement, les autres avec plus d'agrément, & les autres plus proprement & plus à fond. Mais ce qui est encore plus difficile, est d'exprimer toûjours les choses en des termes qui leur soient convenables & proportionnez, comme il a été expliqué cy-devant. *L. 5. Ch. 5. pag. 101.*

Pour avoir donc toûjours comme à la main cette abondance de mots propres & d'expressions choisies, on a besoin, comme nous avons déja dit, d'une grande lecture des Livres qui sont écrits avec toute la pureté, l'élegance & la politesse de la langue du pays, par des personnes vraïement habiles & éloquentes. Mais ce n'est pas assez d'en lire beaucoup à

la hâte & ſans ordre. Il faut en liſant obſerver avec une exacte attention les divers tours d'expreſſions, les fraſes, & les manieres de parler, qui ſont propres & particulieres à cette langue, & tous les termes ou metaphoriques & figurez, c'eſt-à-dire qui par la figure appellée *Trope*, ou autrement, prennent une ſignification differente de leur ſignification naturelle; ou propres, & eſſentiels, c'eſt-à-dire qui ſignifient & expriment d'une maniere propre & naturelle les choſes que l'uſage y a attachées.

On doit auſſi principalement s'arrêter aux metaphores & aux allegories, qui contribuent à donner plus de force & de grace à l'expreſſion, & à faire entrer les eſprits dans le fond de la penſée, parce que ces figures étant proprement des comparaiſons abbregées; (car elles renferment toûjours quelque comparaiſon en tres-peu de mots, & ſouvent même dans un ſeul;) on ne ſçauroit croire combien elles donnent d'éclat & d'ornement au diſcours, ny combien elles ont de force, non ſeulement pour repreſenter les choſes agreablement, mais plus particulierement encore pour les aggrandir & les relever, lorſque nous employons les noms des plus grandes, pour en expliquer & faire entendre d'autres, dont nous ne pouvons pas bien exprimer la grandeur par les noms qui leur ſont propres, comme quand nous donnons par exemple, au Demon les noms de lion dévorant, de Dragon, d'ancien Serpent, d'ennemy du genre humain, de Prince des Tenebres, de bête, &c. Et c'eſt pour cela que le Livre des Pſeaumes eſt par tout remply de metaphores & d'allegories.

Le Predicateur nouveau & zelé pour ſon employ aura donc ſoin de faire un bon recüeil de ces ſortes de *Tropes* & d'expreſſions figurées les plus nobles, les plus juſtes & les plus hardies. Mais il ne doit cependant s'en ſervir que moderément & avec prudence; en ſorte que la metaphore ne ſoit ny trop frequente, ny dure, ny baſſe, ny aucunement obſcure, telles que ſont quelques-unes tirées du fond de la Philoſophie; ny beaucoup moins encore ſoüillée d'aucune ſorte d'ordure ou de difformité, comme celles qui ſe prennent des choſes viles & abjectes, & dont les idées ne ſont ni honnêtes ni agréables. Il doit prendre garde auſſi de ne point pouſſer trop loin la metaphore, comme font pluſieurs, qui y étant une fois entrez, n'en ſçauroient plus ſortir. D'où il arrive que s'efforçant de vêtir comme d'un même habit beaucoup de tres differentes choſes, ils ne peuvent s'empêcher d'en dire pluſieurs d'une maniere dure, impropre, & indecente.

Il ne doit pas en liſant obſerver ſeulement la grace & la beauté de ces ſortes de *Tropes* ou de mots figurez, mais encore l'ornement & l'éclat des figures de ſens & de diction, que nous avons expliquées dans le Livre precedent, & enfin tous les tours agréables & fins qui ſont de l'art ou de l'addreſſe de l'Orateur; car il arrivera par ce moyen, que les préceptes de cet art étant renouvellez dans ſon eſprit par une grande diverſité d'éxemples, s'imprimeront plus profondement dans ſa memoire, en ſorte qu'il les aura toûjours comme devant les yeux, & qu'ils ſe preſenteront d'eux-mêmes dans l'action & au beſoin, lors même qu'il ne les

chercheta pas. Les plus diligens & les plus exacts en cette partie, ont ſoin en liſant des Auteurs éloquens, d'écrire & de ranger ſous differens titres dans un Livre de recüeil preparé pour cet effet, les endroits les plus beaux & les plus remarquables, qu'ils y trouvent ſur differens ſujets, afin que les reliſant ſouvent ils ſe rendent plus habiles à les imiter. Ce qu'ils doivent faire ſur tout, lorſqu'ils ſe preparent à prêcher, afin d'avoir alors plus facilement en main & toûjours prête, une abondance de termes & d'expreſſions choiſies, pour tout ce qu'ils ont à traiter.

Quant à l'importance & à l'utilité de ce troiſiéme ſecours, elle ſe connoît particulierement en ce que n'y ayant que trois moyens d'acquerir l'éloquence, ſçavoir l'art, l'imitation, & l'étude ou l'éxercice, on voit aſſez que l'imitation dépend de cette ſorte de lecture, qui nous met devant les yeux ce que nous devons ſuivre & imiter dans nos diſcours. Ce que nous avons dit de la neceſſité de ce fond de termes & d'expreſſions choiſies, & de la maniere de ſe le procurer par la lecture, eſt ſolidement confirmé & expliqué plus amplement dans Quintilien, qui en a fait un Traité particulier, que chacun y peut voir. Pour achever maintenant ce que nous avons à dire encore ſur ce ſujet, nous montrerons en peu de mots, quels ſont les veritables avantages que peut tirer de ce fond le Predicateur qui en eſt ſuffiſamment pourvû.

Lib. de Copiâ rerum & verborum.

Premierement quiconque s'eſt acquis une abondante proviſion de beaux termes & de mots propres, expliquera toûjours ſes penſées

pleinement & à fond avec beaucoup de force & de netteté, ce qui est un des plus propres effets de l'éloquence. Car si comme l'enseignent les Philosophes, les paroles sont les signes des differentes affections de l'ame, celui qui en est plus abondamment pourvû, & qui les a comme toûjours prestes & en main par une lecture continuelle, expliquera sans doute les sentimens de son cœur d'une maniere toûjours plus aisée, plus courte & plus propre. Et il donnera aussi beaucoup de grace & d'ornement à ses discours avec moins de peine. Car étant riche & abondant en paroles, il fera toûjours entendre ses pensées, ou de vive voix, ou par écrit avec une merveilleuse facilité; ce qui est neanmoins la seconde & la principale peine de l'Orateur aprés l'invention. Enfin cette même provision de mots a encore cela de propre, qu'elle nous garentit au moins de la plus grande partie de la crainte du trouble, qui arrive à beaucoup de dicateurs, & qui les met souvent tout en desordre. Car cette crainte a deux effets tres-fâcheux qui épuisent & détruisent presque toute la force & tout le fruit de leurs discours. Le premier est de leur ôter la presence d'esprit, & de les troubler jusqu'à les mettre hors d'état de prévoir, ni ce qu'ils doivent dire, ni comment il le faut dire. Or qu'est-ce qu'un Predicateur dans ce trouble? N'est-ce pas *comme un Pilote assoupi, qui a perdu son gouvernail?* Prov. 23. 34.
Car c'est à l'esprit à tenir le gouvernail & à tout conduire dans le discours: il est lœil qui doit prévoir ce que la langue doit dire, en sorte que la langue ne le previenne pas, mais qu'il la previenne toûjours. Lors donc que

l'eſprit d'un Predicateur eſt ainſi accablé de trouble & de crainte, il eſt comme deſtitué de ſon activité & de ſa lumiere ; & ainſi ne voïant preſque point les choſes qu'il doit dire, il n'eſt plus capable que de s'égarer.

L'autre fâcheux effet de cette même crainte, eſt qu'elle nuit extrêmement à la prononciation, qui demande dans celui qui parle une liberté tres-grande, & pour ainſi dire un pouvoir abſolu ſur lui-même; afin que ſe poſſedant & étant ainſi maître de ſon eſprit, il puiſſe en même temps s'appliquer avec attention & à ce qu'il dit, & à la maniere de fléchir & de varier ſa voix pour le bien dire. Or celui qui eſt abondamment pourvû de termes propres & d'expreſſions choiſies, acquiert pleinement cette liberté d'eſprit ſi neceſſaire pour prononcer agreablement un diſcours. Car cette abondance de mots & d'expreſſions que l'on a en main, fait que quelque tour ou circuit de paroles que l'on prenne, fût-ce même une periode commencée inconſiderément, on en ſort toûjours ſans heſiter ni s'égarer en aucune maniere qui puiſſe attirer la moindre confuſion. Rien n'ôte tant la crainte à celui qui parle, que de ſçavoir qu'il a en main un remede, dont il peut toûjours uſer facilement contre tout ce qui pourroit l'arrêter dans le diſcours. On ne doit donc pas negliger de ſe procurer un ſecours, qui nous aide en tant de manieres à parler proprement & de bonne grace.

Que perſonne neanmoins ne s'imagine que l'on doive rechercher cette abondance de mots, afin de pouvoir exprimer une même choſe par pluſieurs noms de même ſignification, comme

ont quelques-uns assez mal à propos. Car à moins que cette maniere d'expression n'ait lieu où l'on s'en sert, elle ne peut être que tres-inutile, & pleine de vaine ostentation, & par consequent tres-contraire à la vraïe éloquence. Nous ne faisons pas non plus cette provision, afin de nous éloigner du langage commun & de n'employer dans nos discours que des termes & des expressions toutes choisies; parce que cela ne passeroit que pour une présomptueuse curiosité, & pour une vaine ostentation d'éloquence, & feroit ainsi perdre toute créance à l'Orateur. Pourquoi donc cherchons-nous cette abondance de paroles & d'expressions choisies? C'est afin de pouvoir toûjours exprimer les pensées & les sentimens de nôtre ame d'une maniere courte & aisée, & ce qui est le principal, avec une pleine justesse, comme nous avons déja dit un peu auparavant: & qu'il n'y ait rien dans le discours ni d'impropre, ni qui sente la rusticité des champs.

On doit estimer beaucoup l'élegance & l'ornement des paroles, qui suit les choses mêmes; en sorte que la grace & la beauté du discours ne paroisse ni étudiée ni recherchée d'ailleurs, mais comme née avec les choses, & prise de la nature même. Que dis-je? on doit même éviter dans la Predicaton tous les mots qui ne sont point en usage, & tous les nouveaux qui paroissent affectez ou trop curieusement recherchez, comme l'on évite les écüeils dans la navigation; car les auditeurs qui ont du sens & de la sagesse, trouveront toujours qu'il est tres-indigne d'un Predicateur de l'Evangile, qui traite des sujets si saints & si importants pour

la gloire de Dieu & le ſalut des ames, d'avoir plus d'attachement à la délicateſſe des mots, qu'à la ſolidité des choſes mêmes. On peut voir beaucoup d'autres choſes que nous avons déja dites aprés Quintilien ſur ce ſujet, au commencement du cinquiéme Livre; & nous ne l'avons traité avec tant d'étenduë, qu'aprés avoir reconnu par beaucoup d'experience, combien ce troiſiéme ſecours eſt avantageux pour parler agreablement & éloquemment.

Ce n'eſt pas que je ne ſçache tres-bien, qu'il ſe trouve des perſonnes, qui ſans cette peine & ce ſoin, & même ſans aucune étude des regles de l'éloquence, ne laiſſent pas de s'énoncer toûjours avec beaucoup de grace & d'ornement, & particulierement ceux qui par un frequent exercice de parler en public, ſe ſont acquis une riche & abondante proviſion de mots & d'ex- *ubi ſup.*
» preſſions du bel uſage. Mais comme dit Quin-
» tilien, combien ces perſonnes ont-ils peu d'i-
« mitateurs de ce talent ſi excellent de leur natu-
» re & de leur eſprit? Et combien n'en ont-ils
» pas au contraire de leur negligence? Si donc
» nous nous appliquons à l'étude de l'éloquence,
» c'eſt afin d'acquerir par le ſecours de l'art, ce
» talent de bien parler, que nous n'avons pas re-
» ceu de la nature. Et ſans doute, ceux mêmes que
» la nature a ſi heureuſement formez pour parler
» éloquemment, l'auroient fait avec beaucoup plus
» d'abondance, d'ornement, & de grace, ſi l'art
» avoit ſecondé la nature en eux.

Comme nous avons dit, que la lecture des Livres qui ſont écrits en langue vulgaire par des Auteurs éloquens, ſert beaucoup au Predicateur ſtudieux, pour ſe faire une riche proviſion

de paroles & d'expressions, il faut aussi qu'il se souvienne, que l'éloquence ne consiste pas seulement dans les paroles, mais bien plus encore dans le sens & dans la force des pensées. C'est ce que nous marquent non seulement les figures de sens, dont nous avons traité dans le Livre precedent, mais encore toutes les differentes manieres d'amplifications, de preuves, de narrations, de descriptions, & d'exordes, que nous avons expliqués dans les autres Livres, & qui consistent moins dans les mots que dans les sentimens. Afin donc que nos discours soient aussi ornez, nous devons nous proposer pour modeles, & imiter d'autres Auteurs excellens, comme S. Cyprien, S. Chrysostome, S. Basile, les deux Saints Gregoire de Nazianze & de Nysse ses Freres, & d'autres SS. Peres, dans lesquels on trouve par tout des exemples tres-parfaits de tout ce qu'il y a de sublime, de délicat, de vehement, d'agréable, de fin, & d'élegant dans l'art Oratoire. Nous devons donc lire avec soin ces deux sortes d'Auteurs; Les premiers afin d'en tirer une abondante provision de mots & d'expressions propres & choisies; & ceux-cy, pour imiter les autres parties ou vertus de l'éloquence, dans lesquelles ils ont excellé.

Il faut sçavoir en dernier lieu, que les preceptes de l'art, & la lecture de ces Auteurs, sans le stile & l'exercice, sont d'une tres-mediocre utilité pour ce qui regarde la maniere ou le talent de bien dire. Car ces deux premiers secours sont destinez au stile & à l'exercice comme à leur fin, sans laquelle ils demeurent necessairement inutils & sans effet.

Que dis-je? C'eſt l'exercice, le travail, & l'application à écrire beaucoup, qui aide & qui ſoûtient l'un & l'autre. Et nous voyons arriver en cela ce que diſent les Philoſphes, que les cauſes ſe tiennent lieu de cauſes reſpectivement l'une à l'autre, c'eſt-à-dire qu'elles s'entr'aident par des ſecours reciproques. Et il eſt conſtant en effet que les preceptes de l'éloquence & la lecture des Auteurs éloquens, ſervent beaucoup pour le ſtile & l'uſage d'écrire & de parler éloquemment. Car l'art eſt comme un guide aſſuré, qui montre l'ordre & la maniere qu'on doit garder dans le diſcours; & la lecture ne confirme pas ſeulement ce que l'art enſeigne, mais elle nous fournit en même temps une abondance de mots propres, & nous met devant les yeux comme un modele que nous pouvons imiter. Mais le ſtile au contraire qui ſe forme dans le talent de bien parler par l'éxercice, fait que celui qui compoſe, éprouve & connoît en effet ce qui lui manque principalement, c'eſt-à-dire, quels ſont les ornemens de ſens ou de paroles, dont il a particulierement beſoin; & il le porte ainſi à s'appliquer avec plus de diligence & d'attention à la lecture des bons Auteurs, & à l'obſervation des regles & des preceptes de l'art, afin de pourvoir par ce double ſecours à ſa propre indigence. Ce qui montre évidemment combien eſt vray ce que l'on dit communement, que le ſtile eſt un excellent maître de l'art de bien dire.

Or encore qu'il y ait pluſieurs ſortes de ſujets, où ceux qui aſpirent à l'éloquence, & ſur tout les nouveaux Predicateurs, peuvent

exercer leur ſtile, on peut dire neanmoins avec verité, qu'ils ne le peuvent faire plus utilement, qu'en traduiſant en langue vulgaire quelques écrits les plus élegans des SS. Peres, tels que ſont la plûpart des Homelies du grand S. Baſile, & ſur tout celles qu'il a écrites à la loüange de S. Gorgone & des quarante Martyrs qui moururent à Sebaſte. On peut traduire de même & ſe rendre familieres pluſieurs parties des Ouvrages de S. Chryſoſtome, comme les deux petits Traitez de la Componction du cœur, ſes trois de la Providence de Dieu au Moine Stagirius poſſedé du Demon, & ſes ſix Livres du Sacerdoce, où l'on trouve toutes les graces & les beautés, & en un mot tous les ornemens de l'éloquence, & ſur tout des manieres toutes merveilleuſes de relever & d'amplifier un diſcours. C'eſt donc en traduiſant en ſa Langue & en ſe rendant familiers ces écrits des SS. Peres & d'autres ſemblables, que le nouveau Predicateur peut non ſeulement exercer & former ſon ſtile, mais encore découvrir pluſieurs excellentes ſortes d'ornemens d'élocution, ſur le modele deſquels il aura ſoin de former les diſcours qu'il compoſera ſur d'autres ſujets.

Nous pouvons remarquer ici comme en paſſant à l'occaſion de l'admirable éloquence de ces Peres, & de tant d'autres SS. Docteurs de l'Egliſe, que leur exemple nous fait aſſez voir ce que nous avons déja montré au commencement de cet ouvrage, que le ſoin d'obſerver *Livre 1.* dans la predication les preceptes & les regles de l'éloquence, ne met nul empêchement à la grace interieure, puiſque nous voïons l'un & l'autre parfaitement allié dans ces grans ſervi-

teurs de Dieu, qui étant remplis de ſon eſprit, & parfaitement inſtruits dans cet art, en ont employé tous les efforts & toute l'addreſſe dans leurs écrits. Liſe qui voudra le Traité de S. Cyprien, *de ceux qui ſont tombez pendant la perſecution*, il aura toûjours lieu d'éſtre en doute, s'il y doit admirer davantage ou la force & la ſublimité de ſon éloquence, ou ſa tres-ardente charité, & les vifs ſentimens de douleur & de tendreſſe avec leſquels il déplore la chute mortelle de ceux que l'ennemy avoit terraſſez. Lorſque l'art par une longue habitude eſt comme paſſé en nature, & que l'eſprit eſt dés long-temps inſtruit & penétré de ſes preceptes, il pourvoit comme naturellement & de ſoi-même à tout ce qu'il faut dire, ſans conſulter aucune regle de l'art. Ainſi bien loin de mettre alors aucun empêchement à l'operation du S. Eſprit, qui anime & qui enflame le cœur de l'homme, il lui prête le miniſtere de la voix, afin qu'il répande au dehors ſes ardeurs par l'abondance & par la force des paroles. J'ay bien voulu toucher ce point, afin que perſonne ne s'imagine que l'obſervation de ces preceptes & de ces regles dont nous avons traité, faſſe le moindre obſtacle à l'operation de cet Eſprit celeſte, que nous conſiderons non ſeulement comme le premier & le plus grand, mais eomme le principe & la ſource de tous les ſecours neceſſaires au Predicateur, pour exercer ſon miniſter dignement & avec fruit.

4. Nous donnons le quatriéme rang entre ces ſecours ou moyens, à l'invention qui eſt neanmoins la premiere dans l'ordre naturel; car il faut trouver ce qu'on doit dire, avant

que de parler. Mais parce qu'en fait de discours elle tient lieu de matiere, qui doit estre embellie & parée des ornemens de l'élocution & de la prononciation, comme autant de differentes formes qu'elle reçoit, nous l'avons mise la derniere. Et cela ne doit pas sembler étrange, puisqu'on voit assez communement que les plus heureuses & plus riches inventions de certains Predicateurs, sans l'ornement de l'élocution, & les agréemens de l'action sont peu agréables, & par consequent moins profitables à ceux qui les entendent, & qu'au contraire les choses les plus communes & les plus triviales, revétuës de ces agréemens de la diction & de l'action, leur plaisent merveilleusement.

Le premier effet de l'invention est le bon choix, que plusieurs ont estimé de si grande importance, dit Quintilien, qu'ils l'ont separé de l'invention comme une nouvelle partie du discours. Il est de la justesse de ce choix, de ne se pas contenter de ce que l'on trouve communement, mais de prendre toûjours ce qui est plus propre, & plus convenable, pour ce qu'on veut persuader. Car il y a certains esprits bas, qui negligeant les choses les plus relevées, ou n'en concevant pas la force, s'attachent à tout ce qu'il y a de plus commun & de plus rebattu. Or c'est principalement en cela qu'on a besoin de force & de penetration d'esprit, afin que comme d'habiles ouvriers en or & en argent, nous examinions avec prudence l'excellence & la valeur des métaux, & que nous separions toûjours l'or pur d'avec le faux.

Il y en a plusieurs, qui par une illusion assez

ordinaire aux hommes, aiment plus qu'il ne faut les productions de leur esprit, quelque basses & grossieres qu'elles puissent estre, comme les meres qui trouvent leurs enfans beaux & dignes de leur amour & de leur tendresse, quoi que pleins de deffauts & de difformités. Quiconque est exempt de cette maladie commune du genre humain, peut toûjours juger beaucoup plus justement de ses propres inventions. Il y en a neanmoins aussi quelques-uns, qui sont si éloignez de cet attachement aux productions de leur esprit, que rien ne leur plaît de tout ce qui vient de leur propre fond. Or aimer tout ce qui vient de soy, & n'en rien aimer du tout, sont deux extremitez également vicieuses. Et je ne sçai, dit Quintilien, lesquels je dois condamner plûtôt, ou ceux qui sont amoureux de tout ce qui vient d'eux, ou ceux qui n'en aiment rien.

Les inventions nobles & ingenieuses, & les sentimens relevez ont aussi cela de propre qu'ils animent par leur éclat & leur dignité, l'esprit de l'Orateur, qui en étant ainsi penetré, & rempli, trouve & choisit facilement les termes, les expressions, & les figures les plus propres & les plus convenables, pour énoncer élegament & avec justesse ce qu'il a une fois bien conceu dans son esprit. Ce mouvement dont il est alors animé, ne contribuë pas seulement à ce talent & à cette facilité de s'énoncer avec justesse & avec bienséance, mais encore à la force & à la vivacité de l'action, pour imprimer dans les esprits des auditeurs les sentimens dont il est touché lui même. De sorte que comme les Philosophes enseignent, que

les formes des choſes corporelles ſe tirent de leur propre matiere, on tire de même d'une penſée ou d'un ſentiment noble & relevé, la double forme de l'élocution & de l'action qui orne le diſcours.

Le ſecond effet de l'invention eſt de choiſir, principalement pour le diſcours, les choſes que demandent la nature du ſujet & l'état ou le beſoin des auditeurs. Car c'eſt de-là particulierement que ſe prend la maniere de parler avec juſteſſe & avec bienſéance. On doit neanmoins avoir plus de ſoin des auditeurs mêmes, que du ſujet, puiſque le but & la fin de tout le diſcours eſt de les inſtruire de leurs devoirs & de les y exciter. C'eſt à quoy pluſieurs ne penſent preſque jamais ; & comme ils ne s'arreſtent qu'à ce qui convient à la nature du ſujet, toute la force & l'étenduë de leur diſcours conſiſte plus en cela, qu'en ce qui regarde les beſoins de ceux qui les entendent, & ainſi ils les laiſſent preſque vuides & fruſtrez des remedes qu'ils en pouvoient eſperer. C'eſt ce que font quelques-uns qui ayant par exemple à traitter de la haine & des calomnies des Phariſiens contre Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, & trouvant un grand nombre de paſſages ſur ce ſujet dans l'Hiſtoire ſainte de l'Evangile, ne travaillent qu'à les aſſembler tous, & à les entaſſer dans quelque ordre, & employent en cela ſeul la plus grande partie de leur Sermon, ou tout le Sermon même, ſans ſe mettre en peine de ce qui regarde l'état & les beſoins de leurs auditeurs. En quoi ils reſſemblent à des voyageurs qui s'arreſtent tellement à tous les objets qui les frappent agreablement dans leur

chemin, qu'ils oublient où ils devoient aller. Car il eſt conſtant que tout ce que nous diſons doit tendre à établir les bonnes mœurs, & à détruire les mauvaiſes. C'eſt donc cela ſeul que nous devons avoir en vûe dans nos diſcours; ſans nous arreſter à aucune autre choſe, qu'autant qu'elle nous conduit à cette fin.

C'eſt pourquoy comme un habile Architecte examine & meſure à la regle & au cordeau tout ce qu'il fait, pour l'ajuſter a ſon deſſein, & rejette tout ce qui s'en éloigne tant ſoit peu; que le Predicateur ait ſoin de même d'avoir toûjours devant les yeux ſon but, & de bien prendre ſes meſures, pour y ajuſter tout ce qui entre dans ſon diſcours; & qu'il ne croye pas que rien de tout ce qui ne conduit point à ce but, y doive entrer, quelque ingenieuſe nouveauté, quelque delicateſſe & quelque agréement qu'il puiſſe y avoir. Autrement qu'il ſçache qu'il ſe rend coupable de trahiſon & d'infidelité envers Dieu, ſi travaillant pour la gloire de Jeſus-Chriſt au ſalut des ames, il a plus de ſoin de ſes propres intereſts, que de ceux de Jeſus-Chriſt.

On peut rapporter à ce ſecond effet de l'invention la regle que le grand S. Gregoire donne aux Predicateurs touchant la maniere dont ils doivent diverſifier les inſtructions qu'ils donnent au peuple, ſelon les differentes diſpoſitions & les beſoins particuliers de chacun.

In Paſtoral. p. 3. Cap. 1.

» Il faut, dit ce ſaint Pape, établir quelle doit » être la maniere d'inſtruire les peuples. Car, » comme a dit long-tems avant nous Gregoire » de Nazianze de glorieuſe memoire, on ne doit » pas ſuivre en cela les mêmes regles à l'égard de

chaque

chacun ; puisque tous n'ont pas les mêmes dis- «
positions, & que souvent ce qui profite aux «
uns, nuit aux autres. En effet on voit assez «
communement que les mêmes herbes qui sont «
la pâture de certains animaux, donnent la «
mort à quelques-autres ; que le sifflement qui «
appaise la fougue des chevaux, excite le rugisse- «
ment des lions qu'un remede qui adoucit un mal, «
en aigrit un autre. Et que le même pain qui «
soutient la vie & affermit la santé des forts, «
ruine & détruit celle des petits & des foibles. «
Ainsi la vraye regle pour instruire les autres, »
est que celui que son ministere y engage, s'ac- «
commode & se proportionne aux dispositions «
& a l'état de ceux qui l'écoutent, en sorte que «
sans s'écarter du but principal, qui est d'édifier «
tout le monde, chacun en particulier trouve
dans ses instructions ce qui lui est propre.

Mais afin que le Predicateur le puisse faire avec avantage, il doit s'appliquer exactement à connoître & les mœurs de ceux à qui il parle, & les vices publics dont la corruption se répand plus dangereusement parmy le peuple, & les remedes necessaires contre ces mêmes vices, afin que tout son discours ne tende qu'à regler ainsi les mœurs & à exterminer les vices, & qu'à quoi que la force du sujet l'emporte dans la chaleur du discours, il se souvienne, qu'il en doit toûjours revenir à ce but ; car tout ce que l'on dit, qui s'en écarte, paroît inutile comme si l'on parloit en l'air.

C'est aussi la conduite que tiennent d'ordinaire ceux qui se sont tellement dévoüez à ce saint employ, qu'ils meritent veritablement le nom d'ouvriers fideles que le Seigneur même leur

donne dans l'Evangile. Car ils ne se contentent pas de travailler au salut des ames par de frequentes Predications, mais ils s'appliquent encore tous les jours à entendre les confessions de divers penitens. Ainsi non seulement ils apprennent chaque jour quelles sont les mœurs & la conduite ordinaire des hommes, leurs vains desirs, leurs inclinations méchantes & corrompuës, & les crimes qui se commettent communement parmy eux; mais ce qui est bien plus, ils en conçoivent dans leur cœur les sentimens d'une compassion pieuse, & d'une juste indignation, qui fait qu'ils s'élevent & qu'ils déclament avec plus d'ardeur & de vehemence contre ces maux. Et ils connoissent même encore dans l'exercice de cette sainte œuvre, quels sont les remedes veritables & salutaires contre les vices, puisqu'ils y sont tous les jours comme contraints d'en éprouver de toutes sortes. Ce ne sont pas seulement les vices communs & les dereglemens du peuple, qu'ils y découvrent, mais aussi les opinions mauvaises & corrompuës, & les fausses & specieuses raisons, par lesquelles on s'y laisse aller; ce qui les anime encore a s'armer de fortes preuves & de raisons solides contre ces trompeuses & malignes subtilités.

Nous avons parmi nous un excellent Predicateur, dont l'étude & l'application principale est de découvrir l'illussion & la fausseté des sentimens & des opinions, dont les hommes de mauvaise vie se servent pour deffendre les vices & les dereglemens, ausquels ils s'abandonnent, & de les refuter & les renverser par de tres-vives & de tres-pressantes raisons. Comme tout

vice est d'ordinaire une suite de quelque erreur ou de quelque fausse impression d'esprit; c'est une grande prudence de mettre d'abord la coignée à la racine, afin que *toute plante qui n'a point été plantée par le Pere celeste, soit arrachée.* Or la connoissance & de ces vices & de ces opinions corrompuës, fait qu'il y a toûjours beaucoup de justesse dans nos discours, & que nos auditeurs s'y rendent plus attentifs, parce que les hommes écoutent avec plus d'attention ce qui les touche plus particulierement. *Matth. 15. 13*

Quant à l'exacte circonspection, avec laquelle on doit reprendre ces sortes de vices, pour ne pas presenter du poison au lieu de remedes salutaires, cela dépend de la prudence des Predicateurs. Mais l'avis que j'ay crû leur devoir donner icy, est de bien prendre garde de ne pas écouter facilement ceux qui leur font des rapports contre la conduite de leurs Superieurs ou de leurs Prelats; parce que ce sont souvent des personnes qui trompez par de legeres apparences, ou poussez par leurs propres passions leur imputent faussement des crimes, ausquels si un Predicateur ajoûte foy, il se fait aussi tôt un devoir de blâmer & de reprendre en chaire ces mêmes crimes, sans aucune autre preuve, ni examen. Et attirant ainsi sur lui la haine & l'indignation de ses Superieurs, il perd non seulement le fruit de sa doctrine, mais encore toute creance auprés d'eux. C'est pourquoi il n'y a point d'occasions où la prudence soit si necessaire au Predicateur, pour ne pas taire ce qu'il doit dire, ou pour ne pas dire inconsiderément & à la volée ce qu'il doit taire.

Ceux qui par de bons mots & par des faceties

font rire le peuple, tombent par là dans une faute toute differente, mais qui n'en eſt peut-être pas moins fâcheuſe. Car ils ſont injurieux à eux-mêmes, en ce que cette maniere de bouffonnerie leur ôte toute créance, & fait qu'on n'a point de foy à ce qu'ils diſent. En effet qui pourroit croire qu'ils ayent veritablement dans le cœur un deſir & une intention ſincere de détourner des vices ceux à qui ils parlent, lorſqu'ils ne cherchent ainſi qu'a chatoüiller les oreilles & à s'attirer la faveur du peuple, en le divertiſſant par ces ſortes de riſées. C'eſt ce qui a fait dire à S. Jerôme ſur cet endroit du Prophete Iſaïe : *Mon peuple, ceux qui vous diſent*
Iſay. 3. *bienheureux vous ſeduiſent :* Celui-là eſt un
» veritable Docteur de l'Egliſe, qui ne flatte point
» les pecheurs, mais qui les corrige, qui les ex-
» cite, non à rire, mais à pleurer, & à faire
» une ſincere penitence, & qui ne tient heureux
» que ceux qui le ſont aux yeux de Dieu. Et dans
» ſa Lettre à Nepotien : que l'on n'entende point
» d'acclamations ni de cris de joye dans l'Egliſe,
» quand vous inſtruiſez le peuple, mais des pleurs
» & des gemiſſemens ; & que les larmes que
» vous arracherez de vos auditeurs ſoient voſtre
» gloire.

Le Predicateur doit auſſi prendre garde de cacher toûjours dans le ſilence les choſes trop ſubtiles & trop relevées, de ne rien dire dans ſes Sermons qui ſoit au deſſus de la portée de ceux qui l'écoutent : car c'eſt en vain qu'on traite devant eux des choſes qu'ils n'entendent pas ; & ſans doute ceux qui le font, cherchent plûtôt à ſatisfaire leur vaine preſomption, qu'à inſtruire utilement & à édifier le peuple. C'eſt

pourquoy le grand S. Gregoire expliquant ces paroles de Job : (*Super ipſos ſtillabat eloquium meum.* Mes paroles tomboient ſur eux comme les gouttes de la roſée.) Celui, dit-il, qui inſtruit les autres, doit bien prendre garde de ne leur rien dire qui ſoit au deſſus de leur intelligence & de leur portée. Il doit ſe rabaiſſer & ſe proportionner à la foibleſſe de ſes auditeurs, & ne pas témoigner en prêchant aux ignorans des choſes trop élevées, & qui ne peuvent leur eſtre utiles, qu'il a plus de ſoin de paroiſtre, que de profiter à ceux qu'il enſeigne.

Iob. 29.

Gregor. Moral. lib. 20. Cap. 2.

Il faut ajoûter ici en dernier lieu, que tout cela même que nous avons dit, ſert de peu, ſans un travail & une étude continuelle & perſeverante. Car ce n'eſt point un Predicateur commun & ordinaire, que nous voulons former, mais un Predicateur excellent & diſtingué par ſes qualités avantageuſes pour le ſalut des ames. Que ſi Ciceron n'eſtimoit rien l'éloquence qui ne ſe faiſoit pas admirer, quoy qu'il n'y eût preſque autre choſe dans l'éloquence payenne & toute ſeculiere, qui pût donner de l'admiration, que le choix & l'arrangement des mots, & les divers ornemens du langage ; que doit-on penſer de l'éloquence chrétienne, qui eſt toute occupée à expliquer les profonds & merveilleux myſteres de la Doctrine celeſte, & qui ne ravit pas tant en admiration les eſprits des hommes par l'éclat & la beauté des paroles, que par le poids & la majeſté des choſes mêmes qu'elle embraſſe ? Quelle honte doit-ce donc être à un Predicateur de l'Evangile, de ne pas tenir les eſprits de ſes auditeurs com-

me ſuſpendus & tout ravis en admiration, puiſque ce ne ſont pas tant des paroles magnifiques qu'il leur débite, que des myſteres tout admirables qu'il leur développe & qu'il leur expoſe devant les yeux ?

Mais on n'arrive pas à ce point par la lenteur & l'oiſiveté ; c'eſt un avantage qui ne s'acquiert que par un travail & une application vive & perſeverante. Car il faut pour cela avoir lû, peſé, & étudié beaucoup de differentes ſortes de chôſes dans toute ſa vie. Tout ce que l'on doit dire en public doit eſtre preparé avec une tres-diligente exactitude. C'étoit ainſi qu'en uſoit autrefois Demoſthene ; auſſi diſoit-on communement de ſes harangues, qu'elles ſentoient l'huile ; marquant par là le travail & les veilles qu'il employoit à les compoſer. Ce qu'il a lui-même confirmé en diſant tres-ſouvent qu'il ne pouvoit ſouffrir que des forgerons ni d'autres ouvriers ſe levaſſent plus matin que lui pour travailler. Et quelqu'un lui demandant comment il avoit pû acquerir une force d'éloquence ſi extraordinaire ? C'eſt répondit-il, en uſant plus d'huile que de vin. C'eſt, donc par l'étude, par le travail & par les veilles, qu'il s'eſt acquis parmi les Orateurs de la Grece, le rang que Ciceron avoit parmi les Orateurs Latins. Que dis je ? C'étoit à Demoſthene même, comme l'aſſure Quintilien, que Ciceron étoit redevable du rang qu'il tenoit parmi les Orateurs de Rome. Et S Jerôme dans une de ſes Lettres rapporte en faveur de Ciceron cet excellent éloge : Demoſthene vous a ravi la
» gloire d'eſtre le premier Orateur du monde, &
» vous lui avez ravi celle d'eſtre le ſeul Orateur.

Demosthenes tibi præripuit, ne esses primus Orator; tu illi, ne esset solus.

L'ardente passion de ces deux grands hommes pour la gloire du siecle, les a puissamment excitez l'un & l'autre à s'acquerir par un travail & une application extrême ce talent de l'éloquence. Mais il ne nous est pas permis de travailler avec la même passion & par le le même esprit à nous le procurer, la loy nous défendant d'offrir au Seigneur aucun feu étranger. C'est pourquoy nous devons lui demander par de ferventes & continuelles prieres, ce feu divin de la charité, qu'il envoya sur ses Apôtres, afin qu'étant enflammez d'un tres-ardent desir de sa gloire & du salut de nos freres, il n'y ait rien que nous ne fassions pour gagner beaucoup d'ames à Jesus-Christ nôtre divin Sauveur. Car combien de lectures, combien de Meditations, de Reflexions & de peines d'esprit; combien de soin & d'application ne faut-il pas, pour pouvoir faire un Sermon juste; agréable, insinuant, & rempli de bonnes choses? Et certes la necessité de repeter souvent les mêmes choses, & de les apprendre par cœur, fait aussi que ce travail est d'ordinaire accompagné de quelque sorte de dégoût & d'ennui, que l'amour de Jesus-Christ nous doit néanmoins faire surmonter.

Que personne ne s'imagine qu'ayant à sa disposition les Sermons de quelque homme excellent, cela lui doive suffire pour prêcher. Car à moins qu'on ne s'applique serieusement à les repasser souvent dans son esprit, à les digerer & à les tourner à sa maniere, en y changeant

ou ajoûtant plusieurs choses, en sorte que d'empruntez qu'ils étoient, on se les rende propres en quelque façon; il en sera de même que si on vouloit revêtir David qui étoit petit, des armes de Saül qui étoit tres grand. Voilà ce que le Predicateur studieux & zelé se doit proposer avant toutes choses, pour exercer dignement son ministere.

CHAPITRE XIII.

De la maniere de bien composer un Sermon.

POur ne rien obmettre dans cet Ouvrage de ce qui regarde en particulier le Predicateur, nous montrerons ici en peu de mots, comment il doit preparer ses discours sur toutes sortes de sujets. Il faut donc pour cela se souvenir que des cinq parties de l'art Oratoire que nous avons expliquées au commencement du second Livre, il y en a trois qui sont necessaires pour composer & embellir un discours, l'invention, la disposition, & l'élocution. Pour l'invention, il faut avoir premierement recours au fond de belles pensées, & d'expressions choisies qu'on s'est fait auparavant; puis à l'art même d'inventer, que nous avons traité amplement dans les second & troisiéme Livres; & joindre ensuite à ce que ce fond & cet art nous fournissent une lecture exacte & diligente, qui en augmente la richesse. Ce que nous avons encore dit de l'invention & de ses principaux effets dans le Chapitre précedent, nous dispense d'y rien ajoûter ici qu'une seule chose, qui

est que cette lecture que le Predicateur fait alors, soit accompagnée d'un grand sentiment de pieté, afin qu'en étant lui-même plus penetré, rempli & animé par cet exercice, il l'imprime aprés plus fortement par son discours dans les esprits de ses auditeurs. Et si en lisant il rencontre quelque chose qui le touche extraordinairement, qu'il s'y arreste fermement, & qu'il la repasse avec une serieuse meditation dans sa pensée, afin que le pieux sentiment en soit plus profondement imprimé dans son esprit, & qu'il ne laisse pas perdre inutilement l'occasion d'en profiter. Qu'il mette en abregé dans un petit recüeil tout ce que la lecture ou la meditation lui fournira, afin que l'ayant devant les yeux, il en puisse aisément choisir & ranger à part ce qui lui semblera plus propre & plus avantageux pour son dessein.

Aprés l'invention, le premier soin est de travailler à la disposition des matieres que l'on a recüeillies. C'est-à-dire qu'aprés qu'on a choisi & tiré de cet amas & comme d'une forest de bonnes choses, les plus justes & les plus propres au sujet, il faut les ranger en ordre, & les placer chacune en son lieu. Ce qui se doit faire en sorte, qu'il n'y ait rien dans les pensées & les Sentences, ni dans les preuves & les témoignages des saintes Ecritures, qui soit outré, rien qui soit forcé, ou comme l'on dit, tiré par les cheveux; mais que toutes choses y tiennent leur place avec tant de justesse, qu'elles paroissent moins recherchées, que prises de la nature même. C'est ce que S. Chrysostome observoit avec un soin extrême. Mais, comme dit Ciceron, cette partie du discours est

telle à l'égard de toutes choſes, que de connoître ce qu'elle demande & en quoi elle conſiſte, c'eſt l'effet de la prudence & du jugement; & de le pouvoir faire aprés l'avoir connu, cela dépend du genie & de l'art. Or nous avons expliqué à fond tout ce que l'art en peut enſeigner dans le quatriéme Livre, où le Predicateur ſtudieux peut l'apprendre facilement.

Aprés cet arrangement & cette diſpoſition des choſes qu'on a trouvées, c'eſt-à-dire des penſées, des raiſons, des ſentences & des preuves, qui ſont comme la matiere du diſcours, le dernier travail & le plus grand eſt celui de l'élocution, qui eſt comme la derniere forme de l'invention. Car la diſpoſition en eſt la premiere, qui aſſemble, pour ainſi dire, les os du corps, & qui les unit dans leur place par leurs jointures; & l'élocution comme la derniere, revêt tout le corps de ſang & de chair, ainſi qu'il a déja été dit, & lui donne le teint, l'air & la beauté qui lui eſt propre. Or cette élocution vient d'une certaine juſteſſe de penſée, qui en eſt comme la mere, & qui lui donne toute ſa force & tout ſon ornement. Car comme les Peintres qui veulent repreſenter quelque choſe, s'en forment auparavant dans leur eſprit une forte idée, que la main ſuit comme ſon modele: ainſi le Predicateur doit premierement bien concevoir les choſes ſelon leur merite & leur dignité, afin que ſa plume les repreſente enſuite toutes ſemblables à l'idée qu'il s'en eſt formée, comme au modele qui lui eſt propoſé. Et en effet ſi par cette reſſemblance nous entendons que les choſes qui ſe font ſur un modele, ſoient telles que le modele eſt lui-

même, que peut-on tirer d'un exemplaire imparfait & défiguré, qu'un ouvrage difforme & defectueux? Delà vient aussi que plus on comprend parfaitement les choses qui tombent dans le discours, plus on les exprime solidement & avec justesse. Ainsi c'est avec beaucoup de verité qu'il a été dit, que quiconque conçoit à fond ce qu'il dit, ne manque ni d'éloquence ni de paroles pour l'exprimer: *Si rem pōtenter conceperis, nec facundia dicendi, nec sermo te deseret ullus.*

Que le Predicateur ait donc soin de s'appliquer entierement à cette justesse de pensée, ou à cette pleine & entiere connoissance du fond & de la matiere de ses discours, sans laquelle il ne peut leur donner la solidité, la justesse & les ornemens qui leur sont propres. Il faut pour cela choisir certaines heures & un lieu commode, pour mediter les choses qu'on doit dire, & conduire ses pensées dans cet ordre & cette suitte naturelle, qui fait la justesse d'où dépend celle de tout le discours. Le temps le plus commode est celui du matin ou de la nuit, lorsque tout est en repos dans la maison, & que l'on n'y entend aucun bruit, qui puisse distraire l'esprit de son application. La solitude & l'obscurité d'un lieu retiré rend aussi l'esprit plus vif & plus clair dans ses pensées & dans ses reflexions. Mais un lieu sacré, & sur tout où Jesus-Christ repose dans la sainte Eucharistie, est sans comparaison plus propre & plus avantageux que tout autre. Car la presence de ce divin Sauveur dans ce Sacrement, touche & dispose d'une maniere toute merveilleuse le cœur & l'esprit de tout homme qui craint Dieu,

& qui vit dans la pieté ; & elle le porte toûjours à des pensées solides & utiles pour le salut, plûtôt qu'à de vaines & curieuses subtilités.

On doit cependant prendre garde, quand on veut s'appliquer à la consideration des choses qu'on a recüeillies & preparées pour le fond & la matiere d'un discours, de commencer d'abord par celles qui ont fait de plus fortes impressions dans nôtre esprit en les lisant, & que nous avons estimé les plus salutaires à nos auditeurs. Car ces mêmes choses nous toucheront sans doute, & nous animeront facilement, comme elles ont déja fait ; & nôtre esprit enflamé de cette ardeur, en sera plus disposé à former ses pensées & ses reflexions sur tout le reste depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais il faut dans cette application même que nous tâchions, aprés avoir poussé un raisonnement, ou approfondi quelque mistere, de tourner & d'ajuster autant qu'il est possible, tout ce que nous avons dit au principal but de nôtre ministere, c'est-à dire, à exciter des mouvemens de pieté dans les esprits, & à les porter à une maniere de vie vraïement Chrétienne.

Nous devons aussi traiter en même-temps à cet effet, s'il y a lieu, les choses que nous avons marquées comme étant la propre matiere du grand stile, ou du genre sublime d'éloquence, parce qu'elles sont les plus puissantes pour remuer les esprits & toucher les cœurs des auditeurs, en quoi consiste, comme il a déja été dit aprés S. Augustin, la principale & la plus importante des trois parties de l'Orateur

Evanglique. Rien ne peut être ni plus utile, ni plus loüable, ni plus agreable au peuple & à tous les auditeurs qui ont du ſens & de la ſageſſe, que ce ſoin & cette addreſſe de tourner toûjours à ce but le fil de nôtre diſcours, tous étant comme naturellement perſuadez que les Predicateurs ſont établis pour corriger les mœurs des hommes, & regler ſaintement leur vie.

Enfin aprés cette étude & cette application le ſtile ſe formera aiſément & ſans peine, & il en ſera comme une ſuite naturelle. Car, comme dit Saint Jerôme, nous parlons toûjours bien des choſes que nous ſçavons bien. Et nous ſçavons toûjours bien celles que nous avons long-temps & ſouvent repaſſées en nous-mêmes, penſées, meditées, & approfondies avec toute la force & toute la penetration de noſtre eſprit. Au commencement le ſtile n'étant pas encore bien formé, il eſt bon d'écrire en ſa langue tout le Sermon mot à mot. Quoi qu'alors, à moins que d'eſtre tres-attentif aux regles de la prononciation, il y ait quelque ſorte de danger qu'on ne le prononce tout d'un même ton, comme font d'ordinaire ceux qui recitent ce qu'ils ont appris par cœur. Mais lorſque le ſtile ſera fortifié par un continuel exercice, il faudra s'épargner cette peine de tout écrire. Car il ſuffira de marquer, ſoit en latin ou en langue vulgaire, d'une maniere courte & abregée, tout ce qu'il y a de plus clair & de plus aiſé à dire & faire entendre ſur le champ. Mais pour ce qui eſt des endroits plus difficiles, & qui demandent plus d'art, il faudra les écrire comme on les doit prononcer. Nous mettons

de ce genre ces figures de diction, qui consistent en de petits membres détachez, ou en des parties courtes & dégagées, qui ont entr'elles une maniere de rapport & de proportion, ou d'égalité pour le nombre & la cadence, dont S. Cyprien se sert souvent & tres-élegamment, comme en cet endroit *Evangelica præcepta, fratres charissimi, nihil sunt aliud quàm Magisteria divina, fundamenta ædificandæ spei, firmamenta corroborandæ fidei, nutrimenta fovendi cordis, gubernacula dirigendi itineris, præsidia obtinendæ salutis, quæ dum dociles credentium mentes in terris instruunt, ad cœlestia regna perducunt.* Les preceptes de l'Evangile, mes tres-chers freres, ne sont autre chose que des enseignemens divins, que les fondemens de nôtre esperance, & les appuis de nôtre foy, que la nourriture du cœur, que des guides pour nous conduire, & des secours pour nous sauver. Car tandis qu'ils instruisent sur la terre les esprits dociles des Fideles, ils les menent au Roïaume des Cieux. Et dans cet autre endroit de sa lettre à Donat : *Tenacibus semper illecebris necesse est, ut solebat, vinolentia invitet, inflet superbia, iracundia inflammet, rapacitas inquietet, crudelitas stimulet, ambitio delectet, libido præcipitet.* Il faut que ceux qui ont long-temps vécû sous l'empire de leurs passions, en ressentent toûjours la violence : Que la débauche les entraîne, que l'orgüeil les enfle, que la colere les enflame, que l'avarice les tourmente, que la vengeance les anime, que l'ambition les charme, que la volupté les précipite. Lors donc que ces sortes de discours viennent à propos dans un Sermon, ce qui doit arriver quel-

Serm. 4. de Orat. Dom.

quefois, parce qu'ils ont beaucoup de grace & de beauté, il faut non ſeulement les écrire mot à mot, mais encore les bien imprimer dans la memoire, pour ne pas demeurer court en les prononçant.

CHAPITRE XIV.

Avec quelle preparation d'eſprit un Predicateur doit monter en chaire.

POur accomplir entierement cet Ouvrage, il m'a ſemblé à propos de le finir par la preparation d'eſprit avec laquelle le Predicateur doit monter en chaire. Car comme les Chaſſeurs ont l'addreſſe de preparer par la faim les Epreviers, afin qu'ils fondent avec plus d'avidité ſur leur proye : ainſi nous autres qui ſommes employez à cette chaſſe ſpirituelle des ames, dont il eſt fait mention particuliere dans Jeremie, nous devons y eſtre preparez par une ſainte ardeur, qui anime les deſirs & les affections de nôtre cœur. *Jerem. 16. 16.*

Pour cette preparation il faut premierement la nuit avant le jour qu'on doit prêcher, ſe proſterner devant celui qui eſt l'auteur & le diſpenſateur de la Sageſſe, de qui dépend nôtre ſort & tout le fruit de nos predications, & *qui rend éloquentes les bouches même des petits enfans* ; le priant humblement & le conjurant de vouloir bien conduire lui-même par ſon Saint Eſprit tout le cours de nôtre Sermon, & le faire réüſſir à la gloire de ſon nom, & de nous donner par ſa bonté la pureté d'intention ſi neceſſai- *Sap. 10.*

re pour annoncer sa parole, & a nos auditeurs un desir ardent & sincere d'en profiter. C'est ce qu'un Predicateur tres-pieux & tres-zelé, que j'ay connu particulierement, demandoit ordinairement a Dieu non seulement par de ferventes prieres & par une grande effusion de larmes, mais en affligeant sa chair même par de rudes disciplines.

Et le jour etant venu, le Predicateur doit dés le matin celebrer les Saints Misteres du Corps & du Sang de Jesus Christ, avec toute la soumission d'esprit, & la plus ardente devotion qu'il est possible; & faire en sorte de porter ensuite a la chaire avec lui toute l'ardeur & tout le zele que Dieu lui aura inspiré dans la celebration du Saint Sacrifice. Cela seul lui sera sans doute un puissant secours dans l'action, & donnera beaucoup de force & d'efficacité à ses paroles.

Lorsqu'il est monté en chaire, qu'il ne manque pas avant que de rien dire, de se proposer pour le but & la fin de tout ce qu'il doit dire, la gloire de Dieu & le salut des ames, & qu'il le conjure comme le Pere des misericordes, de ne pas permettre qu'il ait jamais autre chose devant les yeux. Car n'est-ce pas la derniere indignité, lorsqu'on traite des choses si saintes & si importantes, où il s'agit de la cause & des interests de Dieu même, & en presence de son admirable Majesté, d'en détourner les yeux pour chercher quelque vain applaudissement du peuple au mépris de ce Souverain juge du monde? Le Predicateur doit tâcher d'imiter en cela la fidelité de cette tres-chaste & illustre Armenienne, laquelle revenant avec son mari

du

du celebre festin que Cyrus donna aux Grands & aux Officiers de sa Cour, & son mary lui demandant ce qu'elle pensoit de la beauté de ce Prince, que chacun relevoit extrémement; certes, Monsieur mon cher mary, lui dit-elle, je n'ay point détourné de vous mes yeux un seul moment. Ainsi je ne sçai nullement s'il a de la beauté, ni comment il est fait. Que si cette Dame n'a pas même osé jetter les yeux en presence de son mary, sur Cyrus, en qui l'on voyoit l'éclat de la Majesté Royale relevé agreablement par celui d'une taille & d'une beauté de corps excellente, est il supportable qu'en presence du Roy des siecles, on applique son esprit & ses pensées à s'attirer le bruit d'une vaine estime du Peuple? Et parce que l'ancien ennemi toûjours en embuscade contre les serviteurs de Dieu, attaque souvent le Predicateur au milieu de l'action même, en lui inspirant des pensées de vanité secrete, il doit avant que de commencer son Sermon, protester sincerement devant Dieu, qu'il renonce & qu'il deteste avec horreur toute pensée de vaine gloire, qui pourra se glisser dans son esprit; afin d'empêcher ainsi qu'il ne soit blessé du venin de ce vice, que S. Augustin appelle *l'ambition du siecle*; & S. Bernard, *la fleche qui vole durant le jour*, qui perce subtilement, & qui fait neanmoins des playes qui ne sont pas legeres.

Or afin qu'il se porte avec un zele plus ardent & plus pur à l'éxercice de son ministere, il en doit rappeller dans son esprit & se remettre devant les yeux le fruit & l'utilité admirable, que nous avons marquée cy-devant

dans le premier Livre, & que je tâcheray d'expliquer encore ici par cet exemple : Representez-vous un Prince vraïement illustre & excellent en vertu & en pieté, & d'ailleurs non seulement tres-puissant & tres-riche, mais encore plein de tendresse & de compassion pour les personnes qui sont dans la misere & dans l'indigence, lequel entre plusieurs autres actions d'un merite insigne, auroit soin de faire assembler toutes les semaines à certain jour dans son Palais jusqu'à mille pauvres, & de leur distribuer à chacun une certaine somme d'argent, pour les soulager dans leurs besoins. Qui ne voudroit pas honnorer le merite de ce Prince, & le relever par toutes sortes de loüanges ? Qui ne reconnoîtroit-pas, combien cette œuvre seroit excellente & agréable aux yeux de Dieu, & salutaire à celui qui l'exerceroit pour sa gloire ? Que si cette œuvre particuliere de charité est si digne de loüanges ; qui pourra jamais en donner d'assez grandes au merite d'un Predicateur vraïement pieux & charitable, qui distribuë tous les Dimanches à une multitude de toutes sortes de personnes assemblées devant lui, non de l'argent qui serve aux besoins des corps perissables, mais la nourriture spirituelle des ames, le soutien de la vie de l'esprit, & le breuvage du salut éternel. Car par le seul ministere de la parole, il nourrit les ames de tous les assistans, les fortifie, les console, & les éclaire de telle sorte, que la lumiere de sa doctrine n'éclaire pas moins chacun en particulier, en se répandant sur eux tous, que s'il joüissoit seul du bienfait.

Il y a encore deux choſes que le Predicateur doit prévoir dans ce même temps, avant que de commencer ſon diſcours, l'elocution & la prononciation; c'eſt-àdire de quelle maniere il doit exprimer par ſes paroles les penſées & les ſentimens de ſon cœur; & de quel ton ou avec quelle inflexion de voix il les doit prononcer. Ce qui montre aſſez combien il faut qu'il ait l'eſprit libre & dégagé de toute crainte & de tout trouble, puiſqu'il doit dans un ſeul & même eſpace de temps, prévenir la precipitation dans les paroles, retenir & moderer la volabilité de la langue, & regler encore l'action même. Autrement ſi l'eſprit ne previent & ne conduit tout, il ne pourra ni rien dire avec adreſſe & à propos, ni rien prononcer agréablement & avec juſteſſe

C'eſt pour cette raiſon que les commencemens d'un diſcours, avant que l'eſprit de l'Orateur ſoit échauffé, doivent eſtre ſimples & diſtinguez par des intervales un peu longs, afin de donner [à la penſée quelque moment pour prévoir ce que nous diſons. Car l'eſprit s'échauffant peu à peu dans le diſcours, toutes choſes s'offriront alors comme d'elles-mêmes, & viendront s'y ranger avec plus de facilté. Car cette ardeur de l'eſprit étant bien reglée, eſt elle-même un excellent maître d'Eloquence.

Mais il y a bien plus à faire à bien conduire & moderer l'action. Car l'élocution eſt facile & déja comme formée par l'étude & l'application qui l'a précedée. Mais l'action qui comprend le geſte & la prononciation, eſt toute du temps preſent, & ſe forme ſur le champ. C'eſt pourquoy entre toutes les choſes

que nous en avons dites en ce dernier Livre, comme en étant le principal ſujet, qu'il ſe mette alors celles-cy devant les yeux. Premierement qu'il doit éviter ſoigneuſement cette égalité ou uniformité de voix, qne nous appellons le vice de la *Monotonye*; & l'inégalité, qui eſt un vice contraire. Ce ſont les deux premiers vices de la prononciation, dont il eſt parlé au ſeptiéme Chapitre de ce premier Livre. Et en ſecond lieu, qu'il doit avoir principalement ſoin de prononcer ſon diſcours d'une maniere claire & diſtincte, propre, bienſeante, & de bonne grace. Car le talent de bien prononcer renferme ces quatres vertus ou qualités de l'élocution, la pureté, la clarté, la juſteſſe, & l'ornement. Nous parlons diſtinctement, lorſque par la diſpenſation de la voix, nous diſtinguons les parties, les membres & les articles du diſcours par des intervales convenables, où l'on ſe repoſe un moment. Nous parlons juſtement & avec bienſeance, quand nous conduiſons nôtre voix par les divers tons qui conviennent aux ſentences & aux paroles differentes, & que nous les accompagnons en même temps d'un geſte convenable. Et nous parlons enfin avec ornement, c'eſt-à-dire agréablement & de bonne grace, quand nous avons ſoin dans la prononciation de fléchir nôtre voix, & d'accompagner d'une douceur naturelle les divers tons que nous lui faiſons prendre, ſelon la diverſité des tons que nous exprimons; en ſorte que ſi elle ne chatoüille pas les oreilles, elle n'ait au moins rien de rude, qui les bleſſe. C'eſt-ce que pourront faire avec plus de facilité ceux que la nature a favoriſez d'une voix

claire, nette & agréable, s'ils ne negligent pas ce ſoin dans la prononciation.

Il faut prendre, non pas toûjours, mais de temps en temps, lorſque le ſujet le demande, un ton de voix âpre & animé, qui réveille & qui émouve les eſprits, ſans quoy le diſcours ſembleroit languiſſant. Mais il faut pour cela regler & moderer ſi bien cette ardeur & cette impetuoſité, que l'effort de la voix ne ſoit pas outré de telle ſorte, que les arteres du poumon en ſoient offenſées, & elle-même déconcertée & enroüée juſqu'à bleſſer les oreilles.

Ces vertus ou qualitez principales de l'action & de la prononciation, que le Predicateur doit avoir toûjours en vûe, ſont amplement expliquées au troiſiéme Chapitre de ce Livre, où il eſt particulierement traitté de ce que nous en diſons preſentement. Mais afin qu'il les puiſſe contempler toutes d'une ſeule vûë, & comme par un ſimple regard, s'il s'eſt attaché auparavant à ſuivre quelque Predicateur de diſtinction, ou quelque autre perſonne éloquente, qui excellât principalement par ce talent de la prononciation, il ne lui ſera pas inutile de ſe le propoſer pour modele, & de ſe le figurer même comme preſent devant ſes yeux & dans l'action. Car il découvrira d'un ſeul regard dans cette image ou cette idée ſeule qu'il en aura devant lui toute la belle maniere de prononcer, qui dépend de beaucoup de preceptes, comme nous l'avons fait voir. Que s'il en a ſuivi deux qui excellaſſent l'un & l'autre ſelon leur caractere & leurs manieres differentes, qu'il ſe les figure de même comme preſens devant lui, afin que tous

ce qu'il a obſervé d'excellent en chacun ſe preſentant tout à la fois à ſon eſprit ſous cette image, il y découvre ainſi d'une ſeule vûë pluſieurs manieres agréables de conduire ſa voix & ſon action Mais ce à quoy il doit tres-diligemment prendre garde, eſt de ménager ſi bien l'attention de ſon eſprit, lorſqu'il parle & qu'il eſt appliqué à bien dire, qu'il en donne auſſi en même temps une partie à la prononciation. Car il y a dans les intervalles du diſcour, certaines petites pauſes qui donnent lieu de pourvoir à cela, ſans rien ôter à l'élocution. Et l'eſprit, qui eſt le plus excellent don que Dieu ait fait aux hommes, a tant de force & d'activité, qu'il peut dans un même eſpace de temps prévoir ce qu'il faut dire, comment il le faut dire, & tout enſemble le ton de voix & le geſte qui convient à chaque choſe que l'on dit.

CONCLUSION.

Voilà ce que j'avois à dire de l'éloquence neceſſaire aux Predicateurs, pour prêcher utilement l'Evangile. J'y aurois peut-être ajoûté pluſieurs choſes, qui me ſont encore venuës dans l'eſprit, ſi mes autres occupations ne m'en avoient pas empêché. Mais outre que l'on n'auroit jamais fait, ſi l'on vouloit épuiſer cette matiére, il me ſemble que ce que nous en avons embraſſé dans ce Traitté, doit ſuffire au Predicateur ſtudieux, pour trouver lui-même & obſerver parfaitement tout le reſte. Car c'eſt avec beaucoup de verité, qu'il eſt dit dans

les Proverbes: *Donnez une occasion au Sage, & il en deviendra encore plus sage.*

J'apprens aussi que d'excellens hommes de ce temps ont mis au jour de beaux Ouvrages sur ce sujet de la maniere de prêcher; Et quoy qu'ils ne soient pas encore venus jusqu'à moy, je conseille à ceux qui les pourront avoir, de les lire exactement, parce que c'est par là que ce divin talent de faire entrer la science du salut dans le cœur des Fideles étant augmenté & fortifié par le travail, par les recherches & par les heureuses inventions de plusieurs, se trouvera enfin accompli & porté au comble de la perfection. C'est aussi par cette même voye, comme l'enseigne Aristote, que toutes les autres sortes d'arts & de sciences y sont arrivées.

Que les recherches & les inventions de plusieurs soient necessaires pour réüssir dans l'employ de la predication, c'est ce que fait assez voir l'excellence de l'employ même & son extrême importance, qui est telle, que vous ne sçauriez bien juger en quoy elle consiste plus particulierement, ou dans la grandeur du merite & de l'utilité qui en revient, ou dans la grandeur des peines & des difficultés qui s'y rencontrent.

C'est ce que nous montre encore évidemment la rareté des bons Predicateurs, qui a été grande dans tous les siecles; & ils ne sont pas aujourd'huy moins rares, que l'étoient anciennement les bons Orateurs. Car Ciceron même, ce grand maistre de l'éloquence, remarque expressément, que Rome seule a produit une infinité de grands hommes, qui ont

excellé dans la Philoſophie, dans les Mathematiques, dans la Muſique & la Poëſie, & dans tous les autres Arts même les plus nobles, comme la Guerre & la Politique; mais qu'il s'en eſt peu trouvé qui aïent réüſſi dans l'Eloquence. « Rome, dit-il, a beaucoup moins produit » de grands Orateurs, qu'elle n'a produit de » grands Capitaines & d'excellens Politiques. » Combien n'y en avons nous pas vû de nôtre » temps? Il y en avoit encore davantage du » temps de nos Peres; au lieu que nous par» courons pluſieurs ſiecles ſans y trouver un bon » Orateur, & qu'à peine dans chaque âge en » pouvons-nous découvrir un ſeul, qui ait été » mediocre.

Il en rejette enſuite la cauſe ſur la multiplicité des talens & des avantages de l'eſprit & de la nature, qu'il faut poſſeder pour réüſſir heureuſement dans l'art Oratoire; & il compte expreſſement entre ces talens, celui de la prononciation & de l'action, qui doit répondre à » à la voix, & qui regle les mouvemens du » corps, de la main, & du viſage; dont on peut, » dit-il, connoître la difficulté par le theatre, » où ſi peu d'Acteurs nous plaiſent, quoi qu'ils » ne s'appliquent toute leur vie qu'à regler leur voix, & à compoſer leur action. *Quid ego de actione ipſâ plura dicam? quæ ſola per ſe ipſa quanta ſit, hiſtrionum levis ars & ſcena declarat, in quâ cum omnes in oris, & vocis, & motus moderatione elaborent, quis ignorat quàm pauci ſint fuerintque, quos animo æque ſpectare poſſimus.*

Toutes ces choſes ſont donc tellement requiſes dans un Orateur Chrétien, pour exercer

parfaitement les devoirs de ſon miniſtere, que s'il lui en manque quelqu'une, il ne peut avoir qu'une éloquence imparfaite, & pour ainſi dire, eſtropiée: Et ſi c'eſt la grace de la prononciation, qui lui manque, ce deffaut ſeul rend en lui tout le reſte inutil, & ſans effet; parce qu'il eſt alors privé de l'inſtrument proqre & neceſſaire, pour porter agreablement les penſées & les ſentimens de ſon ame aux oreilles de ceux qui s'écoutent.

C'eſt auſſi pour cela même, qu'entre les trois principales partie de l'éloquence des Predicateurs, l'invention, l'élocution & la prononciation, pluſieurs ayant écrit, & même tres-amplement de la premiere, nous nous ſommes particulierement étendus ſur l'élocution, & ſur l'action ou la prononciation, comme ayant été negligées par les autres, & étant neanmoins les plus neceſſaires pour la predication.

Nous eſperons donc, que le lecteur ſincere & bien intentionné prendra cet Ouvrage en bonne part, comme un effort de nôtre zéle pour le ſalut des ames, & que ſi l'on n'y trouve pas l'utilité qu'on s'eſt propoſée, il ſervira au moins à exciter les eſprits des perſonnes habiles, à inventer encore pour cela quelque choſe de plus utile & de plus avantageux; & qu'ainſi nôtre travail ſera toûjours aſſez abondamment récompenſé.

FIN.

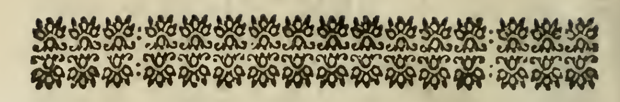


TABLE DES MATIERES.

Le premier chiffre marque la Partie, & l'autre la Page.

A.

B.

C.

D.

L.

M.

N

O

S

T

Z

FIN.


UNIVERSITY OF ST. [illegible] S COLLEGE
LIBRARY

